PSL
UNIVERSITÉ PARIS

THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PSL

Préparée à l'Université Paris-Dauphine

# Organiser la solidarité par et dans l'espace : les stratégies spatiales des associations au contact des sans-abri


Soutenue par
**Lucie CORTAMBERT**
Le 6 Janvier 2021


Ecole doctorale n° ED 543
**Ecole doctorale SDOSE**

Spécialité
**Sciences de gestion**

Composition du jury :

| | |
|---|---|
| François-Xavier de VAUJANY<br>Professeur des Universités<br>Université Paris-Dauphine PSL | *Président du jury* |
| Laurent TASKIN<br>Professeur<br>Université Catholique de Louvain | *Rapporteur* |
| Nathalie RAULET-CROSET<br>Professeure des Universités<br>IAE Paris-Sorbonne | *Rapportrice* |
| David COURPASSON<br>Professeur<br>EM Lyon | *Examinateur* |
| Géraldine SCHMIDT<br>Professeure des Universités<br>IAE Paris-Sorbonne | *Examinatrice* |
| Véronique PERRET<br>Professeur des Universités<br>Université Paris-Dauphine PSL | *Directrice de thèse* |

Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

*L'université n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.*

*A Francis et Christine, qui ont rejoint le Ciel.*

*A Gloriane, Sandrine, Caroline, Suzanne, Marco, Jacquot, Tonton, Molène, Franck et Franck, Ahmed et tous les autres,*

# REMERCIEMENTS

Vous découvrirez dans les pages qui suivent une thèse en sciences de gestion qui traite d'espace et de solidarité. Bien au-delà des mots, ce document matérialise les liens de solidarité provenant du monde académique et de mon entourage. J'ai eu l'impression pendant ces trois années d'avoir énormément reçu, et j'espère, un jour, pouvoir donner en retour. C'est donc sur ces quelques pages que je souhaite faire l'espace à tous ceux qui m'ont accompagnée, soutenue, encouragée pendant cette incroyable aventure.

Avant de remercier les personnes qui ont contribué à cette thèse, j'aimerais dédier et rendre hommage aux enfants, femmes et hommes qui ont vécu et vivent encore dehors. Que cette thèse puisse modestement leur donner une place.

Un grand merci à celle qui accepté cette tâche de m'encadrer et sans qui cette aventure n'aurait pas été possible, Véronique Perret. Je vous remercie pour votre pédagogie dans ma formation de chercheure, de m'avoir donné les clefs d'une recherche qui compte pour moi et qui ait du sens.

Je remercie infiniment le jury d'avoir accepté de prendre le temps de lire mon travail. C'est une grande joie de pouvoir en discuter avec vous.

A Laurent Taskin, merci pour nos échanges lors de votre passage à Dauphine au début de l'année 2020 et de me faire l'honneur d'avoir un jury international.

A Nathalie Raulet-Croset, merci d'avoir acceptée de rapporter la thèse et de nos échanges très utiles lors de la pré-soutenance.

A David Courpasson, merci de m'avoir dit un jour en 2016 qu'il était important de choisir un sujet de recherche qui me passionne et qui fasse sens. Merci d'être présent après ce long chemin parcouru.

A François-Xavier de Vaujany, merci d'avoir accepté de présider ce jury et des nombreuses rencontres pendant la thèse via RGCS et le Dauphine Phenomenology Workshop.

Je remercie chaleureusement toutes les enseignants chercheurs qui ont participé à la production de cette thèse en me donnant leurs conseils et remarques.

To Karen Dale and Gibson Burrell, thank you for your wonderful kindness and generosity, our conversations in Lancaster cafés and Lyon traboules. It was a such a great surprise to discover that I could read a great book in my first year of thesis and then meet its authors, just as remarkable!

A Olivier Germain, merci pour votre écoute, vos encouragements et vos idées inspirantes que j'ai pu mettre dans la thèse. Un grand merci également à Fabio Petani, Yoann Bazin, Aurélie Toivonen, Julia Parigot pour leurs conseils et suggestions.

Un grand merci aux chercheurs sociologues qui travaillent sur le sans-abrisme : Julien Billion et Marie Loison-Lerustre. Merci pour votre enthousiasme et conseils dans le début de ma quête.

Mon immense gratitude revient aux associations qui m'ont accueillie et acceptée. La liste est trop longue pour que je remercie chacun des bénévoles que j'ai rencontrés et dont le travail est essentiel.

La thèse se fut également un temps riche de formation et d'échanges dans différents cercles scientifiques.

Je pense en tout premier lieu à mon laboratoire de recherche à Dauphine, MOST, qui fut un terreau fertile d'émancipation scientifique. Un grand merci à tous les enseignant(e)s chercheur(e)s, doctorant(e)s et personnels administratifs qui participent à la construction d'un espace bienveillant et critique. Merci à Antoine Blanc, Gwenaëlle Nogatchewsky, Pierre Labardin, Nicolas Berland, Guillaume Johnson, Valérie Guillard pour vos conseils en ateliers doctoraux. Merci à Anne-Sophie Thomas, Pascal Maytraud pour votre aide précieuse.

Un grand merci aux doctorantes et doctorants de MOST, d'Ermes et M&O d'avoir rendu la thèse plus douce. A Margaux Langlois, pour son soutien inégalable, qui m'a poussée à me dépasser. A Sarah, Elodie, Raphaël, Laure, Olivier, Marcela, Alice, Justine, Juliette, Michelle, Ousama, Edwige, Kirsty, Pierre, Yaël, Nathalie, Elise et les anciens maintenant docteurs : Géraldine, Clarence, Antoine, Léa, Aymeline, Sylvain, ainsi que Nathan, Paul-Matthieu, Romain, Nour, Albane, Aurore et Marine.

J'ai une pensée également à toutes les personnes rencontrées lors des trois séminaires du CEFAG qui m'ont particulièrement aidée pour la rédaction de cette thèse. Je remercie

chaleureusement Isabelle Martinez, Hervé Laroche, et Géraldine Schmidt de faire du CEFAG un lieu à la fois convivial et exigent. J'ai une pensée affectueuse pour notre joyeuse promotion : Kathleen, Sophie, Lucie, Angélique, Nour, Romain, Sandra, Matthieu, Fabienne, Mireille, Chaimae, Oleksandra et Diana. Un grand merci à la FNEGE et Maëlle Brumard d'avoir financé ces séminaires ainsi que mon séjour de recherche à l'université de Lancaster.

Merci à la communauté RGCS, grâce à qui j'ai fait ma toute première conférence ; pour les conversations toujours aussi passionnantes sur l'espace et Henri Lefebvre.

Merci à l'ethnography worshop, David Courpasson, Rick Delbridge, Ignasi Marti, Mar Perezts, Dima Younes. Un gros big up aux beaux gosses d'OCE, Joseph, David et Claire ;)

Merci aux organisateurs de l'atelier d'evocative writing auquel j'ai participé en première année de thèse, et qui m'a énormément aidée : Jean-Luc Moriceau, Hugo Letiche et Michel Villette.

Un grand merci à l'Université de Lancaster et toute l'équipe du département Organisation Work and Technology qui m'a accueillie et permis de présenter mon travail.

Je remercie chaleureusement les personnes avec qui j'ai pu travailler durant ma thèse et qui m'ont permis de la financer. Je remercie Gabriel Guallino et Isabelle Bossard de l'Inseec, l'IAE de Lyon et le groupe RH de Magellan, Marc Valax, Didier Vinot, Jérôme Rive, Camille de Bovis, ainsi que Eric Thiavant pour sa gentillesse et le personnel administratif de l'école. J'ai une pensée pour la team des ATER « externes » du sous-sol : Guillaume, Olga, Véronique et Lobna, et les autres doctorants de l'IAE : Stéphanie, Anne-Sophie, Jean, Fabien, Camille.

Je remercie également la région Ile de France et la FNEGE qui m'ont permis de réaliser mon séjour à Lancaster.

Enfin, merci à mes collègues actuels de l'IDRAC, Didier Chabanet et Steven Coissard, qui ont rendu la fin de l'écriture de cette thèse plus agréable. J'ai une pensée pour Guillaume Do Vale, Anastasia Sartorious, Jessica Lichy et Carole Bousquet.

Je remercie vivement Guillaume Flamand, Stéphanie Havet-Laurent et ma maman pour leurs précieuses relectures de cette thèse.

Enfin, j'ai une pensée pour tous mes proches qui m'ont soutenue.

A mes élèves et les professeurs qui m'ont donné envie d'enseigner et qui ont contribué (et contribuent toujours !) à me faire grandir. Je pense à Thierry Payen de la Garenderie, mon prof de philo de prépa, qui a sans doute changé ma vie.

A mes amis lyonnais, merci de vous intéresser toujours autant à ma thèse et pour votre enthousiasme sans faille, Alix et Bruno, Lucie et Gaëtan, Tehessy, Clément, Camille, Charlotte.

A mes amis plus anciens, merci d'être toujours à mes côtés après toutes ces années, Margaux et Martin, Alizée, Caro et Quentin, Julie et Greg, Cyril et Marjo, Alicia et Chris, Béné et Mithun, Marie et JB, Marie, Sissi et Julien, Pierre.

A ma famille, mes cousins, Sybille et Alex, Fred, Marie-Claire, mes deux filleules chéries, Chloé et Jade.

Un grand merci à ma mamie, mes parents, mes frères, ma sœur et leurs moitiés.

Une mention spéciale à Gisèle et André Lecomte qui m'ont accueillie chez eux pendant le confinement et permis d'écrire cette thèse ! J'ai une pensée pour Gabriel, Anne et Tristan.

Et enfin à Pierre, merci d'avoir été là tous les jours depuis le début et de m'avoir autant motivée à boucler la thèse !

# SOMMAIRE GENERAL DE LA THESE

**REMERCIEMENTS** ..... **5**

**SOMMAIRE GENERAL DE LA THESE** ..... **9**

**PROLOGUE** ..... **15**

**INTRODUCTION GENERALE** ..... **21**

**PARTIE I : REVUE DE LA LITTERATURE**

**CHAPITRE 1 : LA PRODUCTION DE LA SOLIDARITE PAR LES ORGANISATIONS** ..... **31**

**1.1. DIFFERENTES DEFINITIONS DE LA SOLIDARITE** ..... **31**

1.1.1. L'EVOLUTION DE LA NOTION DE SOLIDARITE ..... 31

1.1.2. DIFFERENTES DEFINITIONS DE LA SOLIDARITE ..... 33

**1.2. LE MANAGEMENT DES ASSOCIATIONS : VERS UNE PERSPECTIVE GESTIONNAIRE DE LA SOLIDARITE** ..... **39**

1.2.1. LA GESTION DES ASSOCIATIONS ET DES ONG ..... 40

1.2.2. LA SOLIDARITE COMME PROJET ASSOCIATIF ..... 44

1.2.3. LES DEFIS ET ENJEUX DE LA GESTION DES ASSOCIATIONS ET DES ONG ..... 47

1.2.4. PLAIDOYER POUR UNE AUTRE GESTION ..... 48

**1.3. LA SOLIDARITE COMME LIEN SOCIAL DANS LES ORGANISATIONS ALTERNATIVES** ..... **50**

1.3.1. LA SOLIDARITE DANS LES ORGANISATIONS ALTERNATIVES, FEMINISTES ET LES MOUVEMENTS SOCIAUX 50

1.3.2. LA SOLIDARITE COMME CONSTRUCTION A PARTIR DE DIFFERENCES ..... 53

1.3.3. LES PRATIQUES DE SOLIDARITE ..... 55

**CHAPITRE 2 : L'ESPACE ET LES ORGANISATIONS** ..... **61**

**2.1. L'ESPACE DES ORGANISATIONS** ..... **61**

2.1.1. UN RECAPITULATIF HISTORIQUE DU CHAMP DES ESPACES ORGANISATIONNELS ..... 61

2.1.2. UNE DEFINITION DE L'ESPACE QUI EVOLUE AU FIL DES TRAVAUX ..... 64

2.1.3. L'IMPORTANCE DE LA PENSEE D'HENRI LEFEBVRE ..... 66

2.1.4. L'APPROCHE SPATIALE D'AUTRES AUTEURS IMPORTANTS ..... 72

**2.2. VERS UNE CONCEPTION DE L'ESPACE INCARNE ET PROCESSUEL** ..... **77**

2.3.1. UNE EVOLUTION DU CHAMP VERS UNE PERSPECTIVE PRATIQUE ET PROCESSUELLE DE L'ESPACE ..... 77

2.3.2. CONSTRUIRE UNE MATERIALITE SOCIALE : LES POLITIQUES SPATIALES ET INCARNEES DANS L'ORGANISATION ..... 80

**2.3. L'ORGANISATION DE L'ESPACE** ..... **82**

2.3.1. LE BATIMENT COMME FRONTIERE FIXE ..... 82

2.3.2. LES TRAVAUX QUI PORTENT SUR LES ORGANISATIONS DANS L'ESPACE PUBLIC ..... 83

2.3.3. DES ARTICLES QUI TRAITENT DES ESPACES SEMI-PUBLICS ..... 88

2.34. DES TRAVAUX PLUS MACRO SUR « L'ECONOMIE POLITIQUE DE L'ESPACE ..... 91

**PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE** ..... **97**

**PARTIE I I : METHODOLOGIE**

**CHAPITRE 3 : SANS-ABRIME ET SOLIDARITE ASSOCIATIVE ..... 105**
**3.1. PRESENTATION DU CONTEXTE DU SANS-ABRISME EN FRANCE ..... 105**
3.1.1. LA TRISTE REALITE DES SANS-DOMICILE EN EUROPE, EN FRANCE ET A LYON ..... 105
3.1.2. LE CONTEXTE URBAIN DES PERSONNES SANS-DOMICILE ..... 117
**3.2. PRESENTATION DU MILIEU ASSOCIATIF DE LA SOLIDARITE ..... 120**
3.2.1. LES ASSOCIATIONS QUI LUTTENT CONTRE LA PRECARITE : LA FEDERATION DES ACTEURS DE LA SOLIDARITE ..... 120
3.2.2. LES MARAUDES ..... 121
**3.3. LE TISSU ASSOCIATIF LYONNAIS DE SOLIDARITE ..... 122**
3.3.1. LA GEOGRAPHIE DE LYON : UN CARREFOUR MIGRATOIRE ..... 123
3.3.2. LE COLLECTIF DE RUE ..... 123
3.3.3. L'EXTRAORDINAIRE « MARCHE » DE LA SOLIDARITE ..... 124
3.3.4. LES ASSOCIATIONS ETUDIEES ..... 125
**CHAPITRE 4 : VIVRE ET ECRIRE L'AVENTURE DU TERRAIN ..... 145**
**4.1. VIVRE L'AVENTURE DU TERRAIN ..... 145**
4.1.1. LA GENESE : QUAND UN TERRAIN EN CACHE UN AUTRE ..... 146
4.1.2. MENER UNE RECHERCHE AVEC DES PERSONNES VULNERABLES : QUELLE ETHIQUE ? ..... 148
4.1.3. MON RAPPORT AU TERRAIN : UNE AVENTURE AMBIGÜE ..... 150
4.1.4. L'IMPORTANCE DES EMOTIONS ..... 152
4.1.5. MENER UNE ETHNOGRAPHIE SPATIALE ET AFFECTIVE ..... 155
4.1.6. EN CONCLUSION : VERS UNE RECHERCHE BIENVEILLANTE AVEC LES PERSONNES VULNERABLES ..... 157
**4.2. ÉCRIRE L'EXPERIENCE DU TERRAIN ..... 158**
4.2.1. DETAIL DU MATERIAU EMPIRIQUE ..... 159
4.2.2. UNE ETHNOGRAPHIE NI MULTI-CAS, NI MULTI-SITE ..... 164
4.2.3. LA PRODUCTION DES DONNEES D'ENTRETIEN ET D'OBSERVATION ..... 168
**CHAPITRE 5 : ANALYSE DES DONNÉES ET FABRICATION DU SUJET DE RECHERCHE ..... 177**
**5.1. PENDANT LE TERRAIN : CONSTRUCTION D'OBJET, INTUITIONS THEORIQUES ET ANALYSE THEMATIQUE ..... 177**
5.1.1. UNITE ET ECHELLES D'ANALYSE ..... 177
5.1.2. LE DEBUT DU SUJET DE RECHERCHE : UN QUESTIONNEMENT EMPIRIQUE ..... 180
5.1.3. PARALLELEMENT : UNE INTUITION THEORIQUE ..... 181
5.1.5. UNE PREMIERE ANALYSE DES DONNEES : ANALYSE THEMATIQUE DE L'ESPACE ..... 182
5.1.4. UN DEUXIEME BOUCLAGE ABDUCTIF A LA FIN DU TERRAIN ..... 184
**5.2. APRES LE TERRAIN : REECRITURE, CODAGES ET THEORISATION ..... 185**
5.2.1. UNE AUTRE ETAPE D'ANALYSE : TRAVAIL DE REECRITURE PERFORMATIVE ..... 185
5.2.2. UN PREMIER CODAGE THEMATIQUE : LES PRATIQUES DE SOLIDARITE ..... 188
5.2.3. UN DEUXIEME CODAGE THEMATIQUE : LES PRATIQUES SPATIALES ..... 190
5.2.4. UN TROISIEME CODAGE MULTI-THEMATIQUE DES ENTRETIENS ..... 191
5.2.5. UN DERNIER MICRO-CODAGE SUR LES JUSTIFICATIONS DE STRATEGIES SPATIALES ..... 194

5.2.6. CONSTRUIRE LA PROBLEMATIQUE : LE LIEN ENTRE ESPACE ET SOLIDARITE ..... 195

**PARTIE III : RESULTATS**

**CHAPITRE 6 : ORGANISER LA SOLIDARITE ..... 205**

**6.1. LA SOLIDARITE COMME VALEUR UNIVERSELLE A SA NECESSAIRE MISE EN PRATIQUE ..... 207**

6.1.1. LA SOLIDARITE COMME DISCOURS : DES VALEURS D'HUMANISME ET D'UNIVERSALITE ..... 207

6.1.2. LA SOLIDARITE COMME PRATIQUE : IL EST NECESSAIRE ALORS D'AGIR ..... 211

6.1.3. LA SOLIDARITE COMME RENCONTRE OU LIEN ENTRE BENEVOLES ET BENEFICIAIRES : L'IMPORTANCE ET LES DIFFICULTES DE « FAIRE » DU LIEN SOCIAL ..... 215

6.1.4. L'AUTRE COMME POINT DE DEPART DE L'ACTION ..... 221

**6.2. LA DIFFICILE MISE EN PRATIQUE DE LA SOLIDARITE : INCLUSION ET DOMINATION 227**

6.2.1. LES PRATIQUES INCLUSIVES DES BENEVOLES : ECOUTE EMPATHIQUE, HUMOUR, PRATIQUE D'EQUITE ET DE RESPECT ..... 227

6.2.2. LA SOLIDARITE A DOUBLE SENS : LES PRATIQUES INCLUSIVES DES PERSONNES A LA RUE ..... 231

6.2.3. UNE DIFFICILE RELATION A L'AUTRE : REFUS, ABUS ET VIOLENCE DES BENEFICIAIRES ..... 234

6.2.4. LES MECANISMES DE PROTECTION ET DE RETICENCE ..... 239

6.2.5. LA RELATION DE DOMINATION DES BENEVOLES ..... 243

6.2.6. LES PRATIQUES DES BENEFICIAIRES POUR UN REEQUILIBRAGE DE LA RELATION ..... 254

**6.3. CONCEPTION DE L'ALTERITE ET DILEMME ASSOCIATIF ..... 257**

6.3.1. LA PERCEPTION DE L'AUTRE ET DE SON BESOIN ..... 257

6.3.2. LE DILEMME DU DON OU DU LIEN SOCIAL ..... 266

**CHAPITRE 7 : S'ORGANISER DANS L'ESPACE PUBLIC ..... 275**

**7.1. S'ORGANISER DANS L'ESPACE PUBLIC : LA MISE EN PLACE DE STRATEGIES SPATIALES ..... 276**

7.1.1. LES TROIS DIFFERENTES STRATEGIES SPATIALES ET LEURS TEMPORALITES : DISTRIBUTIONS, MARAUDES EN VEHICULE ET MARAUDE A PIED ..... 279

7.1.2. LES VIOLENCES DANS L'ESPACE PUBLIC ..... 287

**7.2. LES PRATIQUES DE CREATION DE FRONTIERES POUR CONTROLER L'ESPACE PAR LES MATERIALITES ET LES MOUVEMENTS ..... 290**

7.2.1. PENSER LES PRATIQUES GRACE A DIFFERENTS CADRES D'ANALYSE ..... 291

7.2.2. MATERIALITES, MOUVEMENTS ET CREATIONS DE FRONTIERES LORS DES DISTRIBUTIONS ..... 293

7.2.3. MATERIALITES, MOUVEMENTS ET CREATIONS DE FRONTIERES LORS DES MARAUDES VEHICULEES ..... 305

7.2.4. MATERIALITES, MOUVEMENT ET FRONTIERES LORS DES MARAUDES A PIED ..... 312

**7.3. LA PRODUCTION D'ESPACES DE SOLIDARITE AU SEIN DE L'ESPACE PUBLIC ..... 321**

7.3.1. LA PRODUCTION D'ESPACES LORS DES DISTRIBUTIONS ..... 321

7.3.2. LA CREATION D'ESPACES GRACE AU CAMION LORS DES MARAUDES VEHICULEES ..... 328

7.3.3. LA PRODUCTION D'ESPACES LORS DES MARAUDES A PIED ..... 338

**CHAPITRE 8 : LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE ..... 345**

**8.1. LES STRATEGIES SPATIALES DES ASSOCIATIONS ET LEURS JUSTIFICATIONS ..... 347**

8.1.1. POURQUOI CE SONT DES « STRATEGIES SPATIALES » ? ..... 347

8.1.2. LES JUSTIFICATIONS DES CHOIX DE STRATEGIE SPATIALE ..... 349
8.1.3. LES REPONSES IMPREVISIBLES DES ASSOCIATIONS : LE COMPORTEMENT DES BENEFICIAIRES ET LA PERTE DE SENS DE LEUR ACTION ..... 353
8.1.4. LA QUESTION DU SENS DE L'ACTION ..... 358
8.1.5. LA QUESTION DU LIEN SOCIAL ..... 361
8.1.6. LA GESTION DES BENEVOLES ..... 362
**8.2. LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE ..... 365**
8.2.1. LES PRATIQUES SPATIALES DES BENEFICIAIRES ..... 365
8.2.2. LA PRODUCTION SPATIALE DES ASSOCIATIONS ..... 378
8.2.3. LA PRODUCTION SPATIALE DES ASSOCIATIONS : ENTRE COOPERATION ET COMPETITION ..... 384
**SYNTHESE DES RESULTATS ..... 401**
**PARTIE IV : DISCUSSION**
**CHAPITRE 9 : CONTRIBUTIONS THEORIQUES ..... 405**
**9.1. VERS UNE PERSPECTIVE INTERACTIONNELLE ET HORIZONTALE DE LA SOLIDARITE DANS L'ALTERITE ..... 405**
9.1.1. DES SOLIDARITES ORGANISEES ET HUMANISTES ..... 405
9.1.2. UNE PERSPECTIVE PRATIQUE, INTERACTIONNELLE ET MOINS POSITIVE DE LA SOLIDARITE ..... 407
9.1.4. UNE SOLIDARITE DANS L'ALTERITE : UN « DON CONTRE DON » NECESSAIRE POUR UNE SOLIDARITE HORIZONTALE ..... 410
9.1.5. LA SOLIDARITE COMME GESTION DE L'AUTRE ..... 412
**9.2. LA CREATION D'ESPACES DE SOLIDARITE VIA DES PRATIQUES SPATIALES DE FRONTIERES ..... 415**
9.2.1. L'IMPORTANCE DES PRATIQUES SPATIALES DANS LES ESPACES PUBLICS. ..... 415
9.2.2. LA CREATION D'ESPACES SOLIDAIRES PAR LES PRATIQUES DE FRONTIERES ..... 417
9.2.3. UN PARADOXE DE L'ESPACE PUBLIC : DES PRATIQUES D'INCLUSION EXCLUANTES ..... 422
**9.3. LES STRATEGIES SPATIALES MISES A L'ŒUVRE PAR LES PRATIQUES SPATIALES : L'INCARNATION SPATIALE DE VALEURS ORGANISATIONNELLES ..... 423**
9.3.1. UNE DEFINITION DE LA STRATEGIE SPATIALE ET SA CONTRIBUTION POUR LES SCIENCES DE GESTION ..... 423
9.3.2. CONCEVOIR LA STRATEGIE SPATIALE : ENTRE ABSTRACTION ET HUMANISATION DE L'ESPACE ..... 424
9.3.3. LES VALEURS ORGANISATIONNELLES ET LES CONCEPTIONS DE SOLIDARITE COMME PRODUCTEURS DE STRATEGIE SPATIALE ..... 426
**9.4. LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE ..... 433**
9.4.1. LA CO-INFLUENCE ENTRE BENEFICIAIRES ET ASSOCIATIONS ..... 433
9.4.2. LA « LUTTE DES PLACES » (CORDIALE) ENTRE ASSOCIATIONS ..... 434
**CONCLUSION : PLAIDOYER POUR UNE GESTION DANS L'ESPACE PUBLIC ..... 437**
**BIBLIOGRAPHIE ..... 441**
**LISTE DES RAPPORTS ET ETUDES ..... 453**
**LEXIQUE ..... 455**
**TABLE DES ILLUSTRATIONS ..... 457**
**ANNEXES ..... 461**

# PROLOGUE

Après presque un an de terrain à faire de l'observation ethnographique dans plusieurs structures d'accueil de personnes ayant connu une expérience de vie à la rue — une colocation solidaire, un CHRS, un gymnase réquisitionné pendant le Plan Froid — j'eus le désir d'observer d'autres organisations qui venaient rencontrer ce public vulnérable.

En mars 2018, mon ami Romain qui avait créé une association de maraudes me parla d'une réunion qui rassemble quasiment toutes les associations qui viennent à la rencontre de personnes sans-abri de la ville de Lyon. Cet événement fut un moment décisif : il fut la porte d'entrée dans mon terrain et initia mes nombreuses interrogations à l'origine de cette thèse. J'en relate les moments clefs dans l'extrait qui suit.

**Collectif de rue — 9 mars 2018 — Mairie du 8e — Salle Fraternité**

*J'arrive en retard ce soir-là de presque une heure à la Mairie du 8e arrondissement de Lyon, dans la salle Fraternité, un nom bien choisi pour l'événement qui suivrait. Nous étions une bonne trentaine de participants, assis autour de tables disposées en carré au centre de la salle, de telle sorte que nous pouvions tous nous voir. J'étais frappée par la mixité de la salle : hommes et femmes à parité presque égale, jeunes étudiants, retraités, travailleurs sociaux, des personnes d'origines multiples. J'arrive au moment du tour de table où chaque acteur se présente ainsi que son association.*

*Mon voisin de droite se présente :*

« Bonjour, Farouk, de "Agir et Donner Sans limite" (ADSL)… On distribue à Perrache tous les mercredis soirs… du premier mercredi d'octobre au dernier mercredi d'avril (…). »

« À quels horaires ? », *demande la dame de la Croix-Rouge qui prend des notes pour établir le planning des maraudes et des distributions.*

« À 20 h 15, on se donne rendez-vous pour l'installation, jusqu'à 22 heures, on accueille avec un point repas chaud, puis avec un autre stand, café, thé, petits gâteaux… On a demandé l'autorisation à la mairie de mettre des tables et des chaises pour une trentaine de personnes. »

*Le tour de table continue, les bénévoles responsables d'associations présentent chacun à leur tour leurs associations. Certaines font des distributions, d'autres des maraudes.*

*Vient alors le tour d'une jeune association, constituée d'étudiants :*

« On est étudiants, et pour un cours, on avait un projet à faire… Du coup, on s'est mis avec l'armée du Salut… **En fait, on a un peu testé les lieux…** en soirée on est à la Part Dieu et ça nous intéresse d'avoir le planning, parce que là en deux semaines, il y a eu trois soirs où on était avec d'autres assos… **Après, il y a des fois c'est vrai on se marche un peu dessus.** »

*Brouhaha général. Quelqu'un leur dit en plaisantant que l'asso s'arrêtera en été, quand les étudiants seront tous partis pendant les vacances.*

*Parmi les associations présentes à la réunion, je remarque qu'il y a deux façons de fonctionner : celles dont l'action est fixe, comme par exemple celles qui distribuent des repas à Perrache et à Part-Dieu (Camions du Cœur, les Fourmis Lyonnaises, etc.) et celles dont l'action est mobile (Médecins du monde, associations faisant des maraudes, Vroom Shower, etc.). Cet espace de la rue peut être la source de concurrence entre les associations qui cherchent chacune à s'implanter autour des deux centres névralgiques de la ville pour les personnes précaires : Perrache et Part-Dieu.*

« Bonjour, Farid, de "Ensemble pour un repas". On intervient pour des repas fixes à Perrache de 20 h 15 à 21 h 30 sur Part-Dieu et de 21 heures à 22 h 30 sur Perrache. Je pense que là, vu le nombre qu'on est comme associations, **l'importance de la coordination devient juste indispensable, parce que là à s'entendre les uns les autres, on se rend compte qu'on intervient sur les mêmes secteurs, les mêmes jours…** pourquoi pas réfléchir ensemble pour compléter d'autres lieux parfois plus excentrés ? **Qu'on puisse s'organiser au mieux pour que chacun puisse trouver sa place ? »**

*Un homme en uniforme de la Croix-Rouge d'une soixantaine d'années, qui semble important, intervient :*

« C'est pour ça qu'on fait un planning des maraudes. »

*(Personnes qui parlent en même temps…) Un bénévole des restos du cœur prend la parole* :

« On a énormément de personnes qui ont besoin de vêtements… Au resto du cœur… Il arrive qu'il y ait des enfants avec les bras découverts en plein hiver… du coup il arrive qu'on aille en chercher en stock dans le local… »

*L'homme de la Croix-Rouge lui répond :*

« On a changé notre façon de travailler à la Croix-Rouge, maintenant on travaille à points fixes : **avant on passait à des endroits, par exemple on allait à 20 h à Saint-Jean, et trois quarts d'heure après, tous les vêtements disparaissaient, car tous les gens se ruaient dessus, même ceux qui n'en avaient pas vraiment besoin.** Alors que là, à un point fixe, en boutique, déjà on

a beaucoup plus de vêtements en stock et c'est beaucoup plus lissé, les gens qui viennent ont en plus vraiment besoin… C'est des familles… »

*Les gens se mettent à parler entre eux. Une dame intervient :*

« On parle de l'urgence, par contre, il y a une demande systématique de gens qui demandent des vêtements sans cesse, sans cesse, sans cesse… Alors qu'on sait ce qu'ils en font… (…) C'est incroyable… Effectivement ça pose la question de la gestion des vêtements… Qui est une ressource, avec des leviers importants… Mais actuellement le problème, c'est ça ! »

*Plus tard, je comprendrai mieux la problématique dont il était question entre ces associations. Parfois, les associations donnent des vêtements et alimentent un trafic de revente ; alors qu'en même temps, elles ne parviennent pas à aider des personnes qui ont vraiment besoin de vêtements. Une Dame prend la parole :*

« J'ai une question sur le camp des Albanais (…) Ils étaient hébergés dans le gymnase pendant la semaine de froid, mais maintenant que le gymnase est fermé, du coup, je me demande où ça en est ? Est-ce qu'ils vont pouvoir être à nouveau hébergés ? »

*Un monsieur lui répond :* « Non non, il n'y a pas d'ouverture programmée, car les températures remontent. C'est le préfet qui décide. »

*La dame :* « Oui, mais je sais qu'il y a une circulaire, ils ont obligation d'ouvrir en dessous de 5 degrés pendant 48 heures. »

*L'homme :* « Ouais, mais en théorie (…) c'est une mesure gouvernementale, nous ce qu'on souhaite c'est des places pérennisées, (…) Mais c'est mal barré, il n'y a pas de financement… il y aura des prolongations, parce qu'en mai, juin, ils seront à nouveau tous dehors. »

*Les gens parlent entre eux, ils semblent être très énervés, indignés.*

*L'homme :* « Mais ça, c'est stratégique, c'est parce que… C'est une stratégie de mettre les gens dedans une semaine quinze jours, puis après ils mettent les gens dehors**… On est en plein paradoxe parce que nous on scolarise les enfants, d'un côté on intègre, et de l'autre côté…** Nous on dit qu'on ferait mieux d'héberger tout le monde dans un sas… Il vaut mieux héberger tout le monde, même si l'hébergement il est pas terrible, voilà la situation est compliquée, et l'été il y a plein de personnes dans la rue (…) L'été va être difficile ! »

*Autre homme :* « Et la situation va se présenter dès le 31 mars, à la fin de la période hivernale, où les gens vont être foutus dehors »

*Une femme :* « En parlant de ça, le 31 mars plusieurs actions vont se mettre en place pour marquer le coup… »

*La réunion se passait en partie pour ça : pour que les associations puissent faire une action, dans l'espace public, pour alerter l'opinion publique sur le fait qu'à partir du 31 mars, beaucoup de personnes se retrouveraient dehors.*

*Plus tard, après quelques échanges, un bénévole d'une trentaine d'années intervient* :

« Alors ça m'est venu comme ça quand vous parliez des lieux… Part-Dieu à Perrache etc., je me pose la question et c'est vraiment ouvert, par exemple au camion (*les camions du cœur*), il y a des gens qui viennent d'extérieur de Villeurbanne, ou d'autres villes, mais je me demande **à quel point c'est nous qui conditionnons leur déplacement, en fait si on est à Perrache les gens viennent à Perrache, parce qu'ils ont envie de venir manger. Je me demande si nous ne devrions pas nous déplacer plutôt qu'eux.** »

*Le bénévole d'Ensemble pour un repas, Farid, lui répond :*

« Alors historiquement Perrache c'est un lieu de transit et au début il n'y avait pas d'associations… Les premières associations se sont implantées sur Part-Dieu et sur Perrache sauf qu'aujourd'hui, maintenant le temps a passé, il y a beaucoup d'associations et beaucoup d'actions, mais la misère aussi a évoluée : les grands précaires qu'on trouvait quand nous on a commencé l'action en 2005, on les retrouve plus aujourd'hui, parce qu'une population en chasse toujours une autre, avec les populations migrantes, mais du coup les grands précaires qui avaient l'habitude de squatter aux alentours des deux gares sont venus maintenant à s'éloigner… C'est certain qu'aujourd'hui si des assos peuvent se déplacer jusqu'à eux… **Nous on a fait le choix de rester sur Part-Dieu parce qu'on a tissé un lien, on a tissé la proximité avec ces personnes-là, on a fait ça comme ça… Mais pour les nouveaux qui arrivent et qui se rendent compte qu'il y a peut-être des choses à faire, il y a des populations isolées, et même, qui sont en plus grande précarité parce que plus on s'éloigne et plus ça peut être dangereux, avec peut-être un nombre moins important, mais les besoins sont les mêmes au final, donc ça, ça demande moins de moyens aussi, donc ça peut être plus facile…** Mais l'objectif ce n'est pas de créer la demande, c'est de répondre à un besoin, donc si on s'implante quelque part, c'est parce qu'autour il y a un besoin sinon il n'y a pas d'intérêt. »

*Les personnes réagissent et semblent approuver. Farid continue :*

« **Je pense que ça, c'est important de se le rappeler les uns les autres et se dire** "**oui on a envie d'agir dans la rue**"**, on a tous de la bonne volonté de donner des repas, mais pour qu'il y ait du sens derrière il faut que (**…). Il y a des lieux, je pense que ceux qui font de la maraude sont peut-être plus aguerris, des lieux où il y a peut-être besoin d'une petite maraude fixe, un lieu précis et je pense que les personnes qui font de la maraude peuvent partager leurs expériences et dire allez-y quoi. »

*Autre homme :* « Typiquement moi ça fait plusieurs fois que je passe à Jean Macé et sur le chemin, et il y a toujours 5, 6 sans-abri, ils sont là tous les soirs. »

*Une femme :* « l'église Saint-Michel ? »

*L'homme :* « Je sais que Jean Macé c'est un secteur où historiquement il y a toujours eu du monde sur ce secteur-là, il y en a un pour moi en hiver. C'est normal parce qu'il y a moins d'abris entre guillemets, mais sur cette zone-là, il y a toujours une population de sans-abri qui ne se déplace pas pour aller jusqu'à Perrache… ».

*(Plusieurs personnes parlent en même temps). Un autre bénévole prend la parole :*

« En fait le vrai mot-clé de ce soir c'est la coordination, c'est cette initiative qui se lance là, des assos qui vont se greffer sur des points fixes, il faut vraiment qu'on communique nous en interne pour qu'on ait cette information pour la distribuer entre nous et aux bénéficiaires, pour éviter qu'il y en ait qui fassent 35 minutes de marche pour aller à Perrache, alors qu'à 5 minutes de chez eux il y a un point fixe ».

*La réunion continue, où d'autres sujets sont abordés, comme la question de santé des personnes sans-abri et les endroits où les réorienter, le handicap des personnes à la rue, la création de laveries solidaires… tous les bénévoles ont donné le jour de la semaine et l'heure à laquelle ils intervenaient, et la dame qui prenait des notes distribuera quelques jours plus tard le fameux planning des maraudes et distributions, qui sera diffusé sur la mailing liste interassociative puis distribué très largement aux travailleurs sociaux de la ville. Je terminais la soirée pleine d'interrogations sur l'activité des associations, fascinée par leurs actions qui me paraissaient si difficiles au regard de la situation.*

Je fus notamment frappée par la place de l'espace pour ces acteurs associatifs, à la fois pour leur propre organisation et par rapport aux autres associations.

Par exemple, l'extrait illustre qu'il est possible — et nous verrons par la suite qu'en fait c'est même fréquent — qu'une association change de « stratégie » spatiale : elle décide, comme la Croix-Rouge, de ne plus faire de distributions ponctuelles en points fixes et de devenir uniquement mobile. Ces « stratégies spatiales » conduisaient même un des bénévoles des Camions du cœur à s'interroger sur leurs actions : à quel point les associations conditionnement-elles le déplacement des bénéficiaires ? Pourquoi ne serait-ce pas aux associations de se déplacer ? J'avais l'impression d'avoir alors assisté à des moments où les acteurs pointaient du doigt des questions essentielles : pourquoi et pour qui font-ils ces choix spatiaux ?

De même, la réunion inter-associative mit en scène des enjeux de pouvoir entre les associations : la jeune association d'étudiants essayait de se frayer une place au milieu d'autres associations déjà implantées depuis longtemps ; la « coordination » inter-associative se faisait

d'ailleurs à l'initiative d'associations plus anciennes et légitimes. L'une d'elles notamment, avait invité les nouvelles associations à se déplacer à la périphérie de la ville, là où il y avait un besoin et pas d'association présente, au nom du « lien » qu'ils avaient déjà tissé avec le public de bénéficiaires à un endroit de la ville.

Enfin, un élément important me marqua personnellement ; ce fut l'ambiance générale de la soirée : l'indignation et le sentiment de colère des acteurs étaient palpables, face à l'urgence de la situation et le désinvestissement des pouvoirs publics. Un des paradoxes qu'un bénévole souleva me choqua : l'État scolarise des enfants à la rue, mais ne fait rien pour les loger ; l'absence d'aide l'été, alors que le besoin est tout autant important.

# INTRODUCTION GENERALE

Ces dernières décennies, la tendance des organisations étudiées en sciences de gestion s'est portée majoritairement sur l'entreprise (March, 2007). Si l'entreprise est sans aucun doute la forme dominante de l'organisation, on peut s'interroger si généraliser à partir d'une seule forme n'est pas risqué pour la théorie des organisations (Brunsson, 2012 : 9). C'est à ce titre que Greenwood, Hinings et Whetten soulignent que les organisations sont traitées trop souvent « comme si elles étaient identiques, ou du moins comme si les différences n'étaient pas pertinentes pour les besoins de la théorie » (2014 : 1207). Brunsson note que le concept classique des organisations ne permet pas de « saisir les degrés variés des organisations », tandis que les concepts d'institutions et de réseaux, trop souvent généralisés, ne parviennent pas à saisir convenablement les phénomènes organisationnels (Brunsson, 2012 : 11).

Or, il existe une grande diversité d'organisations. L'existence d'associations, du secteur public, ou encore d'organisations alternatives, témoigne que toutes les organisations ne sont pas conduites par une recherche unique de profit. En ces temps de crise, où le modèle économique actuel nous conduit à une « double insoutenabilité » sociale et écologique (Eynaud et França Filho, 2019 : 11), il est plus que nécessaire de penser une autre gestion qui s'appuie sur l'étude d'organisations solidaires.

Parallèlement, la crise sociale en France ne fait que s'aggraver. Alors que le dernier rapport statistique de l'INSEE remonte à 2012 et dénombre 143 000 personnes sans domicile, une hausse de 50 % par rapport à 2001, l'état du mal logement de la fondation Abbé Pierre annonce que l'année 2019 a été « ponctuée de sombres records » : record de nuitées hôtelières pour héberger des personnes sans-abri, record du nombre de ménages en attente d'un logement social, record d'expulsions locatives et des augmentations des coupures d'énergie et record du prix de l'immobilier à Paris (Rapport du mal-logement, 2019).

Pire, aujourd'hui en France, en 2020, non seulement on vit à la rue, mais on y naît et on y meurt aussi. Le Centre d'action sociale protestant a recensé 158 bébés nés au sein de familles sans domicile fréquentant un de ses accueils de jour à Paris en 2019, contre 100 en 2018 et 49 en 2017. D'après le collectif Les Morts de la Rue, 683 sans-abri sont morts à la rue en 2018, 15 % de plus que 2017. Les personnes décédées avaient entre 0 et 87 ans, 49 ans en moyenne. Treize étaient des mineurs, dont huit enfants de moins de neuf ans (Rapport du mal-logement, 2019).

On pourrait continuer à décrire cette triste réalité encore longtemps, cependant il existe des associations qui luttent pour changer cette réalité. En France, la Fédération des Acteurs de la Solidarité, un réseau de lutte contre l'exclusion, compte près de 870 associations et organismes qui vont vers et accueillent les plus démunis. Malgré ce nombre d'associations et leur importance sociale, nous savons très peu de choses sur leur manière de s'organiser.

Dans le prologue, nous avons vu qu'il existait une grande diversité d'associations qui venaient en aide aux sans-abri. Certaines associations font le choix « d'aller vers » les personnes sans-abri par la maraude à pied, tandis que d'autres se déplacent par véhicule ; d'autres encore décident de faire venir les personnes dans le besoin à un endroit de la ville pour leur distribuer un repas chaud. Des associations concentrent leurs efforts sur la nourriture, les vêtements ou d'autres biens de première nécessité à distribuer, tandis qu'à l'opposé, certaines font le choix de ne rien distribuer pour entrer dans un échange équilibré. Comment expliquer cette diversité de conception d'action de solidarité alors qu'elles tentent pourtant de répondre au même problème social ? Pourquoi une seule pratique ne fait-elle pas consensus et unanimité en terme « d'efficacité » d'action ?

Je propose dans cette thèse d'explorer cette énigme et de tenter d'y apporter des réponses. Une première piste pourrait être de comprendre leur diversité par une lecture spatiale des activités des associations ; leurs stratégies spatiales seraient un premier élément de réponse et de moyen de catégoriser les associations. Chaque association s'organise différemment dans l'espace ; toutefois, on peut dégager trois grandes tendances : maraudes à pied, maraudes véhiculées et distributions ; ce sont les « stratégies spatiales ». Les résultats empiriques de cette thèse vont illustrer qu'une majorité des associations avait testé une stratégie spatiale avant de changer pour une autre stratégie. Certaines par exemple faisaient des distributions et ont évolué vers de la maraude ; d'autres avaient changé de la maraude à la distribution.

Henri Lefebvre et son œuvre majeure, la *Production de l'espace* (1974), eurent un impact très fort sur la littérature des organisations et de l'espace, en apportant une nouvelle manière de penser l'espace. L'espace n'est pas un objet neutre ou inerte, mais il est la production d'interactions sociales (Lefebvre, 1974). Si les bâtiments et les espaces de travail qui établissent des limites claires sont des éléments structurants des organisations, en organisant « les flux de communication, de connaissances et de mouvement » (Kornberger & Clegg, 2004, p.1108), on

peut se demander comment les organisations parviennent à exister sans bureaux ni bâtiments, précisément comme dans l'espace public.

Or s'organiser dans un espace public et ouvert, donc non contrôlable et non privatisable, est loin d'être évident ou facile. C'est pourtant la réalité de ces associations, qui doivent affronter parfois des débordements ou des violences produites par certaines personnes précaires. Cette question fait écho à des travaux très récents sur les organisations et la rue, qui soulignent l'importance de la rue comme lieu et moyen d'organiser (Cnossen et al., 2020). De plus, on peut noter le grand nombre d'organisations présentes dans l'espace public : les événements culturels (Islam et al., 2008 ; Munro & Jordan, 2013) ; la police (Machin & Marie, 2011 ; Courpasson & Monties, 2017), les pompiers, les nettoyeurs de rue (Hughes, Simpson, Slutskaya, Simpson, et Hughes, 2017), les postiers (Geddes, 2005), et bien d'autres. Cependant, malgré le grand nombre d'organisations présentes dans l'espace public, il n'existe presque pas de travaux qui interrogent les mécanismes matériels et physiques nécessaires pour s'organiser dans l'espace public.

Si les activités de ces associations ont lieu dans l'espace public, elles ont toutefois la singularité de venir en aide à des personnes marginalisées et exclues. Il s'agit dans cette thèse d'analyser les activités de solidarité des associations. Alors qu'elle s'apparente dans la littérature davantage comme un résultat, et le produit de liens intra-organisationnels (Rorty, 1989), la solidarité reste encore trop peu étudiée en pratique. Il s'agit donc d'apporter une perspective plus interactionnelle et pratique de la solidarité, et moins comme a priori positive. La thèse tente de donner à voir les paradoxes et la complexité des actions des associations, qui sont confrontées à des abus et des débordements venant des bénéficiaires, ce qui les conduit à mettre en place des mécanismes de discipline, de contrôle et de domination envers les bénéficiaires ; tout en développant des mécanismes de protection des bénévoles.

Ainsi, comment les associations viennent à concilier ces deux logiques ensemble, qui sont a priori difficilement compatibles : la première qui consiste à s'organiser dans l'espace public ; la seconde qui consiste à organiser des actions de solidarité envers les sans-abri ? Pour la première, il s'agit de contrôler l'espace public et donc de mettre en place des frontières ; tandis que pour la seconde, il s'agit de permettre une rencontre avec la personne à la rue et de l'aider, matériellement et humainement. La première logique s'apparente à des limites et des pratiques d'exclusion, tandis que la seconde à des pratiques d'ouverture et d'inclusion.

L'espace urbain apporte des limites à ces associations qui viennent à la rencontre d'un public également contraint — par le mobilier anti-SDF notamment — et qui, en retour, produit des effets sur l'activité de solidarité.

**À partir de ces éléments, il s'agit d'interroger la relation de deux concepts : comment l'espace produit-il de la solidarité ? Et comment la solidarité produit-elle de l'espace ?**

La thèse tente d'apporter des réponses par une lecture pratique (Langley et Tsoukas, 2017 ; Feldman et Orlikowski, 2011) de l'espace et de la solidarité et de mettre en lumière la co-construction de l'espace et la solidarité. Afin de mieux saisir les mécanismes, différents niveaux d'analyse sont utilisés dans la thèse : i) Un niveau micro, qui caractérise les relations entre bénévoles et bénéficiaires ; ii) Le niveau d'analyse, qui consiste en un niveau méso : celui des associations ; iii) Un niveau macro, qui décrit les actions produites des associations à l'échelle de la ville. Ces différentes échelles font également écho aux échelles spatiales de Taylor et Spicer (2009), qui sont définies comme différents « niveaux » d'espaces, des groupements d'espaces de tailles différentes, caractérisés par exemple par le local, le régional, le national et le supranational. L'objectif de cette enquête ethnographique est, d'une part, d'adopter différentes échelles d'analyse de l'espace associatif lyonnais en y associant différents terrains ; d'autre part, d'établir des relations entre ces échelles spatiales macro, méso et micro et en y articulant ce que chacune peut apporter aux autres.

### Articulation de la thèse

La **première partie** de la thèse est la revue de la littérature. Elle comporte le chapitre 1 et 2.

Le **chapitre 1** porte sur la littérature sur la solidarité en sciences de gestion. Il vise à donner les différentes définitions de la solidarité et à montrer comment la solidarité est construite au sein des organisations. Il met en évidence que la littérature comprend la solidarité comme un résultat et non un processus, et le produit intra-organisationnel et non comme un objectif extérieur à l'organisation. Le chapitre tente d'établir des parallèles avec la littérature sur l'inclusion et interroge si l'inclusion n'est pas une pratique de la solidarité.

Dans le **chapitre 2,** je retrace l'évolution de la littérature sur l'espace et les organisations. L'objectif du chapitre est de faire un état des lieux des travaux réalisés sur les espaces

organisationnels et ce champ de recherche qui existe depuis maintenant une quinzaine d'années. Je présente pour cela une brève introduction historique du champ, qui s'appuie sur différents paradigmes et visions de l'espace organisationnel. Je présente les trois revues de littérature principales du champ, qui marque son évolution.

La **seconde partie** regroupe des chapitres de contextualisation de la recherche, de méthodologie et d'analyse des données.

Le **chapitre 3** ambitionne de présenter la situation du sans-abrisme et le tissu associatif de solidarité qui se mobilise en France pour venir pallier ce problème. Dans une première partie, je présente la situation du sans-abrisme en Europe, en France et à Lyon, ainsi que quelques chiffres clefs qui malheureusement, dépeint une triste réalité. Je présente également la réalité urbaine des sans-abri, notamment à Lyon et leurs habitats de fortune. Dans un second temps, j'expose les associations qui vont à la rencontre des sans-domicile et qui font des maraudes. Enfin, je termine avec la situation du tissu associatif lyonnais ainsi que les caractéristiques de la ville de Lyon. Je présente le collectif inter-associatif ainsi que les associations étudiées.

Dans le **chapitre 4**, je présente comment j'ai conduit et vécu l'expérience du terrain ; comment j'ai produit mes données ethnographiques. Je raconte ce qui m'a mené à choisir ce terrain de recherche et en quoi a consisté mon enquête qualitative. Je relate comment ce fut une enquête spatiale et affective, et l'expérience ambiguë et forte qu'elle provoqua en moi. J'explique les questions éthiques que j'ai été amenée à me poser au contact de personnes sans-abri. Je termine en expliquant comment j'ai conduit les entretiens et les observations participantes et comment j'ai produit mes notes de terrain.

L'objet du **chapitre 5** est d'expliquer la construction de l'objet au sujet de recherche. J'explique également comment j'ai pris une distance de mes données et analysé mon matériau empirique, avec différentes étapes de codage. Je termine en répondant à des questions possibles sur la validité de mon analyse.

La **troisième partie** regroupe les trois chapitres de résultats.

Dans le **chapitre 6**, le premier chapitre de résultats, j'aborde principalement le terme de solidarité, le cœur de l'activité de ces associations. Or, si la solidarité peut souvent

s'appréhender comme une injonction ou une norme ; elle diffère grandement dans sa mise en pratique. C'est pourquoi je confronte à la fois le récit de ce que représente la solidarité pour ces associations et sa réelle mise en pratique. Pour cela, je m'intéresse à la conception de l'action sociale des acteurs que je confronte à leur mise en pratique sur le terrain. Tout l'enjeu de ce chapitre consiste à montrer la difficile mise en pratique de valeurs et de volontés qui partiraient a priori d'un sentiment humaniste universel. Cette mise en œuvre est difficile et complexe ; elle est le fruit d'une interaction entre bénévoles et bénéficiaires. Il s'agit enfin pour moi de redéfinir une solidarité qui s'exprime dans l'action et dans l'interaction avec l'autre, et donc, dans l'altérité de l'Autre.

Le **chapitre 7** vise à montrer comment l'espace produit de la solidarité. Je démontre par quelles *stratégies spatiales* les associations s'organisent dans l'espace public, qui sont au nombre de trois : les distributions, les maraudes en véhicules et les maraudes à pied. Je décris les spécificités de chaque stratégie, qui sont composées par des pratiques spatiales différentes, tout en possédant des similarités en termes de temporalité d'action et de risques d'activités. Les pratiques spatiales des bénévoles sont des pratiques matérielles et corporelles qui leur permettent de créer différents espaces, dans l'espace public, et d'ancrer leur activité. Grâce au cadre conceptuel de Weintfurtner et Seidl (2018), qui décompose l'espace comme la relation de distances, mouvements et frontières, j'expose les créations de mouvements et de frontières pour chacune des stratégies spatiales.

J'analyse l'effet produit dans l'espace public de ces pratiques spatiales. J'en déduis des mécanismes d'inclusion et d'exclusion ainsi que des créations d'espaces organisationnels. Ainsi, par des pratiques de mouvement et de frontières, les bénévoles parviennent à créer des espaces inclusifs qui ancrent leur activité au sein de l'espace public. Enfin, en créant des espaces pour l'activité de solidarité, et en produisant des pratiques d'inclusion, les bénévoles produisent de la solidarité par leurs pratiques spatiales. Or, et c'est tout le paradoxe de la solidarité, les bénévoles créent également de l'exclusion par l'agencement des tables ou de leurs corps.

Le **chapitre 8** a pour ambition de mettre du lien entre les deux premiers chapitres et à conclure la problématique générale. Il cherche à montrer comment les valeurs de solidarité produisent de l'espace, en s'appuyant dans un premier temps sur les facteurs endogènes, puis dans un deuxième temps sur les facteurs exogènes à la solidarité qui produisent de l'espace. J'analyse les justifications des choix de stratégie spatiale par les acteurs. Je montre notamment que c'est

par le prisme des valeurs organisationnelles que nous pouvons comprendre les choix spatiaux des associations. Le choix du lien social, qui est synonyme de solidarité, est aussi un moyen de justification d'un choix et d'un changement de stratégie spatiale. Ainsi, je tente de montrer comment solidarité et espace sont liés : les valeurs et la volonté de développer une relation aux personnes de la rue sont au cœur de la prise de décision du mouvement vers l'autre (le fameux « aller vers ») et du choix de la maraude plutôt que de la distribution. On tentera de montrer que cela provient de conceptions différentes d'altérité ; en effet, tous les acteurs ne considèrent pas le rapport aux bénéficiaires de la même manière, et c'est en cela que l'on peut expliquer les divergences d'actions solidaires.

Puis je dévoile que les actions de solidarité des associations ont une « production de l'espace » (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, les bénéficiaires et les autres associations. Pour cela, j'analyse au départ les pratiques spatiales des personnes sans-abri, pour mieux comprendre ensuite les pratiques spatiales des associations. Je montre que les deux sont interconnectées. Enfin, j'étudie la coopération entre associations, à travers le réseau du collectif de rue, et ce que cela produit spatialement d'un point de vue macro sur la ville. Enfin, je montre que les relations inter-associatives autour de l'espace public sont complexes : elles sont à la fois le fruit de coopérations solidaires et de compétitions autour d'une « lutte de territoires ».

La **quatrième partie** est composée de la discussion et de la conclusion.

Le **chapitre 9** est une discussion des résultats. J'avance que la thèse permet ainsi de contribuer à la littérature sur la solidarité en sciences de gestion en apportant une lecture pratique et interactionnelle de la solidarité, qui se construit à double sens et dans le respect de l'altérité. Je montre également qu'elle contribue à la littérature sur les espaces organisationnels en donnant à voir l'importance des matérialités et des corps dans la production d'espaces au sein de l'espace public, à travers des compositions de frontières. J'expose enfin la contribution du concept de stratégie spatiale. Je montre que les stratégies spatiales incarnent bien plus que des choix spatiaux, elles incarnent les valeurs des associations et des conceptions différentes de solidarité.

Enfin, la **conclusion** vient clore la thèse et amener un plaidoyer pour une gestion dans l'espace public.

# PARTIE I

# REVUE DE LA LITTERATURE

# CHAPITRE 1 : LA PRODUCTION DE LA SOLIDARITE PAR LES ORGANISATIONS

Ce chapitre vise à présenter les travaux sur la solidarité en sciences de gestion. Il cherche à donner les différentes définitions de la solidarité : à partir de son étymologie, puis de sa conception comme lien social qui unit différents membres d'un groupe, d'une communauté, d'un mouvement social ou politique, d'une société et enfin, de l'humanité.

Puis, je présente des travaux en science de gestion qui portent sur le concept de solidarité et qui le traitent également comme élément empirique. La deuxième partie est consacrée à la littérature sur l'Économie sociale et solidaire (ESS) qui, comme son nom l'indique, s'intéresse à l'économie solidaire et au concept de solidarité. Il s'agit de montrer que la solidarité est ici conçue comme un projet associatif, un but organisationnel à atteindre qui a un impact social. Je m'intéresse ainsi plus largement à la gestion des associations afin de mieux cerner la façon dont la solidarité peut être le produit d'une gestion associative.

Dans une troisième partie, j'analyse des travaux qui sont issus pour la plupart de la littérature des *Critical Management Studies*. Ce sont des travaux qui traitent de la solidarité, mais dont la plupart ne cherchent pas à théoriser le concept. Le chapitre met en évidence que la littérature comprend la solidarité comme un résultat et non un processus, et le produit intra-organisationnel et non comme un objectif extérieur à l'organisation. Le chapitre tente d'établir des parallèles avec la littérature sur l'inclusion et interroge si l'inclusion n'est pas une pratique de la solidarité.

## 1.1. Différentes définitions de la solidarité

### 1.1.1. L'évolution de la notion de solidarité

Le mot de solidarité est devenu courant dans le langage au point d'être banalisé ; il s'agit de revenir aux racines étymologiques du mot pour mieux le comprendre. On a tendance à entendre aujourd'hui le mot dans plusieurs contextes au point qu'il est perçu tantôt comme un idéal à atteindre ou une valeur morale, tantôt comme une injonction ou un objectif politique ; Blais (2008) suggère ainsi que la solidarité est un « concept-carrefour » et qu'il produit une diversité d'interprétations. Comment alors se rapprocher d'une définition juste de la solidarité ?

À l'origine, le terme de solidarité provient du latin — *in solodium* — avant d'apparaître en premier en français à l'écrit. Il est issu de l'article 1202 du Code civil de 1804, qui définit la solidarité comme « un engagement par lequel les personnes s'obligent les unes pour les autres et chacune pour tous ». Dès lors, sa définition relève d'un ordre juridique et financier, qui signifie « l'engagement par lequel des personnes s'obligent les unes pour les autres ». La définition d'origine qui concerne une solidarité financière s'est alors élargie pour cerner la responsabilité mutuelle qui s'établit entre deux ou plusieurs personnes (définition du Larousse).

Blais explique que le terme est apparu au lendemain de la révolution, moment pendant lequel il faut repenser le lien social : *« Avant 1789, les individus étaient liés par des appartenances corporatives ou héritées. Ils sont devenus libres et égaux en droit. La solidarité s'est trouvée requise pour penser un problème désormais crucial : qu'est-ce qui peut faire lien entre des individus émancipés sans retour ? »* (Blais, 2008 : 9)

Le terme évolue tout au long du XIXe siècle avant de trouver une consécration politique en France autour de 1900. Pour Blais, différents philosophes ou courants de pensée ont participé à cette évolution du terme de solidarité. Tout d'abord Saint-Simon, qui propose d'étudier la société comme un « corps organisé ». Avec l'arrivée de la révolution industrielle, il s'agit de lutter contre l'atomisme social et la division des classes. Deuxièmement, la tradition judéo-chrétienne et la Doctrine sociale de l'Église. Les milieux réformateurs chrétiens retrouvent dans la notion de solidarité une conception laïque des dogmes chrétiens, comme la communion entre tous les hommes, la rédemption collective. Troisièmement, Pierre Leroux, essaie de transposer de manière laïque la doctrine sociale de l'Église, avec la publication de son livre *De l'Humanité*, en 1840. Il tente de développer l'idée de solidarité à partir de l'union de l'enseignement scientifique et la transposition laïque d'anciens concepts religieux.

Ainsi, pour Blais, la notion de solidarité oscille pendant toute la première moitié du XIXe siècle, entre *« une conception purement sentimentale — l'amour pour ses semblables, la sympathie qui porte à l'entraide —, une conception factuelle — la société est un corps vivant, or la vie est solidarité, c'est-à-dire coordination et association de forces —, et une approche normative, que certains dénonceront comme un "sophisme naturaliste" : la loi de la nature nous indique la voie de l'organisation collective ».* (Blais, 2008 : 11)

Dès lors, il s'agit de poursuivre une solidarité volontariste, qui est organisée et qui naît de la coopération de chacun, dans un objectif de contribuer au bien commun. Cette idée d'une

solidarité volontaire va contribuer à un développement juridico-politique, encouragé et développé par Charles Renouvier, un philosophe qui a contribué à une philosophie pour la République pendant le Second Empire. Celui-ci sera suivi par deux grands penseurs du social, Alfred Fouillée et Émile Durkheim.

Renouvier redéveloppe une théorie originale du contrat social, qu'il définit comme un acte incessamment renouvelé et renégocié par ses acteurs. Avec lui, la solidarité se conceptualise davantage vers une conception politique. Il s'agit de considérer le lien « naturel » de solidarité qui consiste en un sentiment de dette universel, qui conduit à une obligation mutuelle dans les sociétés humaines ; cela produit un sentiment d'être toujours débiteur du reste du monde et d'un système de services réciproques nécessaire.

Dans les pas de Fouillée, Émile Durkheim (1858-1917) analyse l'évolution des sociétés à partir de la nature du lien de droit qui unit les membres d'une société. Il analyse dans *De la division du travail social (1893)* la façon dont l'homme devient plus dépendant de la société, tout en étant plus autonome. Il différencie ainsi la solidarité « mécanique » dans les sociétés où le lien social est plus naturel à la solidarité « organique », où les personnes sont plus individualisées et liées par une solidarité contractuelle. Ainsi, il en conclut que le système de droit est l'opérateur de ce lien social et l'instrument d'une véritable solidarité ; or c'est l'État qui est garant de ce système.

En conclusion, la solidarité est une notion qui a évolué du XIXe siècle à nos jours. Si elle concernait au départ le lien juridique et financier qui reliait plusieurs membres d'un groupe, elle a évolué vers le lien social qui unit une société, ou encore, un objectif politique à atteindre.

### 1.1.2. Différentes définitions de la solidarité

Aujourd'hui, on pourrait concevoir plusieurs formes de solidarité selon la taille du groupe, l'organisation, la communauté, la société ou l'État, qui relie les membres. Pour Laitinen et Pessi (2014), le concept de solidarité est à la fois descriptif et normatif. La solidarité en tant que concept descriptif se réfère à une sorte de connexion à d'autres personnes d'un même groupe, quelle que soit la taille du groupe (comme d'ailleurs l'atteste la première définition de la solidarité, proche du Code civil, d'après la définition du Larousse). De plus, l'adjectif « solidaire » permet de décrire et expliquer l'ordre social et normatif d'intégration dans des sociétés ou communautés, à l'opposé du chaos et du conflit. Il permet aussi de décrire des

mouvements sociaux plus ou moins révolutionnaires, critiquant l'ordre normal et des injustices présentes. Pour le concept normatif de la solidarité, on peut se référer à Richard Rorty (1989).

Si nous avons vu que dans la partie précédente l'histoire et l'évolution du terme de solidarité, Laitinen et Pessi (2014), auteurs scandinaves, considèrent qu'il y a différents « types » ou catégories de solidarité. Ils considèrent la solidarité communautaire, la solidarité sociétale, la solidarité des mouvements politique ou « de lutte sociale » et enfin, la solidarité humanitaire.

À un niveau plus large, la solidarité peut se comprendre au sein de petites communautés jusqu'à des sociétés nationales toutes entières. La solidarité a été promue par différentes idéologies et mouvements politiques, comme le marxisme, la démocratie sociale, le libéralisme, le catholicisme et le néofascisme (2014 : 7). Si le libéralisme et le catholicisme mettent l'accent sur la responsabilité personnelle et comme le fruit d'une activité privée de vertu personnelle, le marxisme et les démocraties socialistes accordent de l'importance à une responsabilité partagée, où les obstacles sont structurels et les solutions institutionnelles ; la solidarité est alors une solution institutionnelle à des injustices structurelles.

La troisième voie de la solidarité, qui n'est ni une activité personnelle ni une activité institutionnelle, est le fruit de mouvements sociaux organisés, luttant pour une cause particulière. Les mouvements ouvriers internationaux, le mouvement Solidarnosc en Pologne en est un exemple. Le mot Solidarité rime pour beaucoup avec des images de syndicats, de grèves, etc. Ainsi, les activistes de la solidarité politique et membres d'un mouvement se rassemblent pour lutter ensemble contre l'oppression d'un groupe ou une injustice, en cherchant, si possible, le soutien d'une aide extérieure. La solidarité politique dans ce sens renforce la cohésion interne et le support mutuel d'une organisation luttant contre des défauts et injustices, dans l'esprit du célèbre adage « un pour tous, tous pour un » (Scholz, 2008).

Le groupe qui lutte ne cherche pas à défendre ses propres intérêts, mais exprime une solidarité pour un groupe concerné grâce à ses actions. La solidarité peut être partagée à plusieurs coins du globe, comme ce fut le cas du groupe « born sales » en Finlande, pour supporter les Nicaraguais. C'est un autre exemple qui vient corroborer ce qu'affirme Tyler (2019) : il existe une solidarité qui dépasse les frontières.

*1.1.2.1. Communautés concrètes : exclusivité et solidarité*

Une première définition de la solidarité est celle qui se rapproche de la notion de communauté. Les caractéristiques les plus communes de la solidarité se matérialisent au sein des communautés dont les membres partagent une histoire et langue communes, un sentiment de cohésion, la volonté de s'entraider et un même système de normes et de valeurs. Une des caractéristiques principales est l'inclusion et l'exclusion : la solidarité permet de promouvoir la cohésion et la densité du groupe, tout en excluant les membres extérieurs au groupe. Les communautés les plus solides semblent celles qui attachent de l'importance à leur différence avec d'autres communautés, comme pour les communautés religieuses et politiques (Laitinen et Pessi, 2014 : 9).

Le risque est d'avoir une solidarité interne à la communauté tellement forte que cela rend la communauté très introvertie. Cela peut avoir des effets pervers sur la société à laquelle la communauté appartient. Un des défis est alors de réconcilier la communalité avec l'autonomie individuelle et la liberté.

*1.1.2.2. La solidarité de société ou la solidarité sociale*

Deuxièmement, pour Laitinen et Pessi (2014), il existe une « solidarité de société ». La solidarité se manifeste de différentes manières au sein des sociétés, en fonction de la perspective et de l'ordre. On dit souvent que la solidarité est une « colle sociale », ou le « ciment de la société ». Une des questions primordiales au sujet de la société est la redistribution des biens par l'impôt et l'accès à des prestations sociales ; par exemple, dans les pays scandinaves, les niveaux élevés d'impôt et les services publics sont justifiés par la solidarité. Plutôt que de laisser la redistribution des revenus à la charité bénévole, elle est institutionnalisée. De même, des régimes démocratiques nécessitent une solidarité ; il est plus difficile d'être un citoyen actif que d'être sujet d'un dictateur éclairé.

*1.1.2.3. Les mouvements politiques et la « solidarité de lutte »*

Troisièmement, on pourra noter une solidarité issue des mouvements sociaux et politiques, comme celle produite par la classe ouvrière. Sally Scholz (2008) étudie la solidarité au sein des mouvements politiques et en distingue trois variétés : la solidarité sociale, qui est la cohésion du groupe et qui diffère de la société civique, la relation entre les citoyens et l'État, et la solidarité politique. Selon Scholz, la solidarité politique est possible par la conscience et l'engagement d'un individu ; elle se manifeste comme réponse à des situations d'oppressions.

Le terme est étroitement lié aux luttes des classes et des mouvements ouvriers ; ainsi, Laintinen et Pessi (2014) décident de la qualifier de « solidarité de lutte ».

Nous avons avancé plus tôt que la solidarité sociale ou de communauté reposait sur une certaine exclusion. Pour la solidarité de lutte, il s'agit d'aller plus loin : elle repose sur l'opposition contre un ennemi commun, un oppresseur. La solidarité de lutte repose souvent sur l'idée de combattre ensemble *contre l'injustice* en allant manifester par exemple. Cela peut s'étendre à conserver des privilèges ou se battre pour acquérir d'autres bénéfices et elle peut rassembler des personnes non concernées par la lutte, comme d'autres syndicats.

#### *1.1.2.4. La solidarité pour l'humanité entière*

Enfin, un dernier terme de solidarité semble apparaître dans la littérature ; celle-ci n'est pas cantonnée à la communauté, au mouvement politique ou à la société ; elle englobe une solidarité plus globale et qui concerne l'humanité entière. Selon Laitinen et Pessi (2014 : 10-11), la solidarité envers l'humanité entière concerne toute forme de solidarité, sociétale, politique ou morale, étendue à toute l'humanité. Elle peut être une solidarité sociétale (ou sociale) appliquée à la société toute entière, une solidarité politique appliquée à un niveau global, ou encore il peut s'agir d'une solidarité universelle, morale et humanitaire.

Peut-être faudrait-il rappeler l'utopisme de cette idée ? En tout cas, il est difficile de s'imaginer l'humanité entière faisant partie d'une même société, où la solidarité internationale couvrirait tous les individus de la planète. De même, pourrait-on penser la solidarité politique pour l'humanité entière ? Peut-être que si finalement, avec les enjeux actuels qui touchent l'humanité entière : la crise écologique et environnementale, et encore plus récemment, la crise sanitaire du COVID 19. Les manifestations « des jeunes pour le climat » qui ont lieu un peu partout, pour faire suite à l'initiative de Greta Thunberg, en sont l'illustration d'une solidarité qui concerne l'humanité.

Par ailleurs, la solidarité humaine a une perspective morale de l'altruisme et du respect équitable. Elle se fonde sur un sentiment de connexion à d'autres personnes, et montre parfois des difficultés aux personnes d'exprimer ce sentiment. Les personnes altruistes voient dans les autres individus l'appartenance à une humanité commune. Comme l'affirme Monroe (2002), les personnes qui ont fait preuve d'altruisme héroïque affirment simplement « c'est la seule chose que je pouvais faire. Ce sont des personnes humaines, tout comme moi ».

De plus, le mot solidarité se réfère de manière générale à l'intérêt éthique porté aux autres, comme cela est démontré par Richard Rorty (1989). Dans ce contexte, elle est appelée solidarité morale pour solidarité humaine. Alors que la solidarité est vue comme positive de manière consensuelle, différentes formes de solidarité ont été critiquées pour leur tendance à l'exclusion des membres externes, parfois représentés comme ennemis, ou pour la perte d'individualité, autonomie, ou responsabilité personnelle au sein d'un groupe.

Pour Rorty (1989 : 189), la « solidarité humaine » est comprise de manière philosophique à partir du constat qu'il existe en chacun de nous une humanité essentielle. Notre humanité résonne avec la présence de cette même chose chez d'autres êtres humains ; ainsi pour l'auteur, des personnes qui avaient dénoncé leur voisin juif pendant la Seconde Guerre mondiale devraient être qualifiées d'inhumaines pour ne pas démontrer de cette qualité essentielle, composante de tout être humain.

Richard Rorty nous donne son opinion quant au fait de partager une obligation morale : celle de ressentir une solidarité avec les autres êtres humains. Il avance que contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas le fait de partager une « humanité commune » qui fut l'argument utilisé pour justifier l'aide aux juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. C'était en réalité davantage le fait d'avoir des points communs, comme de partager une même profession, d'habiter dans la même ville ou le même quartier, de participer au même sport ou hobby.

*« Our sense of solidarity is strongest when those with whom solidarity is expressed are thought of as 'one of us', where 'us' means something smaller and more local than the human race. That is why 'because she is a human being' is a weak, unconvincing explanation of a generous action » (p.191)*

*« my position entails that **feelings** of solidarity are necessarily a matter of which similarities and dissimilarities strike us as salient, and that such salience is a function of a historically contingent final vocabulary » (p.192)*

Rorty rappelle l'urgence d'étendre le sens que nous donnons à « nous » aux personnes qui autrefois se situaient dans la catégorie « eux ». Il nous propose de regarder le progrès moral en direction d'une solidarité humaine plus grande. Or la solidarité n'est pas considérée comme la reconnaissance (« recognition ») d'un moi profond, qu'on pourrait qualifier « d'essence humaine », dans tous les êtres humains. Il s'agit davantage d'avoir la capacité de voir de plus

en plus les différences traditionnelles — de religions, d'ethnies, de races, de coutumes — comme insignifiantes quand elles sont comparées avec des caractéristiques ressenties par tous comme la souffrance et l'humiliation. Il s'agit de considérer les personnes profondément différentes comme incluses dans la catégorie « nous ».

La morale kantienne met en avant la rationalité et l'obligation morale. Pour Kant, le cœur de l'humanité réside dans le respect de la raison ; il fait du « respect rationnel » quelque chose des plus importants, mettant au second plan des sentiments de bienveillance et de pitié. Ces dernières années, des philosophes anglo-saxons se sont opposés à Kant, et notamment sur le postulat que la morale ne pouvait pas naître de principes concrets et empiriques, mais de principes généraux.

Rorty pousse à voir la solidarité comme construite plutôt qu'innée, produite dans le cours de l'histoire plutôt que reconnue comme un fait sans histoire. Il identifie l'obligation avec une « validité intersubjective », qui correspond à la validité pour tous les membres d'une même classe de Milanais, ou de New-Yorkais, ou d'hommes blancs, de travailleurs exploités. Nous pouvons avoir des obligations « par vertu » avec un sens de solidarité avec n'importe quel groupe. Nous pouvons avoir des intentions de « nous », que nous exprimons à la première personne du pluriel : « nous voulons tous… » qui s'opposent aux phrases « je veux ». Il ne s'agit pas de penser en abstraction comme des « enfants d'un même Père », ou en tant qu'humanité entière ; cela a fait énormément de bien, comme la notion « pour le bien de la vérité » ou « l'art pour l'art ».

Ces notions ont permis des ouvertures à des changements culturels en proposant un « *focus imaginarius* » inspirant et flou ; par exemple, les notions de « vérité absolue », d'art pur, l'humanité en tant que telle. Les problèmes philosophiques apparaissent uniquement quand une rhétorique devient une analyse conceptuelle — en bref, quand on commence à s'interroger sur la « nature » de la vérité, l'art, l'humanité. C'est alors que les personnes commencent à avoir des doutes au sujet de notion de solidarité humaine. Mais il faut d'abord réaliser que le pire du *focus imaginarius* n'est pas d'être une caractéristique construite de l'invention humaine. Nous devrions rester ouverts aux personnes marginales, celles qu'on a tendance à appeler « eux », plutôt que « nous ». Rorty appelle à observer nos similarités avec eux. La bonne manière d'interpréter le slogan est aussi importante que de nous pousser à créer un sens plus large de la solidarité que nous avons actuellement. La mauvaise manière consisterait à « reconnaître » une telle solidarité, comme quelque chose qui existerait a priori de notre reconnaissance.

Ainsi, Rorty veut distinguer la solidarité humaine comme identification avec « l'humanité en tant que telle » et le doute qui s'est installé peu à peu dans les pays démographiques — doute sur leur propre sensibilité à ressentir la souffrance et l'humiliation des autres, doute qui présente des « arrangements ».

En conclusion, nous avons vu dans cette partie que derrière le terme de solidarité il pouvait y avoir énormément de sens différents. Si le terme original est issu du Code civil français de 1804 et concernait au départ le lien juridique et financier qui reliait plusieurs membres d'un groupe, il a été approprié par différents courants philosophiques, politiques et religieux : chrétiens, socialistes, ouvriers. D'après Laitinen et Pessi (2014), on peut comprendre le terme de solidarité à différentes échelles : la solidarité est le lien social qui unit différents membres d'un groupe, d'une communauté, d'un mouvement social ou politique, et enfin d'une société. Elle peut prendre différentes formes : d'une structure informelle d'entraide au sein d'une communauté à la forme institutionnalisée au sein d'une société — comme le service public possible grâce à l'impôt sur le revenu. Ainsi, si la solidarité est le lien qui unit un groupe ; elle a une dimension collective et donc organisationnelle. Dans la partie qui suit, je m'intéresse à la mobilisation du terme dans les sciences de gestion.

## 1.2. Le management des associations : vers une perspective gestionnaire de la solidarité

Je présente dans cette partie des travaux issus de la littérature sur l'Économie sociale et solidaire qui, comme son nom l'indique, s'intéresse à l'économie solidaire et au concept de solidarité. Il s'agit de montrer que la solidarité est ici conçue comme un projet associatif, un but organisationnel à atteindre qui a un impact social. Je m'intéresse ainsi plus largement à la gestion des associations afin de mieux cerner la manière dont la solidarité peut être le produit d'une gestion associative. Dans un premier temps, j'expose la gestion des associations et des ONG, avant de présenter la solidarité comme projet associatif, puis les enjeux de la gestion des associations. Je conclus en présentant le « plaidoyer pour une autre gestion » de deux ouvrages centraux.

### 1.2.1. La gestion des associations et des ONG

L'objectif de cette partie est de faire un état des lieux de la littérature — majoritairement française — qui porte sur la solidarité, et notamment au travers des travaux sur les associations et l'Économie sociale et solidaire. Cette littérature étant très vaste, je n'exposerai que les travaux majeurs, qui ont un lien avec la gestion — ou management stratégique — des associations. L'objectif est ainsi de montrer qu'il existe une perspective plus gestionnaire ou stratégique de la solidarité via le travail associatif.

Valéau est un des premiers auteurs à démontrer dans un article de la Revue française de Gestion, de 2003, qu'il y a « différentes manières de gérer les associations » et que celles-ci sont loin de former une unité homogène. Il souligne les injonctions imposées aux associations qui doivent : « être efficaces, « tout en » respectant certaines valeurs, « tout en » se dévouant aux bénéficiaires, « tout en » assurant une gestion des ressources humaines (GRH) plus humaine, "tout en" intégrant les exigences de ceux qui la financent » (2003 : 10).

Cela les conduit à devoir prendre des décisions entre différents types de performance. À ce titre, Valéau souligne que l'arbitrage emblématique des associations concerne le projet ; il propose d'en réviser la notion avec une approche de la gestion (2003 : 10).

Dans un premier temps, l'auteur nous montre que selon les disciplines (sociologie, économie, gestion), les associations sont considérées différemment et leurs performances — sociales, technico-économique, politique — également. Cet éclairage pluridisciplinaire nous dévoile l'hétérogénéité des réalités et la nécessité de tenir compte de ces différentes performances possibles (2003 : 12).

Dans une deuxième partie, Valéau partage des témoignages d'associations issus d'entretiens semi-directifs qu'il a menés les huit dernières années avec des dirigeants. Ces derniers relatent des dilemmes récurrents auxquels ils sont confrontés, et de leur impossibilité « d'optimiser plusieurs performances » à la fois. Il est alors nécessaire pour ces dirigeants d'arbitrer et de prendre parti. Par exemple, la première association joue la carte du pragmatisme, la seconde privilégie ses valeurs, la dernière retient une voie moyenne. « L'association risque ce faisant de s'improviser au fil des situations et des décideurs. C'est pourquoi il importe que chacune établisse a priori un cadre commun à toutes ses décisions » (2003 : 16)

Enfin, l'auteur explicite le concept de *projet* qui « contribue à la gestion de l'association. Il pourrait évoquer un équivalent du profit si sa pratique ne se révélait pas si compliquée » (2003 : 16). Il conclut en mettant en garde les chercheurs contre le risque de comparer différentes associations et les appelle à faire preuve de « compréhension » (2003 : 19).

Une dizaine d'années plus tard, Laville et Sainsaulieu (2013) remettent en question l'idée que l'association serait une organisation inférieure à l'entreprise. Ils démontrent que l'association ne pourrait « se situer uniquement par rapport à l'entreprise » : elle possède des liens avec les pouvoirs publics et son action relève de l'action publique. Son activité est « articulée sur un espace public, nécessitant une référence à un bien commun » (2013).

Treize années après l'article de Valéau (2003), l'ouvrage de Bernet, Eynaud, Maurel et Vercher-Chaptal (2016), intitulé *La gestion des associations*, a le mérite de mettre en lumière la complexité de la prise des décisions au sein des associations. Les auteurs soulignent notamment que les outils de gestion, adaptés aux entreprises, ne prennent pas toujours en compte les spécificités et les enjeux des associations (2016 : 13-14).

Les auteurs proposent ainsi une réflexion et une grille de lecture pour analyser les tensions « stratégiques » au sein des associations et suggèrent des axes de gestion des associations (2016 : 14). Parmi ces axes, ils comptent :

i) qu'il est nécessaire de penser l'association « par elle-même et pour elle-même » et de ne pas la soumettre aux normes des entreprises ou du secteur public ;

ii) que la gestion doit être critique des outils techniques et de la notion de résultat ; elle doit se produire de manière ouverte pour être au service d'un projet politique ;

iii) qu'il s'agit de ne pas simplifier les associations qui sont des organisations complexes et de nature diverses afin de ne pas perdre leur sens ;

iv) que les techniques institutionnelles ne sont pas neutres et ne sauraient être légitimes qu'au nom de leur efficacité.

Enfin, les auteurs soulignent l'importance de prendre son temps, de débattre et de tâtonner pour construire le sens de l'action, car le « chemin emprunté fait partie du but à atteindre » (2016 : 14).

Cette perspective multidimensionnelle implique de concevoir une approche de la gestion capable de dépasser les pratiques traditionnelles du secteur marchand. Ainsi, les auteurs cherchent à dépasser d'une part, une approche fondée sur la dimension organisationnelle de l'association qu'ils qualifient de « formelle » (2016 : 14) et qui ne serait pas assez articulée avec le projet de l'association ; d'autre part, une approche « managérialiste » (Chanlat, 1998 : 20), qui prescrit un système expliqué et interprète le monde à partir de catégories de gestion.

Dans le premier chapitre du livre, les auteurs soulignent que la littérature sur la gestion des associations reste maigre. Or historiquement, les auteurs rappellent que la gestion s'est construite à partir du secteur marchand et s'est fondée sur une rationalité économique, pour être étendue au secteur public sous l'égide du modèle du New Public Management. Les auteurs nous invitent donc, à la suite des travaux de Laville et Sainsaulieu (2013), à sortir de la « dichotomie » entre secteur marchand et secteur public.

Si Laville et Glémain (2009) mettent en lumière la complexité des associations et refusent tant « idéalisation que la mise en accusation de la gestion » (2009 : 457), il s'agit pour Bernet et ses collègues d'éviter des représentations caricaturales des associations : d'une part comme des organisations de type inférieur qui seraient moins professionnelles, et donc devraient développer leurs évaluations financières et une rigueur administrative ; d'autre part comme des organisations qui risqueraient de se compromettre si elles se soumettaient à un exercice gestionnaire, perçu comme issu du monde marchand, et qui pourrait les conduire à la dérive.

Or les auteurs mettent en doute l'entrée de compréhension de la gestion des associations par une approche trop formelle de la gestion, il s'agirait davantage de la penser « à partir des spécificités du fait associatif » (2016 : 18). En effet, transposer les outils et pratiques traditionnels de la gestion pourrait instaurer une impasse : « leur technicité et leur normativité peuvent heurter la culture, voire le projet collectif » (2016 : 19).

D'autre part, toujours selon les auteurs, les associations « possèdent une dimension institutionnelle qui les inscrit dans l'ordre politique (2016 : 19). À ce titre, les individus à

l'origine du projet associatif ainsi que les valeurs autour desquelles ils se sont rassemblés impliquent des échanges beaucoup plus complexes que le pacte d'investissement financier entre les actionnaires. C'est ainsi que le projet associatif et son apport social nécessite à ses acteurs de « s'interroger autant sur le pourquoi (la production de sens) que sur le comment (les moyens) » (2016 : 19).

Les auteurs soulignent à plusieurs reprises la multiplicité des associations, tant par leurs formes différentes (valeur, action, gouvernance, etc.) que par la diversité des définitions possibles. Le point commun alors possible entre toutes ces associations est ce que Laville nomme « l'associationnisme », c'est-à-dire le projet collectif mis en œuvre pour servir le bien commun, mis en place par des citoyens libres et égaux et qui décèle un projet politique (Laville, 2010).

Ainsi, les auteurs revendiquent une véritable gestion associative, pragmatique et organisée, qui permettrait de mettre des « méthodes qui marchent » au service de « causes défendues », grâce à des outils comme le « marketing, la finance solidaire ou encore, le management participatif » (2016 : 29).

Ainsi, et c'est là l'argument principal des auteurs, pour faire une gestion associative, il s'agit de prendre en compte la dimension sociale et politique — ce que Laville et Sainsaulieu (2013) appellent « institutionnelle » — ce qui est pourtant difficilement quantifiable :

*« En bref, les associations produisent collectivement du sens collectif. Elles posent la question d'un « être ensemble » ou d'un « faire société », et cet engagement dans la sphère publique n'est pas forcément quantifiable. De plus, l'objet social, l'histoire et la culture d'une association, son utilité sociale lui confèrent une dimension institutionnelle » (2016 : 31).*

Dans le livre récent de Cazenave, Garbe et Morales (2020), *le management des ONG*, nous pouvons comprendre que les ONG sont des organisations atypiques. Les auteurs démontrent que ce sont des organisations qui peuvent affronter des tensions entre une tendance à la managérialisation, la performance et l'efficacité, et une vision fondée sur l'engagement, la vocation et le militarisme.

Tout comme les associations, les ONG se sont vues imposer des pratiques inspirées des entreprises privées. À titre d'exemple, certaines ONG mettent en place des pratiques de management : dans les années 1990, pour structurer son réseau à l'international, CARE a ainsi eu recours aux services de Michael Porter ; Médecins Sans Frontières a demandé à Mc Kinsey de développer son contrôle qualitatif dans ses centres de soins (2020 : 86). Outre l'emprunt à une « rhétorique managériale », les auteurs soulignent que les ONG ont de plus en plus recours à des cabinets de conseil. Ou encore, certaines mettent en place une « organisation agile » et se forment ainsi au *lean* management.

Enfin, les auteurs soulignent que les ONG ont de plus en plus recours à des mécanismes stratégiques, comme les alliances et les fusions qui permettent une « croissance externe ». À titre d'exemple, afin « d'associer leurs métiers et compétences », les ONG Première Urgence et Aide médicale internationale fusionnent en 2011 sous le nom de Première Urgence-Aide médicale internationale. C'est aussi le cas d'augmentation de partenariats avec d'autres ONG, ou encore, des entreprises privées (2020 : 92). Ce phénomène est, d'après les auteurs, en pleine croissance : cela se produit parfois au détriment de certaines tensions autour de conflits de valeurs (2020 : 92).

### 1.2.2. La solidarité comme projet associatif

Le terme de solidarité est très présent dans le concept de « l'économie solidaire » (Laville, 2019knox et al), qui est défini comme « l'ensemble des activités contribuant à démocratiser l'économie par des engagements citoyens » (Laville, 2019 : 9). Les travaux sur l'économie solidaire se raccrochent à une littérature encore plus vaste, celle de l'Économie sociale et solidaire (ESS), qui regroupe l'économie sociale et l'économie solidaire.

Quelle est alors la différence entre économie sociale et économie solidaire ? La première est davantage définie par le statut des organisations qui la composent : association, coopérative, mutuelle, fondation. En comparaison, la seconde est déterminée par le projet de transformation sociale et des liens de solidarité entre les acteurs ; leurs statuts ne sont pas déterminants. (Bernet et al. 2016 : 25). L'expression d'ESS a été légitimée par la loi de 2014 votée par le Parlement français, qui la définit de la manière suivante :

« Un mode d'entreprendre et de développement économique adapté à tous les domaines de l'activité humaine, auquel adhèrent des personnes morales de droit privé qui remplissent les

conditions cumulatives suivantes : i) Un but poursuivi autre que le seul partage des bénéfices ; ii) Une gouvernance démocratique, définie et organisée par les statuts, prévoyant l'information et la participation, dont l'expression n'est pas seulement liée à leur apport en capital ou au montant de leur contribution financière, des associés, des salariés et des parties prenantes aux réalisations de l'entreprise ; iii) Une gestion conforme aux principes suivants : a) les bénéfices sont majoritairement consacrés à l'objectif de maintien ou de développement de l'activité de l'entreprise ; b) les réserves obligatoires constituées, impartageables, ne peuvent pas être distribuées » (Bernet et al. 2016).

La littérature sur l'ESS est vaste et comporte de nombreux travaux, qui ne font pas nécessairement référence aux travaux que j'ai cités en première partie, comme ceux de Laitinen et Pessi (2014) ou Rorty (1989).

Il me semble cependant nécessaire de mobiliser un ouvrage récent de l'ESS qui interroge la relation entre solidarité et organisation : le livre de Eynaud et França Filho intitulé *Solidarité et organisation : penser une autre gestion* (2019). La pensée des auteurs donne une juste place aux enjeux actuels que nous sommes en train d'affronter au XXIe siècle : la catastrophe écologique et la crise sociale. Une seule réponse est alors adaptée : la solidarité, celle entre les hommes et celle entre les hommes et la nature.

Pourtant, pour les auteurs, une réflexion sur l'organisation de la solidarité reste méconnue et éludée, alors qu'elle n'a jamais été autant nécessaire (2019 : 13). Les sciences de gestion ont développé une culture de performance couplée à des évaluations ; en devenant une « gestion instrumentale » (2019 : 15), elle menace notre société malade.

Le livre s'inscrit donc dans la littérature de l'économie sociale et solidaire. On pourrait lui reprocher de ne pas définir ce qu'est la solidarité, et ainsi, de ne pas s'interroger sur la manière dont s'est construit le concept et sur la façon dont la solidarité se conçoit. Les auteurs ne traitent pas de travaux qui proviennent de la littérature des *Critical Management Studies* (CMS)— et que nous présentons dans la partie qui suit —, ce qui aurait permis d'illustrer la solidarité par ses activités et ses échelles. Notamment, ils auraient pu traiter de la solidarité intra-organisationnelle, inter organisationnelle, sociétale, ou encore, « humaniste » (Rorty, 1989).

Toutefois, il faut reconnaître que les auteurs mettent en avant des auteurs latino-américains, jusqu'alors peu mobilisés en sciences de gestion, comme Guerreiro Ramos.

Dans le chapitre un, les auteurs retracent l'histoire des sciences de gestion qui témoigne d'un nombre de rendez-vous manqués avec la solidarité et des échecs de réponse à des transformations sociales (2019 : 58). Ce fut le cas de Roosevelt aux États-Unis, Herriot en France. C'est notamment les conséquences du managérialisme et du management « scientifique » de Taylor, qui va invisibiliser les penseurs « solidaristes », disqualifiés par les marxistes et les libéraux (2019 : 59). Eynaud et França Filho présentent une longue liste des auteurs utiles selon eux pour repenser la gestion : Leroux, Bourgeois, Tocqueville, Tönnies, Durkheim, Weber, Honneth, Freire, Walras et Gide, Guerreiro Ramos (2019 : 60). Pourtant, les auteurs déplorent l'absence d'un cadre théorique, malgré tous ces auteurs, et dont les organisations de l'Économie sociale et solidaire n'ont pas pu se servir. Pour eux, l'intégration des outils de gestion, normalement adaptés au secteur marchand, a conduit à une technologie invisible, un « cheval de Troie » (2019 : 60), en adaptant la solidarité à une logique de marché.

Ainsi, il ne s'agit pas d'avoir un modèle de gestion qui s'adapte aux organisations du secteur marchand ou non marchand, ou deux modèles de gestion propres aux deux secteurs, mais il faudrait un même modèle, un « modèle solidaire » (2019 : 61). Cette « inversion du cadre de pensée » pourrait signifier de prendre en compte le tournant social pour les auteurs en management.

Dès lors, il s'agit de considérer les phénomènes organisationnels qui « font société ». Les auteurs s'appuient sur les travaux de Vaujany, Hussenot et Chanlat (2016), qui annoncent le futur de la recherche en gestion : l'organisation est en mouvement ; l'organisation est un système situé dans l'espace, le temps, la culture et les matérialités ; enfin, l'organisation est un phénomène hétérogène.

Les auteurs, dans un second chapitre, proposent de cadre conceptuel de Polanyi et Guerreiro Ramos pour repenser les sciences de gestion avec la solidarité. Comment alors resolidariser les organisations ? C'est la question que les auteurs posent dans un chapitre trois. Ils proposent plusieurs pistes : par une gouvernance démocratique (2019 : 91) et inclusive ; par un développement de réseau territorial (2019 : 101), possible grâce à des alliances entre organisations et politiques publiques ; et enfin, par l'innovation sociale. On remarque que les auteurs pensent la gestion solidaire par la question des territoires (2019 : 103-108) ; ils se rapprochent ainsi de la question de la spatialité, avec l'exemple de la monnaie locale au Brésil (2019 : 140).

### 1.2.3. Les défis et enjeux de la gestion des associations et des ONG

Bernet et ses collègues (2016) insistent donc sur le fait que la gestion des associations pose de nombreux défis et enjeux. Dans leur livre, ils proposent ainsi le schéma suivant pour présenter la gestion des associations :

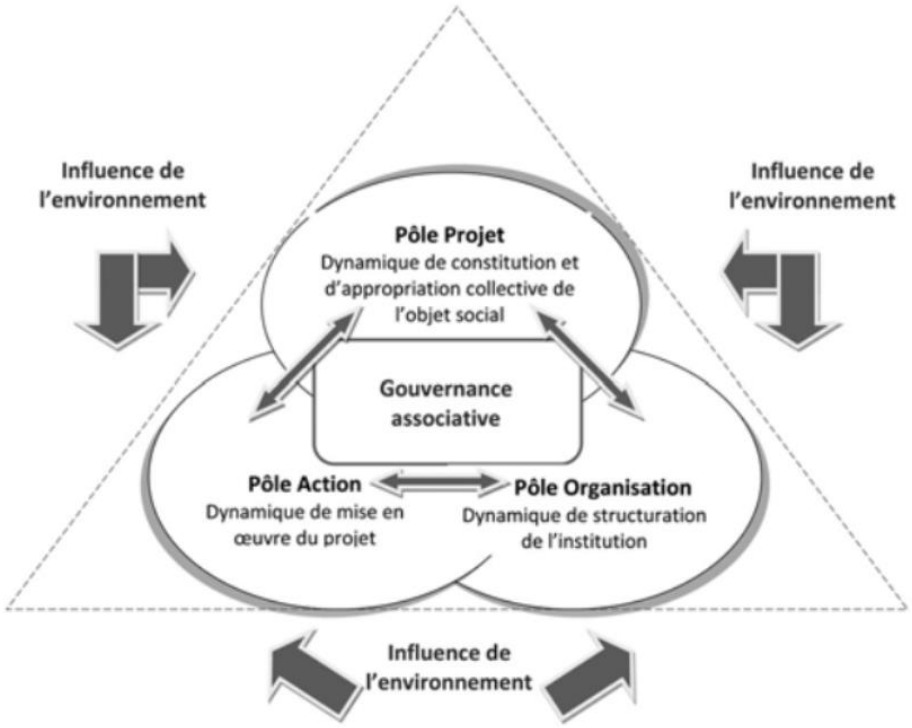



*Figure 1 La gestion des associations d'après Bernet et al. (2016)*

On remarquera que les auteurs déclinent la gestion selon trois pôles distincts : le projet, l'action et l'organisation. Le projet « incarne la dimension institutionnelle de l'association » (2016 : 33).

L'enjeu de la gestion associative est alors de « penser conjointement les dimensions d'Organisation et de Projet » (2016 : 33), symbolisés sous forme de pôles.

Premièrement, le pôle de projet est la « dimension institutionnelle de l'association » ; il s'agit du rassemblement de plusieurs individus autour d'un projet commun à réaliser ensemble. Les auteurs le qualifient d'un « mouvement vers et avec autrui », qui est produit autour « d'un fait social et des représentations que les acteurs en ont » (2016 : 33). Les valeurs de l'association sont présentes dans le projet commun. Les valeurs peuvent être plus ou moins « conscientes et explicites » ; elles constituent une sorte de « capital social » qui permet le fondement du projet collectif. Enfin, le projet permet de rassembler les personnes autour de différents buts : « la

défense d'intérêts (contestation, revendication) » (2016 : 33), « la production ou la distribution (le plus souvent d'un service) », « les relations entre certains acteurs (aide ou entraide, pacification ou rationalisation) » (2016 : 34). C'est à ce sujet que l'association prend part à la vie politique : par son action politique en favorisant la démocratie par sa représentation participative (2016 : 35).

Deuxièmement, le pôle organisation permet de structurer le travail en apportant des moyens (méthodes, outils) pour permettre une coordination. Généralement, dans une association il y a ceux qui structurent le projet collectif — c'est-à-dire la gouvernance de l'association — et ceux qui structurent l'action, c'est-à-dire l'organisation du travail.

Troisièmement, le pôle action permet de mettre en œuvre le projet par un passage à l'acte sur le terrain, ce qui légitime la « raison d'être » de l'association. L'action collective est souvent soumise à la pression de l'environnement et de l'efficacité. Ainsi, par ce pôle d'action, les acteurs sont capables de confronter leurs valeurs du projet collectif au quotidien des actions sur le terrain (2016 : 37).

Enfin, Cazenave, Garbe et Morales (2020) notent un autre paradoxe auxquelles les ONG sont confrontées : leur « positionnement » pourrait sous-entendre qu'elles viennent se substituer à l'État, et ainsi, favoriser son retrait. De plus, les auteurs pointent que l'adaptation des techniques marchandes les amène à plus de concurrence et de profit afin de développer un « avantage concurrentiel » ; mais qui selon les auteurs ne semble pas pertinent au vu de leurs « missions non marchandes qu'elles sont censées porter. »

En conclusion, le livre montre les nombreux paradoxes du management des ONG et dont le défi, consiste pour elles à parvenir à intégrer des techniques de management sans perdre « leurs orientations axiologiques » et « ainsi de maintenir leurs statuts d'organisation alternative » (2020 : 99).

### 1.2.4. Plaidoyer pour une autre gestion

Bernet, Eynaud, Maurel et Vercher-Chaptal (2016) concluent leur livre *La gestion des associations* par un « plaidoyer pour une autre gestion ». Ils partent du postulat que la gestion place la « notion de performance » au centre du management des organisations ; cette vision de la performance se construit autour de deux éléments : l'efficacité — qui consiste à l'atteinte d'objectifs — et l'efficience économique — *ie* l'optimisation des ressources pour accéder aux

objectifs. Or ces catégories issues de l'entreprise sont en train d'être transférées aux associations. Il s'agit alors d'intervertir cette logique et d'étudier l'association comme fondement pertinent pour réinterroger les sciences de gestion, qui ne permettent pas suffisamment de questionner le but et la nature de leur production (2016 : 201).

Ils proposent ainsi trois perspectives pour repenser les sciences de gestion : l'utilité sociale pour l'espace public, l'innovation sociale et la gouvernance démocratique. Pour la première, qui nous intéresse particulièrement, car en lien avec le sujet de la thèse, l'objectif de l'association concerne l'intérêt général, c'est « l'utilité sociale ». Les auteurs proposent à ce titre d'élargir les critères d'utilité sociale, régis par la loi relative à l'ESS de 2014, aux autres organisations, comme les entreprises et pas uniquement celles de l'ESS (2016 : 202). Il s'agit alors de « reconnaître la dimension publique des organisations privées » et cela doit se faire par la voie législative : ils préconisent ainsi une loi d'utilité sociale pour les grands groupes qui soit « discutée et évaluée ».

Ainsi, c'est dans « l'espace public critique fort » au sens d'Habermas (1988) et de Nancy Fraser (2005) qu'acteurs économiques et mouvements sociaux peuvent se rencontrer pour en discuter et échanger sur les approches de performance et de richesse. « C'est aussi dans cet espace qu'une réflexion sur de nouvelles approches de la richesse peut être alimentée pour remettre en cause et redéfinir des concepts (comme l'efficience, l'efficacité et la performance) fortement ancrés dans la conscience des acteurs économiques » (2016 : 203). Comme l'appelle également Dewey (2010), l'espace public appelle à un fonctionnement démocratique, qui est le seul fonctionnement capable de satisfaire les défis posés dans l'espace social. Ainsi, l'utilité sociale permet d'interpeller les entreprises afin qu'elles puissent légitimer leur comportement dans l'espace public ; le discours économique ne sera plus suffisant pour les légitimer.

Eynaud et França Filho (2019) poursuivent très largement ce « plaidoyer pour une autre gestion », ce qui n'est peut-être pas si surprenant : Eynaud étant le second auteur du premier livre puis premier auteur du dernier.

Le chapitre qui est sans doute le plus important du livre *Solidarité et organisation : penser une autre gestion* est le quatrième chapitre, et invite à la discussion. Les auteurs proposent deux solutions de gestion : l'une issue de la pensée brésilienne, de la « gestão social », et l'autre d'Amérique du Nord : la gestion des communs. Pour les auteurs, les deux écoles de pensée se complètent pour proposer, en pratique, une « autre gestion ».

Les auteurs permettent ainsi de mettre en lumière la pensée de la gestão social, peu connue aujourd'hui dans la communauté française des sciences de gestion. La réflexion de cette école de pensée s'est produite en lien avec les concepts d'espaces publics et action publique, pour s'articuler autour de trois thèmes : la démocratie, le territoire et le tiers secteur (2019 : 162).

Très populaire au Brésil, elle est complexe, car elle répond à la fois aux attentes des associations, dont l'objet n'est pas économique et aux organisations qui voudraient développer une réponse sociale dans leur environnement (2019 : 162). La gestão social a été pensée par Tenorio en lien avec l'espace public d'Habermas (1988) et d'Arendt (1958) : pour lui, il faut qu'il y ait des espaces de délibération ouverts pour reconnecter les personnes privées avec l'action publique.

C'est dans cette même logique que la gestão social incite à l'action publique, qui doit être développée, portée par les instituons publiques ou les associations. Ainsi, il s'agit d'ouvrir la gestion à deux perspectives (2019 : 164) : une orientation sociétale ou sociopolitique, et une politique publique multiacteurs, avec l'action publique et les associations (des collectivités d'acteurs). Ainsi, la perspective est d'intégrer aux politiques publiques l'action collective citoyenne (2019 : 164).

## 1.3. La solidarité comme lien social dans les organisations alternatives

Dans cette partie, j'analyse des travaux qui sont issus pour la plupart de la littérature des Critical Management Studies. Ce sont des travaux qui traitent de la solidarité, mais dont la plupart ne cherchent pas à théoriser le concept. Ils sont, à l'opposé des travaux de l'ESS français, rédigés en anglais et issus de communautés scientifiques internationales.

### 1.3.1. La solidarité dans les organisations alternatives, féministes et les mouvements sociaux

La solidarité a pris place dans les études sur les organisations, principalement dans l'étude des mouvements sociaux (Scott, 2014), les communautés alternatives (Farias, 2017) les quartiers pauvres (Fernandez, Marti et Farchi, 2017) et les mouvements féministes (Mohanty, Lyshang, Vachhani & Pullen, 2019). La solidarité est alors synonyme de relations sociales entre individus qui partagent un même centre d'intérêt, et permet une mobilisation collective de résistance

contre un ordre capitaliste néolibéral. Elle vient alors relier les hommes et les femmes, contre un individualisme croissant dans nos sociétés néolibérales. Les auteurs que j'ai cités ne définissent pas vraiment la solidarité ; ils décrivent davantage des actions de solidarité par des caractéristiques, que je tente de dévoiler.

À titre d'exemple, Daskalaki et Kokkinidis (2017) considèrent la solidarité comme un réseau, comme un lien social qui unit plusieurs organisations alternatives, en résistance à la culture néolibérale et l'indifférence de l'État bureaucratique (Herzfeld, 1993). Les auteurs étudient différentes initiatives en Grèce, qui sont constituées par des événements de solidarité. Ces événements, ou actions, permettent de connecter les acteurs entre eux ; ainsi, ils constituent un réseau pour développer leurs actions de résistance. Les auteurs adoptent ainsi une perspective de solidarité dynamique. Les mobilisations de solidarité se déploient à travers l'espace-temps et rassemblent différents acteurs locaux, qui seraient restés autrement déconnectés. Elle offre ainsi une perspective « liquide » de la solidarité : ce sont des relations qui rassemblent différents acteurs qui ont des modes d'organisations alternatifs. Ils peuvent ainsi diffuser leurs expériences, ressources et connaissances de manières de résister ; ils sont alors solidaires entre eux.

La solidarité est donc un lien social qui connecte des organisations ou communautés qui ont une manière de fonctionner similaire à différents endroits. Ainsi, elle est le fruit d'un intérêt commun. En conclusion de leur article, Daskalaski et Kokkinidis (2017) reconnaissent que les études sur les économies solidaires ont tendance à idéaliser les résultats de ces dernières et de simplifier les limitations et contradictions.

De même, Farias (2017) met en avant l'importance des relations amicales qui permettraient d'instaurer la confiance et un sens de solidarité, nécessaires à l'action collective et à la prise de décision démocratique (Juris 2008). Farias montre notamment comment l'amitié, en tant que processus social et émotionnel, permet de produire un « empouvoirement » (*empowerment*) collectif et donc un changement social. Elle montre comment ces interactions en face à face, émotionnellement chargées (Kanter, 1972), produisent une critique politique profonde, à l'origine de l'action collective.

Cette amitié repose alors sur une « égalité complexe » (Polletta, 2002, p.151-152) entre ses membres : les amis peuvent reconnaître leurs compétences différentes, mais à valeur égale, tout en apprenant les uns des autres et sans renoncer à un respect mutuel. Pourquoi est-ce alors

important de s'intéresser aux interactions sociales quand il s'agit de comprendre la solidarité ? Les relations d'amitié sont des relations fondées sur l'égalité de statut et la réciprocité, où les sentiments sont mutuellement manifestés (Aristolte & Rackham, 1982). Ainsi, Farias souligne que l'amitié se fonde sur deux dimensions interconnectées : les dimensions sociales et émotionnelles.

Cela vient corroborer la remarque de Salmela (2014 : 55), qui considère les émotions comme la « colle » de la solidarité et donc nécessaire pour des groupes de solidarité. Vachhani et Pullen (2019) viennent même développer le concept de « solidarité affective », pour montrer combien les affects sont centraux dans le développement de la solidarité féminine. Les expériences individuelles de sexisme deviennent le point de départ de l'action collective, quand elles deviennent partagées. Elles partent d'un ensemble de sentiments a priori négatifs, comme la colère et la frustration ; au désir de connexion ; ceux-ci produisent une dissonance affective. Cette dissonance est un sentiment d'injustice, qui provoque une volonté de changement et l'engagement politique d'une communauté. La solidarité ne prend donc pas racine dans l'identité ou les caractéristiques communes d'un groupe, mais dans ces affects partagés.

Fernandez, Marti et Farchi (2017) mettent également en avant l'importance des interactions en face à face et les relations de proximité dans leur production de changement social. Fernandez s'appuie sur les travaux de Scott (2014) et de son livre *Two Cheers for Anarchism*. Selon ce dernier, les personnes sont prêtes à se mobiliser et à faire preuve de solidarité quand elles sont confrontées à des cas particuliers et non des causes abstraites.

Scott nous raconte comment lors de la Seconde Guerre mondiale, un village tout entier du nom de Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, réussit à se mobiliser pour sauver des juifs. Les femmes de pasteurs avaient réussi à convaincre les villageois d'aider des juifs réfugiés en les présentant directement devant leur porte. Une fois qu'ils avaient fait un premier geste, les villageois continuaient leur engagement. C'est à partir de leurs gestes de solidarité et non d'un principe énoncé que les habitants avaient décidé de leur ligne de conduite. Ainsi, ce n'est pas un principe abstrait qui est à l'origine d'une mobilisation ou d'une aide humanitaire, ce sont des pratiques, nées d'une confrontation en face à face avec de réelles victimes d'injustices qui sont des éléments déclencheurs (Scott, 2014 : 131-132).

Tout comme Scott (2014), Fernandez, Marti et Farchi (2017) considèrent que les personnes sont prêtes à se mobiliser et à faire preuve de solidarité quand elles sont confrontées à des cas

particuliers (« *particularities* ») et non des causes abstraites. Ils démontrent l'importance des relations de proximité et du vivre-ensemble dans des mouvements collectifs pérennes, transformateurs de changement social. La littérature des mouvements sociaux met également en avant l'importance des interactions en face à face, lors des mouvements des *Indignados* en Espagne (Castell, 2012), #Occupy à Wall Street (Juris, 2012), ou encore le printemps arabe (Gladwell, 2011). Si les réseaux sociaux ont facilité l'organisation de ces mouvements, les rencontres physiques dans des lieux publics ont permis de les rendre visibles et d'en faire des lieux de résistance. Ces sites de résistance deviennent alors des lieux d'interactions humaines, berceaux de communautés alternatives, et génèrent un sentiment fort de solidarité (Juris, 2012 : 268).

Fernandez et ses collègues (2017) vont cependant plus loin, en développant le concept de « politique ordinaire ». Ils prennent l'exemple d'une communauté de quartier défavorisé d'Argentine, La Juanita, où la « politique de la vie quotidienne » consiste en des pratiques de voisinage : développer une école dans un bâtiment abandonné, déployer des cours, créer une bibliothèque, un marché d'artisans, etc. Ces dernières ont trois objectifs : développer les compétences des habitants, créer de la solidarité et mettre aux normes le territoire. Elle prend la forme de petits actes du quotidien : la création d'une pétition, la mise en place de réunions de quartier, l'aide aux personnes en difficulté dans et à l'extérieur de La Juanita.

Ici, la solidarité est synonyme de relations sociales de proximité ; les auteurs ne la définissent pas vraiment. Ces politiques ordinaires ne tentent pas de résoudre de « grands problèmes » d'ordre macro, comme la pauvreté, le chômage, le trafic de drogues, l'éducation, mais concerne au contraire des objectifs atteignables et réalistes, qui sont concrets et visibles.

### 1.3.2. La solidarité comme construction à partir de différences

Toujours dans les Critical Management Studies, certains travaux viennent interroger la notion de solidarité et souligner des contradictions possibles. Notamment, si la solidarité s'apparente au lien social qui unit une même communauté ou société, ne pourrait-elle pas alors exclure les personnes non membres ? La solidarité ne pourrait-elle pas renforcer l'homogénéité d'un groupe et ainsi contredire sa composante universelle ?

Si la solidarité ressemble à un idéal à atteindre, on peut se demander si elle ne s'adresse pas uniquement aux personnes qui se ressemblent et n'existe que dans les groupes homogènes. La

différence peut alors être un élément qui remet en question la possibilité même de la solidarité dans des sociétés, en particulier avec une tendance à la fragmentation des sociétés (Fleischmann, Holck, Murgia, Muhr et Liu, 2019). La question de la place de l'égalité dans la solidarité est toutefois prise en considération par Mohanty (2003 : 7), au sein de la solidarité féministe. Si la solidarité féministe consiste à aider d'autres femmes, l'exclusion de certaines femmes dans des mouvements sociaux a soulevé des préoccupations intersectionnelles.[1]

Mohanty définit la solidarité en termes de mutualité, de responsabilité et de reconnaissance d'intérêts communs au sein de communautés diversifiées. Ce n'est pas l'oppression commune qui rassemble ces personnes, mais la volonté de travailler et lutter ensemble. Pour Mohanty, les différences sont alors des valeurs centrales à la solidarité ; elles ne doivent pas être effacées pour construire des alliances, mais au contraire reconnues et respectées. La solidarité est donc « toujours un accomplissement, le résultat d'un combat actif pour construire l'universel à partir de différences » (2003 : 7). Pour elle, la solidarité féminine doit donc se construire avec les femmes du monde entier, dépasser les frontières et inclure les femmes du tiers-monde. Dans sa construction de cette solidarité cross-culturelle, Mohanty considère que les différences et discontinuités d'expériences existent et sont importantes. Elle note notamment que la définition de l'identité sociale de la femme travailleuse ne se fonde pas uniquement sur des différences de classe, mais doit comprendre également l'ethnie, le genre, l'histoire des castes et l'expérience du travail. Ce sont alors des « différences communes » qui forment la base d'une solidarité profonde (2003 : 225) et qui doit être poursuivie pour contrer des relations de pouvoir déséquilibré parmi les femmes.

On peut reprocher à Mohanty de ne pas expliquer comment gérer ces différences concrètement, et de rester dans l'injonction de l'égalité malgré les différences. Pour gérer la question des différences, Farias (2017) propose que la solidarité repose alors sur une « égalité complexe » (Polletta, 2002, p.151-152) entre ses membres : les amis peuvent reconnaître leurs compétences différentes, mais à valeur égale, tout en apprenant les uns des autres et sans renoncer à un respect mutuel. Lyshaug (2006 : 99) finalement va encore plus loin : pour agir solidairement dans la différence, il s'agit alors de développer une « sympathie élargie » une attitude nécessaire pour développer des connexions à travers les différences avec des alliés potentiels. Cette connexion

[1] Par exemple, une solidarité qui ne serait produite qu'entre des femmes blanches et qui exclurait ainsi des femmes racisées.

à l'Autre se fonde dans la fraternité, qui ne cherche pas à occulter les différences de l'autre, elles deviennent un écho à nos propres différences.

*« These relations encourage 'a sense of kinship with others'—one that is 'forged not through bracketing out others' differences but through absorbing and locating an 'echo' of those differences within oneself' (Lyshaug, 2006: 99) »*

Vachhani et Pullen (2019) ont rejoint également le débat sur la solidarité dans la différence, mais considèrent la différence d'une manière encore plus large. Elle ne concerne pas des femmes toutes victimes de sexisme, mais également des hommes, non-victimes, mais qui peuvent rejoindre la cause de la lutte contre la misogynie et faire preuve de solidarité féminine. Cela montre bien que la solidarité peut dépasser les frontières d'une communauté victime d'injustices, et qu'elle peut également engager d'autres personnes qui se sentent concernées et qui participent du combat commun sans être directement touchées. Un autre exemple pourrait être la vague de solidarité anti-homophobe, née après les attentats d'Orlando, qui avait dépassé la communauté LGBTQ (Tyler, 2019).

### 1.3.3. Les pratiques de solidarité

J'essaie dans cette partie de mettre en avant des travaux qui présentent la solidarité sous une forme pratique. Dans un premier temps, j'analyse les travaux de Daskalaki et Kokkinidis (2017) et de Fernandez et al. (2017) qui traitent de la question spatiale dans la solidarité. Dans un second temps, je m'interroge si l'inclusion est une pratique de solidarité.

Premièrement, et pour faire le lien avec l'objet de cette thèse, les associations au contact des sans-abri, la solidarité décrite par Fernandez et ses collègues est comparable à celles des associations de Lyon, qui n'ont pas pour objectif de loger toutes les personnes sans-domicile, ou de se mobiliser politiquement pour amener un changement des politiques publiques ; leurs actions sont des aides simples, enracinées dans des pratiques locales.

Le début de l'action d'une association commence souvent par une prise de conscience d'une personne de la gravité de la situation, à partir d'une rencontre ou d'une observation : le fondateur de Lazare a proposé à un sans-abri en bas de chez lui, avec qui il avait noué une amitié, de venir faire une colocation ; la fondatrice de l'association de distribution « Si Moi j'ai Froid » a pris conscience du froid qu'il faisait dehors en hiver après avoir oublié son manteau ;

le fondateur d'Entourage a décidé de créer un réseau social de solidarité après avoir cherché un dentiste pour une personne sans-abri. Ce sont ces éléments déclencheurs qui vont être à l'origine d'une action collective, qui ne sont pas de l'ordre de grandes injonctions ou objectifs à atteindre, mais qui sont de petites actions répétées. Et cet élément déclencheur est possible par la proximité spatiale.

Si Daskalaki et Kokkinidis (2017) liaient espace et solidarité — tout en étant assez vagues —, Fernandez et ses collègues le font de manière beaucoup plus explicite. Ce n'est pas un intérêt commun comme la résistance contre le capitalisme qui unit les habitants, mais c'est avant tout leur proximité créée par le territoire, où les citoyens peuvent voir les formes d'inégalité et d'injustice. La place de l'espace, comme le souligne Juris (2012) et Fernandez et ses collègues (2016), est primordiale dans la mobilisation collective et solidaire pour comprendre l'enjeu de notre thèse. Ce sont des espaces de proximité, comme la rue, qui rend visibles les inégalités, comme l'atteste la présence de sans-abri. La proximité spatiale est alors primordiale dans la mobilisation collective et solidaire des associations. Ce sont dans ces sites de la vie quotidienne que les citoyens peuvent voir les formes d'inégalité et d'injustice ; le lieu devient alors l'objet et le site de la contestation politique.

> *Indeed, it is in the sites of their day-to-day life that people can see inequality and injustice—for instance, in inadequate housing or basic services in their neighborhoods against the contrasting reality of privileged areas—and their place can become the object and site of political contestation. This brings us to the questions guiding our work. Specifically, how might particularity, closeness, and proximity promote long-term political engagement? How can territorialized struggle lead to sustained mobilization? (Fernadez et al.2016)*

En conclusion de cette partie, si les travaux récents mettent en avant l'importance des interactions dans la production de solidarité**, ils n'interrogent pas la nature de ces interactions et la manière dont celles-ci produisent en pratique la solidarité.** On peut également ajouter qu'ils considèrent la solidarité comme bonne a priori, sans s'interroger sur les enjeux de pouvoir au sein de communautés et leurs effets sur la solidarité.

Deuxièmement, je me suis interrogée aux récents travaux qui portent sur l'inclusion. L'objectif de cette partie est d'amener à une réflexion autour du concept de l'inclusion ; quels sont ses liens avec la solidarité par exemple ? Peut-on dire que l'inclusion est une pratique de solidarité ? Quel est le lien avec l'espace également ?

Nous avons vu en début de chapitre que la solidarité était liée à la communauté ou au groupe, qu'elle pouvait à la fois inclure dans ce groupe grâce au lien social créé, mais aussi exclure ceux qui ne seraient pas membres de ce groupe. Ainsi, la solidarité permet de promouvoir la cohésion et la densité du groupe, tout en excluant les membres extérieurs au groupe. Les communautés les plus solides semblent celles qui attachent de l'importance à leur différence avec d'autres communautés, comme pour les communautés religieuses et politiques (Laitinen et Pessi, 2014 : 9)

Comment est alors définie l'inclusion ? Shore, Randel, Chung, Dean, Holcombe et Gangaram Singh (2011) sont parmi les premiers à tenter de définir le concept d'inclusion, qui a suscité depuis le début de la décennie, un intérêt croissant. Les auteurs s'appuient sur la théorie de Brewer « Optimal Distinctiveness Theory » pour faire une revue de la littérature sur les travaux qui mobilisent les notions d'inclusion et de diversité. Notamment, ils s'appuient sur une définition qui développe une vision de l'individu dans le groupe et s'intéressent à la perception des employés de l'inclusion du groupe, dans un contexte de travail. Ainsi, ils mettent en avant que les concepts d'appartenance et de singularité sont un thème omniprésent dans les littératures de l'inclusion et la diversité. À titre d'exemple, les littératures montrent que pour certains groupes (les femmes, les minorités raciales), il est plus difficile d'accéder à des postes à responsabilité dans les entreprises, à cause des caractéristiques individuelles des responsables.

Ainsi, Shore et ses collègues (2011) définissent l'inclusion comme le degré auquel un employé se perçoit comme étant un membre estimé d'un groupe par l'expérience d'un traitement qui satisfasse ses besoins d'appartenance et de singularité. Ils soulignent qu'il est nécessaire de répondre à ces besoins par un juste équilibre entre les deux besoins. Ainsi, c'est une vision « positive » de l'inclusion et intra-organisationnelle. Il semblerait donc que l'inclusion soit une conséquence de la solidarité : si solidarité il y a, la personne aura ses besoins d'appartenance et de singularité comblés. En revanche, la solidarité dépasse la notion d'inclusion en cela qu'elle sous-tend, du moins dans sa définition étymologique, une responsabilité mutuelle entre les personnes.

Cependant, on peut noter qu'il existe des thèmes communs entre l'inclusion et la solidarité. Par exemple, le thème de la diversité, qui est très souvent associée au thème de l'inclusion, se rapproche d'une idée d'universalité au sein des organisations ; en cela elle rejoint l'objectif de solidarité humaniste. De plus, certains travaux soulignent les paradoxes auxquels l'inclusion est sujette, tout comme la solidarité.

C’est le cas de Solebello, Tschirhart et Leiter (2015), qui mettent en avant le paradoxe d’inclusion et d’exclusion auxquels sont soumis les groupes d’associations. Notamment dans la tentative d’augmenter l’inclusion au sein d’une association, se confronte au désir de maintenir certaines personnes exclues de l’adhésion du groupe. Ils démontrent ainsi les effets pervers : les leaders développent des stratégies qui légitiment des initiatives de diversité, de changement d’identité de l’organisation. Ainsi, les auteurs soulignent que les tentatives d’inclusion peuvent être liées à des questions de motivations, d’identité et de pouvoir.

L’article de Gagnon et Collison (2017) amène quant à lui, l’idée que l’inclusion peut se constituer dans le désaccord et que l’inclusion se co-construit dans la résistance : l’inclusion produit de la résistance, et la résistance produit de l’inclusion. L’article analyse plusieurs équipes internationales dans un programme de leadership et montre comment la différence est construite de manière rhétorique dans les discours des membres d’équipes. La majorité des équipes a tenu des discours qui encourageaient l’individualisation et renforçait les différences entre les membres et en marginalise certains. Or une seule équipe a néanmoins résisté aux consignes du programme en exprimant l’hétérogénéité du groupe ; ceci a renforcé « la solidarité du groupe et son inclusion ».

# Résumé du chapitre 1

Nous avons découvert dans ce chapitre que derrière le terme de solidarité il pouvait y avoir énormément de sens différents. Si le terme original est issu du Code civil français de 1804 et concernait au départ le lien juridique et financier qui reliait plusieurs membres d'un groupe, il a été approprié par différents courants philosophiques, politiques et religieux : chrétiens, socialistes, ouvriers. D'après Laitinen et Pessi (2014), on peut comprendre le terme de solidarité à différentes échelles : la solidarité est le lien social qui unit différents membres d'un groupe, d'une communauté, d'un mouvement social ou politique, d'une société et enfin, de l'humanité. Elle peut prendre différentes formes : d'une structure informelle d'entraide au sein d'une communauté à la forme institutionnalisée au sein d'une société — comme le service public, possible grâce à l'impôt sur le revenu. Ainsi, si la solidarité est le lien qui unit un groupe ; elle a une dimension collective et donc organisationnelle.

Dans un deuxième temps, je me suis intéressée aux travaux en science de gestion qui portent sur le concept de solidarité et qui le traitent également comme élément empirique. J'ai trouvé un grand nombre de travaux, dans la littérature sur l'Économie sociale et solidaire (ESS) ainsi que dans les Critical Management Studies (CMS). Si les travaux ne se citent que très peu, ceux issus de l'ESS analysent la solidarité comme le projet d'une association ; elle est ainsi conçue comme un objectif organisationnel à atteindre qui a un impact social.

Eynaud et França Filho (2019) plaident donc pour un « modèle solidaire » (2019 : 61) de gestion, qui concernerait à la fois au secteur marchand et non marchand. Il s'agirait ainsi de sortir du paradigme de la performance, qui reste au centre des organisations pour viser une « utilité sociale » (Bernet et al, 2016). Cette « inversion du cadre de pensée » nécessite que les auteurs en management prennent en compte le tournant social (Eynaud et França Filho, 2019). C'est ainsi dans l'espace public que les acteurs du secteur marchand et non marchand peuvent se rencontrer pour échanger pour remettre en question les notions de performance et de richesse (Bernet et al., 2016 : 203). C'est dans cette même logique que la gestão social soutient l'existence d'espaces publics de délibération ouverts pour reconnecter les personnes privées avec l'action publique (Eynaud et França Filho, 2019 : 164).

En comparaison, les travaux issus des CMS analysent la solidarité davantage comme un objet empirique : elle s'apparente à un réseau et des liens de résistance contre un ordre néolibéral (Daskalaki et Kokkinidis (2017) ; un lien social dans des communautés alternatives produit par l'amitié et les émotions partagées (Farias, 2017) ; le produit des émotions, illustré par l'expression de « solidarité affective » (Vachhani et Pullen, 2019) ; des interactions en face à face, des pratiques plutôt que des principes (Scott, 2014) ; le fruit d'une politique ordinaire, des relations sociales de proximité, ancrées dans le quotidien (Fernandez, Marti et Farchi, 2017)

En conclusion de ce chapitre, si les travaux récents mettent en avant l'importance des interactions dans la production de solidarité**, ils n'interrogent pas la nature de ces interactions et la façon dont celles-ci produisent en pratique la solidarité.** On peut également ajouter qu'ils considèrent la solidarité comme bonne a priori, sans s'interroger sur les enjeux de pouvoir au sein de communautés et leurs effets sur la solidarité.

Or si la solidarité semble universelle et humaine, elle peut devenir un lien qui unit très fortement les personnes d'un même groupe, au point d'exclure les personnes qui n'en sont pas membres. C'est le revers de la médaille : une solidarité qui conduit « à la construction d'une dichotomie « nous-eux » entre les organisations d'un même mouvement, ce qui augmente les risques d'hostilité entre les organisations et les divisions au sein du mouvement » (Saunders, 2008 : 227).

# CHAPITRE 2 : L'ESPACE ET LES ORGANISATIONS

L'objectif du chapitre est de faire un état des lieux des travaux réalisés sur les espaces organisationnels et un bilan de ce courant de recherche qui existe depuis maintenant une quinzaine d'années. Il s'agit de présenter les travaux sur l'espace des organisations, puis ceux sur l'organisation de l'espace.

Dans une première partie, je retrace l'évolution de la littérature sur l'espace des organisations. Je présente pour cela une brève introduction historique du champ, qui s'appuie sur différents paradigmes et visions de l'espace organisationnel. Nous passerons ainsi d'une conception de l'espace comme contenant neutre, à celle d'un espace social et agissant. Je présente le philosophe le plus cité sur l'espace, Henri Lefebvre, ainsi que ces nombreux concepts. Je complète par d'autres concepts spatiaux souvent cités dans la littérature sur les espaces organisationnels.

Dans une seconde partie, je montre la suite de l'évolution du champ : l'espace se comprend alors comme un processus continu (*spacing*) et incarné. Puis dans la troisième partie, je m'intéresse à l'organisation de l'espace, qui a lieu hors des bâtiments de l'organisation. Je présente pour cela les travaux qui portent sur les espaces publics, ouverts ou semi-publics, afin d'en dégager des caractéristiques communes et pouvoir établir des contributions éventuelles futures.

## 2.1. L'espace des organisations

L'objectif de cette partie est de faire un état des lieux des travaux réalisés sur les espaces organisationnels ces quinze dernières années. Je présente pour cela une brève introduction historique du champ, qui s'appuie sur différents paradigmes et vision de l'espace organisationnel. Je présente les trois revues de littérature principales du champ, qui marque son évolution.

### 2.1.1. Un récapitulatif historique du champ des espaces organisationnels

Si le champ sur les espaces organisationnels a débuté il y a une quinzaine d'années avec la parution de l'article de Kornberger et Clegg (2006) et du livre de Dale et Burrell (2008), la

question de l'espace fut pourtant traitée dès le début de la discipline des sciences de gestion. C'est en tout cas ce qu'affirment Stephenson, Kuismin, Putnam, et Sivunen (2020), en prenant l'exemple de Frederick Taylor (1911) qui aurait créé des plans en mesurant et calculant l'espace de son usine pour permettre une meilleure efficacité du travail. L'espace était alors conceptualisé comme une variable stable et que « les managers pouvaient facilement manipuler afin d'atteindre certains objectifs » (Stephenson et al, 2020). À partir de là, les études sur l'architecture des lieux de travail amenaient un regard que l'on pourrait qualifier « d'objectif » de l'espace afin d'aider les praticiens à développer la productivité et l'efficacité des bureaux.

Pour Stephenson et ses collègues, les premières recherches sur l'espace organisationnel ont porté sur l'aspect physique et tangible de l'espace. Par exemple, des travaux ont porté sur la taille des espaces, l'agencement des bureaux ; l'espace était alors traité comme une variable indépendante, dont il fallait mesurer l'impact sur la performance ou la satisfaction des employés. L'espace était donc perçu comme neutre, statique et comme un levier permettant d'accroître la productivité des organisations (Stephenson et al, 2020).

À titre d'exemple, Elsbach et Pratt (2007) s'intéressent aux environnements physiques dans les organisations, comme les cloisons et les barrières dans les espaces de travail, les aménagements de travail modulables, les espaces de travail personnalisés et l'environnement ambiant, et montrent qu'ils peuvent être associés à des effets désirés ou indésirables. Si les caractéristiques esthétiques ou symboliques de l'espace pouvaient changer, la structure physique de l'espace restait statique et considérée comme un contenant neutre avec des frontières fixes (Stephenson et al, 2020). Taylor et Spicer (2007) font également le même constat : jusqu'à récemment, les lieux et espaces des organisations étaient décrits comme des « cadres neutres » ou encore, pour reprendre les termes de Foucault (1980 : 70), l'espace était considéré comme « fixe, inerte, mort et immobile ».

Stephenson et al (2020) soulignent que la recherche sur les espaces organisationnels est passée d'une analyse de l'espace comme un contenant neutre à une perspective de l'espace qui agit, puis qui cristallise des relations de pouvoir, à un espace comme mouvement et qui évolue tel un processus. Certains auteurs décrivent ce changement de perspective des espaces organisationnels en le définissant de « tournant spatial » (Weintfurtner et Seidl, 2018) ; une métaphore qui traduit une idée de changement important et qui, ironiquement, paraît tautologique en rappelant l'aspect spatial du tournant. Le qualitatif de « tournant » fait néanmoins référence à d'autres tournants ultérieurs qui ont eu lieu en sciences de gestion : le

tournant des discours (Alvesson et Kärreman, 2000) et des pratiques (Whittington, 2006) en sont des exemples.

Tout comme Taylor et Spicer et Weintfurtner et Seidl, Stephenson et ses collègues font le constat de la grande diversité des travaux sur l'espace dans les sciences de gestion : les travaux s'inscrivent dans des paradigmes très différents et empruntent beaucoup de concepts et métaphores à d'autres disciplines en sciences sociales pour expliquer leurs observations. Si cela offre des perspectives riches de l'espace organisationnel, cela conduit également à des travaux qui ne se citent que peu entre eux et restent compartimentés en silos. (Stephenson et al., 2020)

Weinfurtner et Seidl (2018) déplorent également le faible taux de citations croisé entre les travaux sur les espaces organisationnels. Cela conduit, selon eux, à une fragmentation de la littérature et l'impossibilité d'enrichissement mutuel entre les différentes études et ainsi, le développement de connaissances cumulatives. Cette fragmentation est également en partie le résultat d'un manque de consensus autour d'une conceptualisation de l'espace. La plupart des études sont fondées sur une notion très vague de l'espace, et il est souvent difficile de savoir dans quelle mesure leurs auteurs considèrent différemment la définition qu'ils donnent à l'espace. Il est donc difficile de définir exactement en quoi consiste le « tournant spatial » dans la littérature organisationnelle, outre le fait que les chercheurs utilisent de plus en plus le terme « espace » (Weinfurtner et Seidl, 2018).

Ainsi, il s'agirait d'affirmer que l'espace organisationnel est un sujet empirique d'un grand nombre d'études en sciences de gestion. Mais c'est également un courant théorique de pensée qui vient apporter une perspective spatiale à d'autres littératures plus abouties en sciences de gestion. C'est ce que Weinfurtner et Seidl soulignent dans leur revue de littérature de 2018. Le tournant spatial a touché les courants suivants : la gouvernance d'entreprise, le symbolisme organisationnel, les mouvements sociaux, la stratégie comme pratique, la recherche-action, la communication constitutive des organisations (CCO), l'identité organisationnelle, les approches critiques, le courant institutionnel et la résistance organisationnelle. D'autres études se sont intéressées à la relation entre les espaces organisationnels et d'autres phénomènes organisationnels, c'est-à-dire la façon dont les phénomènes organisationnels donnent naissance à des espaces particuliers qui affectent ensuite les phénomènes organisationnels à leur tour (à titre d'exemple : Mair, Marti et Ventresca, 2012).

Dans leur revue narrative des espaces organisationnels, Taylor et Spicer (2007) reconnaissent d'un côté un intérêt croissant pour la spatialité dans les sciences sociales et de l'autre, une absence de théorisation et conceptualisation en sciences de gestion, qui tend à percevoir l'espace comme une catégorie neutre. Taylor et Spicer amènent le terme de « construit parapluie » (*umbrella construct*), c'est-à-dire un construit qui permet de relier différents concepts, pour définir les espaces organisationnels. Les « espaces organisationnels » ainsi, regroupent une diversité d'espaces : bureaux, sièges sociaux, open-space, espaces de co-working, fablabs, espaces liminaux.

### 2.1.2. Une définition de l'espace qui évolue au fil des travaux

Taylor et Spicer (2007) identifient trois concepts différents de l'espace : l'espace comme distance entre deux points, l'espace comme matérialisation des relations de pouvoir et enfin, l'espace comme manifestation de l'imaginaire. On remarquera que cette définition s'appuie fortement sur la triade spatiale de Lefebvre (1974) : l'espace perçu, conçu et vécu. Pour cette première définition, les travaux existants sur l'agencement physique des lieux de travail s'attardent sur les aspects physiques et visibles de l'espace : les distances entre employés, les caractéristiques de l'architecture des bâtiments, la proximité de l'entreprise avec ses ressources et ses concurrents. L'espace devient alors une variable indépendante qu'il suffit de mesurer pour calculer son impact sur la performance de l'entreprise, l'innovation ou la satisfaction des employés (2007 : 329).

Cependant, pour Taylor et Spicer, l'espace comme distance ne prend pas en compte la subjectivité des acteurs et de la signification qu'ils donnent à l'espace. De plus, la distance et proximité incarnent des rapports de pouvoir et de résistance. Toutefois, comme le donne à voir Harvey (1989), l'espace est une manifestation de relation de pouvoir. Une des métaphores qui symbolise la matérialisation spatiale du pouvoir est celle du panoptique : Foucault (1980) montre que le panoptique des prisons permet de voir des détenus sans être vu.

À ce titre, les auteurs amènent la question de la frontière entre vie privée et publique. Ils soulignent que la frontière est floutée, entre les activités professionnelles amenées à la maison et la vie personnelle, amenée aux bureaux. Tandis que l'espace comme matérialisation du pouvoir vient bousculer l'espace comme distance, il s'agit d'évoluer d'une analyse sur la manière dont sont organisés les espaces à la raison pour laquelle ils sont organisés de cette manière. Les études montrent que la configuration spatiale est sous-jacente d'un désir de

surveillance des travailleurs (Fleming et Spicer, 2004 ; Hafermalz, 2020). Cela nous conduit ainsi à nous interroger sur le fait que les espaces organisationnels ne sont pas sujets à des mécanismes de contrôle qui peuvent être utilisés par des managers ou planificateurs. Cependant, Taylor et Spicer (2007) reconnaissent une dernière critique à l'espace comme pouvoir : le risque est de ne percevoir l'espace qu'à travers les relations de pouvoir et non de prendre en compte l'expérience vécue des habitants et usagers.

Enfin, Taylor et Spicer (2007) définissent l'espace comme expérience et la signification symbolique qu'il représente auprès de ses usagers. Par exemple, les bâtiments sont des référentiels symboliques et esthétiques qui racontent des histoires sur la culture et l'identité de l'organisation. À titre d'exemple, de Vaujany et Vaast (2015) démontrent que le bâtiment d'une organisation — l'université Paris Dauphine dans leur étude — incarne la légitimité de l'organisation. Toutefois, Taylor et Spicer (2007) soulignent que le risque de s'attacher trop à l'espace comme expérience est de passer à côté des aspects matériels et managériaux de l'organisation et en occultant les relations de pouvoir.

Enfin, Weinfurter et Seidl (2018) amènent, à partir d'une lecture et analyse de 121 articles traitant des espaces organisationnels en sciences de gestion, trois concepts clefs qui constituent une définition de l'espace : les frontières, distance et mouvement. Pour Weinfurter et Seidl, les auteurs de ces articles se réfèrent à ce qu'ils appellent « espace », alors qu'il s'agit soit de quelque chose défini par une frontière, soit par la distance entre deux points, soit par le mouvement entre ces points ou une frontière. C'est une contribution majeure de cet article, qui permet une vision claire de la littérature, et ainsi, d'amener des voies de recherche futures limpides autour de ces trois concepts. Elle offre par ailleurs un cadre conceptuel intéressant, que j'utilise dans la partie résultats de cette thèse pour présenter les pratiques spatiales des associations.

Par ailleurs, en plus de ces trois concepts, les auteurs identifient 4 thèmes majeurs dans la littérature : la distribution de l'espace et la manière dont les différentes positions le façonnent ; l'isolation de l'espace : ce que la démarcation d'un espace produit sur les actions dans son sein ; la différenciation des espaces : les caractéristiques et structures qui différencient les types d'espaces ; enfin, l'intersection des espaces, c'est-à-dire la zone où deux ou plusieurs espaces distincts se chevauchent.

**Table 1**
Themes of Organisational Space in the Literature.

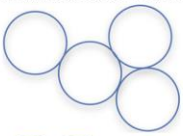
| Overarching theme | Illustration | Phenomenon | Captured concepts | Exemplary references |
|---|---|---|---|---|
| Distribution in space |  | Spaces are shaped by the relation of positions within them: how does positioning within a space, e.g. centre/periphery, shape the activities taking place within it? | Social space, fields, physical spaces, timespace, bodyspace | Bourdieu (1993); Bourdieu (1985); Knight and Haslam (2010); Hydle (2015); Riach and Wilson (2014) |
| Isolation of space |  | Differentiation in space: what happens inside a space in relation to outside? | Free spaces, relational spaces, protected spaces, experimental spaces | Rao and Dutta (2012); Evans and Boyte (1986); Fantasia and Hirsch (1995); Kellogg (2009); Mair and Hehenberger (2014); Zietsma and Lawrence (2010) |
| Differentiation of spaces |  | Different spaces possess different characteristics and structures: how do boundaries alter a space's identity? | Fields, governance space, compact organisational space, practised space | Meyer and Rowan (1977); Scott (1994); McNulty and Stewart (2015); Nam (2015); Richardson and McKenna (2014) |
| Intersection of spaces |  | Spaces can overlap: what happens between spaces? | Liminal spaces, transitional space | Shortt (2015); Sturdy et al. (2006); Kociatkiewicz and Kostera (2015) |

*Figure 2 - Tableau qui provient de Weinfurtner et Seidl (2018)*

### 2.1.3. L'importance de la pensée d'Henri Lefebvre

Taylor et Spicer (2007) amènent ensuite la pensée de Lefebvre comme réponse à une vision de l'espace comme contenant neutre.

L'intérêt de l'article de Taylor et Spicer, outre le fait d'avoir sans doute contribué fortement à la dissémination de la triade spatiale de Lefebvre, amène le concept d'échelles spatiales (2007 : 335). Les échelles spatiales, qui correspondent à différents niveaux de l'organisation, permettent d'offrir un cadre conceptuel qui enrichit l'analyse. L'échelle micro correspond au territoire individuel de l'employé dans l'organisation comme le bureau ; la méso est celle de l'organisation comme le bâtiment d'un siège social ; et enfin, l'échelle macro marque l'environnement extérieur de l'organisation, comme la ville, région ou le pays. L'intérêt est de montrer que les échelles sont interconnectées ainsi que ce qu'elles produisent entre elles. Les auteurs encouragent ainsi l'utilisation des échelles spatiales pour mettre en lumière le lien entre production et consommation d'espace et déplorent le manque d'études analysant le lien entre bureaux individuels et cadres régionaux et nationaux.

#### *2.1.3.1. L'influence d'Henri Lefebvre*

La pensée d'Henri Lefebvre a été véritablement structurante pour la littérature sur les espaces organisationnels, puisque c'est de loin l'auteur le plus cité au sujet des espaces et des

organisations (Weinfurtner et Seidl, 2018). Peu reconnu en France de son vivant, il faut attendre que la Production de l'Espace (1974) soit traduite en anglais en 1991 pour qu'il connaisse un vaste succès posthume, au point d'être un des auteurs français les plus traduits au XXe siècle. L'œuvre de Lefebvre compte une soixantaine d'ouvrages et près de trois cents articles (Kingma, Dale et Wasserman, 2018 : 24). Son travail s'est diffusé ensuite auprès de Géographes anglo-saxons comme Soja (1989), Gregory (1994) et surtout Harvey (1989). Au cours de ses années de militantisme et d'écriture, il est resté enraciné dans le marxisme ; il a également été très influencé par le surréalisme et surtout par les situationnistes, même après sa rupture avec eux dans les années 1960 (Dale et Burrell, 2018 : 20). Toutefois, comme le soulignent Beyes et Stayaert (2012), la pensée de Lefebvre est trop souvent réduite à la triade spatiale en sciences de gestion, alors que son œuvre est beaucoup plus vaste. Le livre de Kingma, Dale et Wasserman (2018) vient d'ailleurs contredire cette tendance en mobilisant plusieurs concepts clefs de l'auteur pour les organisations.

Dans cette partie, je montre en quoi la perspective de Lefebvre vient bouleverser une conception « euclidienne » de l'espace jusqu'alors dominante en sciences sociales. Puis je présente sa pensée et ses concepts que j'ai personnellement retenus : la triade spatiale, l'espace abstrait, l'appropriation et le détournement d'espace.

#### *2.1.3.2. La conception de l'espace par Henri Lefebvre*

Henri Lefebvre (1974) voit en « l'espace social (social), un produit (social) » (1974 : 35). Lefebvre soutient que tout espace est socialement produit. Il reconnaît que cette idée n'est pas toujours facile à saisir. L'idée de « produire de l'espace » peut sembler bizarre :

*« "produire l'espace", ces mots étonnent : le schéma d'après lequel l'espace vide préexiste à ce qui l'occupe garde beaucoup de force. »* (1974 : 23)

Mais à travers cette conceptualisation de l'espace comme produit social, Lefebvre fournit les outils pour comprendre subtilement l'interaction sociale et matérielle de la production sociale de l'espace. Son travail relie deux aspects de la matérialité : la « tangibilité » de la matérialité, sa « choséité », *et* l'aspect « imaginaire » de la matérialité, qui donne un sens social, culturel et historique à la matérialité ; c'est, par exemple, le sens et les souvenirs que l'on associe à des objets et des lieux particuliers (Dale et Burrell, 2018 : 7). Ainsi, pour Lefebvre, l'espace social se décompose en trois conceptions différentes — physique, mentale et sociale — qui ont eu tendance à être artificiellement séparées par des champs intellectuels et des classifications. Il

cherche également à dépasser une notion « abstraite » de l'espace, qui peut souvent être discernée à travers ces domaines, qui généralisent et réduisent l'espace à une catégorie théorique. Ainsi, dans la *Production de l'espace,* il couvre une multitude d'aspects de l'espace socialement produit : abstrait, absolu, mental, réel, sensoriel-sensuel, contradictoire, différentiel, etc. (Dale et Burrell, 2018 : 8)

En plus de contredire une « neutralité » de l'espace, Lefebvre dépasse cette perspective et va plus loin. Il affirme qu'on ne peut pas non plus le considérer comme « une "essence", un objet distinct pour et devant les « sujets », relevant qu'une logique autonome », ou encore, comme « une résultante et un résultat, effet constatable empiriquement d'un passé, d'une histoire, d'une société » (1974 : 472). Non, l'espace est bien plus que cela. Bien plus qu'un intermédiaire, il est « actif, à la fois comme instrument et comme objectif, comme moyen et comme but. Ce qui outrepasse singulièrement la catégorie dans laquelle on l'emprisonne, le « medium » (1974 : 472).

En réalité, l'espace n'est pas objectif ou neutre, mais politique : « cet espace qui semble homogène, qui paraît donné d'un bloc dans son objectivité, dans sa forme pure, tel que nous le constatons est un produit social » (1972 : 53). À ce titre, l'espace n'est pas innocent, neutre ; il est politique, il relève d'une stratégie. « S'il a un air neutre, indifférent par rapport au contenu, donc purement formel… cet espace, c'est précisément parce qu'il est déjà occupé, aménagé, déjà objet de stratégies anciennes, dont on ne retrouve pas toujours les traces. L'espace a été façonné, modelé à partir d'éléments historiques ou naturels, mais politiquement » (1972 : 53). Il devient alors « l'enjeu principal des luttes et des actions visant un objectif » (1974 : 472).

L'espace social symbolise le tangible, mental et social. Il est le moyen à travers lequel les systèmes économique et politique établissent leur hégémonie. « L'espace ainsi produit sert aussi d'instrument à la pensée comme à l'action. Il est, en même temps qu'un moyen de production, un moyen de contrôle donc de domination et de puissance » (Lefebvre, 1974 : 35).

#### *2.1.3.3. La triade spatiale*

Dans *La production de l'espace,* Henri Lefebvre conceptualise l'espace en trois temps, qu'il nomme « triade » : l'espace est perçu, conçu et vécu. Cette triplicité de l'espace « perçu, vécu, conçu », correspond spatialement aux pratiques de l'espace, les représentations de l'espace et aux espaces de représentations (1974 : 50). Il précise que ce sont trois termes et non deux : deux

termes se réduiraient à une opposition, à un « effet de miroir » ou encore, à un binarisme (1974 : 50).

Le premier terme renvoie à la pratique de l'espace de manière tangible, c'est ce qu'il appelle l'espace « perçu ». La pratique spatiale est ce qui produit par la société ; elle « secrète son espace, le pose et le suppose » (1974 : 48) ; ainsi, pour comprendre la pratique spatiale d'une société, il s'agit de (savoir) déchiffrer son espace. Dans une société néo-capitaliste, la pratique spatiale s'inscrit dans la réalité quotidienne, comme l'emploi du temps, ou dans la réalité urbaine, comme les parcours reliant les lieux de travail au domicile ou lieux de loisirs (1974 : 50). Lefebvre nous donne comme exemple la vue quotidienne d'un habitant de banlieue en HLM. Dale et Burrell caractérisent l'espace perçu « d'expérience phénoménologique », qui peut être considérée comme évidente par le biais des habitudes du corps. Ils la comparent au « connaître sans savoir » de Merleau-Ponty (1945) et « l'habitus » de Bourdieu (1979). Ainsi, l'expérience que nous faisons des organisations, travail ou loisir, est construite non seulement à partir de nos manières habituelles d'engager nos corps dans une certaine matérialité, mais également par les matérialisations historiques que nous trouvons sur nos « lieux de travail », les « salles de sport » ou les « grands magasins » (2008 : 9).

Le second est la « représentation de l'espace », ou espace « conçu » ; celui construit par les savants, les urbanistes et les technocrates « découpeurs » et « agenceurs » (1974 : 48). Pour Lefebvre, l'espace conçu est l'espace dominant dans une société (1974 : 48). Dale et Burrell le qualifient « d'espace organisé » (2008 : 9). Ils donnent comme exemple le merchandising en marketing pour mettre en valeur des produits, ce qui consiste à « placer » le produit au bon endroit. L'espace conçu se traduit directement dans le monde de l'entreprise par la tendance, qui s'est développée ces dernières années, à agencer et manipuler l'espace des bureaux afin d'atteindre certaines valeurs ou objectifs commerciaux. Il ne s'agit pas juste d'améliorer l'ergonomie des bureaux ou leur efficacité, mais de « manipuler » les esprits par une politique spatiale dans le but de fabriquer à la fois une culture organisationnelle et des identités appropriées pour les employés (2008 : 9).

Le troisième représente l'espace tel qu'il est vécu par ses usagers et les habitants : ce sont « les espaces de représentations », c'est-à-dire les images et les symboles qui représentent cet espace vécu (1974 : 50). C'est un espace dominé, qui recouvre l'espace physique par des objets symboliques. Dale et Burrell (2008 : 9) donnent comme exemple le lieu de travail, où l'utilisation de grands bureaux et de meubles de luxe sont utilisés des comme symboles de

statut, mais aussi l'appropriation moins formelle des bureaux individuels par le biais, par exemple, de dessins, de messages électroniques personnels et de photos de famille. Chaque terme de la « triade spatiale » doit être compris comme produisant et étant produit simultanément par les deux autres, et ne peut être compris sans les deux autres.

*2.1.3.4. De l'espace absolu à l'espace abstrait*

*« De l'espace abstrait on sait déjà plusieurs choses. Produit de la violence et de la guerre, il est politique, et institué par un État, donc institutionnel »* (1974 : 328)

L'un des thèmes clefs de la *Production de l'espace* est le passage de « l'espace absolu » à « l'espace abstrait ». L'espace « absolu » est l'espace qui est issu de caractéristiques naturelles, transformées par l'activité religieuse et politique. L'espace « abstrait » est l'espace du capitalisme. Lefebvre s'est appuyé sur la théorie de l'accumulation de Marx ; l'espace abstrait est un espace instrumental, un espace dominé par les relations d'échange, et donc étroitement lié au concept d'aliénation marxiste (Dale et Burrell, 2008 : 24).

L'analyse de l'espace abstrait a donc une signification politique pour la compréhension des relations socio-spatiales du monde moderne, car le capitalisme exerce une influence croissante en termes économiques et culturels, tant au niveau du système mondial que pour le sentiment d'identité individuel. Pour Lefebvre, il y a une 'violence inhérente à l'abstraction, à son usage pratique (social)' (1974 : 333). Il y a trois éléments qui, selon Lefebvre, en viennent à constituer espace abstrait (1974 : 328-330) : le format géométrique, le format optique ou visuel et le format phallique.

Le premier est l'espace euclidien (logico-mathématique) qui permet de réduire l'espace nature puis l'espace social en un espace homogène ; puis qui réduit un espace tridimensionnel en deux dimensions avec le plan, les cartes, les schémas sur papier blanc. Elle provient d'une projection mentale d'un espace imaginaire étendu, homogène et absolu, ces propriétés permettant de l'utiliser comme un espace d'opérations mathématiques et logiques.

Le second, l'optique ou visuel, est le processus de domination par la visualisation, d'écriture ou mise en spectacle de l'espace. C'est ce que Lefebvre appelle métaphorique ou métonymique, où l'œil et le regard ne sont plus des détails, mais deviennent la totalité (1974 : 329). C'est cette dominance du visible sur le vécu qui entraîne des substitutions et déductions, où le visuel dépasse le corps et où les discours priment sur la réalité.

Le troisième, le phallique, représente métaphoriquement la violence masculine. En termes de production sociale de l'espace abstrait, il s'agit de la forme de pouvoir politique, exercée par l'État et ses agences telles que la police, l'armée et la bureaucratie.

#### *2.1.3.5. L'espace approprié ou détourné*

Un autre concept d'Henri Lefebvre est celui de l'appropriation et du détournement de l'espace. Pour Lefebvre, un espace est approprié pour un groupe de personnes lorsqu'il est destiné à un usage personnel : la maison, par exemple, est le lieu approprié par excellence. Il oppose cela aux espaces détournés, qui sont des espaces dont la fonction première a été transformée ; pour illustrer cela, il donne l'exemple des Halles de Paris, qui étaient au départ un grand marché transformé en lieu de divertissement pour les jeunes (et qui est maintenant devenu un grand centre commercial).

#### *2.1.3.6. La pensée de Lefebvre et sa mobilisation en théorie des organisations*

On pourra noter que la majorité des travaux citent et mobilisent la triade spatiale, et rarement d'autres de ses concepts. À ce titre, le livre de Kingma, Dale et Wasserman (2018), intitulé *Organizational Space and Beyond : The Significance of Henri Lefebvre for Organization Studies*, permet de mettre en évidence d'autres concepts et théories de Lefebvre et leurs potentielles contributions aux sciences de gestion. Or, si pour les auteurs le style de Lefebvre est « philosophique et complexe (ce qui) le rend particulièrement difficile à lire » (2008 : 26), ils conseillent de lire Elden (2004), qui présente un guide général de la pensée de Lefebvre. Les auteurs reprochent notamment à la majorité des travaux en gestion théorisés à partir de Lefebvre de ne considérer sa pensée que comme un instrument et un outil. Ils avertissent que le risque est d'amener la discussion autour des processus organisationnels sans prendre en compte, paradoxalement, véritablement l'espace comme objet (2018 : 39). L'espace semble simplement être un ajout ou le contexte ; il n'est pas véritablement traité, comme le sont des concepts comme le « contrôle spatial » ou la « signification de l'espace ». La relation dialectique entre les différents aspects de la triade a été utilisée par un grand nombre d'auteurs pour mettre en lumière les dynamismes spatio-organisationnels (2008 : 41).

En revanche, certains auteurs ont mobilisé d'autres concepts moins connus que la triade spatiale. Whapshott et Malett (2012) utilisent les idées d'espaces dominés et appropriés pour discuter les nombreux aspects du télétravail. En ce qui concerne la rythmanalyse et la place du corps, un thème davantage développé par Lefebvre dans son livre *Eléments de rythmanalyse*

(1992), des auteurs comme Beyes (2018), Sarah Wernes (2018) et Louise Nash (2018) le mobilisent. Wernes s'intéresse notamment aux déplacements des touristes dans une cathédrale anglaise, tandis que Nash analyse les mouvements des businessmen dans le quartier de la City à Londres. Zhongyuan Zhang (2018) s'attarde sur la production de l'espace à une échelle macro de la ville Hangzhou en Chine et des dynamiques spatiales. Il mobilise pour cela le livre de Lefebvre *Le droit à la ville*, tout comme Inbal Ofer, qui se concentre sur l'évolution du processus urbain de Madrid, de Franco à aujourd'hui (2018). Enfin, Lacerda (2018) utilise le concept d'espace abstrait pour examiner la violence de l'État dans ses tentatives de contrôle de l'espace social des favelas de Rio, en faisant intervenir la police.

### 2.1.4. L'approche spatiale d'autres auteurs importants

Dans la partie qui suit, je présente d'autres concepts spatiaux qui sont fréquemment cités en sciences de gestion et que je mobilise ensuite dans la thèse, soit dans la revue de littérature, soit dans mes résultats.

#### *2.1.4.3. Les « tactiques spatiales » de Michel de Certeau*

De Certeau a développé une approche plus micro de l'espace. Dans *Practice of everyday life* (1984)[2], de Certeau développe la notion de « tactiques spatiales » pour expliquer les pratiques urbaines des piétons. Il compare notamment le fait de marcher avec le fait de parler : « La marche est au système urbain ce que la parole est au langage » (1984 : 98). Il parle de « rhétorique » de la marche (1984 : 100), ou encore, « d'espace d'énonciation ».

Il oppose le terme de « stratégie spatiale », qui est conçue par les villes comme les routes par exemple, à celui de « tactique spatiale », qui est une forme d'appropriation de l'espace urbain par les piétons. (1984 : xix) Le passant ne va pas forcément respecter les règles d'usages de la ville, mais va faire des détours, aller dans des endroits interdits, comme on userait d'une langue différemment que son usage, avec des gros mots ou des fautes de grammaire par exemple.

De Certeau parle « d'actes de parole des piétons » ; tout comme un locuteur s'approprie une langue, le piéton passe par un processus d'appropriation du système topographique. La marche

[2] Comme je n'ai pas trouvé de traduction française, j'ai donc traduit l'œuvre de l'anglais au français ce qui pourrait expliquer que certains termes s'éloignent de la version originelle de De Certeau

est un « acte spatial du lieu », tout comme l'acte de parole est un acte acoustique du langage. Il définit ainsi la marche comme espace d'énonciation. (p.97-98)

La pratique spatiale de la ville est comme une langue : on peut l'utiliser selon des règles institutionnelles et respecter les règles de grammaire, ou au contraire, se l'approprier, composer avec d'autres tournures de phrases, qui sont rares, accidentelles ou illégitimes. C'est ce que de Certeau appelle la rhétorique de la marche.

Pour de Certeau, l'appropriation de l'espace se fait également par la rhétorique spatiale ou les « tactiques spatiales » : le piéton s'approprie l'espace de la ville tel qu'on s'approprie le langage. On peut l'utiliser, comme on utilise des tournures de phrases ou des figures de style, inventer des mots qui n'existent pas, faire des fautes de grammaire, etc. Ainsi, chaque piéton s'approprie à sa manière la ville, dans sa façon de marcher dans la rue. Pour de Certeau, la marche offre la possibilité aux piétons de faire plusieurs « tours » et détours, que l'on peut comparer à des « tournures de phrase » ou à des « figures de style ». C'est ce qu'il appelle une « rhétorique de la marche », c'est-à-dire, l'art de faire « des tournures de phrases », qui est équivalent à l'art de se promener en ville. (1984 : 100)

*2.1.4.2. La métaphore de la scène et des coulisses de Goffman*

Contrairement à la perspective plus macro-orientée adoptée par Lefebvre, Goffman a analysé les interactions sociales quotidiennes qui constituent la société et l'individu, soutenant que le cadre dans lequel les acteurs opèrent a un impact sur leurs actions et leur comportement (Goffman, 1959, 1966). Un certain nombre d'études qui se concentrent principalement sur l'effet d'un espace particulier sur le comportement et l'interaction s'inspirent des concepts de « scène » (*frontstage*) et de « coulisse » (*backstage*) évoqués par Goffman (1959) dans ce contexte.

Il a établi une distinction entre les régions adjacentes de l'avant et de l'arrière de cet espace, qu'il a décrits métaphoriquement comme « l'avant » et « l'arrière », et a fait valoir que dans ces espaces, les individus se comportent et interagissent différemment. Goffman décrit comme « scène avant » le cadre où se déroule la « représentation » principale, où prévalent les normes culturelles intériorisées, et comme « scène arrière » le lieu où « la représentation est sciemment contredite » (Goffman, 1959 : 69).

En d'autres termes, en raison de la frontière entre les coulisses et le public à l'avant de la scène, les individus dans les coulisses peuvent agir de manière incompatible avec le comportement dominant, qui est confiné à l'avant de la scène. Plus la distance entre l'avant-scène et les coulisses est faible, plus il est difficile de maintenir les performances incohérentes. Le concept de Goffman adopte ainsi une perspective micro de l'espace, comme celui des tactiques spatiales de de Certeau.

#### *2.1.4.1. Le concept de lieu de Massey*

Doreen Massey est une géographe britannique spécialisée dans la géographie marxiste et féministe. Son héritage principal pour les sciences de gestion, selon Sergot et Saives (2016) est son approche relationnelle de l'espace et de lieu (« place »[3]). L'approche de Massey est proche de celle de Lefebvre en cela qu'elle soutient que l'interaction ne se produit pas simplement dans l'espace et le temps, mais constitue l'espace et le temps et influence « la structuration de la société et de nos vies » (Massey, 1995 : 1, cité dans Weinfurtner et Seidl, 2018). Massey affirme que l'espace est en perpétuelle construction, dynamique, et ouvert au changement (Massey, 1995 cité dans Weinfurtner et Seidl, 2018).

Dans *For Space*, Massey développe un de ses concepts les plus connus, celui de lieu. Le terme de lieu n'est pas neutre : il ressemble très fortement à celui de workplace (lieu de travail) ; or, sans être conceptualisé de manière particulière, le terme de place est de plus en plus approché comme un construit épistémologique. Selon Sergot et Saives (2016), le concept de lieu et l'approche relationnelle de l'espace de Doreen Massey permettraient aux chercheurs en organisation d'intégrer de manière plus approfondie dans leur analyse les dimensions spatiales de phénomènes organisationnels. Sergot et Saives avancent que pour résumer le concept de lieu, il s'agit de comprendre trois niveaux indépendants que Massey présente dans *For Space* : un premier principe central sur lequel est fondé toute la conceptualisation du terme lieu, deuxièmement 3 prémices et enfin, 5 dimensions définissant le « lieu ». L'analyse de Massey repose sur sa compréhension de l'espace comme « le produit d'interrelation, qui est produit par des interactions » (2005), les « relations étant définies comme des pratiques ancrées dans un engagement matériel » (2005 : 10 et 61, cité par Sergot et Saives, 2018 : 339). C'est justement

[3] Certains auteurs font le choix de traduire le terme de place par lieuité, mais je préfère ne pas prendre de risque d'une mauvaise traduction, donc je garde le terme de « lieu » tout en sachant que c'est une traduction imparfaite de l'anglais « place »

la relationalité qui permet de sortir d'un dualisme entre lieu et espace. Elle analyse l'espace et le lieu comme un construit social et matériel. Elle propose ainsi la définition suivante du lieu :

*« a notion of place where specificity (local uniqueness, a sense of place) derives not from some mythical internal roots nor from a history of relative isolation—now to be disrupted by globalization—but precisely from the absolute particularity of the mixture of influences found there »* (Massey, 1999 : 22 cité par Sergot et Saives, 2018 : 339).

Les trois dimensions du concept de lieu sont les suivantes : les places sont « relationnelles et construites perpétuellement à travers les relations ». Cela la conduit ainsi à considérer les échelles géographiques comme connectées, et ainsi considérer le local et le global comme mutuellement constitués (2005 : 102). Deuxièmement, les lieux sont des événements spatio-temporels. Cela implique de les considérer comme multiples de l'intérieur et ouverts (2005 : 141, cité par Sergot et Saives, 2018 : 341). Troisièmement, les lieux sont toujours inachevés et ouverts.

*2.1.4.4. L'espace libre ou le « free space »*

Le concept de « free space » (ou « safe space ») est issu de la littérature sur les mouvements sociaux a été introduit par Evans (1979) ; il fait référence à des « milieux à petite échelle, au sein d'une communauté ou d'un mouvement, hors du contrôle direct d'un groupe dominant ; ils permettent ainsi de générer une mobilisation politique » (Poletta, 1999).

*2.1.4.5. Le concept « d'hétérotopie » de Foucault*

Foucault (1967/2004) a introduit le concept philosophique « d'hétérotopie » qui, comme les « coulisses » de Goffman (1959), fait référence à des lieux ou des espaces en dehors de la norme dominante. Foucault définit les hétérotopies comme le lieu physique de l'utopie, où l'imaginaire est hébergé, comme une cabane d'enfant ou un théâtre. Les hétérotopies permettent aussi la mise à l'écart, comme le sont les asiles, cimetières et maisons de retraite… Ce sont en fait des lieux à l'intérieur d'une société qui obéissent à des règles qui sont différentes, et dont certains sont créés pour des activités particulières, comme les parcs d'attractions, les lieux de culte et les stades de sport. (2004)

*2.1.4.6. Les espaces « liminaux »*

Étymologiquement, le concept de liminalité dérive du mot latin *limen* qui signifie un seuil ou une limite et suscite quelque chose spatialement ou temporellement « entre les deux » (Turner, 1974). Turner (1974) décrit la liminalité comme un état où l'individu est « entre et entre » une position sociale, ou une identité et un espace libéré de « l'obligation structurelle » (Turner, 1987 : 27) et « tout peut arriver » (Turner 1974 : 13). Selon Dale et Burrell (2008), les espaces liminaux existent à la marge des espaces orthodoxes, mais sont adjacents à d'autres espaces conventionnels. Ce sont des espaces à la frontière, à la limite de deux espaces dominants, et qui ne font pas entièrement partie de l'un ou l'autre. Dale et Burrell soulignent que cette catégorie diffère des espaces marginaux, bien qu'ils partagent des similitudes. Pour eux, les « zones frontières » sont les limites entre les différents types d'espaces habitables ; ils ne sont pas la limite entre les espaces habitables et les espaces non habitables.

Iedema et Carroll, (2011 : 44) se sont penchés sur les « micro-géographies de la vie » comme étant plus petites et considérées comme des espaces liminaires acquis. Ils ont particulièrement ciblé les couloirs dans l'hôpital et ont montré comment ils pouvaient fournir un « espace transitoire » où le personnel hospitalier pourrait partager des informations importantes et informelles sans conventions organisationnelles (Iedema et Carroll, 2012 : 41). De même, Shortt (2015) a attiré l'attention sur les espaces liminaires du lieu de travail, comme les armoires, les escaliers, les passerelles et le rôle qu'ils jouent au sein de l'organisation. À parti d'une étude sur plusieurs salons de coiffure, elle met en lumière la façon dont les espaces liminaires sont rendus signifiants par les travailleurs et les définit comme « espaces d'habitation transitoires ».

*2.1.4.7. Les « non lieux » d'Augé*

Augé (1992) a introduit le concept de « non-lieu » pour décrire les espaces transitoires, interchangeables et monotones de la vie moderne, tels que les aéroports, les supermarchés et les chaînes d'hôtels. Selon Augé, les non-lieux sont des espaces instrumentaux dépourvus de sens, de relations sociales ou d'identification ; ils existent temporairement et n'ont aucune connotation de relations, d'histoire ou d'identité pour les individus qui les occupent. Ils mettent en évidence l'existence et l'importance rapidement croissante des espaces transitoires dans le monde modernisé et globalisé d'aujourd'hui.

## 2.2. Vers une conception de l'espace incarné et processuel

### 2.3.1. Une évolution du champ vers une perspective pratique et processuelle de l'espace

De manière plus récente, notamment avec l'apparition du livre de Dale et Burrell (2008) et de Kornberger et Clegg (2006), les chercheurs ont commencé à suggérer que l'espace était plus fluide que ce qu'il était. Il fut considéré non plus comme un contenant fixe et neutre pour les activités organisationnelles, mais comme un espace pratiqué et modifié, de la même manière qu'il a été conçu. Cela nous conduit à étudier l'espace comme un processus produit non seulement par sa planification, mais par la façon dont les membres l'habitaient, l'occupaient et même l'imaginaient. Notons que cela rejoint totalement une perspective lefebvriste de l'espace.

L'apparition d'une perspective de l'espace comme processus a émergé avec un article important, celui de Beyes et Steyaert (2012), qui amène le concept de *spacing.* Nous avons vu dans les parties précédentes que le la littérature sur les espaces organisationnels avait connu un premier tournant ou changement de paradigme avec la mobilisation des travaux de Lefebvre et le passage d'une définition de l'espace comme « contenant neutre » et statique à celle d'un espace tridimensionnel, social, qui agit et produit des relations sociales.

On pourrait qualifier l'article de Beyes et Steyaert (2012) de second tournant : ils définissent l'espace dorénavant comme « performatif et processuel » et amènent la notion de « *spacing* ». Il ne s'agit plus de considérer l'espace comme un nom, mais comme un verbe. Cet article est capital pour la littérature, comme l'attestent Stephenson et ses collègues (2020) qui, dans leur revue de littérature, développent une perspective processuelle de l'espace.

Beyes et Steyaert (2012) font le constat que la littérature qui porte sur les espaces organisationnels, qui a connu un « *spatial turn* », se fonde en grande partie sur la conception de Lefebvre de l'espace et notamment sur la triade spatiale. Or pour eux, l'interprétation de Lefebvre dans la littérature a eu tendance à réifier la distinction entre les différentes catégories de l'espace ; une lecture qui exagère la dimension essentialiste de son œuvre et ne prend pas en compte le devenir spatial du quotidien. (2012 : 3)

À ce titre, Beyes et Steyaert critiquent le livre de Dale et Burrell (2008) qui selon eux, accentue la dichotomie entre le « calcul froid » de l'espace conçu et l'incarnation de l'espace vécu qui est traité séparément. Les espaces vécus sont traités comme des espaces distincts, de contestation ou de créativité - traitant ainsi potentiellement l'espace vécu comme une sphère

séparée et d'une certaine manière plus authentique. C'est, pour les auteurs, une représentation « orthodoxe » de l'espace (2012 : 3). C'est donc pour cela que Beyes et Steyaert proposent d'étudier la *Rythmanalyse* de Lefebvre, œuvre sous-exploitée qui donne à voir une dimension beaucoup plus incarnée, processuelle et mobile des relations spatiales.

Inspiré par l'esthétique du film en slow motion de Bill Viola, *The Raft*, cet article propose d'enrichir une conceptualisation de l'espace et de la recherche de l'espace organisationnel en amenant le concept de *spacing*. Cela implique de repenser l'espace comme un espace « processuel et performatif, ouvert et multiple, pratiqué et du quotidien » (2012 : 3).

Pour les auteurs, on peut trouver dans la *Rythmanalyse* de Lefebvre une invitation « à concevoir l'espace non pas comme une réalité statique, mais comme actif, génératif, à faire l'expérience de l'espace tel qu'il est créé par l'interaction, comme quelque chose que nos corps réactivent et qui, par cette réactivation, nous modifie et nous transforme à son tour » (Ross, 2008 : 35, cité par Beyes et Steyeart, 2012 : 12). Les auteurs proposent un concept d'espace comme « *spacing* », performatif et ouvert, qui relève d'une composition de forces multiples, de matérialités, qui voit le corps comme un ensemble de relations spatialisées, et de l'affectivité des relations et une pratique politique (2012 : 12).

La revue de littérature de Stephenson et ses collègues (2020) essaie, en plus de définir ce que sont les espaces organisationnels et ce qu'ils produisent, d'apporter une perspective processuelle de l'espace. Les auteurs ont effectué une recherche dans la base de données EBSCO afin de trouver des articles publiés sur le thème de l'espace organisationnel. Ils ont sélectionné une liste de de 308 articles provenant de 51 revues de gestion à partir des mots clefs espace, espacement, processus et organisation.

Ils offrent ainsi une typologie de cinq orientations de processus à partir de leur lecture de la littérature : développer, transitionner, imbriquer, devenir et constituer ; ainsi que quatre construits spatiaux importants : le mouvement, les frontières, l'assemblage et les échelles. Ces construits sont essentiels en cela qu'ils nous éclairent sur la manière dont l'espace se construit et permet d'organiser. On notera que les auteurs empruntent les deux premiers construits, le mouvement et les frontières, à Weintfurtner et Seidl (2018). Le troisième, l'assemblage, ressemble fortement au construit de distance de Weintfurtner et Seidl (2018). Enfin, le dernier, l'échelle (*scaling*), est repris de Taylor et Spicer (2007).

Stephenson et ses collègues font un état de la littérature et présentent les travaux qui traitent de l'espace comme un processus, c'est-à-dire qui s'apparente à une dynamique de mouvements, performance, flux et routines changeantes. Les auteurs définissent cinq grandes orientations de l'espace comme processus : « développant, transitionnant, imbriquant, devenant et constituant ». Les auteurs soulignent que le travail est produit partout et qu'il n'est pas limité seulement aux bureaux. Le lieu du travail contemporain s'est déplacé des bureaux aux domiciles, cafés, espaces de co-working, tiers-lieux et lors des trajets en transport. Cnossen, de Vaujany et Haefliger (2020) font d'ailleurs le même constat dans un article sur la théorie des organisations et la rue : les personnes sont aujourd'hui amenées à travailler partout dans la rue grâce à leur smartphone, que ce soit en terrasse, sur un banc, ou en attendant le bus.

Ainsi, il s'agit d'étudier les aspects matériels de l'espace, en relation avec les pratiques et activités du travail, comme un processus organisationnel. Dans la même logique que celles de ces auteurs, d'autres travaux ont poursuivi une perspective de l'espace comme formé et reformé continuellement par des pratiques spatiales créées entre humains et artefacts matériels. Les recherches dans cette voie ont défini l'espace comme un processus émergent, continu, plutôt qu'une unité statique.

La perspective processuelle, qui est la contribution principale des auteurs, remet en question le postulat selon lequel les structures physiques et la distance mesurable déterminent l'espace. Les auteurs soulignent que les agencements spatiaux, ou les caractéristiques physiques, sont incapables de renseigner les dynamiques des espaces organisationnels dans le travail contemporain. La perspective processuelle met en évidence quatre éléments clefs : le mouvement, les frontières, les agencements et les échelles spatiales.

Les auteurs mettent en avant l'importance du travail de frontières, exemplifié par les travaux sur la production de frontières (« *boundary work* »). Les auteurs qui emploient une perspective processuelle « forte » conçoivent les assemblages comme fluides et les configurations en train de changer continuellement ; celles-ci façonnent et structurent l'espace (Knox et al., 2008). Les travaux analysent la façon dont différents objets, corps et expériences affectives sont connectés entre eux et performent l'espace. Cet assemblage continu rend ainsi l'espace si unique et difficile à contrôler.

Dans la littérature de gestion, des études ont examiné les affordances (Gibson, 1986) et les appropriations (Graumann, 1976) qui ont émergé dans les pratiques spatiales. Les affordances

se réfèrent à ce qu'un cadre physique ou spatial donné permet de faire lorsque les acteurs le perçoivent (Fayard & Weeks, 2007). La recherche sur les affordances spatiales a présenté l'espace comme étant social, mais aussi matériel, et tel qu'il est mis en œuvre dans les pratiques organisationnelles qui ont changé au fil du temps.

Les affordances ont également créé des types d'espaces par le biais d'interfaces sociales et matérielles changeantes. Plus précisément, Jarzabkowski et al. (2015) ont illustré la manière dont différentes connexions corps-matériel-discursif permettaient des types particuliers de travail stratégique. Par exemple, la pratique consistant à orienter plusieurs employés vers un écran d'ordinateur pour que tout le monde puisse le voir en même temps a créé un espace mutuel qui a permis la collaboration tout en se concentrant sur un seul employé à l'écran, ce qui a permis un espace privé pour le travail de calcul. De cette façon, l'orientation des personnes et des objets a créé des espaces permettant des types particuliers d'activités de travail (Kornberger et Clegg, 2004).

### 2.3.2. Construire une matérialité sociale : les politiques spatiales et incarnées dans l'organisation

Dale et Burrell (2008 : ch6) explorent la pertinence de la « matérialité » et de « l'incorporéité » pour comprendre la vie spatiale, sociale et organisationnelle. C'est en quelque sorte la clef de voûte de la compréhension des différents espaces et production de l'espace. Pour cela, les auteurs analysent pourquoi et comment la matérialité et l'incorporéité ont été négligées dans la théorie des organisations.

Pour eux, la matérialité est trop souvent considérée comme acquise et accidentelle par rapport aux interactions sociales ; elle constitue une « présence absente » (2008 : 204). Le manque d'importance à la matérialité en sciences sociales peut s'expliquer par la tradition cartésienne, qui privilégie l'esprit et le sépare du corps et du monde tangible. Cela explique notamment pourquoi les ethnographies tendent à privilégier l'étude des discours, de la culture et de l'identité organisationnelle au détriment du matériel, qui est relégué au plan de contexte et non d'objet empirique (2008 : 205).

Dale et Burrell avertissent que réincorporer le matériel dans une perspective du travail, même si c'est louable, semble laisser croire que le matériel est inerte, qui peut être manipulé par ceux qui possèdent le pouvoir et qui devient alors des instruments de contrôle organisationnel. Cette

perspective selon eux, limite l'aspect peu intentionnel des matérialités et la réciprocité des relations sociales matérielles qui se construisent réciproquement (2008 : 206).

Les auteurs mentionnent plusieurs courants en sciences sociales qui se sont intéressés à la matérialité, notamment la théorie de l'acteur réseau. Mais Dale et Burrell reprochent à ce courant de perpétrer le dualisme cartésien, qui oppose la matérialité au social. Ensuite, les auteurs tentent de développer le concept de « matérialité sociale » : le social et le matériel interagissent mutuellement et sont ainsi inséparables (2008 : 210). « La matérialité est empreinte de culture, langage, imagination et mémoire ; elle ne peut être réduite à un simple objet ou une simple objectivité ». Et plus encore, les hommes incarnent l'agence sociale à travers une matérialité qui produit simultanément la forme de cette agence sociale » (2008 : 210).

Au-delà de leur utilité et de leur valeur symbolique, les objets ont la capacité d'incarner l'intermédiaire d'une multitude de relations sociales par exemple, par la réciprocité du « don » (Mauss, 1923), le fétichisme, l'échange monétaire, la performativité, la marchandisation et la personnalisation (2008 : 211).

C'est la trivialité de la matérialité qui la rend à la fois cachée et si puissante. Les auteurs expliquent le concept « d'enchevêtrement » (*entanglement*) ; pour cela, ils développent la métaphore de la rivière et de ses rives pour expliquer la relation entre la matérialité et la vie sociale. Laquelle construit l'autre ? Est-ce la rivière qui produit les rives ou est-ce les rives qui dirigent le cours de la rivière ? Par cette métaphore, on comprend que le matériel produit à la fois une structure et du mouvement, tout comme le social ; la rivière et ses rives sont toutes les deux sont enchevêtrées et encastrées, comme le social et le matériel.

Par la suite, les auteurs évoquent l'incorporéité (*embodiement*) et ce que cela signifie pour la matérialité sociale. Lefebvre perçoit l'incorporéité et le corps à travers une lecture phénoménologique et sociologique du corps ; la compréhension est clef pour comprendre l'espace social. Contrairement à la notion de corps, qui renvoie à une conception cartésienne en opposition à l'esprit, la corporéité est un concept plus actif et renvoie à une notion à la fois corporelle et sociale. L'expérience incorporelle renvoie à la relation à soi et aux autres, aux représentations sociales, projections psychologiques et images culturelles. Enfin, l'incorporéité remet en question l'idée « du corps » comme objet naturel et universel (2008 : 215), qui se

traduit souvent par la norme de l'homme blanc valide, et reconnaît ainsi la multiplicité des différences et leur construction sociale et culturelle.

À partir de ces éléments théoriques sur les concepts de matérialité et d'incorporéité, les auteurs se tournent vers les espaces organisationnels et notamment de l'exemple de EnergyCo's, une entreprise que les auteurs ont observée pendant 8 années.

## 2.3. L'organisation de l'espace

Dans cette troisième et dernière partie de chapitre, je m'intéresse aux études qui ont été menées en dehors des bâtiments des organisations. Si nous avons vu en quoi consistaient les espaces organisationnels et les problématiques qu'ils soulevaient, il s'agit maintenant de nous intéresser à l'organisation *de* l'espace : en somme, ce que l'espace produit. Il s'agit non plus de s'intéresser à l'espace des organisations, mais à l'organisation des espaces ; j'adopte ainsi une perspective beaucoup plus macro de l'espace, qui vient « organiser », c'est-à-dire mettre un ordre dans la vie sociale et urbaine.

L'organisation de l'espace nous amène à nous interroger sur le rôle de l'organisation hors de ses murs et de l'espace public. Or malgré le nombre important d'organisations présentes dans l'espace public, comme les événements culturels (Islam et al., 2008), la police (Machin & Marie, 2011 ; Courpasson & Monties, 2017), les pompiers, les nettoyeurs de rue (Hughes et al, 2017), les postiers (Geddes, 2005), et bien d'autres encore, rares sont les travaux qui analysent le rapport de l'organisation à un espace « ouvert ».

Nous présentons dans un premier temps les travaux qui traitent des organisations hors de leurs murs, pour arriver au constat qu'il manque encore une théorisation de l'organisation dans l'espace public. Puis nous amenons d'autres travaux, toujours sur l'espace urbain, mais qui analysent la production spatiale de l'État ou de la ville sur l'espace vécu des habitants.

### 2.3.1. Le bâtiment comme frontière fixe

Avant de nous intéresser à l'organisation dans un espace ouvert, il s'agit de rappeler que la plupart des études qui étaient jusqu'à présent conduites sur les espaces organisationnels portaient sur des organisations dans des bâtiments. Or, les murs des bâtiments ne sont pas neutres ; ils établissent des frontières statiques, qui délimitent une zone physique (Stephenson

et al., 2020) et un espace privé. Le bâtiment d'une organisation offre « du prestige, de la visibilité et un sentiment d'identité collective » (Leslie, 2011) et « un ancrage matériel solide » (Monteiro & Nicolini, 2015 : 64) nécessaire à l'organisation pour mettre en place son activité.

Un bâtiment peut incarner jusqu'à plusieurs éléments organisationnels, comme « des objectifs de l'entreprise » (Dale, 2005 : 666) : on peut penser à des objectifs financiers ou créatifs ; ou encore la légitimité de l'organisation (de Vaujany & Vaast, 2014).

De plus, le bâtiment, par sa structure physique, permet d'organiser « les flux de communication, de connaissances et de mouvement » (Kornberger & Clegg, 2004, p.1108) ou de travailleurs ; ainsi, les bâtiments structurent grandement les activités des organisations. S'interroger sur le rôle que joue le bâtiment sur l'organisation — pour ensuite mieux interroger ce que son absence produit sur l'organisation — est d'autant plus pertinents en ces temps de pandémie et de l'importance croissante du télétravail (Sewell et Taskin, 2015), où non seulement les maisons, mais aussi les cafés et les espaces de co-travail (Fabbri, 2016) deviennent la scène du travail organisationnel.

Ainsi, si le bâtiment permet de délimiter l'activité de l'organisation en délimitant des frontières fixes, comment agit-elle hors de ce bâtiment ? Dans un espace ouvert qu'elle ne peut maîtriser ? Pour répondre à cette question, nous analysons dans les parties suivantes des travaux qui portent sur des organisations hors de leurs murs, et tentons de comprendre s'ils possèdent des caractéristiques communes.

### 2.3.2. Les travaux qui portent sur les organisations dans l'espace public

Nathalie Raulet-Croset (2013) se concentre sur les spécificités de coordination dans un contexte de « fluidité organisationnelle » avant de se demander si l'espace a une influence sur cette coordination émergente. Elle montre notamment, à travers un cas d'incivilités, que les « espaces urbains supportent les activités organisationnelles, du moment qu'ils sont mobilisés pour permettre des pratiques de coordination, évoluent et deviennent des espaces organisationnels » (2013 : 159). L'auteure procède pour cela à deux études de cas portants sur les incivilités dans des quartiers difficiles d'Essonne, où les résidents ont été amenés à remarquer par exemple, du vagabondage dans les entrées des immeubles, des ordures qui traînent, des nuisances sonores, des graffitis, etc. L'auteure avance que lorsque des organisations éphémères émergent autour de phénomènes ancrés spatialement, les acteurs peuvent mobiliser l'espace pour créer des

« points de référence » qui deviennent alors le fondement, la base de la coordination ; les acteurs mobilisent alors l'espace comme ressource pour la coordination.

Cnossen et de Vaujany et Haefliger (2020), dans un article nommé « *the street and organization studies* » ont le mérite d'interroger le lien entre les organisations et la rue. Or, comme le soulignent les auteurs, la littérature n'a pas encore abordé un sujet qui est pourtant un lieu où il est commun de s'organiser depuis des siècles : la rue. Les auteurs identifient quatre « modes » de relation entre l'organisation et la rue : quand on organise dans la rue, quand on organise grâce à la rue, l'entrée de l'organisation dans la rue, puis l'entrée de la rue dans l'organisation. Leur argument principal est que c'est la « co-occurrence » à la fois du symbolique (la rue comme style) et du matériel (la physicalité de l'espace urbain) qui présentent des pistes de réflexion pour penser la relation entre organisations, l'*organizing* et la rue.

Les auteurs suggèrent à d'autres chercheurs de poursuivre des études sur les organisations dans l'espace public ou la rue, ce qui selon eux, offre de nombreuses opportunités méthodologiques et épistémologiques. Ils font le constat que les organisations deviennent de plus en plus comme dans la rue et que les frontières entre ces espaces semblent s'effacer : non seulement les personnes travaillent plus dans la rue sur leur smartphone, sur un banc ou en attendant le bus, mais les bureaux ressemblent de plus en plus esthétiquement à la rue : grandes fenêtres en verre, graffitis sur les murs, open-space qui s'apparentent de plus en plus à l'espace urbain (Cnossen et al., 2020).

Dans le même esprit, l'article de Munro et Jordan (2013) s'intéresse aux performances d'artistes au Fringe Festival d'Édimbourg, et notamment de leurs pratiques spatiales, qui ont lieu dans l'espace public. Ils adoptent pour cela une perspective processuelle de l'espace, c'est-à-dire qui conçoit que « l'espace est activement créé par des processus d'organisation plutôt que d'être un simple épiphénomène d'espaces architecturaux » (2013 : 1501).

Les auteurs mettent en évidence que les artistes s'approprient l'espace public par des « tactiques spatiales » (de Certeau, 1984), des pratiques corporelles qui leur permettent de créer des frontières temporaires et qui créent temporellement leur scène, c'est-à-dire leur espace de travail. Les auteurs qualifient cet espace de travail comme d'un espace « hybride ». La différence avec Raulet-Croset est qu'elle explique que ces pratiques conduisent à recréer des espaces organisationnels, des « situations de gestion » (Girin, 1990) dans l'espace public ; tandis que Munro et Jordan (2013) parlent d'espaces hybrides, c'est-à-dire des espaces dont les

frontières sont poreuses ou floues, comme dans le cadre du télétravail où la séparation entre espace domestique et professionnel est floue, ou les « tiers lieux », qui ne sont ni des bureaux ni un endroit domestique. Ce concept est particulièrement approprié pour les artistes de rue, où l'espace public est alors leur scène et le « lieu de travail » de leur performance (2013 : 1499).

Le deuxième résultat de l'étude est d'analyser la manière dont les artistes socialisent dans l'espace public et négocient avec les parties prenantes comme les commerces, l'office du Fringe Festival et le conseil municipal ; cela les conduit à faire le lien entre des tactiques spatiales et des questions plus macro qui concernent l'espace public. Ils utilisent pour cela le concept de « *smooth space* » de Deleuze et Guattari (1980), c'est-à-dire, « d'espace lisse ».

Deleuze et Guattari (1980) ont opposé le concept « d'espace strié » à celui « d'espace lisse ». L'espace strié peut être défini comme un espace euclidien étendu, où l'espace est compris d'un point de vue extérieur et peut être considéré comme un tout. Cette conception de l'espace est une conception mesurable et quantifiable, qui peut être cartographiée et rendue gérable. En revanche, l'espace lisse est défini en fonction de ses qualités intensives et de la manière dont il est occupé. Les espaces lisses ont tendance à être difficiles à cartographier et à réguler, comme les espaces ouverts de la mer, du désert et de la steppe. Deleuze et Guattari parlent de la ville comme de « l'espace strié par excellence », mais ils notent également qu'il existe au sein de la ville des forces qui remettent constamment en question ses limites formelles et régulent les flux. Pour Munro et Jordan, les artistes de rue sont des forces similaires : « ils créent leurs propres espaces lisses au sein des réseaux formels de la ville » (2013 : 1502).

Enfin, les auteurs montrent que ces tactiques spatiales ont une « agence » ; les frontières de ces espaces hybrides peuvent devenir plus ou moins stables ou fluides. Les artistes de rue emploient donc un ensemble de tactiques spatiales pour exploiter la fluidité des frontières et des espaces, et ainsi, être capables de réaliser leur performance artistique. Si cet article tente de théoriser l'organisation dans l'espace public, ce qu'il fait davantage d'un point de vue des pratiques micro, il ne développe pas exactement les mécanismes qui permettent de créer des espaces lisses.

Les travaux que je présente ensuite ne traitent pas de l'espace public en tant que tel, mais des activités qui ont lieu dans des espaces publics. Ce qui nous intéresse alors est la nature de ces activités.

En l'occurrence, l'article d'Allen et Brown (2016) prend pour exemple le mémorial des attaques terroristes de 2005 dans le métro londonien, présent dans le parc de Hyde à Londres. Si les auteurs ne traitent par d'organisation en tant que telle, ils analysent la production d'une mémoire collective dans l'espace via la matérialisation du mémorial. Ils utilisent pour représenter le phénomène de mémoire collective la métaphore de « tissage » (*meshwork)* d'Ingold (2013) pour décrire les flux des différentes personnes qui viennent voir le mémorial. Pour les auteurs, le site du mémorial est « ouvert » à la commémoration ; sa particularité réside non pas dans sa capacité à endurer dans le temps et transmettre la mémoire des attentats, mais dans sa « *perdurance* » (Ingold, 2013) matérielle, c'est-à-dire le fait de perdurer dans le temps. Le mémorial permet d'attirer ainsi les flux différents des activités commémoratives qui deviennent liées et nouées les uns aux autres, par l'espace du mémorial (2016 : 13).

Cet article fait référence ainsi aux « flux », comme Knox et ses collègues (2008) : ils ont en commun l'idée d'une organisation spatio-temporelle comme l'arrangement provisoire et continu de mouvements variables continus. La contribution spécifique de la métaphore d'Ingold est d'attirer l'attention sur la correspondance des trajectoires ou de « flux » qui sont établis en les reliant entre eux.

Ainsi, Brown et Allen considèrent l'espace de commémoration comme un maillage, qui rassemble les lignes de pensée et de sentiments collectifs en correspondance avec les flux matériels (2016 : 15). L'idée de maillage permet d'illustrer que le site est considérablement plus ouvert, tant au niveau de la narration que de l'interaction. L'espace du mémorial de Hyde Park est alors un processus relationnel, plutôt que fixe (2016 : 23).

Ce qui nous intéresse dans cette étude est qu'elle a lieu dans un lieu public, un parc. Or les auteurs démontrent que le mémorial est lié au caractère public du parc. D'une part parce qu'il est ouvert à tous, et que tout le monde peut participer au « maillage » du *meshwork* et à la production d'une mémoire collective. Cela fait que le mémorial est sujet à des imprévus, comme l'inscription de graffitis ou le fait que des personnes viennent dormir à côté ; mais qui participent également dans la production de trajectoires du mémorial (2016 : 25). D'autre part, et il s'agit ici d'une interprétation personnelle, le mémorial prend part à l'espace public parce que son objet participe à l'utilité publique, ici la mémoire collective.

Un autre article qui traite des espaces hors des bâtiments est celui de Grey et O'Toole (2018). Ils analysent la construction de l'identité de l'espace maritime au sein d'une communauté de

sauveteurs en mer et leurs identifications au lieu de la mer. C'est ce qui constitue l'originalité du papier : s'intéresser à l'identité d'un lieu ouvert, l'espace maritime, et la façon dont celui-ci devient chargé de sens (*meaningful*) pour les acteurs. Les auteurs enrichissent ainsi les travaux sur la relation personnelle que des personnes développent pour des lieux ; ils montrent ainsi que le lieu et l'identité sont inextricablement liés. Cela est particulièrement vrai pour les espaces ouverts, comme les « non-lieux » (Augé, 1995), car ce sont des « lieux transitoires et interchangeables (par exemple, les aéroports) et qui sont toujours des lieux qui se recoupent avec l'identité » (Grey et O'Toole, 2018).

Crevani (2019) analyse également un lieu extérieur : les montagnes suédoises. Son papier développe de manière originale le concept de « présence organisationnelle », c'est-à-dire la manière dont une organisation construit sa présence dans un lieu et fait un « travail de lieu » (*place work*) via ses représentants, d'autres personnes extérieures à l'organisation et des artefacts, qui participent collectivement à produire la présence de l'organisation dans ce lieu. L'auteur analyse dans son étude une société de randonnées suédoise, son site internet et les journaux de deux randonneurs. Elle montre que la présence de l'organisation est matérialisée par les trajectoires agissant au nom de l'organisation et s'adressant à d'autres trajectoires qui se croisent et se rencontrent (2019 : 12). Ainsi, les montagnes suédoises peuvent donc être considérées comme un lieu qui est « continuellement reproduit par les trajectoires arrivant à cet endroit et s'y rapportant ».

L'auteure définit ainsi le lieu « comme un événement constitué d'un ensemble de trajectoires liées à un lieu ». De plus, les lieux sont relationnels : ils sont liés et connectés à d'autres lieux (Massey, (2005). L'article nous donne à voir le potentiel de connaissances qu'il reste à développer sur l'organisation quand il s'agit d'explorer des questions liées à l'endroit des organisations, et quand le lieu est analysé comme un processus. Cela permet d'élargir notre apprentissage du management et de l'organisation en nous montrant que les lieux que les représentants des organisations contribuent à reproduire s'étendent au-delà des bâtiments, des usines et des bureaux - des lieux souvent étudiés de manière critique (2019 : 18).

Ainsi, dans les articles que je viens de présenter, nous pouvons noter plusieurs points communs liés au fait de s'organiser dans un espace ouvert. D'une part le nombre d'imprévus difficilement contrôlables liés au caractère ouvert du lieu : les incivilités qui peuvent apparaître dans l'espace urbain (Raulet-Croset, 2013), les graffitis sur le mémorial (Allen et Brown, 2016), et ainsi, la nécessité de négocier l'espace avec d'autres acteurs (Munro et Jordan, 2013). Il est également

question de frontières qui ont tendance à s'effacer dans l'espace ouvert (Cnossen et al., 2020) ou à devenir poreuses (Munro et Jordan, 2013). On notera l'importance des pratiques pour s'organiser, qui permettent des « points de référence » créateurs d'espaces organisationnels (Raulet-Croset, 2013) ou des pratiques spatiales qui produisent des « espaces de travail » pour les artistes de rue (Munro et Jordan, 2013). Enfin, le caractère ouvert de l'espace est symbolisé par la fluidité des mouvements de personnes ou d'objets : on parlera de « trajectoires » (Crevani, 2019), de flux et de maillages (Allen et Brown, 2016).

### 2.3.3. Des articles qui traitent des espaces semi-publics

Je présente dans cette partie les manières de s'organiser dans les espaces semi-publics comme les centres commerciaux (Yli-Kauhaluoma, et Timonen, 2016) ; les gares (Grandazzi, 2018), les aéroports (Knox et al., 2008 ; Knox, O'Doherty, Vurdubakis et Westrup, 2015). On remarquera que les auteurs se réfèrent pour parler de ces espaces au concept de « non-lieu » d'Augé (1992).

Dans un premier espace semi-public, l'aéroport, Knox, O'Doherty, Vurdubakis et Westrup (2008) nous donnent à voir comment l'organisation des aéroports se fait par un contrôle des flux et du mouvement des passagers et des bagages. Cela se traduit par des « modes de mise en ordre » (*mode of ordering*) qui permettent de faciliter les flux d'échanges et d'interactions, de construire et maintenir « l'espace des flux » (2008 : 871). En déconstruisant ces modes de mise en ordre, les auteurs dévoilent une logique qui permet la constitution d'assemblages hybrides de flux de sujets et objets (2018 : 875). Les auteurs mettent notamment en avant la place des agents, qu'ils qualifient de « *flow controller* » et dont les actions sont des « gymnastiques effrénées », qui restent cachées ou peu remarquables dans l'arrière-plan de l'aéroport (2008 : 878).

Grâce aux technologies de l'information, la gestion des objets peut être rendue encore plus rapide et intensive. Les *flow controllers* doivent donc rester en vigilance accrue d'un incident ou une collision qui peut se transformer en « tempête de neige » (2008 : 878). Les auteurs soulignent que les notions de frontières, la définition des sujets et objets et leurs contenus deviennent alors de plus en plus dispersés et incertains en passant par des espaces multidimensionnels d'un aéroport. Les matérialités deviennent chargées de volatilité et incertitude ; un sac ou un passager peut devenir à tout moment une « alerte de sécurité » (2008 : 884). Ainsi, les auteurs peignent une image de l'aéroport comme le théâtre d'un flux perpétuel,

qui s'assemble et se constitue par des artefacts et sujets. L'espace des lieux semi-publics n'est plus, selon les auteurs, un « contenant stable et délimité », mais s'apparente de plus en plus à une « hétérotopie » ou à un lieu hybride entre réel et virtuel (2008 : 884).

Une autre étude qui porte sur un espace semi-public est celle d'Yli-Kauhaluoma et Timonen (2015). Les auteures ont conduit une étude de cas dans un grand centre commercial, situé au centre d'Helsinki, qu'elles qualifient « d'hybride » entre espace commercial et espace public. Elles montrent que le centre commercial pose des défis infinis aux acteurs locaux, comme les agents de sécurité, les agents de nettoyage et les commerçants, qui participent à l'organisation de l'espace et ainsi, dans la production et la maintenance d'un espace social dans un environnement urbain complexe. L'étude montre qu'à certains endroits du centre commercial, les acteurs locaux sont constamment dans le besoin de négocier l'espace social avec le public. Les tensions surviennent lorsque les acteurs locaux essaient de gérer les mouvements de foule et les matérialités du centre commercial. Par exemple, les agents de sécurité essaient de maintenir un courant continu et lisse de la foule dans le centre commercial, alors que les commerçants et la direction du centre essaient d'organiser des espaces calmes pour inciter les usagers à rester le plus longtemps, notamment dans le but de les faire consommer.

Les managers et les gardes de sécurité ont la lourde de tâche de devoir organiser et gérer le mouvement et le flux du centre commercial. Cela se traduit dans le contrôle des personnes qui entrent, se meuvent et occupent le centre, et en particulier de certains groupes sociaux, comme « des personnes sans-abri, des mendiants, des jeunes ou des minorités ethniques qui sont considérées comme dérangeantes et menaçantes » (2016 : 820). Ce contrôle se traduit par des technologies de surveillance et un code de conduite. Parmi les endroits qui sont particulièrement importants : l'entrée principale ainsi que les autres entrées, et la place centrale du centre commercial ; les acteurs locaux doivent constamment négocier l'espace social. De même, l'espace social est également géré dans les couloirs, les différents étages, et même dans l'entrée du centre commercial, où les personnes sont surveillées (2016 : 824).

Dans le centre commercial, les auteures notent qu'il y a différentes frontières, à la fois visibles et invisibles, que les gardes de sécurité essaient de contrôler. (2016 : 830) Ce contrôle est possible grâce à des caméras de surveillance et à l'observation sur site, par les patrouilles de sécurité, les équipes de nettoyage et les commerçants. Il arrive que les gardes de sécurité essaient d'empêcher l'accès à des coins ou des couloirs qui sont difficiles à contrôler en cas de comportements défaillants et demandent aux personnes d'avancer, alors que l'espace intérieur

du centre commercial est agréable et invite les passants à rester. Le contrôle du lieu se fait ainsi par les employés, mais également par la disposition du lieu : ses couloirs, étages et entrées (2016 : 833).

Enfin, l'exemple de ce centre commercial illustre un espace de « bricolage » entre espace public et commercial. Si le centre est privé, il a une fonction sociale comparable à un espace public ; le centre commercial est essentiellement un espace approprié par le public, pour le public (2016 : 832). Ce qui est également intéressant dans ce cas, c'est le paradoxe qui persiste : la direction du centre commercial essaie à la fois de faire rester le plus longtemps les personnes sur place afin qu'elles consomment, tout en essayant de réguler les usages non commerciaux – ce qui se fait par une sélection attentive des usagers et le contrôle des lieux. Ainsi, les auteures montrent que le centre commercial permet de servir des multiples rôles de l'espace social, comme un lieu de passage couvert, un lieu intérieur confortable, ou encore, un bricolage entre espace public et commercial.

Enfin, un autre travail important qui porte sur la gare comme espace semi-public ou « non-lieu » est la thèse d'Albane Grandazzi (2018). Elle qualifie l'espace de la gare « d'espace de transition », que « l'on traverse sans y demeurer » (2018 : 427), et montre le rôle des pratiques des agents de la gare dans l'émergence et le maintien de cet espace de transition. L'originalité de son travail réside dans la création du concept de « gestes frontières ». Les agents de la gare mettent en effet en place des pratiques corporelles qui leur permettent de gérer les flux et les orientations temporelles contradictoires des transitions dans la gare. Les agents parviennent à recréer une continuité dans la temporalité de la gare, qui est souvent interrompue par des événements imprévus. Elle développe ainsi une taxonomie de gestes-frontières pour illustrer la constitution de l'espace de transition : « gestes-frontières isolants, scéniques, directionnels, filtrants et atmosphériques » (2018 : 428).

Cette conceptualisation des gestes-frontières illustre la place des pratiques corporelles dans l'articulation entre l'espace, le temps, et la matérialité. Ainsi, ces pratiques sont « performatives » de l'espace de la gare : « c'est dans l'organisation d'une continuité pour les voyageurs en gare qu'émergent ces expériences de transition » (2018 : 428).

Ainsi, ces trois études qui portent respectivement sur un aéroport, un centre commercial et des gares nous permettent de saisir que les espaces semi-publics sont sujets à des événements imprévus ou des débordements liés au caractère « ouvert » de ces espaces. Ces espaces sont

donc sujets à des pratiques de contrôle par les agents des lieux, qui prennent forme par des matérialités (la structure du bâtiment du centre commercial par exemple), les technologies (comme dans l'aéroport) ou les gestes des agents (« les gestes frontière » dans la gare).

Un autre point qu'illustrent ces études est le caractère fluide de ces espaces, où les « flux » des personnes ou des objets sont dans un perpétuel mouvement. Et également le caractère paradoxal de la gestion de ces lieux : il s'agit à la fois de chercher à attirer du public et l'inciter à rester pour qu'il consomme (comme dans le centre commercial) ; tout en gardant un contrôle sur les débordements éventuels qui peuvent se produire – ce qui implique parfois d'arbitrer entre les deux logiques quand elles rentrent en contradiction.

### 2.34. Des travaux plus macro sur « l'économie politique » de l'espace

Si nous revenons à la seconde partie du livre de Dale et Burrell (2008), les auteurs discutent, non pas de l'espace de l'organisation comme dans la première partie, mais de l'organisation de l'espace. Ils s'appuient pour cela sur le concept « d'économie politique de l'espace », développé par Lefebvre à partir de sa lecture critique de « l'économie politique » de Marx. C'est une conception de l'espace qui est beaucoup plus large et macro que les études habituelles sur les espaces organisationnels, plus orientées sur les pratiques spatiales.

L'économie politique de l'espace s'intéresse non seulement aux relations économiques entre les différentes institutions, mais les envisage en plus en relation à l'espace social qu'elles produisent ou détruisent. Lefebvre considère également la façon dont les institutions sont connectées entre elles dans l'espace social et les manières dont elles produisent des séparations, distance et exclusion. Un point important que soulignent les auteurs, c'est la place des organisations dans la vie sociale et comment l'espace cristallise ces interrelations. « La relation entre l'individu et la production de biens les plus élémentaires comme la nourriture, les habits, ou le combustible pour la cuisine ou le chauffage s'effectue par l'intermédiaire de l'organisation. » (2008 : 140)

Dale et Burrel (2008) parlent ainsi de l'organisation (de l'espace), non pas comme une « unité économique individuelle, mais comme le processus social qui produit un ordre matériel et social, et qui ainsi, produit un sens culturel et historique » (2008 : 141). Il s'agit d'étudier les effets de l'organisation à une échelle plus large, sur la construction de la société, par exemple. L'économie politique de l'espace change une vision « neutre » des rapports entre organisations

et ainsi les politise. Les auteurs illustrent comment l'organisation de l'espace est produite dans l'espace urbain grâce à l'exemple du corridor de Vasari à Florence. Tout en créant un pont entre les fortunés, le couloir exclu physiquement et symboliquement. Il sépare les puissants des autres et fournit à la Cour un moyen d'observer la plèbe. Il symbolise ainsi comment des moyens de connexion et de frontières spatiales et sociales peuvent être construites dans une ère concentrée.

Suite aux travaux de Dale et Burrell (2008) sur l'organisation de l'espace aux delà des organisations, et dans le prolongement de ceux d'Henri Lefebvre (1974 ; 1991), quelques auteurs se sont récemment intéressés à une échelle plus large que l'espace organisationnel : l'échelle de la ville. Je m'intéresse à des travaux issus du livre de Dale, Kingman et Wasserman (2018) « *Organizationnal space and beyond* », qui dans une troisième partie, mettent en avant des travaux qui portent sur l'espace urbain. La particularité de ce livre et que tous les chapitres font référence à Lefebvre, et montrent combien la pensée de Lefebvre est riche et reste sous-exploitée.

Lacerda (2018) analyse l'urbanisation de favelas du Brésil par l'État et mobilise le concept « d'espace abstrait » de Lefebvre, présenté dans la première partie de ce chapitre. Les favelas ont été pendant de nombreuses années le théâtre d'une présence militaire de l'État brésilien afin d'arrêter le trafic de drogues et de développer le territoire. Cette intervention de l'État dans la vie quotidienne des habitants des favelas illustre le concept d'abstraction spatiale ; Lacerda le qualifie de « violent ». Il montre que cette action favorise l'expansion de l'espace d'accumulation du capital via un processus de négation de l'espace social des habitants.

Lacerda montre qu'auparavant les trafiquants de drogue jouaient le rôle de l'État en mettant en place leurs propres règles et en apportant des aides financières ou médicales, contribuant à un bien-être social. Quand l'État mit en place un programme qu'il nomma « de pacification », il envoya de nombreux policiers afin d'y faire régner l'ordre. Le programme de pacification conduit au développement de nouveaux marchés, et le développement de petites entreprises. Ainsi, le programme contribua au développement d'un territoire capitaliste en réduisant le taux de criminalité. Il favorisa également le nombre d'initiatives culturelles à l'exception de la musique funk, qui rappelait trop le trafic de drogue.

L'analyse de Lacerda est que les trafiquants de drogue participaient de la production de l'espace social de la favela avant l'intervention étatique. Or, l'État n'avait pas implémenté son programme de pacification dans un objectif de proposer des services à la population, mais en

niant la nature du territoire dominé (2018 : 619). De ce fait, cela rejoint une abstraction spatiale du territoire, qui se produit de manière violente, via trois différents domaines : l'espace conçu (les articles de journaux faisant l'apologie du programme), l'espace perçu (l'occupation de la police) et l'espace vécu (la culture). La représentation de l'espace via la presse était un premier moyen de contrôle, puis par la police, et enfin par les interventions culturelles en modifiant l'espace vécu et le symbolisme. Ainsi, Lacerda démontre le rôle qu'un État peut produire un espace dominant, imposé aux habitants, via une « main invisible » et des mécanismes de contrôles qui agissent sur la triade spatiale.

Zhongyan Zhang adopte aussi une perspective plus macro en explorant les dynamiques spatiales de la ville et en y décryptant le rôle de l'État. Il nous livre dans le livre de Dale, Kingman et Wasserman (2018) une étude de cas sur la ville de Hangzhou en Chine. Zhang mobilise le concept de triade spatiale, mais s'intéresse aux trois éléments et analyse comment ils s'affectent et se transforment mutuellement pendant le processus de production spatiale. Il montre notamment, à partir d'une analyse auto-ethnographique, que l'espace urbain est un processus dynamique qui est produit par les interactions entre le conçu, le perçu et les éléments vécus de l'espace. Il avance que le paysage urbain illustre que la conception de la ville vise à promouvoir la consommation de masse. Cela se traduit notamment sur la politique d'accès aux routes : certaines voitures étant interdites de circulation certains jours, favorisant donc les personnes qui possèdent plusieurs voitures, et qui donc ont un fort pouvoir d'achat. Il montre ensuite comment les planificateurs urbains ont conçu les routes et l'espace pédestre ; comment les propriétaires de boutiques ont donné une nouvelle signification à l'espace, en annexant les trottoirs pour y mettre leurs produits. Cela s'explique selon l'auteur par la logique « consommateurs en premier » : les piétons n'ont pas de pouvoir de consommation (ils ne paient pas de loyers contrairement aux propriétaires des boutiques) et ne sont donc pas prioritaires par rapport aux propriétaires.

Enfin, il démontre comment les pratiques de dance sur les places (*square dancing*) ont été absorbées par la vie économique de la ville : des créneaux et un volume de musique furent attribués aux danseurs par la ville pour éviter les abus sonores. Ainsi, les personnes selon leurs lieux de résidence peuvent danser dans le parc de la résidence, ou dans le coin d'une rue. L'auteur nous démontre ainsi que l'utilisation du paysage urbain se fait toujours par une réappropriation urbaine de la ville (trottoirs), que l'État régule ou tolère, mais dans la logique de favoriser les « consommateurs en premier ».

Ainsi, Lacerda (2018) et Zhang (2018) nous ont permis d'analyser la production spatiale de l'État ou de la ville sur un territoire. Ils nous montrent cette production spatiale se fait de manière violente, par l'imposition de l'ordre étatique sur la vie sociale des habitants, en répondant à une logique capitaliste, qui favorisera l'entrepreneuriat où les consommateurs. Cette perspective macro de l'espace urbain est encore peu développée dans les travaux sur les organisations dans les espaces publics ou semi-publics ; nous remarquons par ailleurs qu'elle mobilise des concepts de Lefebvre.

# Résumé du chapitre 2

En conclusion de ce chapitre, nous avons vu l'évolution de ces quinze dernières années du champ des espaces organisationnels qui aboutit à une littérature déjà bien développée. Nous sommes ainsi passés d'une conception de l'espace comme contenant, à un espace processuel hors limite. La perspective processuelle, qui reste encore peu mobilisée, annonce des futurs prometteurs, car elle remet en question le postulat selon lequel les structures physiques et la distance mesurable déterminent l'espace. La perspective processuelle permet également de mieux comprendre les processus spatiaux à l'œuvre dans des espaces ouverts, publics ou semi-publics.

Les articles que nous avons présentés mettent en évidence plusieurs points liés au caractère ouvert de l'espace public. D'une part le nombre d'imprévus ou de débordement difficilement contrôlables liés au caractère ouvert du lieu : les incivilités qui peuvent apparaître dans l'espace urbain (Raulet-Croset, 2013), les graffitis sur un mémorial (Allen et Brown, 2016), ou encore les débordements dans un centre-commercial (Yli-Kauhaluoma, et Timonen, 2016). Par ailleurs, il est également question de frontières qui ont tendance à s'effacer dans l'espace ouvert (Cnossen et al., 2020) ou à devenir poreuses (Munro et Jordan, 2013), n'étant pas matérialisées par les frontières physiques d'un bâtiment. Un autre point qu'illustrent ces études est le caractère fluide de ces espaces, où les « flux » des personnes ou des objets sont dans un perpétuel mouvement. On parlera de « trajectoires » (Crevani, 2019), de flux et de maillages (Allen et Brown, 2016).

D'autre part, on notera que certaines organisations cherchent à rétablir un contrôle sur l'espace. C'est le cas des organisations présentes dans les espaces semi-publics, ou des artistes de rue (Munro et Jordan, 2013). Ce sont alors les pratiques des personnes de l'organisation qui sont structurantes et essentielles, qui prennent différentes formes selon les travaux. Il s'agit alors de mettre en place des pratiques de contrôle et de négociation de l'espace avec d'autres acteurs (Munro et Jordan, 2013). On notera l'importance des pratiques pour s'organiser, qui permettent des « points de référence » créateurs d'espaces organisationnels (Raulet-Croset, 2013) ou des pratiques spatiales qui produisent des « espaces de travail » pour les artistes de rue (Munro et Jordan, 2013). Ou encore, les pratiques des agents des centres commerciaux de contrôle via les technologies (Yli-Kauhaluoma, et Timonen, 2016), les « flux controller » dans l'aéroport (Knox et al., 2008) ou les « gestes frontières » dans la gare (Grandazzi, 2018). Ils mettent en évidence la place du corps et des matérialités dans les pratiques de contrôle dans les espaces ouverts.

La différence est que dans un espace semi-public, une organisation en a le contrôle ; alors que dans l'espace public, c'est l'État qui est garant du bon fonctionnement de l'espace. Nous avons vu également grâce aux travaux de Lacerda (2018) et Zhang (2018) que l'État était un régulateur important de l'espace public, bien plus que les organisations. Cette perspective macro de l'espace public est pourtant peu mobilisée ; les travaux portant sur l'organisation et les espaces ouverts sont davantage concentrés sur des pratiques micro. Une exception est l'article de Munro et Jordan (2013), qui analyse à la fois les tactiques spatiales des artistes de rue, et la production macro d'espaces lisses. Toutefois, s'il reste une exception, nous pouvons déplorer le fait que les auteurs n'articulent pas les deux échelles entre elles.

Enfin, il s'agira de noter le caractère paradoxal de la gestion de ces lieux ouverts ou semi-publics : il s'agit à la fois de chercher à attirer du public et l'inciter à rester pour qu'il consomme (comme dans le centre commercial) ; tout en gardant un contrôle sur les débordements éventuels qui peuvent se produire – ce qui implique parfois d'arbitrer entre les deux logiques quand elles rentrent en contradiction. Enfin, les espaces publics qui sont des lieux ouverts à tous sont sujets à une interprétation de chacun de leur signification, comme l'espace maritime (Grey et O'toole, 2018). Une organisation peut également organiser sa présence dans le lieu et y développer son identité (Crevani, 2019).

Ainsi, le constat que nous faisons de la littérature sur les organisations dans les espaces ouverts est que les travaux sont majoritairement concentrés sur une perspective micro de l'espace via une attention portée sur les pratiques spatiales. Les études portent le plus souvent sur une seule organisation, ce qui ne nous permet pas d'établir des comparaisons et d'acquérir une profondeur d'analyse. Et, malgré quelques travaux qui abordent une perspective macro de l'espace ouvert avec le rôle de l'État (Lacerda, 2018 ; Zhang, 2018), il n'existe pas à ma connaissance de travail sur les organisations dans l'espace ouvert avec une lecture englobante, qui implique à la fois une lecture micro, méso et macro du rapport de l'organisation à l'espace ouvert, et qui articule ces trois échelles entre elles. Au-delà du fait de pointer cette absence de travaux et de faire du simple « *gap spotting* » (Sandberg et Alvesson, 2011), il s'agit de permettre une lecture synthétique et englobante de l'organisation dans l'espace public et de mettre au jour des paradoxes et des défis auxquelles les organisations des espaces publics sont confrontées.

# PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE

Henri Lefebvre et son œuvre majeure, la Production de l'espace (1974), eu un impact très fort sur la littérature des organisations et de l'espace, en apportant une nouvelle manière de penser l'espace. L'espace n'est pas un objet neutre ou inerte, mais il est la production d'interactions sociales (Lefebvre, 1974). Si les bâtiments et les espaces de travail qui établissent des limites claires sont des éléments structurants des organisations, en organisant « les flux de communication, de connaissances et de mouvement » (Kornberger & Clegg, 2004, p.1108), on peut se demander comment les organisations parviennent-elles à exister sans bureaux ni bâtiments, précisément comme dans l'espace public.

Or s'organiser dans un espace public et ouvert, donc non contrôlable et non privatisable, est loin d'être évident ou facile. C'est pourtant la réalité de ces associations, qui doivent affronter parfois des débordements ou des violences produites par certaines personnes précaires. Cette question fait écho à des travaux très récents sur les organisations et la rue, qui soulignent l'importance de la rue comme lieu et moyen d'organiser (Cnossen et al., 2020). De plus, on peut noter le grand nombre d'organisations présentes dans l'espace public : les événements culturels (Islam et al., 2008 ; Munro & Jordan, 2013) ; la police (Machin & Marie, 2011 ; Courpasson & Monties, 2017), les pompiers, les nettoyeurs de rue (Hughes et al, 2016), les postiers (Geddes, 2005), et bien d'autres. Cependant, malgré le grand nombre d'organisations présentes dans l'espace public, il n'existe presque pas de travaux qui interrogent les mécanismes matériels et physiques nécessaires pour s'organiser dans l'espace public.

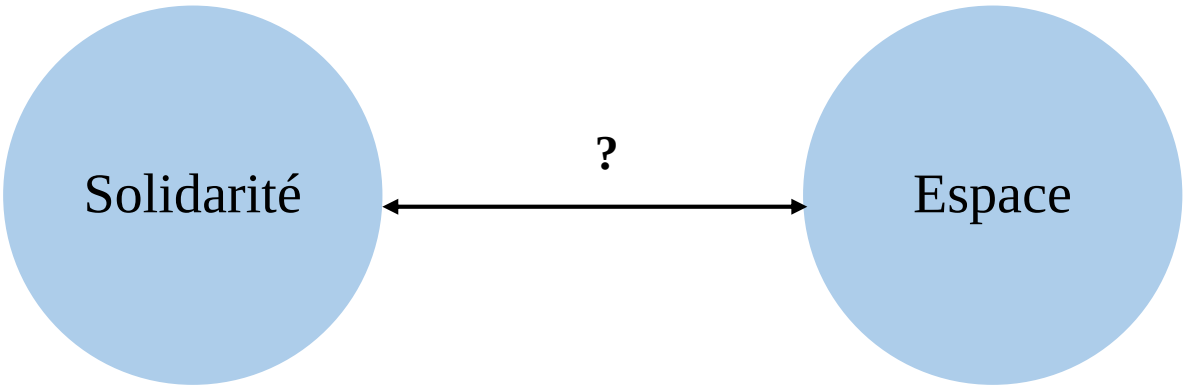
Si les activités de ces associations ont lieu dans l'espace public, elles ont toutefois la singularité de venir en aide à des personnes marginalisées et exclues. Il s'agit dans cette thèse d'analyser les activités de solidarité des associations. Alors qu'elle s'apparente dans la littérature davantage comme un résultat, et le produit de liens intra-organisationnels (Rorty, 1989), la solidarité reste encore trop peu étudiée en pratique. Il s'agit donc d'apporter une perspective plus interactionnelle et pratique de la solidarité, et moins comme a priori positive. La thèse tente de donner à voir les paradoxes et la complexité des actions des associations, qui sont confrontées à des abus et des débordements venant des bénéficiaires, ce qui les conduit à mettre en place des mécanismes de discipline, de contrôle et de domination envers les bénéficiaires ; tout en développant des mécanismes de protection des bénévoles.

Ainsi, comment les associations viennent à concilier ces deux logiques ensemble, qui sont a priori difficilement compatibles : la première qui consiste à s'organiser dans l'espace public ; la seconde qui consiste à organiser des actions de solidarité envers les sans-abri ? Pour la première, il s'agit de contrôler l'espace public et donc de mettre en place des frontières ; tandis que pour la seconde, il s'agit de permettre une rencontre avec la personne à la rue et de l'aider, matériellement et humainement. La première logique s'apparente à des limites et des pratiques d'exclusion, tandis que la seconde à des pratiques d'ouverture et d'inclusion.

**A partir de ces éléments, il s'agit d'interroger la relation de deux concepts : comment l'espace produit-il de la solidarité ? Et comment la solidarité produit-elle de l'espace ?**

Cela revient à problématiser deux termes a priori éloignés théoriquement. Or empiriquement, on ne peut nier que pour atteindre les personnes sans-abri, et leur apporter une action de solidarité humanitaire, les associations sont obligées de passer par l'espace, et donc de spatialiser leurs activités. Et cela tout particulièrement pour les personnes aussi marginales qui sont présentes dans l'espace public ; pour aller à leur rencontre, il s'agit d'organiser une action dans un espace ouvert et non privatisable, l'espace public.

Le terme de « maraude », l'action par essence de solidarité de ces associations, est souvent également appelé « l'aller vers » qui traduit ce mouvement nécessaire pour aller à la rencontre de personnes exclues. Le terme maraude en anglais est d'ailleurs traduit par « *outreach* » : out-hors, reach-atteindre, qui décrit que le mouvement vers l'extérieur, est l'incarnation même de cette activité de solidarité. Ici la solidarité est d'ailleurs une pratique organisationnelle, un objectif qu'on pourrait qualifier de stratégique, et non la résultante d'un lien fort au sein d'une communauté ou d'une organisation.



Or, discuter de deux concepts peut sembler quelque peu platonicien et coupé de la réalité ; il s'agit donc de venir empiriquement étudier leur relation pratique et organisée. C'est donc pour cela que nous proposons de faire dialoguer les deux concepts par la perspective des pratiques organisationnelles. (Langley et Tsoukas, 2017 ; Feldman et Olikowski, 2011)

Nous venons donc réfléchir à la solidarité et l'espace en tant que production de pratiques organisationnelles, ici en l'occurrence, d'associations. Quel est donc le lien entre pratiques de solidarité des associations et pratiques spatiales des associations ?

L'objectif de cette thèse consiste à interroger la relation entre pratiques de solidarité et pratiques spatiales. Plus précisément, il s'agit d'interroger d'une part comment les pratiques spatiales, en tant que combinaison de mouvements, frontières et distance, permettent de créer des espaces d'inclusion et de solidarité ; d'autre part, comment la solidarité, en tant qu'ensemble de valeurs mises en pratique, « produit » de l'espace.

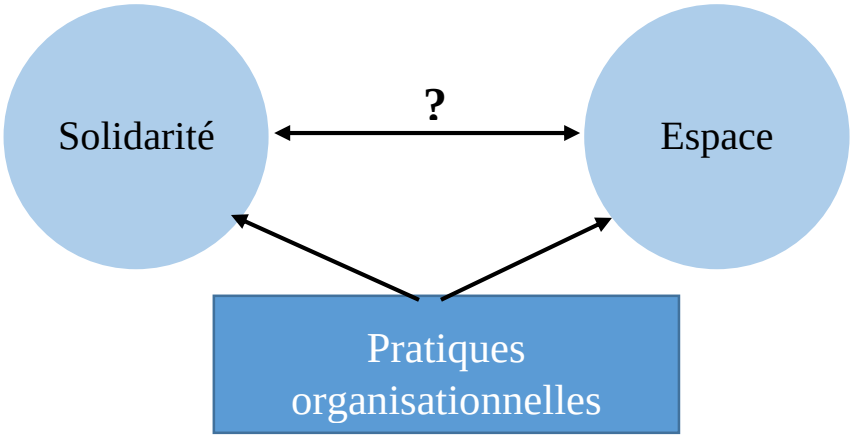



*Figure 3 - Schématisation de la problématique*

Pour comprendre l'interaction des concepts de solidarité et d'espace, je propose d'étudier la double problématique suivante :

- Comment les associations parviennent-elles à créer, par leurs pratiques spatiales, des espaces de solidarité ? (1)
- Comment les actions de solidarité des associations produisent-elles de l'espace ? (2)

Je traite dans les trois chapitres de résultats qui suivent la réponse empirique à cette double problématique.

Dans un premier chapitre de résultats, le **chapitre 6**, je vise à dévoiler ce qu'est la solidarité. Si la solidarité s'apparente davantage à une valeur ou un objectif à atteindre, rares sont les travaux qui discutent de sa mise en pratique. Tout l'enjeu du chapitre est de montrer premièrement, la différence entre les discours des auteurs et la mise en pratique sur le terrain ; deuxièmement, la complexité et la difficulté des interactions entre bénévoles et bénéficiaires ; troisièmement, les dilemmes des associations et la diversité des interprétations de la solidarité des associations. Pour cela, je m'intéresse à la conception de l'action sociale des acteurs que je confronte à leur mise en pratique sur le terrain, et dans l'interaction avec les personnes à la rue. Je montre ainsi que la solidarité correspond à des valeurs mises en pratiques.

Le **chapitre 7** vise à répondre à la première partie de la problématique (1) : **comment les pratiques spatiales créent-elles des espaces, que nous qualifions « d'espaces de solidarité » ?** Je m'attarde sur le processus de création d'espaces solidaires, qui sont produits par des mécanismes socio-matériel et corporel des bénévoles. Ceux-ci leur permettent de créer des mouvements, frontières et distances. Ces mécanismes, qui sont des pratiques spatiales, leur permettent ainsi de mettre en place leurs activités de solidarité dans l'espace public.

Enfin, le **chapitre 8** cherche à répondre à la deuxième partie de la problématique (2) : **comment les actions de solidarité produisent-elles de l'espace ?** Or dans le chapitre 6, nous avons vu que la solidarité était des valeurs *et* des pratiques. Cela revient donc à montrer comment les valeurs organisationnelles de solidarité produisent-elles de l'espace ; puis, comment les pratiques de solidarité produisent-elles de l'espace. Ainsi, dans une première partie du chapitre huit, j'analyse les justifications des choix de ces stratégies spatiales par les acteurs. Je montre notamment que c'est par le prisme des valeurs organisationnelles que nous pouvons comprendre les choix spatiaux des associations et ainsi leurs stratégies spatiales. Enfin, dans une deuxième partie je dévoile que les **actions de solidarité des associations ont une « production de l'espace »** (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, les bénéficiaires et les autres associations.

Ainsi, je tente de montrer comment solidarité et espace sont liés : les pratiques spatiales permettent les activités de solidarité ; les valeurs et la volonté de développer une relation aux personnes de la rue sont au cœur de la prise de décision du mouvement vers l'autre (le fameux « aller vers ») et du choix de la maraude plutôt que de la distribution.

Chaque chapitre vient présenter des données différentes à partir de soient des observations, soient des entretiens, dont la méthodologie est expliquée en **chapitre 4**. Chaque chapitre traite d'un ou plusieurs niveaux d'analyse ou d'échelle spatiale (Taylor and Spicer, 2009) : i) Un niveau micro, qui caractérise les relations entre bénévoles et bénéficiaires ; ii) un niveau méso : celui des associations ; iii) un niveau macro, qui décrit les actions produites des associations à l'échelle de la ville.

Chaque chapitre adopte également une ou plusieurs perspectives : soit individuelle et interactionniste (micro) ; soit organisationnelle (méso) ; soit inter-organisationnelle ou extra-organisationnelle (macro). Je présente dans le tableau ci-dessous les données analysées, les théories mobilisées, les perspectives et les échelles utilisées pour chacun des chapitres de résultat.

| | Données | | Théorie | Perspective | Echelle |
|---|---|---|---|---|---|
| **Chapitre 6** | Entretiens | La solidarité dans les discours | Solidarité | Organisationnelle et individuelle | Méso et micro |
| | Observations | Les pratiques de solidarité | Pratiques | Interactionniste | Micro |
| **Chapitre 7** | Observations | Les pratiques spatiales | Espace | Organisationnelle et individuelle | Méso et micro |
| **Chapitre 8** | Entretiens | Les stratégies spatiales | Espace | Organisationnelle | Méso |
| | Observations | Collectif de rue | Solidarité | Inter-organisationnelle | Macro |
| | Observations | Les pratiques spatiales de la ville | Espace | Extra-organisationnelle | Macro |

*Figure 4 - Tableau de présentation des chapitres de résultats*

# PARTIE II

# METHODOLOGIE

# CHAPITRE 3 : SANS-ABRIME ET SOLIDARITE ASSOCIATIVE

Ce chapitre ambitionne de présenter la situation du sans-abrisme et le tissu associatif de solidarité qui se mobilise en France pour venir pallier ce problème. Dans une première partie, je présente la situation du sans-abrisme en Europe, en France et à Lyon, ainsi que quelques chiffres clefs qui malheureusement, dépeignent une triste réalité. Je présente également l'expérience urbaine des sans-abri, notamment à Lyon et leurs habitats de fortune. Dans un second temps, j'expose les associations qui vont à la rencontre des sans-domicile et qui font des maraudes au niveau national. Enfin, je termine en introduisant la situation du tissu associatif lyonnais ainsi que les caractéristiques de la ville de Lyon. Je présente le « marché de la solidarité » lyonnais, le collectif inter-associatif puis les vingt-cinq associations qui sont présentées dans la thèse.

## 3.1. Présentation du contexte du sans-abrisme en France

### 3.1.1. La triste réalité des sans-domicile en Europe, en France et à Lyon

#### *3.1.1.1. La situation du sans-abrisme en Europe*

D'après la FEANTSA, la Fédération européenne des associations nationales travaillant avec les sans-abri, le nombre de sans-domicile est en constante évolution ces dernières années en Europe. À l'exception de la Finlande, le sans-abrisme a progressé dans tous les pays d'Europe.

La FEANTSA a développé une typologie de l'exclusion liée au logement appelée ETHOS (European Typology on Homelessness and housing exclusion) afin d'améliorer la connaissance et l'évaluation de ce phénomène en Europe. Cette typologie sert de cadre pour des débats, des initiatives de collecte de données, des recherches, et l'élaboration de politiques de lutte contre l'exclusion liée au logement. Cette typologie couvre toutes les situations des personnes sans domicile à travers l'Europe :

- Être sans-abri (dormant à la rue) ;
- Être sans logement (avec un abri, mais provisoire dans des institutions ou foyers d'hébergement) ;

- En logement précaire (menacé d'exclusion sévère en raison de baux précaires, expulsions, violences domestiques) ;
- En logement inadéquat (dans des caravanes sur des sites illégaux, en logement indigne, dans des conditions de surpeuplement sévère).

Les études présentées ci-dessous couvrent les deux premières situations.

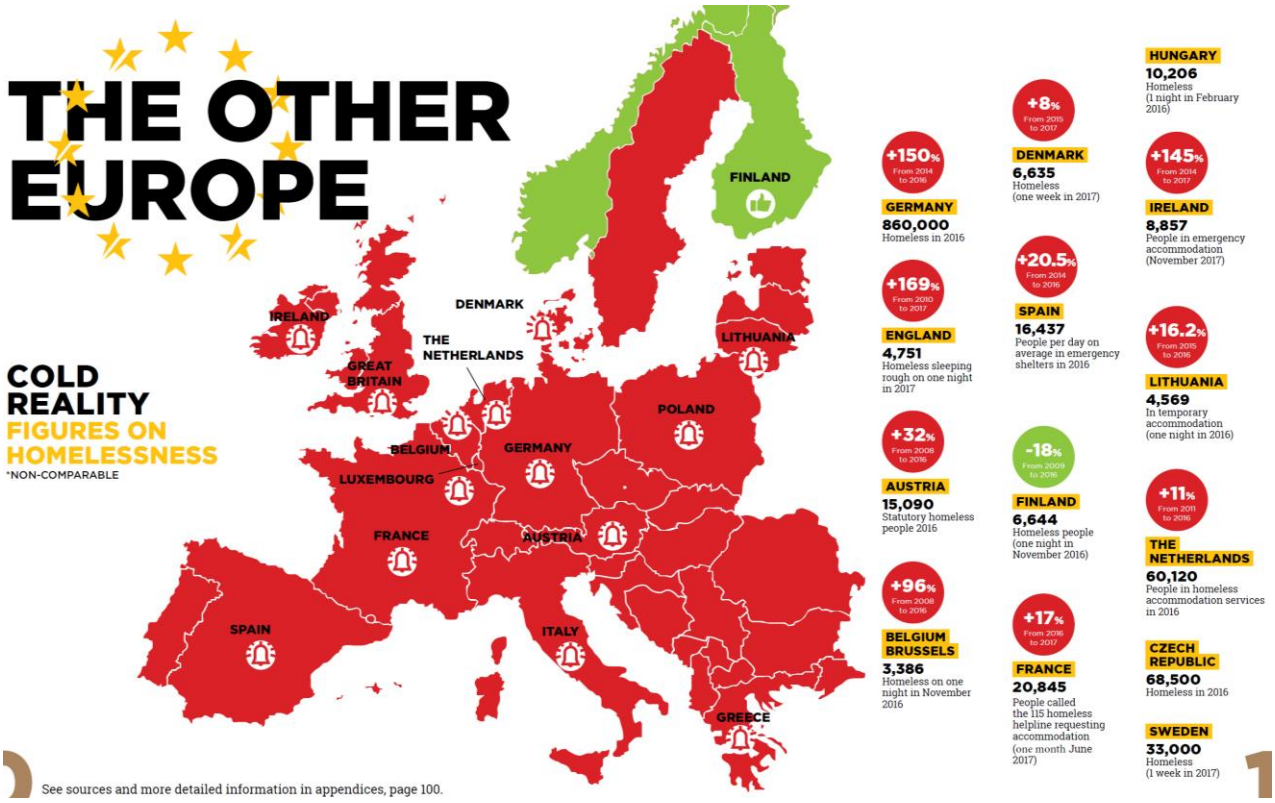



*Figure 5 - Carte de l'évolution du sans-abrisme en Europe*

La carte ci-dessous met en évidence les statistiques des différents pays européens, qui ne sont toutefois pas comparables. Si cela peut paraître perturbant, l'explication est simple : il n'y a pas de politique commune européenne en termes de recensement statistique des personnes sans-domicile. Chaque pays est responsable du comptage de personnes sans-domicile sur son territoire ; c'est ce qui explique cette pluralité statistique européenne, produite selon des années et des méthodologies différentes.

Les statistiques varient d'une définition du sans-abrisme à une autre, selon la méthodologie opérée de récolte des données : **sans-abri** désigne la personne qui dort dehors, à l'air libre, **sans-domicile** désigne une personne qui dort dans un endroit non prévu pour l'hébergement : dans une voiture, une caravane, à l'hôtel, dans un hébergement d'urgence, etc.

En Allemagne, le nombre de sans-domicile a augmenté de **150 %** entre 2014 et 2016 ; au Royaume-Uni, l'augmentation du nombre de sans-abri dormant une nuit dehors se chiffre à **+169 %** entre 2010 et 2017 ; en Autriche, le nombre de personnes sans-domicile est de **15 090** en 2016, soit **32 %** de plus qu'en 2008 ; à Bruxelles, on compte 3 386 sans-abri en une nuit de novembre 2016, soit une augmentation de **96 %** par rapport à 2008 ; au Danemark, on a compté **6 635** sans-abri en une semaine en 2017, soit **8 %** de plus qu'en 2015 ; en Espagne, on comptabilise **16 437** personnes par jour dans les accueils d'hébergement d'urgence, soient **20,5 %** de plus qu'en 2014 ; en France, le nombre d'appels au 115 pour demander une nuit dans un hébergement d'urgence a bondi de **17 %** entre 2016 et 2017, atteignant **20 845** demandes pour le mois de juin ; en Hongrie, on a comptabilisé **10 206** sans-abri dormant dehors une nuit de février ; en Irlande, on comptabilise **8 857** personnes dans des hébergements d'urgence en 2017, soient un bond de **145 %** par rapport à 2014 ; en Lituanie, on comptabilise une augmentation de **16,2 %** de personnes dormant dans un hébergement provisoire entre 2015 et 2016 ; aux Pays-Bas, on comptabilise en 2016, **60 120** sans-domicile dans des foyers d'accueil, soient **11 %** de plus qu'en 2011 ; en Suède, on a compté **33 000** sans-abri en une semaine en 2017 ; en République Tchèque, **68 500** sans-abri en 2016.

Le seul pays qui enregistre une baisse de sans-abri est la Finlande, qui a vu le nombre de personnes dormant dehors en une nuit en 2016 baisser de **18 %** par rapport à 2009. Cette baisse s'explique par le fait que la Finlande est le premier pays européen à avoir mis en place la politique « de logement d'abord » ou « housing first » en 2008[4]. Cette politique publique consiste à fournir un logement pérenne le plus tôt possible à une personne sans-abri, plutôt que de lui faire subir un long parcours de logements précaires et d'urgence – CHU, CHRS, foyer, hôtel – avant l'accès à un logement stable. En accédant à un logement pérenne, la personne qui sortira de la rue sera mieux à même de gérer ses « problèmes » (problèmes psychiatriques, santé fragile, handicap, addictions, etc.) avant de pouvoir trouver un emploi par exemple, ou une nouvelle forme « d'insertion sociale ». Le programme a été expérimenté puis développé par

[4] Pour plus d'informations, voir https://housingfirsteurope.eu/

Sam Tsemberis aux États-Unis. Il est accompagné d'un programme de soutien adapté aux besoins de la personne (en moyenne, 80 % des personnes bénéficiaires ont besoin d'être suivies). Le programme a mesuré une amélioration dans la santé physique et mentale, la baisse de consommation d'alcool et de stupéfiants, et une intégration sociale facilitée. La politique du logement d'abord permet de réduire des coûts dans d'autres services, comme les frais de santé ou de police. En France, le plan quinquennal du logement d'abord a été lancé en 2017 et mis en place en mars 2018 sur 23 territoires.

Ainsi, grâce à la politique du logement d'abord, qui fonctionne dans 80 % des cas, la Finlande a pu fournir plus de 3500 logements à des personnes sans-abri et ainsi faire baisser le nombre.

La FEANTSA note par ailleurs que de plus en plus d'enfants sont sans-abri ou sans-domicile en Europe. Par exemple, en Irlande, plus d'un sans-abri sur trois est un enfant, une statistique qui a grimpé de **276 %** entre 2014 et 2017. La Suède comptabilise également une augmentation des appels pour des places d'hébergements d'urgence pour les enfants de **60 %** entre 2011 et 2017. Aux Pays-Bas, on comptabilise **4 000** enfants sans-abri. En France, en 2012, **30 100** enfants sont sans domicile.

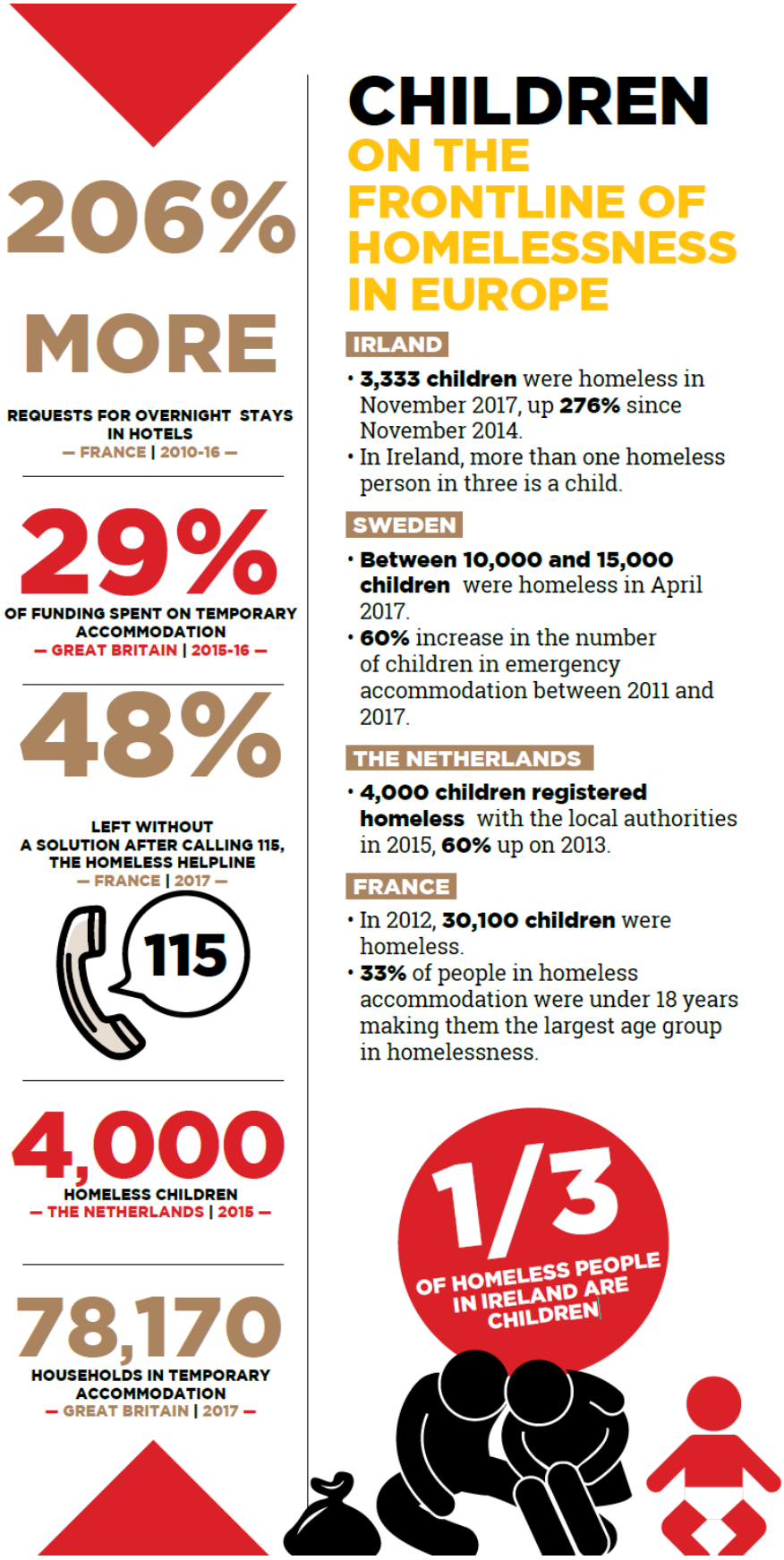



*Figure 6 - Extrait du rapport : les enfants sans-abri en Europe*

*3.1.1.2. La situation du sans-abrisme en France*

Dans l'introduction de cette thèse, nous avons dévoilé les tristes chiffres qui dévoilent une réalité malheureuse en France en 2019 sur le nombre de sans-abri et sans-domicile.

*3.1.1.2.1. Les chiffres officiels de l'INSEE*

**Tableau 1.1 : Les personnes « sans domicile » enquêtées par l'Insee[9]**

| | 2012 | Variation 2001-2012 |
|---|---|---|
| Personnes fréquentant les services d'hébergement et de distribution de repas dans les agglomérations de plus de 20 000 habitants | 112 300 | + 58 % |
| - *Dont adultes* | 82 200 | + 49 % |
| - *Dont enfants* | 30 100 | + 85 % |
| Personnes sans domicile dans les communes rurales et petites agglomérations | 8 000 | Nd |
| Personnes dépendant du Dispositif national des étrangers (essentiellement les CADA) | 22 500 | Nd |
| **TOTAL** | **142 800** | **+ 50 % environ** |

Source : Insee, enquête Sans-domicile 2012. France métropolitaine.

*Figure 7 - Les personnes sans-domicile, INSEE 2012*

La dernière enquête de l'INSEE des sans-domicile remonte à 2012. Les acteurs associatifs du terrain alertent que depuis 2012, le nombre de sans-domicile et sans-abri est en constante évolution, évolution qui ne peut être malheureusement mesurée.

L'INSEE comptabilise **une personne sans-abri** « dès lors qu'elle ne dispose d'aucun lieu couvert pour se protéger des intempéries (pluie, froid) et dort à l'extérieur (dans la rue, un jardin public…) ou dans un lieu non prévu pour l'habitation (cave, cage d'escalier, chantier, parking, centre commercial, grotte, tente, métro, gare…) » (Rapport Abbé Pierre, 2019)

On peut noter que la méthodologie de comptabilisation des personnes sans-abri est difficile à réaliser, compte tenu de la difficulté de trouver des personnes qui s'isolent a priori pour dormir. Toutefois, l'enquête de l'INSEE, qui fut menée en 2012 auprès des personnes fréquentant les

services d'hébergement ou de distributions de repas, identifiait **12 700 personnes** dans cette situation. (Insee Première n°1455, « L'hébergement des sans-domicile en 2012 », juillet 2013.)

L'INSEE considère **une personne sans-domicile** « si elle a passé la nuit précédant l'enquête dans un lieu non prévu pour l'habitation, y compris les haltes de nuit qui leur offrent un abri (chaleur, café, etc.), mais qui ne sont pas équipées pour y dormir, ou dans un service d'hébergement (hôtel ou logement payé par une association, chambre ou dortoir dans un hébergement collectif, lieu ouvert exceptionnellement en cas de grand froid) » (Rapport Abbé Pierre, 2019). En 2012, l'INSEE comptabilise **143 000 personnes sans domicile en 2012**, au minimum.

Par rapport à 2001, date du dernier comptage de sans-domicile procédé par L'INSEE, on note une augmentation du **nombre de 50 %.** Le rapport de l'Abbé Pierre (2019) note une modification de l'âge de la population sans-domicile : « On constate toutefois que cette **population vieillit depuis 2001**, avec une progression de l'âge moyen (+ 3,4 ans), une diminution des 18-24 ans et une **augmentation des 60 ans et plus** (trois fois plus nombreux en 2012 qu'en 2001) qui représentent désormais 10 % des sans-domicile » (Rapport Abbé Pierre, 2019).

Par ailleurs, on remarque que la population des sans-domicile compte de plus en plus de femmes : « entre 2001 et 2012, **le nombre de femmes a progressé deux fois plus vite que celui des hommes parmi les francophones**, et leur part a augmenté de quatre points. Les couples (avec ou sans enfants) sont aussi plus nombreux : le nombre de couples avec enfants, par exemple, a plus que triplé parmi les sans-domicile francophones nés à l'étranger » (Rapport Abbé Pierre, 2019).

D'autre part, le pourcentage des étrangers des sans-domicile a aussi fortement augmenté : de 38 % en 2001 à 53 % en 2012. « Près de **46 000 adultes sans-domicile sont nés à l'étranger** (56 %) et sont accompagnés de 23 500 enfants. Les adultes non francophones sont ceux dont le nombre a le plus progressé (+ 207 %) » (Rapport Abbé Pierre, 2019)

Du point de vue des ressources, l'Insee indique qu'environ 50 % des personnes sans domicile gagnaient moins de 600 € par mois en 2012, et un tiers vivait avec moins de 300 € par mois.

« Par ailleurs, **40 % des personnes sans domicile déclaraient n'avoir perçu aucune prestation sociale** (pour eux, leur conjoint ou enfant) le mois précédant l'enquête : **59 %** étaient étrangères et **21 %** avaient moins de 25 ans, les critères d'éligibilité aux prestations excluant de fait une part importante de ces personnes » (Rapport Abbé Pierre, 2019)

Également, le rapport fait état de **590 000** personnes, qui sont hébergées chez des tiers, dont près de **440 000** seraient hébergées de façon contrainte chez un tiers ou de la famille, faute de pouvoir se loger de manière indépendante **(**Rapport Abbé Pierre, 2019, p. 248)

*3.1.1.2.2. Les appels du 115*

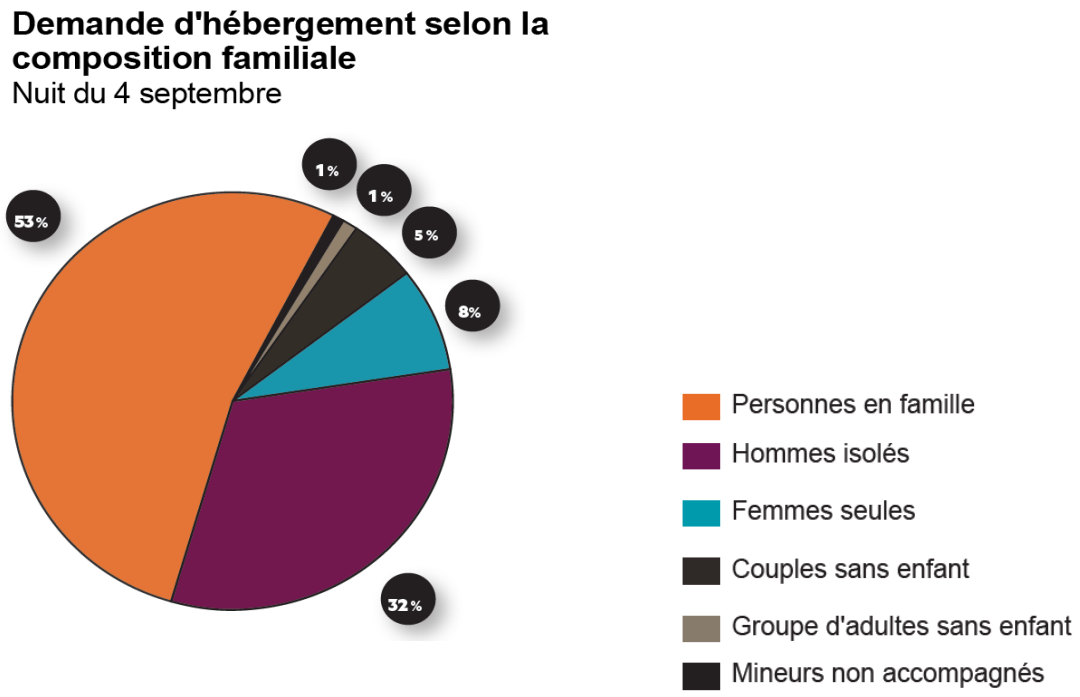



*Figure 8 - Composition des personnes ayant appelé le 115 au 4 novembre 2019*

Faute de pouvoir disposer de véritables statistiques sur le sans-abrisme depuis 2012, le rapport de l'Abbé Pierre fait état d'un autre indicateur : le nombre d'appels au 115.

« *Le baromètre 115, réalisé par la Fédération des acteurs de la solidarité, suit chaque mois l'évolution des demandes d'hébergement d'urgence faites au 115 et les réponses qui leur sont apportées ainsi que le profil des personnes concernées en les comparant aux mois précédents et à l'année précédente à la même période. Il fournit ainsi des indicateurs objectifs de mesure de l'efficacité de la prise en charge des personnes par le dispositif d'hébergement* » (Rapport Abbé Pierre, 2019).

Ce baromètre du 115 comptabilise le nombre d'appels sur une journée au mois de septembre, chaque année, dans 40 départements étudiés. Parmi les **4360** demandes réalisées (on peut noter

que ce sont les appels qui ont été répondus par le 115), **4 086** demandes d'hébergement ont été effectuées par **4 007** personnes différentes.

« *Durant cette journée, plus d'une demande d'hébergement sur deux concernait des familles, soit **2 120** personnes différentes, contre **32 %** pour les hommes isolés, **8 %** pour les femmes seules, **5 %** pour les couples sans enfant et **1 %** pour les groupes sans enfant et les mineurs non accompagnés. Jour de rentrée scolaire, les enfants concernés par une demande d'hébergement représentaient **29 %** de l'ensemble de la population enregistrée au 115* » (Rapport Abbé Pierre, 2019).

### *3.1.1.2. La situation du sans-abrisme à Lyon*

Nous avons vu que la dernière enquête de l'INSEE remonte à 2012. Cependant, depuis 2018, de grandes villes en France mettent en place leur propre comptage de sans-abri à l'initiative des mairies, comme à Paris, où a été organisée en 2018 et 2019 une « nuit de la Solidarité » ; ou encore à Grenoble. À Lyon, le premier comptage a été effectué en mars 2019 par la Mission régionale d'Information sur l'Exclusion (MRIE), qui s'est occupée de la méthodologie de l'enquête. J'ai eu la chance de faire partie des 200 bénévoles qui ont sillonné pendant 3 jours la ville pour aller à la rencontre de personnes seules pour leur faire passer un questionnaire.

À l'origine de cette démarche, plusieurs associations et collectifs, dont la Fondation Abbé Pierre, l'ALPIL (action pour l'insertion par le logement), la Fédération des acteurs pour la solidarité (FNARS à l'époque), la Maison de la veille sociale, le Samu social (Alynea), qui sont par ailleurs également étudiées dans cette thèse. L'objectif de cette enquête était « d'identifier et de qualifier les besoins plutôt que de dénombrer les personnes » (Rapport MRIE, 2019).

Au cours de 3 jours d'enquête ont été comptabilisées au total **881** personnes sans logement à Lyon.

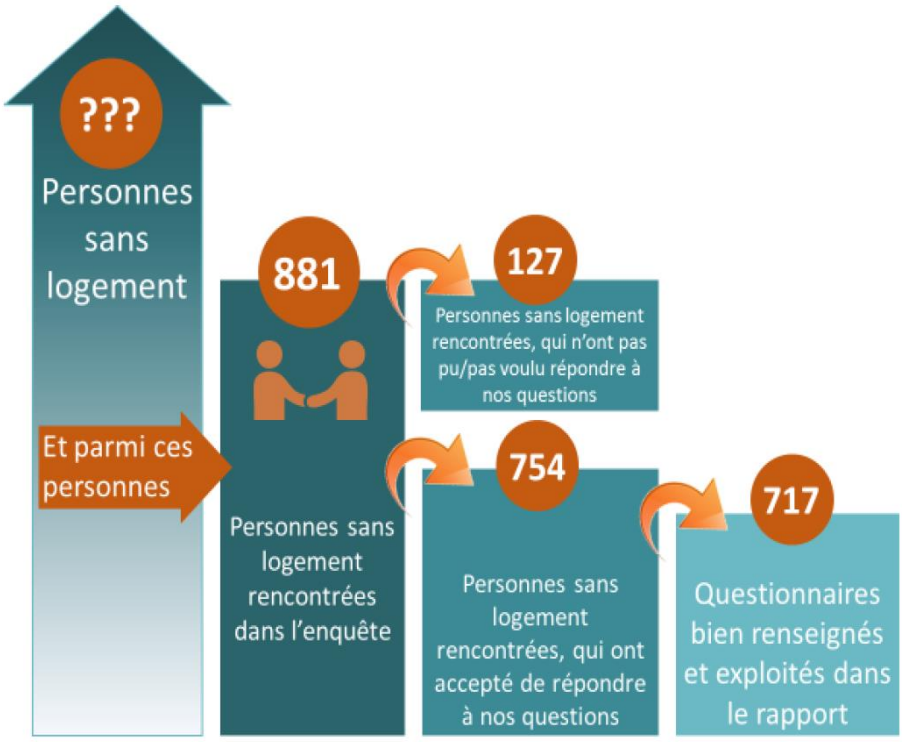



*Figure 9 - Le nombre de personnes interrogées, p.11*

52,0%[6] des enquêtés ont dormi en hébergement informel[7], dont 29% des personnes dans des squats et 11,6% sont hébergées chez des tiers.

33,5% ont dormi dehors.

14,5% ont dormi en hébergement formel (centre d'hébergement ou hôtel).

61,3% des enquêtés sont sans logement depuis 1 an ou moins (dont 45.7% depuis 6 mois ou moins).

20,1% des enquêtés sont sans logement depuis plus d'un an et moins de 5 ans.

7,1% sont sans logement depuis plus de 5 ans (dont 3.5% depuis plus de 10 ans)[8].

La moitié des enquêtés gagnent régulièrement de l'argent (49,4%), dont 18,4% des enquêtés qui ont un travail (stable ou non, déclaré ou non) et 27,9% qui perçoivent une allocation.

Les personnes hébergées chez des tiers – 11,6%

54,4% sont dans cette situation depuis 1 an ou moins.

62,7% gagnent régulièrement de l'argent : 37,3% perçoivent une allocation, 29% travaillent.

52,8% ont déjà déposé une demande de logement

45,8% n'ont jamais appelé le 115

*Figure 10 - Les résultats de l'enquête*

Les résultats de l'enquête montrent que **61,3 %** des enquêtés sont sans logement depuis 1 an ou moins (dont 45,7 % depuis 6 mois ou moins), **20,1 %** des enquêtés sont sans logement depuis plus d'un an et moins de 5 ans, **7,1 %** sont sans logement depuis plus de 5 ans (dont 3,5 % depuis plus de 10 ans). De plus, concernant leur lieu de couche, **52 %** des enquêtés ont déclaré avoir dormi en hébergement informel, dont **29 %** des personnes dans des squats et **11,6 %** sont hébergées chez des tiers. **33,5 %** ont dormi dehors. **14,5 %** ont dormi en hébergement formel (centre d'hébergement ou hôtel).

Par ailleurs, le profil des enquêtés est principalement masculin, seuls **24,6 %** sont des femmes, mais **19,2 %** vivent avec tout ou une partie de leurs enfants, **40,8 %** ont au moins un enfant mineur. Concernant l'âge des enquêtés, on peut noter une population assez jeune : **44,6 %** ont moins de 30 ans, dont **26,9 %** ont entre 18 et 25 ans, et **17,7 %** entre 26 et 30 ans.

La moitié des enquêtés gagnent régulièrement de l'argent (**49,4** %), dont **18,4 %** des enquêtés qui ont un travail (stable ou non) ; **27,5 %** sont en règle avec des papiers à jour et disponibles et 8,8 % sont en règle avec des papiers à refaire (perdus, périmés). **41,3 %** ont déjà déposé une demande de logement, **43,3 %** une demande d'hébergement. (Rapport MRIE, 2019 : 13)

La MRIE note qu'il y a à peu près deux profils principaux qui se dégagent des enquêtés : « d'un côté des personnes dans cette situation depuis longtemps, plutôt en lien avec les dispositifs, et de l'autre des personnes depuis peu à la rue et éloignées des dispositifs d'aide. »

Outre le fait de comptabiliser les personnes, une partie importante consista à récolter les besoins des personnes interrogées. À la fin du questionnaire, une question ouverte était posée sur les besoins de la personne. « Ce qui revient très souvent dans les questionnaires, c'est cette aspiration d'une grande majorité des personnes rencontrées à vivre normalement » :

- **« Un logement, une vie normale », « je souhaite avoir une vie normale », « travailler et avoir un logement : faire ma vie ».**
- **Une personne a simplement répondu : « normalisation avant tout ».**
- **Une personne a formulé de manière extrêmement efficace et juste cette aspiration commune : « Vivre comme un citoyen, avoir un logement et un moyen d'indépendance, avoir une vie comme un vrai citoyen » »** (Rapport MRIE, 2019)

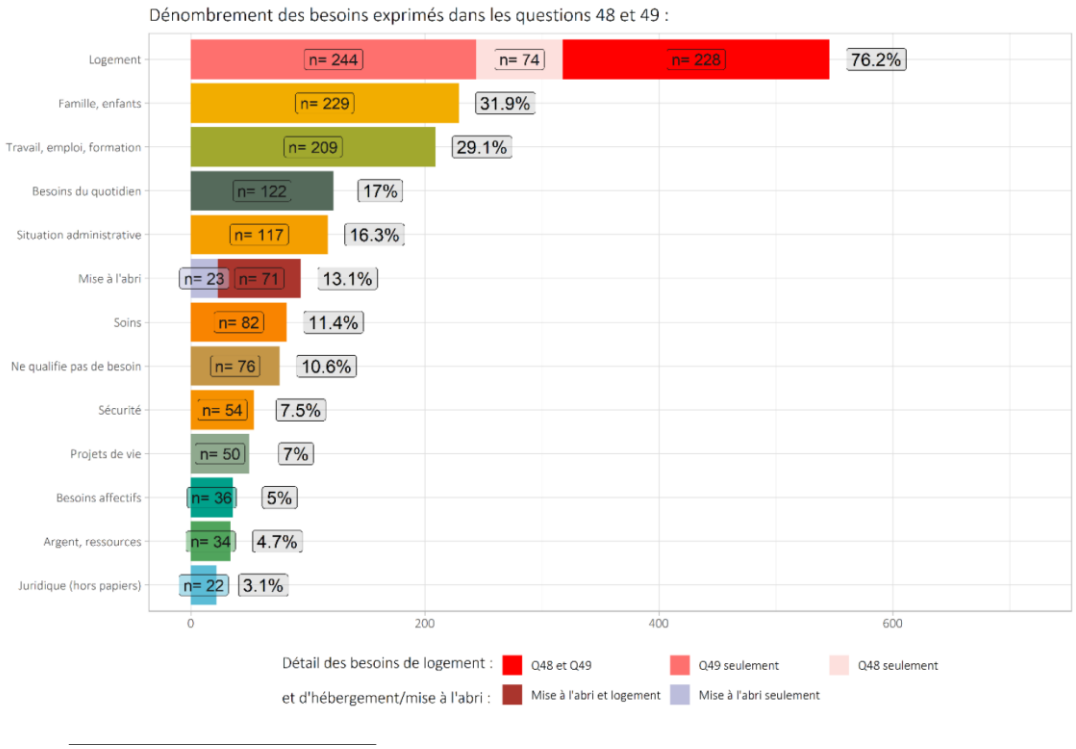



*Figure 11 - Graphique des besoins des personnes interrogées*

Le rapport de la MRIE a l'intérêt de mettre en rapport les besoins identifiés par les personnes et des pistes d'actions possibles pour répondre à ces besoins, qui ne sont pas forcément les mêmes que l'action sociale institutionnelle.

À ce titre, le rapport souligne qu'un des besoins principaux des personnes interrogées, outre le logement et le travail, concerne l'isolement des personnes. L'isolement, le besoin de parler des personnes, est le deuxième sujet le plus cité par les enquêteurs dans leurs commentaires : « près de **60 %** des personnes rencontrées disent ne pouvoir compter sur personne, en cas de problème ou d'urgence. **38 %** vivent seuls (pas en couple et sans enfants), **57 %** des personnes sont en situation d'isolement familial : elles ne sont pas en couple, sont sans enfant ou ont des enfants quelque part, mais pas présents avec elles. La moitié des personnes rencontrées disent ne pas connaître d'endroits où elles peuvent se poser et parler avec d'autres personnes (de type accueil de jour). »

Le rapport souligne que parmi les pistes d'actions, la **pertinence de l'aller vers** : « rencontrer les personnes, sur un lieu de vie, les rejoindre, sans exiger aucune initiative ni aucun "acte

positif" de leur part. » De plus, le rapport souligne que les pratiques professionnelles sont souvent limitées et ne peuvent développer davantage l'aller vers :

*« Beaucoup de professionnels regrettent de ne pouvoir aller vers les personnes, là où elles se trouvent, de ne pas avoir les moyens pour cela. D'autres ne se considèrent pas suffisamment formés pour cela. L'aller vers peut se décliner de différentes manières : aller dans la rue bien sûr, mais aussi d'aller dans des lieux de type accueil de jour, comme décrits plus haut, ou dans des lieux de droit commun (bibliothèques, gares par exemple) »* (Rapport MRIE, 2019)

L'enquête souligne qu'au-delà des acteurs de la solidarité et des professionnels, comme l'aide-citoyenne ou le bénévolat associatif. Elle montre également la capacité des personnes à mobiliser des lieux de droit commun, comme les **centres commerciaux, les bibliothèques, les commerces de proximité, les gares par exemple, pour accéder à des services** : lieux d'accueil, lieux d'accès à des services aussi (accès à l'électricité par exemple).
« *L'enquête a fait donc apparaître des lieux ressources, de solidarités avec les personnes, inattendus : considérer ces lieux comme des lieux d'action sociale à part entière (d'aller vers par exemple) permettrait peut-être de rencontrer des personnes qui ne sollicitent pas les lieux d'action sociale* » (Rapport MRIE, 2019)

### 3.1.2. Le contexte urbain des personnes sans-domicile

Dans cette partie, il m'a semblé utile d'expliquer le rapport des personnes sans-abri à l'espace et à la ville. J'utilise le rapport de Benjamin Pradel, sociologue, sur le « rapport à l'espace urbain des personnes sans-abri - Retour sensible d'un sociologue embarqué dans une maraude ». Le sociologue a produit ce rapport en octobre 2019, à partir de deux journées itinérantes où il a suivi les équipes du Samu social de Lyon. Le rapport a l'avantage de mettre en lumière les différents dispositifs mis en place par des personnes dormant dehors pour s'abriter. Il présente ainsi différents lieux de couche et habitats précaires, des processus de « débrouillardise » et des « territoires de survie » des personnes observées.

J'ai retrouvé dans ce rapport plusieurs endroits que je connaissais. Certaines photographies et l'analyse du chercheur viennent compléter mes observations en partie 8.2. du **chapitre 8.**



*C'est au cœur d'un des plus important quartier d'affaires de France et à deux pas d'un de ses plus grand centre-commercial, que de nombreux sans-abri trouvent refuge. Les anfractuosités de l'urbanisme de dalle de la Part-Dieu permettent d'être dehors et relativement protégé de la pluie et du vent, d'être au centre mais en marge, visible mais dissimulé derrière des toiles, exposés mais en sécurité derrière des grilles.*



*Figure 12 - Photographie extraite de Pradel (2019)*



*Coincé entre un haut mur aveugle et une rampe routière, nous découvrons un campement tout en longueur, occupé par 3 personnes, avec une entrée unique cachée derrière d'épaisses broussailles.*

*Figure 13 - Photographie extraite de Pradel (2019)*

Ces photographies illustrent que les endroits où dorment et vivent des personnes à la rue sont souvent des endroits reculés, cachés, isolés, tout en étant en plein cœur de la ville. Pour ma part, je suis déjà passée plusieurs fois devant des abris de fortune sans le savoir, avant de les découvrir lors de maraudes. Il s'agit alors de faire de l'exploration urbaine, d'aller dans des impasses, de prendre des détours, pour aller à la rencontre des personnes sans-abri.

## 3.2. Présentation du milieu associatif de la solidarité

### 3.2.1. Les associations qui luttent contre la précarité : la Fédération des acteurs de la solidarité

La Fédération des acteurs de la solidarité est un **réseau généraliste de lutte contre les exclusion**s et regroupe **870 associations de solidarité et organismes** qui vont vers et accueillent les plus démunis, et gèrent près de **2 800 structures** dont :

- 800 CHRS ;
- 900 ateliers et chantiers d'insertion ;
- 75 000 places d'hébergement et de logement temporaire ;
- 30 000 postes de travail en insertion ;
- 12 000 places en centres d'accueil de demandeurs d'asile ;
- plus de 15 000 intervenants sociaux ;
- des milliers de bénévoles ;
- 900 000 personnes en difficulté accueillies chaque année.

La **Fédération des acteurs de la solidarité** promeut le travail social, ouvre des espaces d'échanges entre tous les acteurs du secteur social, et défend la participation des personnes en situation d'exclusion à la réflexion sur les politiques publiques qui les concernent.

Son rôle est important, car elle permet de coordonner les associations à un niveau national et de mieux **lutter contre les exclusions**, en favorisant notamment l'accès à l'emploi et au logement des personnes qui en sont les plus éloignées, et en **accompagnant** des personnes en difficulté. En plus de cela, elle parvient à porter la voix des associations auprès de l'opinion

publique et des décideurs politiques. À ce titre, elle **facilite les échanges, la réflexion et la co-construction de propositions politiques** avec les associations adhérentes et les personnes accompagnées, tout en **dénonçant les décisions et les actions** qui tendent à accroître l'exclusion et les inégalités sociales. Elle permet également de réaliser **des études, des enquêtes et des sondages** sur les personnes accompagnées, sur l'évolution des métiers de l'insertion sociale et sur la vie associative. La fédération analyse et évalue les actions et les dispositifs mis en place. (Source : site internet de la Fédération)

### 3.2.2. Les maraudes

Dans un document qui fait référence datant d'octobre 2018, les Samu sociaux de France ont répertorié un « référentiel de missions et d'évaluation des maraudes ». Ce référentiel a été créé par les Samu sociaux et est à destination de tous les Samu sociaux de France ; c'est un outil de réflexion et d'évaluation interne. Il a pour objectif d'uniformiser les pratiques de tous les Samu sociaux sur le territoire national et de créer un cadre commun dans leurs méthodes d'intervention.

Il est alors intéressant d'analyser comment la maraude est qualifiée par des professionnels de l'action sociale et qui a vocation à être lu par d'autres professionnels et bénévoles du Samu social. Qu'est-ce que la maraude ? Le document la définit comme « premier maillon du dispositif de veille sociale » (2018 : 4). La maraude se déroule tout au long de l'année, que ce soit en hiver en période de grand froid ou en été pendant la canicule, par des équipes composées de bénévoles ou de professionnels, qui vont alors aller à la rencontre des personnes à la rue. Le rôle de ces équipes « mobiles » est primordial, puisqu'elle permet d'apporter une écoute, une aide de premier secours et initier un parcours d'insertion de la personne à la rue. Ce mouvement « d'aller vers » constitue « l'essence des maraudes » ; il est devenu indispensable pour les personnes les plus exclues qui ne sollicitent plus le droit commun, une situation qui devient de plus en plus courante par l'augmentation et la pluralité des phénomènes de pauvreté (2018 : 4).

Le document souligne que les maraudes correspondent à « un modèle exemplaire de solidarité à l'égard des plus démunis » grâce à une pluralité d'acteurs : opérateurs associatifs, professionnels et des citoyens bénévoles. Ce travail de prise en charge directe des personnes sans-abri et leur proximité avec le terrain confère aux acteurs associatifs une « expertise et une connaissance de l'évolution des besoins » des personnes à la rue. Cela permet in fine à l'État d'apporter une réponse adaptée à la précarité ; mais surtout, de visibiliser une population exclue et démunie qui serait restée

seule sans ce mouvement « d'aller vers ». Le travail de la maraude est intrinsèquement lié à l'espace public et à la présence de personnes qui y sont parmi les plus vulnérables de la société. C'est leur présence dans l'espace public qui est alors le point de départ de l'action de la maraude.

Les bénévoles et professionnels du Samu social sont alors confrontés à des situations à la fois « singulières et communes » : « singulières, par la diversité des profils, histoires de vie, souffrances, problématiques et projets de vie de chacun.e. Communes, parce qu'elles sont toutes liées par l'absence d'un habitat, protecteur et sécurisant. » (2018 : 5)

Le document possède une charte éthique commune à tous les Samu sociaux. Compte tenu de la mission des Samu sociaux envers les personnes les plus fragilisées et vulnérables de la société, il est primordial qu'une éthique des équipes des maraudes soit respectée. Cela implique, comme le document le souligne, « **une solidarité, de la tolérance et du respect pour la personne accompagnée** ». **Parmi les valeurs primordiales des Samu sociaux, il a l'inconditionnalité de l'action sociale : il s'agit d'aller rencontrer toutes les personnes à la rue, dans leur diversité.** « Aucune discrimination ne peut être faite à raison de l'appartenance religieuse, du genre, de l'orientation sexuelle, de la nationalité, de la situation administrative, etc. de la personne rencontrée. »

La posture des bénévoles et des professionnels du Samu social est également importante. Il s'agit donc pour les maraudeurs de **« se rendre disponible pour la personne, quel que soit son état physique et psychique** ». La démarche de la maraude consiste alors à une certaine disposition physique, mais également psychique pour les bénévoles et professionnels du Samu social : se déplacer pour se rendre au plus près du lieu de vie de la personne à la rue et de rencontrer la personne en l'acceptant pleinement et entièrement et de la « [reconnaître] au-delà de sa situation de vulnérabilité ». « L'aller-vers » est donc produit par cette double dynamique : le mouvement spatial et l'ouverture interactionnelle.

## 3.3. Le tissu associatif lyonnais de solidarité

Je présente dans cette partie le tissu associatif lyonnais : la particularité de la ville de Lyon, le « marché de la solidarité » lyonnais, le collectif inter-associatif puis les associations qui sont présentées dans la thèse.

### 3.3.1. La géographie de Lyon : un carrefour migratoire

La situation géographique de Lyon, deuxième ville de France, proche des Alpes et de la frontière avec l'Italie, en fait un lieu stratégique pour les migrants qui passent avant d'atteindre le reste de la France. Elle dispose d'un réseau dense d'associations nationales et locales de solidarité, dont certaines se réunissent tous les deux ou trois mois au sein d'un collectif pour coordonner leurs actions. Certains lieux de la ville sont plus propices à l'emplacement de camps et de bidonvilles : autour des gares Perrache et Part-Dieu, l'esplanade Mandela, autour du Rhône, dans les périphéries. Ces camps sont régulièrement évacués par la police, mais finissent par se recréer. Pendant plus de deux ans, l'ancien collège Maurice Scève à la Croix-Rousse a permis de loger une centaine de migrants mineurs.

### 3.3.2. Le collectif de rue

Le « collectif de rue » est un nom que j'ai donné à ce collectif qui rassemble une trentaine d'associations lyonnaises. Certaines associations l'appellent le « collectif inter-asso » ou la « réunion inter-asso », parce qu'il n'a pas vraiment de statut de collectif. Je n'ai pas réussi à connaître la date précise de sa création, mais je la situerai autour de 2014 – 2015. Sa création se fit à l'initiative d'associations importantes et bien implantées sur le territoire lyonnais. La cheffe professionnelle du Samu social m'a expliqué que parmi les membres fondateurs, se trouvaient la Croix-Rouge, l'USR, « Ensemble pour un repas », la Maison de la Veille sociale (qui est rattachée à la ville de Lyon), le Vestibus, l'Armée du Salut. Cette dernière a cessé ses activités pendant plusieurs années par manque de bénévoles.

L'élément structurant du collectif de rue est la création d'un tableau qui répertorie les activités — distributions comme maraudes — de toutes les associations de la ville pour chaque journée de la semaine. Ce tableau est actualisé tous les 3 mois environ ; il a été créé à l'initiative de la Croix-Rouge, qui est encore responsable de son actualisation. Le tableau est effectivement important : il permet d'une part d'éviter que plusieurs associations se situent au même endroit au même moment pour une activité similaire, comme la distribution. Ainsi, l'inscription dans le tableau confère une certaine légitimité à l'association, qui en quelque sorte « réserve » sa place aux yeux des autres et évite ainsi d'être concurrencée par la présence d'autres associations. D'autre part, le tableau permet de faire facilement circuler l'information des points d'actions de solidarité. Il est très utile et attendu par les acteurs sociaux de la ville, qui peuvent

ainsi réorienter des bénéficiaires vers des endroits de distribution de nourriture ou de vêtements. Depuis peu, en 2020, le tableau est traduit en anglais, albanais et russe pour être largement diffusé directement auprès des bénéficiaires.

Enfin, le collectif de rue possède une mailing liste qui rassemble tous les acteurs associatifs ; celle-ci est particulièrement utile pour diffuser des informations : l'arrêt ou la reprise des actions d'une association, un arrêté préfectoral, la mise en place d'un plan froid ou canicule, etc. Pendant le confinement en mars 2020, certains acteurs ont décidé de poursuivre leurs actions. La ville avait alors coupé tous les points d'eau, ce qui fut fort dommageable pour les personnes à la rue qui en dépendent. Une association avait fait remonter l'information qui était parvenue à des acteurs municipaux, qui avaient pu rétablir certains points d'eau. Cet exemple qui peut paraître anecdotique illustre la coordination et la mutualisation des ressources entre acteurs associatifs, rendues possibles grâce au collectif.

### 3.3.3. L'extraordinaire « marché » de la solidarité

Grâce au tableau des activités de solidarité que diffuse le collectif de rue, j'ai remarqué qu'entre début 2018 et fin 2020, un nombre non négligeable d'associations avaient changé : certaines avaient arrêté leur activité, tandis que de nouvelles associations s'étaient créées. Je dirai qu'environ 25 % des associations ont changé en presque trois ans. Cela démontre qu'il est difficile pour ces acteurs associatifs de pérenniser leurs activités, mais également que de nombreuses personnes préfèrent créer leur propre association plutôt que de rejoindre une association existante en tant que bénévole. Si l'explication de ce phénomène nécessiterait une autre recherche, et qu'il m'est difficile d'en donner les causes, je remarque une pluralité d'associations de solidarité à Lyon.

Or, de manière assez surprenante, cette pluralité se traduit par une diversité des identités et des projets associatifs de chacune. Certaines choisissent de cibler leur action pour répondre à un besoin précis de la précarité. Par exemple, il existe des associations dont l'action est ciblée pour les animaux des sans-abri, comme l'association « Gamelles Pleines » et « Sans Croquettes fixes » qui distribuent à manger aux chiens. Le Dispensaire Vétérinaire Étudiant, est une structure qui accueille et soigne des animaux des personnes sans-abri.

Il y a également « Règles élémentaires », qui est destinée à la précarité menstruelle des femmes précaires et sans-abri, en distribuant des kits d'hygiène féminine. Ou encore des associations

de coiffeurs qui coiffent gratuitement des personnes à la rue. Le « Vroom shower » est un mobil-home qui dispose d'une douche et qui est régulièrement présent pour proposer des douches aux personnes sans-domicile. Le « Vestibus » est également spécialisé dans la distribution de vêtements, chaussures, chaussettes et manteaux pour les personnes précaires.

Les associations mettent également en place des mécanismes de différenciation entre elles, via des artefacts qui leur permettent de se distinguer : vestes de couleurs lors des maraudes ou distributions (bleu, violet, jaune, vert), logos visibles sur les véhicules ou sur les réseaux sociaux de l'association. Les valeurs associatives sont souvent retranscrites dans l'identité de l'association, comme en témoignent les associations confessionnelles qui ont choisi leur nom en fonction : « Christ humanitaire » (association protestante), « Muslim hands » (association musulmane), « Aux captifs la libération » (association catholique dont le nom est issu d'un verset biblique).

L'association « motards solidaires » fait également des distributions de vêtements, mais son identité réside dans la passion que les bénévoles de l'association partagent : la moto.

Même si l'expression de « marché de la solidarité » peut sembler ironique, ce fut pourtant à plusieurs reprises que je me fis la réflexion que les associations semblaient répondre à des mécanismes de marché : toutes ne répondaient pas au même besoin, et chacune tentait de développer une identité différenciée. Les associations semblent répondre à des problématiques de « niches » : la précarité des femmes, les croquettes pour chien de sans-abri, ou d'un service différent de la distribution simple : la douche, la coupe de cheveux, etc..

### 3.3.4. Les associations étudiées

| | Nom de l'association | Structure | Mission / actions |
|---|---|---|---|
| 1 | Lazare | Association nationale | Colocations partagées pour anciennes personnes de la rue et jeunes pros |
| 2 | Foyer Notre Dame des Sans-Abri | Association lyonnaise | Accueil de jour, hébergement d'urgence, accompagnement social et réinsertion |
| 3 | Habitat & Humanisme | Association nationale | Différents types de logements pour public précaire |
| 4 | 115 | Acteur institutionnel | numéro vert national rattaché au Samu Social |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 5 | Action Pour l'Insertion Par le Logement (APIL) | Association nationale | Droit au logement digne/ aides pour personnes en situation d'expulsion |
| 6 | Anciela | Association lyonnaise | Accompagnement d'initiatives citoyennes, mise en lien bénévoles et associations |
| 7 | La cloche (le carillon) | Association nationale | Réseau de commerçants solidaires, services proposés pour personnes exclues |
| 8 | Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion | Acteur institutionnel | Organisme de recherche spécialiste sur l'exclusion et la précarité. Responsable du comptage de Sans-abri à Lyon |
| 9 | Médecins du monde | Association internationale | Aide médicale d'urgence. Mission en squat et permanence camion |
| 10 | SAMU ocial (Alynéa) | Acteur institutionnel | Aide d’urgence aux personnes démunies |
| 11 | Entourage | Association nationale | Application et organisation de rencontres entre riverains et personnes à la rue (jeux) |
| 12 | Agir et Donner Sans limite (ADSL) | Association lyonnaise | Distributions |
| 13 | Les fourmis lyonnaises | Association lyonnaise | Distributions |
| 14 | Urgence sociale Rue | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 15 | Juste un geste | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 16 | Ensemble pour un repas | Association lyonnaise | Distributions |
| 17 | Les camions du cœur | Association nationale | Distributions |
| 18 | Vestibus | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 19 | Raconte-nous la rue | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 20 | La main tendue | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 21 | Si moi j’ai froid | Association lyonnaise | Distributions |
| 22 | Secours catholique (Young Caritas) | Association internationale | Maraudes à pied |
| 23 | Le pélican solidaire | Association nationale | Maraudes à pied |
| 24 | La Croix-Rouge | Association internationale | Maraudes véhiculées |
| 25 | Lyon Centre | Association lyonnaise | Distributions |

*3.3.4.1. Lazare*

Lazare est une association qui existe depuis 2011 et qui anime et développe des appartements partagés, non mixtes, de 6 à 10 personnes. Chaque appartement est habité par des personnes qui ont vécu à la rue et des jeunes actifs bénévoles. Lazare vise à proposer une alternative aux grands foyers d'hébergement et fait le pari que la colocation est une réponse à la solitude et à la précarité. Chaque habitant de la colocation a une chambre individuelle ; les espaces de cuisine, le salon et les sanitaires sont communs.

Les personnes accueillies sont des personnes sans logement, qui ont connu généralement un passage « à la rue », ou qui résidaient en foyer d'hébergement collectif ou à l'hôtel. Ces personnes sont orientées par des associations spécialisées qui s'engagent à continuer leur accompagnement social (démarches administratives, recherche d'emploi…). Les volontaires s'engagent, à côté de leur travail et de leurs activités personnelles, à être présents et disponibles à l'appartement. La durée de séjour des personnes au sein d'un appartement varie entre un an et trois ans. Depuis 2011, le projet s'est développé à Lyon, puis à Nantes, Marseille, Toulouse, Angers, Lille, Vaumoise, ainsi qu'en Europe à Bruxelles (Belgique) et Madrid (Espagne).

Dans le rapport d'activité de l'association[5], on peut lire que le conseil d'administration compte 2 femmes pour 7 hommes, dont un est une ancienne personne accueillie – ie qui a connu un moment à la rue. Le financement de Lazare en 2019 se compose de 51 % de dons de fondations, 27 % de dons de particuliers (avec un don moyen de 290 €) et 22 % de dons d'entreprises ; ainsi que d'une subvention trisannuelle de l'État – La France s'engage. Le total de ses recettes s'élève à 1,447 million d'euros.

L'association ambitionne à l'avenir d'augmenter ses partenariats avec les entreprises : formations qui évoqueraient la rencontre avec des personnes sans-abri, changement de regard sur la précarité en lien avec l'inclusion, activités de team building et réunions dans les maisons, en échange d'un soutien financier. Enfin, Lazare affirme vouloir développer une communication « positive et inspirante » afin de « casser les codes de la communication

[5] http://lazare.eu/wp-content/uploads/2020/06/LAZARE_RA2019-v12-valide%CC%81-BDpages-1.pdf

d'indignation fréquents dans ce secteur pour apporter une image positive et valorisée des personnes ayant connu la rue » (Rapport d'activités, 2019).

*3.3.4.2. Le Foyer Notre-Dame des Sans-Abri*

L'association Le Foyer Notre-Dame des Sans-Abri a été créée en 1950 et fait partie des principales associations de solidarité de Lyon. Son fondateur, Gabriel Rosset, professeur à l'école publique et fervent catholique, est une figure importante de la ville : un collège, une rue, un gymnase et un CHRS portent son nom. L'association a ouvert un premier centre d'hébergement à Noël 1950, puis a concentré ses missions sur l'accueil et l'insertion des personnes sans-abri, en gérant et animant des CHRS, des Accueils de jour, des Centres d'Hébergement d'Insertion, des Ateliers d'Insertion, des actions d'accompagnement et de santé, et des Bric à Brac - activité de récupération, réparation et vente d'objets, textiles et mobiliers. Ses missions sont résumées dans sa devise : Accueillir – Héberger – Accompagner – Insérer. Elle compte aujourd'hui des salariés — travailleurs sociaux, de professionnels de santé, d'administration et de gestion et techniques — et 1500 bénévoles.

L'association vient en aide à des hommes ou femmes isolés, des couples et des familles, qu'elle nomme « passagers » ; afin que « chacun ne soit que de passage dans l'épreuve de la pauvreté et de la précarité ». L'association est laïque, née de convictions et d'engagements chrétiens, qui restent aujourd'hui les fondements de son action ; elle propose un cadre d'action laïc, qui admet toute conviction religieuse, politique ou philosophique, mais proscrit tout prosélytisme et discrimination.

Dans son rapport d'activité[6], l'association distingue la notion de charité et de solidarité (p.5 et 6). Elle reprend les termes de son fondateur, qui spécifiait bien que le don matériel ne vient qu'après la charité : « Si la charité aime à donner, c'est qu'elle est elle-même un don de Dieu, source de tous dons. Le don matériel n'est qu'une conséquence de son Amour et de notre amour ». L'association définit la solidarité comme « un principe incontournable », qui permet de « s'accorder mutuellement aide et assistance, de s'appuyer sur l'autre et de vivre ensemble ». Charité et solidarité forment le socle et l'équilibre de l'action de l'association. Les deux notions

[6] https://www.fndsa.org/uploads/pdf/Projet_associatif-fndsa-b.pdf

sont des points de repère communs à toutes les personnes qui participent à la vie de l'association : bénévoles, salariés, passagers.

#### *3.3.4.3. Habitat et Humanisme*

L'association — ou mouvement — Habitat et Humanisme est à l'image de son fondateur, Bernard Devert, ancien professionnel du logement devenu prêtre : elle concile des activités associatives avec des activités commerciales de logements « très sociaux » envers des personnes précaires non ou mal logées. Elle a été créée en 1985 à Lyon, au même moment qu'une société anonyme de promotion et construction immobilière. Elle possède 8 agences immobilières à vocation sociale, et des sociétés foncières.

Les actions d'Habitat et Humanisme consistent d'une part, à loger les personnes en difficulté via la proposition de logements « très sociaux », construits par des sociétés foncières du mouvement, ou en étant un intermédiaire entre des locataires et des propriétaires « solidaires » via un bail solidaire. Habitat & Humanisme vise à implanter ses logements dans des territoires attractifs pour lutter contre de la ségrégation urbaine ; elle propose également des solutions pour les seniors (EPHAD, pensions) et d'habitat innovant, comme des habitats intergénérationnels. D'autre part, elle accompagne les personnes logées pour favoriser leur insertion sociale, avec une philosophie du « prendre soin » envers les personnes âgées avec une approche globale. Enfin, Habitat et Humanisme annonce sur son site internet l'ambition de « réconcilier l'économique et le social » avec un modèle hybride, composée d'associations, de sociétés de l'ESS et une société anonyme. Elle se définit également comme pionnière de l'épargne solidaire en France, accompagne des investisseurs philanthropes. Elle justifie de la manière suivante son hybridité :

« Il s'agit de mener des actions d'ordre économique, comme la production ou la gestion de logements, mais dans un objectif de solidarité, de tirer parti du fonctionnement et des évolutions de l'économie, pour créer des opportunités de ressources et des leviers d'actions ».

#### *3.3.4.4. Le 115*

Le **115** est un numéro national départementalisé d'urgence et d'accueil des personnes sans abri. Il est gratuit et accessible 24 h sur 24, même si en pratique, les lignes sont très saturées, d'après le rapport 2013 de la Fondation Abbé-Pierre. En décembre 2013, 43 % des sans-domicile-fixe qui ont composé ce numéro n'ont pas obtenu de place à Paris, 61 % dans le reste de la France.

Chaque appel est opéré par un écoutant social qui doit réaliser une « évaluation sociale », qui repose sur les critères suivants :

- Si la personne n'a aucun hébergement, relève-t-elle du droit commun ou non ?
- Quelles sont ses ressources ? Ses référents ?
- Quelles difficultés psycho-médico-sociales rencontre-t-elle ?

Contrairement au numéro 112 européen, le 115 étant national n'est pas qualifié comme « service d'urgences » par certains téléphones.

À Lyon, je me suis rendue dans les locaux du 115. La grande majorité des appels concerne la réservation d'une nuit à la Halte de nuit, le logement « d'urgence » de la ville. Les dizaines de places disponibles partent en quelques minutes. Il n'est possible de réserver sa place que le jour même. Les heures d'appel sont réparties dans la journée selon le public : le matin est réservé pour les femmes et les familles ; tandis qu'à partir de 14 h, les réservations pour les hommes sont ouvertes. Par souci d'égalité, il est interdit de dormir plus de deux fois dans la même semaine à la halte de nuit ; c'est pourquoi le 115 demande d'espacer de deux nuits entre les nuits passées. Le 115 possède un logiciel pour comptabiliser les personnes qui bénéficient de l'hébergement d'urgence.

Dans le cas où les personnes qui appellent n'obtiennent pas de place, le 115 propose d'envoyer la Croix-Rouge (ou l'USR) pour amener une couverture ou une boisson chaude, lors de leurs tournées du soir.

#### *3.3.4.5. Action pour l'Insertion par le Logement (APIL)*

« L'Apil » est une association lyonnaise qui accueille des ménages en difficulté d'habitat et dont l'objectif est de favoriser l'accès au logement de tous ceux qui en sont exclus. Les ménages rencontrés sont pour la plupart des personnes en grande difficulté de logement ou d'hébergement, majoritairement domiciliées sur le territoire du Grand Lyon, bien que l'association n'ait aucun périmètre d'intervention prédéfini. Ce sont 4000 ménages rencontrés annuellement dans le cadre de l'accueil et du soutien aux personnes, des missions contractualisées avec les collectivités et du service de domiciliation.

Leurs actions consistent à tenir une permanence d'accueil des ménages qui sont en difficultés d'hébergement et de logement. L'association les oriente et informe sur les droits des locataires et l'accès au logement (logement social), avec un accompagnement des ménages dans leurs

démarches. L'association fait également des visites à domicile pour faire un état des lieux du logement (insalubrité, sur-occupation, chauffage, etc.). Elle réalise également des études pour les bailleurs publics et privés et les collectivités, afin de proposer des solutions adaptées.

Elle possède une équipe de 18 salariés et d'un conseil d'administration de 13 membres, 8 femmes et 4 hommes.

*3.3.4.6. Anciela*

« Anciela » est une association qui « suscite, encourage et accompagne les engagements et les initiatives citoyennes en faveur d'une société écologique et solidaire, à Lyon et ses alentours ». Elle favorise l'engagement associatif auprès des citoyens en organisant des événements de mise en lien entre associations et futurs bénévoles, en organisant un festival annuel, en développant le site « Agir à Lyon » avec des initiatives proposées, et enfin, en publiant un guide bimensuel, le « guide Agir à Lyon et ses alentours ». Pour l'association, « l'objectif est de permettre à chacun de trouver sa place et se sentir utile pour construire une société meilleure ».

Elle a mis également en place une pépinière d'initiatives citoyennes : elle propose d'accompagner bénévolement des personnes qui souhaitent monter une initiative — une association, une entreprise sociale et solidaire ou une action entre amis, entre voisins ou collègues — pour rendre notre société plus écologique et solidaire. Elle possède également une « maison pour Agir » à Vaulx-en-Velin, dans un quartier défavorisé de la banlieue lyonnaise, pour accompagner des actions de quartier.

Enfin, elle a ouvert un centre de formation l'année dernière, qui propose un programme ambitieux pour des personnes professionnelles souhaitant se reconvertir vers des métiers du développement durable. L'association a au total une centaine de bénévoles, elle a accompagné 320 initiatives en 4 ans.

*3.3.4.7. La cloche (Le Carillon)*

L'association « la cloche », qui regroupe plusieurs programmes — « le Carillon », « les Clochettes », « la Cloche à Biscuits » — a pour objectif d'agir contre la grande exclusion via la création de lien social et le changement de regard sur les personnes sans-abri. Elle propose aux citoyens, avec ou sans domicile, de s'engager afin de « contribuer, à son échelle, à rendre la société plus inclusive » (site internet). L'association vise à donner à chacun la possibilité de

s'engager et d'être plus solidaire, selon ses capacités. Elle a développé un réseau de commerçants qui proposent des services gratuits à des personnes sans-abri : accès aux toilettes, eau, possibilité de recharger son téléphone, etc. Les clients peuvent également faire des dons qui seront reversés à la prochaine personne précaire qui se présente, sous la forme d'un café (il devient alors un « café suspendu ») ou autre chose.

« La cloche » propose également des événements qui visent à créer du « lien social » au sein d'un quartier, entre personnes sans-domicile et personnes avec logements. « Cela passe par un changement de regard porté sur la vie à la rue en s'informant, en cassant les clichés et en allant au-delà du concept du « bénéficiaire » ».

Dans une étude[7] sur l'impact social du « Carillon », faite par un organisme indépendant, l'association a mesuré qu'elle parvenait à diminuer l'isolement des personnes sans-domicile, changer de regard sur les personnes sans-domicile, augmenter le sentiment de dignité des personnes sans- domicile ; et enfin, renouveler des formes d'engagement.

Les parties prenantes de leurs actions sont les personnes en situation de précarité, qui utilisent des services, participent aux événements ; les bénévoles et ambassadeurs ; les commerçants « solidaires » proposent des services ou des bons pour des produits en attente aux personnes dans le besoin ; et enfin, les habitants, qui sont des clients des commerces solidaires, des participants aux événements, des habitants qui prépayent des produits, ou encore, des bénévoles.

*3.3.4.8. La Mission régionale d'information sur l'Exclusion*

La MRIE est un centre de recherche et d'information sur l'exclusion et a le statut d'association. Elle a été créée en 1992 et associe les différents acteurs régionaux impliqués dans la lutte contre les exclusions : les personnes concernées par l'exclusion, les pouvoirs publics (État et collectivités locales), les responsables et professionnels qui mettent en œuvre les politiques publiques, les partenaires sociaux, les associations de lutte contre l'exclusion, et enfin, des experts (chercheurs, formateurs, consultants…).

[7] https://lacloche.org/sites/default/files/2020-02/Etude%20d%27impact%20Carillon%20-%20r%C3%A9sum%C3%A9_1.pdf

La MRIE possède une équipe de chercheurs en sciences humaines et sociales. Elle possède quatre missions principales : l'observation et la veille ; l'étude et l'animation de la réflexion ; la sensibilisation des décideurs et des acteurs aux enjeux de la lutte contre l'exclusion ; la communication et l'animation de rencontres locales ; enfin, la production des travaux qui portent sur les politiques publiques du logement d'abord et de l'emploi d'abord.

J'ai personnellement découvert la MRIE au moment du projet de recensement des personnes sans-abri à Lyon : c'était l'organisme qui avait créé la méthodologie de comptage et qui coordonnait l'étude.

Enfin, la MRIE propose également des formations pour ses partenaires, qui visent à créer des conditions favorables à des évolutions concrètes « tant dans les situations vécues par les personnes en situation de précarité que dans les pratiques professionnelles ». (Site internet)

*3.3.4.9. Médecins du monde*

Médecins du Monde est une ONG médicale de solidarité internationale créée en 1980, qui agit en France et dans une cinquantaine de pays. Sa mission principale est l'accès au soin des personnes précaires et vulnérables, victimes de guerres ou de catastrophes naturelles.

En France, Médecins du Monde agit pour les plus pauvres, qui sont en général exclus du système de sécurité sociale, comme les personnes sans domicile, les personnes migrantes, les usagers de drogues, etc.. Elle dispose de Centre d'accueil (CASO), qui proposent des soins gratuits de manière inconditionnelle, mais également des missions bidonvilles, des missions adaptées à des personnes prostituées ou usagers de drogues, accès aux droits des personnes migrantes et exilées, mineurs non accompagnés, bidonvilles…

Médecins du monde a une équipe mobile qui proposent différents services envers les personnes vivant à la rue : accompagnement dans les démarches administratives, consultations médicales, soutien psychosocial, médiation en santé, information et sensibilisation des acteurs médicaux et sociaux sur la problématique de l'habitat et de la précarité et de la veille sanitaire. À Lyon, le bus médecin du monde fait une permanence sur la place Carnot un soir de la semaine.

En ce qui concerne la mission squats et bidonvilles, Médecins du Monde se déplace directement sur le terrain pour proposer un accès aux soins et aux droits aux habitants ou les orienter vers des structures de santé – avec une attention particulière portée à la santé des

femmes et des enfants. Enfin, les personnes qui sont accueillies dans les CASO gratuitement, sont ensuite orientées vers les structures médico-sociales du territoire et peuvent être accompagnées dans leurs démarches administratives afin d'obtenir une couverture maladie.

*3.3.4.10. Samu social (Alynéa)*

« Alynéa » est une association qui gère, parmi d'autres missions, le Samu social de Lyon. Une équipe de professionnels s'occupe de maraudes pendant la journée, et en soirée en hiver, avec les équipes de bénévoles de la Croix-Rouge. « Alynéa » a été créée en 1973 à Lyon et vise à **accompagner** toute personne en situation de fragilité afin qu'elle devienne autonome et trouve sa place dans la société. Elle propose ainsi un accompagnement global — hébergement, formation, intégration professionnelle, accompagnement médical et psychologique, culture et loisirs — personnalisé et adapté aux besoins de la personne. Elle vise à défendre le pouvoir d'agir des personnes qu'elle accompagne.

L'association est structurée en six pôles : la gestion de cinq CHRS ; l'accompagnement médico-social de personnes vulnérables ; leur insertion et formation ; le service d'urgence du Samu social ; enfin, le service d'accompagnement vers et dans l'habitat.

Le pôle urgence est composé du Samu social, du plan froid et du relais SOS voyageurs, qui est un service basé à la gare Part Dieu d'accueil, d'écoute et d'orientation de toute personne se présentant au local, voyageur ou non.

Le pôle urgence vise à répondre aux droits de toute personne en situation d'urgence, inscrite au code de l'action sociale et des familles : « *Toute personne sans abri en situation de détresse médicale, psychique et sociale a accès, à tout moment, à un dispositif d'hébergement d'urgence* ». Article L. 345-2-2 du code de l'action sociale et des familles.

Le Samu social est composé de 14 salariés. Les équipes de professionnels répondent aux signalements du 115 et cherchent à rencontrer des personnes en situation de grande précarité, très désaffiliées, afin de les orienter vers des structures adaptées de droit commun. Leur mission, comme expliqué sur leur site internet, consiste à » « aller vers » toute personne sans domicile dans l'espace public », avec un dispositif renforcé pour les personnes en « non demande » — c'est-à-dire qui ne veulent pas de logement ou être réinsérées — ou qui ne font pas appel aux dispositifs institutionnels.

Les maraudes consistent soit à des signalements du 115 pour répondre à un besoin particulier ; soit à un quadrillage du territoire afin de rencontrer des personnes nouvellement arrivées dans l'espace public ou retrouver des personnes qui se sont déplacées.

*3.3.4.11. Entourage*

« Entourage » est une association créée en 2014, qui a vise à « redonner un réseau à ceux qui n'ont plus de réseau » via une application mobile, qui met en lien des personnes en situation de précarité et des personnes sans-domicile. L'association propose également des événements comme les « apéros solidaires » ou des « projections-débats » où des personnes avec ou sans logement se rencontrent.

L'association cherche à développer une solidarité plus horizontale, où il s'agit de « rencontrer plutôt qu'aider » les personnes à la rue, et où « relation prime sur la possession ». L'association communique sur son site internet : « Aider une personne SDF, ce n'est pas simplement lui donner un toit, un emploi, ou répondre à ses besoins primaires, c'est avant tout lui redonner son humanité, sa place dans la société ». C'est un postulat fort, qui n'est pas partagé par toutes les associations de solidarité. Sa vision est que le changement sociétal se produit par la somme des « micro-actions » locales entre habitants d'un même quartier.

« Entourage » met un point d'honneur à respecter le consentement des personnes à la rue et de protéger leurs données personnelles, avec l'interdiction aux utilisateurs de mentionner l'identité et l'emplacement précis des personnes. Elle possède pour cela une charte éthique.

Outre l'application mobile, elle développe des contenus pour sensibiliser à la précarité, via une plateforme internet et une campagne publicitaire. L'application possède également une version professionnelle, à l'usage des associations qui font des maraudes.

Enfin, « Entourage » a un conseil d'administration qui « rassemble des experts de l'action sociale, des professionnels du numérique », avec 5 hommes et 2 femmes, ainsi que le « comité de la rue », **qui rassemble 8 personnes ayant vécu ou vivant toujours à la rue (7 hommes et 1 femme).**

**Elle propose, comme « Lazare », du team building pour les entreprises avec des ateliers de déconstruction de préjugés, des témoignages de personnes sans-abri, des défis sportifs. Elle offre aux entreprises des démarches de RSE « sur-mesure » : «** notre association Entourage construit avec votre entreprise une **démarche de responsabilité sociale et locale** sur mesure ». Ainsi, « Entourage » cherche à permettre aux entreprises de « changer de regard sur l'autre, parler de fragilité en entreprise avec bienveillance, **ancrer** votre entreprise dans la solidarité locale, **créer du lien** et booster votre cohésion d'équipe, donner du sens à l'activité de vos salariés » (Site internet).

*3.3.4.12. Agir et Donner sans limite (ADSL)*

L'association « Agir et Donner Sans Limite » (ADSL) a été fondée en 2004 par un groupe d'amis. Son activité principale est la distribution d'un repas chaud, qui a lieu tous les mercredis soirs, d'octobre à avril.

Comme indiqué sur son site internet, l'association a pour ambition de « **Soigner, loger, nourrir et éduquer** les nécessiteux ; de répondre aux **besoins essentiels** des personnes démunies ; et enfin, œuvrer dans le **respect des traditions** et des croyances des différents peuples ».

La particularité de l'association est qu'elle était basée sur la place Carnot de 2014 à 2018, pour ensuite changer d'endroit de distribution en 2019, sur la place du marché du boulevard des États-Unis (dans le 8e). Elle prépare en moyenne une centaine de repas par soir.

L'association a par ailleurs développé un projet humanitaire de construction d'école au Niger, après avoir fait d'autres projets humanitaires au Maroc et en Algérie.

*3.3.4.13. Les fourmis lyonnaises*

Les « fourmis lyonnaises » est une association qui a été créée en 2017. Elle faisait jusqu'en 2019 des distributions place Carnot le vendredi soir. Elle a arrêté ses distributions à la fin de 2019 pour devenir une épicerie sociale à Villeurbanne, en janvier 2020, avec quelques distributions ponctuelles.

*3.3.4.14. Urgence Sociale de Rue (USR)*

L'association a été créée en avril 2012 par une équipe de bénévoles de la Croix-Rouge qui, à partir d'un désaccord, se sont éloignés de l'association pour créer leur propre structure. L'USR fait des maraudes en camion les mardi et vendredi en soirée et pendant la nuit. Ils sont, comme

la Croix-Rouge, des partenaires du 115 ; c'est-à-dire que le 115 peut leur relayer des appels et qu'ils peuvent ramener une personne par maraude à la Halte de nuit.

La mission de l'USR est, d'après son site internet, de « recréer ou maintenir le lien social » : cela passe par une écoute des personnes à la rue, une orientation vers des structures de droit social, et la distribution d'aides matérielles (couvertures, vêtements, produits d'hygiène) et alimentaires (panier-repas).

L'action de l'USR s'inscrit dans un cadre de neutralité politique, ethnique et religieuse, son aide est « impartiale et inconditionnelle ». L'association met un point d'honneur à réaliser ses actions « dans le respect de la personne, de sa dignité, de son libre choix et dans la confidentialité des échanges ». L'association possède une quarantaine de bénévoles, mais depuis quelques années, a du mal à pérenniser son équipe de bénévoles. Elle a changé fin 2019 de local.

*3.3.4.15. Juste un geste*

**« Juste un geste » est une association qui réalise des maraudes à pied le jeudi soir dans plusieurs quartiers de Lyon et de Villeurbanne. L'association apporte une distribution de repas**, de boissons et des produits de première nécessité, ainsi que l'**accompagnement** de personnes précaires dans leurs démarches administratives auprès des services de droit commun (demande de logement, réinsertion emploi, demande d'asile, orientation, accès à la scolarité ou à la justice…).

L'association a été créée par deux fondateurs, un homme et une femme ; l'équipe est renforcée par des bénévoles « actifs », qui sont organisés en différents pôles. L'association vit de dons financiers et matériels de particuliers et des invendus des boulangeries qu'ils redistribuent ensuite. Un partenariat a été également noué avec l'association « l'Ouvre Porte », qui propose des nuits d'hébergement d'urgence chez des citoyens.

« Juste un Geste » définit sur son site internet que ses valeurs sont « le respect et la solidarité envers toutes les personnes démunies » ; « la convivialité et rigueur dans l'action » ; « un bénévolat sans aucun profit direct ou indirect » ; « l'indépendance complète à l'égard du politique et du religieux ». « Avec un peu de recul et beaucoup d'empathie et grâce à la solidarité de tous nous leur offrons un repas, un casse-croûte, un sourire, de l'écoute et un peu de temps, en somme, juste un geste. »

*3.3.4.16. Ensemble Pour un Repas*

« Ensemble Pour un Repas » effectue des distributions de repas chauds, à deux endroits au même moment : le mardi soir, à Part Dieu et place Carnot. « Ensemble pour un repas » fait partie des associations « anciennes » de Lyon, comme l'ADSL, qui faisaient partie des associations pionnières du collectif de rue.

Je n'ai malheureusement pas pu faire d'entretien ni récolter plus d'informations sur l'association.

*3.3.4.17. Les Camions du Cœur*

Les « Camions du Cœur » sont une branche des « Restos du Cœur », qui est la grande et célèbre association créée par Coluche. Cette dernière est organisée par départements et régions, et possède plusieurs structures, comme des ateliers d'insertion, des potagers et des ruches, etc.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les « camions du cœur » n'effectuent pas des maraudes en camion. Ils proposent en revanche des distributions, qui ne sont pas non plus effectuées dans un camion, mais sous un préau abrité à Villeurbanne, à côté du métro Flachet.

L'association fait partie, au même titre que la Croix-Rouge, des grosses associations présentes tous les soirs de la semaine. Outre le repas proposé à une centaine de personnes, les bénévoles effectuent également des jeux avec les enfants, des cours de français pour adultes, et un accompagnement vers les structures de droit commun.

*3.3.4.18. Le Vestibus*

Le « Vestibus » est une association qui a été créée en 1995 et qui collecte et redistribue des vêtements, chaussures et couvertures à des personnes sans-abri. Le « Vestibus » effectue donc des maraudes véhiculées, deux soirs par semaine, en compagnie de la Croix-Rouge.

L'association se définit comme laïque et indépendante. Elle est composée d'une petite équipe d'une quinzaine de bénévoles. L'association possède un local, prêté par la mairie, où elle stocke tous les vêtements qu'elle reçoit.

Comme cela est indiqué sur son site internet, à chaque fin de maraude, les bénévoles écrivent un compte-rendu qu'ils communiquent aux autres membres de l'association. Les bénévoles

partagent des documents (plannings, CR) ou des informations ponctuelles sur un site dédié. Ils utilisent l'application de l'association Entourage.

#### *3.3.4.19. Raconte-nous la rue*

« Raconte-nous la rue » est une association de maraudes à pied créée en 2018, par des étudiants éducateurs spécialisés. L'association décrit sur sa page Facebook que son objectif est de « promouvoir le lien social en allant à la rencontre de personnes sans domicile fixe, via la distribution de diverses denrées (maraudes) qui sont dans ce cas un prétexte à la relation ; cette relation est basée sur un principe de neutralité, de bienveillance et de liberté des personnes rencontrées ainsi que des personnes participantes aux maraudes ». On peut percevoir déjà dans cette description que l'association a une conception immatérielle de la solidarité, où le café distribué est « prétexte » à la relation.

Le groupe de bénévoles de « Raconte-nous la rue » est constitué d'une dizaine de personnes, dont la plupart sont amis et travailleurs sociaux. L'objectif de leur action reste « la rencontre humaine et l'entre-aide » ou encore « le soutien moral, l'entraide et l'écoute » envers les personnes sans-abri. Comme l'association est plutôt « petite », son organisation est plutôt flexible et parfois peu régulière ; les maraudes ont lieu environ toutes les 3 semaines ou un mois.

#### *3.3.4.20. La main tendue*

« La main tendue » est une association de maraudes à pied, créée en 2012, qui tourne tous les mardis et vendredis soirs dans plusieurs quartiers de Lyon et Villeurbanne. Elle fait également une distribution une fois par mois dans un foyer, et des voyages humanitaires à l'étranger en été. Elle déclare sur son site internet qu'elle compte 50 bénévoles actifs, qu'elle réalise environ 75 maraudes par an avec 7500 repas distribués au total. Comme cela est indiqué sur leur site internet, participer à une maraude consiste à rencontrer des personnes précaires « directement dans leur lieu de vie quotidienne, la rue », en échangeant « en toute bienveillance », l'objectif étant de lutter contre l'isolement et de créer un lien social ».

#### *3.3.4.21. Si moi j'ai froid*

L'association a été créée en 2016. Alors que sa fondatrice était sortie à l'extérieur sans manteau, elle a pris conscience que des personnes vivaient dehors tout l'hiver et avaient encore plus froid. L'association fait donc des distributions tous les dimanches soirs, derrière la gare de la Part

Dieu. La particularité de l'association est qu'elle est très présente sur les réseaux sociaux : elle réalise à chaque distribution un « live Facebook » avec ses abonnés, pour ensuite donner un compte-rendu précis des personnes présentes, le nombre de repas distribués, le nombre de bénévoles.

Elle demande régulièrement des dons, des listes de courses, fait des récoltes de vêtements, bonnets et gants en hiver.

*3.3.4.22. Le Secours Catholique*

Le Secours Catholique est une association, créée en 1946 par l'abbé Jean Rodhain, qui constitue la branche française du réseau international Caritas. L'association cherche à promouvoir une justice sociale et la lutte contre l'exclusion et la pauvreté. Elle est une association importante du paysage de la solidarité en France ; elle a été reconnue d'utilité publique et déclarée grande cause nationale. Au total, près de 66 000 bénévoles et 1000 salariés sont impliqués.

Le Secours Catholique s'appuie sur la Doctrine sociale de l'Église et dans le respect de la charité chrétienne. Comme indiqué sur son site internet : « Le Secours catholique prend en compte la spiritualité de chacun et invite à aller à la rencontre des plus fragiles pour **construire avec eux** une société juste et fraternelle. » La philosophie du Secours catholique est d'ainsi d'impliquer les personnes précaires dans la construction d'une société plus juste et fraternelle. Par l'engagement de ses bénévoles, l'objectif est « d'aider l'autre et d'agir avec lui, dans un esprit de solidarité », considérant que « la solidarité avec les pauvres est la base même des Évangiles », comme le souligne le Pape François. Le Secours Catholique considère que l'humanité est une seule et même famille.

Parmi les actions du secours catholique, il y a la gestion des situations d'urgence ; de l'accompagnement scolaire ; la rencontre et l'accompagnement de Sans-abri et mal-logés, des Migrants et réfugiés, des familles, des personnes incarcérées ; un accompagnement vers l'insertion et l'emploi ; un accompagnement vers le droit humain ; le développement d'une économie solidaire et durable ; un accompagnement spirituel ; une prise de position et le développement d'une expertise sur des questions de société, en particulier pour les personnes précaires.

Parmi les actions organisées envers les sans-abri, elles consistent en des maraudes principalement à pied. À Lyon, le secours catholique réalise des maraudes depuis 2017 via sa

branche « Young Caritas », qui implique les jeunes adultes, en partenariat avec le pélican solidaire. L'idée est que la maraude n'est pas distributive ; il s'agit de proposer un « soutien et de l'assistance, ou juste une présence », en « s'asseyant à leur côté ». L'équipe d'une dizaine de bénévoles tourne sur la presqu'île, entre les Terreaux et la place Bellecour.

*3.3.4.23. Le Pélican Solidaire*

Le « Pélican Solidaire » est une association de maraudes à pied, qui vient à la rencontre de personnes sans-abri, principalement sur la presqu'île à Lyon. Elle a été créée en novembre 2016. Elle vise via ses maraudes non distributives à « rétablir le lien social entre tous, avec ou sans abris ». Sur son site internet, l'association affirme qu'elle a choisi le pélican comme symbole, car il représente « la solidarité et le partage » ; elle vise la qualité de service et non la quantité.

L'activité de l'association s'est essoufflée pour arrêter définitivement les maraudes pendant l'été 2019. Le Pélican Solidaire fait partie du nombre important d'associations de maraudes qui s'arrêtent après quelques années parce qu'elles n'ont pas réussi à pérenniser leurs actions.

*3.3.4.24. La Croix-Rouge*

La Croix-Rouge française une association d'aide humanitaire, crée en 1864 et qui appartient au du Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge ; elle a été reconnue d'utilité publique en 1945. En 2019, elle compte plus de 60 000 bénévoles et 17 000 salariés.

La Croix-Rouge française est structurée en plusieurs pôles : urgence et secourisme, action sociale, formation, action internationale, Santé et autonomie, espace jeunesse. Le pôle d'action sociale vise à lutter contre l'exclusion, en maintenant le lien social avec les personnes en situation de grande exclusion. En France, la Croix-Rouge peut gérer les Samu sociaux, le 115 dans 8 départements, des Services intégrés d'accueil et d'orientation et des lieux d'accueil de jour.

La Croix-Rouge à Lyon réalise des maraudes en camion, elle conduit la partie bénévole du Samu social, en intervenant tous les soirs de la semaine, de 20 h à minuit.

Son action consiste à aller à la rencontre de personnes qui auraient réalisé un signalement au 115 ; le 115 relaie les appels à la Croix-Rouge, qui se rend ensuite sur place et réalise un circuit. L'objectif est d'apporter une écoute et d'orienter la personne selon ses besoins, d'apporter des couvertures et de proposer une boisson chaude et un peu de nourriture ; et d'amener une

personne rencontrée à la Halte de nuit, le centre d'hébergement d'urgence (CHU) pour la nuit. La Croix-Rouge apporte une aide inconditionnelle et vise à respecter le choix des personnes rencontrées.

#### *3.3.4.25. Lyon Centre*

« Lyon Centre » est une association qui réalise des distributions tous les lundis soirs sur la place Carnot. Elle est rattachée à la paroisse Sainte-Blandine qui se situe derrière Perrache.

Outre les distributions (qu'elle appelle « maraudes »), elle accompagne des réfugiés et des familles dans la demande de leurs droits et leur réinsertion, pour atteindre une autonomie complète. Lors des distributions, chaque bénévole apporte une partie du repas (soupe, plat chaud, dessert, café, etc.) – alors que les autres associations s'organisent généralement autrement, en distribuant un unique plat. Comme cela est indiqué, l'association met un point d'honneur à mettre la fraternité au centre de son action, qu'elle définit comme le fait de « reconnaître que l'autre est mon frère ».

## Résumé du chapitre 3

Dans ce chapitre, j'ai présenté la situation du sans-abrisme en Europe, en France et à Lyon : la tendance générale est à une hausse du nombre de sans-abri et de sans-domicile. Heureusement, il existe un tissu associatif de solidarité important, qui se mobilise en France, pour venir pallier ce problème. Je exposé également l'expérience urbaine des sans-abri, notamment à Lyon et leurs habitats de fortune. Puis, dans un second temps, j'ai présenté la Fédération des acteurs de la solidarité, qui rassemble les associations de solidarité au plan national. A partir du référentiel de missions et d'évaluation des maraudes, j'ai présenté comment les Samu sociaux de France présentaient et faisaient sens de l'activité de maraude.

Enfin, j'ai terminé en introduisant la situation du tissu associatif lyonnais ainsi que les caractéristiques de la ville de Lyon. J'ai présenté le « marché de la solidarité » lyonnais, le collectif inter-associatif puis les vingt-cinq associations qui sont présentées dans la thèse.

# CHAPITRE 4 : VIVRE ET ECRIRE L'AVENTURE DU TERRAIN

Dans ce chapitre, je présente la façon dont j'ai conduit mon terrain et produit mon matériau empirique. Il s'agit de décrire, de la manière la plus honnête qui soit, deux verbes essentiels d'une méthodologie qualitative : « vivre » et « écrire ».

Dans une première partie, je partage la façon dont j'ai « vécu » mon terrain : comment j'ai été amenée à choisir ce terrain de thèse, les difficultés que j'ai rencontrées, ce que le terrain a provoqué en moi au niveau de mes affects, et comment il a transformé mon rapport au monde.

Dans une seconde partie, plus descriptive, je décris l'ensemble des données de la thèse et leur nature. Je tente de qualifier le type de mon ethnographie, qui n'est ni « pure », ni « multi-cas », ni « multi-site ».

J'explique dans une dernière partie la façon dont j'ai conduit mes entretiens et mes observations participantes, ainsi que mon procédé de retranscription des notes ethnographiques.

## 4.1. Vivre l'aventure du terrain

J'espère transmettre dans cette première partie de chapitre toute la singularité de mon terrain et de mon rapport à celui-ci. À travers ces lignes très personnelles, je souhaite décrire la façon dont j'ai été amenée à choisir ce terrain de thèse, dont j'ai vécu cette expérience, et les difficultés que j'ai rencontrées. J'espère partager, à la manière d'un récit intime ou d'une « *confessional tale* » (Van Maanen, 2011 : 73), mon expérience d'un terrain dans un contexte difficile et avec des personnes vulnérables. Je présente ainsi comment j'ai été amenée à choisir ce terrain, les questions éthiques auxquelles j'ai été confrontée en faisant de la recherche avec des personnes sans-abri, mon rapport au terrain qui fut fort et ambigu, la place des émotions dans un terrain difficile, et la façon dont j'ai mené cette ethnographie spatiale et affective. Je conclus en proposant de mener une recherche bienveillante envers les personnes vulnérables, et envers nous-mêmes, chercheurs.

### 4.1.1. La Genèse : quand un terrain en cache un autre

Mon projet de thèse a commencé à germer dès que j'ai quitté Paris pour commencer à travailler à un poste d'assistante de recherche à Lyon, en mars 2016. À l'époque, je pensais trouver un sujet de thèse en lien avec mon expérience professionnelle précédente, le marketing digital. En venant m'installer à Lyon, j'ai eu le désir de m'engager dans une association qui proposait des colocations partagées entre de jeunes professionnelles et des femmes enceintes, en difficulté financière et familiale. L'association en question louait l'appartement dans le même bâtiment qu'une autre association, qui s'appelle Lazare et qui propose un concept similaire de logement : des colocations partagées entre de jeunes professionnels et d'anciennes personnes à la rue. Ma colocation se situait au premier étage, tandis que l'autre association avait trois autres colocations, une de femmes et deux d'hommes. Je vécus 13 mois dans cet immeuble et cet engagement fut pour moi un tel bouleversement qu'il m'influença fortement dans mon choix de recherche, au point que je pris un virage à 180 degrés pour choisir mon sujet de thèse.

J'avais le fort désir de conduire une recherche qui me passionne et qui fasse sens, pour moi et la société de manière générale. Je me reconnais dans une « *passionate scholarship* » (Courpasson, 2013) ; une recherche qui implique « non seulement des connaissances, mais aussi certaines valeurs et émotions fondées sur la passion de parler et travailler au sujet de questions cruciales pour l'avenir (…) de la société organisationnelle » (Courpasson, 2013 : 1247). Je décidai donc de débuter un travail ethnographique sur les deux colocations d'hommes entre jeunes professionnels et personnes ayant eu un passage à la rue.

J'ai mené ce terrain entre janvier 2017 et janvier 2018, avec une grosse coupure entre avril et octobre, soient 8 mois de terrain. À partir d'octobre 2017, alors que j'avais quitté la colocation depuis plusieurs mois, je me rendais une à deux fois par semaine dans les colocations du 3ème et du 4ème étage, le temps d'un repas, et le vendredi soir lors d'un repas partagé entre toutes les colocations. Je n'avais pas vraiment d'idée théorique en tête, mais j'essayais de comprendre comment ces deux publics si différents, l'un de jeunes professionnels de catégorie socio-professionnelle supérieure, et l'autre de personnes abîmées par la rue et en voie de reconstruction, parvenaient à vivre ensemble. J'ai mené une dizaine d'entretiens entre les bénévoles et les personnes nommées « accueillies », c'est-à-dire celles qui n'avaient pas de logement avant de venir vivre là, ainsi qu'une centaine de pages de notes d'observation.

Je fus confrontée lors de ce travail ethnographique à la difficulté de conduire un terrain avec un public vulnérable. D'une part, parce que les personnes accueillies étaient nombreuses à avoir des problèmes psychiatriques ; elles pouvaient donc me raconter le fruit de leur imagination lors des entretiens. Ce fut le cas par exemple pour l'un des habitants, Gino, qui était en réalité schizophrénique et sous traitement, et qui me raconta des faits totalement farfelus. D'autre part, parce que je dus affronter un sentiment de culpabilité permanent ; j'eus l'impression constante d'instrumentaliser et de trahir ces personnes au nom de ma recherche. L'accès au terrain fut d'ailleurs difficile. Je ne pus mener vraiment mon terrain qu'après de longues négociations avec le bénévole responsable de l'association à Lyon, qui m'accorda l'accès à la seule condition que je quitte ma colocation. Mais en voulant officialiser ce terrain de recherche – afin qu'il devienne un véritable terrain de thèse – je demandai également l'accord au fondateur de l'association au niveau national, l'association étant présente dans une dizaine de villes en France. Cette demande se solda par un non catégorique, et me conduisit, malgré moi, à abandonner ce terrain de recherche, et ce lors de ma première année de thèse, en novembre 2017. Mes dernières observations remontent à janvier 2018.

Je décidai alors de me tourner vers d'autres structures, notamment des structures qui proposent des solutions d'hébergement pour des personnes ayant eu un passage à la rue. Je fus donc bénévole dans un CHRS (Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale) de l'association Habitat et Humanisme, où je servis des repas tous les dimanches soir à des personnes en voie de réinsertion. Ce fut l'occasion pour moi de découvrir une autre structure qui permettait la réinsertion sociale par le logement.

Puis, par le biais de mon ami Romain, un ancien bénévole de Lazare qui a créé une association de maraudes, je fus mise en relation avec d'autres structures et avec le tissu associatif lyonnais. Romain me donna les coordonnées d'un des responsables du Foyer Notre Dame des Sans-Abris, une importante structure lyonnaise d'insertion de personnes précaires ; je réalisai ainsi deux observations d'un gymnase réquisitionné, pendant la période de grand froid, en hiver 2018. Romain me parla également du collectif de rue, ce qui attira vivement mon attention, et ce fut grâce à lui que je me rendis à une réunion en mars 2018. Dès la première réunion, je notai des questions de pouvoir entre les associations, autour de l'espace public. C'est ainsi que commença mon terrain, que je poursuivis jusqu'en septembre 2019, date de ma dernière maraude.

### 4.1.2. Mener une recherche avec des personnes vulnérables : quelle éthique ?

Je suis consciente que faire de la recherche sur des personnes marginalisées et précaires pose des questions éthiques fondamentales. Il faut reconnaître que peu de terrains en sciences de gestion ne traitent de personnes aussi précaires que les sans-abri. Il y a toutefois l'article de Snow et Anderson (1993), qui développe à partir des récits des sans-abri le concept d'« *identity work* » ; l'article de Thanem (2011) qui étudie la résistance de personnes sans-abri à la mise en place d'un projet de planification urbain à Stockholm ; et l'article de Stevens (2017) qui n'étudie pas directement les sans-abri, mais le mobilier urbain anti-SDF.

J'ai beaucoup apprécié l'approche de Thanem (2011), qui s'est efforcé tout au long de son enquête d'éviter une « relation d'exploitation et de hiérarchie » avec les personnes sans domicile. Il reconnaît l'importance de les aborder avec humilité et d'être prudent en leur posant des questions. Thanem était conscient de ce déséquilibre dans la relation, engendré par sa position de chercheur dans une *business school* ; il a ainsi veillé à porter des vêtements simples, et à payer parfois les sans-abri, mais pas toujours, pour éviter de renforcer cette relation de déséquilibre.

J'ai expliqué précédemment que je culpabilisais constamment lors de mon terrain ethnographique à Lazare. Ce fut un grand soulagement pour moi lorsque j'ai finalement décidé de ne pas faire ma thèse sur les personnes sans-abri, mais sur les associations à leur contact. Avec les bénévoles, je me retrouvais dans un rapport certes déséquilibré, mais beaucoup moins qu'avec une personne à la rue. Toutefois la réalité du terrain, me conduisit forcément à discuter et à observer des personnes qui vivaient dehors. Ce fut quasiment toujours accompagnée d'un autre bénévole ; c'est d'ailleurs ce que j'ai tenté d'observer : les interactions entre bénévoles et bénéficiaires. Si j'ai toujours présenté mon motif de recherche aux autres bénévoles, je ne l'ai toutefois jamais dit aux bénéficiaires que je rencontrais.

Ainsi, cela me permettait d'être entièrement transparente sur ma démarche envers les associations, tout en m'évitant de l'être avec les bénéficiaires. Aux yeux des sans-abri, j'étais une bénévole comme les autres et non une chercheure. J'ai fait le choix de ne pas leur expliquer ma démarche ; d'une part par manque de temps, d'autre part pour ne pas déséquilibrer davantage notre relation, en me plaçant dans une posture de chercheure et en faisant d'eux des objets de recherche. C'est pourquoi je n'ai pas souhaité non plus conduire des entretiens plus poussés avec eux ; nos conversations ressemblaient à des discussions normales entre bénévole

et bénéficiaire. Quand j'étais avec d'autres bénévoles, ce qui était quasiment tout le temps le cas, soit je me mettais en retrait pour observer la relation qui se créait, soit j'étais plus actrice dans la maraude en donnant mon avis et en étant la discutante principale.

J'ai tenté, comme j'ai pu, de conduire une recherche dans la rencontre de l'autre et de ne pas avoir peur de m'exposer. J'espère avoir ainsi conduit une recherche que Mauriceau et Peas (2020) qualifient de « pauvre », et dont la définition résonne a posteriori avec mon terrain :

> *« S'exposer, rencontrer le visage nu des autres, rechercher alors non par sur des objets mais face à des visages, les accueillir comme tout autres et non comme instances ou échantillons, c'est accepter que l'éthique soit première, que la relation éthique vienne avant la question épistémologique. La recherche est commandée par la rencontre avec l'autre, précaire, vulnérable, toujours encore étranger »* (Mauriceau et Peas, 2020 : 164)

Ce fut effectivement la rencontre avec l'autre qui fut première : comprendre son histoire, échanger, rire, l'écouter, partager un moment. Ces moments sont généralement issus d'une chance hasardeuse : nous étions là au bon endroit, au bon moment, et la personne rencontrée était prête pour un échange. Une interaction avec une personne à la rue n'est jamais automatique, c'est un moment rare, un cadeau d'elle-même que la personne offre aux bénévoles. Prendre le temps d'échanger sur ma recherche aurait ainsi détourné la conversation de l'objectif principal : une rencontre de personne à personne, d'humain à humain.

Certains jugeront peut-être que ma pratique de recherche n'était pas éthique, car non-transparente. J'espère que la lectrice ou le lecteur comprendra qu'il existe des situations comme la mienne où la transparence totale peut provoquer au mieux, une forte gêne ; au pire, une forte violence pour une personne précaire. Il me semble qu'au contraire, l'éthique réside davantage dans le respect de la dignité de la personne, plutôt que dans une recherche d'une transparence « pure ». J'opterais davantage pour une « cohérence relationnelle », comme principe général de l'éthique en sciences sociales (Sakoyan, 2008 : 3). Je reconnais que j'ai eu beaucoup de chance d'avoir vécu des échanges très beaux, où la personne m'avait donné sa confiance et se livrait dans la rencontre. S'exposer c'est également se sentir redevable envers les personnes que l'on rencontre ; c'est pourquoi j'exprime ma profonde gratitude pour les personnes rencontrées lors de mon terrain.

### 4.1.3. Mon rapport au terrain : une aventure ambigüe

« *— Il me semble encore qu'en venant ici, j'ai perdu un mode de connaissance privilégié. Jadis, le monde m'était comme la demeure de mon père : toute chose me portait au plus essentiel d'elle-même, comme si rien ne pouvait être que par moi. Le monde n'était pas silencieux et neutre. Il vivait. Il était agressif. Il diluait autour de lui. Aucun savant jamais n'a eu de rien la connaissance que j'avais alors de l'être.*

*Après un court silence, il ajouta :*

*— Ici, maintenant, le monde est silencieux, et je ne résonne plus. Je suis comme un balafon crevé, comme un instrument de musique mort. J'ai l'impression que plus rien ne me touche.* »

**L'aventure ambigüe – Cheikh Hamidou Kane, 1971**

Ce terrain fut pour moi une expérience forte, éprouvante, émotionnellement prenante et parfois même spirituelle. Ce fut une aventure au sens littéraire du terme : elle me transforma et transforma mon rapport au monde. Ce fut une aventure ambigüe dans la mesure où, tout au long de ce terrain, je fus confrontée à des situations ambivalentes pour plusieurs raisons.

D'une part, ce fut une expérience à la fois très difficile et triste, tout en étant très belle et porteuse d'espoir. Elle fut difficile pour moi, alors que j'avais pourtant déjà fait des maraudes et avais déjà assisté à des moments de détresse et de violence à Lazare. À Lazare, il y avait eu les bagarres entre Pierrot et Gino, l'alcoolisme d'Yves, la tentative de suicide de Gloria et la découverte malheureuse qu'elle se prostituait. Or, malgré cette expérience, je fus d'autant plus surprise par la violence de la rue, qui me heurta de plein fouet. Je fis la rencontre de familles avec des enfants en bas âge à la rue, de femmes enceintes qui dormaient dehors. Il m'est arrivé lors de ma maraude avec la Croix-Rouge de craquer et de pleurer. Lors d'une autre maraude, de voir des personnes se piquer à l'héroïne. Tout au long de ces 18 mois, j'ai entretenu un lien très fort avec mon terrain, au point qu'il m'arrivait, parfois, de pleurer quand j'étais seule en repensant à des situations vécues.

Mais le terrain fut aussi une très belle expérience, dont je me suis énormément enrichie. J'y ai trouvé beaucoup de sens et je me suis sentie grandie par les rencontres, aussi bien avec les bénéficiaires qu'avec les bénévoles. Je pense avoir assisté à des moments de bonté entre êtres humains, simples et touchants. Je fus témoin de moments de solidarité très forts ; j'ai le

sentiment d'avoir assisté de très près à ce qui constitue la beauté de notre humanité. J'espère pouvoir le transmettre dans ces pages.

D'autre part ce fut une position ambivalente, de par mon statut de chercheure, privilégiée, faisant une thèse, et de l'autre côté la réalité du terrain qui était tellement loin des préoccupations académiques. Parfois, ma thèse me semblait quelque peu ridicule à côté de la réalité des personnes à la rue et de celle des associations, dont les objectifs étaient beaucoup plus urgents et recevables.

Les maraudes étaient aussi des moments physiquement fatigants. Les soirées se terminaient vers minuit, voire 2 ou 3 heures du matin pour les maraudes véhiculées. En hiver, les températures étaient négatives, il fallait donc bien se couvrir. Il m'est arrivé une fois d'annuler une maraude par fatigue.

Avant d'aller en maraude, je me vêtais de mon « déguisement » : des habits simples, un pantalon (je n'en porte quasiment jamais), sobre, jamais de bijou. J'essayais de me « déféminiser », de m'attacher les cheveux, de ne pas me maquiller, de porter des vêtements amples. Et quand je rentrais, je me lavais, et je mettais mes vêtements au sale. Je tentais de minimiser ce qui me rattachait à mon identité de femme, diplômée d'école de commerce, doctorante à l'université et en train d'écrire une thèse. J'avais le sentiment de faire deux choses très différentes, et que ma thèse était bien dérisoire à côté de la vie de personnes à la rue.

La période du terrain m'a habitée. Je rêvais des enfants migrants que j'avais vus la veille. Je repensais régulièrement aux personnes à qui j'avais parlé, me sentant triste et culpabilisant de mon propre confort. Je me disais, en rentrant de maraude, que j'avais de la chance de pouvoir dormir au chaud chez moi. Ce rapport au terrain ne m'a pas laissée indemne, au point qu'il m'était difficile d'être en capacité de penser ce qui se passait véritablement pour les acteurs. Je crois que j'ai surinvesti inconsciemment l'analyse théorique et spatiale de mon terrain. Ce fut sans doute un mécanisme d'autoprotection ou de distanciation, qui m'évita d'entrer dans des données douloureuses. Ce n'est qu'une fois le terrain terminé que j'ai pu penser véritablement la relation entre bénévoles et bénéficiaires, soit le « lien social » comme les bénévoles le nomment.

### 4.1.4. L'importance des émotions

Mais pourquoi est-ce intéressant de parler de ce lien qui m'a unie si fortement à mon terrain ? Plusieurs raisons me viennent à l'esprit pour expliquer pourquoi il est important de donner toute leur place aux émotions, qui permettent de créer ce lien si singulier de la chercheure et de son terrain. Ce « travail des émotions » a en effet contribué à la manière dont j'ai vécu mon terrain puis dont j'ai construit mes résultats.

La première raison est la connaissance acquise par l'empathie. Je pense avoir compris, par l'expérience partagée et par empathie, ce que vit une grande partie des bénévoles exposés à la question du sans-abrisme ; et sûrement dans une moindre mesure, ce que vivent les professionnels sociaux. J'ai ressenti de la culpabilité, puis un grand sentiment d'impuissance et une injustice très forte. Je pense que cette « connaissance incarnée » (Gherardi, 2019) me confère une certaine légitimité aux yeux des chercheurs qualitatifs : cela me permet de dire que je « sais » ce que ces personnes vivent. C'est en tout cas un supposé des ethnographes qui est apparu à l'aube des années 1970 : l'engagement intime et l'immersion complète des chercheurs sont nécessaires pour comprendre véritablement le monde de l'intérieur. S'engager pleinement dans son terrain, corps et âme, « n'est pas seulement une position de recherche valide, mais prouve une investigation d'excellence » (Irwin, 2006 :157). De plus, cette connaissance incarnée fut une ressource pour moi lors de mes entretiens : je pouvais par exemple mieux orienter mes questions, ou encore, par un partage d'expérience, inciter la personne interviewée à se livrer.

La deuxième raison est moins positive que la première : il s'agit de mettre en garde d'autres chercheurs qualitatifs et de montrer les effets pervers des émotions dans un terrain difficile. Avant de l'évoquer, j'aimerais revenir sur certains travaux existants qui traitent de l'importance des émotions lors de la conduite d'un terrain qualitatif.

Récemment, les sciences de gestion ont connu un « tournant » des affects, depuis lequel l'importance des affects est reconnue, à la fois comme sujet empirique et théorique, « aux côtés de la raison, du calcul et de la stratégie dans les affaires humaines, rôle souvent ignoré ou minimisé dans nos théories » (Moriceau, 2019 : 83). Moriceau reconnaît que ce tournant des affects offre de nouvelles opportunités épistémologiques et méthodologiques : « un mode d'enquête où le chercheur se laisse guider par les affects, se laisse mouvoir par la situation, comme point de départ de la réflexivité ». Mais penser l'expérience est pour lui un véritable

défi, parce qu'elle est capable de nous toucher et de nous faire réagir, de nous affecter et de nous émouvoir, voire même – et ce fut certainement mon cas – de nous changer (Moriceau, 2019 : 84).

À ce titre, Gherardi (2019) vient même encourager un nouveau style d'ethnographie, qu'elle nomme « ethnographie affective ». Gherardi s'appuie sur trois piliers pour développer « l'ethnographie affective » : la connaissance incarnée, la « lieuté » affective (*placeness*) et le pouvoir de l'affect. L'auteure reconnaît que les éléments ethnographiques – comme le texte, la langue, les personnes, les matérialités – sont reliés les uns aux autres d'une manière complexe et qu'il s'agit de lire leurs correspondances, entre et par ces éléments, et dont les données produites entrent en mouvement. Gherardi met en avant le fait que, dans l'ethnographie affective, les émotions sont des ressources disponibles pour l'ethnographe, et produites par lui-même via son incorporéité. L'ethnographie affective ne traite pas des émotions en tant que telles, mais de ce qu'elles produisent sur nous, et la capacité de nos corps à être affectés et à produire de l'affect en retour. Le corps, en tant que matérialité résonnante, devient collectif dans un processus où les corps résonnent lorsque l'intensité est transmise entre les corps affectifs, les discours et les différents mondes sociaux. Le travail de terrain implique donc la capacité à entrer en résonance avec d'autres matérialités, à devenir capable d'une harmonisation affective avec d'autres corps et situations et à ne pas craindre la contagion affective. Ainsi, c'est bien le corps de l'ethnographe qui lui permet d'acquérir cette « connaissance incarnée » (2018 : 14).

Il y a dans l'approche de la méthodologie tournée vers les affects beaucoup d'éléments auxquels je peux m'identifier ; cependant, et même si je m'inscris dans cette approche, il me semble nécessaire d'apporter quelques nuances. Une ethnographie affective peut être difficile, et les chercheurs devraient en être informés.

Cette relation si forte et affective, que j'ai eu tendance à minimiser, a eu pourtant un effet sur la conduite de mon ethnographie, puis dans l'analyse de mes données et *in fine* dans la production de cette thèse. Comme je l'ai illustré dans la partie précédente, j'ai été confrontée à beaucoup d'émotions et d'affects différents lors de ma recherche. Or, contrairement à ce que Moriceau (2019) pourrait laisser supposer, la partie affective de ma recherche n'a pas précédé son design ou sa méthodologie. Je n'ai pas choisi la part sensible et affective de ma recherche ; en réalité, je l'ai subie. Le terrain me l'a imposée. De même, si Gherardi exhorte à une

« harmonisation affective » et à ne pas craindre la contagion, il faudrait préciser que cela doit être le cas uniquement dans la mesure où ces affects et émotions ne blessent pas la chercheure ou le chercheur.

Mes émotions ont participé grandement à l'expérience du terrain : la fatigue, la gêne, la joie, la bonté, l'ambivalence, la tristesse, la peine. Je reconnais que j'ai sans doute à tort mis de côté ce que je ressentais lors de mon terrain, pour me concentrer davantage sur les personnes rencontrées et leurs interactions. Et ne pas donner de juste place à ses émotions est sans doute une erreur : c'est la conclusion que je tire de mon expérience. En effet, reconnaître l'importance des émotions me semble être un point clé, à la fois pour soi lorsque nous faisons de la recherche, et pour en être conscients lorsque nous faisons des terrains qu'on pourrait qualifier de « difficiles ». Cela m'aurait sans doute aidé à moins fatiguer, et à ne pas mettre en place des mécanismes inconscients de mise à distance. Au lieu d'enfouir mes émotions, j'aurais pu reconnaître la difficulté de faire ces maraudes pour les acteurs du terrain, et ainsi m'éviter d'occulter une partie de la réalité.

Je pense que mon expérience illustre le risque qui existe pour les chercheurs de minimiser la portée de leurs émotions ; elle montre également que cela peut se retourner contre eux. J'avais en effet une approche à la fois cérébrale et sensible de mes données, mais j'ai eu tendance à les compartimenter pendant mon terrain. J'avais en quelque sorte aseptisé ces émotions pendant la conduite du terrain, et n'en ai pris véritablement conscience qu'une fois le terrain terminé. Ces difficultés inattendues que j'avais rencontrées sur le terrain m'avaient mise dans une « incapacité à prendre du recul sur la situation » et à être « réflexive » (Roussey, 2020 : 142).

Or, le risque est de se couper d'une part de la réalité, ce qui peut être dommageable d'un point de vue empirique et théorique. Ainsi, j'espère mettre en garde d'autres chercheures et chercheurs de la difficulté de mener une recherche qualitative dans certains contextes, notamment lorsque des personnes vulnérables sont impliquées. S'il est important de reconnaître la place des affects, il s'agit de rappeler qu'on ne choisit ni ne décide des émotions que nous vivons ; nous les subissons. À nous toutefois de faire le travail de les accepter et d'être à leur écoute, pour éviter de les étouffer.

Cette relation affective m'a également conduite à quitter mon terrain plus tôt. Il est de coutume d'arrêter un travail qualitatif quand on arrive à une saturation empirique (Strauss et Corbin, 1994). Ce ne fut pas mon cas ; j'aurais pu continuer la récolte des données encore longtemps

avant d'atteindre la saturation, tant qu'à chaque observation les résultats étaient riches et variés. Aucune maraude ou distribution que j'ai pu réaliser ne se ressemblait ou se passait comme prévue ; à chaque fois, j'avais l'impression de découvrir quelque chose de surprenant. Cela témoigne, à mon sens, de l'hétérogénéité dans les façons d'organiser les actions de solidarité, mais également du caractère imprévisible de ces actions sociales. Ainsi, si j'arrêtai le terrain au bout de 18 mois – ou de deux ans et demi si l'on compte l'ethnographie de Lazare – ce ne fut pas par saturation empirique, mais par saturation personnelle. Ce terrain fut long et lourd, comme j'ai tenté de l'illustrer dans la partie précédente.

Enfin, je souhaiterais montrer que l'écriture fut pour moi un élément essentiel dans mon expérience du terrain. Elle a participé à un processus cathartique, grâce auquel j'ai pu mettre à distance ces émotions, et parfois même les revivre et les redéfinir. Mon rapport à mon sujet de recherche, qui était au départ très émotionnel, est parvenu peu à peu à se transformer, pour passer du sensible à un processus d'intellectualisation. J'espère pouvoir montrer qu'à travers le travail de narration et de description, puis d'analyse, j'ai pu transformer mon expérience en connaissance empirique et théorique. Il s'agit alors de mettre en relation expérience de vie et théorie, comme le souligne Moriceau :

> *« Et dans un deuxième temps, ces affects, que nous décrivons, que nous essayons de comprendre, sont mis en relation avec la théorie – théorie que cette expérience et que ce mouvement engendré par les affects nous amène à interroger. Cette exposition, ce mouvement, cette volonté d'apprendre rapprochent l'enquête d'une expérience esthétique, ou mieux même d'une expérience de vie. » (Moriceau, 2019 : 83)*

### 4.1.5. Mener une ethnographie spatiale et affective

La partie spatiale de mon enquête ethnographique a énormément compté. Au-delà de l'espace comme résultat empirique et comme élément théorique, je fus amenée à prendre en compte l'espace comme un acteur à part entière, au même titre que les bénévoles ou les bénéficiaires que je rencontrais. Le fait de devoir me rendre à plusieurs endroits de la ville, et de faire cette ethnographie « dehors », dans l'espace public, a participé de la singularité de mon matériau empirique. Je détaille dans les paragraphes suivants la façon dont j'ai mené cette ethnographie spatiale, et comment mes émotions et affects m'ont permis de vivre cette ethnographie de l'espace public.

À ce titre, Stephenson et ses collègues (2020) appellent à développer une « ethnographie spatiale » afin d'étudier l'espace en tant que processus, et de ce que fait l'espace lui-même et la façon dont il fonctionne en matière d'organisation. Selon eux, les approches conventionnelles d'observation gagneraient à être complétées par des méthodes plus créatives, qui capturent davantage de mouvements comme l'auto-ethnographie (Cunliffe, 2011), le *shadowing* (Czarniawska, 2014) ou la vidéo-ethnographie (LeBaron, Jarzabkowski, Pratt, & Fetzer, 2017).

Au-delà d'avoir voulu développer une méthodologie particulière qui me permettrait d'observer la production processuelle de l'espace, j'ai essayé de « vivre » l'espace avec mes sens. Je me retrouve à ce titre avec le second pilier de l'ethnographie affective (Gherardi, 2019), qui repose sur l'espace et la place des lieux. Gherardi souligne justement que les espaces sont particulièrement propices aux émotions, et que les espaces organisationnels sont transformés en lieux (*place*) par les affects. Ces « résonnances affectives » permettent de façonner des expériences des lieux, et leur « lieuté » (*placeness*) :

> *"While the idea that spaces evoke affective responses is quite common, affect scholars elaborate on the way that affect actively constitutes a place and how the place thus produced enables and/or constrains the potential activities enacted in it" (2019 : 9).*

Les atmosphères affectives sont performatives car elles encadrent l'ensemble des activités et des pratiques qui peuvent être mises en œuvre dans ce lieu. Faire l'expérience d'un lieu signifie apprendre à être affecté par le lieu, et ce dernier devient donc également une ressource pour mener une ethnographie affective (2019 : 14). Ainsi, les chercheurs qui voudront appuyer la lieuté de leur expérience du terrain devront être sensibles, non seulement à l'atmosphère affective, mais également aux relations matérielles et aux actions qui permettent de produire le lieu (Gherardi, 2019 : 10). L'atmosphère affective d'un lieu devient ainsi un « accomplissement relationnel ».

Je me suis efforcée, par mes notes de terrain, de retranscrire l'espace de la rue et son atmosphère. Je considérais la place de l'espace comme un acteur à part entière, au même titre que les bénévoles ou les bénéficiaires que je rencontrais. Un de mes efforts consistait à noter tous les lieux où nous nous rendions - comme les rues, une impasse, derrière un immeuble - et ce n'était pas toujours évident de les noter ou de m'en souvenir, en plus des interactions et des discussions. C'est pourquoi la fonction GPS de mon téléphone et l'application Google Maps enregistrant mon parcours – que je mets en temps normal un point d'honneur à désactiver –

m'ont été particulièrement utiles. Il suffisait donc le lendemain que je retourne sur l'application de mon téléphone pour me rappeler, au cas où je les avais oubliées, toutes les étapes du parcours.

Mais faire une ethnographie spatiale m'a demandé, au-delà de me souvenir des lieux physiques et de leur localité, de retranscrire les atmosphères spatiales : la fraîche nuit d'hiver ou la douce nuit d'été, les personnes dehors, la proximité qui se créait sur le trottoir avec la personne rencontrée. L'évolution d'une maraude faite en camion avec la Croix-Rouge, où la nuit tombait peu à peu et les rues se vidaient, pour laisser un manteau noir se poser sur la ville, éclairée par la lumière crue des réverbères. Ou encore la place Carnot envahie par la foule qui n'était plus tout à fait la même d'un soir à l'autre de la semaine, selon l'association présente qui disposait des tables et des barrières, chacune à sa manière.

Ce travail m'a demandé non seulement d'être alerte et d'observer des éléments particuliers, comme des éléments urbains, mais également d'être à l'écoute de mon propre corps, qui se mouvait, interagissait avec les bénévoles que je suivais et dialoguait avec les personnes rencontrées dans la rue. Tout ceci faisait partie d'un grand tout : le bitume de la rue sur lequel je m'asseyais, le froid des températures qui baissaient, la nuit qui tombait et la fatigue qui montait, les rencontres, les visages dignes des personnes, les poignées de main échangées, les paroles et les sourires reçus, l'empathie qui naissait. Tout ceci participait d'un moment affectif fort, dont l'impression provoqua en moi un souvenir lumineux, ancré, marqué.

Cette expérience a également transformé mon rapport à la ville. En journée, je repassais devant des endroits découverts en maraude. Le souvenir de l'échange et de la personne à la rue rencontrée me revenait avec un sentiment d'amertume. Je ne voyais plus la ville comme avant, le mobilier anti-sdf me sautait aux yeux. Les lieux restaient chargés de la présence de la personne qui y habitait ; quand je passais devant le lieu de couche d'une personne rencontrée et qu'elle n'était pas là, je me demandais où elle était partie.

### 4.1.6. En conclusion : vers une recherche bienveillante avec les personnes vulnérables

J'ai tenté de décrire dans cette partie la façon dont j'ai vécu ce terrain si singulier, qui impliquait des personnes vulnérables, dans un contexte difficile. J'ai tenté de montrer la complexité de ce genre de terrain : l'éthique qui peut prendre d'autres formes lorsqu'on est au contact de personnes sans-abri, les émotions qui peuvent être trop fortes pour le ou la chercheur(e), le risque d'occulter une partie de la réalité.

S’il est important de reconnaître la place des affects, il s’agit de rappeler qu’on ne choisit ni ne décide des émotions que nous vivons ; nous les subissons. À nous de faire le choix de les accepter et d’être à leur écoute, ou au contraire de les étouffer.

J’aimerais, en guise de conclusion de cette partie, défendre l’idée d’une recherche menée de façon bienveillante lorsque nous sommes confrontés à des personnes vulnérables. Bien que cela puisse sembler une peu niais, j’aimerais que mon expérience transmette l’importance de la bienveillance envers les personnes rencontrées et envers soi-même.

En effet, comme expliqué précédemment, il est parfois difficile de mener une éthique parfaitement transparente qui corresponde à des terrains difficiles. Ce qui me semble le plus important à privilégier, c’est de faire passer le respect de la dignité de la personne vulnérable en premier. J’espère avoir pu transmettre la beauté de la rencontre avec des personnes en situations difficiles, et avoir fait comprendre que cette dernière a toute sa place en sciences de gestion, même si elle reste rare.

Et être bienveillants envers nous-mêmes, chercheurs, signifie être à l’écoute de ce que nous ressentons. En étant conscients de notre propre rapport au terrain, nos implications affectives et notre manière de gérer nos émotions (Ortiz, 2020), on peut ainsi éviter des situations trop douloureuses, où nous nous retrouvons fatigués émotionnellement, ou pire, contraints d’arrêter le terrain.

La question de notre responsabilité et celle du monde académique vis-à-vis de personnes vulnérables reste une grande question. Mise à part ma participation en tant que bénévole et la production de cette thèse, qui vise à mettre en lumière le travail de ces associations, je m’interroge sur ma réelle utilité pour les acteurs. Si je n’ai pas encore présenté mes résultats aux associations, je compte le faire à l’avenir et engager une discussion avec les acteurs.

## 4.2. Écrire l’expérience du terrain

Je présente, dans la seconde partie de ce chapitre, le nombre de mes données ainsi que leur nature. Puis j’explique le processus de production des données : comment j’ai mené mes entretiens ; quel rapport j’ai entretenu avec les personnes interrogées ; et enfin comment j’ai mené mes observations participantes.

### 4.2.1. Détail du matériau empirique

Mon enquête ethnographique fut donc une espèce de chimère qualitative, c'est-à-dire une enquête qualitative rassemblant plusieurs matériaux. Elle se compose des éléments suivants : un travail ethnographique de huit mois et 13 entretiens de l'association Lazare, 34 observations participantes (Atkinson et Hammersley, 1998) de 15 associations pour un total de 118 heures, 12 entretiens avec des associations que j'ai observées, et 5 autres complémentaires avec des associations que je n'ai pas observées, ainsi que les observations de 5 réunions du collectif de rue, 389 mails du collectif, les compte-rendu de réunions, les tableaux d'organisation d'associations, ainsi qu'une centaine de photos du terrain, que j'ai prises ou que j'ai récupérées sur les pages Facebook des associations.

| | |
|---|---|
| **Données principales** | 34 observations participantes (Atkinson et Hammersley, 1998) |
| | 17 entretiens |
| | 5 réunions du collectif de rue |
| **Données secondaires** | 389 mails du collectif de rue |
| | 28 Pages Facebook d'associations |
| | Un groupe Facebook de maraudes à Lyon avec 2 300 membres |
| | Une centaine de photos |
| **Données de contexte** | Une ethnographique de huit mois et 13 entretiens de l'association Lazare |
| | 14 états du mal logement de la fondation Abbé-Pierre (2007-2020) |
| | 14 éditions du European Journal of Homelessness (2007-2020) |

*Figure 14 - Tableau de nature des données*

| | Nom de l'association | Structure | Mission / actions |
|---|---|---|---|
| 1 | Lazare | Association nationale | Colocations partagées pour anciennes personnes de la rue et jeunes professionnels |
| 2 | Foyer Notre Dame des Sans-Abris | Association lyonnaise | Accueil de jour, hébergement d'urgence, accompagnement social et réinsertion |
| 3 | Habitat & Humanisme | Association nationale | Différents types de logements pour public précaire |
| 4 | 115 | Acteur institutionnel | Numéro vert national rattaché au Samu Social |
| 5 | Action Pour l'Insertion Par le Logement (APIL) | Association nationale | Droit au logement digne/ aides pour personnes en situation d'expulsion |
| 6 | Anciela | Association lyonnaise | Accompagnement d'initiatives citoyennes, mise en lien bénévoles et associations |
| 7 | La cloche (le carillon) | Association nationale | Réseau de commerçants solidaires, services proposés pour personnes exclues |
| 8 | Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion | Acteur institutionnel | Organisme de recherche spécialiste sur l'exclusion et la précarité. Responsable du comptage de Sans-abri à Lyon |
| 9 | Médecins du monde | Association internationale | Aide médicale d'urgence. Mission en squat et permanence camion |
| 10 | SAMU Social (Alynéa) | Acteur institutionnel | Aide d'urgence aux personnes démunies |
| 11 | Entourage | Association nationale | Application et organisation de rencontres entre riverains et personnes à la rue (jeux) |
| 12 | Agir et Donner Sans limite (ADSL) | Association lyonnaise | Distributions |
| 13 | Les fourmis lyonnaises | Association lyonnaise | Distributions |
| 14 | Urgence Sociale Rue | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 15 | Juste un geste | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 16 | Ensemble pour un repas | Association lyonnaise | Distributions |
| 17 | Les camions du cœur | Association nationale | Distributions |
| 18 | Vestibus | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 19 | Raconte nous la rue | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 20 | La main tendue | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 21 | Si moi j'ai froid | Association lyonnaise | Distributions |
| 22 | Secours catholique (Young Caritas) | Association internationale | Maraudes à pied |
| 23 | Le pélican solidaire | Association nationale | Maraudes à pied |
| 24 | La Croix-Rouge | Association internationale | Maraudes véhiculées |
| 25 | Lyon Centre | Association lyonnaise | Distributions |

*Figure 15 - Tableau des associations observées et interviewées*

Il est arrivé en effet que je conduise des entretiens avec des associations que j'ai pu observer, mais je n'ai toutefois pas pu faire d'entretien avec toutes les associations que j'ai observées. De même, j'ai également mené des entretiens avec des associations avec qui je n'avais pas conduit d'observation, par manque de pertinence liée au sujet de recherche. J'ai également été en contact avec beaucoup d'associations, via le collectif de rue, mais que je n'ai pas réussi à observer à cause d'un manque de disponibilité des acteurs ou de moi-même. Mon travail d'accès au terrain, qui consistait à contacter une association et à fixer un rendez-vous d'observation puis un entretien, fut un exercice périlleux et qui parfois n'aboutit pas. Si pour certaines associations je pus très vite organiser des observations, pour d'autres ce fut très long. À titre d'exemple, cela a mis presqu'un an entre l'entretien et l'observation avec l'association USR. Mon contact principal, la personne que j'avais interviewée, ne répondait plus ni à mes SMS ni à mes mails, malgré mes nombreuses relances. J'y parvins enfin en postulant directement auprès de l'association en tant que bénévole.

| | Nom de l'association | Données |
|---|---|---|
| 1 | Lazare | Ethnographie de 8 mois ; 13 entretiens |
| 2 | Foyer Notre Dame des Sans-Abris | 3 observations : deux d'un gymnase lors du plan froid ; visite d'un CHRS (maison de Rodolphe) |
| 3 | Habitat & Humanisme | 3 observations |
| 4 | 115 | 1 observation, 1 entretien |
| 5 | Action Pour l'Insertion Par le Logement (APIL) | 1 entretien |
| 6 | Anciela | 1 entretien |
| 7 | La cloche (le carillon) | 1 entretien |
| 8 | Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion | 2 observations, 1 entretien |
| 9 | Médecins du monde | 1 entretien |
| 10 | SAMU Social (Alynéa) | 1 entretien |
| 11 | Entourage | 1 entretien, 1 observation |
| 12 | Agir et Donner Sans limite (ADSL) | 2 observations, 1 entretien |
| 13 | Les fourmis lyonnaises | 1 observation, 1 entretien |
| 14 | Urgence Sociale Rue | 3 observations, 1 entretien |
| 15 | Juste un geste | 2 observations, 1 entretien |
| 16 | Ensemble pour un repas | 1 observation |
| 17 | Les camions du cœur | 1 observation |
| 18 | Vestibus | 1 observation, 1 entretien |
| 19 | Raconte nous la rue | 2 observations, 1 entretien |
| 20 | La main tendue | 2 observations, 1 entretien |
| 21 | Si moi j'ai froid | 1 observation, 1 entretien |
| 22 | Secours catholique (Young Caritas) | 1 entretien (2 observations avec le Pélican Solidaire) |
| 23 | Le pélican solidaire | 2 observations |
| 24 | La Croix-Rouge | 1 observation |
| 25 | Lyon Centre | 1 observation |
| | Réunion du collectif de rue | 5 observations |
| **TOTAL** | | **Ethnographie de 8 mois ; 34 observations ; 30 entretiens** |

*Figure 16 - Tableau des données récoltées par association*

| | Date | Association | Lieu | Stratégie | Heures |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 26.02.2018 | Foyer Notre Dame des Sans-abris | Gymnase réquisitionné | stratégie fixe | 3 |
| 2 | 28.02.2018 | Foyer Notre Dame des Sans-abris | Gymnase réquisitionné | stratégie fixe | 3 |
| 3 à 5 | 04.03.2018 | Habitat et humanisme | CHRS | stratégie fixe dans lieu privé | 9 |
| 6 | 09.03.2018 | **Réunion collectif de rue** | **Mairie du 8ème** | | 3 |
| 7 | 14.06.2018 | Juste un geste | Lyon, autour de la Part-dieu | stratégie mobile à pied | 4 |
| 8 | 17.06.2018 | Le pélican solidaire | Lyon, sur la Presqu'île | stratégie mobile à pied | 3 |
| 9 | 22.06.2018 | **Réunion collectif de rue** | **Mairie du 8ème** | | 2 |
| 10 | 25.06.2018 | Croix rouge + Vestibus | Lyon | stratégie mobile véhiculée | 6 |
| 11 | 17.07.2018 | Ensemble pour un repas | Part-dieu | stratégie fixe | 3 |
| 12 | 18.09.2018 | Les camions du cœur | 247, cours Émile Zola | stratégie fixe | 4 |
| 13 | 26.09.2018 | **Réunion collectif de rue** | **Salle de réunion d'entreprise** | | 3 |
| 14 | 17.10.2018 | ADSL | Place Carnot | stratégie fixe | 3 |
| 15 | 19.10.2018 | Les fourmis lyonnaises | Place Carnot | stratégie fixe | 3 |
| 16 | 13.11.2018 | Raconte nous la rue | Lyon, sur la Presqu'île | stratégie mobile à pied | 4 |
| 17 | 20.11.2018 | **Réunion collectif de rue** | **Mairie du 4ème** | | 3 |
| 18 | 03.12.2018 | Le pélican solidaire + secours catholique | Lyon, sur la Presqu'île | stratégie mobile à pied | 3 |
| 19 | 27.01.2019 | Le pélican solidaire + secours catholique | Lyon, sur la Presqu'île | stratégie mobile à pied | 3 |
| 20 | 07.02.2019 | Juste un geste | Lyon | stratégie mobile à pied | 4 |
| 21 | 12.02.2019 | La main tendue | Lyon | stratégie mobile à pied | 4 |
| 22 | 23.02.2019 | ADSL | Marché des États-Unis | stratégie fixe | 3 |
| 23 | 15.03.2019 | Formation MRIE | MRIE | | 3 |
| 24 | 26.03.2019 | Comptage des SDF | Lyon | stratégie mobile à pied | 5 |
| 25 | 15.05.2019 | La main tendue | Lyon | stratégie mobile à pied | 5 |
| 26 | 19.05.2019 | Si moi j'ai froid | Part-dieu | stratégie fixe | 3 |
| 27 | 04.06.2019 | Raconte nous la rue | Lyon, sur la Presqu'île | stratégie mobile à pied | 4 |
| 28 | 12.06.2019 | **Réunion collectif de rue** | **Local des camions du cœur** | | 2 |
| 29 | 17.06.2019 | Lyon centre | Place Carnot | stratégie fixe | 3 |
| 30 | 12.06.2019 | entretien recrutement USR | Local USR | | 1 |
| 31 | 09.07.2019 | La main tendue | Lyon | stratégie mobile à pied | 3 |
| 32 | 11.07.2019 | Apéro pétanque | Parc Blandan | stratégie fixe | 3 |
| 33 | 16.07.2019 | maraude USR | Lyon | stratégie mobile véhiculée | 7 |
| 34 | 27.06.2019 | maraude USR | Lyon | stratégie mobile véhiculée | 6 |
| | | | | **TOTAL heures d'observation** | **118** |

*Figure 17 - Tableau d'heures d'observations effectuées*

| Entretiens retranscrits | Association | date | heure |
|---|---|---|---|
| 1 | 115 | 19.10.2018 | 00:50:00 |
| 2 | ADSL | 23.10.2018 | 01:23:00 |
| 3 | Alpil | 23.08.2018 | 01:01:00 |
| 4 | Alynéa | 23.07.2018 | 00:56:00 |
| 5 | Anciela | 24.08.2018 | 01:12:00 |
| 6 | Fourmis lyonnaises | 26.10.2018 | 00:50:00 |
| 7 | Le carillon | 27.06.2018 | 00:50:00 |
| 8 | USR | 17.07.2018 | 01:15:00 |
| 9 | Juste un geste | 20.06.2018 | 01:15:00 |
| 10 | Médecins du monde | 18.06.2018 | 00:49:00 |
| 11 | Vestibus | 03.07.2019 | 00:38:00 |
| 12 | Raconte nous la rue | 25.11.2018 | 00:44:00 |
| 13 | La main tendue | 17.05.2019 | 01:04:00 |
| 14 | MRIE | 27.05.2019 | 00:53:00 |
| 15 | Si moi j'ai froid | 04.06.2019 | 00:50:00 |
| 16 | Entourage | 25.07.2019 | 01:34:00 |
| 17 | Secours catholique | 25.07.2019 | 00:55:00 |
| | | **TOTAL** | **16:59:00** |

*Figure 18 - Tableau des entretiens réalisés*

### 4.2.2. Une ethnographie ni multi-cas, ni multi-site

Je me suis demandé a posteriori de quelle nature était ma méthodologie. Je n'avais pas choisi une « méthode » comme on choisirait un outil dans un « catalogue » des méthodes qualitatives, qui rassemblerait ethnographie, étude de cas, étude de cas comparée, etc…. J'avais simplement fait des choix dans le moment présent. En essayant de qualifier ma méthodologie a posteriori, je cherchais un terme qui se rapprocherait au plus près de cette dernière, que j'avais simplement qualifiée jusqu'à présent « d'ethnographie ».

Or, ce n'était pas de l'ethnographie « pure », car je n'étais pas restée assez longtemps dans chaque association ; je n'étais pas devenue une participante « familière » et intégrée à chaque association. Pour observer sur le terrain quinze associations au total, il fallait en effet que je réduise mon temps avec chacune : j'ai, en moyenne, réalisé 2 participations observantes par association.

Puis, au fil de mes lectures, j'ai découvert qu'il existait de « l'ethnographie multi-cas » (Gond, 2018). L'approche « multi » m'intéressait parce qu'elle me semblait incarner la capacité de conduire une ethnographie sur plusieurs organisations. Celle de Gond (2018) en l'occurrence, portait sur deux organisations de sport de combat : l'une basée à Los Angeles et l'autre à New York. Or, selon moi, elle ressemblait beaucoup à l'étude de cas comparée (Yin, 1981) : l'auteur cherchait à établir des comparaisons et à définir l'impact de variables macro ; dans son cas, Gond étudiait l'impact du rôle de l'État sur la régulation des sports de combat.

Mais cette méthodologie, qui nécessite de comparer entre elles des variables issues des deux cas, relève d'une approche « néo-positiviste » ; elle ne me semblait pas correspondre à mon positionnement épistémologique, que je qualifierais plutôt d'interprétativiste (Allard-Poesi et Perret, 2014). Mon objectif méthodologique n'était pas de comparer les associations entre elles afin d'en dégager des effets de causalité, mais bien de comprendre la réalité des acteurs et leur manière de s'organiser, sans pour autant prendre parti et déterminer une manière d'organisation spatiale plus efficace qu'une autre.

Par la suite, j'ai découvert l'ethnographie « multi-site » (Hannerz, 2003), ou « multi-située » (Sakoyan, 2008). Celle-ci consiste à étudier – de manière ethnographique – une organisation à plusieurs endroits : un média qui envoie ses grands reporters ou envoyés spéciaux aux quatre coins du monde, l'étude d'une multinationale dans plusieurs sièges géographiques (Hannerz, 2003), ou le déplacement sanitaire d'enfants malades des DOM-TOM à la métropole (Sakoyan, 2008). Si je fus plutôt attirée par l'idée que l'ethnographie multi-site ne cherchait pas, par nature, à comprendre toute la complexité d'un « terrain » (Hannerz, 2003 : 207), je dois toutefois reconnaître qu'elle ne correspondait pas à ma méthodologie non plus. En effet, je me suis rendue sur un seul site, la ville de Lyon. Alors certes, cela correspond à plein d'endroits différents : des arrondissements, des rues, divers quartiers de la ville ; mais je considère la ville et la réalité urbaine, dans mon cas de recherche, comme une entité unie. Je retournais à plusieurs reprises aux mêmes endroits, avec une association différente. Si certaines associations étaient davantage spécialisées dans certains quartiers de la ville - la place Carnot, la Presqu'île, Villeurbanne – il y avait, in fine, un regroupement de territoires entre les associations et un recouvrement général du territoire de la ville par ces dernières.

Ainsi, si je n'ai fait ni une ethnographie « pure », ni une ethnographie multi-cas, ni une ethnographie « multi-site », qu'ai-je donc fait ?

Je pense avoir fait une ethnographie urbaine (Venegas et Huerta, 2010), de l'activité de maraudes et de distributions, de 15 associations. Il me semble important de souligner la qualité d'urbanisme de l'ethnographie, tant l'espace de la ville a compté dans mon expérience et dans les données. Le périmètre étudié dépasse également celui des 15 associations : il y a le collectif de rue que j'ai fréquenté, où d'autres associations viennent aux réunions, associations avec lesquelles j'ai fait des entretiens. Mais il y a aussi l'espace inter-associatif et l'appropriation de l'espace urbain des personnes sans-abri, ce qui interagit également avec le territoire analysé dans cette thèse, notamment au chapitre huit.

Pourquoi, dès lors, avoir observé autant d'associations ? Si je peux donner l'impression de m'être éparpillée, en réalité l'étude de quinze associations était nécessaire pour comprendre véritablement l'objet de ma recherche : l'organisation spatiale des activités des associations. J'étais curieuse et intéressée de découvrir la singularité de l'organisation de chacune, ne serait-ce que par les matérialités mobilisées et leur agencement dans l'espace. Alors certes, si l'on prend l'exemple des distributions, l'activité se ressemble beaucoup d'une association à une autre. Mais les matérialités utilisées, l'endroit de la ville, la manière dont les matérialités sont disposées, et le rapport des bénévoles à ces agencements spatiaux diffèrent. Or cet élément nécessitait, selon moi, une comparaison *in situ* et ponctuelle, parce que le matériel et son agencement variaient peu dans le temps pour chacune des associations. Ainsi, je pense avoir pu acquérir une vision bien plus globale – ou macro, à l'échelle de la ville – de la production spatiale de la solidarité ; un élément très difficilement observable si je m'étais cantonnée à deux ou trois associations seulement.

#### *4.2.2.1. Les inconvénients et les avantages de cette méthodologie*

Je souhaiterais maintenant exposer les difficultés et les avantages liés à la méthodologie auxquels j'ai été confrontée.

Parmi les inconvénients de ce type de méthodologie, il y a le temps de négociation du terrain et de la confiance à acquérir. Le moment de négociation d'entrée de terrain est souvent crucial, long et déterminant dans la relation avec les enquêtés pour les ethnographes. Il l'est d'autant plus quand le type de terrain est un terrain choisi volontairement par une doctorante – autrement dit quand ce n'est pas une offre de thèse déjà écrite par un chercheur plus sénior –, ou une thèse CIFRE. Ce temps de négociation peut parfois se solder par un échec : ce fut mon cas, lors de mon tout premier terrain à Lazare. Ainsi, dans ma situation, ce temps d'entrée fut multiplié par

quinze. Il fallut que je prenne rendez-vous, explique ma démarche, convainque le ou la responsable d'association, et cela 15 fois. Nombreuses sont les tentatives qui n'ont pas abouti, à mon grand regret ; et d'autres pour lesquelles j'ai mis plusieurs mois avant d'accéder au terrain.

Mais cette méthodologie possède également des avantages qui, je dois l'avouer, m'ont bien accommodée. Outre le fait d'être pertinente pour observer un objet d'étude plus macro, elle m'a aussi permis de moins m'attacher aux bénévoles du terrain. Le fait de n'avoir conduit que trois observations maximum avec chaque association pouvait certes être frustrant, mais cela m'a aussi permis de ne pas rester assez longtemps pour devenir « trop intime » (Irwin, 2006) avec les personnes de mon terrain. L'intimité trop proche peut renforcer l'impression de trahir son terrain – ce que j'ai parfois pu ressentir, mais pas à ce point. C'est en cela que cette méthodologie me parut convenir à mes dilemmes éthiques.

*4.2.2.2. Les retours aux associations : un « contre-don » inégal*

Si le temps passé avec chaque association me permit de construire un lien plus « lâche » avec elles, et ainsi de ne pas être trop proche, cela ne m'encouragea pas non plus à leur donner un juste retour. En toute honnêteté, je ne pense pas avoir pu honorer un « contre-don » (Sakoyan, 2008 :11) à la hauteur auprès des associations qui m'ont laissée les observer.

Parmi les acteurs associatifs que j'ai observés, j'avais l'impression que certains pensaient que j'étais là pour les juger, ou leur dire que telle autre association faisait mieux qu'eux. Par exemple, certains bénévoles m'expliquaient qu'ils cherchaient sans arrêt à s'améliorer, d'autres encore me demandaient ce que je pensais de leur manière de fonctionner.

Dans mes retours, j'ai tenté de ne jamais donner de jugement de valeur : leur action était, et je le pense sincèrement, toujours très positive et utile. Leur aide, aussi petite soit-elle, apportait toujours plus que l'action de l'État. Je pense que dans le cas des maraudes et des distributions, qui sont des actions bénévoles toujours difficiles et fatigantes – physiquement et émotionnellement – cela peut être très difficile de se faire critiquer. Je sentais du côté des associations une crainte vis-à-vis de cela.

### 4.2.3. La production des données d'entretien et d'observation

Je ne suis pas vraiment à l'aise avec l'expression de « récolte de données », il me semble que le terme de « production » convient mieux. C'est effectivement moi qui ai produit (écrit) mes notes d'observation, et qui ai, dans une autre mesure, « coproduit » les entretiens avec les personnes interrogées.

#### *4.2.3.1. Comment j'ai mené les entretiens*

J'ai mené au total 17 entretiens, résumés ci-dessous. Les entretiens n'ont pas été menés en suivant un protocole précis, ils ne sont donc pas semi-directifs, mais non-directifs (Thiétart, 2014). J'avais toutefois des questions qui revenaient de manière récurrente. Premièrement, sur l'association en tant que telle : la date de création, la gouvernance, le nombre de bénévoles, le financement de l'association, la disposition d'un local. Pour chaque association, j'ai essayé de comprendre pourquoi celle-ci avait fait le choix d'une organisation particulière dans l'espace : pourquoi avoir décidé de produire des distributions ? Pourquoi pas la maraude ? Il me semblait important de procéder à une comparaison avec d'autres associations, afin de comprendre leurs réelles motivations.

La question de la solidarité formulée en tant que telle est venue au début de l'été 2019, soit lors des trois derniers mois du terrain. Il m'est donc arrivé pour les derniers entretiens conduits de formuler explicitement la question suivante : « et pour ton association …, qu'est-ce que ça signifie pour vous de « faire solidarité » ? ». Je n'avais pas posé la question au préalable, mais lors de précédents entretiens les acteurs avaient été amenés à parler de leurs actions de solidarité, et de la raison pour laquelle c'était important pour eux.

Je n'ai pas mené d'entretiens semi-directifs pour plusieurs raisons. Il faut savoir que les associations du secteur social ont une communication très travaillée ; le recrutement des bénévoles et la pérennité de leurs actions, qui sont fortement liées à leur capacité de financement, dépendent fortement de leur communication et de leur capacité à « vendre » leur projet. Par exemple, il existe des événements comme « la France s'engage », où les associations « pitchent » leur projet, comme les créateurs de start-up le font pour lever des fonds, afin de récolter des dons et des subventions de l'État. Ce fut le cas pour l'association Lazare, avec laquelle le projet de recherche a débuté.

D’autres événements, mis en place par la mairie de Lyon, organisent des rencontres autour du bénévolat, entre personnes qui souhaitent s’engager dans une association et responsables d’associations qui cherchent à recruter. Ces derniers sont donc habitués à tenir un discours positif auprès de potentiels bénévoles susceptibles de s’engager, ou de rapporter des témoignages, pour montrer comment leur action est nécessaire et comment elle contribue à une société plus juste et solidaire. Ce sont des communications qui sont également très courantes sur les pages Facebook de ces associations, afin de récolter des dons en nature ou financiers.

Parmi les tout premiers entretiens que j’ai menés, je fus confrontée à un discours de communication de l’association plutôt qu’à un véritable entretien. J’avais rencontré la responsable de l’association lors d’un forum d’associations. Je venais pour l’interroger sur la place de l’espace dans leur fonctionnement. Mais l’entretien fut très décevant : son discours était très positif, très vendeur, peu réflexif et peu honnête sur les difficultés rencontrées sur le terrain. J’avais l’impression d’assister à une présentation de l’association à un public pour une levée de dons. Or, je cherchais à éviter absolument ces discours lisses et préparés. Ce qui m’intéressait, c’était de connaître leurs difficultés, pourquoi ils poursuivaient malgré cela, leurs actions, les choix qu’ils avaient faits, mais également leurs doutes.

Afin d’éviter un discours trop lisse, j’ai donc modifié mon fonctionnement lors des entretiens, par « opportunisme méthodique pour saisir les situations imprévues » (Journé, 2005 : 69). J’ai donc procédé de la manière suivante : une observation, voire deux, suivies d’un entretien avec un responsable. Mes entretiens ont d’abord consisté à débriefer la maraude qu’on avait faite. « J’ai remarqué que vous faisiez ça : pourquoi ? Comment en êtes-vous arrivé là ? », par exemple, furent certaines de mes questions. Puis, l’entretien se poursuivait de manière très naturelle, comme une discussion. Toutefois, je gardais en tête les éléments de ma thèse et les intuitions théoriques : la question de l’espace, de l’organisation et de la solidarité.

Je pense que cette manière de faire fut beaucoup plus fructueuse dans ma récolte de données. J’ai pu notamment recevoir des données qu’on pourrait qualifier de « sensibles », comme les violences vécues sur le terrain, un sujet très tabou, sur lequel les bénévoles peuvent avoir des discours négatifs relatifs aux personnes à la rue. Mais j’ai également recueilli leur avis sur d’autres associations, qu’ils connaissaient via le collectif de rue, certains bénévoles se permettant de critiquer leur fonctionnement. Au-delà de leur critique, cela me permettait de

décrypter pourquoi, selon eux, leur fonctionnement était meilleur, et comment ils légitimaient leurs choix d'organisation.

Entre les associations avec lesquelles j'avais fait du terrain et celles avec lesquelles je n'en avais pas fait, j'ai pu noter une relation réellement différente. J'avais établi un rapport de confiance, un rapport de pairs grâce au terrain : comme les bénévoles, je connaissais leur situation, je savais ce qu'ils vivaient. Par exemple, il m'arrivait de me confier en entretien sur ce que j'avais vécu, pour que la personne se confie en retour sur ce qu'elle-même avait expérimenté. J'ai tutoyé tous mes interlocuteurs, à l'exception de la cheffe du Samu Social de Lyon. Cela témoignait de ma proximité, de mon acceptation dans ce réseau.

Cette proximité avec les acteurs du terrain, qui naît grâce au temps passé sur ce dernier, et la relation de confiance qui s'est établie, sont également des gages de qualité et de légitimité aux yeux de la communauté de recherches qualitatives. Golden-Briddle et Locke (2006) confirment en effet que, lorsque les chercheurs qualitatifs transmettent certains détails en démontrant qu'ils sont intimement impliqués dans la vie quotidienne des individus, et en décrivant une familiarité avec les membres, cela leur permet de démontrer qu'ils ont vraiment été là et de construire une « image de connaisseur du terrain » (2006 : 77).

*4.2.3.2. Mon fonctionnement lors des maraudes*

J'ai entretenu un rapport quasi-schizophrénique entre ma place de chercheure et ma place de bénévole. Aux yeux des personnes à la rue, je me présentais comme une bénévole et j'agissais comme une bénévole. Je pense qu'à certains moments, les bénévoles eux-mêmes oubliaient que j'étais là pour les observer et pour prendre des notes sur eux. Je notais la plupart des détails et des échanges sur mon téléphone, et non sur un calepin qui est généralement l'outil le plus utilisé en ethnographie ; je pense que cet élément plus discret a contribué à faire oublier aux acteurs du terrain que je les observais.

Il m'est arrivé de rester en retrait lors d'observations, pour voir comment les bénévoles se comportaient. C'était beaucoup plus facile de le faire lors des distributions où j'étais assignée à un poste : je quittais parfois le poste juste pour faire un tour et observer la soirée. En maraude, c'était plus compliqué d'être en retrait. Je n'aimais pas le rôle d'observatrice passive. Il m'est par exemple arrivé de tourner avec des bénévoles très jeunes, qui avaient entre 18 et 20 ans.

L'un d'eux est une fois venu réveiller une personne à la rue qui était en train de dormir, chose qu'il ne faut absolument jamais faire. J'ai assisté à la scène, derrière lui, sans pouvoir l'interrompre.

Je me suis donc rendu compte a posteriori qu'il m'arrivait d'éduquer certains bénévoles à une certaine manière de se comporter, que je reproduisais les pratiques d'autres associations, plus professionnelles. C'était, je dois le reconnaître, parfois difficile d'être en retrait ; par exemple, de simplement donner un sandwich et repartir, comme le faisaient certains des bénévoles que j'accompagnais, alors que j'aurais préféré passer plus de temps et engager une vraie conversation avec la personne à la rue.

J'étais donc dans une position d'observation participante, qui parfois devenait pleinement de la « participation observante ». La limite est fine ; finalement, j'avais à certains moments des prises de conscience que je voulais conduire la maraude à ma manière, de la façon dont je pensais qu'il fallait le faire. J'ai clairement eu une influence sur mon terrain, et j'étais loin de l'observation distante que certains ethnographes promeuvent.

*4.2.3.3. Procédé de retranscription des observations*

J'aborde dans cette partie la façon dont je produisais mes notes ethnographiques. Les notes ethnographiques sont des données primaires, éphémères, ni justes ni fausses, et comme beaucoup d'autres données qualitatives, elles sont partiales et incomplètes (Creese, Bhatt, Bhojani et Martin, 2008 : 212). J'ai remarqué que les thèses que j'ai pu lire n'abordaient que rarement le sujet de la production de notes de terrain, alors que c'est un point qui me semble pourtant important. La récolte des données relève d'une certaine scientificité ou rigueur du chercheur, par la régularité et l'efficacité de la prise de notes. Or finalement, en pratique, on peut vite être tenté de ne pas être régulier, ou alors se trouver rapidement dépassé. Il s'agit donc davantage d'avoir l'honnêteté de reconnaître que la prise de notes d'observation ne s'est pas toujours produite comme prévue.

Et je reconnais que ce fut mon cas. Voilà comment je procédais et la technique que j'ai développée pour rendre mes notes les plus détaillées et les plus proches de mon expérience vécue que possible. Lors de l'observation, j'essayais de noter sur l'onglet « Notes » de mon téléphone le maximum de mots clefs. Ce que nous faisions, ce que me disaient les bénévoles,

les détails des lieux et les détails des personnes. En maraude, par exemple, je notais tout lors du trajet, à pied ou en véhicule, je détaillais ce qui s'était passé juste avant.

Mais taper des notes rapides sur mon téléphone peut paraître douteux pour les personnes du terrain. Il m'est arrivé une fois, lors de la distribution de l'association ADSL, que je sois sur mon téléphone en plein milieu du lieu de distribution. Le responsable me demanda alors ce que je faisais, et me demanda sur le champ de « retourner à mon poste ». Il devait s'imaginer que j'écrivais un texto ou que je n'accordais que peu d'importance à l'action.

Il faut rajouter que, lors d'une maraude qui durait par exemple 5 heures, j'étais amenée à rencontrer en moyenne une trentaine de personnes ; il était très dur de tout noter. Forcément, des détails m'échappaient. C'est pourquoi, dès que l'observation se terminait, j'essayais de renoter le plus vite possible tout ce qui me passait par la tête, pour le graver, et ne pas perdre une idée ou un détail. Au bout de quelques observations, je découvris la fonction « dictée » du téléphone, qui me fit gagner beaucoup de temps : je retranscrivais donc à l'oral et de manière chronologique tout ce qui s'était passé, en donnant mon ressenti, en parlant des détails qui m'avaient marquée. Parfois, même juste après l'observation, j'avais déjà oublié qui j'avais vu à telle heure ; cela me fit prendre conscience d'à quel point la mémoire peut être courte.

Je reconnais que je n'ai pas pu retranscrire dans l'immédiateté mes notes. Il m'est arrivé de terminer un terrain à 2 ou 3 heures du matin. J'étais épuisée, je pouvais noter quelques mots, mais je m'endormais directement. Le lendemain était alors une journée dédiée à l'écriture : je prenais le temps de conter le récit de l'observation, et de donner le plus de détails possibles. Je confesse également que je n'ai pas toujours été régulière. Il m'est arrivé de retranscrire mes notes deux ou trois jours après la maraude, et je me suis rendu compte à quel point la mémoire perdait alors du détail et de la richesse. À deux exceptions près, j'ai toujours retranscrit mes notes dans la semaine qui suivait l'observation. La première de ces exceptions est une distribution des Camion du cœur. Je pense que j'ai tout simplement oublié de retranscrire les notes ; je jonglais à l'époque entre différentes observations, la thèse, et un travail « alimentaire ». C'était en plein mois de juillet.

La seconde exception est ma maraude avec la Croix-Rouge ; cette fois-ci je n'avais pas oublié, mais j'avais été incapable de retranscrire ce que j'avais vécu ce soir-là. J'ai mis finalement un an à retranscrire les données. C'était la première fois que j'avais vécu une maraude si difficile ;

je m'étais en quelque sorte « pris une claque » : la tension et les émotions montaient graduellement au fil de nos rencontres, au point que je finisse par craquer. Après avoir rencontré un jeune homme en fauteuil roulant qui dormait dans un parc, puis un squat d'une soixantaine de personnes qui avaient été déboutées et qui dormaient sur un trottoir - dont des personnes âgées et des jeunes adolescents -, nous avions poursuivi la soirée avec la rencontre d'un jeune couple et leur bébé de 5 mois qui dormaient dans un hall d'immeuble. C'était tellement fort pour moi que je m'étais mise à pleurer tout d'un coup. Je n'arrivais pas à m'arrêter et j'étais tellement gênée (comment vivraient-ils de voir quelqu'un pleurer de leur situation alors que c'était suffisamment difficile pour eux ?) que je m'étais mise en retrait. J'avais finalement mis un an à retranscrire cette maraude, la mettant volontairement de côté, pour ne pas me confronter à cette expérience qui fut, même si ce terme peut paraître trop fort, traumatisante.

## Résumé du chapitre 4

J'ai souhaité partager dans ce chapitre la façon dont j'ai vécu mon terrain, puis comment j'ai produit mes données à l'état brut. J'ai voulu donner à voir mon expérience de recherche ethnographique, qui est avant tout « une affaire très personnelle » (Van Maanen, 2011 : xix), à la fois concernant des détails techniques comme la prise de notes d'observation et la conduite des entretiens, et des informations plus intimes, comme ce que la thèse a provoqué en moi au niveau de mes affects.

J'espère avoir pu, au travers de mon expérience, défendre l'idée de l'importance d'une recherche bienveillante dans des terrains qui impliquent des personnes vulnérables. De la bienveillance envers la personne vulnérable rencontrée, en mettant au premier plan le respect de la dignité de la personne comme éthique principale. Et également de la bienveillance envers nous-mêmes, chercheurs, ce qui signifie d'être à l'écoute de ce que nous ressentons. En étant conscients de notre propre rapport au terrain, de nos implications affectives et de notre manière de gérer nos émotions (Ortiz, 2020), on peut ainsi éviter des situations trop douloureuses, où nous nous retrouvons fatigués émotionnellement, ou pire, contraints d'arrêter le terrain.

# CHAPITRE 5 : ANALYSE DES DONNÉES ET FABRICATION DU SUJET DE RECHERCHE

L'objet de ce chapitre est de donner à voir le processus de construction de l'objet au sujet de recherche. En effet, le matériau de cette thèse est le fruit d'un travail d'artisanat, au cours duquel j'ai dû faire des choix : de mon objet empirique à la définition d'un sujet, de la problématique à la présentation de mes résultats. Il s'est agi de « raconter une histoire » et de construire une « intrigue scientifique » (Golden-Briddle et Locke, 2006 : 6), dans la mesure où je m'adresse à une audience académique, et où je tente de répondre aux normes de l'écriture de la recherche qualitative.

Je décris donc dans ce chapitre comment, tout au long de mon parcours doctoral, j'ai été amenée à réfléchir à mon sujet de recherche et mon unité d'analyse, à partir de différentes échelles d'analyse. Je raconte que je suis partie avec une intuition théorique de l'espace sur mon terrain, puis la façon dont j'ai mené en parallèle ma récolte de données, avec différentes lectures ainsi que différents types d'analyse. Mon analyse durant mon terrain a été produite par des boucles abductives, i.e. des allers-retours entre les données empiriques et la littérature. La littérature sur la solidarité est ainsi apparue tardivement, à la fin de ma deuxième année de thèse.

Puis, je décris la façon dont j'ai procédé pour analyser mon matériau de données une fois mon terrain terminé. La réécriture de mes données fut une étape décisive dans mon processus de réflexivité et de mise à distance. Je tente de montrer comment plusieurs codages successifs, thématiques et multi-thématiques, m'ont permis d'analyser dans la finesse certains éléments, tout en m'évitant une entreprise qui aurait pu devenir fastidieuse et chronophage. Enfin, j'évoque la montée en théorisation et la construction de la problématique.

## 5.1. Pendant le terrain : construction d'objet, intuitions théoriques et analyse thématique

### 5.1.1. Unité et échelles d'analyse

Je présente dans cette partie comment l'objet de recherche a évolué pour aboutir à un sujet plus précis. Comme l'affirme Dumez (2016), la recherche qualitative est un processus long, qui

débute avec des commencements « aventureux, chaotiques, aléatoires ». La question de recherche peut paraître « au départ très floue, mal reliée au terrain ou au domaine d'investigation empirique. » (Dumez, 2016 : 25).

Ce processus de formulation du sujet consiste à « préciser et à affiner en même temps et en interrelation : la question de recherche, l'unité d'analyse, le domaine d'investigation empirique, les propositions théoriques ». Tout au long de mon parcours doctoral, j'ai été effectivement amenée à repenser ma question de recherche et mes propositions théoriques. L'enjeu principal de la formulation de mon sujet était de justifier que j'appartenais bien aux sciences de gestion, le terrain des « sans-abri » n'étant pas le lieu où s'aventure d'ordinaire la théorie des organisations. Si cette absence de travaux sur les sans-abri mérite d'autant plus d'intérêt, elle me conduit davantage à réfléchir à une problématique gestionnaire.

J'ai donc fait le choix de porter mon niveau d'analyse, qui est une question centrale en recherche qualitative (Dumez, 2016 : 16), sur les associations au contact des sans-abri et non sur les sans-abri eux-mêmes. Je précise dans le chapitre précédent (chapitre 4) les raisons éthiques et pratiques qui m'ont conduite à prendre cette décision. Avec les associations au contact des sans-abri, il s'agissait donc de « caractériser » mon cas et d'expliquer en quoi elles pouvaient consister un cas de quoi elles étaient un cas ; puis, d'entrer dans mon cas pour m'y intéresser (Dumez, 2016 : 16).

À partir du niveau d'analyse des associations, j'ai articulé différents niveaux autour de ces dernières :

- Un niveau micro, qui caractérise les relations entre bénévoles et bénéficiaires ;
- Un niveau méso, le niveau d'analyse, qui consiste en celui des associations ;
- Un niveau macro, qui décrit les actions produites par les associations à l'échelle de la ville.

Ces différentes échelles font également écho aux échelles spatiales de Taylor et Spicer (2007), dont l'article m'a permis de penser mon terrain de manière structurante, et de mieux le problématiser. Les auteurs soulignent que l'espace peut avoir différents niveaux d'analyse. Taylor et Spicer (2007) introduisent la notion « d'échelles spatiales » pour définir différentes catégories abstraites de spatialités. Il existe selon eux une pluralité d'approches vis-à-vis de la spatialité, chacune reposant sur des hypothèses et dimensions différentes. Les auteurs

définissent l'échelle spatiale comme différents « niveaux » d'espaces, des groupements d'espaces de tailles différentes, caractérisés par exemple par le local, le régional, le national et le supranational.

Ainsi, et nous verrons que ce choix se fit parallèlement à celui d'une orientation théorique, je partis d'un tableau de différentes échelles spatiales, qui fut également amené à évoluer légèrement. L'objectif de mon enquête ethnographique était, d'une part, d'adopter différentes échelles d'analyse de l'espace associatif lyonnais, tout en y associant différents terrains. D'autre part, il s'agissait d'établir des relations entre ces échelles spatiales macro, méso et micro, et d'y articuler ce que chacune pouvait apporter aux autres.

C'est ainsi que je portai mon attention non seulement sur l'unité d'analyse, les associations, mais aussi et surtout sur la « manière dont sont articulés les différents niveaux », ce qui importe bien plus que le seul choix d'unité d'analyse (Dumez, 2016 : 15).

Je présente dans le tableau ci-dessous les échelles – macro, méso, micro –, ainsi que les espaces organisationnels, l'objet de l'analyse, et les terrains associés :

| **Échelle** | **Espace organisationnel** | **Analyse** | **Terrain(s)** |
|---|---|---|---|
| **Macro** | Inter-organisationnel | Le partage spatio-temporel de la ville | Collectif coordination de rue ; les déplacements dans la ville des personnes sans-abri |
| **Méso** | Organisationnel : l'espace produit par les associations | Les stratégies spatiales des associations présentes dans la rue | Associations de maraudes à pied et en véhicule, associations de distributions |
| **Micro** | Intra-organisationnel | L'échange entre bénévoles et sans-abri dans les micro-espaces | L'échange dans l'espace public |

*Figure 19 - Tableau des trois échelles spatiales*

### 5.1.2. Le début du sujet de recherche : un questionnement empirique

Dès le départ de mon terrain, et comme en témoigne le prologue de cette thèse, je fus frappée par la diversité dans les manières que les associations avaient de s'organiser. Mon énigme de départ fut donc de comprendre pourquoi ces associations s'organisaient spatialement de cette façon. Pourquoi y avait-il une pluralité d'organisations de solidarité ? Pourquoi certaines associations faisaient des distributions, alors que d'autres préféraient ne rien distribuer et aller tout simplement discuter avec des personnes à la rue ? Pourquoi une seule pratique ne faisait-elle pas consensus et unanimité en termes « d'efficacité » d'action ?

Si chaque association s'organisait différemment dans l'espace, on pouvait néanmoins dégager trois grandes tendances : maraudes à pied, maraudes véhiculées, et distributions. C'est ce que j'ai fini par appeler « stratégie spatiale ». Mon enquête ethnographique a alors consisté à faire de l'observation participante de ces différentes associations, et de poursuivre ce travail par des entretiens avec leurs responsables.

Lors des observations, je me suis rendu compte qu'au sein d'une même stratégie spatiale, il y avait à nouveau une diversité de pratiques. Par exemple, pour les maraudes à pied, certaines associations faisaient le choix de ne rien donner pour privilégier la relation avec la personne à la rue, d'autres choisissaient de donner un repas chaud, des vêtements, un café, etc. Pour les distributions, certaines associations avaient transformé la place Carnot au point d'en faire un restaurant éphémère, tandis que d'autres privilégiaient la quantité de nourriture distribuée, ou d'autres encore, le lien social.

Lors des entretiens, je cherchais à comprendre pourquoi l'association avait fait le choix de s'organiser de cette manière dans l'espace public. Pourquoi faisait-elle une distribution et non pas une maraude ? Pourquoi Place Carnot et pas à la Part Dieu ? Pourquoi tournait-elle dans ce secteur ? Pourquoi ne distribuait-elle rien, ou au contraire, pourquoi faisait-elle le choix de distribuer à manger, à boire, ou des vêtements ?

Ce qui fut surprenant, c'est qu'en menant cette enquête je me rendis compte qu'une majorité des associations avaient testé une première stratégie avant de changer pour une autre. Certaines, par exemple, faisaient initialement des distributions et avaient évolué vers de la maraude ; d'autres avaient bougé dans l'autre sens, passant de la maraude à la distribution. Leur stratégie spatiale était donc le fruit de tâtonnements, d'essais et d'erreurs.

Un paradoxe me frappa au tout début de mon terrain lorsque j'allais au collectif de rue, qui rassemble une trentaine d'acteurs associatifs de Lyon. Le collectif a pour but une coopération entre les associations pour qu'elles puissent agir ensemble et rassembler leurs forces pour aider les personnes à la rue. Or, alors que je m'attendais à beaucoup de coopération entre ces associations, j'ai découvert qu'il existait des enjeux de pouvoir autour des lieux et territoires de la ville. Par exemple, les associations implantées sur un territoire depuis plusieurs années n'acceptaient pas qu'une nouvelle association vienne marauder ou distribuer au même moment et au même endroit qu'elles.

Telles furent les questions que je me posai en début de terrain. C'est cette énigme qui fut l'élément principal me permettant de raconter mon histoire, mon « intrigue scientifique » (Golden-Briddle et Locke, 2006 : 6) qui constitue la trame narrative de cette thèse.

### 5.1.3. Parallèlement : une intuition théorique

C'est justement ce paradoxe évoqué dans la partie précédente, la « lutte des places » (Lussault, 2009) entre les associations pour un territoire donné à un moment donné, qui me conduisit vers la piste théorique de l'espace. Henri Lefebvre et son œuvre majeure, la Production de l'espace (1974), eurent un impact très fort sur la littérature des organisations et de l'espace, en offrant une nouvelle manière de penser l'espace. Selon l'auteur marxiste, l'espace n'est pas un objet neutre ou inerte, mais il est la production d'interactions sociales.

Je suis donc partie sur le terrain avec, déjà, une intuition très forte de la place de l'espace, et de l'organisation de l'espace de ces associations. Ma question de recherche restait toutefois imprécise ; l'espace était en quelque sorte une orientation. J'avais accepté un certain « flottement conceptuel » (Dumez, 2016) ou « *conceptual sloack* » (Schulman, 1993), et à ce moment-là je n'avais pas trouvé de réponse claire dans la littérature. Par exemple, je comprenais la triade de Lefebvre à travers mon terrain (espace perçu, vécu, conçu), mais je ne voyais pas ce que ça me permettait de dire qui soit nouveau. De même, l'article de Taylor et Spicer (2007) me donnait une structure, mais je n'étais toujours pas en mesure d'apporter quoi que ce soit en plus. Je tentais donc de garder à l'esprit, lors de la prise de notes de mes données ethnographiques, la partie spatiale, sans pour autant me fermer à d'autres informations.

Ainsi, cela me permit d'éviter un risque de circularité, c'est-à-dire de retrouver dans le matériau empirique des éléments qui viennent confirmer ma théorie de départ (Dumez, 2006 : 17). Les deux moyens d'éviter le risque de circularité sont, d'une part, d'arriver avec une simple orientation conceptuelle sur le terrain ; et d'autre part, de traiter les données de manière indépendante de la théorie (Dumez : 2016 : 20). C'est ainsi que, dans ma prise de notes de terrain, je tentai de noter un maximum de détails possibles – j'explique à ce sujet la prise de notes dans le chapitre 4.

### 5.1.5. Une première analyse des données : analyse thématique de l'espace

Dans les parties qui suivent, je présente la façon dont j'ai analysé mon matériau de données. Je tente de montrer comment ce « bricolage » a conduit à plusieurs types d'analyse différents, tout au long de mon parcours doctoral, pour enfin parvenir à la théorisation de cette thèse. La première analyse s'est opérée par tâtonnements, alors que j'étais toujours sur mon terrain de thèse.

#### *5.1.5.1. Une analyse thématique autour de l'espace*

J'ai réalisé plusieurs types d'analyse des données ou de codage, selon l'étape à laquelle j'étais lors de ma thèse. Au cours des présentations que je devais faire pendant ma thèse, et notamment en conférence ou lors d'ateliers doctoraux, je n'avais jamais pris le temps de réaliser un véritable codage de mon matériau. Je relisais mes notes de terrain et les entretiens que j'avais retranscris, dans le même esprit que celui de l'attention flottante (Dumez, 2016) pour parler d'un résultat.

En 2ème année de thèse, j'avais effectué mes premières communications au cours de colloques et de conférences (ICMS, EGOS). Pour cela, j'avais initié une première réflexion autour de la place de l'espace dans mon terrain de thèse.

Ce fut une première lecture, sans codage spécifique, où je tentais de faire une première « analyse thématique », qui consistait à « résumer et traiter son corpus, à des dénominations que l'on appelle les « thèmes » » (Paillé et Mucchielli, 2016 : 231). L'avantage de cette analyse était d'éviter ainsi une pratique de codification, très lourde et chronophage, et ainsi de correspondre au mieux au temps que j'avais de disponible lors de ma deuxième année. J'avais essayé quelques codages très inductifs, mais le manque de temps me fit abandonner cette première entreprise.

Ainsi, avec la lecture de l'espace dans mes notes ethnographiques, j'essayais d'entrevoir plusieurs niveaux d'analyse, selon les trois échelles spatiales (Taylor & Spicer, 2007). C'est à ce moment-là que j'ai tenté de qualifier les stratégies des associations et leurs pratiques spatiales, sans pour autant vraiment les différencier. Mon analyse était désordonnée : j'avais beaucoup d'éléments fouillis et peu structurés.

Puis, parallèlement à mon terrain, je poursuivis mes lectures de travaux portant sur les espaces organisationnels. Au bout de quasiment un an de terrain, je passai d'un cadre conceptuel fondé sur les différentes échelles spatiales de Taylor et Spicer (2009) – macro, méso et micro –, à la revue de littérature de Weintfurtner et Seidl (2018). Cette dernière offrait un cadre encore plus précis de la conception de l'espace dans les travaux en sciences de gestion des dix dernières années. Selon les auteurs, les pratiques spatiales sont des pratiques de frontières, mouvements et distances. Ce fut donc une toute première « boucle abductive » (Dumez, 2016) qui me permit d'étayer les pratiques spatiales, pas seulement comme de simples pratiques, mais aussi comme un ensemble de pratiques de mouvement, frontière et distance. Ce fut un cadre qui permettait, selon moi, de mettre au jour la pluralité et la complexité des pratiques spatiales des acteurs de mon terrain.

#### *5.1.5.2. D'autres outils d'analyse : comparaison, mise en série et mémos*

En plus de cette première analyse thématique autour de l'espace, et des lectures de type « attention flottante », je m'appropriais d'autres outils d'analyse, permettant de penser différemment ces données et de les mettre en perspective.

Cela consista à penser les associations par comparaison, en essayant de dégager leurs similitudes et leurs différences. Par exemple, je pensais les associations par type de stratégie spatiale : maraude à pied, maraude en véhicule, distribution. Cela me permettait d'identifier certaines tendances pour chaque groupe de stratégie. Mais au sein de ces mêmes groupes, je pouvais également dégager des différences, ou des regroupements intergroupes selon d'autres critères : valeurs, confession, ressources, conception de la solidarité, etc…Faire des schémas et des échelles avec différents axes d'abscisses ou d'ordonnées me fut par ailleurs très utile pour « cartographier » toutes les associations étudiées.

Les mémos consistaient en un fichier dans lequel je notais, au fil de l'eau, toutes mes idées sur mon terrain, ainsi que mes questions. C'était une manière de coucher sur le papier toutes les

idées que je pouvais avoir sur des associations, ou sur des thèmes qui étaient récurrents ou qui suscitaient mon intérêt.

### 5.1.4. Un deuxième bouclage abductif à la fin du terrain

Puis, avec la publication d'une *Special Issue* sur la solidarité dans la différence par le journal *Organization* à l'été 2019, je pris conscience qu'il existait une littérature en gestion, notamment critique, sur la solidarité. La solidarité était clairement un terme empirique : certains acteurs avaient le mot « solidaire » dans leur nom d'association ; d'autres signaient leurs mails par « solidairement » ; enfin, énormément d'acteurs l'évoquaient en entretien. Mais je ne m'étais pas vraiment penchée sur une littérature relative à la solidarité ; je la voyais uniquement comme un élément empirique. En réalité, j'adoptais pour répondre à cette *Special Issue* une perspective plus stratégique de la solidarité, tournant autour d'un objectif organisationnel à atteindre pour les acteurs, et non pas d'un résultat intra-organisationnel, qui était alors pourtant plus répandu dans la littérature.

En même temps que la lecture de travaux sur la solidarité en gestion (notamment critique), je poursuivais mes entretiens, dont j'ai été amenée à réorienter les questions, pour demander directement, par exemple, ce que « faire solidarité » pouvait signifier pour les acteurs. Cela eut l'avantage, selon Paillé et Mucchielli (2006), de générer des témoignages nouveaux mais également de produire des données en lien avec une analyse théorisante :

*« Pour le chercheur ayant opté pour une stratégie d'alternance de la collecte et de l'analyse des données, il y a surtout la possibilité d'ajuster le guide d'entretien ou de cibler l'observation dans le sens d'une exploration plus explicite des liens ayant émergé de l'analyse en cours. Non seulement cela permet de générer des témoignages ou des incidents nouveaux, mais en plus ceux-ci interviennent en lien avec une interrogation théorique, c'est-à-dire une interrogation informée par une analyse théorisante. »* (Paillé et Mucchielli, 2016 : 382).

En conclusion de cette première partie de chapitre, je peux dire que mon analyse et la construction de mon sujet de recherche se sont opérées par tâtonnements et intuition lors de la conduite de mon terrain. J'ai procédé par abduction, c'est-à-dire par plusieurs allers-retours entre lecture de la littérature et données empiriques. Je partais avec une idée large de l'espace

et beaucoup de questions, pour arriver à la fin de mon terrain à l'émergence de la solidarité. J'expose, dans la partie suivante, la poursuite de mon analyse une fois mon terrain terminé.

## 5.2. Après le terrain : réécriture, codages et théorisation

J'expose dans cette seconde partie la poursuite de mon travail d'analyse et de construction de sujet de recherche, qui eut lieu après la fin de mon terrain. Une fois le terrain terminé, je poursuivis par un temps de réécriture des notes ethnographiques, une étape cruciale dans l'analyse et la construction de la théorisation. Puis, je continuai par deux codages « thématiques » des notes ethnographiques, ainsi qu'un codage multi-thématique des entretiens. Je termine ce chapitre en présentant l'étape finale, la construction du sujet de recherche et la production de la théorie.

### 5.2.1. Une autre étape d'analyse : travail de réécriture performative

#### *5.2.1.1. Une étape de réflexivité*

> *« L'écriture n'est donc pas uniquement un moyen de communication, ou même une activité de consignation, mais un acte créateur. Par elle, le sens tout à la fois se dépose et s'expose »*
> (Paillé et Mucchielli, 2016 : 188)

La réécriture de mes données de thèse en un matériau empirique fut une partie à part entière de ma méthodologie, au même titre que me rendre sur le terrain ou que l'analyse de mes données. Cette étape d'écriture de mon matériau empirique fut sans doute une étape cruciale de mon analyse. À la suite de ma dernière observation, en septembre 2019, je pris un bon mois de travail à réécrire mes observations, afin de les contextualiser et qu'elles soient lisibles, et également pour rendre la mise en récit vivante. Ce fut une étape « liminaire », c'est-à-dire de transition : je venais de terminer mon terrain, et je mettais de l'ordre dans mes notes de terrain ethnographique.

J'ai tenté alors de retranscrire des scènes de vie, mon expérience, et de les raconter de la manière la plus vivante possible ; d'une manière « évocative » ou « performative » (Moriceau, 2019 : 98). J'essayai, comme je pus, de retranscrire l'atmosphère de la soirée, de décrire les lieux, d'informer de la météo du moment, d'exposer mon niveau de fatigue et mon affection pour les

bénévoles et les bénéficiaires. De manière surprenante, il s'agissait là de détails que je n'avais pas du tout oubliés ; mon ressenti pour chaque maraude luisait en moi « comme un ostensoir » (Baudelaire, 1861), et ce fut plutôt facile de retranscrire de mémoire ces affects. Tout ce travail de réécriture ajouta de la substance et de la profondeur aux descriptions brutes de départ. Au total, le matériau final regroupa 34 récits d'observations, rassemblés dans un recueil de 200 pages.

Cette période fut longue mais agréable, et elle me permit de commencer à prendre un certain recul sur l'expérience que j'avais vécue. Je pris conscience que mon travail de terrain avait été très beau et riche de rencontres, mais également difficile, lourd et triste. Ce fut ce sentiment ambigu qui m'habita lors de la poursuite de l'écriture de la thèse ; la beauté et la dureté du terrain. Je décris ces éléments en détails dans le chapitre quatre.

Ce fut une étape cruciale pour moi, parce qu'elle me permit d'établir un moment de transition : de sortir en quelque sorte de ma posture « engagée » de mon terrain, dont je me remémorais les bons côtés et les moments difficiles, les rencontres bouleversantes ; pour passer davantage à une posture d'analyse et de « mise à distance ». Ce fut en quelque sorte le passage de l'action à la contemplation : je n'écrivais plus dans le feu de l'action, mais il s'agissait de la réécriture de cette expérience comme objet observable. Ce fut un moment de réflexivité sur mon rapport au terrain, mon expérience et mon engagement.

Pendant cette période de réécriture, je pris notamment conscience d'à quel point j'avais été affectée par ce terrain. Il y avait par exemple des maraudes que j'avais « oublié » de retravailler (quel acte manqué !), car à ce moment-là je n'avais pas envie de me replonger dans ces souvenirs ou de faire l'effort de les écrire. En relisant tout ce qui s'était passé, je pris conscience que faire des maraudes était loin d'être une activité banale, mais pesante, lourde, difficile. Je compris que j'avais eu tendance à surinvestir la part spatiale des résultats, au détriment de la part humaine et de ce qui se jouait entre bénévoles et bénéficiaires, peut-être par le biais d'un mécanisme de défense ou de « mise à distance ». C'est ainsi que je fus amenée à considérer cette « autre » partie des résultats, plus cachée et plus enfouie en moi-même.

Je me rendis également compte de combien mon écriture était émotive, et combien il m'arrivait par exemple de juger les bénévoles et leur manière de fonctionner. Ou encore, je réalisai que de nombreuses fois, dans l'action, j'avais pris la direction du groupe sans m'en rendre compte, alors qu'une recherche « neutre » aurait voulu que je reste en retrait et que je n'intervienne pas.

Au sujet du jugement de valeur, j'ai essayé de ne pas cacher ce que je ressentais afin de ne pas rendre mon jugement implicite et ainsi manipuler la lectrice ou le lecteur. C'est un point que Dumez souligne : « La description doit donc affronter la question des jugements de valeur. La difficulté consiste à les expliciter. Les descriptions mal maîtrisées sont emplies de jugements de valeurs implicites, souvent au détour de termes descriptifs/normatifs. » (Dumez, 2016).

Finalement, ce travail de réécriture de mes données fut la toute première étape de mise à distance et de théorisation de mon matériau empirique. De manière surprenante, la « description » est l'intitulé du 7ème chapitre de l'ouvrage de Dumez (2016) : elle arrive donc après les chapitres qui portent sur le codage et l'analyse du matériau. Or pour moi, la description fut une étape cruciale d'analyse de mes données, antérieure au codage ou à la théorisation. C'est par ce travail de description que j'ai pu prendre du recul sur mon travail, et d'une certaine manière m'y retrouver. Ce moment m'a permis de donner du sens à mon terrain, et un autre sens à mes données. En effet, l'écriture m'a permis de « révéler dans des conditions qui comptent parmi les plus optimales en termes de fluidité, précision, complexité, accessibilité » (Paillé et Mucchielli, 2016 :190).

*5.2.1.2. Un travail non-neutre*

L'écriture de ce récit du terrain est loin d'être un travail neutre, dans lequel je me situerais dans une narration distanciée et omnisciente (Golden-Briddle et Locke, 2006). Et c'est également loin d'être un exercice facile ; il s'est agi de choisir les mots justes pour traduire mes impressions, mon ressenti, l'atmosphère de la rue et de la rencontre entre bénévole et bénéficiaires. Je n'ai pas non plus tout écrit, tout ce qui s'est dit, tous les détails. Non seulement parce que ce n'était sûrement pas possible, mais également parce qu'il a fallu que je coupe certains passages qui n'apportaient rien de plus que les autres. Il s'est donc agi de retranscrire non pas tout ce que j'avais vu et entendu, mais bien ce que « l'expérience de mon terrain a signifié à ma connaissance » et à celle des lectrices et lecteurs (Golden-Briddle et Locke, 2006 : 13).

Tout comme une tradition de chercheurs qualitatifs en sciences de gestion (Czarniawska (1999, 2004) ; Van Maanen (1995)), je ne pense pas avoir retranscrit une « transmission objective de la réalité » (Golden-Briddle et Locke, 2006 : 14), mais bien une réalité parmi tant d'autres, qui se construit par mon écriture et par la lecture d'un auditoire. Bien qu'il soit sûrement inutile de le rappeler, je n'ai pas écrit de description « neutre » et « objective » de la réalité ; ce serait là

une « remarque profondément dérangeante » (Dumez, 2016 : 109). J'ai décrit *ma* propre réalité, et représenté celle des associations qui viennent au contact des sans-abri, à travers ma propre expérience et mon interprétation de l'expérience des autres acteurs.

Puis, je tiens à rappeler que j'ai procédé à une anonymisation des personnes que j'ai rencontrées. J'ai tenté comme j'ai pu de choisir un prénom similaire à celui de la personne concernée. En revanche, je n'ai pas rendu anonyme le nom des associations.

Parler de moi à la première personne fut une évidence. La troisième personne m'aurait semblé sonner faux ; et la voix passive aurait « mis la chercheure hors du texte » (Gephart, 1986) et aurait rendu l'écriture « lourde et opaque » (Golden-Biddle et Locke, 2006 : 11). Il peut arriver néanmoins que je présente les bénévoles comme si j'étais omnisciente. La fait de passer d'une narration où je parle à la première personne (dans laquelle je me considère entièrement comme faisant partie du terrain, avec mes affects, mes émotions et mes jugements), à une narration à la voix passive (où les acteurs semblent exister sans ma présence), m'a apporté une grande liberté. C'est là le privilège des chercheurs qualitatifs, qui montre encore une fois que le récit et la présentation des résultats font partie d'un bricolage artisanal qui permet de transmettre certaines idées à son audience.

À ce titre, Golden-Biddle et Locke jugent l'emploi de la première personne du singulier comme un élément positif, qui permet de montrer que la recherche est conduite par des êtres humains, et non par une agence technique :

> *« In its most basic form, these depictions include the authors' use of the first person pronoun to demonstrate a human rather than technical agency in carrying out the research »* (Golden-Briddle et Locke, 2006 : 74).

### 5.2.2. Un premier codage thématique : les pratiques de solidarité

Comme je l'ai expliqué dans la partie précédente, j'ai produit une deuxième boucle abductive avec l'objet théorique et empirique de la solidarité à la fin de mon terrain. Pour venir confronter mes lectures, j'ai regardé dans mes données ce qui portait sur la solidarité, c'est-à-dire les actions et activités des associations. Dès le départ, je partais du postulat que la solidarité se trouvait dans l'interaction entre les bénévoles et les bénéficiaires. C'était à ce moment-là, selon

moi, que la solidarité prenait place sur le devant de la scène. Les préparations en amont des associations – logistiques, matérielles, bénévoles – étaient de l'ordre des « coulisses », et se passaient uniquement entre bénévoles. Je voulais développer une approche plus interactionnelle et plus dans « le lien social », comme le nomment les acteurs, de la solidarité.

Afin d'avoir une idée plus précise de la nature de ces interactions, je décidai donc au début de ma troisième année de thèse de coder toutes les interactions entre bénévoles et bénéficiaires. Comment et pourquoi les coder ? L'objectif du codage est de créer une théorie. Cela a consisté à catégoriser mes résultats, afin d'établir des liens entre les catégories. J'ai réalisé mon codage grâce au logiciel N'VIVO. J'avais, au départ, l'envie de faire un codage « pur » et de mettre en pratique la théorisation ancrée, ou « *grounded theory* », de Strauss et Corbin (1994). Dans cette approche, aucun présupposé théorique ne doit être utilisé : la théorie émerge du matériau lui-même, ce qui permet ainsi de gérer le risque de circularité (Dumez, 2016). Or, pour Dumez, il est pratiquement impossible de faire un codage théorique pur, ne serait-ce qu'en raison du temps que cela prend. Il parle alors d'impasse. Un codage théorique est également problématique, puisqu'il ne gère pas le risque de circularité et ne permet pas de faire surgir des surprises.

C'est pour cela que je voulais éviter de faire un codage inductif de toutes mes données. Je procédais à un premier codage « thématique », qui consiste à coder uniquement les données relatives au thème. Ce codage, très ciblé, fut donc plus rapide à mettre en œuvre. Je codais ainsi, à partir de mon matériau de 34 observations ethnographiques de 200 pages, toutes les interactions entre bénévoles et bénéficiaires, moi comprise. Ce fut un codage d'ordre micro. Cela m'a permis de voir clairement des choses que je n'avais pas identifiées au préalable, notamment la complexité de la pratique des interactions : les lapsus, des petits gestes qui pouvaient paraître anodins, certaines expressions ou registres comme l'humour. Si ces « petits » détails pouvaient paraître insignifiants lors d'une première lecture du matériau, ils exprimaient désormais bien plus de sens et de subtilité, ce que je dévoile dans le chapitre 6.

J'ai ensuite catégorisé ces interactions en différents types de pratiques, qui ont constitué les 15 catégories de troisième ordre (Strauss & Corbin, 1994), ou nœuds. Enfin, je les ai rassemblées en catégories, qui finirent en 3 catégories de second ordre, regroupées dans le tableau ci-dessous :

| THÈME DE SECOND-ORDRE | NŒUDS DES NOTES ETHNOGRAPHIQUES | |
|---|---|---|
| THÈME "SOLIDARITÉ" | **Les interactions entre bénévoles et bénéficiaires** | |
| | Les pratiques inclusives des bénévoles | Pratique d'humour |
| | | Pratiques d'équité |
| | | Pratiques de respect |
| | | Le matériel comme initiateur de la relation |
| | | Pratiques corporelles |
| | Les pratiques d'exclusion des bénévoles | Les distributions sans échange |
| | | Pratiques de domination |
| | | Comportement de réticence |
| | | Pratique de "discipline bienveillante" |
| | | Dons de vêtements |
| | | Pratiques de favoritisme |
| | Les pratiques des bénéficiaires | Échange d'un parcours de vie |
| | | Pratique de rééquilibre |
| | | Pratique de rejet |
| | | Pratique d'instrumentalisation |

*Figure 20 - Tableau de codes du thème Solidarité*

Ces codes-ci ont servi pour un article de recherche, mais également pour la deuxième partie du chapitre six, qui porte sur les pratiques de solidarité des bénévoles et bénéficiaires.

### 5.2.3. Un deuxième codage thématique : les pratiques spatiales

Six mois plus tard, dans la poursuite de ma troisième année de thèse, je retournais toujours dans ce matériau pour avoir une lecture spatiale des pratiques. Je recodais les données de la manière suivante, sans pour autant qu'elles soient très structurées. J'eu l'impression, avec le thème de la solidarité et de l'espace, d'avoir codé et recouvert une grande partie de mes observations ethnographiques.

Ce fut le soutien de mon chapitre 7, que je construisis à partir des articles présentés en conférence, et d'un second codage plus « lâche ». Ce codage consista à répertorier toutes les pratiques des bénévoles, puis à les catégoriser en pratiques spatiales.

| THÈME DE SECOND-ORDRE | NŒUDS DES NOTES ETHNOGRAPHIQUES |
|---|---|
| THÈME PRATIQUES SPATIALES | Mouvement |
| | Matérialités des distributions |
| | Espace produit par les distributions |
| | Frontières |
| | Pratiques du camion |
| | Pratiques de mobilité-maraudes |
| | Exclusion |
| | Inclusion |
| | Différences hommes-femmes |
| | Désinvisibiliser |
| | Mise en cercle |
| | Pratiques de discipline |

*Figure 21 - Tableau des codes du thème Espace*

Ce double codage thématique de mes notes ethnographiques me conduisit à repenser la singularité de l'activité de ces associations. Si les activités des associations étaient certes présentes dans l'espace public, comme la police, la poste, des festivals, ou des transporteurs, leur action avait toutefois la singularité de venir en aide à des personnes marginalisées et exclues. Et pour parvenir à les atteindre et leur apporter une « aide », il fallait qu'elles passent par une organisation spatiale de leurs activités. Je commençais peu à peu à saisir la nuance et les particularités propres de ces associations, ce qui m'incita à poursuivre une réflexion autour des notions de l'espace et de la solidarité.

### 5.2.4. Un troisième codage multi-thématique des entretiens

Enfin, le troisième et dernier codage porta sur les entretiens. Ma difficulté principale fut d'établir des liens entre mes données issues de mes observations, et celles issues de mes entretiens. Les données pouvaient effectivement être très différentes, entre le discours des associations et leurs pratiques.

Je décidai alors de coder de manière plus inductive les entretiens, d'opérer un codage « multi-thématique » (Dumez, 2016 : 81). L'étape suivante consista à regrouper au maximum mes

codes de premier ordre pour en extraire des généralités, des catégories de second ordre. Comme l'explique Dumez (2016) : « Le codage, se situant à un niveau intermédiaire entre le matériau brut et la théorie et ayant pour objectif de combattre le risque de circularité, doit avoir une dimension de bricolage ».

J'arrivai à trois catégories : l'espace, la solidarité et l'association (regroupée sous le thème ressources et environnement, qui rejoignent un thème plus stratégique).

Les entretiens ont été codés indépendamment des observations, et de manière inductive. Néanmoins, j'avais en tête mes deux précédents codages, ce qui m'a très certainement influencée. Je suis arrivée à coder 11 de mes 18 entretiens : en effet, j'ai dû écarter ceux qui n'étaient pas pertinents au niveau de l'espace. Trois thèmes ont alors émergé : l'espace, la solidarité et la stratégie de l'association, ou comment elle organisait ses ressources par rapport à son environnement. Le travail a ensuite consisté à regrouper des thèmes entre eux.

Puis, j'ai catégorisé mes nœuds dans trois thèmes : 1) la solidarité ; 2) l'espace ; 3) la stratégie de l'association ; il s'agissait de regrouper mes nœuds dans de grandes catégories. Pour la catégorie « association », il m'a semblé nécessaire de la diviser en deux : les thèmes externes relatifs à l'association (l'environnement) et les thèmes internes relatifs à l'association (ressources). J'ai hésité à faire un chapitre de résultats sur la gestion des associations ; en effet, j'avais de nombreuses données : la gestion des bénévoles, des finances, la création de l'association, la place du fondateur, le « *storytelling* », … Malheureusement, cela ne rentrait pas dans la problématique générale de la thèse, et ne répondait pas à ma question de recherche.

Je reconnais que mon choix de catégories a été totalement arbitraire et construit à partir de mon intuition. Pourquoi ne pas intégrer, par exemple, les thèmes « espaces » et « solidarité », dans un thème « association » ? Pour le thème « solidarité », il regroupe d'une part des thèmes comme les valeurs (thème « association interne ») ; mais également d'autre part la manière dont les associations perçoivent les bénéficiaires (thème « association externe »). Cela implique donc que les thèmes « solidarité » et « espaces » aient une rhétorique de la stratégie organisationnelle, autrement dit une rhétorique de la gestion des ressources par rapport à un environnement, pour répondre à un objectif social. Il y a donc une production de la stratégie spatiale, et une production de la stratégie de la solidarité (ou de valeur sociale).

| THÈMES DE SECOND-ORDRE | | NŒUDS DES ENTRETIENS |
|---|---|---|
| THÈME "STRATÉGIE DE L'ASSOCIATION" | L'environnement de l'association | Compétition entre associations |
| | | Collectif inter-associatif |
| | | Partenariats |
| | | Marché des associations |
| | | Communication sur les réseaux sociaux |
| | Les ressources de l'association | Activités de l'association |
| | | Gestion des bénévoles |
| | | Valeurs |
| | | Finances |
| | | Genèse de l'association |
| | | Structure |
| | | Local |
| | | Logistique |
| | | Religion |
| THÈME "SOLIDARITÉ" | | Le lien social |
| | | Les difficultés émotionnelles |
| | | La perception des bénéficiaires |
| | | Les dons matériels |
| | | La définition de la solidarité |
| | | Les pratiques solidaires |
| THÈME "ESPACE" | | Mobilité |
| | | Maraude |
| | | Organiser l'espace |
| | | La production spatiale (bénéficiaires et associations) |
| | | Justification d'une stratégie spatiale |
| | | Conflits spatiaux |
| | | Pratiques spatiales |
| | | Matérialités |

*Figure 22 - Tableau de codes et thèmes des entretiens*

Ainsi, je n'utilise pas toutes mes données ; en l'occurrence, la partie sur la vie associative, récoltée en entretien (et également par les observations) a dû être écartée, car elle ne répondait

pas à la problématique. Ma difficulté était de mettre en lien mes deux sources de données différentes : observations et entretiens. Ainsi dans le chapitre 6, j'aborde en première partie le thème de la solidarité pour les acteurs, produite à partir des données des entretiens ; la seconde partie, elle, porte sur les pratiques de solidarité et a été produite à partir des notes ethnographiques. Le chapitre 7 ne porte que sur les pratiques spatiales et les données des observations ethnographiques. Le chapitre 8 regroupe dans une première partie les justifications des choix de stratégies spatiales, issues des entretiens, puis dans une seconde partie la production spatiale de la solidarité, issue des notes ethnographiques.

Ainsi j'ai opéré, par plusieurs analyses, des entretiens et des notes ethnographiques qui se retrouvent (en plus des autres données que je présente dans le chapitre 4) dans les chapitres de résultats suivants :

| **Chapitres de Résultats** | **Entretiens** | **Notes ethnographiques** |
|---|---|---|
| Ch. 6 | Thème solidarité | Interactions bénévoles - bénéficiaires |
| Ch. 7 | - | Pratiques spatiales des associations |
| Ch. 8 | Thème espace | Pratiques spatiales des bénéficiaires ; relations inter-associatives |

*Figure 23 - Tableau des données mobilisées par chapitre de résultat*

### 5.2.5. Un dernier micro-codage sur les justifications de stratégies spatiales

Enfin, j'ai procédé à un tout dernier codage, ou « micro-codage ». Comme il était difficile d'y voir clair, quand je codais les entretiens, au sujet des choix de stratégies spatiales, j'ai fait le choix d'utiliser des « *templates* » (Dumez, 2016). En effet, le template permet de « faciliter le travail comparatif intra- et inter-cas qui précède et nourrit le travail analytique » (Dumez, 2016 : 97). Il s'agit alors de rapprocher les éléments un à un, afin d'établir une analyse encore plus précise et comparative.

Dans mon cas j'ai analysé chaque discours des associations par rapport à leur choix de stratégie et à la manière dont elles expliquaient ce choix. Cela m'a permis d'analyser dans le détail les micro-arguments mobilisés par les acteurs pour légitimer leurs choix spatiaux. Le fait de mettre chaque argument à la suite, de dire s'il était considéré comme positif ou négatif par

l'association, et de les ranger ensuite dans un grand tableau, m'a permis d'y voir plus clair. Cela a ainsi facilité mon travail de comparaison entre associations, et a clarifié mon analyse.

Enfin, ce codage a mis en lumière que ce sont les valeurs organisationnelles et les conceptions différentes de la solidarité qui expliquent les différentes manières qu'ont les associations de s'organiser dans l'espace. Je retranscris cette analyse dans la première partie du chapitre 8.

### 5.2.6. Construire la problématique : le lien entre espace et solidarité

#### *5.2.6.1. Petit à petit : un éclaircissement de l'énigme*

Si au départ de mon terrain je me posais énormément de questions sur les stratégies spatiales des associations et sur la nature de leur activité, je commençai à y voir plus clair au fur et à mesure de mes lectures et de mes analyses de données. Une réponse qui émergea au bout d'environ un an de terrain fut le sens que les associations donnaient à leur action. En effet, dans les réponses apportées en entretien, les acteurs associatifs me répondaient qu'ils avaient changé de stratégie spatiale pour « redonner du sens à leur action ». De même, entre les associations qui distribuaient des quantités colossales de nourriture et d'autres qui ne voulaient rien distribuer, je sentais qu'un système de valeurs les différenciait, voire même leur perception du besoin des bénéficiaires, pouvant ainsi expliquer cette différence. Une association pensait que le besoin principal d'une personne sans-abri était de manger à sa faim, une autre croyait que c'était avant tout la relation humaine. Les deux exemples sont extrêmes et opposés, mais en réalité toutes les associations avaient une réponse à apporter : le don, ou la relation, ou un mélange des deux.

Parallèlement, et ayant une approche du matériau qui était cette fois-ci à travers la relation que les associations entretenaient avec les bénéficiaires, et donc des interactions bénévoles-bénéficiaires, je pris conscience des paradoxes et de la complexité des actions que ces associations menaient. Si toutes voulaient produire une action positive envers les personnes vulnérables et sans logement et espéraient les aider, je remarquais que la plupart d'entre elles était confrontée à des abus et des débordements venant des bénéficiaires, ce qui les conduisaient à mettre en place des mécanismes de discipline, de contrôle et de domination envers ces derniers, tout en développant des mécanismes de protection des bénévoles. Tout ceci pouvait paraître surprenant pour des associations qui prônent l'universalité, la solidarité, et qui souhaitent aider un public marginal et exclu.

*5.2.6.2. Lien entre espace et solidarité*

En ce qui concerne les deux notions d'espace et de solidarité, elles me paraissaient pertinentes pour comprendre mon terrain de recherche, mais mon empirie possédait également un potentiel de contribution à ces deux littératures. Grâce aux codages que j'avais réalisés, je pris conscience des liens qui pouvaient s'établir entre les deux notions, par le biais de mon empirie.

En effet, bien que j'aie réalisé les deux codages thématiques de manière indépendante (l'un sur la solidarité ; l'autre sur l'espace), il existait néanmoins des points communs dans les nœuds : dans les pratiques de solidarité, j'avais un nœud intitulé « les pratiques corporelles », ainsi qu'un autre « le matériel initiateur de la relation ». Or ces deux pratiques, corporelles et sociomatérielles, sont des pratiques spatiales : je rebouclai ainsi sur le thème de l'espace. Les thèmes de second ordre des pratiques de solidarité, « les pratiques inclusives des bénévoles » et « les pratiques d'exclusion des bénévoles », faisaient également écho à deux nœuds des pratiques spatiales : inclusion et exclusion.

De plus, grâce aux entretiens, je pouvais mieux comprendre le lien entre les deux notions. Je pensais la solidarité pour les acteurs en tant que valeurs mises en pratique, ce que je développe dans le chapitre 6. Or, les valeurs de chaque association étaient également une des raisons - en tout cas mentionnées par les acteurs - de leurs choix d'évolution spatiale. Derrière une organisation particulière de ces associations dans l'espace public, j'ai découvert que c'était là la traduction socio-matérielle et corporelle de valeurs. On pourrait dire qu'elles « spatialisent leurs valeurs ». Mais il s'agit également pour elles de s'organiser dans un espace public et ouvert, donc non contrôlable et non privatisable. Il faut ainsi qu'elles remettent des frontières organisationnelles au sein de l'espace public, pour leur permettre d'avoir des actions pérennes. Cela passe par des mises en pratiques de frontières organisationnelles.

Tout cela me conduit à m'interroger sur la façon dont les associations parviennent à concilier ces deux logiques ensemble, qui semblent a priori difficilement compatibles : la première qui consiste à s'organiser dans l'espace public ; la seconde qui consiste à organiser des actions de solidarité envers les sans-abri. Pour la première, il s'agit de contrôler l'espace public et donc de mettre en place des frontières ; tandis que pour la seconde, il s'agit de permettre une rencontre avec la personne à la rue et de l'aider, matériellement et humainement. La première logique s'apparente à des limites et des pratiques d'exclusion, tandis que la seconde à des pratiques

d'ouverture et d'inclusion. Ce fut donc le dernier bouclage entre théorie et pratique, qui puisse expliquer l'organisation spatiale des associations.

À partir de ces éléments, je conclus que « solidarité » et « espace » étaient les deux concepts théoriques principaux qui prenaient forme, de manière pratique, dans mon matériau empirique. Ce fut donc à partir de là que j'interrogeais leur relation : comment l'espace produit-il de la solidarité ? Et comment la solidarité produit-elle de l'espace ? En interrogeant la relation des deux concepts dans la problématique, je parvins à développer mes résultats dans les chapitres 6, 7 et 8.

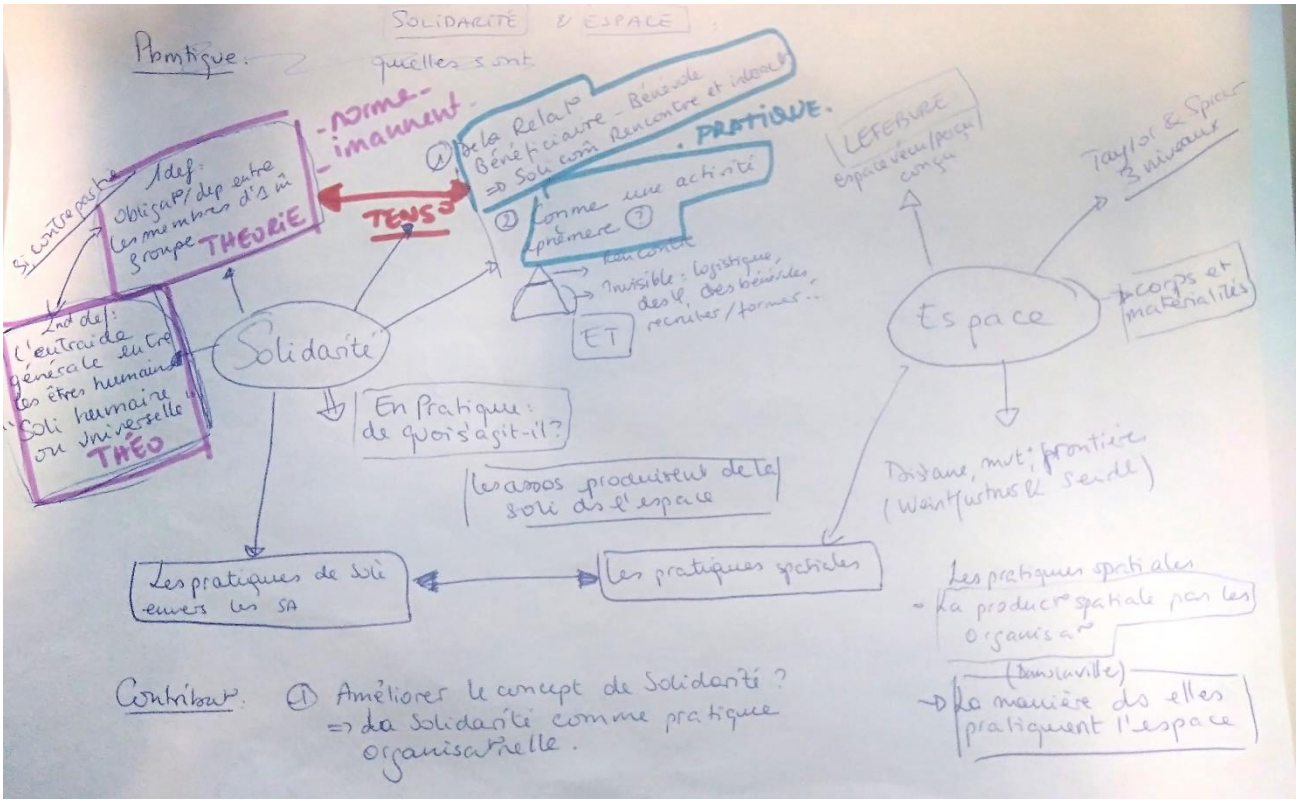



*Figure 24 - Photographie d'élaboration de la problématique*

Poser la problématique comme relation entre les deux notions me permettait de développer une nouvelle compréhension de ce qui se jouait par, dans et entre les associations. Ce fut un moyen pour moi de construire ma théorisation, ou plutôt de parvenir à ajouter, une à une, les « pièces du puzzle » (Paillé et Mucchielli, 2016 : 395) de ma théorie. Les notions de solidarité et d'espace me permettaient de structurer mes « coins » ainsi que le « cadre » de mon puzzle ; puis, par des processus d'analyse, de codage et d'abduction (voir le schéma ci-dessous), je

rajoutais les pièces manquantes : les valeurs organisationnelles, la conception de la solidarité des associations, les pratiques corporelles et matérielles, l'inclusion et l'exclusion… Afin de parvenir, *in fine*, à une image claire de mon interprétation de la production spatiale de la solidarité, image constituée par des pièces raccrochées les unes aux autres.

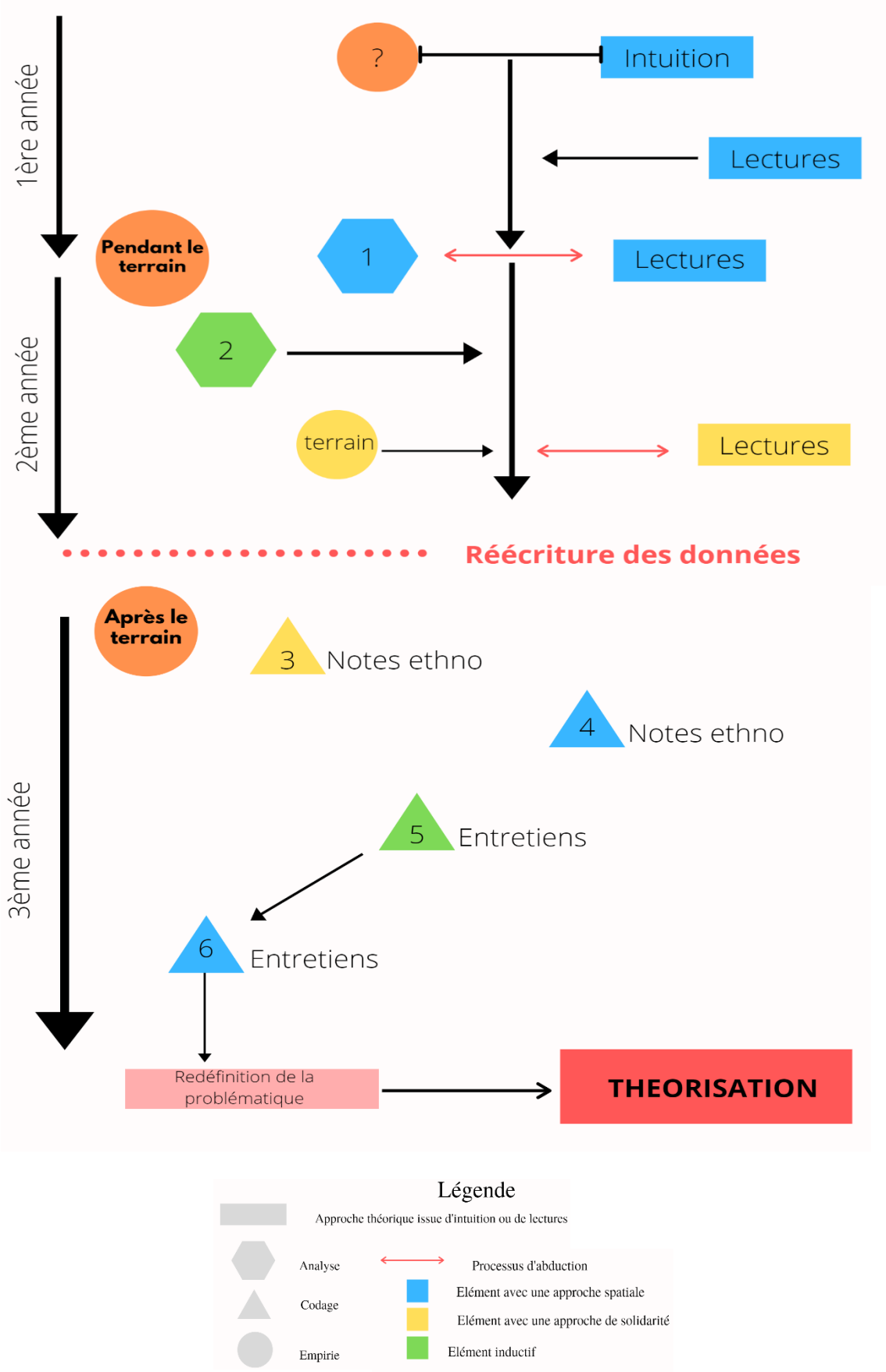



*Figure 25 - Schéma d'évolution de la théorisation*

# Résumé du chapitre 5

J'ai présenté dans la première partie de ce chapitre comment, lors de mon terrain, mon unité d'analyse a porté sur les associations au contact des sans-abri ; comment j'ai construit mes échelles d'analyse : une micro qui porte sur les relations bénévoles-bénéficiaires ; une méso qui porte sur les associations ; une macro sur les relations des associations entre elles et sur l'espace de la ville. Je raconte les nombreuses questions que je me suis posées au sujet des associations, et de leur manière de s'organiser : à la fois leurs activités et leur fonctionnement dans l'espace public.

En parallèle, je suis partie sur le terrain avec un « flottement conceptuel » (Dumez, 2016) des travaux sur l'espace, de Lefebvre (1974) à Taylor et Spicer (2007). Cela m'a permis d'éviter un risque de circularité.

Puis, j'ai procédé à une première analyse thématique autour de l'espace, ainsi qu'à une analyse à l'aide d'autres outils : comparaison, mise en récit et mémos. Après plusieurs lectures, j'ai recadré mon analyse sur l'espace, avant d'avoir un deuxième objet empirique et théorique : la solidarité.

Une fois le terrain terminé, la période de réécriture me permit de prendre du recul sur mon expérience ethnographique, sur sa part affective (cf. chapitre 4), et sur ma place de chercheure sur mon terrain.

J'ai procédé ensuite à plusieurs codages qui se sont adaptés à mes contraintes et au degré de détail de l'analyse souhaitée. Ainsi, j'ai effectué un premier codage thématique sur les pratiques de solidarité ; un deuxième codage thématique sur les pratiques spatiales ; un troisième codage inductif sur les entretiens ; et enfin, un dernier micro-codage sur les justifications des stratégies spatiales en entretien. J'explique comment le lien entre l'espace et la solidarité m'est apparu, par les différents codages, comme une relation féconde en théorisation. J'ai conclu en décrivant la façon dont j'ai problématisé mon sujet avant de monter en théorisation.

# PARTIE III

# RESULTATS

# CHAPITRE 6 : ORGANISER LA SOLIDARITE

Cette thèse vise à comprendre la relation entre deux notions : solidarité et espace. Dans ce premier chapitre de résultats, j'aborde principalement le terme de solidarité, le cœur de l'activité de ces associations. Or, comme nous l'avons vu dans le chapitre de revue de littérature, la solidarité peut souvent s'appréhender comme une injonction ou une norme ; elle diffère grandement dans sa mise en pratique. C'est pourquoi je présente dans cette partie, à la fois le récit de ce que représente la solidarité pour ces associations, et la comparaison avec sa réelle mise en pratique. Pour cela, je m'intéresse à la conception de l'action sociale des acteurs, que je confronte à leur mise en pratique sur le terrain.

Si chacune des associations souhaite apporter une aide, matérielle ou humaine, à des personnes à la rue, la définition de leur action varie toutefois énormément. Certains acteurs ont une réelle réflexivité et parviennent à exprimer ce que représente la solidarité pour l'association, tandis que d'autres sont davantage dans l'action. Je présente dans un premier temps les différents discours des acteurs sur leurs actions, les différentes manières dont ils comprennent ce « concept » de solidarité. Il est alors intéressant de faire le lien entre la littérature et ces discours des acteurs ; en effet, pour certains, leur définition de la solidarité rejoint différentes définitions que nous avons vues dans le chapitre de revue de littérature.

Mais bien que la solidarité puisse s'apparenter, d'un point de vue discursif, à des normes universelles, à un humanisme envers les personnes à la rue, ou encore à un objectif à atteindre, j'essaie toutefois de comprendre dans un deuxième temps comment elle est réellement mise en pratique. Je montre que, dans sa mise en œuvre, les acteurs se heurtent à des difficultés. Si la solidarité est rendue possible par des pratiques inclusives de la part des bénévoles, elle se construit également à double sens, lorsque les bénéficiaires font preuve d'inclusion envers les bénévoles. J'explique que cette interaction est difficile et complexe, pour plusieurs raisons : d'une part, les bénéficiaires peuvent faire preuve d'abus et de violence ; et d'autre part, les bénévoles peuvent être dans une relation de domination envers les bénéficiaires.

Enfin, dans un troisième temps, j'analyse comment les acteurs perçoivent les bénéficiaires, leurs besoins, et ainsi la relation qui s'instaure. Je montre qu'il existe une pluralité de

perceptions, et que cela constitue un véritable débat entre les acteurs : faut-il privilégier la relation gratuite ou le don matériel ?

Tout l'enjeu de ce chapitre consiste donc à montrer la difficile mise en pratique de valeurs et de volontés, qui partiraient a priori d'un sentiment humaniste universel. Cette mise en œuvre est difficile et complexe ; elle est le fruit d'une interaction entre bénévoles et bénéficiaires. Il s'agit enfin pour moi de redéfinir une solidarité qui s'exprime dans l'action et dans l'interaction avec l'autre, et donc dans l'altérité.

Ce chapitre est donc découpé selon les trois parties suivantes : il commence par la présentation de la solidarité comme valeur universelle à sa nécessaire mise en pratique **(6.1).** Je montre ainsi que la solidarité s'apparente à des valeurs d'humanisme et d'universalité dans les discours **(6.1.1)**, mais qu'il est alors nécessaire d'agir **(6.1.2),** et qu'elle se comprend, dans sa mise en pratique, par l'interaction entre bénévoles et bénéficiaires **(6.1.3.)**, où l'Autre est le point de départ de l'action **(6.1.4).**

Puis, je montre dans la deuxième partie la difficile mise en pratique de la solidarité, entre inclusion et domination **(6.2).** Je m'intéresse aux pratiques d'inclusion des bénévoles : écoute empathique, humour, pratique d'équité et de respect **(6.2.1)** ; puis je révèle les pratiques inclusives des personnes à la rue **(6.2.2),** qui peuvent également faire preuve parfois de refus, d'abus et de violences **(6.2.3).** Je termine par le constat qu'il y a aussi des jeux de pouvoir dans la solidarité, que les bénévoles peuvent parfois se mettre dans une position de domination **(6.2.4)** et que les bénéficiaires peuvent user de pratiques de rééquilibrage **(6.2.5)**.

Enfin, dans la dernière partie je m'intéresse à la perception de la relation par les associations **(6.3).** Je montre qu'il existe une pluralité de conceptions d'une association à l'autre, et que chacune d'elles perçoit différemment les bénéficiaires et leurs besoins **(6.3.1).** Enfin, je mets en lumière l'existence d'un véritable débat autour de la nature de la solidarité **(6.3.2)**.

## 6.1. La solidarité comme valeur universelle à sa nécessaire mise en pratique

Je présente dans cette partie la façon dont la solidarité est perçue par les acteurs. Lors des entretiens avec les associations, j'ai été amenée à les interroger sur leurs actions et sur le sens qu'elles leur donnaient. D'une manière parfois détournée, parfois plus directe, je leur ai demandé ce que signifiait pour elles de « faire solidarité », et ce qu'était la solidarité en réalité. Il faut toutefois noter que, pour certaines de ces associations comme celles avec lesquelles j'ai fait des entretiens plus tardivement, j'avais déjà réalisé moi-même, de manière abductive, que la solidarité était un thème important de la thèse. Il m'est donc arrivé, lors de ces entretiens, de poser directement la question : « qu'est-ce que c'est pour vous de faire solidarité ? » ; cela a sûrement amené les personnes interrogées à formuler une réflexion au sujet de leurs actes. En revanche pour les autres associations, interrogées plus tôt, leur définition de la solidarité vient de mon interprétation a posteriori de la manière dont elles m'ont expliqué leurs actions.

### 6.1.1. La solidarité comme discours : des valeurs d'humanisme et d'universalité

Il existe une certaine homogénéité et convergence de valeurs entre les associations. Je peux affirmer que, pour tous les acteurs que j'ai rencontrés et surtout ceux dont l'action est directement dans la rue, des valeurs comme l'universalité et l'humanisme sont au cœur de l'interprétation de leur action.

Il faut dire que tous les acteurs, sans exception, agissent de manière inconditionnelle envers les bénéficiaires. Qu'ils soient français ou étrangers, avec ou sans papier, nécessiteux ou non, avec ou sans logement, je n'ai jamais vu sur le terrain qu'une action soit refusée (sauf bien sûr pour cas de violence). Cette universalité de la portée de leur action est malheureusement remise en question au niveau de l'État qui, en 2019, a souhaité imposer aux associations le devoir de différencier les bénéficiaires selon qu'ils possèdent ou non des papiers et des autorisations à rester sur le territoire français.

Comme j'ai tenté de le montrer précédemment dans un des chapitres de méthodologie, un grand nombre d'associations présentes à Lyon sont des associations confessionnelles, qu'elles soient musulmanes, protestantes ou catholiques. Pour l'association ADSL, une grande partie des bénévoles sont musulmans, et lors de la première distribution à laquelle j'ai assisté, nous avions commencé notre action par une prière. Ce moment m'avait touchée, car j'y voyais les mêmes valeurs et quasiment le même discours que dans une prière catholique. Plus tard, lors de mon

entretien avec Farouk, je lui fis part de mon sentiment : finalement ces deux religions que tout le monde semble opposer me paraissaient très proches en pratique. Il me répondit la chose suivante :

> « *Pour nous les frères et sœurs en humanité, on descend tous du même Père. On descend tous d'Adam et Ève. (…) Celui qui est au centre de notre projet, c'est l'Homme. C'est lui qui nous intéresse. Il faut l'aider. Nous notre prochain, c'est eux, c'est vous, c'est nous. « Aime pour ton frère ce que tu aimes pour toi. » Ça veut dire au lieu de donner, on dit toujours tiens ça me va plus, tiens je n'aime pas. Nous la démarche, elle est autre. J'aime et je veux te le donner. J'aime et je veux que tu aies ce que j'aime. Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on fasse pour toi. Moi je peux avoir besoin demain parce que ça peut m'arriver. Et autant de chaleur humaine et d'entraide, j'aimerais aussi pour moi. C'est ça la démarche. Même celui qui n'a pas de croyance, c'est un frère. (…) Après que ce soit un musulman, un chrétien, un juif, athée ou quoi que ce soit… Comme je le répète tout le temps, sur ce champ-là il y a du travail pour tout le monde.* » **Farouk, ADSL**

Au cœur de leur action il y a la fraternité humaine, mais également un moteur de valeurs morales ou confessionnelles qui pousse à aimer le nécessiteux.

Les actions de solidarité, qui sont données à toute personne qui accepte de les recevoir, produisent également dans l'espace public un échange visible par les autres passants. Pierre me raconte par exemple la surprise des passants, qui s'arrêtent quand ils voient une bande de jeunes discuter avec les personnes de la rue qui sont au niveau du Passage de l'Argue. Pour lui, les maraudes ont un effet positif collatéral, celui de faire de « l'éveil à la solidarité » :

> *« Si on s'arrête on se pose, et quand on se met sous le Passage de l'Argue où l'on a un peu nos habitués, des gens qu'on connaît depuis pas mal de temps, et là on se pose et on rit, voire parfois il est arrivé que ça se termine à la guitare. (…) Et là tu sens qu'il y a des gens « il se passe quoi là ? ». Et en fait de se rendre compte que, par l'action même de la maraude, de se poser, on casse un cliché de l'urgentiste qui vient, je sais pas d'une espèce de Samu urgentiste qui vient apporter un soin où il voit qu'on est là dans une présence, dans la relation.* ***Et on fait, je n'avais pas pensé mais parfois on fait de l'éveil, je crois. Il me semble. Selon l'interprétation de quelques regards, qu'on fait de l'éveil à la solidarité.*** *Et je le dis d'autant plus que certains ont pu le …ont pu ou ont pu être interpellés... « Vous faites quoi là ? » on leur explique. « Ah ouais ! » Tu vois, donc ça je*

*pense que c'est un effet collatéral, collatéral inattendu. C'est de faire un peu, on ne change pas la face du monde, mais un peu d'éveil à la solidarité parce que finalement, on donne à voir qu'on peut se poser. »* **Pierre, Secours Catholique**

Pour lui c'est extrêmement positif, parce que cela change le regard que les passants pourraient poser sur une personne qui dort dans la rue, cela leur fait voir que c'est possible d'avoir une discussion, voire un moment de convivialité. Il continue d'ailleurs à m'expliquer que l'accueil se fait également au sein de l'association (le Secours Catholique et le Pélican Solidaire) lorsque des personnes souhaiteraient faire une maraude. Généralement, la plupart des associations demandent à ce que les bénévoles s'engagent pour une durée d'un an, et qu'ils viennent de manière régulière. Là, Pierre m'explique qu'il accepte des bénévoles même pour une courte durée, pour ce que la maraude permet de changer dans la façon de regarder les personnes à la rue :

*« Moi je dis oui, systématiquement. Pourquoi ?* ***Parce que je crois qu'une poignée de maraudes, même deux trois, suffit à vivre une expérience qui change du regard****. J'ai des retours de jeunes qui m'ont dit « écoute Pierre, je n'ai fait qu'une ou deux, ou trois maraudes parce que j'étais de passage à Lyon (…), mais je regarde plus les gens de la rue de la même manière ». Et même là, et du coup, je suis convaincu que quelqu'un qui ne fait qu'une poignée de maraudes, pour son propre éveil personnel, son regard sur ces gens, ça reste intéressant, même si l'engagement est pas constant, je me dis que ça reste quelque chose d'intéressant. »* **Pierre, Secours Catholique**

Nous avons vu que leurs actions solidaires ont une portée universelle, et qu'elles peuvent toucher tout le monde, même ceux qui ne sont pas initiateurs ou récepteurs de l'action. Plus que cela, elles engagent un devoir moral, une responsabilité qui touche tout le monde, tout citoyen confronté au sans-abrisme. Quand Camille, d'Entourage, m'explique ce qu'est pour elle et pour son association que la solidarité, c'est très clair que cela dépasse l'action du bénévole. **La solidarité est globale, « la solidarité c'est tout le monde ».**

Entourage est une application qui vise à « créer un lien social » entre les personnes dans le besoin et celles qui demandent de l'aide pour elles. Elle vient d'une certaine manière « ubériser » le bénévolat : n'importe quel citoyen n'est plus obligé de s'engager dans une association comme bénévole pour mener une action. Il peut directement agir de manière unilatérale avec une personne à la rue.

> *« **La solidarité, ce n'est pas que les bénévoles, pas que les personnes qui ont décidé d'en faire leur métier. La solidarité, c'est tout le monde.** Ça commence par tout le monde. En fait, c'est quelque chose qui peut-être existait avant la solidarité de quartier, l'entraide entre voisins. Aujourd'hui, elle a un peu disparu et nous, on essaye peut-être par des moyens artificiels, par des réseaux sociaux et des moyens d'aujourd'hui, de recréer, recréer cette solidarité qui existait avant et qui n'avait pas besoin d'étiquette. Pas besoin d'étiquette de bénévole, de travailleur social pour agir auprès de la personne sdf en bas de chez soi à l'époque et nous on essaie de recréer un peu ça, un sentiment de solidarité et aussi ce sentiment de : on est tous une partie de la solution. C'est un peu similaire à ce qui peut se voir dans les mouvements contre le réchauffement climatique. »* **Camille, Entourage**

Camille m'explique que la solidarité a toujours existé. Cela me fait penser au constat de Durkheim (1893) : avant la société industrielle, il y avait une solidarité « organique », qui était sociale, qui était une entraide partagée. Puis avec l'arrivée de l'industrialisation et le rôle croissant de l'État, la solidarité est devenue « mécanique » : il y a une dépendance entre les entreprises, et des personnes entre elles, avec des mécanismes de « solidarité sociale » ou d'impôt, qui repose sur tout le monde et dont tout le monde participe à sa hauteur.

Aujourd'hui, avec la précarité croissante et une société plus individualiste, la solidarité « de quartier » dont parle Camille, et qui existe encore dans des pays en voie de développement, semble avoir disparu en France. C'est l'objet de l'application d'Entourage : recréer cette solidarité de quartier en permettant aux personnes qui voudraient aider une personne sans-abri de déposer leur demande. Cette solidarité est alors l'affaire de tous, « sans étiquette » :

> *« Ce n'est pas du tout le principe de se substituer à l'État ou aux professionnels, mais c'est se dire OK, tous ces gens-là c'est leur responsabilité le sans-abrisme, **mais moi aussi, j'ai une part de responsabilité et ma responsabilité se situe dans le lien social.** Elle peut se sentir incluse, grâce à moi, grâce à des personnes du quartier. Et ça, ça peut favoriser à mon échelle sa réinsertion. **C'est intéressant de se dire que la solidarité elle est à portée de tous et doit être aussi la responsabilité de tous.** »* **Camille, Entourage**

Comme pour le climat, chacun de nous a la responsabilité d'accomplir ses propres actions de solidarité, afin de développer une société plus inclusive et plus humaine. La solidarité est alors

l'affaire de tous : même 5 minutes de conversation, qui peuvent sembler dérisoires, ont une portée positive sur la personne sans-abri :

> *« **Mais en insistant sur le lien social, nous, on essaye vraiment de développer une solidarité citoyenne comme cela peut exister dans le réchauffement climatique.** Si on me disait que c'était une affaire des scientifiques on n'y serait pas… Là c'est un peu différent parce que ça demande un peu plus de technicité même… Un peu. Même le sans-abri, c'est un humain, ça nous touche. C'est quelqu'un qu'on peut ignorer. On ne préfère pas le voir parce qu'on ne sait pas comment agir, comment réagir. Et c'est ça qu'on essaye de dire. **En fait, on a un rôle à jouer dans cinq minutes de conversation. Ça n'a l'air de rien mais en fait vous pouvez égayer la journée d'une personne sans-abri et vous aurez travaillé à une société plus inclusive**. Ça c'est assez intéressant dans Entourage. C'est la solidarité, c'est chacun d'entre nous. »* **Camille, Entourage**

**Dans cette partie, j'ai tenté de montrer certains passages issus des discours des acteurs, et qui reflètent en quoi ils donnent du sens à leur action et comment ils définissent cette dernière**. Ces valeurs sont de l'ordre de la fraternité, de l'humanisme, de l'universalité ; la solidarité s'adresse à toute personne de manière inconditionnelle, mais peut également, comme l'a montré Pierre, toucher des personnes qui assistent à ces actions de solidarité dans la rue. Enfin, la solidarité est l'affaire de tous, nous avons tous une part de responsabilité dans notre manière de participer à une société plus inclusive. Si dans les discours la solidarité s'apparente à des valeurs très fortes, elle risque toutefois d'être réduite à une idée platonicienne comme le « bien » ou le « beau », difficile à saisir. **Or la solidarité nécessite que l'on se l'approprie et qu'on la vive en pratique ; elle ne peut être réduite à un ensemble de volontés ou de valeurs, au risque de disparaître.** C'est donc dans cette seconde partie que je tente de montrer l'importance de sa mise en pratique pour ces acteurs.

### 6.1.2. La solidarité comme pratique : il est nécessaire alors d'agir

Au-delà des bons sentiments qui semblent être à l'origine de la solidarité, il s'agit alors pour les acteurs de mettre en pratique ces belles valeurs. Farouk fait lui-même le constat qu'au-delà des belles paroles, il convient d'agir, de passer à l'action. Il a en réalité une vision très pragmatique du projet, loin des paroles des « grands théoriciens, théologiens et philosophes » qui ne semblent que parler, et peu agir. Sa vision de la solidarité, c'est donc une vision

pragmatique, de stratégie des « petits pas » qui semblerait être présente également dans l'écologie. Il ne s'agit pas de vouloir changer le monde, mais d'agir petit à petit.

> *« (...) Parce qu'on parle beaucoup, on parle du pauvre, on parle de l'orphelin, on parle de tout ça. (...) On a dit des fois, on parle beaucoup mais on agit peu. C'est bien de pointer le doigt vers les autres mais nous franchement, qu'est-ce qu'on fait concrètement ? On ne fait rien. On s'est lancé un défi un jour, comme ça. Mustapha (*le fondateur de l'association, NDLA*) a dit mais pourquoi on ne se monterait pas en association et on essaye de faire une petite action. On verra ce que ça apportera. (...) Je dois l'aider. Je ne dois pas rester les bras croisés. Ce n'est pas possible. C'est comme ça que l'asso est née. On s'est dit : on est des grandes bouches, on est des grands théoriciens, théologiens, philosophes, mais à la fin on n'a fait que parler. C'est beau, c'est des belles paroles mais concrètement on n'a rien fait.* ***Au lieu de parler, philosopher, faisons quelque chose même si c'est petit.*** *Peut-être qu'on ne va pas déplacer des montagnes mais au moins on était présents, on a fait une petite pierre. On a fait grandir cet édifice. Nous, on est là. On a posé une pierre. On n'a pas à rougir. On peut dire qu'on a fait quelque chose.* ***Peut-être que ce n'est pas classe, ce n'est pas super, peut-être qu'on a eu plein de manques, mais au moins on a essayé. Humainement, on a vécu quelque chose.*** *»* **Farouk, ADSL**

Il est également récurrent que j'entende des acteurs me dire que le plus important pour eux, ce n'est pas de faire de grandes actions, mais c'est d'agir dans la régularité auprès des personnes à la rue. Il vaut mieux une petite action pérenne que quelque chose de trop ambitieux qui finisse par cesser.

D'autres thèmes émergent dans leurs discours sur l'action : d'une part, la figure de la personne à la rue et l'urgence d'agir pour elle, qui est le facteur déclencheur de l'action collective ; et d'autre part, la difficulté d'être confronté à un sentiment d'impuissance permanent. Pour ce premier point, nous montrerons plus tard comment le lien à la personne à la rue et la conception de l'Autre permettent de déclencher une action collective. Pour le second point, le sentiment d'impuissance est un sentiment quasiment quotidien, auquel les bénévoles sont confrontés. Si les associations agissent pour les personnes précaires, elles font faire face d'une part à des situations difficiles (que nous verrons plus tard), mais également à l'arrivée permanente de nouvelles personnes à la rue (migrants, personnes ayant perdu leur logement, etc..). Les bénévoles ont pourtant bien conscience que donner un repas ou échanger pendant vingt minutes

peut certes apporter un soutien, mais que celui-ci reste éphémère et insuffisant par rapport au réel besoin des personnes : retrouver un logement.

Comme me l'a expliqué Leïla, voir des personnes à la rue est difficile, au point de la faire pleurer. Si elle fait de son mieux pour aider des personnes en difficulté, elle a conscience que son action est limitée : elle ne peut pas loger chez elle toutes les personnes sans logement qui viennent à ses distributions.

> *« **Une fois, on a rencontré une maman seule qui nous raconté son l'histoire, on s'est tous mis à chialer**… après d'ailleurs on essaie de lui apporter une aide. On se demande ce dont elle a besoin. Je pense que … on ne peut pas aider tout le monde. **Je pense qu'à notre niveau, on n'a aucun fond, on ne peut rien faire, on ne peut pas les loger**. Je pense qu'on aimerait vraiment faire plus. Mais on connaît aussi nos limites, en tant qu'association. On aimerait tous leur dire « allez chez Habitat et humanisme ». Vous vous trouvez un logement direct… On sait que dans les faits, ce n'est pas du tout possible. Voilà. »* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

Elle a conscience de la limite de son action « en tant qu'association », mais ne se décourage pas pour autant. Ce sentiment d'impuissance est également présent pour Léon, qui s'est rendu compte que les places de logement d'urgence étaient totalement en sous capacité par rapport à la demande, et que peu de structures pouvaient accueillir des personnes qui dormaient dehors[8]:

> *« Il y a eu ça, effectivement, mais y'a eu **surtout un sentiment d'impuissance**, c'était de voir notre association qui disait « bah voilà on peut rien faire », ou quand les gens nous demandaient si on pouvait les aider pour un logement, ils venaient nous voir et nous disaient « est-ce que vous pouvez faire quelque chose ? », et les gens (bénévoles) disaient « bah non on peut rien faire, appelez le 115 », et quand on a commencé un peu à se renseigner, moi je suis allé voir le responsable du 115, c'est la maison de la veille sociale, en lui disant « ben moi des fois j'essaye de vous appeler, pour voir comment on peut faire », et il m'a dit : « bon vous avez beau nous appeler, nous au 115 on est débordés, on a 4000 personnes qui sont dans la rue en urgence totale pour avoir un logement, on*

[8] Et ce, quel que soit l'âge ou la vulnérabilité des personnes. Une centaine d'enfants scolarisés à Lyon dorment dehors ou dans des tentes, ce qui peut donner un fort sentiment d'impuissance et de colère.

*est incapables de répondre à cette demande et du coup on pourra pas, on pourra pas vous aider. »* **Léon, Juste un Geste**

Mais ce sentiment de ne pouvoir rien faire ne veut pas dire que Léon baisse les bras ou ne fait effectivement rien. Au contraire, il voit dans l'action collective inter-associative un réel espoir et un moyen de grandir dans la capacité générale de « pouvoir d'agir » :

*« Et c'est vrai que des fois on avait ce discours « ben de toute manière on ne cherche pas, on peut rien faire » et on s'est dit non, il y a peut-être quelque chose à creuser, on a mis du temps à mettre ça en place parce qu'il faut trouver les bonnes personnes, il faut être suffisamment structurés pour pouvoir être organisés. Mais à partir du moment où on a été plus structurés et on a eu des personnes qui étaient prêtes à aider à ce niveau-là,* ***on s'est dit on va peut-être se rapprocher d'autres organismes pour voir s'il y a pas quelque chose à faire à ce niveau-là,*** *comme L'Ouvre Porte, ça a été le cas, ils nous ont dit « oui, si vous êtes en contact direct avec des personnes à la rue, nous on peut très bien prendre le relais et voir si on peut les accompagner ». Voilà c'est parti d'une chose simple, mais c'était une volonté qu'on avait depuis le début, peut-être que d'autres associations n'ont pas cette volonté et qu'elles veulent agir à leur niveau. »* **Léon, Juste un Geste**

L'Ouvre Porte est une autre association qui propose des « nuits suspendues » à des personnes à la rue, ou des nuits chez des habitants. C'est une solution de logement d'urgence, mais cela permet de dépanner les personnes à la rue, qui ne peuvent pas, en théorie, dormir plus d'une fois toutes les quatre nuits au 115.[9] L'association « Juste un Geste » a donc mis en place ce partenariat, et pour Léon il permet d'apporter une solution qui dépasse le don de sandwichs ou une discussion de 10 minutes. Ainsi, ils peuvent proposer quelques nuits pour les personnes qui dorment dehors, et amener des sans-abri de confiance à L'Ouvre Porte, qui pourra à son tour proposer à ses bénévoles de les héberger. La coopération entre les associations, incarnée par le collectif inter-associatif où se rencontrent un grand nombre de responsables d'associations, permet de produire une action collective avec des relais, et d'éviter ainsi un sentiment d'impuissance trop fort.

[9] Cette règle a été mise en place au 115 de Lyon pour permettre un roulement dans l'attribution des places d'hébergement d'urgence, et éviter que ce soient toujours les mêmes qui aient une place, étant donné le faible nombre de places disponibles par rapport à la demande.

*« Mais aussi effectivement, une chose importante : il y a beaucoup d'associations qui sont isolées. Et qui du coup ne savent pas que d'autres relais existent et qu'elles peuvent se référer à d'autres associations, qui peuvent aussi les aider et qui vont aussi dans ce sens-là. Et c'est là où on va commencer un peu à s'ouvrir et à participer à des réunions inter-associations, à participer à des soirées, à des choses qui existent en inter-associatif. Donc on s'est rendu compte qu'il y avait plein de choses qui existaient à Lyon, il y a plein d'organismes, et du coup on s'est dit il faut vraiment qu'on prenne contact avec tout le monde, et c'est à partir de là très certainement qu'on pourra mettre des choses en place. »*

**Léon, Juste un Geste**

### 6.1.3. La solidarité comme rencontre ou lien entre bénévoles et bénéficiaires : l'importance et les difficultés de « faire » du lien social

Dans cette partie je traite du lien social, qui est un thème très présent dans les discours des acteurs, au point qu'il soit presque synonyme de la solidarité. Je montre qu'il est la raison d'être de l'action de solidarité, invoquée par pratiquement tous les acteurs, maraudes et distributions confondues. Même dans la distribution, les acteurs invoquent le lien social comme motif de leur action. Il s'agit de montrer dans cette partie que le lien social s'apparente pour les acteurs à de la solidarité, et qu'il participe à donner du sens à leurs actions.

Le lien social est un thème très souvent évoqué lors des entretiens par les acteurs, à leur propre initiative, quand il s'agit pour eux de me présenter leur action. Il est quasiment tout le temps évoqué : que ce soit par des associations qui font des maraudes à « mains nues », c'est-à-dire qu'elles n'amènent rien à donner et qu'elles privilégient donc la rencontre et la relation humaine ; ou encore par des associations qui, elles, font des distributions. Peut-être à tort, il est très fréquent que les acteurs et moi-même opposions le terme « lien social » à « distribution » ou don matériel. On a effectivement tendance à les opposer, alors que dans la majorité des cas, ils vont de pair. C'est juste qu'ils sont sur un continuum. Certains acteurs pensent par exemple que le don empêche la relation, d'autres que c'est un prétexte à la relation. Mais nous reviendrons sur cet aspect qui est un dilemme, en section 6.3 de ce chapitre. Il semble inévitable que tous les acteurs s'accordent quant au fait que le lien social est très important, et qu'il est peut-être même le pilier de leur action. Cela rejoint l'idée selon laquelle la solidarité sans la rencontre est vaine ; que le don sans l'échange est vide.

Par exemple Samia, qui fait de grandes distributions alimentaires Place Carnot avec **Les Fourmis Lyonnaises**, me parle spontanément du lien social comme raison invoquée pour faire des distributions. Elle me relate dans le passage ci-dessous que certains des bénéficiaires avaient insisté pour que les distributions continuent le vendredi soir, au nom de la rencontre et non des produits distribués :

> *« Certains nous ont dit, vous ne pouvez pas nous abandonner comme ça. On aime bien le vendredi parce qu'il y a quand même un lien social. Vous savez des fois toute la semaine, on ne voit personne. On discute avec personne.* ***Le fait de vous voir, ça nous fait toujours un lien social.*** *»* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Elle me donne l'exemple « d'une de ses bénéficiaires » qui n'a pas forcément besoin de manger, mais qui vient pour « le lien social » :

> *« Après il y en a qui venaient par profit. Ça, j'ai éliminé. Tu en as toujours un ou deux qui vient avec profit. Mais en fait,* ***c'est plus le lien social****. On en avait une qui s'appelait Carmen, une propriétaire. Et Carmen, elle venait parce qu'elle avait aucun lien social. C'est une dame qui était sale. Elle bavait. Je lui dis « mais il y a personne qui vous aide à la maison ? » « Non mais moi vous savez, je ne suis pas dans le besoin, mais j'aime bien venir ici parce qu'on mange bien, c'est bon. Et je n'ai pas forcément les moyens. » Cette dame, elle est propriétaire certes. Une fois qu'elle a payé toutes ses charges, elle n'a plus rien pour bouffer. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Farouk, qui est bénévole et un des membres fondateurs de l'association ADSL qui fait également des distributions, m'explique aussi que c'est le lien social qui est le plus important lors de la distribution. Au point qu'il me précise que c'est l'écoute des bénévoles qui est plus utile que le repas distribué :

> *« C'était de dire mais des fois on croit que le plus utile c'est* ***celui qui est en train de donner un gobelet ou de servir le bol. Alors que pour ma part celui qui est le plus utile, c'est celui qui tend l'oreille à quelqu'un qui n'en a pas forcément toute la semaine. Le lien social pour moi, il est plus important que remplir le ventre.*** *C'est vrai il vient manger, mais il est dénigré tout au long de la semaine. Là, tu lui donnes l'occasion d'avoir une oreille qui l'écoute, un sourire etc. Je pense que ça, c'est merveilleux pour lui ce côté humain qu'on leur apporte. »* **Farouk, ADSL**

Farouk continue en m'expliquant que la maraude serait plus dure à mettre en place d'un point de vue logistique ; qu'en revanche lors de la distribution il y a du lien social qui est synonyme de la vie :

> *« Tout ce qu'on vit à travers la distrib humainement, on prend beaucoup en tant que leçons. Tout ce qui peut graviter autour de ce moment où on est là-bas, on en profite. Et peut-être dans la maraude, ça peut être dispersé. Je ne sais pas, tu en profites pas autant que quand tu as tout le monde, tu as tous ces bénéficiaires qui viennent, qui sont autour de toi.* ***Il y a du lien social. Il y a de la vie.*** *»* **Farouk, ADSL**

Si la relation avec le bénéficiaire est spontanément évoquée par des associations qui font des distributions, elle est encore plus développée lors des maraudes, où les bénévoles se déplacent pour échanger et venir à la rencontre des personnes sans domicile. Ce qui me surpris tout de suite lors des maraudes, c'est la capacité de certains bénévoles habitués à apostropher des personnes qui sont seules sur un banc, qui font peut-être la manche, ou qui semblent dormir dehors. **Adama, le fondateur de La Main Tendue, qui a des années de maraudes d'expérience, est très fort pour initier la conversation et mettre à l'aise une personne qu'il ne connaît pas :**

Un des premiers échanges que l'on crée est avec deux hommes qui sont assis à côté du bâtiment de la métropole. Un est jeune, il a une vingtaine d'années. L'autre une cinquantaine. Adama ne leur demande pas s'ils sont sans logement mais initie la conversation d'une manière très naturelle :

**« Salut ! Moi c'est Adama et toi ?? T'as mangé aujourd'hui ? Non ? Tu fais Ramadan ? Tu veux un sandwich ? Ben voilà… »**

Je distribue un café, les filles bénévoles donnent mais restent un peu en retrait. Je demande au jeune ce qu'il fait, où est-ce qu'il dort… Il me répond qu'il est étudiant en maths et qu'il dort dans un foyer juste à côté…

**La Main Tendue, maraude à pied, 14 Mai 2019**

Pour Adama, les maraudes c'est du sérieux. Il nous dira dès le trajet en voiture vers le départ de la maraude que « ce n'est pas un automatisme, on ne tire pas juste un caddie, on donne et on part, non on donne de l'importance à la personne ; on est investi d'une mission » (notes de terrain).

Pour Mounir, qui est aussi à La Main Tendue comme Adama, c'est d'ailleurs la relation avec les bénéficiaires qui lui a tout de suite plu lors des maraudes, et qui lui a donné envie de s'impliquer davantage. C'est le motif premier de son engagement. Mounir m'a dit que sa raison de faire des maraudes et de s'investir était le contact avec les bénéficiaires :

> *« Et donc je cherchais à donner mon temps, et de toute façon le temps, c'est quelque chose de précieux, de rare, encore mieux que l'argent.* ***Voilà ça m'a permis, ça m'a tout de suite plu, franchement l'ambiance, les gens, les actions aussi, la façon d'aborder les bénéficiaires. Le contact avec les bénéficiaires, c'est quelque chose qui m'a touché, qui m'a tout de suite plu****. (…) Le contact, c'est vrai que moi quand je suis arrivé, c'est vrai que peut être les premiers mois j'étais un peu timide, je savais pas trop comment aborder les bénéficiaires mais c'est vrai qu'ils nous mettent à l'aise directement, c'est ça qui m'a surpris en fait. De discuter avec eux, franchement, ils nous mettent à l'aise très rapidement…C'est un contact super agréable. Et ce que je dis toujours,* ***ils nous apportent plus que ce que nous pouvons leur apporter*** *… C'est des leçons de vie franchement à chaque fois…à chaque fois qu'on rencontre un bénéficiaire on en apprend, il y a aucune histoire qui se ressemble… »* **Mounir, La Main Tendue**

Le verbatim de Mounir reflète ce que de nombreux bénévoles m'ont souvent répété lors des maraudes : « on reçoit plus qu'on ne donne », ou comme Mounir, « ils nous apportent plus que ce que nous pouvons leur apporter ». Mounir avoue également qu'il était « un peu timide » les premiers mois de maraude. C'est aussi quelque chose dont j'ai été témoin et que j'ai moi-même vécu lors des maraudes que j'ai pu faire. On peut éprouver au début une certaine gêne pour initier une conversation avec une personne sans-abri. C'est assez fréquent pour les nouveaux bénévoles d'attendre un bénévole confirmé pour parler à un sans-abri, et de faire preuve d'une certaine timidité.

Le lien social, ou le fait de parler avec des personnes à la rue, n'est pas toujours ce qu'il y a de plus simple. Pour Léon de Juste un geste, on est d'accord que ce n'est pas quelque chose

d'évident pour certains bénévoles qui ont parfois, pour leur première fois, du mal à se lancer. Léon me dit alors :

> *« Et après les autres bénévoles vont être plutôt là soit pour récupérer les dons, soit pour être présents pour les maraudes, et d'autres aussi pour préparer des sandwichs en fonction des soirées, donc voilà chacun a son rôle et en fonction… C'est… C'est aussi comment on sent les choses, c'est ce qu'on disait il y a des gens, qui vont pas… T'as quelqu'un qui est pas forcément à l'aise pour discuter avec les sans-abri, il peut soit faire des dons financiers, soit récupérer les dons, et les repas, je pense qu'il y a pas d'actions précises, il faut juste travailler avec ce qu'on fait, c'est ce qu'on essaye de dire, c'est ce qu'on essaye de faire.* ***Ça sert à rien de se dire tiens il faut que j'aille en maraude et que je discute avec les gens, tout le monde n'a pas, effectivement c'est pas une question de compétences, c'est une question d'être à l'aise****, et après on essaye de trouver ce qui est le plus pertinent, en tout cas. »* **Léon, Juste un geste**

Ce lien social ou cette relation à l'autre est difficile pour les bénévoles, mais se construit également dans la durée. C'est une relation qui se crée petit à petit, où parfois les bénévoles « apprivoisent »[10] la personne à la rue. Pour cela, certains bénévoles utilisent ce qu'ils distribuent comme prétexte à la relation. Par exemple, apporter un café permet de ne pas arriver auprès de la personne les mains vides, et d'échanger lorsque l'on verse le café. C'est un moyen pour initier la conversation et donner un prétexte pour la rencontre : « Bonjour, est-ce que vous voudriez un café ou un thé ? ».

Mais c'est également un moyen pour revenir et créer un lien dans le temps, comme pour Charlotte et Léon de Juste un Geste, qui distribuent également des livres, en plus du classique « thé-café-sandwich ». En l'occurrence, le livre fut d'une grande utilité auprès d'un bénéficiaire qui refusait toujours les offres de sandwichs ou de cafés, mais qui lisait beaucoup. Par le don du livre, et parce qu'ils revenaient récupérer les anciens livres lus pour en échanger avec de nouveaux, Charlotte et Léon ont pu apprendre à connaître le bénéficiaire peu à peu.

| |
|---|
| Nous partons donc voir un premier sans-abri derrière la gare pour lui donner des livres. Léon et Charlotte me racontent que c'est quelqu'un qui ne leur parlait pas au départ, qui refusait les |

[10] Au sens « apprivoiser » de Saint-Exupéry dans Le Petit Prince, et non bien sûr de l'homme à l'animal qui serait très réducteur.

dons de nourriture, et avec qui la relation n'avait pas été facile. Mais qu'en lui proposant des livres, il avait été content, et petit à petit, ils revenaient. Les livres proviennent d'une autre association, la qualité était plutôt « correcte » : il y avait du Molière, Game of Thrones, Musso, Lévy…

**Juste un geste, maraude à pied, 14 Juin 2018**

Pour Léon, ce lien est primordial lors des maraudes, c'est la raison d'être de leurs actions. Il m'explique en quoi leur action est utile :

> *« L'utilité c'est déjà de leur changer un peu leur quotidien, c'est de leur faire passer quand même un bon moment, c'est le but, parce que c'est vrai la journée c'est pas facile pour eux, si effectivement déjà ils échangent un peu avec nous déjà ils seront super contents, et après c'est vrai que comme on disait c'est un peu de les sortir de cette situation, en tout cas d'essayer de les sortir de cette situation****. Et le repas c'est un peu le prétexte d'échanger avec eux, de voir ce qui ne va pas et d'essayer de changer à notre niveau, nous de toute manière****, c'est d'autres associations qui vont prendre le relais, le logement c'est pas de notre niveau, on n'est pas capables forcément de leur trouver un logement mais par contre on a cette capacité d'avoir un contact direct avec ces personnes-là que d'autres associations n'ont pas, et de passer du temps avec eux c'est justement ce qu'on peut faire. »* **Léon, Juste un geste**

**Cette relation se crée également dans le temps pour Mathieu et Pauline de Raconte Nous la Rue, pour qui il y a une durée, et avec qui l'échange ne recommence pas à zéro à chaque fois**. Ils m'expliquent que ce n'est pas toujours évident de créer cette relation, d'une part parce qu'ils ne sont pas toujours très réguliers, d'autre part parce que certains ne sont pas toujours dans leur état normal, parfois en état d'ébriété, ce qui ne permet pas une vraie rencontre. Ou encore, comme le souligne Pauline, parfois il y a des bénéficiaires « qui n'ont pas forcément envie de créer ce lien-là ». Mathieu rajoute que la relation se crée dans le temps :

> *« Si eux ils s'y retrouvent et qu'ils nous reconnaissent, et qu'il y a quelque chose qui se construit dans le temps, pourquoi pas, on essaye aussi de rebondir sur ce qui s'est passé avant lors de…* ***On va pas recommencer la relation à zéro à chaque fois****… bah te faire*

*la dernière fois tu m'as parlé de ça, où est-ce que ça en est, histoire de pas redémarrer de zéro à chaque fois et que la personne se sente reconnue dans ce truc-là, Tu vois c'est pas « coucou je viens discuter avec toi », c'est « coucou je viens discuter avec toi et puis aussi je m'intéresse à toi », l'idée c'est que la personne puisse se rendre compte qu'on s'intéresse à elle et de se souvenir de ce qu'elle a pu raconter ou déposer.* » **Mathieu, Raconte Nous la Rue**

### 6.1.4. L'autre comme point de départ de l'action

Nous avons vu dans la partie précédente que la solidarité se comprenait principalement comme une rencontre et comme un lien social. Le lien social est présent dans les discours des acteurs mais également en pratique, lors de l'interaction entre bénévoles et bénéficiaires. Dans cette rencontre, le rapport à l'autre est primordial. Nous verrons plus tard que la compréhension de l'autre s'incarne dans des actions collectives différemment (voir pour cela la partie 6.3). Dans cette sous-partie, je souhaiterais montrer en quoi le rapport à la personne sans-abri est le moteur, voire même le « déclencheur », de l'action individuelle.

Cet élément déclencheur – ou *trigger* en anglais – se joue d'un point de vue émotionnel et sensible. C'est parce que les bénévoles ont été frappés par la précarité des personnes à la rue, au point d'en faire pleurer certains, que cela provoque en eux une volonté d'agir. Pour faire un parallèle avec la revue de littérature, cet exemple rejoint l'explication de Scott (2014) sur la création de la solidarité. Pour lui, elle ne naît pas de valeurs d'universalité, mais de la rencontre avec des personnes qui ont besoin d'être aidées, comme les juifs qu'il fallait cacher lors de la Seconde Guerre Mondiale. Cette rencontre avec l'autre peut être à la fois positive quand il motive l'action bénévole d'aide, tout comme négative lorsque la rencontre devient trop dure et lourde à porter pour les bénévoles.

Il s'agit alors pour les bénévoles d'être capables de gérer leurs émotions parfois difficiles ; d'apprendre à se positionner justement, à ne pas tomber dans un rôle de « sauveur », ni d'être désespérés dans des situations d'impuissance (comme vu dans la partie précédente).

*6.1.4.1. L'autre comme point de départ de la solidarité*

Pour Pierre, du Secours Catholique, c'est également l'Autre, le bénéficiaire, qui est le départ de l'action. C'est notre regard sur l'Autre, un regard qui valorise l'expérience (« l'expertise » rajoutera Pierre) de la précarité :

> *« Mais j'ai envie de dire c'est quoi faire solidarité ? La première vague de réponse* ***c'est un regard, porté sur les personnes en précarité, de dire qu'elles ont une expérience, pour ne pas dire une expertise****, de la pauvreté et qu'il faut construire société avec elles. Et donc évidemment pas « à la place de » (…) »* **Pierre, Secours Catholique**

De la même manière, le bénéficiaire est le point de départ de l'action de solidarité, à la différence que **c'est l'expérience sensible de l'Autre qui est l'élément déclencheur** :

> *«* ***Il y a des bénéficiaires qui m'ont fait pleurer. Celui qui ne pleure pas sur ça, il n'a pas de cœur****. Quand je me remets en question et quand je me retrouve seul, je me dis je suis un privilégié. Je ne sais pas, je vois ça comme ça. Je suis sorti de chez mes parents, j'ai un boulot, j'ai un toit. Je mange à ma faim. Je m'habille et je me pose même pas la question si je vais y arriver ou pas. Je le fais. Je me réveille le matin, je me dis je vais manger ou je ne vais pas manger ? C'est le cadet de mes soucis. Je sais que je vais manger. Alors que je devrais me soucier parce que je sais que ça peut m'arriver. Dans un système de consommation, de capitalisme, on nous fait oublier tout ça. C'est comme ça. Du coup, c'est bien de prendre un peu de hauteur, regarder un peu ce qui se passe autour de soi et de grandir. C'est ça l'échange. Après que ce soit un musulman, un chrétien, un juif, athée ou quoi que ce soit… Comme je le répète tout le temps, sur ce champ-là, il y a du travail pour tout le monde. »* **Farouk, ADSL**

Farouk exprime très bien ce que c'est que la solidarité : une pratique, parce qu'il ne peut pas rester les bras croisés, « il doit aider ». Est-ce un devoir moral ? Oui, mais on ne lui demande pas de déplacer des montagnes, mais d'agir à sa hauteur. C'est la stratégie des « petits pas », comme la légende du colibri, qui est très souvent utilisée dans les mouvements écologistes. Il s'agit de poser une petite pierre, et que chacun contribue à sa portée à contribuer à une société plus juste et fraternelle.

Son expérience de la solidarité, c'est quelque chose qui est inscrite en lui, dans sa chair : il a vécu « humainement quelque chose », au point qu'il en a pleuré de cette situation qui touche

des personnes à la rue. C'est ce décalage entre les personnes rencontrées et lui-même qui lui fait prendre conscience combien il est privilégié, et qui renforce son devoir d'aider.

La solidarité, c'est alors échanger avec l'Autre, qu'il soit « musulman, chrétien, juif, athée ou quoi que ce soit », peu importe sa religion, parce que cet échange lui fait prendre de la hauteur et le fait donc grandir. Comme le montre l'échange avec Farouk, la solidarité s'incarne dans la relation à l'Autre et dans l'échange avec l'Autre universel. Mais cela signifie aussi que c'est difficile de rencontrer une personne en situation de forte précarité ; cela peut mener à prendre conscience de situations désastreuses (des enfants à la rue par exemple). Ce sont des difficultés psychologiques et émotionnelles qui accompagnent cette pratique.

#### *6.1.4.2. Les difficultés émotionnelles liées à la relation à l'Autre*

La relation à l'Autre est également difficile pour les bénévoles. C'est en tous cas l'expérience que j'ai faite des maraudes : c'est une action difficile, physique et émotionnelle, à laquelle il est difficile de rester insensible. Je développe ce point dans le chapitre 4. Il m'est arrivé par exemple à plusieurs reprises de pleurer, lors d'une maraude, puis chez moi en repensant aux situations que j'avais vues sur le terrain. C'est pour cela que, lorsque Farouk me dit « il y a des bénéficiaires qui m'ont fait pleurer », je le crois.

Cette forte empathie est ambivalente dans la production des actions solidaires. Comme avec Farouk, elle peut provoquer une mobilisation des acteurs, une volonté d'agir. Mais des émotions trop fortes pourraient également bloquer des bénévoles trop sensibles. Par exemple, Samia me dit qu'elle a du mal à dormir, non pas parce que l'association lui prend énormément de temps, ce que je sous-entends quand je lui pose la question, mais parce que voir des personnes dormir dehors à la fin de l'action est difficile.

> *« Oui. Sauf que vendredi dernier,* ***j'ai eu du mal à dormir parce qu'on avait fini la maraude.*** *On a été manger un kebab. On n'était que quatre bénévoles parce que les autres avaient des choses à faire. Et au moment de partir au camion, j'ai dit « il y en a qui dorment dehors ». (...) Il y a même deux familles complètes qui sont Place Carnot.* ***Et là franchement, ça m'a empêché de dormir. Ça m'a un peu minée. (…)*** *Ils dorment Place Carnot. Les forces de l'ordre les réveillent à coups de pied dans les tentes, le matin. (..) C'était un peu dur. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Mounir se confie également sur ses difficultés à être confronté à la misère sociale, et sur son sentiment d'impuissance :

> *« **Je pense que c'est très très dur. On se sent un peu faible… On peut pas faire grand-chose quoi.** On essaie de faire avec nos moyens et malheureusement, ça ne sera jamais assez suffisant. Mais c'est vrai que c'est dur de voir des enfants dans une situation là… Y a pas mal de personnes qui m'ont marqué après… Dans les autres secteurs aussi… C'est toujours un plaisir de les revoir à chaque semaine, et même il y a un lien, il y a vraiment un lien qui se crée… Et ça leur fait plaisir de nous voir, à chaque fois… »* **Mounir, La Main Tendue**

Mais malgré le lien qui se crée, qui peut contrebalancer les sentiments, Mounir me décrit une situation où une famille d'Albanais s'est faite expulser de son squat :

> *« C'était une famille à côté du local, vers Debourg. C'était des Albanais, ils étaient une dizaine et c'était le jour de leur expulsion. Ils avaient créé des mini camps avec des abris de fortune et la police venait de leur détruire leurs abris. Leur enlever l'espace quoi… Et c'est vrai que c'était très, très dur ce jour-là parce que voilà… Ils étaient super tristes. Je ne savais pas quoi faire**. C'était un jour où il pleuvait en plus, c'était le soir, il faisait nuit. Il y avait une petite fille et un petit garçon. Et ce qui m'a touché, c'est de voir leur insouciance par rapport à leurs parents et garder leur âme d'enfant.** En fait, ils ne se rendaient pas compte de grand-chose, ils étaient tout souriants, super contents qu'on leur apporte quelque chose à manger, et donc ce contraste entre les adultes et les enfants, et savoir que les enfants continuent l'école dans des situations comme ça, ça m'a, ça m'a … vraiment beaucoup touché. J'ai énormément beaucoup pensé à eux et tout, et de savoir par exemple, qu'ils ont été … qu'ils ont été dans un garage, même si c'est toujours très précaire, ça me rassure de savoir qu'ils ne dorment pas dehors… (…)* ***je n'ai pas forcément craqué, en fait j'y repense souvent.*** *Mais j'essaie de me dire que je fais de mon mieux pour les aider. Et que je ne peux pas forcément en faire plus parce que sinon, je pense qu'on peut être vite déprimé. J'y ai pensé tout le temps, pensé négativement, et je pense que ce n'est pas le but, parce que sinon on ne peut pas continuer les actions qu'on mène, il faut penser positivement et à tout le positif. »* **Mounir, La Main Tendue**

Ce passage peut paraître long, mais il montre bien que ces situations sont marquantes pour les bénévoles qui y repensent ensuite, comme Mounir nous le relate. Voir des enfants scolarisés à la rue, une situation malheureusement qui existe en France, est très dur. Mais Mounir essaie de ne pas se laisser abattre, et de rester positif pour continuer ses actions.

Cette capacité à rester positif malgré la situation est un comportement que les bénévoles doivent s'imposer. Quand je demande à Leïla ce qu'elle en pense, et si ce n'est pas trop dur pour les bénévoles, elle me répond tout simplement que ces derniers doivent être avertis et que cela fait partie de leur rôle :

> *« Moi, je sais que j'ai des bénévoles qui s'entendent pas entre eux. J'ai ressorti une fois, qu'est-ce qu'un bon bénévole ? Tu vois un bon bénévole,* ***pour moi, déjà, il doit se connaître, il doit connaître ses limites, etc. Parce que si tu viens en maraude et que tu fais des distributions, c'est que tu te connais et que tu sais que tu as la capacité, en tout cas, d'endosser, d'endosser les coups.*** *En fait, tu vois donc, je pense que les personnes qui viennent en distribution, maraudes fixes ou mobiles, savent qu'elles vont être confrontées à tout ça.* ***Donc, pour moi, un bénévole c'est qu'il sait qu'il va être confronté à des situations peut être tristes ou qui vont le choquer, mais qui doit être en capacité derrière…de pouvoir apporter du réconfort, même si son apport est supérieur justement à son choc…*** *»* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

Leïla voit peut-être une image sacrificielle du bénévole qui doit, en plus « d'encaisser les coups », apporter du réconfort aux personnes dehors.

Puis j'ai eu une discussion avec Pauline et Mathieu, qui ont une formation d'éducateurs spécialisés, et qui sont plus à même de réagir face à des difficultés émotionnelles, des situations de violence psychologique ou symbolique. Ils reconnaissent qu'ils sont exposés à des situations difficiles qui peuvent leur « tordre le bide », et qu'ils ont souvent un sentiment d'impuissance face à des situations où des personnes peuvent être expulsées de leur squat. Mais ils reconnaissent leurs limites, et les respectent. Ils font cela justement pour ne pas « tomber dans la charité ». Je remarque d'ailleurs qu'ils n'utilisent à aucun moment le mot « distance » :

> *« On se sent impuissant, on peut leur apporter notre soutien comme on peut, mais c'est sûr on pourra pas taper à la porte du squat, ou lancer des procédures, on pourra pas intervenir dans ce sens-là… Bah c'est frustrant… »* **Pauline, Raconte Nous la Rue**

*« Et puis quelque part c'est pas… c'est pas notre mission, On aurait envie … Mais je me dis qu'on peut pas, sauf cas particulièrement extrême, et qu'on a une ressource à portée de main, mais on peut pas s'embarquer dans ce truc-là avec chaque personne sinon on n'en voit pas le bout et au final on perd de vue ce qu'on fait. Ouais ça vient te remuer, clairement quand on apprend qu'une personne elle va être virée de son squat en décembre, au moment où il fait le plus froid, tout ça pour qu'on construise un magasin, évidemment que ça me tord le bide et que ça me révolte, en même temps je suis assez clair et tranquille avec le fait que c'est pas mon rôle d'intervenir là-dedans, moi ce que je peux faire c'est rejoindre la personne là où elle est, et peut-être à un moment donné lui permettre de saisir quelque chose dans ce qui se passe dans sa vie, mais pas… Pas d'agir de cette manière-là. »* **Mathieu, Raconte Nous la Rue**

Puis je les interroge sur leur formation d'éducateur spécialisé, et leur habitude à mettre « une distance ». Pauline et Mathieu n'emploient pas le terme de « distance », mais celui de « recul ». Mathieu rajoute que le cadre de l'action est nécessaire pour ne pas « tomber dans la charité » :

*« On apprend à prendre du recul sur les situations et à pouvoir ne pas se laisser envahir par tout ça, sinon après tu t'en sors pas, tu peux plus faire ta mission après, tu es trop accaparé par tout ce que ça te fait vivre. »* **Pauline, Raconte Nous la Rue**

*« Clairement on n'est pas des sauveurs non plus, des situations d'impuissance on en a tous les jours, que ce soit dans le cadre des maraudes ou dans le cadre de notre taf, tu accompagnes une personne, la personne elle bloque et t'arrives pas à la faire débloquer, et tu sens qu'elle s'enferme dans quelque chose, il n'empêche que c'est comme ça. Tu dois partir à telle heure, tu dois fermer la baraque parce que c'est comme ça, tu sais que la personne dort à la rue et ben oui mais c'est aussi le cadre de notre action, pour qu'elle reste juste et qu'elle ne tombe pas dans la… De la charité… Qui au final deviendrait enfermante pour la personne et pour nous. Dans les moments difficiles, pour moi c'est indispensable de se raccrocher au cadre de l'action qu'on a à ce moment-là, qui n'est pas rédhibitoire. »* **Mathieu, Raconte Nous la Rue**

**En conclusion** de cette première partie de chapitre, nous avons vu que la solidarité pouvait signifier plusieurs choses pour les acteurs associatifs. D'une part, elle s'incarne par des valeurs d'humanisme et d'universalité, dans le cadre desquelles l'aide est apportée de manière inconditionnelle à toute personne avec ou sans toit. C'est une solidarité sociétale, humaniste,

qui relève de la responsabilité de tous et qui dépasse la simple interaction bénévole ou bénéficiaire, en touchant un public plus large, témoin de maraudes dans l'espace public. Si la solidarité ne s'apparente pas qu'à de bons sentiments, elle est aussi nécessaire et doit se produire dans l'action. Il s'agit alors d'agir, même si c'est un petit geste ; c'est la régularité des actions qui compte. Les bénévoles peuvent également se sentir impuissants ; l'action collective et l'entraide inter-associative peuvent alors apporter une réponse.

D'autre part, la solidarité est également synonyme de « lien social », et donc de relation créée entre bénévole et bénéficiaire. Le lien social est sans doute la raison d'être des actions des acteurs, que ce soit en distribution ou en maraude. La maraude n'est d'ailleurs possible qu'avec l'initiation de ce « lien social », au point que certains bénévoles ont développé de réelles « compétences » pour être capables de rencontrer une personne sans-abri. Toutefois, c'est une relation qui peut être difficile à construire, et qui se construit souvent dans le temps.

Enfin, cette rencontre est le moteur de l'action. C'est l'Autre qui devient « le point départ de l'action », et qui motive principalement l'action collective. L'élément déclencheur de cette action peut être une expérience sensible, une empathie très forte au point de faire pleurer les bénévoles. Il est alors parfois difficile de vivre cette rencontre et de faire face à la précarité. Il s'agit pour les bénévoles de connaître et d'accepter leurs limites, de poser un cadre à l'action et de « penser positivement » pour pérenniser leurs activités.

## 6.2. La difficile mise en pratique de la solidarité : inclusion et domination

### 6.2.1. Les pratiques inclusives des bénévoles : écoute empathique, humour, pratique d'équité et de respect

Après avoir montré dans les parties précédentes que la solidarité s'inscrivait dans les discours comme universelle et inconditionnelle, qu'elle semblait synonyme de « lien social » et qu'elle s'incarnait comme interaction à partir de la rencontre avec le bénéficiaire, déclencheur de l'action, il s'agit désormais de montrer la façon dont elle est réellement mise en œuvre.

Lors de ces actions de solidarité qui peuvent prendre des formes multiples – maraudes à pied, en véhicule ou distributions – les bénévoles ont différentes pratiques. Dans cette partie, j'essaie d'illustrer par quelles pratiques les bénévoles parviennent à créer ces moments d'échange. Dans le chapitre suivant, je montre que les bénévoles font preuve de pratiques spatiales, corporelles

et matérielles qui permettent d'inclure les bénéficiaires. Je présente ci-dessous des pratiques discursives, d'écoute empathique et d'humour.

La rencontre entre bénéficiaires et bénévoles se fait bien évidemment par le langage. Nous avons vu que l'écoute empathique était un moyen de créer un échange, et qu'elle constituait une pratique inclusive de la part des bénévoles. Les bénévoles utilisent d'autres pratiques discursives, et notamment l'humour afin de permettre l'interaction. L'humour est utilisé à différentes fins. Il permet de créer des échanges de franche camaraderie et de la cohésion entre bénévole et bénéficiaire.

Mais c'est également un moyen pour les bénévoles de dédramatiser la situation, quand celle-ci peut paraître difficile. Lors du débriefing, je fais part de cette observation à Dominique et Patrick, deux bénévoles aguerris de la Croix-Rouge : ils n'hésitaient pas à utiliser la plaisanterie avec un bénéficiaire qui leur avait raconté un épisode désastreux. Malik, sans-abri, est malade psychiatrique. Il a des difficultés à suivre le traitement qu'il doit prendre, il lui arrive donc de faire des crises. Il nous raconte alors qu'il a fait un passage en prison il y a quelques semaines, parce qu'il avait essayé de se battre avec la police. La réponse des bénévoles de la Croix-Rouge fut de réagir au second degré. Lors du débriefing de la maraude, ces derniers m'expliquent :

« Lucie : je suis surprise par votre capacité à utiliser l'humour pour mettre une distance.

Patrick : il faut.

Lucie : je trouve que vous l'utilisez vachement.

Patrick : il faut.

Lucie : Alors c'est rigolo (rires). Mais c'est surprenant !

Dominique : bah ça c'est nous, c'est pas comme tout le monde.

Patrick : l'humour favorise le rapprochement.

Lucie : mais vous rigolez très vite de la situation….

Dominique : mais ils sont très… Ils sont tous très dans l'autodérision en face, les personnes…

Lucie : à la fin, Malik, c'était rigolo de rire, t'as tabassé la police !

Dominique : oui ben oui, tu peux pas lui dire autre chose, parce que au moins ça, quoi, il nous fallait au moins ça… » On rit tous.

**La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

**Réagir au second degré pour affronter une situation compliquée permet aux bénévoles de mettre une distance dans une situation difficile.** Les bénévoles utilisent également l'humour dans une situation de confrontation avec un bénéficiaire. Quand un bénéficiaire est agressif ou cherche à tester les limites des bénévoles, l'humour permet au bénévole de ne pas rentrer dans l'opposition directe, et lui permet de désamorcer la situation. Dans la rencontre, il y a des moments de tension qui peuvent apparaître, qui naissent du déséquilibre entre bénévole et bénéficiaires. Le passage ci-dessous illustre comment Romain, bénévole, utilise l'humour pour désamorcer un comportement agressif d'une personne qui dormait dehors :

L'homme qui avait une guitare et qui semblait être bien habillé était allongé par terre, en train de fumer d'une manière nonchalante. Il interpelle Romain en lui disant :

« Est-ce que tu peux faire un partage de connexion avec ton téléphone pour que je mette de la musique ? » Romain lui répond que ce n'est pas possible. Puis l'homme lui demande deux minutes plus tard :

« Romain tu voudrais pas acheter un paquet à 10 € de tabac ? Et tu nous l'offres, on serait contents avec du tabac pour tenir la nuit ! »

Romain paraît bredouille... Il répond qu'il ne veut pas.

Et puis il y a un blanc.

« Qu'est-ce que tu fais quand tu rentres chez toi au chaud ? » lui demande l'homme, de manière un peu agressive.

Romain lui répond qu'il allait se balader : « Je suis ouvert à l'aventure » lui répond-il.

« Tu viens d'où ? » lui dit l'homme sur un ton provocateur.

« Devine » répond Romain.

« Pas du sud »

« Ah ça je suis heureux de l'entendre »

« Ah mon avis tu viens entre la Bretagne et Lyon »

Romain éclate de rire en lui disant « Le reste de la France quoi ! C'est pas du tout large ! »

Et puis tous les autres rigolent et se mettent du côté de Romain.

Ça a changé tout de suite le rapport social, la discussion entre les deux, petit à petit cela se détendait. Puis Romain se confie un petit peu sur son parcours. Avant il était mauvais élève, mauvais à l'école, et oui maintenant il travaillait, il avait 30 ans ; et puis il demande à l'homme :

« Et toi tu fais quoi ? »

« Moi je suis dans l'aide à domicile, la conciergerie... et mon premier problème à moi aujourd'hui c'est de payer mes impôts, et j'ai 5000 € d'impôts à payer et j'ai pas envie de les payer… »

Puis il nous raconte qu'il a une fille de 3 ans et que sa copine est hongroise. On parle alors de la Hongrie, de la Corse, des Lyonnais qui sont fermés, etc.

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 27 Janvier 2019**

Dans ce cas précis, le « Corse », qui dort à la rue occasionnellement mais qui n'est a priori pas un sans-abri institutionnalisé, porte une certaine agressivité envers Romain. Sûrement parce que ce dernier est désirable : il a un toit, un travail… Romain réagit en « bottant en touche », en détournant le sujet pour ne pas entrer dans une confrontation brutale, mais en utilisant l'humour pour parvenir à établir un dialogue qui sorte de l'opposition.

### 6.2.2. La solidarité à double sens : les pratiques inclusives des personnes à la rue

Il s'agit de montrer dans cette partie que les bénévoles ne sont pas les seuls à pouvoir agir de manière inclusive pour permettre la rencontre, et des interactions entre bénévoles et bénéficiaires. Les bénéficiaires sont également acteurs de ces interactions, et donc acteurs de la solidarité, à leur manière, en accueillant les bénévoles et en étant ouverts à l'échange. Les bénéficiaires jouissent également de la liberté d'accueillir et de refuser des bénévoles chez eux, là où ils dorment, des espaces appropriés dans l'espace public. C'est alors le bénéficiaire qui fait preuve d'inclusion envers les bénévoles :

> On va aux Galeries Lafayette, Cours Vuitton. Paul et Sylvie nous voient du haut de la terrasse au-dessus des galeries Lafayette, on leur dit coucou du camion, ils descendent pendant que nous nous garons. Ce sont des habitués qui connaissent bien les maraudeurs de la Croix-Rouge. Ils nous accueillent comme si on était des amis de passage chez eux.
>
> **La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

Parce qu'en réalité ce sont les bénéficiaires qui font preuve d'inclusion en donnant un peu d'eux-mêmes aux bénévoles. Cela peut se caractériser par un échange où le bénéficiaire raconte son quotidien difficile de la rue ou son parcours de vie. Les histoires des sans-abri sont souvent un enchainement d'événements – perte d'emploi, rupture avec le conjoint, absence de famille, puis perte du logement - qui conduisent à la chute libre vers la rue. Jean, bénévole à Urgence Sociale de Rue, veut savoir comment Freddy, qui est à la rue depuis quatre ans, a atterri ici :

> Jean est curieux, et tout comme avec Frantz que nous avions rencontré juste avant, demande de manière détournée à Freddy ce qu'il faisait avant d'être à la rue. Freddy nous raconte qu'il était commercial avant, pour des produits pédagogiques, puis ensuite qu'il faisait du marketing. Et puis il a eu ensuite des problèmes de santé, et puis ça s'est escaladé, il a eu des dettes et puis il s'est retrouvé à la rue.
>
> **USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

Ces personnes, qui autrefois avaient un logement et un métier, qui étaient insérées de manière totalement « normale » dans la société, rappellent aux bénévoles qu'un accident de parcours peut arriver à n'importe qui, même à eux. Les bénévoles ont conscience de cette chance, du cadeau qu'ils reçoivent quand un sans-abri se confie à eux. « Ils nous donnent énormément » me disent souvent les bénévoles, au sujet des bénéficiaires, comme si ces échanges avaient plus de valeur que les cafés et repas qu'ils distribuaient.

En roulant dans les rues de Lyon on discute des personnes qu'on a vues et Jean dit qu'il est surpris par l'optimisme des personnes. Léa et Liliane ajoutent qu'en fin de semaine, elles se sentent toujours au plus mal avec leurs problèmes, mais qu'eux les bénéficiaires sont toujours positifs. « À la fin d'une journée difficile, les voir ça donne le pep's, ça fait relativiser sur ses petits problèmes ... »

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

Avec du recul je me dis que le sans-abri donne aussi : de lui, de son histoire. Les beaux moments de rencontre auxquels j'ai assisté correspondent finalement à des moments où le bénéficiaire va parler de lui, se confier sur son passé, et où les bénévoles accueilleront ce cadeau qu'il leur fait. D'autres moments sont également mémorables : ceux de franche camaraderie, d'échanges en rigolant. Molène, qui d'habitude est trop alcoolisé et sous l'emprise de drogues, est rarement ouvert à l'échange quand nous le voyons. Pourtant là, cette fois-ci, il l'était. Nous étions tous assis autour de lui à l'écouter :

Mathieu, Pauline et moi avons bien aimé l'échange avec Molène, qui s'est confié à nous alors que d'habitude il ne se confiait pas ... J'étais assez fière parce que j'avais l'impression qu'il s'était confié suite à mes questions ... tout est parti de son prénom. Je lui ai demandé d'où ça venait et il m'a expliqué que c'était l'île où il vivait, tout au bout du Finistère, à côté de Ouessant. Ensuite il nous a raconté sa vie. Son père est mort quand il était gamin et sa mère n'avait pas assez d'argent pour les élever lui, son frère et sa sœur. Du coup l'État a décidé de le mettre en foyer, tandis que son frère et sa sœur restaient avec sa mère ... A 13 ans, il décide alors de fuguer du foyer, deux jours après son entrée, et se retrouve à la rue ...

Il m'explique qu'il faisait la manche et ramenait un peu d'argent à sa mère de temps en temps quand il venait les visiter ... Ensuite il est rentré dans l'armée, à 18 ans. Il y est resté pendant 5 ans.

« Et t'as aimé l'armée ? » je lui demande.

« Non, j'aimais pas faire la guerre ... tu t'ennuies... L'armée, elle peut être utile dans des pays comme de l'aide humanitaire, mais là c'était pas ça. »

« Et puis j'ai quand même fait deux gamins, ça c'est pas rien, j'en suis assez fier. »

Molène a un fils qui a 14 ans et une fille qui en a 16. Sa fille habite avec une copine, et son fils toujours avec sa mère et son beau-père. Il m'explique que sa pension de militaire leur est reversée, moitié à son fils, moitié à sa fille, qu'ils toucheront à leurs 18 ans, « comme ça ils pourront passer le permis ».

Il nous raconte alors que son fils lui en veut beaucoup, mais que sa fille moins. Il dit qu'en grandissant c'est normal, ça change quand ils commencent à faire des bêtises...

C'était un instant touchant qui a également touché Mathieu et Pauline ; un échange profond, l'autre Tonton était plus alcoolisé, il faisait des blagues mais il n'y avait pas de réel échange.

**Raconte Nous la Rue, maraude à pied, 12 Novembre 2018**

Un peu aussi comme Suzie qui aime beaucoup parler. C'est une dame d'un certain âge, qui est très attendrissante :

J'ai discuté avec Suzie qui me disait qu'elle venait de l'Ontario, qu'elle avait beaucoup voyagé et que ça faisait maintenant 8 ans qu'elle était à Lyon. Elle dormait sur un banc en face de la bibliothèque, qui n'était surement pas assez grand et confortable pour elle. Elle avait un petit chariot avec elle, dans lequel elle met ses affaires, et ses deux sacs de couchage, « qui valent très cher, parce que j'ai investi dans des bons sacs de couchage ». Quand je lui ai proposé de

l'eau, elle m'a dit qu'elle va remplir ses bouteilles vides à la bibliothèque, elle en profite également pour lire ou aller aux toilettes.

« C'est un endroit fabuleux où il y a plein de choses à faire ! » me dit-elle, avec un grand sourire.

**Juste un Geste, maraude à pied, 14 Juin 2018**

Cette partie visait donc à montrer que la solidarité est interactionnelle, mais qu'elle se fait à deux, bénéficiaire et bénévole. Les bénéficiaires sont également beaucoup dans le don et l'accueil quand ils se confient sur leurs parcours de vie, et quand ils se souviennent des bénévoles et parviennent à établir une relation de confiance dans le temps. D'ailleurs, les bénévoles qui témoignent qu'ils « reçoivent bien plus qui ne donnent » nous prouvent que les bénéficiaires ne sont pas juste des « récepteurs » ou « réceptacles » de la solidarité, mais bien des acteurs, et que cette solidarité est à double sens.

### 6.2.3. Une difficile relation à l'autre : refus, abus et violence des bénéficiaires

Nous avons montré dans la partie précédente que les bénéficiaires étaient co-acteurs de solidarité et faisaient preuve de pratiques inclusives envers les bénévoles. Dans cette partie, je souhaite désormais montrer un autre revers de la médaille, d'autres pratiques que les bénéficiaires produisent quand ils sont dans l'interaction avec les bénévoles. S'ils peuvent parfois les accueillir et être dans un échange équilibré, il arrive également qu'ils refusent l'aide des bénévoles et en abusent. Bien que cela puisse paraître assez négatif par rapport à la partie précédente, cela reste néanmoins positif que les bénéficiaires soient en mesure de refuser l'aide qu'on leur propose (voire même d'en abuser) ; en cela, ils font valoir leur pleine liberté. Or la solidarité, si elle est imposée et qu'elle ne peut être produite dans la liberté, n'est plus solidarité.

#### *6.2.3.1. Les pratiques de rejet des bénéficiaires*

Comme les personnes à la rue sont libres, il arrive qu'elles refusent l'aide qu'on leur propose. Elles remercient le bénévole mais lui disent qu'elles n'ont besoin de rien, ni de café, ni à manger. Ce sont souvent des baroudeurs qui sont de passage. D'autres personnes acceptent sans pour autant vouloir discuter. Elles peuvent faire leur « liste au père Noël » au bénévole qui

prendra soin de noter sa demande dans son téléphone pour lui ramener la semaine suivante : « j'ai besoin de paires de chaussettes, une autre paire de chaussures en 44, et de deux ou trois slips ».

Elles peuvent également demander des choses de manière précise, comme l'illustre le passage ci-dessous :

> Parmi eux, un autre sans-abri, Mike, qui semblait très heureux de discuter avec Léon. Il lui dit qu'il avait besoin d'une tunique, pour pouvoir être présentable quand il jouerait de la guitare dans la rue. Il fallait qu'elle soit longue, avec un col mao, mais pas trop grande non-plus, parce qu'il avait actuellement des vêtements trop grands. Si on pouvait trouver une veste un peu style militaire, des années soixante-dix, ce serait bien. Je lui demande où est-ce qu'il joue de la guitare : place Saint-Jean, mais qu'entre midi et deux, au moment où il y a le plus de personnes.
>
> **Juste un Geste, maraude à pied, 14 Juin 2018**

C'est une manière d'instrumentaliser l'aide associative ; ils prennent ce qu'ils ont à prendre, remercient, mais ne sont pas prêts à discuter et à nouer une relation avec les bénévoles. Par exemple, pour Pauline et Mathieu de l'association « Raconte Nous la Rue », qui faisaient une maraude avec des salades, ils se sentirent frustrés de donner des salades sans pouvoir échanger :

> Un peu juste avant il y a un groupe de Roms qui passe et qui remarque Pauline, avec son grand réchaud de thé. Ils voient le sac rempli de choses à manger et demandent à Mathieu s'il reste à manger. Pauline et Mathieu hésitent pendant quelques secondes…Puis Pauline répond oui, et leur donne deux ou trois salades, mais il n'en reste déjà plus pour la fin de la maraude…
>
> Puis un des hommes nous demande si on a des vêtements. Ou des chaussures. Des baskets en 42, si possible. Je sens un petit malaise. Il y avait également des enfants, et j'avais l'impression que comme il y avait des enfants, il fallait qu'on donne tout ce qu'on avait.

**Raconte Nous la Rue, maraude à pied, 2 Juin 2019**

Plus tard, au moment du débriefing, Mathieu nous expliquera qu'il s'est senti frustré de ne pas échanger et de donner pour juste distribuer. Ce n'est pas comme ça qu'il entendait l'action de solidarité. C'est en cela que l'action de solidarité est un don contre don, un échange consenti et libre.

*6.2.3.2. Les abus des bénéficiaires*

Il arrive souvent que les bénéficiaires revendent des chaussures que nous leur distribuons. La plupart demandent toujours les chaussures de marque, les plus chères, et tout le temps en « 42 », la taille de chaussure la plus courante et donc la plus facile à revendre. Les chaussures ne leur vont pas, mais ils pourront en tirer quelques euros avec de la chance. C'est souvent difficile pour les bénévoles d'accepter cela. Sophie, par exemple, me confie qu'elle s'est rendu compte que l'association venait en aide à des personnes qui profitaient de cette aide :

> *« Des sans-abri, il y a 1 ou 2 précaires qui abusaient, on peut se le dire parce qu'en réalité monétairement ils n'étaient pas précaires du tout, et ça on a fini par le découvrir qu'ils gagnaient 1 600 par mois net. Moi, à l'époque, je gagnais moins que ça donc du coup je l'avais un peu mauvaise, donc on leur a dit le lien social tant que vous voulez, mais il n'y aura plus de colis alimentaires parce que voilà. »* **Sophie, USR**

Il y a fréquemment des abus qui arrivent dans les files des distributions. Il arrive très souvent que des personnes essaient de doubler, de se resservir, d'avoir plus que le voisin, comme l'illustre ce passage lors de la distribution avec « Ensemble Pour un Repas » :

Puis on envoie les enfants et les femmes en premier. On les sert en prenant notre temps. Puis viennent les hommes. Et en même temps arrivent les personnes à mobilité réduite pour se faire servir une seconde fois alors que certains bénéficiaires n'avaient pas été servis une première fois. Ça crée quelques problèmes, notamment dus au fait que certains attendent pendant longtemps, et que certains profitent de manger deux fois plus que d'autres… Je vois que Farid commence à s'énerver auprès des dames bénévoles, qui les servent, et dit que ce n'est pas équitable…

On a fini le deuxième puis le troisième service, certains veulent être servis une énième fois, certains profitent comme toujours et essaient de doubler dans la file d'attente.

**Ensemble Pour un Repas, distribution, 17 Juillet 2018**

Il arrive qu'il y ait également des débordements violents entre bénéficiaires dans la queue, qui peuvent conduire à des bagarres, même si cela reste exceptionnel. Une des bénévoles de l'association « Si Moi j'ai Froid » me relate un moment de débordement :

Je lui demande s'il y a des débordements et elle me répond « Tout le temps ! Il y a déjà eu des débordements entre les migrants d'Afrique et les Albanais il y a un an... Ça a tellement dégénéré qu'on avait arrêté la maraude *(la distribution)* au milieu. Et annulé la semaine suivante. » Elle m'explique qu'il fallait penser à la sécurité des bénévoles.

**Si Moi j'ai Froid, distribution, 19 Mai 2019**

De la même manière, il est arrivé dans le passé que des femmes soient bousculées ou attouchées sexuellement dans les files. Ces débordements ont conduit les bénévoles à instaurer des règles de discipline, que j'expliquerai dans la partie suivante. Au-delà des bagarres, il arrive qu'il y ait des moments de violence générés par les bénéficiaires, qui peuvent être particulièrement difficiles à vivre par les bénévoles. De manière exceptionnelle, il peut arriver que des bénévoles soient agressés pendant une action de solidarité. Il m'est arrivé lors d'une maraude d'être un peu bousculée, par rapport à un sac de chaussures que je distribuais :

La dernière étape fut la plus difficile pour moi. Nous sommes allés sous les ponts de Perrache, où il y a des squats de deux familles Roms. Il y a une douzaine de personnes qui habitent sous chaque pont, et quand nous arrivons, nous somme tout de suite en sous-nombre. J'ai demandé qui voulait des chaussures, et très vite une horde de mains sont venues vers mon sac, que je tentais de protéger. J'étais entourée par eux : « Madame ! Madame ! 42 ! »

Ils me prenaient le bras, m'entouraient. Je n'ai pas du tout aimé.

Je me suis sentie oppressée. J'essayais au début de les contenir, mais à la fin, j'avais envie de tout leur donner, de leur jeter les chaussures à la figure et de me barrer, parce que c'était insupportable.

**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

Même s'il ne m'était rien arrivé physiquement, j'avais été chamboulée par cet incident. La violence peut également se traduire d'une autre manière. Sans que les bénéficiaires soient directement violents contre les bénévoles, il peut arriver qu'ils les exposent à des scènes violentes, comme le fait de se piquer à l'héroïne sous leurs yeux. Ce passage en témoigne, au moment où nous débriefons de notre maraude :

Notre maraude se termine, comme toujours, au bar des Capucins pour le débriefing.

Pauline et Mathieu nous expliquent pourquoi ils étaient mal à l'aise au tout début, place Bellecour, parce que ni Vincent, ni moi n'avions compris.

« Nanie, Zouni et Tonton étaient en train de se piquer en fait derrière, dans le canapé... Ça m'a fait froid dans le dos… J'ai pas supporté qu'ils se piquent là juste devant nous…C'est pas sympa, ils auraient pu attendre qu'on soit partis » nous dit Pauline.

« C'est chaud hein ? dit Mathieu, Il faudrait voir si c'est possible qu'ils se piquent dans des conditions plus hygiéniques, avec des kits stériles. »

Vincent et moi n'avions absolument rien vu. Vincent était de dos, mais moi, même en face, je n'ai rien vu. J'étais bluffée par la situation, et surtout d'avoir été aveugle à ce point !

Je me fais la réflexion que de travailler dans le social ça donne un regard différent sur des réalités que je ne soupçonnerais jamais.

**Raconte Nous la Rue, maraude à pied, 2 Juin 2019**

### 6.2.4. Les mécanismes de protection et de réticence

Dans la dernière partie, nous avons évoqué la rencontre entre bénévoles et bénéficiaires lorsque ces derniers instrumentalisent ou abusent de l'aide que les premiers leur proposent. Nous avons vu également en partie 4 que les bénévoles sont souvent exposés à des situations lourdes et difficiles psychologiquement. Tout cela les mène donc à mettre en place, souvent malgré eux, des mécanismes de défense, voire de discipline, qu'ils imposent aux bénéficiaires, toujours dans la bienveillance, afin de « gérer » ces situations difficiles.

#### *6.2.4.1. Les réticences des bénévoles*

En parallèle de ce dernier thème et parce qu'il me semble lié au fait que les bénévoles veulent aussi « se protéger », j'ai observé qu'ils étaient souvent amenés à avoir des réticences lors de leurs actions de solidarité. Ces réticences se traduisent par plusieurs émotions liées au terrain : la peur qu'il y ait des agressions pendant la maraude, ou la peur de se faire dérober les dons. Il arrive que, dans le cas de populations de migrants Roms, il y ait une certaine méfiance de la part des bénévoles quand ils se rendent dans un tunnel, leur lieu de camp :

> Dernière étape : le tunnel sous Perrache
>
> On descend ensuite sous le tunnel qui passe entre le pont et l'autre côté, vers Perrache. Là il y a une multitude de tentes qui sont alignées, dans le passage du tunnel.
>
> **On descend et là Cécile nous dit : « Faites attention, ils vont se jeter sur les sacs ! Surtout ne les laissez pas mettre la main dans le sac et comme ils prennent tout, on va d'abord aller voir les gens dans l'autre tunnel »**
>
> « Une fois ils nous ont reproché d'être allés voir les autres, au fond, avant eux, ce qu'on ne faisait pas avant mais quand même, en même temps, ils pillent tout, du coup il reste plus rien pour les autres au fond ! »
>
> **Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

Cette peur de l'Autre est amplifiée dans les situations où les bénévoles se rendent dans des squats délogés, et où les personnes du squat se retrouvent sur le trottoir. Dans ce cas précis, les

quatre bénévoles de la Croix-Rouge étaient en sous-nombre par rapport à la centaine de personnes délogées, ce qui peut poser un problème de sécurité :

Dominique : Et moi il y a quelque chose ce soir qui m'a fait un petit peu peur, je vous avoue franchement, mais bon là on avait la liberté… Enfin l'aisance de départ, qu'on n'a pas forcément quand on va au jardin des Chartreux, on est tellement formés, et nous qui sommes formateur solidars (formateurs de la Croix-Rouge), en plus, sur l'inconscience de la sécurité du bénévole, que quand on est arrivés sur le squat, je crois que je vous ai dit « Oulala, mais ils sont combien ? »

Réponse collective : oui

Dominique : je regrette d'avoir eu cette réaction, mais je voulais aussi quand même, on n'est que quatre.

Lucie : oui il y avait un vrai risque … il y avait peut-être cent personnes.

Dominique : on était quatre et on n'a plus la force ni la technicité ni le professionnalisme pour faire ce genre d'action, d'accord ? C'est pour ça que quand j'ai compté les voitures, j'ai eu (sifflement), ce que j'ai regretté plus tard, parce que ça s'est hyper bien passé mais j'ai pas pu m'empêcher de le dire parce qu'on est formatés sur la sécurité des bénévoles, ça passe avant tout, parce que la Croix-Rouge estime beaucoup ses bénévoles.

**La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

De plus, une autre réticence très fréquente est liée au dégoût, souvent généré par l'odeur des sans-abri ou par la saleté de leurs animaux de compagnie :

Étape : Kay et Johnny

On va alors de l'autre côté du pont, où se trouve un camp, sous le pont exactement, donc au bord du Rhône, avec quelques tentes et des canapés. C'est l'habitat de fortune de Kay et Johnny, et de leurs nombreux chiens.

Sur le chemin, Nassim me prévient : **« Attention c'est super sale là-bas ! Moi tous les sacs que j'ai ramenés la dernière fois, je les ai jetés parce que les chiens venaient manger le sucre dans les sacs directement ! Tu dois faire attention du coup »** et il se met d'accord avec Cécile qu'il y aura quelques bénévoles qui descendront pendant que les autres resteront en haut du chemin avec les affaires. « On leur demandera de monter chercher les affaires qu'ils veulent pour éviter que les chiens viennent renifler les affaires ».

**Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

Enfin, il arrive que des bénévoles éprouvent de la lassitude à l'idée de devoir écouter un sans-abri trop bavard parler. En l'occurrence, Cécile nous explique que Frantz est très bavard et qu'il faut le couper :

Là on passe par le cinéma le Comoedia et on prend à droite, devant le Crous de la fac de Lyon 2 pour aller juste à côté de la rue Chevreul où se trouvent des sans-abri. Je les vois souvent quand je me rends à la bibliothèque : ils sont à l'abri, sous le préau d'un immeuble.

Je vérifie s'il n'y a pas la dame que je connaissais et à qui j'avais parlé l'été dernier. Mais non, elle n'est pas là. Il n'y a qu'un homme qui est en train de dormir sur le côté.

En s'approchant de lui juste avant, Cécile me dit : **« Attention celui-là il faut que quelqu'un aille lui parler et puisse couper nette la conversation parce qu'il nous tient la jambe ! La dernière fois il m'a raconté toute sa vie, j'arrivais plus à partir, c'était super long ! Je me suis même assise par terre et c'est un vrai moulin à paroles, il ne s'arrête plus. »**

On décide alors de qui ira parler à ce pauvre homme et c'est Thierry qui se dévoue. Il part lui amener un sandwich avec une bouteille d'eau et un dessert. Il y va aussi avec Sophie. Pendant ce temps-là, Cécile s'allume une clope et se met à discuter.

**Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

*6.2.4.2. Les pratiques de protection des bénévoles*

Dans cette partie, je mets en avant les réticences de certains bénévoles, les pratiques qu'ils appliquent pour se protéger dans le cadre de leurs actions de solidarité. Les bénévoles mettent en place des mécanismes de distanciation, de recul, un « filtre » pour éviter d'être trop attaqués lors de leurs actions. Comme si la solidarité pouvait blesser, faire mal pour les bénévoles. Ceci se passe en parallèle de réticences qu'ils pourraient avoir lors des actions menées. C'est un discours que j'ai souvent entendu dans le passé en tant que bénévole : « il faut mettre une distance », parce que le risque c'est de trop s'attacher, d'être trop empathique et de craquer.

Il y a plusieurs pratiques qui m'ont semblées faire partie de ce comportement de « protection ». Tout d'abord, l'habitude constante qu'ont certains bénévoles de se nettoyer les mains à la solution hydro-alcoolique après avoir rencontré des personnes de la rue. À la Croix-Rouge, ou à USR, la solution est dans le camion ce qui fait qu'après chaque passage, en revenant dans le camion pour reprendre la route, les bénévoles se lavent les mains. Ce geste est fait, bien sûr, dans le camion et non pas devant les bénéficiaires.

> À l'arrière du camion : une solution hydro-alcoolique. Dominique m'explique qu'on sert toujours la main aux bénéficiaires et qu'on attend ensuite d'être partis pour nous les laver, histoire de pas le faire devant les bénéficiaires.
>
> **La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

Il m'est arrivé une fois d'assister à une scène où un bénévole se nettoyait les mains devant les bénéficiaires, ce qui était sûrement une manière de provoquer.

> Nassim se met de la solution hydro-alcoolique sur les mains, en face à tout le monde. Je me dis que c'est pas très discret de faire ça devant les autres…
>
> **Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

De manière plus discursive, les bénévoles de la Croix-Rouge m'ont avertie qu'il ne fallait pas nouer des liens personnels ou trop forts avec les bénéficiaires :

Patrick : et oui… Mais c'est difficile, on peut vite tomber dans le danger de se faire des amitiés… De se faire des accroches… (François : de s'attacher) et faut pas tomber dedans, faut pas tomber dedans… C'est ce qui s'est passé avec certains de nos bénévoles… généralement, quand on fait trop de liens, avec nos bénéficiaires c'est difficile.

Dominique : tout le monde est perdant. Tout le monde est perdant. Très perdant. D'un côté comme de l'autre.

Patrick : Ça se finit toujours mal.

Dominique : par expérience.

Fabrice : parce qu'il y a plein d'espoir…

Dominique : il y a d'un côté plein d'espoir, d'un autre côté plein d'égoïsme, d'égocentrisme je dirais, parce que j'ai le pouvoir de t'aider, j'en fais ma reconnaissance et en fait, on n'a pas le pouvoir du pouvoir de aider, à mettre à disposition un logement à quelqu'un, donc là tu prends un sacré coup derrière les oreilles et les personnes en face encore plus…

**La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

Dans ce que dit Dominique, on voit que c'est une forme de domination dans le don à nouveau qui se répète.

### 6.2.5. La relation de domination des bénévoles

Nous avons montré dans la partie précédente que les bénévoles usaient de mécanismes de défense pour se protéger, ou de disciplines pédagogiques pour instaurer de l'ordre. Dans cette partie, nous allons plus loin. Je montre qu'à certaines reprises, il est arrivé que des bénévoles imposent leur aide aux bénéficiaires. Ces pratiques décrites sont des pratiques « contre-solidaires », ou des effets pervers de la solidarité, qui semblent toutefois inévitables.

*6.2.5.1. La discipline pédagogique*

Comme je l'ai montré dans la partie précédente, il arrive que les bénéficiaires soient à l'origine d'abus, de débordements et parfois, de violence. Cela conduit les associations à mettre en place des règles et une discipline, plus particulièrement lors des distributions et des maraudes.

Certaines associations mettent en place une discipline que je qualifierais de pédagogique : il s'agit d'éduquer les bénéficiaires pour qu'ils se régulent eux-mêmes. L'association l'ADSL par exemple demande aux bénéficiaires de faire la queue, alors que les tables et le repas ne sont pas encore installés. Leur organisation, quasi-militaire, a permis d'imposer aux bénéficiaires de se contrôler avec le temps, pour éviter les débordements. **« On leur a dit que tant qu'ils ne seront pas en ligne on les sert pas »,** m'a dit un des bénévoles de l'association, pour m'expliquer comment ils étaient si bien ordonnés.

L'organisation et la mise en place du matériel sur la place sont, comme toujours à l'ADSL, militaires. **« On veut que ça soit carré »,** m'a dit un des bénévoles, qui approuve mon impression d'une organisation très bien rôdée.

**Je remarque que les bénéficiaires sont déjà là, ils se sont mis en file indienne, en plein milieu de la place et ils attendent calmement.** Alors que rien dans l'espace ne semble indiquer que la file de distribution sera là : pas de table ni de barrière.

**« On a réussi à leur imposer avec le temps » me dit un des bénévoles, à qui je partage mon étonnement et que j'interroge à ce propos. « On leur a dit que tant qu'ils seront pas en ligne on ne les sert pas »** (…)

Ce qui m'a surprise ce soir-là, c'est la queue des bénéficiaires, qui étaient déjà là alors qu'il n'y avait aucune barrière. Aucune affaire n'était encore installée, les hommes étaient en train de décharger le camion, mais eux se tenaient en ligne, là où d'habitude ils attendaient. À la fin, j'ai demandé si ça se passait toujours comme ça, un des bénévoles m'a expliqué qu'ils avaient mis beaucoup de temps à l'imposer. Qu'il avait fallu leur demander d'attendre en ligne et tant qu'ils ne seraient pas comme ça, ils ne seraient pas servis.

**Ça arrive souvent qu'il y ait des bousculades lors de distributions, mais à celle de l'ADSL tout est fait pour que l'ordre règne. Que ce soit dans les barrières dans lesquelles ils avaient récemment investi, les bénévoles qui servent à « orienter » les**

**bénéficiaires ( ils font plutôt la sécurité), et qui ne font que ça, l'organisation du matériel dans l'espace : les stands espacés, qui occupent tout, pour faire un circuit aux bénéficiaires (me fait penser au labyrinthe d'Ikea), et puis, comme je l'ai expliqué plus tôt, dans leur manière d'éduquer les bénéficiaires : au respect, à l'attente, à la discipline : ce qui se traduit également dans l'espace.**

**Agir et Donner Sans Limite, distribution, 23 Février 2019**

Afin d'éviter les débordements, les bagarres ou les violences qui peuvent se produire, les associations rappellent aux bénéficiaires qu'ils sont là de manière gratuite et n'hésitent pas, en cas de bagarre, à arrêter la distribution, comme c'est le cas de l'association « Si moi j'ai froid ».

Je lui demande s'il y a des débordements et elle me répond « Tout le temps ! Il y a déjà eu des débordements entre les migrants d'Afrique et les Albanais il y un an... **ça a tellement dégénéré qu'on avait arrêté la maraude au milieu. Et annulé la semaine suivante. » Elle m'explique qu'il fallait penser à la sécurité des bénévoles.**

Mais j'ai senti qu'il y avait comme une éducation nécessaire du bénéficiaire : leur rappeler qu'ils font ça de manière gratuite. Finalement j'ai senti que les gens abusaient peu par rapport à d'autres distributions que j'avais faites : les gens étaient polis, se faisaient servir… Sauf deux ou trois qui essaient de gruger.

**Si Moi j'ai Froid, distribution, 19 Mai 2019**

Enfin, la discipline peut aussi être nécessaire lors de maraudes, ce qui est plus rare mais peut arriver, comme en témoigne l'expérience personnelle suivante, au cours de laquelle j'ai très mal vécu le fait d'avoir été assaillie, suite à quoi une bénévole m'expliqua comment elle procédait :

Puis les autres groupes nous rejoignent enfin. Nous expliquons comment cette maraude s'est passée. J'ai raconté ce qui s'était passé à Perrache, notamment dans le tunnel.

En expliquant ça une des chefs de l'autre groupe de maraude, elle me dit :

« Moi j'y allais souvent à une époque, déjà, il ne faut surtout pas laisser les sacs ouverts … Parce qu'il y en a qui piquent »

« Oui bien sûr j'avais pas fait ça ! »

**« Et du coup nous ce qu'on faisait c'était qu'on s'organisait, limite de manière militaire, on se mettait en ligne tous les bénévoles (elle me mime en même temps), avec nos affaires derrière nous, et on les faisait passer un par un, à la queue leu leu … »**

**« En fait c'est une espèce de distribution, tu fais comme pour une distribution, et à chaque fois qu'ils passent, on leur demande ce qu'ils veulent : un café ? oui, non ? passe ! »**

**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

*6.2.5.2. La discipline bienveillante*

Un passage marquant pour moi fut la distribution que j'ai faite avec **Ensemble pour un repas**, où l'organisation n'était pas bien rôdée parce que certains bénéficiaires voulaient être resservis pendant que d'autres ne l'avaient pas du tout été. Certains réclamaient par ailleurs d'être servis dans un bol avec un couvercle, alors que l'association voulait arrêter d'en distribuer, pour des raisons économiques et de réduction de déchets. Le passage suivant retranscrit le moment de débriefing entre les bénévoles, où Farid, le responsable de l'association, vient recadrer l'action des bénévoles, qui ont trop laissé déborder les bénéficiaires, ne permettant pas le bon déroulement de la distribution. Farid veut les pousser à les éduquer et leur apprendre qu'ils n'auront pas de couvercle. Mais ce changement est discuté par les « tatas », ces bénévoles un peu âgées, qui pensent que ce n'est pas possible de changer les habitudes des bénéficiaires.

On voit dans cet échange toute la bienveillance que porte Farid pour les bénéficiaires, et la difficulté pour les autres bénévoles de ne pas se laisser faire par ces derniers, qui parfois abusent de leur gentillesse et du fait qu'il s'agisse d'une équipe de femmes.

Farid : À la base, on a eu des barquettes comme ça. Puis il y a eu un souci dans la commande, on a eu d'autres barquettes. Il a fallu écouler le stock. Là on est revenus à l'ancienne barquette. Donc quand on est sur l'ancienne barquette, on est bien d'accord, on donne pas le couvercle. Pourquoi ? Parce que ça a un coût, et ça a un coût énorme. L'objectif c'est qu'on leur donne la barquette sans couvercle.

Dame 2 : Après il y a l'histoire des boîtes fermées, non fermées. Alors une fois, il y a à peu près 3 semaines de ça, on leur a préparé les boîtes que j'avais amenées moi sans couvercle. Mais à côté on avait mis des boites fermées donc ils nous ont pris la tête et ils nous ont dit « on veut fermer » donc on leur a ouvert, fermé, ouvert…

Dame 2 : On les a habitués.

Dame 1 : la semaine d'après, on a dit on va essayer de leur donner que des ouvertes. Ça a très bien marché finalement. Que des ouvertes. Là aujourd'hui, on avait la moitié fermée, la moitié ouverte… Alors ça a bloqué !

Farid : en fin d'année, on va plus avoir de sous parce qu'on aura payé ET des assiettes, ET des couvercles ! C'est une histoire d'argent et de gaspillage, donc on donne la barquette ouverte, au premier service, qu'ils puissent revenir avec leur même barquette pour le deuxième service, parce qu'on leur donne au premier service, ils mangent, ils jettent, et ils reviennent...

Dame : ils disent que c'est pour l'hygiène.

Farid : ben non parce que c'est leur bol, donc pour l'hygiène, c'est bon, à la maison on lâche pas l'assiette et on en reprend une propre, on mange et on veut du rab, ben ressers-moi dans mon assiette, c'est le même principe, après les personnes qui veulent partir tout de suite : là aussi, ça doit être une EXCEPTION !

Dames plusieurs (cacophonie) : Mais non !! Ils disent tous qu'ils vont partir !

Dame 3 : Ils abusent, ils abusent ! (Crie)

Farid : Ben c'est là où je vous demande d'être bienveillantes et d'être dans la diplomatie et la pédagogie pour les amener à ça, peut-être que tout le monde n'y arrivera pas.

Dame : non non, c'est impossible…IMPOSSIBLE !

Farid : impossible n'est pas français.

Dame 1 : ils sont pas disciplinés.

Dame 2 : non… Pas disciplinés.

Farid : si vous voulez, je peux m'engager personnellement à essayer. Moi tant que j'ai pas essayé…

Dame : Essaie, essaie !

Farid : une fois que tout sera mis en ordre, qu'il y a que ça à gérer … Je m'engage à essayer.

Dame : Essaie, essaie… Tu verras !

Farid : maintenant le résultat je le prédis pas... Je vous dis pas que je vais arriver, tant que j'ai pas essayé je dis pas non. Une fois qu'on aura essayé, et si on se rend compte que c'est difficile, moi je leur dirai je veux bien, mais financièrement ça va être difficile.

Dame : Ah bon tu leur dis ça ?

Farid : oui…**Vous savez, moi je vais vous expliquer, quand on a commencé l'action en 2005, c'était la loi du plus fort, on posait la table, tout le monde venait c'était l'anarchie. Tu crois qu'ils faisaient la queue ? Vous croyiez qu'ils étaient disciplinés ? Qu'ils se respectaient ?**

**Dame : je me rappelle, c'était petit à petit…**

**Farid : vous croyez que c'était les femmes d'un côté les hommes de l'autre ? C'était le plus fort… Et on avait une table en bois, c'était même pas une table en bois c'était un contre-plaqué, avec des tréteaux et une planche, tu te rappelles baba, on avait des marmites ?**

**Dame : Ouais.**

**Farid : Les gens ils arrivaient, et ben petit à petit, avec le temps, on leur a demandé de faire la queue, à des grands gaillards, des grands costaux, moi tout petit, tout frêle devant eux** *(Farid est plutôt grand !)***, et ben ils l'ont fait, et aujourd'hui ils le font, avant même qu'on arrive. Donc moi je vous dis tant qu'on n'a pas essayé, moi je dis pas non. Et en plus pourquoi je vous dis ça ? Parce qu'avant les barquettes, on les servait comme ça, c'est parce qu'on a loupé la commande et que pendant un an, on avait une autre organisation, donc si on y arrivait de 2005 à 2017, je ne vois pas pourquoi aujourd'hui on n'y arriverait pas pour les mois qui arrivent. Donc je vous dis, une fois qu'on remet l'organisation comme elle était, moi je me réengage d'essayer si vous voulez pas le faire…**

Dame : non parce qu'avant, avant, désolée mais avant il n'y avait pas de couvercle Farid !

**Farid : je pense qu'il sera nécessaire de redonner la formation qu'on avait fait la dernière fois. La dernière fois on avait fait une formation sur la bienveillance, la pédagogie, comment aborder l'autre et comment donner... des règles (je le sens gêné par le mot), mais des règles de bon sens, de respect, j'essaierai de la réorganiser pour redonner des astuces,**

Dame : c'est une perte de temps Farid.

Farid : il faut savoir perdre du temps pour en gagner.

Dame 1 : Aujourd'hui on court, on est partout.

Dame 2 : Ah je reconnais on était paniquées… C'était l'anarchie.

Farid : N'ayez pas peur de perdre du temps, n'ayez pas peur si vous ne vous sentez pas légitime de faire une tâche si vous le sentez pas, ça prendra le temps que ça prendra.

Dame : oui, mais après on prendra nos marques.

**Farid : voilà, mais surtout moi je veux ramener cet esprit qu'on leur dise bon appétit, qu'on les serve avec le sourire, qu'on prenne le temps de discuter avec eux, et que ça se**

**passe convenablement, voilà… ça y est déjà, mais qu'on soit moins dans la tâche, qu'on soit plus dans l'organisation dans l'amont et qu'après ça roule... Ça vous va ?**

**Ensemble Pour un Repas, distribution, 17 Juillet 2018**

Ce passage illustre plusieurs points. Tout d'abord, les bénévoles doivent organiser le flux des bénéficiaires, répondre à leur mission de service et de solidarité, tout en disciplinant la foule pour éviter les débordements. Ils veillent à ce que tous les bénéficiaires soient servis équitablement, tout en veillant à ce que les plus démunis, les personnes à mobilité réduite, soient servies et n'aient pas à faire la queue. Cette double logique les mène à devoir être dans l'inclusion des plus démunis, tout en conjuguant une logique d'efficacité : « Je lui dis un mot, je le respecte, et après je finis ma parole, je me retourne et je suis dans l'action, et puis il s'en va... (..) il faut y aller, et lui dire non, non, sinon ça peut durer 3 heures » explique Farid aux autres bénévoles au sujet des personnes à mobilité réduite qui viennent interrompre le flux. Il s'agit de répondre, mais rapidement pour éviter le débordement. Deuxièmement, le passage illustre que les bénévoles doivent imposer leurs règles dans le temps, par pédagogie et bienveillance ; mais cela reste néanmoins un rapport de force.

> *« Vous savez, moi je vais vous expliquer, quand on a commencé l'action en 2005, c'était la loi du plus fort, on posait la table, tout le monde venait c'était l'anarchie. Tu crois qu'ils faisaient la queue ? Vous croyiez qu'ils étaient disciplinés ? Qu'ils se respectaient ? (..) C'était la loi du plus fort… (…) Les gens ils arrivaient, et ben petit à petit, avec le temps, on leur a demandé de faire la queue, à des grands gaillards, des grands costaux, moi tout petit, tout frêle devant eux, et ben ils l'ont fait, et aujourd'hui ils le font, avant même qu'on arrive. »* **Farid, Ensemble Pour un Repas**

Il y a eu donc une négociation entre les bénévoles et les bénéficiaires, qui est de l'ordre du rapport de force, comme expliqué par les bénévoles de l'ADSL : ils ne les servent pas tant qu'ils n'obéissent pas. La discipline s'est imposée dans le temps, par pédagogie, « pour éviter l'anarchie ». Enfin, pour Farid, il ne s'agit pas uniquement de distribuer, mais de donner un sens à leur pratique, de « donner du cœur à tout ça » parce qu'il « les aime beaucoup ». Pour cela, il s'agit de ne plus être dans la tâche et l'action, mais de renouer un lien par le service, le sourire et qu'un réel échange puisse être possible.

*« On n'est pas là que pour distribuer, on est là pour une multitude de choses et ça ils le savent et on a la chance qu'ils nous respectent énormément et on les respecte, et on les aime beaucoup. Et on va donner du cœur à tout ça et vous verrez ça se passera bien. (…) Voilà, mais surtout moi je veux ramener cet esprit qu'on leur dise bon appétit, qu'on les serve avec le sourire, qu'on prenne le temps de discuter avec eux, et que ça se passe convenablement, voilà… Ça y est déjà, mais qu'on soit moins dans la tâche, qu'on soit plus dans l'organisation dans l'amont et qu'après ça roule… Ça vous va ? »* **Farid, Ensemble Pour un Repas**

*6.2.5.3. La domination dans le don*

Le don est également quelque chose de déséquilibré par nature : en donnant, nous marquons notre supériorité à la personne qui reçoit. Or les associations distribuent et donnent beaucoup, parce que ce sont des produits nécessaires et de première nécessité auxquels les personnes à la rue n'ont pas accès, ou avec un accès limité et difficile. La relation de domination peut naître de ce don, qui instaure de manière inhérente le déséquilibre entre le donneur et le receveur. Certaines associations font le choix de faire des maraudes « à mains nues », pour ne pas rentrer justement dans cette relation de déséquilibre qu'engendre le don.

Au-delà du déséquilibre engendré par le don matériel, il m'est arrivé d'assister à des scènes où certains bénévoles se mettaient en position de « sauveur » par rapport au bénéficiaire, en voulant lui apporter une aide, en se désolidarisant de l'association. Ici, Nassim a noué un lien particulier avec un bénéficiaire qu'il voit régulièrement lors des maraudes avec l'association « Juste un Geste ». Nassim l'apprécie beaucoup et il est content de le retrouver. Cette fois-ci, le bénéficiaire a sa mère qui est malade. Nassim se propose alors de venir lui amener des médicaments, plus tard, et seul, sans l'association. Cette solidarité vient alors en réalité combler un désir narcissique qu'a Nassim de sauver une personne en difficulté.

On arrive dans le tunnel du fond, et effectivement nous sommes bien accueillis par un jeune homme qui est très sympathique. Il parle très bien français. Nassim est content le retrouver, il avait déjà parlé avec lui

« De quoi tu as besoin ? » il lui demande. L'homme lui raconte que sa mère est malade en ce moment.

**« Moi je peux te les amener si tu as besoin de médicaments pour ta mère, je te les amène ! »**

J'interviens alors :

« Attention il vaut mieux qu'elle aille voir un vrai médecin plutôt que de prendre des médocs comme ça …. Elle peut aller à Médecins du monde qui la soigneront ». Je donne l'adresse du CASO, rue Sainte-Liliane, en lui disant d'y aller.

Sa mère a très mal à la main, elle est toute enflée visiblement.

Nassim, ensuite, lui dit : **« je pourrais te ramener un petit réchaud, une bonbonne de gaz pour qu'elle puisse au moins se chauffer un petit peu parce que c'est dur d'être au froid… ».**

J'ai l'impression qu'il a envie d'aller les voir tout seul... personnellement je pense que c'est une mauvaise idée.

**Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

Cette relation de domination peut prendre forme quand un bénévole insiste pour que le bénéficiaire accepte son aide, alors qu'il la refuse, tout en étant convaincu qu'il sait mieux que lui ce dont il a besoin. Un exemple est celui de Cécile, qui avait trouvé pour un bénéficiaire un logement provisoire chez l'habitant par le biais d'une autre association (L'Ouvre Porte). Elle avait passé beaucoup de temps à trouver ce logement, elle fut donc déçue d'apprendre que le bénéficiaire refusait son offre.

Cécile a ses habitudes et connaît son circuit ; finalement ce soir-là, nous la suivons.

Au coin de l'Hôpital Saint-Luc Saint-Jo, elle veut absolument passer toute seule parler à un sans-abri qu'elle connaît, pour essayer de le convaincre d'accepter un logement. Juste avant qu'on parte en maraude, elle racontait à une fille ce qui s'était passé... Elle avait passé beaucoup de temps à trouver un logement pour cette personne-là et puis la personne avait

changé d'avis et ne voulait plus aller dans ce logement. **Comme elle était déçue, elle voulait absolument le faire changer d'avis.**

« Je passerai toute seule le voir pendant que vous continuerez la maraude ».

Finalement, quand nous sommes passés, la personne dormait. Cécile lui a quand même laissé un mot qu'il trouvera son réveil.

**Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

Là, encore une fois, Cécile agit seule : c'est elle qui a trouvé le logement, et elle-même qui veut convaincre la personne de l'accepter. La pire situation que j'ai vue en la matière fut lors d'une maraude de **La Main Tendue**. Une des bénévoles avait amené sa petite fille de 6 ans. Au premier bénéficiaire rencontré, Faudel, voici comment cela s'est déroulé :

Mehdi lui demande comment il va et s'il veut un sandwich. Et puis c'est Mélodie, la petite fille de 6 ans, en petite robe bleue, qui s'avance pour lui donner le sandwich. Tout d'un coup il (le bénéficiaire) s'effondre, se met à pleurer… il dit que sa famille est au bled, que ça fait 8 ans qu'il n'a pas vu ses enfants … il pleure, parle un peu en arabe et je ne comprends pas bien… Il dit à Melissa qu'elle est trop belle, qu'elle est trop mignonne et lui fait un bisou.

C'est très gênant. J'ai de la peine pour lui et puis il dit, à chaudes larmes, à la mère de Melissa :

« Faut pas faire venir une petite fille comme ça ! »

« Si si ! Si si ! Il faut qu'elle vienne ! » lui répond sa mère, appuyée par les autres bénévoles…

**La Main Tendue, maraude à pied, 9 Juillet 2019**

Dans ce cas précis, la bénévole a imposé le don du sandwich par l'intermédiaire de sa petite fille. Au-delà du fait qu'elle instrumentalise sa fille, et qu'elle la fait venir dans un lieu qui n'est pas sa place, elle impose à l'homme de revivre une situation difficile qui lui rappelle qu'il n'a

pas vu ses enfants depuis 8 ans. **Cette relation de domination, qui parfois n'est pas visible ou se perçoit par les discours des acteurs, s'incarne très souvent par la matérialité et les objets mis en place par les associations.** La table, lors des distributions, est aussi un marqueur de frontière entre les bénévoles, qui sont derrière et qui se placent en position de donneurs, et les bénéficiaires, qui sont devant, en position de receveurs. Ces derniers doivent faire la queue, ils sont obligés d'être disciplinés et ordonnés s'ils veulent recevoir à manger ; de respecter les règles érigées par l'association : heure de distribution, différence entre hommes et femmes dans la queue (cf. « discipline pédagogique »).

### 6.2.6. Les pratiques des bénéficiaires pour un rééquilibrage de la relation

Nous avons vu que les bénéficiaires pouvaient parfois rejeter, instrumentaliser l'aide sociale des associations, tout comme faire preuve d'abus, voire de violence. Mais nous avons également vu que, dans la majorité des cas, c'étaient eux tout autant que les bénévoles qui faisaient preuve de pratiques d'inclusion, en accueillant les bénévoles, en acceptant leur aide et en acceptant d'échanger avec eux. Ces pratiques inclusives peuvent alors se transformer, pour prendre une forme de rééquilibrage de la relation bénévole-bénéficiaire, qui est déséquilibrée par essence.

Il s'agit alors de « micro-pratiques » de rééquilibrage, qui sont subtilement perceptibles : elles peuvent prendre la forme d'une parole à la fin d'un échange, d'une remarque pour plaisanter, d'une question. Elles sont alors révélatrices de l'état d'esprit de quelqu'un qui vit à la rue ; ce n'est pas parce qu'il dort dehors qu'il est inférieur au bénévole.

Ce sont des phrases comme un « bon courage » lancé aux bénévoles à la fin d'un échange, ou comme l'illustre les passages ci-dessous, une réelle compassion des bénéficiaires pour les bénévoles. Célia, que nous sommes allés voir, nous souhaite un « bon courage » à la fin de notre entrevue :

> On reste quelques minutes et puis la personne en charge des maraudes dit qu'il faut qu'on parte. Finalement, il a fait ça pour toutes les fois où on avait une discussion, on devait partir de manière un peu trop rapide ce qui me mettait assez mal à l'aise. Comme si on avait rendez-vous. D'ailleurs, au moment de prendre congé, Célia nous dit :
>
> « Je vous dérange pas plus longtemps, bon courage ! »

Un comble qu’elle nous dise bon courage !

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 3 Décembre 2018**

On tombe sur deux SDF qui sont sur un banc.

Ils sont plutôt propres et ils n'ont pas d'affaires.

Ils ne mendient pas. Une des bénévoles demande s'ils sont SDF à demi-mots.

Mounir s'avance vers eux pour leur demander s'ils ont besoin d'eau ou de sandwichs. Leur réaction me surprend :

"Mais vous êtes tout le temps-là vous ! C'est pour quand les vacances ? Si je gagne au loto je vous paye des vacances !"

Je sentais de leur part comme de la compassion pour ces bénévoles. Peut-être était-ce une manière de rééquilibrer la relation ?

Ils ont accepté les deux sandwichs et on leur en a donné deux autres, qu'ils ont acceptés avec plaisir. L'échange s’est conclu quand ils nous ont souhaité un "bon courage pour la suite".

**La Main Tendue, maraude à pied, 9 Juillet 2019**

La compassion est un moyen pour eux de renverser la position qu'ont généralement les bénévoles pour s'occuper d'eux. De la même manière, les bénéficiaires peuvent détourner l'attention d'eux-mêmes, en posant des questions personnelles aux bénévoles qu'ils connaissent et qu'ils voient régulièrement. Ils s'intéressent aux volontaires, et se mettent au même niveau qu'eux dans l'interaction sociale, en usant de mimétisme. Certains bénéficiaires s'enregistrent auprès des volontaires : « Et Marie-José ? On ne la voit plus ». Dans ce cas, Marie-José était bénévole à l’association « Urgence sociale de rue », et a cessé d'intervenir pour des raisons personnelles. Dans un autre exemple, une association avait changé de lieu, et le travail de

proximité a dû être interrompu pour ce déménagement. Les bénéficiaires ont remarqué leur absence et la semaine suivante, Kevin leur a posé la question :

*« Comment s'est passé le déménagement ? On ne t'a pas vu la semaine dernière ! »*

Ou encore *« Tu prends des vacances cet été ? »*

D'autres échanges ont lieu lorsqu'il existe une véritable relation de confiance entre les bénévoles et les sans-abri qui se connaissent depuis longtemps. Le sans-abri s'intéresse au bénévole en l'interrogeant sur ses études ou son travail, sur sa famille ou sur ses vacances. Si les différences matérielles entre bénéficiaires et bénévoles ne peuvent être totalement effacées, ce type d'échange conduit à une interaction humaine réciproque, permettant ainsi de pratiquer une forme de solidarité moins unilatérale.

On repart en direction de Saxe Gambetta pour aller voir Papy Alim. Papy Alim habite dans la rue depuis très longtemps, Léa nous dit qu'il a quasiment toujours habité dans la rue, et il est plutôt solitaire. On se donne rendez-vous à Saxe Gambetta mais ce n'est pas ici qu'il dort c'est juste ici qu'on se retrouve, qu'on se donne rendez-vous. Et puis Alim à 76 ans, il est plutôt bien habillé : une veste, un col roulé, il est rasé de près ; on ne supposerait pas qu'il est à la rue. Tout de suite Papy Alim fait la bise à Léa ; Léa nous dit que c'est la seule personne de la rue qui fait la bise aux bénévoles. Papy Alim demande tout de suite des nouvelles des anciens, de ce qu'ils deviennent. Il connaît bien également les anciens de la Croix-Rouge.

Alim : **Qui c'est qui tournait la semaine dernière ? Je vous ai pas vu ?**

Léa : On n'a pas tourné la semaine dernière, on faisait le déménagement !

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

**En conclusion de la partie 6.2**, nous avons vu qu'en pratique la solidarité se construisait dans l'interaction, entre bénévole et bénéficiaire. Même si les bénévoles font preuve de pratiques inclusives, la solidarité n'en reste possible que si le bénéficiaire accepte l'échange. Les bénéficiaires peuvent faire preuve de refus ou d'abus ; si cela paraît négatif, en réalité cela

prouve qu'ils ont la liberté d'accepter ou de refuser l'échange. Ainsi, la solidarité n'est pas imposée ; on peut dire que la solidarité, en pratique, est interactionnelle et à double sens.

Mais ce passage a également illustré qu'il était difficile de mettre en place une solidarité dans ces conditions. Outre les possibles violences de la rue, les bénévoles manifestent des comportements de protection et de réticence lors des maraudes, comme la peur, le dégoût, ou encore le geste automatique de se nettoyer les mains à la solution hydro-alcoolique. Enfin, nous avons montré que même dans la solidarité, il y a des enjeux de pouvoir et de domination. Malgré les meilleures intentions, les bénévoles peuvent vouloir imposer un don ou une certaine manière de vivre l'échange à la personne de la rue. La relation peut sembler complexe et toujours déséquilibrée. Le comportement de rééquilibrage de la relation qu'ont certains bénéficiaires témoigne de leur volonté d'un échange équilibré, à égalité, dans la solidarité. Pour ce faire, il semblerait qu'un échange de don/contre-don puisse permettre une solidarité dans l'altérité : le bénéficiaire est acteur de la relation de solidarité et se confie sur sa vie et pose des questions au bénévole.

## 6.3. Conception de l'altérité et dilemme associatif

Nous avons vu dans la première partie que la solidarité pouvait s'apparenter à un idéal humaniste, un lien social très fort où la rencontre sensible avec le bénéficiaire est le point de départ de l'action. Puis nous avons vu qu'en pratique, il était beaucoup plus difficile de la vivre. La solidarité peut s'exposer à de la violence et des enjeux de pouvoir. Afin de la comprendre en profondeur, il s'agit maintenant d'analyser ce qui ne fait pas consensus auprès des acteurs associatifs. Il existe en effet des dilemmes, et de véritables questions au sujet de la nature de la solidarité, que nous développons dans cette partie. Je présente ainsi les différences de perception du bénéficiaire et de son besoin, puis le dilemme entre don et lien social.

### 6.3.1. La perception de l'Autre et de son besoin

Dans cette partie, je m'intéresse à la perception que les associations construisent des bénéficiaires. Il s'agit de comprendre comment les bénévoles interrogés perçoivent les bénéficiaires, leurs besoins, et la relation entre eux. Je montre dans les parties qui suivent que le langage trahit différentes perceptions pour désigner les bénéficiaires. Malgré le grand respect qu'ils ont pour eux, les bénévoles perçoivent différemment leurs besoins et leurs statuts. Il y

également des stéréotypes sur les personnes précaires. Enfin, il s'agit de comprendre si la perception des bénéficiaires a un lien avec le type d'actions de solidarité (distribution, maraude) qui est mis en place.

#### *6.3.1.1. Les mots employés pour parler des personnes à la rue*

En tout premier lieu, pour comprendre comment les bénévoles et les associations perçoivent les bénéficiaires, il s'agit d'interroger les mots qu'ils emploient pour parler d'eux. Je fus surprise d'entendre que les bénévoles n'utilisaient pas tous les mêmes mots pour les nommer ; cela « trahit », d'une certaine manière, ce qu'ils pensent des personnes à la rue. Par exemple, il existe des bénévoles qui parlent de « SDF », ou de « sans-abri ». Mais cela reste stigmatisant. Aussi, ce n'est pas toujours correct dans le cas des distributions, où des personnes en forte précarité mais avec un logement viennent bénéficier des distributions. Le terme de « bénéficiaire » est le terme le plus couramment utilisé, par les institutions (Samu social, Croix-Rouge) et lors des réunions du collectif de rue. Il est donc repris par les grandes associations qui sont là depuis longtemps. Il y a donc un effet de mimétisme entre les associations, puis entre les bénévoles d'une même association.

Ce qui est par ailleurs intéressant est le fait que certains bénévoles emploient le pronom possessif pour parler des bénéficiaires ; comme Samia ou Leïla qui emploient les termes « nos bénéficiaires », et qui vont comme Leïla jusqu'à faire un lapsus en entretien, où elle confond bénéficiaires et bénévoles. Le pronom possessif peut paraître mignon : il montre que les bénévoles sont attaché(e)s aux personnes qui viennent à leurs actions, qu'ils les connaissent depuis longtemps et que ces derniers viennent de semaine en semaine au point qu'ils soient devenus des « habitués ». Mais cela traduit aussi une certaine forme de domination, ce sont « les leurs », et on peut questionner l'apport inconditionnel de leur activité. Est-ce qu'ils ne vont pas privilégier les personnes qu'ils connaissent depuis longtemps ? Est-ce que cela ne va pas les conduire à ne pas changer d'endroit, pour ne pas perdre « leurs bénéficiaires », comme si c'était un public ou des clients ?

#### *6.3.1.2. Les stéréotypes sur les personnes à la rue*

Il existe beaucoup de stéréotypes et de préconceptions sur la vie dans la rue et les personnes sans-abri et sans domicile. Par exemple, une idée reçue courante est qu'une personne qui dort dehors est très mobile, qu'elle change de lieu de couche régulièrement. C'est la remarque que

je fais à Maud B., la responsable du Samu social de Lyon. Elle me répond que bien sûr que non :

> *« Mais cela vient du fait que l'on imagine qu'ils ne sont pas comme nous. Que c'est un autre avec un grand A en fait. Si on se dit bien moi je ferais comment ? On comprend un peu la logique, alors après il y a des gens qui sont très malades psychiatriquement et qui vont pas avoir cela parce que trop errants dans leur tête, parce que trop malades, donc ils vont vraiment aller à gauche à droite, mais des gens qui n'ont pas de lieu de couche fixe, cela existe, mais c'est rare quand même, c'est rarissime. Même dans les 170 que nous suivons. »* **Maud B., Samu Social**

Comme Maud B. est une professionnelle du Samu social et qu'elle y travaille depuis longtemps, elle arrive à se mettre à la place d'une personne à la rue. Ce n'est sûrement pas le cas d'un citoyen, qui projetterait de nombreux fantasmes et idées reçues sur les personnes à la rue. Mais ce qui est intéressant c'est qu'elle déconstruit la différence, en la niant finalement : nous sommes tous pareils, dans cette situation nous réagirions tous de la même façon.

*6.3.1.3. Un profond respect pour les bénéficiaires*

De manière assez générale, j'ai remarqué que les bénévoles rencontrés font preuve de respect envers les bénéficiaires. Quand je leur ai demandé ce qu'ils pensaient (indirectement) des bénéficiaires, les bénévoles montrent toujours un grand respect et une absence de jugement envers eux.

Pour Farouk, il s'agit de ne pas juger qui vient. Tant pis si la personne n'est pas à la rue et n'est pas vraiment précaire. « S'ils font ça, c'est qu'ils en ont besoin », c'est souvent ce que disent les bénévoles des associations. Pour Farouk, il s'agit de ne pas juger :

> *« Oui celui qui fait la queue, pour moi, il est dans le besoin sinon il ne ferait pas la queue. Il n'y a pas de critères. Ce n'est pas marqué sur sa tête « t'inquiète, j'ai tout ce qu'il faut, je vais super bien mais je viens manger parce que c'est bon ce que vous faites ». S'il a voulu profiter de ce moment-là, il en a profité parce qu'il en avait besoin. Peut-être que c'est quelqu'un qui est seul, il cherche un peu de lien social. Il aime bien venir. Il est bienvenu. Moi, je suis là pour distribuer à manger à ceux qui ont besoin. Point barre. Maintenant, ce n'est pas à vous de juger les gens. On ne juge pas. »* **Farouk, ADSL**

Farouk me raconte qu'ils obligent même les jeunes bénévoles à vouvoyer les bénéficiaires parce qu'ils sont leurs aînés. C'est une forme de respect qu'ils leur doivent.

C'est la même chose pour Leïla : même si l'on peut soupçonner certains bénéficiaires de « profiter », elle ne les juge pas, parce que c'est déjà difficile de venir :

> *« **En fait, on s'est toujours dit que pour nous, quelqu'un qui fait la queue pour manger, il avait besoin. On sait qu'il y a un faible pourcentage, je ne vais pas dire de « gratteurs » parce que le terme est très fort, mais peut être de personnes qui ont moins besoin qu'il n'y paraît, mais qui viennent peut-être parce que… parce qu'ils se sont liés d'amitié avec nous, parce que ça leur permet d'avoir un endroit pour… de convivialité, d'échange, etc.** Donc… voilà c'est pour ça que ce n'est pas que donner à manger, c'est aussi lutter contre l'isolement, lutter contre la précarité… La précarité alimentaire en premier lieu, mais aussi contre l'isolement et l'exclusion. Finalement, c'est pour ça que la notion de donner des repas, y en a beaucoup, je pense, qui disent oui, mais c'est pas grand-chose de donner des repas. Mais pour moi, ça va au-delà en fait. On va au-delà, il y a des sourires et des échanges, t'as des… Quand tu vois des enfants et on joue au ballon avec eux, on leur amène des jouets. **Donc effectivement, on ne fait pas que distribuer des repas pour moi. »*** **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

*6.3.1.4. La perception du besoin des bénéficiaires*

Ce rapport de « possession » aux bénéficiaires rejoint une autre réflexion que je me suis faite au sujet de Samia, qui m'expliqua lors de son entretien ce qu'elle pensait des maraudes. Elle ne comprenait pas vraiment l'intérêt de faire cette action si les bénévoles ne distribuaient rien. Lors de l'entretien, Samia me parla du besoin des bénéficiaires : elle semblait certaine de savoir que leur besoin était de manger. En lui parlant des maraudes, elle m'expliqua que c'était une autre façon de fonctionner, et qu'elle ne comprenait pas vraiment l'intérêt d'aller parler à des personnes à la rue sans rien leur distribuer :

> *« Pour moi le **besoin vital, c'est manger et se laver.** (…) Tu peux tenir trois jours sans nourriture mais pas quatre. Il te faut ça. Le problème c'est que pour l'alimentaire, ce n'est pas gênant parce qu'ils peuvent aller à tel endroit manger. Mais j'ai vu que dans certaines cantines, ils réclament une participation. Le mec qui n'a rien, tu n'as pas de thune, tu ne manges pas. (…) Alors je préfère leur faire plaisir. Comme certains, ils ont rien à bouffer de la semaine donc au moins ça peut leur assurer quelques repas. Et même*

*des fois on a des boîtes de thon, des trucs comme ça qu'on met de côté pour les retardataires ou pour les gens qui vivent dehors, qu'ils puissent tenir quelques jours. Tu sais que le matin tu mets des capsules de café, des dosettes de café lyophilisées. On leur donne une petite boîte avec le café, du sucre, des gobelets, même des touilleurs et comme ça ils vont juste dans un bar et ils demandent de l'eau chaude et ils ont un café. On met un petit gâteau à l'unité. Au moins, ils ont déjà ça le matin. Et après pour midi, ils ont une petite boîte de thon. On essaye de leur donner du pain de mie. C'est souvent le côté pratique. Il y en a même un qui vit dans une tente. On lui a acheté une bouteille de gaz avec mon collègue, avec des petites bonbonnes pour qu'il puisse faire son café chaud le matin. Parce que même ça, il a honte d'aller dans un bar. Il y a des bars qui refusent malheureusement. Ça ne leur coûte rien mais ils refusent. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Ce qui est intéressant, c'est que son action de solidarité est carrément **délimitée par ce qu'elle perçoit comme un besoin vital des personnes à la rue** ; tandis que d'autres associations, elles, perçoivent un autre besoin de la personne à la rue : celui du lien social, de l'écoute, de discuter. Samia semble savoir ce dont les personnes ont besoin, de manger, et ce besoin est « vital », ce qui explique pourquoi l'association des **Fourmis Lyonnaises** mettent autant d'efforts dans la distribution de denrées alimentaires.

À l'opposé, pour Mathieu et Pauline qui font des maraudes à pied, l'approche est très différente. Ils cherchent à ne pas se mettre dans une position descendante, comme s'ils savaient ce qui était mieux pour l'autre, ce dont il avait besoin. Il s'agit du lien social dans la relation à l'autre, avec une réelle réflexion pour Mathieu et Pauline :

*« Mathieu : l'idée de posture basse c'est qu'on n'est pas …y'a pas un rapport descendant de l'éduc'(*éducateur*) ou de l'intervenant social vers le bénéficiaire, en l'occurrence là la personne sans-abri, c'est qu'à un moment donné on va aller chercher la personne là où elle est, et on se met à son niveau et du coup ça a plein de dimensions : si je te propose avant de te dire tiens prends ça, c'est physiquement je vais m'agenouiller à côté de toi plutôt que de te regarder comme ça de haut, c'est déjà te demander si tu es d'accord pour que je vienne me poser avec toi, et puis si t'es pas d'accord ça t'appartient,* ***je vais pas te dire « si si t'as besoin ! moi je suis un bon éduc' et je sais ce qui est bon pour toi » non (rire) en fait je sais pas ce qui est bon pour toi et c'est ensemble avec cette personne qu'à un moment donné on va construire un truc, qui sera juste l'espace d'une relation***

*parce que aujourd'hui on va pas forcément plus loin que ça, mais c'est pas nous qui menons la cause au final, on voit ce qui se passe et s'il se passe quelque chose il se passe quelque chose… S'il se passe rien, ça ne nous appartient pas…* » **Mathieu, Raconte Nous la Rue**

Pour Mathieu, c'est important de co-construire la relation, et de ne pas se mettre dans une posture « d'éducateur », c'est-à-dire une position de supériorité. Pauline ajoute juste après que la nourriture est juste un prétexte, un support à cette relation :

*« Je voulais rappeler que dans notre manière d'intervenir, effectivement on n'est pas que dans la distribution, on va s'appuyer… on va vraiment se baser sur le relationnel, sur le lien, c'est vraiment un support d'apporter de la nourriture, des denrées etc, et oui effectivement ça vient, le fait qu'on soit éducateur ça vient voilà…* » **Pauline, Raconte Nous la Rue**

Ainsi, nous venons d'illustrer que la perception du besoin du bénéficiaire variait énormément d'une association à une autre. Il s'agit de faire le lien avec l'action que l'association a mis en place. Samia voit le besoin de manger comme « vital » : son association a donc mis tous ses efforts pour distribuer de la nourriture en grande quantité. En revanche, Pauline et Mathieu reconnaissent qu'ils ne savent pas ce qui est bon pour la personne, parce qu'ils ne sont pas à sa place. Il s'agit alors d'établir une relation pour permettre de répondre à un besoin exprimé par la personne à la rue. Ainsi, ils ont fondé une association de maraude à pied, avec très peu de moyens, où la relation à la personne est privilégiée et où les rencontres avec les sans-abri peuvent durer entre une demi-heure et une heure.

*6.3.1.5. Le statut de bénéficiaire*

Nous venons de voir qu'avec l'association de maraudes **Raconte Nous la Rue**, il s'agit d'établir une relation horizontale entre bénévoles et bénéficiaires. Cette manière de considérer la personne bénéficiaire est également mise en œuvre par d'autres associations, comme le **Samu Social,** le **Secours Catholique** et **Entourage**.

Mais ce qui est davantage surprenant, c'est que pour Entourage, les statuts n'existent même pas. Camille, d'Entourage, me dit que le terme de « bénéficiaire » n'existe pas, tout comme le

terme de « bénévole » parce que l'application vise à mettre en relation tout citoyen qui voudrait faire remonter le besoin d'une personne à la rue. Cela se ressent également lors des événements organisés par Entourage auxquels je suis allée. Ce sont souvent des « apéros pétanque » (sans alcool) ou des soirées jeux qui sont organisées, où tout le monde vient sans avoir le statut d'aidant (bénévoles) ou d'aidé (bénéficiaire). Il n'est alors pas toujours évident de savoir qui est qui ; il existe par exemple beaucoup de bénévoles qui étaient d'anciens bénéficiaires.

> *« Nous on travaille qu'à ça, à décloisonner, même décloisonner la relation asso-citoyen, travailleur social-citoyen, travailleur social-asso. Du coup, c'est ça, on favorise ça un peu, ce mélange…* ***Et aussi briser le cloisonnement assos-bénéficiaires, bénéficiaires-travailleur social. On essaie vraiment de créer un lien horizontal. C'est un lien aussi un peu nouveau de relations avec les bénéficiaires. Nos bénéficiaires je dis ça, mais en fait je ne l'utilise jamais, je n'ai pas de bénéficiaires. Les bénéficiaires, ça peut être Pierre, ou les deux à la table à côté. Tout le monde est bénéficiaire, entre guillemets****. »* **Camille, Entourage**

Nous avons vu dans la partie 6.1 que la solidarité partait de l'Autre. Ce regard porté sur l'autre, il n'est pas descendant, comme l'explique Pierre du Secours Catholique, il est davantage horizontal. De la même manière que pour Entourage, au Secours Catholique, on essaie au maximum de ne pas faire « à la place de » :

> *« Mais j'ai envie de dire c'est quoi faire solidarité ? La première vague de réponse c'est un regard, porté sur les personnes en précarité, de dire qu'elles ont une expérience pour ne pas dire une expertise, de la pauvreté et qu'il faut construire société avec elles. Et donc évidemment pas « à la place de ». »* **Pierre, Secours Catholique**

Et ce regard, justement me dit Pierre, il ne doit pas être infantilisant ou descendant. Il ne s'agit pas de faire à la place de la personne précaire :

> *« Il me semble que moi ma réponse par rapport à la solidarité c'est : ça commence par ce regard. Parce que si on dit que la personne en précarité est juste quelqu'un qui ne sait pas gérer ses comptes et qu'on va le faire pour lui. Si on a ce regard là il me semble qu'on n'a rien compris… Ça vous donne là l'expertise ou l'expérience d'interpeller et donc comment on aide les personnes à reprendre cet oxygène, puis à l'autonomie et/ou à sortir de ces galères plus structurelles. »* **Pierre, Secours Catholique**

Cette philosophie, Pierre me dit que ça fait depuis 1996 que le Secours Catholique l'a intégrée dans ses textes, et la prône :

> *« Alors ça, le Secours Catholique a 70 ans, mais cette notion de tous acteurs, c'est-à-dire nous sommes tous, toi, moi, tout le monde, porteurs* ***de richesses et de fragilités,*** *à des degrés divers, c'est dans nos textes depuis 96, ça fait plus de 20 ans qu'on le prône. »*
> **Pierre, Secours Catholique**

Pierre me dit d'ailleurs que cela s'incarne dans la gouvernance de l'association, qui a intégré des personnes en situation de précarité dans leur comité administratif. Tout comme Entourage, qui a créé un « comité de la rue » ou des personnes à la rue ou qui étaient à la rue peuvent donner leur avis. Mais cela ne reste pas seulement une philosophie ou un code de conduite qui est inscrit dans la charte des valeurs de l'association. Pierre m'explique que laisser véritablement sa place à l'Autre, c'est une difficulté qu'il a vécue lors des maraudes. De son expérience, il a acquis une vraie réflexivité sur sa propre action :

> *« Moi les maraudes m'ont beaucoup marqué, ça fait que 2 ans, mais c'est quelque chose qui m'a marqué. Je pense que ça m'a touché vraiment et j'ai pas mal de petites anecdotes et l'une d'elles c'est on se retrouve auprès d'une femme roumaine dont il se trouve que la seule langue commune entre elle et l'un des jeunes de la maraude, c'était l'italien. Donc très bien mais heureusement, la scène s'est passée comme ça :*
>
> *« Tiens tu veux une eau chaude ? »*
>
> *« Non »*
>
> *« Tiens tu veux des madeleines ? »*
>
> *« Non »*
>
> *Romain (bénévole) : « J'ai une couverture »*
>
> *« Non »*
>
> *« Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ? »*
>
> *« Où est ce que je peux faire vacciner mon chien ? »*
>
> ***Ça veut dire qu'à un moment donné les solutions il faut savoir les garder dans ses poches. Et partir de l'autre : je fais de toi le point de départ.*** *Je fais de toi mon point de départ. Qu'est ce qui est important pour toi ? Cette dame elle ne voulait ni eau chaude,*

*ni madeleine, ni couverture, elle avait tout ça. Ce qui était important pour elle, dans le moment, là où il pouvait lui être utile, c'était de la renseigner et on l'a fait, sur où ce qu'elle pouvait faire vacciner son chien, mais c'est très intéressant pour moi parce que ça veut dire, moi je dis souvent, je me dis à moi-même « Tais toi ». Tais-toi et tais-toi,* ***ça veut dire tes solutions laisse les dans ta poche, écoute et fait de l'autre un point de départ.*** *Bah là, dans cette situation. Le point de départ, c'était le chien et quand je vois des gens qui viennent avec leurs solutions qui cherchent à imposer leur solution parce qu'ils sont tellement convaincus que leur solution est la bonne, et de voir des scènes un peu irréalistes « prends mon sandwich ! Prends ma couverture » et la personne d'insister qu'elle n'en veut pas, et la personne bien intentionnée ne comprend pas. »* **Pierre, Secours Catholique**

Pierre a en réalité un discours critique sur les distributions. Il m'explique alors que la « proximité, la confiance et l'écoute » sont importants pour bien entendre « ce qui est important pour les autres », parce que le risque est souvent de trop penser par soi-même et de ne pas voir les difficultés auxquelles l'autre est confronté. Je lui réponds alors qu'il s'agit de se mettre à la place de l'autre pour comprendre, ce à quoi il me répond :

*« Ce n'est pas* ***se mettre à la place de l'autre, c'est se taire et laisser l'autre et permettre l'expression de la parole, se mettre à la place de l'autre c'est encore rester avec sa propre logique.*** *»* **Pierre, Secours Catholique**

À travers sa remarque, je sens que Pierre a acquis une réelle réflexion qu'on sent qu'il a véritablement vécue. Il me raconte d'ailleurs une autre anecdote, un moment qui l'a marqué en maraude, et qui fut là aussi, une expérience du silence et de laisser l'Autre parler :

*« On s'assoit rue de la Ré* (République)*, et là une jeune, 19 ans* ***« Enfin des gens qui n'ont pas honte de s'asseoir à côté de nous »*** *C'est une parole. Autre exemple : on est à Cordeliers près du passage de l'Argue, il y a un type qu'on n'avait jamais vu. On se pose, on offre un truc à boire on discute et là je dis comment tu t'appelles ? Question basique.* ***« J'ai pas de nom » « Comment ça t'as pas de nom ? » « La rue m'a pris mon nom »,*** *sous-entendue mon identité. Et là… j'ai eu un bon réflexe, je ne sais pas. Je lui ai dit « Comment aimerais-tu que je t'appelle ? »* ***Et là j'ai eu un de ces rares moments où la personne me regarde avec des grands yeux, et le mec me dit « J'y avais jamais pensé ».***

> ***Et en fait j'ai réalisé à quel point le simple fait de poser la question « comment tu veux que je t'appelle ou tu aimerais que je t'appelle » a été un acte de reconnaissance et une lutte contre l'indifférence*** *et là il m'a sorti un mot chinois, et de fil en aiguille il m'a parlé de sa passion pour la culture chinoise et il m'a raconté les légendes chinoises et on s'est mis à parler d'une légende chinoise et on est resté une heure ensemble… Ça, ça a été un événement marquant pour moi.* » **Pierre, Secours Catholique**

Pour Pierre, poser la simple question « comment veux-tu que je t'appelle » est un acte de reconnaissance et une lutte contre l'indifférence. Il s'agit donc, non pas de penser à la place de, mais écouter la personne en situation de précarité et l'intégrer dans des systèmes de gouvernance.

**En conclusion,** cette partie visait à montrer que la personne bénéficiaire était perçue différemment par les associations. Si tous les bénévoles que j'ai rencontrés ont une part de respect profond pour les personnes à la rue, certains les appellent « bénéficiaires », ou « SDF », d'autres « nos bénéficiaires ». Je remarque que selon l'association, certaines perçoivent leurs besoins différemment, ce qui vient jusqu'à influencer leurs choix d'action. Enfin, certaines associations veulent même effacer tout statut entre bénéficiaire et bénévole, en effaçant la différence et en permettant des rencontres où tout le monde se mélange, avec ou sans toit.

### 6.3.2. Le dilemme du don ou du lien social

Nous avons vu dans la partie précédente les différences de perceptions des personnes bénéficiaires et de leurs besoins par les associations. Nous allons maintenant explorer un dilemme qui ne fait pas consensus au sein du contexte associatif : faut-il donner du matériel ou privilégier au contraire la relation ?

Il est très fréquent, pour les distributions en particulier et moins pour les maraudes, que les bénévoles et bénéficiaires n'aient pas un réel échange. Cela arrive très souvent lors de distributions, sans pour autant que cela soit quelque chose d'automatique ; par exemple, pour les **Camions du Cœur**, un échange est davantage possible malgré le côté distributif du repas. Le bénévole généralement « distribue » davantage que donne, et le bénéficiaire « prend », sans qu'il n'y ait de réelle rencontre entre les deux parties.

L'absence d'échange ne provient pas nécessairement d'une relation de domination librement consentie des bénévoles. Il découle d'autres raisons qui interviennent : la difficulté de parler et

de créer un réel échange avec une personne à la rue, l'agencement de l'espace qui ne favorise pas ou peu l'échange, la timidité ou l'inexpérience du bénévole, etc… C'est sûrement plus facile, plus confortable pour les associations de ne pas rentrer dans l'échange, au risque d'être engagées émotionnellement par la discussion et la situation de précarité extrême des bénéficiaires. Le passage ci-dessous illustre un moment de maraude à pied avec **La Main Tendue**, où nous ne rentrons pas dans un réel échange :

> Nous remontons le cours Charlemagne en direction de la gare Perrache. On croise deux personnes qui sont par terre et qui font la manche devant le casino. On n'est pas trop apte à engager la discussion (je sens que les autres bénévoles sont plus timides) et on leur sert des cafés, et des paniers repas.
>
> Les bénévoles s'organisaient de la manière suivante : ils étaient à deux à faire les cafés, une personne qui distribue les repas, et une autre les cookies. En quelques minutes les opérations étaient réalisées. La discussion était très vite expédiée, il n'y avait pas de réel échange.
>
> **La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

Soulignons que le don sans échange peut avoir lieu dans plusieurs cas : à cause ou malgré les bénévoles ; lors d'une distribution ou lors d'une maraude. Un autre exemple lors d'une maraude, mais cette fois-ci à l'encontre de la volonté des bénévoles :

> Un peu juste avant, il y a un groupe de Roms qui passe et qui remarque Pauline, avec son grand réchaud de thé. Ils voient le sac rempli de choses à manger et demandent à Mathieu s'il reste à manger. Pauline et Mathieu hésitent pendant quelques secondes…Puis Pauline répond oui, et leur donne deux ou trois salades, mais il n'en reste déjà plus pour la fin de la maraude…
>
> Puis un des hommes nous demande si on a des vêtements. Ou des chaussures. Des baskets en 42 si possible. Je sens un petit malaise. Il y avait également des enfants, et j'avais l'impression que comme il y avait des enfants, il fallait qu'on donne tout ce qu'on avait. (…)

Le groupe de Roms repart aussi vite qu'il était venu. Pas de discussion ni d'échange, ce qui était un peu frustrant : on n'arrive pas à tisser de vraie relation. Plus tard au débriefing, Mathieu et Pauline diront qu'ils se sentaient frustrés. Mathieu s'est senti gêné ; ils essaieront dorénavant d'instaurer une discussion pour créer une relation et pas juste donner pour donner matériellement.

**Raconte Nous la Rue, maraude à pied, 2 Juin 2019**

Ici, Pauline et Mathieu veulent qu'il y ait un réel échange. Ils se sentent mal à l'aise qu'il n'y en ait pas, et veulent le provoquer lors de la prochaine maraude. Peut-on dire que l'échange devient alors un instrument de domination ? Difficile à dire, parce qu'il y a un respect du refus de l'échange. Là c'est parce qu'il y a un don. D'où ma réflexion d'un « don contre don » nécessaire : je te donne des chaussures, un repas, un café, mais alors, il faut que tu sois ouvert à la discussion pour me permettre d'exister, moi bénévole, et de ne pas juste « distribuer » comme au supermarché.

Enfin, un exemple lors d'une distribution, quelque chose d'assez classique que j'ai observé à de nombreuses reprises :

Mon impression de cette distribution : j'ai vu peu de lien social, et je trouve ça dommage. J'ai eu l'impression que les bénévoles restaient plus entre eux, à leurs stands, qu'ils n'étaient pas avec les bénéficiaires. À l'inverse, pour une association mobile, qui fait des maraudes, c'est elle qui devient mouvement. « C'est nous qui faisons venir les bénéficiaires », c'est effectivement une des remarques des bénévoles.

Ce mouvement est régulé par des frontières, des limites, qui sont matérielles : les barrières ; mais également humaines et corporelles, comme les bénévoles qui sont là.

Visiblement ça marche, mais mon sentiment, au fond, n'était pas très agréable : je n'avais pas l'impression d'avoir beaucoup de contact avec les bénéficiaires, pas le temps de discuter avec eux… Personne n'allait les voir pour leur parler, s'asseoir avec eux pour manger. À

aucun moment les personnes de l'asso n'ont mentionné le fait qu'il fallait faire du lien social, qu'ils étaient là pour la rencontre…

**Agir et Donner Sans Limite, distribution, 23 Février 2019**

Dans ce don sans échange, on pourrait y voir une relation de domination. Certaines associations le font sans en avoir conscience, peut-être parce que c'est plus facile, plus confortable pour elles que de rentrer dans l'échange, au risque d'être engagées émotionnellement. Et puis, comme je l'ai dit plus tôt, parfois ce n'est pas voulu : les bénévoles sont juste inexpérimentés, ou trop timides, pour se risquer à la discussion avec les personnes sans-abri. Comme pour les bénévoles de **La Main Tendue**.

La relation de domination peut naître de ce don, qui instaure de manière inhérente le déséquilibre entre le donneur et le receveur. Certaines associations font le choix de faire des maraudes « à mains nues », pour ne pas rentrer justement dans cette relation de déséquilibre qu'engendre le don. Romain, du **Pélican Solidaire**, m'explique ce choix-là :

Romain me parle de sa relation aux autres SDF. **Il me dit qu'il ne veut pas avoir un rapport de supériorité ou un déséquilibre dans la relation. Et que c'est justement pour cela qu'il ne distribue pas à manger.** Il préfère tout simplement venir leur parler. D'ailleurs Romain a une manière de vivre la maraude : en rigolant, en vannant Tonton ou Molène, Denis et Henri.

Je lui parle d'associations qui distribuent énormément à manger. Je pense en disant ça notamment aux Fourmis Lyonnaises. Il me dit que ça dépend de la vision de chacune. Il y en a qui pensent que les besoins des SDF sont plus matériels, alors que franchement pour lui :

**« Ils crèvent pas de faim dans la rue ! »**

Je lui parle des étudiants de l'association de Sciences-Po, que j'avais croisés une fois en maraude avec une autre asso, et qui ne faisaient que distribuer des pique-niques, rien d'autre. Je lui fais la remarque qu'effectivement il existe plein d'initiatives citoyennes, spontanées, de gens qui distribuent à manger dans la rue.

« Oui c'est super et c'est également super toutes ces assos étudiantes qui distribuent à manger, même si je pense que les besoins humains sont plus importants **… Mais c'est comme si ma grand-mère donnait de l'argent à un orphelinat en Afrique noire…** » Je pense qu'il voulait dire que c'est un don sans la rencontre, une forme de charité distanciée. Et puis on se dit en discutant que les bénévoles qui distribuent uniquement de la nourriture font aussi ça, sûrement, parce qu'il y en a qui ont aussi du mal à parler aux sans-abri.

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 3 Décembre 2018**

C'est un point qui rejoint ce que m'affirme Camille : « pour les personnes à la rue, un sourire vaut 1000 sandwichs ». Pour elle, le lien social est aussi supérieur au don. Il est alors synonyme de solidarité et est à l'origine de la création de l'association. Elle m'explique alors le constat que Jean-Marc, le fondateur, a fait lorsqu'il discutait juste avec des personnes sans-abri, sans pour autant leur donner quoi que ce soit :

> *« Et à chaque fois, il avait remarqué qu'il venait un peu les mains vides, il venait pour discuter et que des personnes en partant, disaient : « Merci beaucoup de vous être arrêtés.* ***Un sourire, ça vaut mille sandwichs ! On nous donne des sandwichs, personne n'a jamais demandé si j'avais faim ». En fait il s'est rendu compte que ce qui manquait le plus avec des personnes à la rue (…) c'était le manque de contact humain et qu'en gros, on est vachement désocialisés, déshumanisés à la rue.*** *Et que ça, c'est un peu la responsabilité de tous. De nous tous qui croisons des personnes SDF et qui les ignorons, par mépris ou par ignorance. Et c'est comme ça qu'il est venu l'idée de créer un réseau social dédié à la solidarité autour du lien social, et autour du pouvoir d'agir citoyen. »*
>
> **Camille, Entourage**

Ce qui est intéressant, c'est de confronter cette vision de la solidarité à une autre, celle de Sophie, bénévole à Urgence Sociale Rue. Si le don peut marquer un déséquilibre dans la relation, Sophie m'affirme qu'arriver les mains nues pour proposer « de l'amitié » est violent symboliquement pour les bénéficiaires. C'est en tout cas la réflexion dont elle me fait part en entretien, pour faire suite à la réunion du collectif de rue à laquelle nous avions assisté. Lors de cette réunion, une association parisienne, qui venait d'ouvrir une antenne à Lyon, s'était présentée aux autres associations. Elle faisait des maraudes auprès des prostituées et des

personnes sans-abri. Le bénévole qui était venu et qui semblait novice, avait présenté leur activité en disant « qu'ils proposaient simplement leur amitié ». Cela a vraiment choqué Sophie, qui me dit que l'amitié entre bénévole et bénéficiaire est difficilement possible, surtout que les bénéficiaires ont besoin d'un logement :

> « ***Je pense que connaissant l'amitié et tout ça, ça ne se décrète pas l'amitié, je pense que les gens ils n'ont pas le temps de l'amitié. Je pense que c'est très sélectif de dire ça parce que je ne suis pas convaincue que tu vas inviter un clochard pour ton anniversaire ou à ton mariage. Donc je ne pense pas que ce soit de l'amitié, ce n'est pas équilibré, tu continues à être dans une optique de charité et voilà, je ne pense pas que les personnes de la rue elles ont besoin de charité***. *Elles ont besoin d'un toit, elles ont besoin que leurs droits soient respectés, ça c'est clair. Et c'est une espèce de misérabilisme qui nous gêne beaucoup en fait. (…)* **(Ce sont) 3 péquenauds qui vont dans la rue avec un sourire béat en disant « salut on vient vous donner notre amitié ». Je sais pas, c'est une méconnaissance des réalités de la rue qui est super forte en fait. Et je pense que ça peut être très violent pour les personnes qui se prennent du mépris, qui se prennent des portes fermées, qui ont de la violence dans leur vie depuis des mois, de se prendre 3 gugusses qui viennent leur expliquer que tout est beau, tout est rose, enfin voilà moi ça me vraiment ... Et puis je trouve que c'est une forme plus de mépris et de violence sociale en fait parce que quand même tu montres que ce n'est pas le même niveau. Tu viens donner ton amitié mais tu ne te dirais pas « tiens si lui il vient me donner son amitié, je vais l'acquérir de la même manière ». » Sophie, USR**

Finalement, Sophie m'explique que ce n'est pas une amitié à sens unique, où les personnes de la rue viendraient donner leur amitié, parce que personne n'accepterait l'amitié « d'un clochard ». Sophie assume et affirme qu'il ne faut pas faire charité (et non donner de l'amitié), ce qu'elle juge inutile, décorrélé de la réalité des personnes à la rue, et d'une violence symbolique très forte. Le dilemme de faire don ou de privilégier le lien social peut faire débat. Mais il peut également se concevoir, non pas de manière totalement opposée, mais en complémentarité.

Ainsi, cette partie illustrait le fait qu'il existe différents points de vue concernant le don matériel et le lien social, ce dernier pouvant s'apparenter en l'occurrence à de l'amitié. Si certaines associations critiquent le don matériel parce qu'il peut amener un déséquilibre dans la relation,

et privilégient pour cela le lien social, d'autres critiquent « le lien social pur » ou l'amitié, qui peut impliquer une violence symbolique décorrélée de la réalité des personnes sans-abri. Comme Sophie, certains bénévoles pensent qu'il est nécessaire de donner, tout en accompagnant.

## Résumé du chapitre 6

Nous avons vu dans un premier temps que la solidarité pouvait s'apparenter à un idéal humaniste, un lien social très fort, où la rencontre sensible avec le bénéficiaire est le point de départ de l'action. D'une part, elle s'incarne par des valeurs d'humanisme et d'universalité, où l'aide est apportée de manière inconditionnelle à toute personne avec ou sans toit. D'autre part, la solidarité est également synonyme de « lien social », et donc de relation créée entre bénévole et bénéficiaire. Le lien social est sans doute la raison d'être des acteurs, que ce soit en distribution ou en maraude. Toutefois, c'est une relation qui peut être difficile à construire, et qui se construit souvent dans le temps. Enfin, cette rencontre est le moteur de l'action : c'est l'Autre qui devient « le point départ de l'action », et qui motive principalement l'action collective. L'élément déclencheur de cette action peut être une expérience sensible, une empathie très forte.

Dans un second temps, nous avons vu qu'en pratique la solidarité était beaucoup plus difficile à vivre, et qu'elle se construisait à double sens, dans l'interaction entre bénévole et bénéficiaire. Si de leur côté les bénévoles font preuve de pratiques inclusives, la solidarité n'est toutefois possible que si le bénéficiaire accepte l'échange. Les bénéficiaires peuvent faire preuve de refus ou d'abus ; si cela paraît négatif, en réalité cela prouve qu'ils ont la liberté d'accepter ou de refuser l'échange ; ainsi, la solidarité n'est pas imposée. Cette seconde partie a également permis d'illustrer qu'il était difficile de mettre en place une solidarité dans ces conditions. Les bénévoles manifestent parfois des comportements de protection et de réticence lors des maraudes, comme la peur, le dégoût, ou le geste automatique de se nettoyer les mains à la solution hydro-alcoolique. Enfin, nous avons montré que, même dans la solidarité, il y a des enjeux de pouvoir et de domination.

Enfin, nous avons analysé dans la dernière partie la façon dont les acteurs donnaient du sens à cette relation, et comment ils considéraient l'altérité. Nous avons vu que la personne bénéficiaire était perçue différemment d'une association à une autre. Selon l'association concernée, les besoins sont perçus différemment, ce qui vient jusqu'à influencer le choix d'action des associations. Enfin, il existe un véritable débat entre acteurs associatifs sur la nature de leur action, et si elle doit être matérielle ou si le don vient altérer la relation. Cela pourrait expliquer différents choix associatifs, ou différentes manières de s'organiser dans l'espace public ; nous développons ce point dans le chapitre suivant.

# CHAPITRE 7 : S'ORGANISER DANS L'ESPACE PUBLIC

Ce deuxième chapitre de résultats vise à montrer comment l'espace produit de la solidarité. Il cherche à répondre à la première partie de la problématique (1) : **comment les pratiques spatiales créent-elles des espaces, que nous qualifions « d'espaces de solidarité » ?**

Je démontre par quelles *stratégies spatiales* les associations s'organisent dans l'espace public, qui sont au nombre de trois : les distributions, les maraudes en véhicules et les maraudes à pied. Je décris les spécificités de chaque stratégie spatiale, qui sont composées par des **pratiques spatiales différentes**, tout en possédant des similarités en termes de temporalité d'action et de risques d'activités.

Dans un espace ouvert, où des débordements et violences peuvent arriver à tout moment, les bénévoles ont des pratiques spatiales qui leur permettent d'organiser leurs activités de solidarité. Grâce au cadre conceptuel de Weintfurtner et Seidl (2018), qui décompose l'espace comme la relation de distances, mouvements et frontières, j'expose les créations de mouvements et de frontières pour chacune des stratégies spatiales. Ces pratiques matérielles et corporelles des bénévoles permettent de créer différents espaces propices à leur activité.

Enfin, j'analyse l'effet produit dans l'espace public de ces pratiques spatiales. J'en déduis des mécanismes d'inclusion et d'exclusion ainsi que des créations d'espaces organisationnels. Ainsi, par des pratiques de mouvement et de frontières, les bénévoles parviennent à créer des espaces inclusifs qui ancrent leur activité au sein de l'espace public.

Ce chapitre est donc découpé selon les trois parties suivantes. Il commence par présenter les trois principales *stratégies spatiales* qui permettent aux associations de s'organiser dans l'espace public : les distributions, les maraudes en véhicules et les maraudes à pied **(7.1).** Je montre que les activités mises en place, en plus d'être spatiales, sont des activités temporelles et risquées **(7.1.1).** Ensuite, j'expose la violence de l'espace public, la possibilité de bousculades et d'agressions ; ce qui explique les pratiques de contrôle mises en place par les associations **(7.1.2).**

Le chapitre présente dans une seconde partie les *pratiques spatiales* de création de frontières qui permettent aux associations de contrôler l'espace : les mouvements et les pratiques

matérielles **(7.2).** Je commence par présenter les différentes matérialités, mouvements et créations de frontières lors des distributions **(7.2.1),** puis j'expose le mouvement général des maraudes véhiculées, ainsi que les créations de frontières et les différents espaces créés par la matérialité du camion **(7.2.2)**. Je termine par présenter les mouvements, et pratiques spatiales des maraudeurs à pied **(7.2.3).**

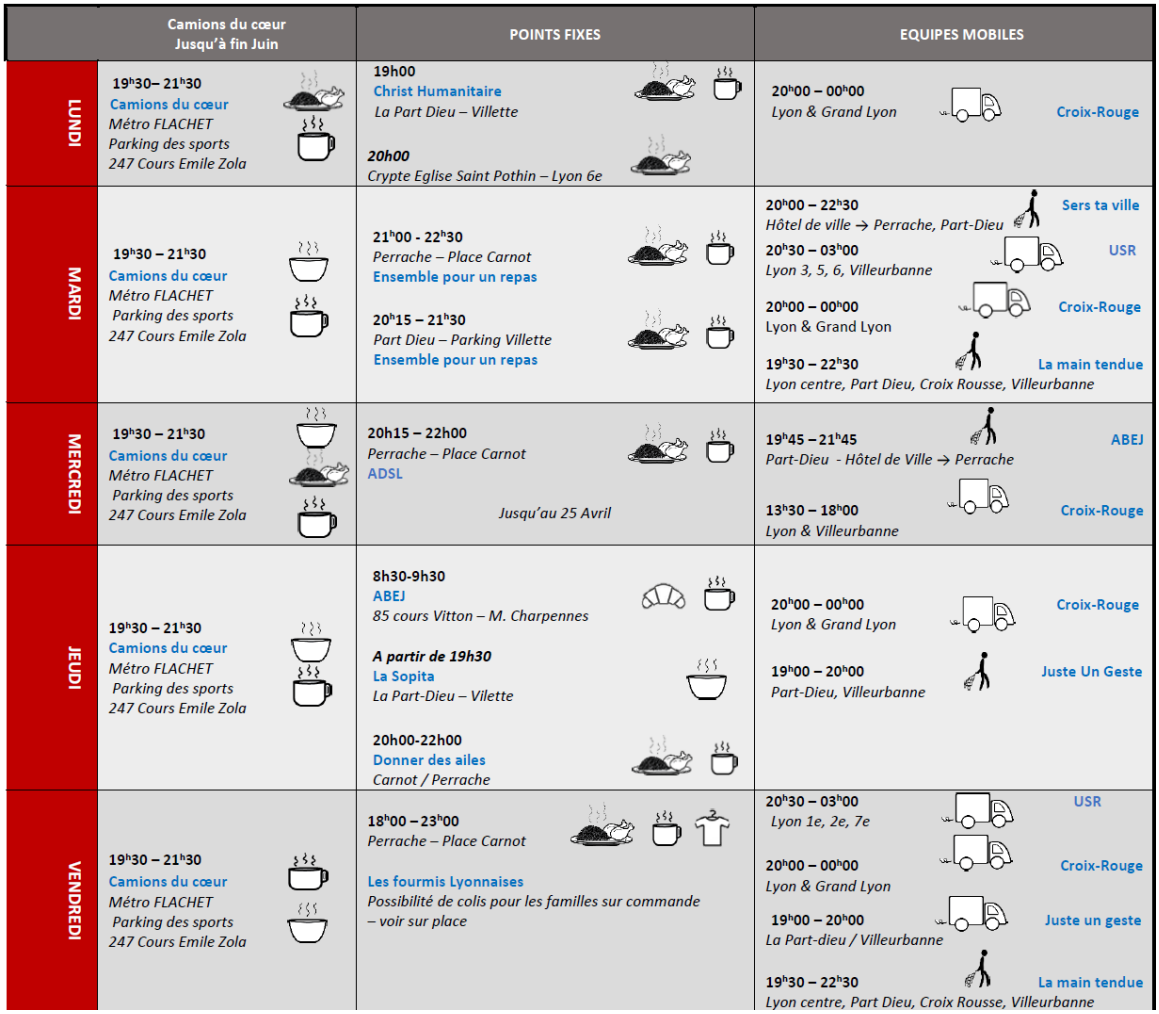
Enfin, dans une troisième partie, je présente l'impact de ces *pratiques spatiales* et comment elles permettent aux acteurs de créer une activité solidaire. Je montre dans un premier temps comment les pratiques de mouvement et de frontières produisent des espaces de solidarité lors des distributions ; et comment ces espaces incarnent les règles et logiques des associations **(7.3.1).** Dans un second temps, je montre que lors des maraudes véhiculées, le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces, entre bénévoles, ou avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. **(7.3.2).** Enfin, nous analysons ce que produisent les pratiques spatiales lors des maraudes à pied. Nous montrons que les pratiques corporelles des bénévoles, comme le fait de s'assoir à côté d'une personne sans-abri, sont des pratiques d'inclusion. Les bénévoles sont capables de créer des micro espaces dans l'espace public tout en négociant cet espace avec les bénéficiaires et d'autres associations. **(7.3.3)**

## 7.1. S'organiser dans l'espace public : la mise en place de stratégies spatiales

Dans cette partie, je décris les activités spatiales de 15 associations que j'ai pu observer directement sur le terrain, dans l'espace public. Si au début de mon terrain, je fus frappée par le nombre important d'associations qui existent pour venir en aide aux sans-abri à Lyon, je pris conscience qu'il existait finalement trois grandes stratégies spatiales de solidarité dans l'espace public : distribution, maraude à pied ou maraude en véhicule. Ce sont en réalité les acteurs eux-mêmes qui se catégorisent dans l'une de ces trois stratégies. Ce fut le constat que je fis lors de ma première réunion du collectif inter-associatif[11], qui regroupe une trentaine d'associations du

[11] Je présente davantage le collectif dans le chapitre 3, toutefois une partie de cette réunion est relatée dans le préambule

secteur social de Lyon. Le collectif établit, à l'issue de chacune des réunions bimensuelles, un planning hebdomadaire des activités de toutes les associations.



| | Camions du cœur Jusqu'à fin Juin | POINTS FIXES | EQUIPES MOBILES |
|---|---|---|---|
| LUNDI | 19h30– 21h30<br>Camions du cœur<br>*Métro FLACHET*<br>*Parking des sports*<br>*247 Cours Emile Zola* | 19h00<br>Christ Humanitaire<br>*La Part Dieu – Villette*<br>***20h00***<br>*Crypte Eglise Saint Pothin – Lyon 6e* | 20h00 – 00h00<br>*Lyon & Grand Lyon*<br>Croix-Rouge |
| MARDI | 19h30 – 21h30<br>Camions du cœur<br>*Métro FLACHET*<br>*Parking des sports*<br>*247 Cours Emile Zola* | 21h00 - 22h30<br>*Perrache – Place Carnot*<br>Ensemble pour un repas<br>20h15 – 21h30<br>*Part Dieu – Parking Villette*<br>Ensemble pour un repas | 20h00 – 22h30<br>*Hôtel de ville → Perrache, Part-Dieu*<br>Sers ta ville<br>20h30 – 03h00<br>*Lyon 3, 5, 6, Villeurbanne*<br>USR<br>20h00 – 00h00<br>Lyon & Grand Lyon<br>Croix-Rouge<br>19h30 – 22h30<br>*Lyon centre, Part Dieu, Croix Rousse, Villeurbanne*<br>La main tendue |
| MERCREDI | 19h30 – 21h30<br>Camions du cœur<br>*Métro FLACHET*<br>*Parking des sports*<br>*247 Cours Emile Zola* | 20h15 – 22h00<br>*Perrache – Place Carnot*<br>ADSL<br>*Jusqu'au 25 Avril* | 19h45 – 21h45<br>*Part-Dieu - Hôtel de Ville → Perrache*<br>ABEJ<br>13h30 – 18h00<br>*Lyon & Villeurbanne*<br>Croix-Rouge |
| JEUDI | 19h30 – 21h30<br>Camions du cœur<br>*Métro FLACHET*<br>*Parking des sports*<br>*247 Cours Emile Zola* | 8h30-9h30<br>ABEJ<br>*85 cours Vitton – M. Charpennes*<br>***A partir de 19h30***<br>La Sopita<br>*La Part-Dieu – Vilette*<br>20h00-22h00<br>Donner des ailes<br>*Carnot / Perrache* | 20h00 – 00h00<br>*Lyon & Grand Lyon*<br>Croix-Rouge<br>19h00 – 20h00<br>*Part-Dieu, Villeurbanne*<br>Juste Un Geste |
| VENDREDI | 19h30 – 21h30<br>Camions du cœur<br>*Métro FLACHET*<br>*Parking des sports*<br>*247 Cours Emile Zola* | 18h00 – 23h00<br>*Perrache – Place Carnot*<br>Les fourmis Lyonnaises<br>*Possibilité de colis pour les familles sur commande – voir sur place* | 20h30 – 03h00<br>*Lyon 1e, 2e, 7e*<br>USR<br>20h00 – 00h00<br>*Lyon & Grand Lyon*<br>Croix-Rouge<br>19h00 – 20h00<br>*La Part-dieu / Villeurbanne*<br>Juste un geste<br>19h30 – 22h30<br>*Lyon centre, Part Dieu, Croix Rousse, Villeurbanne*<br>La main tendue |

*Figure 26 - Un exemple de planning inter-associatif entre avril et juillet 2018*

Comme le montre l'exemple de planning ci-dessus, les différentes activités sont représentées sous forme de pictogramme. Elles sont séparées entre **points fixes** (avec les camions du cœur) et **équipes mobiles**. Les équipes mobiles sont soit représentées par un pictogramme de camion, soit par un bénévole à pied, ce qui représente les maraudes véhiculées et les maraudes à pied.

Après avoir réalisé une observation participante des 15 associations présentes dans le tableau ci-dessous, je présente les résultats qui viennent répondre à notre problématique initiale.

| | Nom de l'association | Structure | Mission / actions |
|---|---|---|---|
| 1 | **Entourage** | Association nationale | Application et organisation de rencontres entre riverains et personnes à la rue (jeux) |
| 2 | **Agir et Donner Sans Limites** (**ADSL**) | Association lyonnaise | Distributions |
| 3 | **Les Fourmis Lyonnaises** | Association lyonnaise | Distributions |
| 4 | **Urgence Sociale de Rue (USR)** | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 5 | **Juste un Geste** | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 6 | **Ensemble Pour un Repas** | Association lyonnaise | Distributions |
| 7 | **Les Camions du Cœur** | Association nationale | Distributions |
| 8 | **Vestibus** | Association lyonnaise | Maraudes véhiculées |
| 9 | **Raconte Nous la Rue** | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 10 | **La Main Tendue** | Association lyonnaise | Maraudes à pied |
| 11 | **Si Moi j'ai Froid** | Association lyonnaise | Distributions |
| 12 | **Secours Catholique** (Young Caritas) | Association internationale | Maraudes à pied |
| 13 | **Le Pélican Solidaire** | Association nationale | Maraudes à pied |
| 14 | **La Croix-Rouge** | Association internationale | Maraudes véhiculées |
| 15 | **Lyon Centre** | Association lyonnaise | Distributions |

*Figure 27 - Tableau des associations observées dans l'espace public*

J'avance que ces trois manières de s'organiser sont des **stratégies**, que je qualifie de **spatiales**. Je présente dans les parties qui suivent les particularités des stratégies spatiales de chacune, puis je montre qu'elles impliquent des temporalités et émotions propres à leur activité. Enfin, j'expose la violence de l'espace public et ses conséquences pour les associations : l'obligation de mettre en place des pratiques de contrôle.

### 7.1.1. Les trois différentes stratégies spatiales et leurs temporalités : distributions, maraudes en véhicule et maraude à pied

#### *7.1.1.1. Les distributions*

A partir des six associations que j'ai pu observer lors de sept observations participantes, et des entretiens complémentaires que j'ai menés, je dresse une description des particularités des distributions. Je vise à montrer ce qui les distingue par rapport aux autres stratégies spatiales, les maraudes à pied et à véhicule.

La grande particularité de la distribution par rapport à la maraude est qu'elle produit une action de solidarité à un endroit fixe. Pour l'association, la logique est donc de faire venir les bénéficiaires à un endroit particulier – une place, devant la gare, un marché couvert – et non d'aller à leur rencontre. Cela peut sembler anecdotique ; or, cette logique différente a de nombreuses conséquences. Cette particularité implique un public différent (qui est capable de se déplacer), des ressources et une logistique différentes pour les associations, mais également un environnement différent avec un risque de débordements accru. En conséquence, la philosophie de la distribution diffère de la maraude, en cela qu'elle nécessite un contrôle des bénévoles sur le lieu de la distribution. **L'espace produit par la distribution crée une solidarité particulière ; l'objet de cette partie est de la décrire.**

Les associations utilisent des matérialités, qui vont alors conditionner l'activité de la distribution : chaises, tables, barrières. Elles marquent alors l'espace de la distribution, en délimitant une séparation claire entre les bénéficiaires qui feront la queue et les bénévoles qui feront le service. Les distributions sont, de manière générale et sans vouloir les stéréotyper, plus distributives et donc plus tournées vers une dimension matérielle de l'action sociale. Ainsi, de manière générale, en comparaison avec la maraude, les distributions sont moins tournées vers la rencontre et la discussion avec les personnes précaires. Cela est bien sûr une généralité ; il existe une diversité des distributions entre les 6 associations étudiées. Par exemple, les camions du cœur ont développé des espaces pour que les personnes puissent s'assoir, et des stands espacés pour éviter des files très longues. Il y a des jeux avec les enfants et des cours de français proposés. Cela modifie donc l'espace distributif de la distribution. Ces différentes manières d'organiser les matérialités et de contrôler les débordements, qui sont de manière générale plus nombreux que lors des maraudes, constituent une particularité des distributions qui lui confère une grande hétérogénéité des espaces et solidarités produites.

| Association | Lyon centre | Si moi j'ai froid | Camions du cœur | Ensemble pour un repas | Les fourmis lyonnaises | Agir et Donner Sans Limitess (ADSL) |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Lieu de la distribution** | Place Carnot | Derrière la Part Dieu (bâtiment Terra Mundi) | Parking de la Maison des Sports Marcel de Barros, Villeurbanne | Derrière la Part Dieu, devant la gare, sortie porte des Alpes | Place Carnot | Place Carnot (1ère observation)<br>Marché des Etats-Unis (2ème observation) |
| **Matériel** | Tables de camping très sommaires (2 à 3). Pas de chaises, ni de barrières | Beaucoup de tables et de barrières<br>Mais pas de chaises | Endroit couvert, avec beaucoup de matériel. Tables et bancs pour les bénéficiaires, jeux pour enfants, espace pour cours de français, plusieurs stands de repas, en forme rectangulaire | Tables et barrières. Marmite et barquettes. Matériel simple, mais qui a beaucoup évolué | Tables et barrières : la file de distribution est longue | Matériel très fourni (place Carnot) : tonnelles, tables, chaises, barrières, spot de lumières ; côté très professionnel et développé. Ils ont mis le paquet !<br>Matos un peu plus simple sur la 2ème place car couverte et éclairée |
| **Produits distribuées** | Repas froids, style quiches ou salades, boisson, qqs choses en plus (hygiène) | Repas chaud, nourriture du Maghreb : pain maison, une chorba, briques, crêpes… Repas de fête (gâteau). Et au début, pour l'iftar: lait et dattes | Repas chaud, boissons chaudes, vêtements aussi à la fin, cours de français (activités) | Marmite repas chaud. Un problème intervient avec les barquettes : les bénéficiaires veulent des couvercles | Repas chaud et beaucoup de nourriture, de quoi faire un plein pour la semaine (légumes, conserves), vêtements | Repas chaud et boissons, gâteaux. |
| **Nombre de bénéficiaires environ** | Une trentaine | Entre 50 et 100 | Entre 50 et 100 | Entre 50 et 100 | Plus de 200 | Entre 50 et 100 |

*Figure 28 - Tableau des 6 associations qui font des distributions : lieux, matériels, choses distribuées et nombre de bénéficiaires*

*7.1.1.2. La temporalité des distributions*

Les distributions commencent à partir d'une certaine heure le soir, généralement vers 19h ou 20h, et se terminent vers 22h ou 23h. C'est donc une action éphémère où, le temps de l'action, la distribution provoque un véritablement changement dans l'espace public et où des centaines de personnes peuvent affluer pour faire la queue. Je remarque qu'il y a un « avant » et « après » la distribution, qui constituent les coulisses de l'action : les bénévoles déchargent le matériel du camion, l'installent sur la place, mettent en place la nourriture et remplissent les gobelets en plastique de coca ou autres boissons sucrées. Certains mettent des vestes de couleur, des uniformes pour se distinguer du reste de la foule ; d'autres des gants pour respecter des règles d'hygiène. Certains bénévoles se mettent en cercle pour prendre un temps de prière.

A la fin de la distribution, les bénévoles rangent le lieu, le matériel, et l'on sent qu'une fois le matériel et leurs vestes rangées, ils sont à nouveau dans les coulisses de la scène ; ils sont entre eux, bénévoles. Il arrive qu'on fête un anniversaire, ou la rupture du jeûne en période de Ramadan. Les bénévoles, par leurs postures corporelles qui tournent le dos au public, témoignent qu'ils sont dans un autre espace qui n'est plus celui de la distribution.

*7.1.1.3. Les maraudes en véhicule*

Tout comme les distributions, les maraudes en camion ont des particularités qui leur confèrent toute leur originalité. Contrairement à la distribution qui draine ou attire les bénéficiaires, les maraudes – à pied ou en véhicule – s'incarnent par un mouvement « d'aller vers » des personnes marginalisées. Ce mouvement qui caractérise la maraude produit l'ouverture et la rencontre vers l'autre.

Je présente ici les résultats que j'ai obtenus à partir de mes observations, qui ont été réalisées à partir des 3 seules associations bénévoles de Lyon qui réalisent des maraudes en véhicule : la **Croix-Rouge**, le **Vestibus** qui accompagne la **Croix-Rouge** deux fois par semaine et qui est spécialisée en distribution de vêtements ; et enfin, **Urgence Sociale de Rue** (**USR**). La dernière association qui réalise des maraudes véhiculées est le **Samu Social**, mais il s'agit d'une association de professionnels (Alynéa), financée par les services publics. Je n'ai malheureusement pas pu tourner avec le **Samu** à mon très grand regret, pour des questions d'assurance. La responsable du **Samu** de Lyon n'acceptait pas que je sois couverte par ma protection civile, il fallait que je sois couverte par l'université (ce qui n'était pas le cas).

De manière générale, les associations qui mènent des maraudes véhiculées ont des ressources suffisantes pour disposer d'un local et d'un camion, et les finances nécessaires pour payer l'essence. Ce sont des associations plus « institutionnelles » comme la **Croix-Rouge**. Leur spécificité principale est qu'elles sont les seuls partenaires du 115 : c'est-à-dire que lorsque qu'un bénéficiaire appelle le 115 pour avoir une place d'hébergement, il peut également demander à manger, ou une couverture. Le 115 relaiera donc le positionnement de la personne à l'équipe mobile du soir, soit à l'**USR**, qui tourne deux fois par semaine ; soit à la **Croix-Rouge**, qui tourne tous les soirs de la semaine.

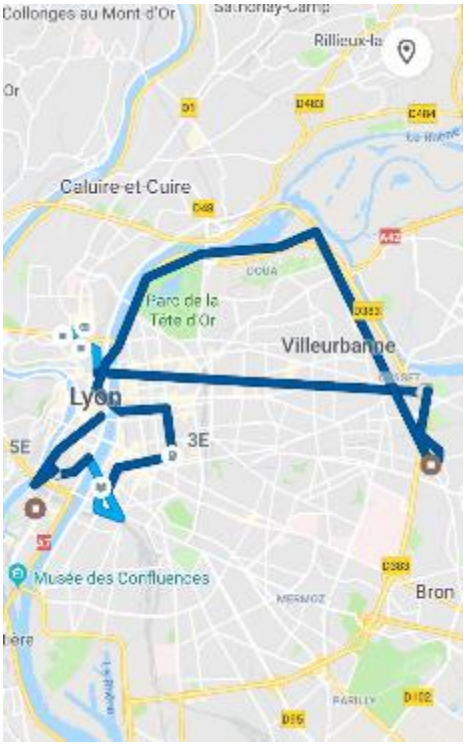
Le fait de produire des maraudes véhiculées a donc de nombreuses implications pour ces associations. D'une part, elles pourront toucher un public différent des distributions ou des maraudes à pied : un public encore plus marginalisé, à la périphérie de la ville. Elles sillonnent donc la ville de 20 heures à 2 heures du matin pour apporter une aide d'urgence aux personnes sans domicile et en situation d'extrême précarité. Il y a par exemple, une famille de migrants rwandais avec deux enfants en bas âge qui venaient d'arriver à Lyon et qui avaient fait un signalement au 115. Il arrive donc aux bénévoles d'être exposés à des situations particulièrement lourdes à gérer émotionnellement, davantage que les distributions ou maraudes à pied. Léa, la responsable de la maraude de l'association **USR**, nous témoigne des difficultés rencontrées lors du débriefing :

« C'est vrai qu'en 6 ans j'ai jamais vu si peu de personnes… Et je suis plutôt d'accord que la maraude était facile et agréable. J'ai déjà eu bien pire…Une fois j'ai dû porter une femme battue qui était dans la rue… Elle avait plein de bleus partout…c'était très difficile de la voir comme ça, et puis il y a 15 jours, une équipe a vu une femme avec un bébé à la rue… Ils étaient sous le choc… »

Puis Liliane, une bénévole cinquantenaire, nous partage son ressenti. « Moi ça allait, mais je m'inquiète parce qu'on a pas vu Josette…ça fait depuis plus d'un mois, voire 2 mois qu'on l'a pas vue. J'ai demandé à quelqu'un qui nous a dit qu'elle était morte... Parce que c'est possible que quelque chose lui soit arrivé ...

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

D’autre part, grâce au camion, les bénévoles peuvent créer des pratiques de frontières et de mouvement, ce qui leur permet de produire des espaces de solidarité. Je développe ce point en partie 1.2.3.




Un exemple de circuit réalisé avec l’association **USR**, pour la maraude du 17 juillet 2019.

C’est un circuit long, avec au total, une quinzaine étapes.

Mon téléphone qui a enregistré mes mouvements grâce à Google maps, m’aide à ne pas oublier une étape réalisée lors du circuit.

*Figure 29 - Circuit de la maraude du 17 juillet 2019*

### *7.1.1.4. La temporalité des maraudes véhiculées*

Tout comme pour les distributions, les maraudes véhiculées ont leur propre temporalité. Il y a également une période de préparation en amont, et une période après, qui sont souvent effectuées au local de l’association. Les moments d’avant et d’après sont primordiaux, et souvent plus longs que pour les autres stratégies spatiales.

Avant la maraude, les bénévoles remplissent le camion et dînent ensemble. Il s’agit pour les bénévoles de prendre un temps pour charger le camion, remplir les glacières de choses à manger, remplir les réchauds d’eau chaude, de kit hygiène, d’habits. Nous prenons également

un temps pour diner tous ensemble. Le passage ci-dessous illustre la préparation d'une maraude faite avec l'**USR** :

*Préparation de la maraude*

J'arrive à 19h en même temps que Fabien et Adèle au local qui se situe à Villeurbanne. Le local est plutôt grand : une partie est réservée au stockage de nourriture, une autre aux vêtements, chaussures. Au fond, il y a une salle de réunion. Tout est joyeusement désordonné ; le coin est un accueillant bric-à-brac

On commence alors à remplir le grand camion bleu, garé à l'entrée du local, avec les glacières remplies des vivres du frigo. Les frigos étaient très pleins parce que, vendredi dernier, deux bénévoles s'étaient rendues à la banque alimentaire pour récupérer les invendus. Adèle m'explique pendant qu'on remplit les glacières que l'**USR** a un partenariat avec la banque alimentaire. L'association paie très peu (« quelques centimes ») pour avoir des invendus. Deux bénévoles s'y rendent tous les 15 jours, le vendredi généralement, pour faire le plein pour les 4 maraudes qui suivent. On fait alors bien attention de ne prendre que les produits qui se périment bientôt, et de laisser dans les frigos ceux qui serviront pour les maraudes de la semaine suivante.

« C'est pas une très bonne chose qu'ils aient pris beaucoup de yaourts par contre » me dit Adèle.

« Pourquoi ? » lui demandais-je, pensant que c'était plutôt bon

« Parce que généralement les personnes ne peuvent pas les manger… Elles n'ont pas de cuillères » C'est bête, mais il fallait y penser.

Puis, pendant que les autres remplissent le camion, je fais chauffer de l'eau pour les grands thermos, qui serviront à faire des boissons chaudes. On remplit le camion de bouteilles d'eau : de l'eau pétillante et de l'eau aromatisée pétillante. Cette fois-ci, plus d'eau plate.

Puis Élise me ramène au camion pour me montrer l'intérieur. Celui-ci est très bien organisé : il a des boîtes en plastique transparent sur les côtés, où sont rangés par compartiments produits hygiéniques, dentifrice, brosse à dents, serviettes et tampons, gel douche et

shampooing, gâteaux… Puis derrière, sur la banquette arrière, des couvertures et un carton de vêtements et chaussures.

Après avoir chargé les glacières pleines de taboulés et yaourts dans le camion, on va dans la salle de réunion dîner. Adèle et Fabien prennent des invendus du frigo, tandis que je ne prends rien : j'avais déjà mangé avant de venir. Je prends juste un yaourt bio à la myrtille (invendu d'un magasin bio !) et on s'enfile à trois un saucisson sec en entier.

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Après la maraude, les bénévoles rangent et nettoient le camion et prennent un temps de débriefing. Ce qui est intéressant, c'est que ces deux étapes clés, qui sont tout aussi importantes que la maraude elle-même, se produisent dans le local de l'association.

*7.1.1.5. Les maraudes à pied*

L'activité de maraude à pied se fait par petits groupes de personnes : de deux volontaires minimum, pour des raisons de sécurité, jusqu'à quatre ou cinq mais pas plus pour éviter d'intimider les personnes sans-abri. Contrairement aux distributions où l'accent est mis sur la dimension plus matérielle de l'action de solidarité, c'est le lien avec la personne sans-abri qui est privilégié lors des maraudes à pied. Le café ou le sandwich distribué est souvent un prétexte pour produire la relation et engager la conversation. Certaines associations privilégient même le lien social au point d'éviter de distribuer quoi que ce soit pour ne pas déséquilibrer la relation avec le sans-abri.

Contrairement aux distributions ouvertes à tous, la maraude se fait à l'initiative de bénévoles qui choisissent leur itinéraire et rencontrent des bénéficiaires, qu'ils connaissent déjà la plupart du temps. C'est un moyen d'atteindre un public plus isolé et de maintenir un lien social. Ainsi, je fais l'hypothèse que le choix de la maraude est un moyen pour les associations de sélectionner les bénéficiaires qu'ils veulent aider, et donc d'éviter des situations de violence qu'ils ne pourraient pas contrôler. La mobilité leur permet ainsi de créer d'autres espaces de solidarité, où ils pourront créer, par leurs pratiques corporelles, des micro-espaces pour rencontrer les sans-abri dans l'espace public.

*7.1.1.6. La temporalité des maraudes à pied*

La maraude commence par un temps de débriefing où tous les bénévoles se tiennent debout en cercle. Nous sommes parfois nombreux, comme c'est le cas avec **La Main Tendue**, où il y a une vingtaine de bénévoles qui sont présents. Se mettre en cercle permet de rappeler les règles, de faire les groupes, qui doivent être le plus mixtes, avec au moins un homme par groupe.

C'est également le moment où le responsable des bénévoles rappelle les règles de maraudes (être au moins deux, s'assoir et se mettre au niveau de la personne à la rue pour lui parler) et de faire les groupes par secteur en se répartissant à manger.

> On se met alors tous en cercle, et on fait un tour des prénoms et on explique un peu notre rôle (nouveau, responsabilité dans l'asso, etc…) On l'avait fait à la dernière maraude et je trouve ça très bien pour se connaître et créer une cohésion. Personne ne donne les règles de maraude (contrairement à **Juste un Geste**), mais par contre la secrétaire rappelle qu'il faut venir aux maraudes que quand on s'est inscrit sur le doodle, « pour ne pas être trop nombreux pour les bénéficiaires ». Effectivement, quand on arrive à 5 devant quelqu'un, c'est difficile d'établir un dialogue dans la confiance.
>
> Comme on est en période de Ramadan, et que j'ai l'impression qu'à peu près 80% des bénévoles font le ramadan, l'association propose de faire la rupture du jeûne et le débriefing à la fin de la maraude. Certains ne pourront pas rester, des personnes les attendent chez eux.
>
> **La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

La fin de la maraude peut se passer au même endroit que le début, comme c'est le cas pour **La Main Tendue**, ou dans un bar, comme c'est le cas pour l'association **Raconte Nous la Rue**. C'est un moment très convivial, qui sert également d'exutoire pour les bénévoles, qui peuvent être choqués par la précarité rencontrée.

**Pour conclure cette partie**, j'ai présenté les trois stratégies spatiales dans l'espace public. Les activités présentent toutes les trois des temporalités similaires : elles sont clairement marquées par une activité antérieure, de préparation, et une activité postérieure qui consiste à ranger et débriefer. Cela peut paraitre logique pour des activités qui sont temporaires et qui ont lieu dans

l'espace public, mais ces moments qui se passent en « coulisse » pour les bénévoles sont aussi importants que l'activité en elle-même. Sans les moments de débriefing qui ont lieu après une maraude, l'association ne serait pas en mesure de « décharger » les bénévoles par une activité particulièrement difficile physiquement et émotionnellement. Ce sont des moments d'exutoires, nécessaires aux bénévoles pour qu'ils puissent poursuivre leur activité et donc obligatoire pour pérenniser l'activité de l'association.

En ce qui concerne les stratégies spatiales, celles-ci diffèrent, mais ce qu'il faut retenir c'est que l'une a lieu dans un lieu fixe de l'espace public (la distribution), tandis que les autres sont mobiles (les maraudes). Cela implique donc que la première « attire » les personnes précaires, tandis que les secondes « vont vers elles » ; c'est un mouvement d'aller vers. Les deux logiques impliquent deux manières très différentes de produire des solidarités. Les distributions seront confrontées à un public capable de se déplacer, pas forcément à la rue, et pourra faire face à des mouvements de foule importants qu'il faudra alors contrôler. Les maraudes pourront en revanche établir un lien plus individualisé et donc propice à l'échange avec la personne précaire. Elles seront en mesure de choisir en quelque sorte les personnes à la rue, qui pour la plupart ne sont pas en mesure d'aller aux distributions.

### 7.1.2. Les violences dans l'espace public

Il s'agit de montrer dans cette partie que l'activité des associations est une activité à risque. Celle-ci est présente dans l'espace public, un espace potentiellement dangereux parce que l'espace public est ouvert et difficilement contrôlable. Comme toute activité présente dans l'espace public, comme les festivals, événements culturels ou manifestations, l'organisation peut affronter des débordements. C'est le cas pour ces associations, qui en plus, offrent des produits et services gratuits à des personnes en situation de précarité. Des mouvements de foule peuvent alors vite arriver ; tout comme des débordements, abus, voire mêmes violences entre bénéficiaires et contre des bénévoles.

En ce qui concerne les distributions, j'ai pu assister lors de mes observations à des bousculades, des personnes qui essaient de doubler dans la file de distribution ou d'autres qui cherchent à être resservis sans refaire la queue. Mais il arrive qu'il y ait parfois des bagarres, comme me l'a raconté Leïla, de l'association **Si moi j'ai froid**. La situation peut vite dégénérer :

*« Ah oui on a dû arrêter* (la distribution), *parce que ça partait trop loin, on a dû appeler la police. Sauf que les gens se battent, nous ça nous était jamais arrivé. Il y a eu des échauffourées. (..) Parce qu'il y a du racisme, des bousculades, parce que tout le monde a envie de passer, de manger. Et en général, les gars de la sécurité arrivent à temporiser les choses. Mais il y a eu une fois où c'est allé trop loin et il y a eu une vraie bagarre qui a éclaté. On n'a jamais été confronté à ça. C'était la première fois, on a appelé la police, etc. Et du coup, on a mis en place un règlement intérieur parce que les bénévoles ont voulu faire les Zorro. Donc, t'en avais un (bénéficiaire, NDLA) qui est allé chercher, nous on savait pas, une matraque, l'autre un couteau et en plus ils vivent dehors, dans la rue, donc ils ont ça pour se protéger. Ils ont peut-être des armes, des outils, un peu… pour se défendre. Et oui parce qu'il y en a qui a sorti son couteau. Il a voulu calmer le bénéficiaire. Donc, on a eu peur aussi pour nos bénévoles parce que nous, on leur disait regroupez-vous, regroupez-vous (..) Donc On a essayé de recadrer les choses. (…) A partir du moment où on appelle les services de police, nous, on se décharge de ça, on plie bagage et se confine, il y a pas de confinement parce que c'est un* ***espace public****, mais on n'intervient pas. Moi, je n'ai pas envie d'avoir sur ma conscience, un bénévole qui a été planté… qui reçoit un coup de couteau parce que il a voulu, il a fait du bénévolat. Tu vois ce que je veux dire ? C'est ma hantise… »* **Leïla, Si moi j'ai froid**

Il s'agit alors pour ces associations de mettre en place, d'une part, du matériel et des bénévoles dédiés à la sécurité qui puissent cadrer l'action[12] ; d'autre part, d'instaurer une relation éducative[13] qui incite les bénéficiaires à se réguler eux-mêmes. A la fin d'une distribution, Farid relate qu'il a fallu du temps pour arriver à être respecté, et qu'au tout début de l'association, c'était la loi du plus fort et l'anarchie qui régnait :

| |
|---|
| Farid : vous savez, moi je vais vous expliquer, quand on a commencé l'action en 2005, c'était la loi du plus fort, on posait la table, tout le monde venait c'était l'anarchie. Tu crois qu'ils faisaient la queue ? Vous croyiez qu'ils étaient disciplinés ? Qu'ils se respectaient ? (…) Vous croyez que c'était les femmes d'un côté les hommes de l'autre ? C'était le plus fort… |

[12] Je développe cette partie dans la partie suivante de ce chapitre

[13] Je développe cette partie dans le chapitre 6 qui porte sur la solidarité

Et on avait une table en bois, c'était même pas une table en bois c'était un contre-plaqué, avec des tréteaux et une planche, tu te rappelles Baba, on avait des marmites ?

Dame bénévole : Ouais

Farid : Les gens ils arrivaient, et ben petit à petit, avec le temps, on leur a demandé de faire la queue, à des grands gaillards, des grands costaux, moi tout petit, tout frêle devant eux, et ben ils l'ont fait, et aujourd'hui ils le font, avant même qu'on arrive.

**Ensemble Pour un Repas, distribution, 17 Juillet 2018**

En ce qui concerne les maraudes, les violences sont moins fréquentes. Les bénévoles vont rencontrer quelques sans-abri et non des foules de plusieurs centaines de personnes. Cela peut être toutefois différent lorsque les maraudeurs vont dans des squats, où les habitants du squat seront en surnombre par rapport aux bénévoles. Ce fut le cas lors d'une maraude avec la **Croix-Rouge**, où nous arrivâmes dans un squat d'une cinquantaine de personnes, à quatre bénévoles. En temps normal, les bénévoles sont tenus pour des raisons de sécurité de ne pas sortir du camion et de repartir, ce que nous n'avions pas fait. Heureusement, tout s'est bien passé. A la fin de la maraude avec la **Croix-Rouge**, au moment du débriefing, Dominique qui est bénévole depuis plusieurs années et également formatrice de bénévoles, nous relate son ressenti :

« Et moi il y a quelque chose ce soir qui m'a fait un petit peu peur, je vous avoue franchement, (…) On était quatre et on a plus la force ni la technicité ni le professionnalisme pour faire ce genre d'action, d'accord ? C'est pour ça que quand j'ai compté les voitures, j'ai eu peur, ce que j'ai regretté plus tard, parce que ça s'est hyper bien passé mais j'ai pas pu m'empêcher de me le dire, parce qu'on est formatés sur la sécurité des bénévoles, ça passe avant tout, parce que la **Croix-Rouge** estime beaucoup ses bénévoles »

**Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

Ce fut également le cas lors d'une maraude à pied que j'ai faite avec **La Main Tendue**. Nous étions passés sous un tunnel, avec deux campements, pour distribuer de la nourriture et des

vêtements. Nous étions en sous-nombre par rapport aux personnes du squat et étant dans une impasse, nous ne nous sentions pas vraiment en sécurité.

D'autres situations autrement violentes peuvent se produire, sans pour autant mettre directement en danger les bénévoles. Par exemple, lorsque de sans-abri toxicomanes se piquent à l'héroïne, les bénévoles sont exposés à une forme de violence que la personne sans-abri s'inflige elle-même. Cela sont des événements difficiles à supporter pour les bénévoles.

Le but de cette partie était de montrer qu'à tout moment, des débordements ou des violences peuvent se produire lors de ces activités d'action sociale. Les bénévoles sont exposés à des risques. Cela implique donc qu'ils sont conscients de ces potentiels dangers et explique leur comportement et leurs pratiques de contrôle qu'ils mettent en place, par les barrières, ou les gestes de sécurité. Je détaille et analyse ces pratiques dans la partie suivante.

**Conclusion de la partie 7.1.**

Nous avons vu dans cette première partie qu'il existait trois grandes *stratégies spatiales* pour organiser des activités de solidarité envers les personnes sans-abri dans l'espace public : les distributions, maraudes à véhicule et maraude à pied. Ces stratégies spatiales sont décomposées en pratiques spatiales. Si chaque stratégie spatiale a ses particularités, elles possèdent chacune une temporalité en trois temps : avant, pendant et après l'activité. Enfin, nous avons souligné que ces activités sont à risque et que les bénévoles peuvent être exposés à des situations difficiles et de violence.

## 7.2. Les pratiques de création de frontières pour contrôler l'espace par les matérialités et les mouvements

Je présente maintenant dans cette seconde partie de ce chapitre les *pratiques spatiales* mises en œuvre pour chaque stratégie spatiale. Les pratiques spatiales de création de frontières permettent aux associations de contrôler l'espace : les mouvements et les pratiques matérielles **(7.2.1).** Je commence par présenter les différentes matérialités, mouvements et créations de frontières lors des distributions **(7.2.2),** puis j'expose le mouvement général des maraudes véhiculées, ainsi que les créations de frontières et les différents espaces créés par la matérialité du camion **(7.2.3)**. Je termine en présentant les mouvements, et pratiques spatiales des maraudeurs à pied **(7.2.4).**

### 7.2.1. Penser les pratiques grâce à différents cadres d'analyse

Dans leur revue de littérature faite à partir de 121 articles portant sur l'espace et les organisations, Weintfurtner et Seidl (2018) établissent une définition de l'espace à partir de trois concepts clefs : frontière, distance et mouvement. L'espace se défini par une frontière ; il est défini comme distance entre deux points ; ou encore, il est mouvement entre des points ou des frontières. Ces concepts, seuls ou combinés, constituent le fondement d'une définition empirique de l'espace à partir des travaux des dix dernières années.

J'ai donc utilisé ce cadre conceptuel pour détailler les pratiques spatiales des bénévoles et bénéficiaires lors de mes observations. Pour chacune des trois stratégies spatiales, je décompose les pratiques observées selon les trois concepts clefs de l'espace et selon qu'elles sont produites par les bénéficiaires et bénévoles. Le tableau ci-dessous met en évidence les particularités de chaque stratégie en matière de production de pratiques de mouvement, frontière et distance.

| | **Distributions** | | **Maraudes véhiculées** | | **Maraudes à pied** | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Bénévoles | Bénéficiaires | Bénévoles | Bénéficiaires | Bénévoles | Bénéficiaires |
| **Mouvement** | Moyen | Fort | Moyen | Faible | Fort | - |
| **Frontière** | Fort | Moyen | Fort | - | Faible | Moyen |
| **Distance** | Faible | Fort | Fort | - | Fort | - |

*Figure 30 - Tableau des intensités des pratiques de mouvements, frontières et distances des trois stratégies spatiales, pour bénévoles et bénéficiaires*

**Lors des distributions**, les bénévoles mettent en place le matériel qu'ils rangent ensuite ; ils restent pour la plupart statiques lors de la distribution, notamment ceux qui servent à manger derrière des tables. Leur mouvement est donc assez faible lors de la distribution, mais plus important en amont et après : il est donc à intensité moyenne. Les bénéficiaires quant à eux sont en mouvement dans la file de distribution, puis repartent, et souvent reviennent dans la file. Ils ont donc une pratique de mouvement importante. Les frontières sont produites par de nombreuses matérialités et par le corps des bénévoles : elles sont donc fortes pour les bénévoles. Comme les bénéficiaires sont en général bien dirigés, mais qu'ils peuvent néanmoins faire des débordements à tout moment, ils ont des pratiques de frontière à intensité moyenne. La distance par les bénévoles lors des distributions est faible par rapport aux maraudes. Pour les

bénéficiaires, qui doivent se déplacer sur le lieu de la distribution contrairement aux maraudes, la distance est donc forte.

**Lors des maraudes véhiculées**, les bénévoles se déplacent sur de longues distances grâce au camion, mais restent peu mobiles dans le camion. Ils le sont davantage quand ils en sortent et qu'ils vont à la rencontre des bénéficiaires. Leur pratique de mouvement est donc moyenne. Les bénéficiaires quant à eux, restent généralement sur leur lieu de couche, sauf quand ils vont à un lieu de rendez-vous donné par téléphone (pour les appels du 115 par exemple). Leur pratique de mobilité est donc faible. Les pratiques de frontières des bénévoles sont fortes grâce à la matérialité du camion qui leur permet de créer différents espaces. Quant aux bénéficiaires, leur pratique de frontières est quasiment nulle. La distance des maraudes véhiculées est donc très grande pour les bénévoles qui se déplacent en camion, mais nulle pour les bénéficiaires.

**Lors des maraudes à pied**, le mouvement des bénévoles est très fort, puisqu'ils ne se déplacent qu'au moyen de leurs corps. Les bénéficiaires quant à eux, restent dans la très grande majorité des cas sur leur lieu de couche. La pratique de frontière reste faible pour les bénévoles en comparaison avec les distributions et les maraudes en véhicule. Les bénéficiaires produisent également des frontières avec leur lieu de couche qui marque leur lieu d'habitat. Pour les bénévoles, la distance est donc importante, même si elle reste inférieure aux maraudes en véhicule, et pour les bénéficiaires, quasi nulle, puisqu'ils restent généralement assis.

Si je décris très vite dans cette partie les pratiques de mouvement, frontière et distance pour chaque stratégie spatiale, je détaille davantage dans la partie suivante les différentes pratiques de frontières qui sont un point central des activités des associations. En plus du cadre de Weintfurtner et Seidl (2018), je propose d'offrir un autre angle de lecture des pratiques, peu présent dans la littérature : celui de la matérialité et du corps. Penser les pratiques comme matérielles et corporelles permet de comprendre plus finement la création de mouvement et de frontières. Je présente donc dans la partie suivante les matérialités des distributions, les mouvements produits lors des distributions, ainsi que les créations de frontières (**2.1**). Puis je présente les mouvements lors des maraudes en véhicule, la matérialité du camion, les créations de frontières possibles grâce au camion (**2.2**). Enfin, je montre les matérialités de la maraude à pied, les mouvements, et les créations de frontières (**2.3)**

### 7.2.2. Matérialités, mouvements et créations de frontières lors des distributions

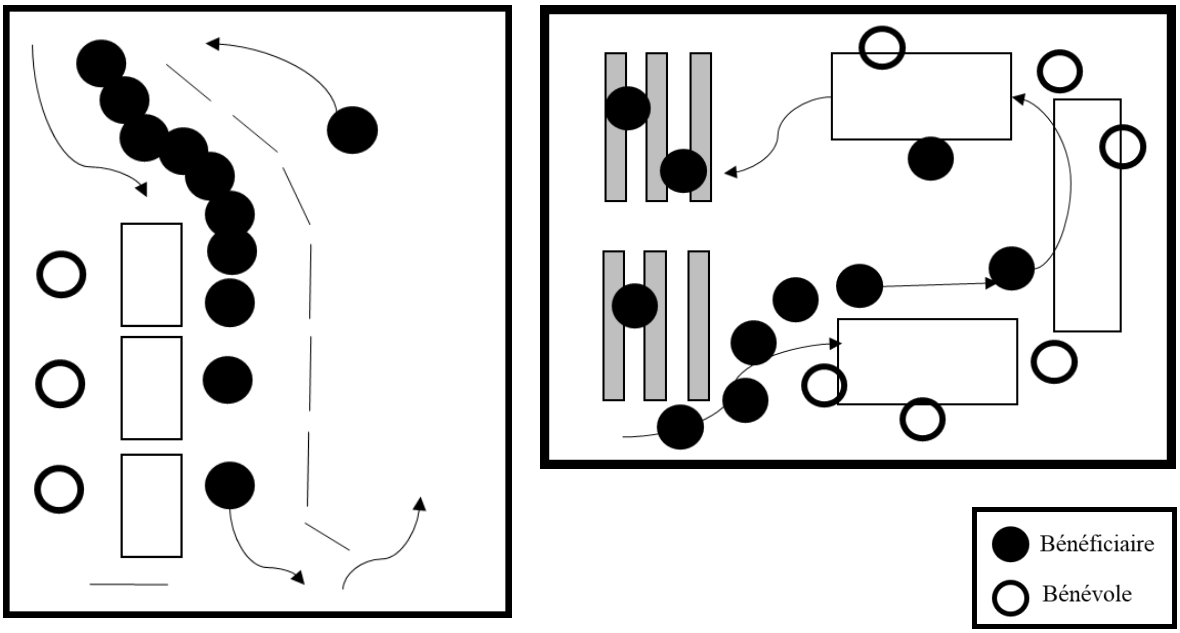
Les matérialités sont importantes parce qu'elles permettent plusieurs choses. **Premièrement,** l'agencement des matérialités permet de produire des espaces et des atmosphères différentes. **Deuxièmement,** les matérialités sont dépendantes des mouvements, puisqu'il s'agit pour les bénévoles de les mettre en place, mais elles déterminent en retour le mouvement des bénévoles et des bénéficiaires. Elles produisent donc du mouvement. **Troisièmement**, les matérialités produisent des frontières, qui permettent, selon la frontière, de créer différents espaces (voir la partie 1.2.3).

#### *7.2.2.1. L'agencement des matérialités et leurs effets*

Les matérialités (Mitev & de Vaujany, 2013 ; Ashcraft et al., 2009) des distributions sont importantes et diversifiées selon les associations, comme l'a montré la Figure 13. Certaines associations, comme les **Camions du Cœur** ou l'**ADSL**, ont énormément investi et en possèdent beaucoup : tables, chaises, bancs, barrières, tonnelles, spots de lumières, etc. D'autres, comme **Lyon Centre**, mettent beaucoup moins l'accent dessus : l'association ne dispose que de trois modestes tables de camping.

J'ai observé que les associations avaient une diversité de matériel utilisé pour mettre en place des distributions. Certaines ont un matériel très sommaire, comme **Lyon Centre** qui n'a que quelques tables de camping et qui sert un repas froid, composé de quiches et de salades. D'autres, comme les camions du cœur ou l'**ADSL**, ont un matériel plus développé, avec des tables, des fontaines, des bancs et des tables pour que les personnes puissent s'assoir et manger, des tonnelles en cas de pluie, des barrières, des spots pour éclairer. Les matérialités mises en place par les associations dépendent de leurs ressources mais également de leur volonté (ou objectif) d'action sociale qu'elles veulent atteindre. Ainsi, certaines essaient juste d'installer une file de distribution où elles pourront distribuer beaucoup de nourriture (comme pour **Les Fourmis Lyonnaises**) ; d'autres essaient de recréer des espaces de convivialité, comme des « restaurants éphémères » (**ADSL**).

Par exemple, une distribution peut prendre forme comme une simple file ou au contraire comme un lieu de convivialité avec un repas servi à table, des jeux pour les enfants et des cours de français proposés.




*Exemple de file de distribution* *Exemple d'espace de repas*

*Figure 31 - Illustration de deux plans de distribution*

L'agencement des matérialités permet de produire des atmosphères et des espaces différents. Par exemple, sur la place Carnot, le mercredi soir, l'association **ADSL** distribue des repas gratuits et transforme pour cela le lieu en « restaurant éphémère » où les hommes font la queue pour être servis tandis que les femmes, les enfants et les personnes handicapées sont servis à table, sous une tonnelle. Le vendredi soir, sur la même place, l'association **Les Fourmis Lyonnaises** distribue également des repas gratuits, mais cette fois-ci, le matériel utilisé est beaucoup plus rudimentaire : quelques tables, alignées en rangées, qui constituent la chaîne de distribution alimentaire. L'association se concentre principalement sur la nourriture car pour elle, le premier besoin des personnes vivant dans la rue « est d'avoir assez à manger ». En revanche, pour l'**ADSL**, l'accent est mis sur le confort : « nous prenons soin d'eux, comme dans un restaurant ». **Ce sont deux visions différentes des besoins des bénéficiaires qui s'incarnent différemment dans l'espace et dans les matérialités mises en œuvre.**

Farouk après, en discutant avec lui, m'explique que le but c'était de faire un **« restaurant éphémère »** pour que les gens se sentent bien au maximum et qu'ils n'aient rien à faire… Ils n'ont qu'à s'asseoir et se faire servir… On essaie vraiment de mettre l'humain au centre et

de le servir… « nous on recherche la qualité… On cherche à donner la meilleure expérience possible aux bénéficiaires… On veut qu'ils soient bien reçus on va tout faire pour qu'ils se sentent bien »

**Agir et Donner Sans Limite, distribution, 18 Octobre 2018**




*Figure 32 - Photo de l'association ADSL qui chercher à recréer un « restaurant éphémère »*



*Figure 33 - Photo de l'association Les Fourmis Lyonnaises, qui cherche à distribuer en quantité*

Ce qui est frappant, c'est que pour une même place, selon quelle association est présente, la place sera transformée, au point de créer des atmosphères (Michels et Steyaert, 2017) différentes. Par exemple, comme l'atteste les photos ci-dessus, pour la place Carnot, la place sera agencée différemment selon les matérialités disposées par les associations différentes. On peut souligner que le matériel est en cohérence avec la nourriture distribuée ; le restaurant éphémère nécessitera plus de matériel que la distribution de repas froid. *In fine*, quelle que soit l'association et l'endroit public investi, **les matérialités ont une action ; elles produisent et performent des espaces différents.**

*7.2.2.2. Les mouvements lors des distributions*

Je développe maintenant le deuxième point, les mouvements créés par les matérialités et les corps des bénévoles. Je présente les mouvements des bénévoles, puis celui des bénéficiaires.

*7.2.2.2.1. Les mouvements des bénévoles*

Plusieurs mouvements sont produits lors des distributions. Si l'agencement des matérialités a une forte implication sur le mouvement général de la soirée, les corps des personnes sont les premiers producteurs de mouvements. Les pratiques corporelles sont prépondérantes dans l'organisation de la distribution, puisque ce sont bien les bénévoles, par leurs corps, qui mettent en place le matériel avant la distribution, puis le rangent. C'est le matériel de la distribution qui va servir à la structure de l'action de solidarité. Dans le passage ci-dessous, je présente la mise en place du matériel lors de la distribution du mardi soir, place Carnot, par l'association **ADSL**. Je suis surprise par l'orchestration parfaite des bénévoles :

Puis le camion arrive et vient se garer à quelques mètres de l'entrée du métro. Je m'approche des bénévoles pour me présenter. On m'accueille chaleureusement. Je remarque que le camion-van est décoré avec le logo de l'association : en grand sur la porte de côté est gravé « **ADSL** » **Agir et Donner Sans Limites**. Sur les portes arrières, des numéros de contact, la page Facebook, etc… C'est bien fait, c'est propre.

Les hommes se mettent à décharger le camion de manière très efficace. Ils sortent des ombrelles, des barrières de chantier. Ils ont une organisation quasi militaire : il y a même du papier cellophane autour des parasols.

Avec Farouk on les regarde mettre le matériel sur la place. Je lui dis que je suis estomaquée par leur organisation carrée et tout le matériel qu'ils possèdent. Il m'explique que tout ce qu'ils ont provient de dons.

« Mais c'est pas parce que c'est des dons qu'il faut pas prendre soin du matériel et être négligé avec… Au contraire ! On fait super attention, on a une exigence encore plus forte… Ça arrive parfois qu'on tire trop sur une barre et que ça casse, du coup c'est à quatre hommes qu'on déplie la tonnelle » me raconte Farouk.

Sous mes yeux, je remarque effectivement que les hommes déplient l'ombrelle ensemble.

Leur organisation est bien rodée. Farouk m'explique qu'ils débriefent après chaque soirée, et qu'ils cherchent toujours à s'améliorer. Parmi les hommes bénévoles, beaucoup travaillent sur les chantiers ; certains sont électriciens, d'autres plombiers…. **Je comprends du**

**coupleur organisation quasi professionnelle et l'adéquation entre le matériel reçu et leurs professions**. Ils ont notamment reçu comme dons des gros spots de lumière qui permettent d'éclairer les ombrelles par les électriciens bénévoles. La logistique m'impressionne : ils ont plusieurs tonnelles, des barrières et guirlandes de chantier.

**Agir et Donner Sans Limite, distribution, 18 Octobre 2018**

Durant le cours de la distribution, les bénévoles sont à des « postes » selon l'association : certains sont occupés à distribuer, d'autres font la sécurité, certains vont même servir les personnes assises avec un plateau repas. Si les premiers sont dans une position statique, car occupés à donner de la nourriture, les autres sont plus mobiles. Les bénévoles dédiés à la sécurité se tiennent en général en dehors de la chaîne de distribution, et par leur posture, réguleront le mouvement de la foule et interviennent si nécessaire. Enfin, les bénévoles qui apportent un plat chaud à des bénéficiaires assis à table sont très mobiles ; leurs mouvements sont rapides avec une plus grande distance.




*Figure 34 - Photographie de bénévole faisant le service, Si moi j'ai froid*

Les bénévoles sont donc davantage dans le contrôle du mouvement des bénéficiaires, comme les agents d'un aéroport contrôlent le flux des voyageurs aux portiques de sécurité (Knox et al., 2008).

*7.2.2.2.2. Le mouvement des bénéficiaires*

Le mouvement des bénéficiaires est un mouvement beaucoup moins organisé que celui des bénévoles. Les bénéficiaires ne sont pas dans le contrôle de leur mouvement collectif ; il est davantage sujet à des mouvements individuels et des pressions de foule. Les bénéficiaires se déplacent selon les consignes de l'association : ils font la queue où il y a des barrières, s'assoient où il y a des bancs. Selon le nombre de bénéficiaires qui feront la queue, et qui peut égaler plusieurs centaines de personnes, et le nombre de bénévoles, la cadence ou le rythme de la file fluctuera. Par exemple, pour l'association **Lyon Centre**, les bénéficiaires prenaient leur temps parce que les bénévoles prenaient le temps de les accueillir :

> Le mobilier mis en place est très sommaire. Ce sont des petites tables de camping, juste ça. Il n'y a pas de grandes marmites avec de quoi nourrir 200 couverts. Plutôt des salades et des taboulés, des cakes et des gâteaux maison, qui tiennent au total, sur 2 tables. Tout est fait maison et froid. La logistique est plutôt simple ! (...)
>
> Et puis, pendant que je rencontre et discute avec la femme du fondateur de l'association, une trentaine de bénéficiaires font la queue, doucement, sans se presser.
>
> Les bénévoles, qui sont devant et derrière les tables, prennent le temps de les accueillir. Un homme d'une cinquantaine d'année, en costume (il doit sortir du boulot je me dis) leur offre un gobelet en plastique avec du jus :
>
> « Bonjour monsieur, bonjour madame ! »
>
> « Comment allez-vous ? Qu'est-ce que je vous sers ? »
>
> Je sens un contact plus distancié, mais certainement plus poli.
>
> **Lyon Centre, distribution, 17 Juin 2019**

Tandis que pour l'association **Si moi j'ai froid**, les personnes défilaient extrêmement vite, au point qu'en moins d'une heure, plus de cent personnes furent servies. La foule de bénéficiaires

peut vite produire un effet de pression qui peut se ressentir pour les bénévoles, et qui finit par s'auto entretenir : les bénévoles servent alors encore plus vite.

Tout l'enjeu des associations est alors de réguler ce mouvement qui peut à tout moment, déborder : les bénéficiaires peuvent se battre, ou abuser en se resservant. Ce fut le cas pour **Ensemble pour un Repas**, où certains bénéficiaires viennent se resservir et créent ainsi des bouchons dans le mouvement de la file. Cela produit des tensions, les bénéficiaires parlent mal aux bénévoles. A la fin de la distribution, Farid, le responsable, débriefera avec les bénévoles pour leur expliquer ce qu'il fallait faire :

> La distribution se termine assez tard finalement et Farid décide de faire un point de débriefing avec tout le monde après avoir rangé les affaires. Il dit notamment que les dames ont donné « de mauvaises habitudes et que ce n'est pas possible d'aller servir les personnes à mobilité réduite. Ce n'est pas juste vis-à-vis de ceux qui attendent pendant longtemps pendant que d'autres profitent de se faire servir, pour ensuite venir demander un deuxième service. Alors que certains n'ont pas encore été servis… S'ils peuvent se lever c'est qu'ils n'ont pas besoin de se faire servir ! »
>
> Dame 1 : « C'est vrai que les personnes à mobilité réduite, ils bloquent. Parce qu'on les voit, ils partent de là-bas, puis ils reviennent, alors qu'on a même pas servi tout le monde »
>
> **Ensemble Pour un Repas, distribution, 17 Juillet 2018**

D'autres associations parviennent à réguler ces débordements ou abus qui peuvent se produire, mais elles les mettent en pratique dans leur propre logique. Pour les camions du cœur, c'est l'agencement des tables, qui sont distribuées en stands, qui permet des files d'attente courtes et des bancs et tables pour s'assoir ; le mouvement est alors beaucoup plus fluide et moins visible. Pour **Les Fourmis Lyonnaises**, le flux est régulé par le maître-chien et Samia, la responsable de l'association, qui fait passer au compte-goutte les personnes de la file.

Le mouvement des bénéficiaires est finalement dirigé par les matérialités - les barrières et les tables - et par les bénévoles, qui orientent ou ralentissent le mouvement général de la file d'attente.

*7.2.2.3. Les pratiques de frontières dans les distributions*

Nous avons vu au début de cette partie que la frontière était une définition possible de l'espace. La frontière spatiale est prépondérante à l'activité organisationnelle puisqu'elle permet de délimiter l'espace et l'activité de l'organisation. Or, les associations s'organisent dans l'espace public : elles ne sont donc pas dans un espace aux frontières claires et tangibles. Je montre comment les bénévoles produisent des frontières matérielle, individuelle et collective, nécessaires au bon fonctionnement de leurs actions.

*7.2.2.3.1. Les frontières matérielles*

**Premièrement**, les matérialités, comme les tables, barrières et bancs, marquent les frontières de la distribution et délimitent ainsi l'espace de l'activité. Dès que les matérialités commencent à être installées, elles invitent alors le public à venir faire la queue.

**Deuxièmement**, les frontières matérielles marquent également la différence spatiale entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent, ce qui accentue également le rapport de déséquilibre, qui est présent dans la relation de solidarité (que je développe dans le chapitre 2 des résultats). Celles-ci s'incarnent dans les barrières et dans les tables de distribution, où les bénévoles qui se tiennent derrière sont dans une position de donneurs, tandis que les bénéficiaires, à l'opposé, sont dans une position de receveurs.



*Figure 35 – Photographie des barrières à la distribution de l'ADSL, marché des Etats-Unis*

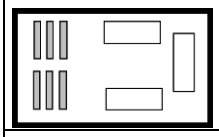
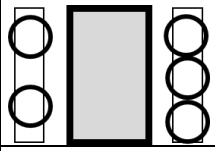
| | | |
|---|---|---|
| **Frontières matérielles** |  | La mise en place des matérialités marque le début de la distribution et délimite l'espace de distribution |
| |  | La table de la distribution marque une séparation nette entre le bénévole, en position de donneur et le bénéficiaire, en position de receveur |
| |  | Les tables et bancs pour s'assoir délimitent des espaces d'échanges |
| **Frontières corporelles individuelles** |  | Gestes de sécurité en cas de débordements |
| |  | Gestes d'orientation (invitation par exemple) |
| |  | La veste de couleur comme marqueur d'appartenance produit une frontière symbolique entre bénévoles et bénéficiaires |
| **Frontières corporelles collectives** |  | Prière entre bénévoles |
| |  | Débriefing ou repas entre bénévoles |
| |  | Séparation entre hommes et femmes |

*Figure 36 - Tableau des trois types de production de frontières lors des distributions*

**Troisièmement**, tout comme les matérialités délimitent l'espace de distribution, la présence de tables de bancs, quand c'est le cas pour des associations comme les camions du cœur, délimitent des micro-espaces de rencontre, entre bénéficiaires et bénévoles.

*7.2.2.3.2. Les frontières corporelles individuelles*

Premièrement, les corps des bénévoles qui font la sécurité marquent une pratique de frontière, en accompagnant les frontières marquées par les matérialités. Notamment, par leur posture et leur place, en dehors de la file, dans une position de surveillance, les hommes chargés de la sécurité donnent un signal fort aux bénéficiaires : il s'agit de ne pas produire de violence, au risque d'être exclu de la file. Le passage ci-dessous d'une distribution des Fourmis Lyonnaises illustre la position d'un bénévole chargé de la sécurité, accompagné d'un bouledogue :

> Pour parler de l'ambiance et toujours en comparaison avec l'**ADSL**, j'ai senti qu'il avait beaucoup plus de **pression « de la foule »** : les bénéficiaires étaient très nombreux (200 à 300 personnes), les gens se bousculaient beaucoup plus… Les militaires étaient présents, faisaient des rondes. Circulaient, doucement, en nous regardant, avec leur Famas…Alors qu'avec l'**ADSL**, j'avais remarqué un flic en civil qui venait voir si tout se passait bien mais rien de plus…
>
> **Or là, il avait un vigile embauché (ou bénévole ?) de l'association, avec un gros bouledogue noir. Il était en plus déguisé avec un masque de tête de mort, j'étais encore plus impressionnée. Ça rendait l'ambiance toute de suite moins conviviale : comme si, à tout moment, pouvait se produire un débordement ou une bagarre et qu'il interviendrait.**
>
> **Les Fourmis Lyonnaises, distribution, 19 Octobre 2018**

Deuxièmement, dans leur mouvement, les bénévoles peuvent également marquer des frontières qui marquent une forme d'orientation. C'est le cas quand Farid explique qu'il répond, mais retourne dans la file d'attente quand les bénéficiaires lui demandent un service :

> Farid explique aux bénévoles comment se comporter face à des bénéficiaires trop insistants qui provoquent des bouchons dans la file :
>
> « Après quand la personne elle parle, et qu'elle devient insistante, c'est très simple : plus on va lui parler, plus elle va rester, à un moment donné plus on est dans la tâche, plus on est dans

l'action, t'as vu le monsieur ? **Il part, je lui dis un mot, je le respecte, et après je finis ma parole, je me retourne et je suis dans l'action, et puis il s'en va…** Plus vous allez rester comme ça, plus il faut y aller, il faut y aller, et lui dire non, non, sinon ça peut durer 3 heures… **Ça c'est des habitudes qu'on peut prendre et l'action, c'est de droite et à gauche, donc une fois qu'on est dans l'action on est pas là pour discuter… Le flux va se faire…**

**Ensemble Pour un Repas, distribution, 17 Juillet 2018**

Troisièmement, les bénévoles possèdent souvent des vestes de couleur, qui marquent leur appartenance à l'association et renforcent une séparation symbolique entre bénévoles et bénéficiaires. Chaque association possède des uniformes, à quelques exceptions près.



*Figure 37 – Photographie des bénévoles de l'association Si Moi j'ai Froid, facilement reconnaissables par leurs vestes bleues et fluorescentes*

*7.2.2.3.3. Les frontières corporelles collectives*

Enfin, les bénévoles produisent de manière collective des frontières. Cela s'opère généralement au début ou à la fin de la distribution. Par exemple, au début de la distribution pour l'association **ADSL**, les bénévoles se regroupent en cercle pour prendre un moment ensemble pour prier.

C’est également le cas, quand en fin de distribution, les bénévoles se rassemblent en cercle pour débriefer, fêter un anniversaire ou rompre le jeûne du Ramadan. C’est un moment où les bénévoles se retrouvent entre eux, et leurs postures indiquent clairement aux bénéficiaires qu’ils produisent un autre espace à eux.

Enfin, je remarquerais une **frontière symbolique forte pour l’association ADSL** : il y a une séparation forte entre hommes et femmes, dans la file d’attente, qui se retrouve même dans la séparation entre bénévoles :

> Farouk m’explique alors où va être placé le matériel : les tables avec le café et les desserts seront contre le mur, et les autres tables où on sert le plat chaud seront contre le grillage : les hommes devront faire la queue. Il m’explique alors qu’il y a quelques années les femmes ne se sentaient pas à l’aise de faire la queue avec les hommes parce qu’elles se faisaient toucher dans la queue. « Un homme qui est dans la rue et qui ne touche pas une femme il va être tenté… C’est plus fort qu’eux … Du coup on a choisi de les faire asseoir avec les enfants de l’autre côté et on vient directement les servir… Comme au restaurant » (…)
>
> Au début de la distribution, les bénévoles vont servir les femmes et les enfants attablés. Moi on m’indique que je suis affectée au stand boissons chaudes. Je dois servir du chocolat chaud. A ce stand, nous ne sommes que des femmes. Apparemment le stand des desserts et boissons chaudes sont réservées aux bénévoles femmes. Les bénévoles hommes s’occupent du repas… Visiblement l’association a créé des espaces genrés, autant pour les bénéficiaires que pour les bénévoles.
>
> **Agir et Donner Sans Limite, distribution, 18 Octobre 2018**

C’est ce qui rejoint une conception en terme de valeurs et de règles organisationnelles de l’association.

Dans cette partie, nous avons étudié l’agencement des matérialités lors des distributions. Nous avons montré qu’elles influençaient le mouvement général lors des distributions. Les mouvements des bénévoles, produits par leurs corps, sont également importants : ils permettent de mettre en place les matérialités nécessaires à la distribution et de réguler le flux des

bénéficiaires. Les pratiques matérielles et corporelles permettent à elles deux de produire des frontières, matérielle et corporelle, individuelle et collective**. Ces pratiques de frontières sont** nécessaires **pour organiser l'activité dans l'espace public, mais également pour produire des espaces.** Nous développerons ce point dans la partie 7.3.

Après avoir analysé les pratiques matérielle et corporelle lors des distributions, intéressons-nous à ce qu'elles sont lors des maraudes véhiculées.

### 7.2.3. Matérialités, mouvements et créations de frontières lors des maraudes véhiculées

Je soutiens dans cette partie que le camion, en tant que matérialité forte, permet aux volontaires différentes pratiques mobiles (à l'intérieur et à l'extérieur du camion) et pratiques de frontières (en fermant, ouvrant ou inter ouvrant ses portes) ; et donc, de créer différents espaces de solidarité : des espaces intimes, des espaces d'échange, et un espace sûr pour les volontaires.

#### *7.2.3.1. La matérialité du camion*

Le camion est une matérialité importante dans les maraudes véhiculées. Tout d'abord, le camion est le véhicule de l'action solidaire. Le camion est le support matériel qui rend cette action de solidarité possible pour l'association et rend son action particulière. Il permet aux bénévoles de rencontrer de nombreuses personnes, à de grandes distances, de répondre aux appels du 115, le numéro d'urgence sociale et de se rendre dans des lieux inattendus. Mais également, le camion permet de transporter une grande quantité de nourriture et des kits d'hygiène. L'arrière du camion est utilisé pour stocker des produits de première nécessité. Les volontaires qui se rendent à l'intérieur peuvent collecter ces articles et les donner aux bénéficiaires. Ces actions combinées n'auraient pas été possibles sans le camion.

D'autre part, le camion vient même jusqu'à symboliser l'identité de l'association. Adèle par exemple, décrit l'association **USR** (peu connue puisque locale) comme « l'association au camion bleu », lorsqu'elle présente l'association à un sans-abri dans la rue. La **Croix-Rouge** est quant à elle très bien connue et très vite repérable, d'autant plus que les bénévoles ont des uniformes très visibles. Avec ces couleurs très visibles (le rouge et blanc pour la **Croix-Rouge**, le bleu pour **USR**), le camion permet à l'association d'être vite repérable par les personnes précaires. Il est très fréquent que les bénévoles garent le camion, et se contentent d'attendre quelques secondes que les bénéficiaires viennent à leur rencontre, après avoir repéré le camion.

Parfois même alors que les bénévoles sont en train de préparer un café ou un panier repas, des personnes dans le besoin viennent spontanément au camion demander quelque chose (des chaussettes, ou de l'eau, ou à manger). Enfin, il n'est pas rare que même les passants repèrent le camion et apostrophent les bénévoles.




*Figure 38 – Photographie du camion bleu de l'association USR*

**Mais surtout, le camion offre aux bénévoles une matérialité qui leur permet de créer différentes pratiques mobiles et de frontières.** Je détaille dans la partie qui suit comment le camion crée de la mobilité, par lui et en dehors de lui, ainsi que des pratiques de frontières.

### *7.2.3.2. Les mouvements produits par le camion et en dehors du camion*

#### *7.2.3.2.1. Le mouvement général de la maraude véhiculée*

Le camion permet une mobilité collective : il permet de transporter les bénévoles d'un point A à un point B. La maraude véhiculée est longue. Elle commence généralement à 20h, et se termine après minuit. Certaines, comme pour l'**USR** le vendredi soir, se terminent au petit matin. Au fil de la maraude, la nuit avance et la ville change. Les rues se vident, on aperçoit un autre public : les personnes précaires qui dorment dehors, les jeunes qui sortent en soirée, ou encore, des prostituées selon le quartier où nous sommes. Pour ces maraudes, j'ai fait 7 heures d'observation en moyenne. Mais ce sont également les maraudes les plus difficiles ; c'est pourquoi il est recommandé aux bénévoles de ne pas faire plus d'une maraude par mois.

La maraude est un circuit qui se fait en camion. Pour l'**USR**, c'est un circuit prédéfini avec des personnes que l'association va rencontrer. Le ou la responsable de tournée possède alors une

feuille de tournée avec les prénoms des personnes à rencontrer et les lieux des étapes. Parfois le circuit est modifié, lorsque le 115 transfère des appels de personnes qui ont besoin de couvertures, d'habits, ou d'un logement pour une nuit et du transport jusqu'à la halte de nuit[14]. Le responsable de tournée écrit alors un petit rapport sur les personnes rencontrées après chaque passage, pour la prochaine équipe.

Le fonctionnement de la **Croix-Rouge**, et du **Vestibus** qui suit la **Croix-Rouge**, est différent. Leur circuit est majoritairement déterminé par les appels du 115, qui vont alors définir les personnes à rencontrer. Il s'agit donc pour les bénévoles de la tournée de se rendre directement sur le lieu de rendez-vous pour apporter une aide (couverture, café, boite de thon ou nuit à la halte de nuit). Il peut arriver que la **Croix-Rouge** se rende sur un lieu de rendez-vous mais ne trouve pas la personne qui a appelé. Souvent les personnes appellent en journée, donc le temps que le 115 rappelle l'équipe de la **Croix-Rouge** et qu'elle se rende sur place, plusieurs heures se sont écoulées. C'est pour cela que le 115 a décidé il y a quelques années de donner les numéros de téléphones des bénéficiaires aux bénévoles, pour qu'ils les retrouvent plus facilement. Mais il arrive que certains bénéficiaires sans téléphone manquent le rendez-vous. Ainsi, le circuit de la **Croix-Rouge** n'est pas toujours logique. Il arrive que l'équipe doivent faire beaucoup de kilomètres et se rendre à des endroits opposés de la ville, sans forcément rencontrer les bénéficiaires.

Dans la maraude véhiculée, contrairement aux distributions où l'association contrôle (canalise) le mouvement de la foule, l'association est mouvement. Ce mouvement est plus ou moins planifié. Par exemple, pour l'association **USR**, la responsable de maraude a une feuille de route avec des étapes définies et des horaires vagues de passage, avec des personnes à aller rencontrer, des personnes connues de l'association. Le trajet alors se décompose en arrêts, qui sont situés entre le lieu du local jusqu'au centre de Lyon, et l'accueil de nuit de Debourg. Ce circuit a une feuille de route, mais il peut y avoir de nombreux changements en cours de route. Ce fut le cas de la première maraude que j'ai faite en juin avec l'**USR**, où le 115 a appelé la responsable, Adèle, pour lui demander d'aller donner des couvertures à des personnes ou conduire une personne en accueil de nuit. Le mouvement est planifié.

[14] La halte de nuit est un hébergement d'urgence à Lyon d'une nuit seulement, géré par le 115 (Samu social)

Il y a donc des étapes qui constituent les points d'arrêts auprès des personnes que les bénévoles veulent voir. Il arrive que l'association donne rendez-vous à une heure approximative à un endroit donné à la personne. Soit dans le meilleur des cas, tout le monde se retrouve, soit il arrive que la personne ne vienne pas au rendez-vous. Le camion alors poursuit sa route. Il arrive également que les personnes ne soient pas présentes au rendez-vous :

*Etape 3 ou la non-Etape : Josette*

On repart en camion, et Adèle prend sa liste et me dit que la prochaine étape c'est d'aller voir Josette. On va vers une place où Josette devrait nous attendre. Adèle m'explique c'est « plus de la misère sociale que matérielle » et qu'on va la voir parce qu'elle a envie de parler. Josette habite en fait chez un petit vieux chez qui elle fait des ménages. Et généralement on la retrouve sur le parking Cernay. On passe devant le parking et il n'y a personne. Élise m'explique alors que ça faisait plusieurs semaines qu'ils n'avaient pas maraudé et que Josette a peut-être arrêté de venir parce « qu'elle doit attendre longtemps sur le parking ».

« Mais pourquoi vous ne la prévenez pas ? »

« Elle a pas de téléphone… Du coup on lui donne rendez-vous le mardi, entre 19h et 20h… Mais parfois on passe plus tard »

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Et puis, les appels du 115 interviennent lors du circuit, à tout moment, ce qui peut alors modifier la trajectoire du camion, ou au contraire, le responsable de maraude va tenter d'intégrer l'arrêt au sein du circuit :

Soudain le téléphone d'Adèle se met à sonner. C'est le 115. Il y a une famille rue Gerland qui vient d'arriver et qui n'a rien. Le 115 nous donne leur téléphone et Adèle les appelle pour convenir d'un rendez-vous. C'est la famille « Nobu ». Adèle n'arrive pas trop à communiquer, elle bafouille quelques mots d'anglais. Je prends le relai, j'ai un homme au téléphone à qui je dis qu'on va arriver à 23h.

Adèle me dit en même temps de lui proposer de se retrouver à Bellecour vers 22h, que ce sera plus rapide. C'est ce que je traduis en anglais mais la personne dit que c'est trop compliqué qu'ils ne savent pas où c'est, donc on leur dit qu'on va arriver vers 23h et que je les appellerai avant d'arriver.

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Même si cela n'a pas fonctionné, Adèle tente d'intégrer l'étape supplémentaire dans le circuit initial pour éviter de trop devoir le changer.

*7.2.3.2.2. Les mouvements corporels des bénévoles en dehors du camion*

Les bénévoles sont très mobiles en dehors du camion. Plusieurs types de mobilités sont alors produites. **Premièrement**, à chaque étape, les bénévoles sortent du camion, se garent, et marchent vers les personnes qu'ils ont prévu de rencontrer. Généralement, ils proposent à la personne de les rejoindre au camion pour lui servir un café, voire lui donner un panier repas comme c'est le cas pour **USR**. C'est ce que nous faisons avec Adèle et Fabien, lors d'une maraude avec l'association **USR** :

On se gare sur le parking, puis on va à la rencontre de Bastien devant le Franprix. Il ne nous reconnaît pas visiblement : il est un peu ailleurs… Adèle se présente « comme l'association locale qui fait comme la **Croix-Rouge**, mais avec un camion bleu ».

« Non je me souviens pas de cette asso… »

Bastien est assis par terre. Il a son nom tatoué sur l'avant-bras, les yeux très rouges et puis il a sa chienne qui tourne et vient renifler tout ce qui bouge, jusqu'à l'entrejambe d'Adèle. On lui propose de venir avec nous au camion pour lui donner un panier repas ; il accepte, se lève, et nous suit.

Il nous raconte qu'il est dans un squat en ce moment donc on lui fait un panier repas avec des produits d'hygiène. Fabien est dans le camion et lui met plein de choses dans son panier ; on lui fait aussi un thé et puis Bastien nous parle en rigolant.

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Tous les bénévoles ne se déplacent pas toujours vers le bénéficiaire ; il arrive que certains restent près du camion, ou que d'autres se séparent. C'est le cas lors d'une autre tournée avec l'**USR**, où la fin de la maraude a lieu près de la rue de la République, où il y a beaucoup de passage :

On se gare pas loin du passage de l'Argue, et Jean et moi allons vers le passage tandis que Liliane et Léa vont voir un groupe de jeune devant le Printemps. Il y a trois personnes qui dorment dans le passage, dont un jeune que je reconnais ; mais nous ne les réveillons pas. On repart. Les filles servent un café et donnent quelques affaires du camion, mais ça se termine vite. Léa me dit d'aller voir quelqu'un qui vient de s'installer le long du magasin Le Printemps, j'y vais. Il ne dort pas encore. Je lui propose un panier repas, je lui en fais un et je lui ramène. Il est peu ouvert à l'échange, parce qu'il veut dormir, je repars.

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

Il arrive donc que la personne à la rue n'ait pas à se déplacer et reste sur son lieu de couche, et que la mobilité soit uniquement produite par les bénévoles.

**Deuxièmement**, il arrive que les bénévoles cherchent une personne à qui ils ont donné rendez-vous, comme dans le cas d'un signalement du 115. Les bénévoles vont essayer de la retrouver, mais il arrive qu'ils doivent la chercher plusieurs minutes sans la trouver. Ils se mettent alors à chercher, un peu comme pour les maraudes à pied.

*Deuxième étape : Place Aristide-Briand*

On se rend à la place Aristide-Briand. Une fois qu'on est garés, on ne voit personne. On décide du coup de sortir du camion pour faire le tour de la place et Léa me dit :

« Le temps de faire le tour de la place, s'il n'y a personne, c'est que les personnes ne sont pas là, elles n'arriveront pas, c'est qu'elles avaient autre chose à faire »

Nous faisons le tour de la place en quelques minutes, sans croiser personne. Nous remontons dans le camion pour l'étape suivante.

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

Le mouvement des bénévoles est alors une mobilité corporelle, qui se rapproche beaucoup de celles des maraudes à pied, qui nécessite de connaître les recoins cachés où se trouvent les personnes sans-abri.

Enfin, il arrive que les bénéficiaires repèrent le camion et s'avancent directement vers les bénévoles. Ce sont alors eux qui sont mobiles.

*7.2.3.3. Le camion producteur de frontières matérielles*

Le camion peut permettre aux bénévoles de créer plusieurs frontières matérielles, notamment grâce à l'ouverture des portes. Par exemple, les portes fermées du camion symbolisent une séparation avec l'extérieur, ce qui peut être utile pour les bénévoles en cas de danger.

Lorsque les portes arrières sont en revanche ouvertes, elles permettent une séparation avec le reste de l'espace public, pour les personnes à l'arrière du camion. Le camion, par l'ouverture ou la fermeture de ses portes, permet ainsi aux bénévoles de créer différents types d'espaces.

Conclusion : les frontières produites par le camion et le mouvement des bénévoles permettent de créer différents espaces ; je développe ce point dans la partie suivante.

### 7.2.4. Matérialités, mouvement et frontières lors des maraudes à pied

#### *7.2.4.1. Les matérialités des maraudes à pied*

On pourrait croire que les matérialités des maraudes à pied sont quasiment inexistantes par rapport aux tables et barrières des distributions ou au camion des maraudes véhiculées. Or elles sont beaucoup plus présentes qu'on ne le pense. Par exemple, les associations comme **La Main Tendue** et **Juste un Geste** ont des caddies pour transporter plus d'affaires ; tandis que **Raconte Nous la Rue** a des grands sacs et des thermos. Seuls **Le Pélican Solidaire** et le **Secours Catholique** n'en possèdent pas, ou ne prennent parfois qu'un thermos, par choix : ils décident de ne rien distribuer. Les matérialités lors des maraudes à pied sont donc les suivantes : caddies, sacs, thermos. Les vêtements des bénévoles pourraient également être rajoutés à la liste.



*Figure 39 - Photographie de sacs et caddies remplis prêts à être distribués, au début de la maraude*

J'arrive à 19h pour la maraude avec **La Main Tendue**, le rendez-vous est dans un garage au sous-sol. Je suis surprise par l'organisation : toutes les affaires sont prêtes, rangées dans les caddies et sacs. Nous partons vers 19h20, ce qui est très rapide en comparaison avec une autre association avec laquelle j'avais maraudé la semaine précédente ; nous avions attendu une heure. Les groupes se forment par quartier et s'organisent autour de ceux qui ont des voitures. Les sacs et thermos sont dispatchés entre les groupes.

**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

Les matérialités des bénévoles produisent plusieurs effets sur les personnes sans-abri rencontrées. D'une part, elles permettent aux bénévoles d'être facilement identifiables par les personnes à la rue : les caddies et thermos leur permettent de les distinguer de n'importe quel

passant. Il arrivera que certains bénéficiaires se tournent vers les bénévoles spontanément. D'autre part, c'est également un moyen pour initier la conversation et l'échange pour certains bénévoles : il suffit de proposer un sandwich ou un café. C'est une démarche qui facilite la tâche du bénévole et qui est un prétexte à l'échange :

> On part donc avec un cabas et chacun deux gros sacs sur les bras, assez lourds. Je remarque que c'est une façon de fonctionner différente du Pélican Solidaire par exemple, pour lequel la maraude s'occupe de restaurer un lien social. Ici, l'association **La Main Tendue** cherche à apporter vraiment une aide matérielle. Mais c'est aussi un prétexte pour tisser un lien avec la personne de la rue. En donnant un livre ou un sandwich, on peut entamer une conversation.
>
> **Juste un Geste, maraude à pied, 14 Juin 2018**

*7.2.4.2. Le mouvement lors des maraudes à pied*

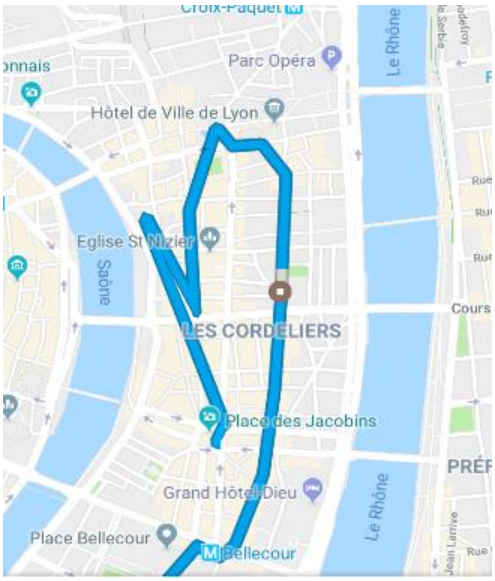
*7.2.4.2.1. La mobilité collective*

Tout comme pour la maraude en véhicule, la maraude à pied est en elle-même un mouvement collectif. Sa particularité est que ce mouvement n'est pas produit par la matérialité du camion, mais par la mobilité des corps des bénévoles. Cela implique un effort physique important pour les bénévoles : des longues heures de marche, dans la nuit et le froid en hiver. C'est un effort qui est conséquent et qui explique que la maraude à pied est plus courte que celle en camion, mais également que les bénévoles y sont plus vulnérables. Tout comme pour la maraude en véhicule, il y a généralement un responsable de la maraude, qui connait le chemin. Pour que la maraude se déroule bien, il faut alors connaitre le quartier et le « circuit ». Lors de ma maraude avec **La Main Tendue**, Adama était le guide :

> On se gare devant les locaux du grand Lyon, à l'hôtel de la métropole, rue du lac. Adama connaît bien le coin : apparemment, beaucoup de personnes dorment dans ce coin-là. Il fait le tour vite fait du bâtiment, va jusque dans les escaliers pour vérifier qu'il n'y a personne et revient en courant. A priori personne ce soir. On fait le tour du bâtiment, on passe par la rue Garibaldi.

| **La Main Tendue, maraude à pied, 14 Mai 2019** |
|---|

La distance produite lors des maraudes à pied est bien évidemment plus courte que celle des maraudes en véhicule, comme l'atteste le circuit ci-dessous :

| | |
|---|---|
|  | *Le trajet dans la ville*<br><br>Qu'est-ce qui a dirigé notre parcours ? Notre connaissance de l'emplacement des sans-abri. Nous étions guidés par Jeanne, qui emprunte souvent ce chemin.<br><br>Nous avons terminé la maraude à 18h45. |
| *Figure 40 - Plan de la maraude du 17 juin 2018* | **Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 17 Juin 2018** |

Selon l'association présente, le nombre « d'étapes » du circuit, c'est-à-dire le nombre de personnes sans-abri rencontrées variera. Certaines associations, comme **La Main Tendue** par exemple, essaiera de maximiser le nombre de personnes rencontrées lors d'une tournée, afin de leur distribuer un repas. Le temps passé en moyenne à discuter pourra donc varier entre 2 et 5 minutes, se raccourcissant généralement vers la fin de la maraude. A l'opposé, pour l'association **Raconte Nous la Rue**, les bénévoles pourront rester tant que l'échange dure, parfois jusqu'à une quarantaine de minutes. A la différence des maraudes en véhicule, la maraude à pied possède une pratique de l'espace public spécifique. Elle est par d'ailleurs différente de celle de simples piétons.

*7.2.4.2.2. Les pratiques de désinvisibilisation ou empathiques de l'espace*

Lors des maraudes, je fus surprise de découvrir qu'il existait beaucoup d'endroits dans l'espace public, que je connaissais pourtant, où des personnes avaient des habitats de fortune. C'était pourtant des chemins que j'avais empruntés, mais qui restaient cachés ou invisibles aux yeux des passants. Adama, le fondateur de l'association **La Main Tendue**, avait découvert ces endroits d'habitation ; ils sont cachés derrière un bosquet, au détour un immeuble, le long d'une route non piétonne. Tout l'enjeu pour les bénévoles consiste alors à retrouver ces espaces privatisés ou « appropriés » (Lefebvre, 1974) par des personnes dormant dehors.

> Notre chemin est guidé par des habitats de fortune : on cherche des tentes, des espaces reclus… Ils sont souvent vides. Adama les connaît et nous y mène. Ce qui m'a beaucoup frappée, c'est de me retrouver dans des endroits, par exemple, en face de l'auditorium, où je suis passée maintes fois, et de découvrir que, au fond de la pelouse, derrière les végétations et les arbustes, se trouve un camp…
>
> Je ne verrai plus l'espace public comme avant. Ces habitats en font partie, mais ils nous sont rendus invisibles.
>
> (…) On repart, on passe devant les tentes (cf photos), on leur laisse des pique-niques (ils sont surement à la Part Dieu en train de recharger leurs téléphones me dit Adama) … Il me dit qu'il faut avoir un « œil de lynx » pour voir où sont les lieux de couche…
>
> **La Main Tendue, maraude à pied, 14 Mai 2019**

Lors de la formation de comptage de personnes à la rue à laquelle j'ai participé, où il s'agit également de ratisser le territoire pour retrouver les personnes à la rue. Il y a une pratique « empathique » de l'espace, où les maraudeurs viennent à se demander où ils seraient eux-mêmes allés dormir s'ils s'étaient retrouvés sans logement, afin de découvrir des lieux de couche.



*Figure 41 – Photographie d'un habitat de fortune caché derrière les buissons et découvert lors de la maraude avec La Main Tendue*

*7.2.4.2.3. Les « tactiques spatiales »*

Parfois faire une maraude, cela demande de prendre des détours ou des raccourcis, d'aller dans des endroits cachés, où nous n'accéderions pas en temps normal. C'est avoir une pratique spatiale différente que celles des piétons habituels. Abdoulaye, par exemple, n'a pas hésité à escalader la barrière du gymnase Louis-Chanfray pour accéder au jardin derrière qui restait sinon inaccessible.

> La personne à la rue essaie de se réveiller. On lui donne un repas, un café, tout ça… pendant ce temps-là je vois que Abdoulaye va voir les autres personnes plus loin ; je lui demande s'il veut que je l'accompagne, mais il me répond que non. Je le suis quand même. Derrière le mur du gymnase je le vois escalader une barrière, avec ses deux repas. Derrière, il y a deux tentes. Il vient toquer aux tentes. La première ne répond pas, il pose alors le repas devant, sur une palette. La deuxième tente répond, on voit la fermeture éclair s'ouvrir et une main sortir. Et puis Abdoulaye revient, je lui dis que je comprends maintenant pourquoi il n'avait pas besoin que je le suive !

| **La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019** |
|---|



*Figure 42 – Photographie du bénévole, qui a sauté la barrière pour atteindre les tentes, cachées derrière le gymnase*

*7.2.4.3. Les pratiques de frontières*

| | |
|---|---|
| **Frontière physique** | Les bénévoles respectent au moins un mètre de distance quand ils se rendent sur le lieu de couche d'un sans-abri, pour respecter son espace « privé » |
| **Frontière corporelle** | Dans une situation où les bénévoles ont l'impression de perdre le contrôle, quand ils distribuent des affaires par exemple, le bénévole peut montrer des gestes de sécurité : distance, bras en avant, production d'une file de distribution |
| **Frontière symbolique** | Les habits ou vestes associatives trahissent une frontière symbolique avec la personne sans-abri. |

*Figure 43 - Les pratiques de frontières dans les maraudes à pied*

Comme le montre le tableau ci-dessus, les bénévoles peuvent produire plusieurs types de frontières lors des maraudes à pied.

**La frontière physique** est une frontière de respect, qui permet de recréer une distance avec la personne à la rue. Le bénévole va marquer un ou plusieurs mètres en signe de respect. C'est une frontière certes invisible, mais qui vise à marquer une différenciation entre l'espace public, et le lieu de couche de la personne sans-abri, qu'elle a « privatisé ».

**La frontière corporelle** est produite par le bénévole, généralement quand il se sent menacé. Parfois, il est nécessaire lors de la maraude de remettre une forme de discipline pour retrouver un contrôle. Ce fut le cas pour moi quand je me suis retrouvée dans un squat, dans un tunnel sous Perrache. Dans ce contexte, je n'étais pas dans une position de « pouvoir spatial » : les bénéficiaires étaient chez eux, et en surnombre par rapport à nous. Voici ce qui s'est passé :

*Dernière étape : les tunnels de Perrache*

La dernière étape fut la plus difficile pour moi. Nous sommes allés sous les ponts de Perrache, où il y a des squats de deux familles Roms. Il y a une douzaine de personnes qui habitent sous chaque pont, et quand nous arrivons, nous sommes tout de suite en sous-nombre. J'ai demandé qui voulait des chaussures et très vite, une horde de mains sont venues vers mon sac, que je tentais de protéger. J'étais entourée par eux : « Madame ! Madame ! 42 ! »

Ils me prenaient le bras, m'entouraient. Je n'ai pas du tout aimé.

Je me suis sentie oppressée. J'essayais au début de les contenir, mais à la fin, j'avais envie de tout leur donner, de leur jeter les chaussures à la figure et de me barrer, parce que c'était insupportable.

**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

Puis au moment du débriefing de cette maraude, alors que nous étions au local de l'association, je discute de mon expérience avec une autre bénévole expérimentée aguerrie.

En expliquant ce que j'avais vécu à une des chefs de l'autre groupe de maraude, elle me dit :

« Moi j'y allais souvent à une époque, déjà, il faut surtout pas laisser les sacs ouverts … Parce qu'il y en a qui piquent »

« Oui bien sûr j'avais pas fait ça ! »

« Et du coup nous ce qu'on faisait c'était qu'on s'organisait, limite de manière militaire, on se mettait en ligne tous les bénévoles (elle me mime en même temps), avec nos affaires derrière nous, et on les faisait passer un par un, à la queue leu leu … »

« En fait c'est une espèce de distribution, tu fais comme pour une distribution, et à chaque fois qu'ils passent, on leur demande qu'est-ce qui veulent : un café ? oui, non ? passe ! »

Ce qu'elle me raconte me paraît extrêmement intéressant. Même si les maraudes sont mobiles, il y a parfois des moments statiques, quand on se retrouve dans un lieu comme un squat. Il est nécessaire alors pour les bénévoles de se mettre en sécurité, d'adopter des règles, et **de réinstaurer des frontières, comme pour mettre une distance**. C'est une réadaptation spatiale.

Et puis nous parlons de la place des hommes dans le groupe de bénévole. La bénévole me dit que selon elle, ils ne se seraient pas comportés comme ça avec un homme. Il n'a pas le même effet sur le groupe, il se serait fait plus respecter. Cela implique qu'il n'y ait pas que des femmes qui vont à Perrache et qu'elles se font accompagner par plusieurs hommes avec de l'expérience.

**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019**

**La frontière symbolique** est quant à elle de l'ordre du dernier marqueur social d'un individu : ses vêtements. Lors des maraudes véhiculées et des distributions, il est très fréquent que les bénévoles portent des uniformes ou des gilets aux couleurs de l'association. Or, les maraudeurs à pied n'en portent pas. Malgré l'absence de ce signe distinctif, les bénévoles portent leurs vêtements qui peuvent trahir leur origine sociale. Il peut arriver qu'il y ait un décalage trop fort entre le look vestimentaire de la personne à la rue et le bénévole ; sans pour autant signifier que la personne sans-abri est sale ou mal habillée. Mais pour ma part, je choisissais toujours des vêtements simples et neutres et évitais tout habit qui pouvait paraitre un signe de richesse. Lors

d’une maraude avec **Le Pélican Solidaire**, je suis pour ma part partagée sur la manière dont sont habillés certains bénévoles :

La façon dont les « maraudeurs » sont habillés me surprend. C’est la première chose qui me frappe. Nous sommes au total huit. Il y a un couple qui est habillé de manière endimanchée. Grégoire a un chino beige, une chemise bien coupée bleu ciel, une ceinture et des chaussures en cuir qui donne l’impression d’être assez chères. Sa copine, très jolie, est dans une petite jupe droite qui lui tombe un peu au-dessus du genou, avec une paire de ballerines et une chemise à carreaux. Je suis saisie par le décalage d’eux, debout, s’adressant à des SDF, par terre, sales, mal habillés, couverts de tatouages.

Le décalage entre nous et eux me rend mal à l’aise. Même moi qui ne me suis pas bien habillée exprès, je me sens trop bien habillée. J’aurais dû mettre un jean troué ou me tatouer pour me fondre dans la masse.

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 17 Juin 2018**



*Figure 44 - Photographie de bénévoles pendant une maraude*

**Conclusion de la partie 7.2.**

Nous avons donc analysé dans la partie précédente les pratiques spatiales des associations et montré comment les pratiques matérielles et corporelles des bénévoles permettaient de créer des mouvements et des frontières.

## 7.3. La production d'espaces de solidarité au sein de l'espace public

Cette troisième partie de chapitre **vise à montrer comment les pratiques spatiales permettent la production d'espaces de solidarité**. Je montre dans un premier temps comment les pratiques de mouvement et de frontières produisent des espaces de solidarité lors des distributions ; et comment ces espaces incarnent les règles et logiques des associations **(7.3.1).** Dans un second temps, je montre que lors des maraudes véhiculées, le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces, entre bénévoles, ou avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. **(7.3.2).** Enfin, nous analysons ce que produisent les pratiques spatiales lors des maraudes à pied. Nous montrons que les pratiques corporelles des bénévoles, comme le fait de s'assoir à côté d'une personne sans-abri, sont des pratiques d'inclusion. Les bénévoles sont capables de créer des micro espaces dans l'espace public tout en négociant cet espace avec les bénéficiaires et d'autres associations. **(7.3.3)**

### 7.3.1. La production d'espaces lors des distributions

Dans cette partie, nous nous attardons sur ce que produisent les pratiques spatiales lors des distributions. Les pratiques de frontières et de mobilité des bénévoles permettent de construire des espaces organisationnels au sein de l'espace public. Ces espaces sont produits par des pratiques d'inclusion des bénévoles envers les bénéficiaires ; ils créent ainsi des espaces de solidarité. Il arrive toutefois qu'il y ait des pratiques d'exclusion dans ces espaces de solidarité. Enfin, ces espaces sont à l'image des associations et incarnent des règles et logiques propres à l'association.

#### *7.3.1.1. La création d'espaces organisationnels dans l'espace public*

Nous avons analysé dans la partie précédente les pratiques spatiales des associations et montré comment les pratiques matérielles et corporelles des bénévoles permettaient de créer des mouvements et des frontières. Nous avançons que ces pratiques permettent aux associations de **créer des espaces organisationnels** au sein de l'espace public et qui produisent une structure à l'activité. Ainsi, pratiques de mouvement et de frontières remplacent d'une certaine manière les murs d'un bâtiment en cela qu'elles permettent d'ancrer l'action des associations dans un espace ouvert et difficilement contrôlable, l'espace public.

*7.3.1.2. Des espaces d'inclusion qui produisent également de l'exclusion*

Or ces espaces organisationnels que les associations ont créés dans l'espace public ne sont pas neutres. Il s'agit de montrer dans cette partie qu'ils **sont des espaces d'inclusion**, propices à la solidarité, tout en prenant en compte des logiques de risques liée à l'espace public. Cela conduit alors les associations à produire, par leurs pratiques spatiales, des espaces d'inclusion tout en produisant de l'exclusion. C'est un des paradoxes de l'activité de solidarité : **produire de l'inclusion excluante.** Je présente ci-dessous les pratiques de mouvement puis de frontière inclusives, puis les pratiques qui produisent de l'exclusion au sein des espaces de distribution.

*7.3.1.2.1. Les mouvements inclusifs*

Ces mouvements se produisent dans la chaine de distribution et s'apparentent à des mouvements d'invitation que les bénévoles produisent en direction des bénéficiaires. L'endroit où se tiennent les bénévoles par rapport aux tables et barrières est décisif pour leur mobilité : **cela produira des effets différents dans l'espace d'une part, mais également dans la relation qu'ils entretiendront avec les bénéficiaires.**

Par exemple, le fait qu'il y ait une barrière entre un bénévole et un bénéficiaire peut produire une frontière qui ne facilitera pas la rencontre et l'échange[15]. Le fait de se déplacer, de contourner la barrière, d'aller s'assoir à côté du bénéficiaire changera alors le rapport entre les deux personnes. Ils sortiront d'un espace divisé, scindé entre les bénévoles en position « de donneurs », et les autres personnes en position de « receveurs ». De même, des bénévoles apportent le repas sur un plateau repas aux bénéficiaires assis, des personnes à mobilité réduite. Clairement, pour les associations qui avaient agencé le matériel de telle manière que le mouvement a été facilité, il était plus facile de créer un échange entre bénévoles et bénéficiaires. Et cela peut se ressentir dans l'atmosphère. Ces mouvements ne sont par contre pas toujours possibles, notamment quand il y a beaucoup de bénéficiaires et peu de bénévoles ; les bénévoles peuvent alors rester à leurs postes, dans la chaîne de distribution.

Le mouvement peut également être inclusif : dans la posture d'accueil que les bénévoles performent. Le fait par exemple de distribuer des dattes et du lait dans les files d'attente de

[15] Attention, je suis consciente qu'il n'y a pas de rapport de causalité entre barrière et relation, mais plutôt une corrélation

distribution au moment de la rupture du jeûne en période de Ramadan. Ou le service à table, « comme au restaurant », où l'effort est mis sur le service.

> Et puis, à 21h10, l'heure de l'Iftar, c'est-à-dire la rupture du jeune pendant le Ramadan, tout le monde prend une datte et un verre de lait caillé. « Tu as de la chance, ce sont les meilleures dattes, elles viennent de Palestine » me dit Farid qui m'avait accueillie au début en me proposant une datte. Les bénévoles vont distribuer le lait et les dattes dans la queue aux bénéficiaires, puis la maraude commence.
>
> **Si Moi j'ai Froid, distribution, 19 Mai 2019**



*Figure 45 – Photographie : un exemple de posture d'accueil inclusive, lors de la distribution de l'ADSL*

Il s'agit donc de dispositifs qui matérialisent la barrière symbolique et rendent difficile une action de solidarité, basée sur la rencontre. Ce sont alors les mouvements des volontaires qui renégocient ces frontières en dépassant la position derrière la table, en s'asseyant à côté des bénéficiaires, ce qui leur permet par leur pratique, de recréer d'autres espaces de solidarité. Les lieux de distribution où les volontaires dépassent les frontières matérialisées par les tables sont donc des lieux d'échange spontané, plus favorables à une action immatérielle de solidarité.

*7.3.1.2.2. Les frontières inclusives*

Les matérialités sont également inclusives : celles qui délimitent l'espace de la distribution et celles qui créent des ilots de rencontre. Les premières marquent le début de la distribution et délimitent l'espace de distribution ; elles produisent ainsi un espace d'inclusion. Les secondes délimitent des espaces d'échange entre bénévoles et bénéficiaires.

La distribution se veut inclusive : c'est une action d'aide, par la distribution matérielle de nourriture ou d'habits. L'agencement spatial lui-même crée des espaces d'inclusion où les bénéficiaires peuvent s'assoir à table, jouer, ou prendre des cours de français. Les matérialités, rien qu'en étant installées, marquent le début de la distribution et délimitent un espace commun entre bénéficiaires et bénévoles : elles sont donc inclusives.

Nous arrivons au parking des sports, cours Emile Zola, à Villeurbanne. Nous sortons les tables, bancs, affaires du camion et les installons. L'avantage de ce parking c'est qu'il est couvert. L'endroit est couvert, certes public, mais assez isolé pour n'être fréquenté que par les bénéficiaires et bénévoles de l'association. L'espace où sont distribués les repas est grand, c'est une place rectangulaire. Les tables et stands sont disposés le long des grilles et les tables pour manger au centre, ce qui fait qu'il n'y a jamais de files trop longues à chaque stand. L'espace est aussi convivial. Les bénévoles peuvent se balader dans l'espace pour discuter. La plupart se tiennent aux stands pour servir, par petits groupes de 3 ou 4.

Le souvenir que je garde des camions du cœur, et avec du recul sur le terrain, c'est que les camions réussissent à combiner l'aspect matériel de la solidarité, en distribuant un bon repas, et l'aspect humain. Les échanges avec les jeux et les cours de français permettent de transformer la soirée, et qu'elle ne devienne pas juste une distribution, mais un vrai moment de solidarité.

**Les Camions du Cœur, distribution, 18 juillet 2018**

*7.3.1.2.3. Les frontières matérielles*

Les tables de la distribution marquent une séparation nette entre bénévoles et bénéficiaires, elles produisent ainsi une exclusion. Dans le passage qui suit, je relate une distribution que j'ai faite

pendant l'hiver 2018, où les températures avaient chuté à moins 10 degrés à Lyon, dans un gymnase réquisitionné par le préfet.

> Les tables du buffet symbolisaient cette frontière entre nous et eux : nous bénévoles et salariés, français, derrière ces tables et en position de « donneurs ». Eux, derrière, en position de receveurs. Aucun de nous, moi comprise, n'avons eu l'initiative d'aller de l'autre côté et de les rejoindre, à table. Je voyais bien la différence avec le train de nuit. La communication était difficile ; la plupart hochaient de la tête pour s'exprimer ou s'exprimaient dans leur propre langue ou par onomatopées. A la fin du repas, les deux salariés installaient des couvertures. Je voyais au loin, l'une d'elle jouer ou discuter avec les enfants.
>
> **26 février 2018, gymnase réquisitionné**

*7.3.1.2.4. Les frontières corporelles individuelles*

Les gestes de sécurité des bénévoles en cas de débordements, qui visent à séparer les gens en cas de bagarre, produisent de l'exclusion. Les vestes et habits qui permettent de distinguer les bénévoles des bénéficiaires marquent également une autre forme d'exclusion.

*7.3.1.2.5. Les frontières corporelles collectives*

Les rassemblements de bénévoles lors des distributions, en formant un cercle, pour prier, débriefer ou manger ensemble, produit une exclusion corporelle des bénéficiaires.

Enfin, la séparation entre hommes et femmes, que ce soit dans la file d'attente pour les bénéficiaires ou pour les bénévoles, produit une autre forme d'exclusion, plus invisible.

*7.3.1.3. Des espaces qui incarnent des règles et des logiques*

La particularité de ces espaces organisationnels créés dans l'espace public est qu'ils sont à l'image de l'association. Les règles et logiques propres à l'association s'incarnent spatialement.

C'est le cas pour des règles confessionnelles, comme la rupture du jeûne pendant le Ramadan ; ou la séparation genrée des distributions.

Par exemple, une des associations que j'ai observées a décidé de ne distribuer des repas qu'après la rupture du jeûne pendant la période du Ramadan. Ces différentes règles spécifiques à l'organisation régissent les espaces qu'elle crée ; **elles produisent ainsi des espaces organisationnels.**

Pour celles qui sont de confession musulmane, les bénévoles commencent par une prière pour donner du sens à leur pratique. D'autres respectent le Ramadan, et ne mettent en place la distribution qu'au moment de la rupture du jeûne, en commençant par la distribution de dattes et de lait dans la file.

> Je demande au responsable si je peux les aider à décharger le camion. Il me répond « merci mais on attend que tout le monde soit là, on prend un petit temps ensemble d'abord pour se rappeler pourquoi on est là et puis après on installe tout le matériel »
>
> Puis les bénévoles arrivent, se serrent la main, s'embrassent. Tous (à une ou deux exceptions près) sont d'origine Maghrébine. On vient se mettre en cercle et quelqu'un commence à prier en arabe. La personne à qui je parlais, le responsable, se met alors à prier en français : « nous avons de la chance d'être présent pour nos frères et de venir les servir, nous faisons cela pour Allah qui est présent parmi nous ce soir… Il parle d'ablutions, mais je ne comprends pas beaucoup (…)
>
> A ma grande surprise, j'ai vu très peu de différences avec une prière catholique : on était là pour nos frères, pour Dieu miséricordieux qu'on rencontrait dans les bénéficiaires, le discours était le même …On finissait même par Amin qui veut dire Amen en Arabe.
>
> **Agir et Donner Sans Limite, distribution, 18 Octobre 2018**

C'est également le cas lorsque les matérialités permettent de mettre en place un restaurant éphémère, des cours de français, des jeux pour enfants.

A l'inverse, elles privilégient de nourrir le maximum de personnes, et donc d'être dans une logique de chiffres ou d'efficacité

**Mais également, une autre logique est celle du nombre de repas distribués** ; c'est une logique de performance, que j'ai pu observer dans deux associations (**Les Fourmis Lyonnaises** ou **Si Moi j'ai Froid**), où les deux responsables m'ont donné le nombre de repas à l'unité près en me parlant de leur action.

Après le rangement des tables, et tout en accueillant les derniers bénéficiaires en retard, les bénévoles installent les repas qu'ils ont amené pour eux : briques, cupcakes, crêpes au Nutella… pour la rupture du jeune (nous sommes en pleine période de Ramadan). Ils commencent tous à se mettre en cercle autour de la toute petite table qu'on ne devine plus. Ils attendent que Leïla, la responsable, fasse son discours de bilan pour boire et se servir.

Leïla commence alors son discours, pendant que les bénévoles se tartinent une crêpe de Nutella.

« **Alors, ça a été une distribution très rapide, mais en tout cas efficace**, et je tenais à vous remercier parce que vous avez tous été à vos postes, vous avez fait tous en sorte pour que la maraude se passe bien, et dans de bonnes conditions, juste s'il-vous-plait faites attention à la communication… J'ai vu parfois un pôle qui était resté sans…. Sans personne… Donc quand il y a un bénévole qui doit s'absenter s'il vous plait, qu'il prévienne bien son équipe pour que ça puisse continuer à tourner ! (…)

**Donc on a servi…** Il est où Lucas ? **Donc on a servi 135 repas, donc franchement bravo à tous, merci** ! Parce qu'en une heure on a vraiment bien assuré *(tout le monde applaudi),* **tout le monde a eu deux fois des briques, aujourd'hui il y avait le choix, c'était vraiment une distribution où il y avait du choix, il y avait des baguettes, du pain maison, une chorba, une bonne chorba, les gens ont bien aimé, la brique aussi, les crêpes ont été appréciées**, même s'il n'y en a pas eu beaucoup, les garçons se sont excusés parce qu'ils n'en pu en faire que 70, déjà c'est plus qu'on pouvait espérer… »

**Si Moi j'ai Froid, distribution, 19 mai 2019**

Ainsi, les pratiques de frontières et de mobilité des bénévoles permettent de construire des espaces au sein de l'espace public. Ces espaces permettent l'activité de la solidarité, en incluant

les bénéficiaires. Il arrive également que ces pratiques excluent et renforcent la séparation entre bénévoles et bénéficiaires. **Enfin ces espaces de distribution sont à l'image de l'association qui les produit : par leurs règles et logiques, ils incarnent les valeurs de l'association.** Des valeurs confessionnelles, de performance ou de convivialité. Nous analysons dans la partie suivante les pratiques de productions d'espaces lors des maraudes véhiculées.

### 7.3.2. La création d'espaces grâce au camion lors des maraudes véhiculées

Le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes : cela leur permet de créer différents espaces, propices à une organisation de solidarité. Premièrement, le camion permet de créer différents types d'espaces entre bénévoles : des espaces de convivialité, des espaces de protection face à un danger, des espaces de briefing où le responsable de la maraude pourra briefer les bénévoles, ou encore, un espace d'exutoire de la rencontre précédente. Deuxièmement, en fonction de l'agencement des portes, **les bénévoles pourront recréer différents types d'espace avec les bénéficiaires** : un espace de rencontre et d'inclusion quand les portes arrières du camion sont ouvertes. Troisièmement, avec une porte fermée et une porte entrouverte, les bénévoles pourront créer un espace d'intimité avec des bénéficiaires. Quatrièmement, avec une porte ouverte et une porte fermée, l'espace créé sera inclusif et protecteur à la fois ; il recréera une distance avec des bénéficiaires insistants. Enfin, dans le dernier cas possible, le camion pourra accueillir des bénéficiaires : soit pour recréer un espace de jeux avec des enfants par exemple, soit pour transporter une personne à la halte de nuit par exemple. Je récapitule les différentes pratiques exercées grâce au camion et les différents espaces créés dans le tableau suivant.

| | Portes | Camion | Personnes | Espace créé |
|---|---|---|---|---|
| **Le camion comme espace entre bénévoles** | 2 portes fermées | En route | Les bénévoles sont à l'intérieur, camion en route | Espace de protection des bénévoles; Espace de transition et espace d'expérience émotionnelle collective forte |
| **Le camion comme producteur d'inclusion avec les bénéficiaires** | 2 portes arrières ouvertes | à l'arrêt | Bénévoles et bénéficiaires debout à l'arrière, une personne dedans qui prépare panier repas | Espace d'inclusion, d'échange entre bénévoles et bénéficiaires qui est créé autour du camion. Les portes permettent de délimiter l'espace et de protéger du trafic éventuel de la rue. |
| **Le camion comme espace d'intimité** | 1 porte fermée, 1 entrouverte | à l'arrêt | Un bénévole et un bénéficiaire assis dans le camion | Espace d'intimité, d'échange créé à l'occasion par le chef de la **Croix-Rouge** pour permettre à une personne bénéficiaire de s'exprimer |
| **Le camion comme espace de distribution semi-ouvert** | 1 porte ouverte, 1 porte fermée | à l'arrêt | Un bénévole dans le camion prépare un panier repas tandis que les autres sont dehors avec les bénéficiaires | Espace de distribution, mais qui reste semi-fermé pour éviter des débordements |
| **Le camion comme lieu d'inclusion** | 2 portes ouvertes | à l'arrêt | On fait monter les enfants dans le camion pour jouer avec eux | Espace de jeux, d'inclusion |

*Figure 46 - Tableau des différents espaces produits par les bénévoles grâce au camion, selon l'ouverture et fermeture des portes*

Je présente ci-dessous différents cas illustratifs de ces pratiques matérielles générées par le camion et les espaces qui en résultent grâce à des vignettes :

#### *7.3.2.1. Le camion comme espace entre bénévoles*

Je montre dans cette partie l'utilité du camion quand il est fermé. Si avant chaque maraude les bénévoles chargent le camion et dînent ensemble, le sentiment que la maraude est vraiment « mise en route » naît dès le départ du camion. Le camion est alors un espace qui réunit les bénévoles, où ceux-ci discutent et apprennent à se connaitre durant le trajet. Les portes du camion produisent des frontières tangibles qui sont alors un moyen de créer un espace propre aux bénévoles. Le camion devient alors support d'un mouvement collectif.

##### *7.3.2.1.1. Le camion comme espace de transition*

Le camion devient un espace de transition entre chaque arrêts et rencontres avec des bénéficiaires. Dans ces moment-là qui sont des moments clefs pour les bénévoles, où le responsable de maraude briefera les autres bénévoles sur la prochaine personne qu'ils rencontreront, ou racontera l'histoire de l'association. Par exemple, lors de ma maraude avec l'**USR**, Léa qui était la responsable, nous raconta sur le chemin que nous allions rencontrer Papy Alim, un bénéficiaire « chouchou » de l'association, qui était le seul à faire la bise aux bénévoles. Le camion est également un espace exutoire après chaque étape, où les bénévoles peuvent se nettoyer les mains avec du gel hydro-alcoolique et partager leur ressenti sur la personne rencontrée. Ce fut le cas d'Jean et Liliane :

> En roulant dans les rues de Lyon en discute des personnes qu'on a vues et Jean nous dit :
>
> « Je suis vachement surpris par l'optimisme des personnes qu'on voit »
>
> Liliane ajoute : « C'est vrai… moi je me sens toujours mal à la fin de la semaine et le fait de les voir, je trouve que ça fait relativiser ses petits problèmes perso… Ils nous donnent le pep's ! »
>
> **USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

*7.3.2.1.2. Le camion comme espace affectif et de partage d'émotions collectives*

Le camion permet de créer un espace confiné où les bénévoles sont ensemble, et roulent vers des personnes à la rue. Ces moments, entre chaque point de rencontre, est essentiel pour la bonne cohésion du groupe. Le partage des émotions entre bénévoles crée une expérience collective et émotive de la maraude. Je partage mon ressenti lors de la maraude de la **Croix-Rouge**, où en l'espace de quelques heures, je me suis sentie très proche des autres bénévoles par l'expérience partagée :

Nous enfilons chacun l'uniforme (une veste) et montons dans le camion que nous avions rempli au préalable. François est au volant, Patrick est devant à ses côtés et je suis à l'arrière avec Dominique. Nous sommes que 4 bénévoles ce soir-là : en été, il y a moins de bénévoles disponibles. A l'arrière du camion : une solution hydro-alcoolique. Dominique m'explique qu'on serre toujours la main aux bénéficiaires et qu'on attend ensuite d'être partis pour nous les laver, histoire de pas le faire devant les bénéficiaires. (…)

Pendant le trajet nous discutons, tout en regardant par les fenêtres du camion s'il n'y a pas un sans-abri qui erre et qui aurait besoin d'aide. J'en profite pour leur demander depuis combien de temps ils sont bénévoles à **Croix-Rouge**. Mes trois acolytes sont tous les trois retraités ; Dominique et Patrick habitent à Lyon depuis 30 ans. L'ambiance est très conviviale.

Il y a une voiture de police qui a arrêté une dame ; Dominique plaisante que la dernière fois la police était en train d'arrêter un dealer.

On passe devant la place où il y a l'arrêt de tram, Dominique regarde s'il y a des SDF ; il n'y en a pas. D'habitude, si dit-elle. On parle d'un kebab qui vient d'ouvrir, on le remarque de suite. On roule. On part faire le plein à la première station essence sur la route.

Patrick et Dominique me racontent qu'avant ils étaient bénévoles aux camions du cœur. Par rapport aux restos du cœur, les camions du cœur offrent un repas chaud à un point fixe, à Flachet, aux bénéficiaires. Ils viennent avec des bancs, des tables, la soupe… et ils servent. Patrick et Dominique faisaient la cuisine le vendredi, avec les jardins du cœur (jardins tenu

par des bénéficiaires). « C'était sympa, tu arrives à 19H30, tu leurs sers à manger, du café de l'eau, puis on s'assoit avec eux, on discute... »

Je leur demande pourquoi ils sont allés à la **Croix-Rouge**. Dominique me répond qu'ils avaient l'impression de ne pas progresser avec les bénéficiaires : « on voyait les mêmes, il nous fallait quelque chose de plus, il fallait qu'on les sorte de là… »

Je remarque qu'on maraude dans notre camion, on avance dans la ville, qui se vide peu à peu (à 20h, beaucoup de gens étaient en terrasse, puis à 1h du mat il n'y avait plus personne dans les rues), en regardant chacun par la fenêtre en essayant de voir où des sans-abri pourraient se cacher. Nous sommes à leur recherche ; c'est presqu'un jeu : est-ce que certains se cachent ? D'autres dorment-ils sur un banc dans un parc ?

**Il y a un sentiment étrange dans notre camion, comme si nous étions dans un vaisseau tous les 4 et que nous naviguions dans la mer silencieuse, noire, éclairée par les lumières publiques, où il faut rester vigilent à chaque détail.** Nous sommes les gardiens de la nuit, les bienfaiteurs, à la recherche d'âmes en peine auxquelles nous pourrions amener une couverture, un café, et un peu de réconfort. C'est un sentiment étrange. Et une certaine fierté. J'ai eu beaucoup de plaisir à partager cet instant avec mes trois compagnons de route, 3 retraités aux personnalités franches, empathiques, et me surprenant à chaque instant, par leur capacité à utiliser l'humour pour ne pas se laisser atteindre par la situation dramatique. J'en suis même venue à me demander s'ils n'étaient pas insensibles à la situation des personnes que nous avions croisées. En réalité, au débriefing, je me suis rendue compte qu'ils étaient capables de garder tout pour eux.

Le mouvement est ici vécu d'un point de vue collectif. Nous nous déplaçons physiquement comme une organisation, où chacun a son poste. François est au volant. Patrick est à l'avant. En tant que chef de maraude il est responsable du téléphone et peut joindre le 115 ou les bénéficiaires que nous devons rejoindre. Nous, Dominique et moi, à l'arrière, observons la ville à la recherche d'une personne à la rue qui dormirait où se cacherait. Mais notre expérience collective est également en mouvement : la fatigue monte peu à peu, nous rencontrons de plus en plus de situations de bénéficiaires désastreuses. A la fin de la maraude, cette expérience nous a collectivement rapprochés, en l'espace de quelques heures, par la force des émotions partagées.

**La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

*7.3.2.1.3. Le camion comme espace de protection*

A la fin de la maraude, la dernière étape consiste à déposer les deux personnes que nous avons récupérées suite à l'appel du 115 pour les conduire à la halte de nuit, un hébergement d'urgence de la mairie. Pendant qu'Adèle amène les deux hommes, nous restons avec Fabien dans le camion. Une scène pas très agréable se joue devant nos yeux. Il est une heure du matin, et nous sommes dans le quartier des prostituées de Lyon.

*Dernière Etape : la Halte de nuit*

On est parti de l'autre côté vers Gerland en direction de la halte de nuit. Sur le chemin on découvre beaucoup de jeunes femmes, de jeunes prostituées qui font du trottoir. Je suis choquée par leur jeunesse, je me dis que c'est pas possible, elles doivent être mineures ...

On se gare juste en face de la halte de nuit, pendant qu'Adèle descend pour amener les deux hommes que nous avions conduit. Fabien et moi restons dans le camion. On voit une prostituée qui montre sa culotte sous sa robe avec son mac en face qui rigole…Devant-nous une voiture, immatriculée Pologne, qui les observe et qui leur parle... La fille est visiblement saoule, tandis que les deux hommes se moquent d'elle.

Je suis indigné par la situation, par ces connards de proxénètes. Avec Fabien on les insulte. Élise monte dans le camion, on lui dit qu'on veut partir vite. Fabien dit qu'il faut pas chercher des embrouilles avec les proxénètes et en et en repartant je regarde fixement dans les yeux le monsieur dans la voiture immatriculée Pologne. J'ai envie de lui faire un gros doigt d'honneur. On repart. Sur le trajet du retour qui dure plusieurs kilomètres, on débriefe la soirée...

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Il est très fréquent également que le camion arrive dans un endroit où il y a un risque au niveau de la sécurité, comme dans un squat par exemple, où le nombre de bénéficiaires dépasse celui des bénévoles. Les bénévoles sont alors tenus de rester dans le camion, à l'abri.

*7.3.2.2. Le camion comme producteur d'inclusion avec les bénéficiaires*

Le camion, lorsqu'il est à l'arrêt et que ses portes arrières sont ouvertes, permet de créer un espace d'inclusion entre bénévoles et bénéficiaires. Ce sera un moment d'échange convivial entre eux, le temps de servir un café et de faire un panier repas pour la personne bénéficiaire. Les portes permettent de délimiter l'espace et de protéger du trafic éventuel de la rue. Le passage ci-dessous illustre un moment de convivialité qui est produit par l'ouverture des portes du camion lors d'une maraude avec l'**USR** :

*Etape 5 : Félix, Marius et François-Xavier*

On se rend à la place Joseph Serlin, dans les 6e, un lieu convivial, où il y a beaucoup de personnes qui jouent à la pétanque, boivent ou pique-niquent.

On retrouve Félix, Marius et François-Xavier qui sont en train de discuter avec un couple en buvant une bière. Ils ont l'air plutôt contents. Je ne savais pas qui parmi les cinq était sans domicile. Adèle va vers Félix et François-Xavier parce qu'elle les connait bien tandis que je m'adresse plutôt à Marius. (…) Adèle propose aux trois hommes d'aller au camion pour leur servir un café ; nous marchons tous en direction du camion qui est garé quelques mètres plus loin.

Adèle discute avec François-Xavier de livres, pendant que je parle à Marius, qui visiblement doit avoir des problèmes psy ; il me semble ne pas avoir toute sa tête. Fabien est à l'arrière du camion, en train de faire un « panier repas » aux trois hommes : il remplit un sac de boîtes de conserves et produit hygiéniques.

Tout ça se passe autour du camion, qui est garé en double file dans la rue. A un moment, un homme vient nous voir et nous demande si c'est possible qu'on se décale pour qu'il puisse se garer. Cela faisait bien 20 minutes qu'on papotait et je n'avais pas vu le temps passer.

**USR, maraude en camion, 17 juillet 2019**

*7.3.2.3. Le camion comme espace d'intimité*

Le camion peut également être transformé en espace d'intimité entre un bénévole et un bénéficiaire. Ce fut le cas lors de ma maraude avec la **Croix-Rouge**. Le chef de la maraude, Patrick, n'arrivait pas à comprendre ce dont le bénéficiaire avait besoin. Il était visiblement perdu. Après lui avoir proposé un café, il le fit s'assoir dans le camion, afin qu'il se sente en confiance et plus prompt à s'exprimer.

> Nous nous dirigeons ensuite pour un signalement « citoyen », de quelqu'un qui connaissait une bénévole ; en fait c'était quelqu'un intéressé pour être bénévole. On arrive devant l'église Saint-Pothin, dans le square. La jeune femme avait fait un signalement directement à Patrick pour une personne dehors. On était passé devant au début de la maraude et elle avait vu notre camion.
>
> Le bénéficiaire était jeune, Algérien, il semblait perdu. Patrick lui propose un café ou thé, mais il refuse. Patrick reste interloqué. Il monte avec lui dans le camion, on leur laisse un peu d'intimité aux deux pendant qu'on parle à la jeune femme.
>
> Patrick nous expliquera plus tard au débriefing que l'homme faisait sa prière dans le camion et qu'il était désemparé. Ne pouvant rien faire de plus, nous repartons.
>
> **La Croix-Rouge, maraude en camion, 25 Juin 2018**

*7.3.2.4. Le camion comme espace de distribution semi-ouvert*

Il peut arriver que les associations qui font des maraudes véhiculées se retrouvent à des endroits où la demande est très forte. Se sentant en insécurité lors d'une distribution, les bénévoles seront alors amenés à fermer une porte du camion, tout en laissant une autre ouverte, afin de faciliter la distribution de panier-repas :

> Jean nous dit qu'il a un peu peur d'agressions éventuelles pendant la maraude et Liliane le rassure en lui disant que ça se passe très bien avec les personnes bénéficiaires : « Tu verras,

ils sont généralement très sympas ». Jean dit qu'avec le don il y a toujours un déséquilibre. Léa lui dit que c'est vrai qu'il y a certains sites comme le Lidl par exemple, où les personnes peuvent se servir, « comme au supermarché », c'est pourquoi il faut toujours laisser une porte fermée du camion. Et qu'il y ait un bénévole qui fait les paniers repas dans le camion, avec une porte fermée, tandis que les autres sont à l'extérieur.

**USR, maraude en camion, 27 Septembre 2019**

*7.3.2.5. Le camion comme lieu d'inclusion*

Si cette 5ème vignette ressemble à la seconde, elle en diffère toutefois parce que les bénéficiaires montent dans le camion. Comme l'illustre le passage ci-dessous, les enfants montent dans le camion et ce dernier devient un vecteur de jeu et un moyen de créer de la complicité avec les enfants.

*Etape 8 : Gerland et la famille de Nigérians*

Et puis on repart. On va vers Gerland pour retrouver la famille qui parlait en anglais. On arrive et ils sont en fait sur un square avec des jeux pour enfants. C'est une famille de nigérians, les parents sont jeunes (25 ans ?) et ils ont 2 enfants : un petit garçon qui apparemment à peine un an et quelques et une petite fille qui a 3 ans et quelques... Les deux enfants sont super mignons, mais très minces.

C'est dur de les voir là, comme ça. Ils sont plutôt bien habillés : on voit qu'ils proviennent d'une classe supérieure du Nigéria, mais ils n'ont rien, ils viennent d'arriver en France ; On leur propose à manger et on donne aux enfants des tartelettes à la fraise qu'ils lèchent au lieu de manger. C'est trop chou. **On joue un peu avec eux : on les fait monter dans le camion,** on court… On sert aux parents des boissons chaudes, et on leur fait un panier repas.

**USR, maraude en camion, 17 Juillet 2019**

Le camion permet également de transporter des personnes à la rue pour qu'elles dorment à la halte de nuit. En effet, la **Croix-Rouge** et **USR** qui sont partenaires du 115 ont souvent une place réservée pour quelqu'un qu'ils rencontreraient. Ils l'amènent alors dans le camion vers la halte de nuit. C'est ce que nous faisons lors de notre maraude en juin avec l'**USR**. Nous prenons même deux personnes, que nous essayons de mettre sur deux banquettes différentes dans le camion pour éviter les débordements.

*Etape 9 : nouvel arrivant*

On repart ensuite un petit peu plus loin pour répondre à l'appel qu'on a reçu du 115. Apparemment un homme est là dans la rue exceptionnellement et qui n'a pas mangé depuis 4 jours. On arrive là il est en train de dormir.

On lui demande s'il veut une place au 115 à la halte de nuit il répond : « oui »

Il prend ses affaires, tout en ayant du mal à se réveiller (on a dû le réveiller en plein sommeil profond) et on lui demande s'il veut une couverture, de quoi manger et boire. Il accepte, prend une bouteille d'eau qu'il boit d'un coup. Il n'a pas envie de manger et il est à moitié endormi...

Je lui propose de monter directement dans le camion et il sera plus à l'aise pour dormir.

Dans le camion Adèle me dit : « C'est compliqué parce que il y a une autre personne à aller chercher à Part-Dieu et à ramener à la halte de nuit… Je sais pas si on fait deux allers retours ou pas… »

« Ben non on a qu'à faire un seul aller-retour, on en met un derrière et un devant, comme ça y a pas de risque… » elle avait effectivement peur qu'il y ait des tensions entre les deux ... Finalement on décide que je monterai derrière avec le monsieur et elle devant, avec la nouvelle personne.

**USR, maraude en camion, 17 juillet 2019**

Cela créé toute de suite un lien plus fort, quand Julien pose sa tête sur moi qui suis assise à côté de lui, qui s'endort dans le camion.

Ainsi, nous avons montré dans cette partie que le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces, entre bénévoles, ou avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. Lorsque le camion est fermé et qu'il ne transporte que des bénévoles, il devient un espace de transition ; un espace affectif et de partage d'émotions collectives ; et enfin, un espace de protection. Lorsque le camion est à l'arrêt et selon l'ouverture des portes, il produit un espace d'inclusion avec les bénéficiaires, un espace d'intimité, un espace de distribution. Nous analysons dans la partie qui suit la production de micro-espaces lors des maraudes à pied.

### 7.3.3. La production d'espaces lors des maraudes à pied

Nous analysons maintenant ce que produisent les pratiques spatiales lors des maraudes à pied. Nous montrons que les pratiques corporelles des bénévoles, comme le fait de s'assoir à côté d'une personne sans-abri, sont des pratiques d'inclusion. Les bénévoles sont capables de créer des micro espaces dans l'espace public tout en négociant cet espace avec les bénéficiaires et d'autres associations.

#### *7.3.3.1. Les pratiques corporelles d'inclusion des bénévoles*

Les pratiques corporelles sont les premières pratiques spatiales. Le corps des bénévoles est un outil organisationnel pour mettre en place leur mission de solidarité. D'une part les bénévoles sont, par leurs corps, en mouvement. Il a des répercussions sur leur façon de mener la maraude : ils marchent alors qu'il fait froid et nuit, malgré les difficultés psychologiques. Tout cela participe d'une expérience collective sensible, qui se vit par le corps et les émotions partagées par le groupe de maraudeurs. En plus de cela, le corps permet aux bénévoles de créer des espaces selon la manière dont ils se tiennent : assis ou accroupis, en face ou à côté de la personne.

Lors des maraudes, les bénévoles entament une discussion et recréent un espace de solidarité dans l'espace public. L'échange peut alors durer plusieurs dizaines de minutes, une demi-heure parfois, tant que la personne sans-abri veut parler. Dans ces moments, le bénévole s'assoit par terre, à côté du sans-abri, sert le sans-abri selon ses besoins avec ce qui a été amené par les bénévoles. Le fait d'être assis à son niveau, et non pas de rester debout, permet de recréer un espace propice à l'échange. Ils entament alors une discussion dans une écoute empathique, qui vise à ce que le sans-abri puisse se confier, le temps d'un instant.

Cette scène relate comment Pauline et Mathieu, deux bénévoles, parviennent à créer un échange avec Jeanne, une jeune femme de 17 ans qui dort dans un squat.

Je suis surprise dès le début par Pauline qui s'assoit au niveau de Jeanne, sort son tabac et se met à rouler sa clope, tout en écoutant Jeanne attentivement et en acquiesçant à ses paroles, en ponctuant ses phrases par un « c'est clair » ou « tu m'étonnes ». Parmi toutes les personnes que nous avons vues, Pauline se range toujours de leur côté. Avec Jeanne, elle répond par « c'est injuste », et « c'est dégueulasse », « Pfff…c'est dur », alors que j'aurais, pour ma part, plutôt eu tendance à relativiser les propos de Jeanne.

Mathieu est aussi assis à côté de nous et se roule une clope. Il fonctionne différemment que Pauline : un peu avec humour, tout en restant sérieux, dans l'écoute, la gentillesse.

Au débriefing, un des bénévoles explique qu'ils n'ont pas procédé comme d'habitude : plutôt avec un humour décalé, toujours sympa, mais qui évite de tomber dans le mélodrame.

La manière que Pauline et Mathieu ont de se comporter avec les personnes de la rue est difficile à décrire. Finalement c'est une manière proche des sans-abri : ils serrent la main de la personne en se présentant (c'est un moyen de connaître leur prénom), s'assoient toujours par terre, sortent leur tabac tout en étant dans l'écoute attentive et empathique. Puis l'échange se fait très naturellement : la personne à la rue se sent en confiance et se confie.

**Raconte Nous la Rue, maraude à pied, 12 Novembre 2018**

Dans ce cas-ci, on remarque que c'est par leur pratiques corporelles : s'assoir, serrer la main, discuter au même niveau, en partageant une action commune (fumer), que l'inclusion et la rencontre avec la personne sans-abri est possible.

*7.3.3.2. Les espaces créés dans la rue*

Ces pratiques corporelles des bénévoles, qui leur permet de rentrer en interaction avec la personne à la rue et de créer un lien, produisent des micro-espaces dans l'espace public. Il m'est arrivée par exemple lors de maraudes à pied, d'être assise en cercle avec d'autres bénévoles et des bénéficiaires, à discuter, au milieu de la rue. Le passage ci-dessous illustre un moment passé

lors d'une maraude « à mains nues », c'est-à-dire non distributive, où l'espace créé entre les deux personnes, un sans-abri et un bénévole, est produit par les corps. Nous étions un peu comme dans une petite bulle, et les passants passaient à côté de nous sans intervenir :

Puis on continue notre chemin en groupe, sur la rue de la République. On arrive à cordeliers, près de la sortie du métro. On s'assied, on discute avec un couple, assis là sur le trottoir, avec un caddie rempli de fringues et d'affaires.

La fille a 17 ans, et le jeune homme, Quentin, doit avoir quelques années de plus : 25 ans je dirai. On reste une bonne demi-heure assis à leurs côtés, sauf peut-être Grégoire qui n'a pas la place de s'asseoir. Le Malien parle avec Quentin. Nous les filles nous parlons avec la jeune fille. Elle fait très garçon manqué : elle a le crâne rasé sur les côtés, et ses cheveux, longs et bouclés, sont attachés en queue de cheval. Je sens que la jeune fille est très à l'aise : elle rigole et nous parle d'elle avec plaisir. Elle répond aux questions de Jeanne et la copine de Grégoire : ils partent avec son copain bientôt pour Toulon puis Toulouse, ils ne se sont pas fait à la vie lyonnaise. Ils ont de la famille dans le sud, et la vie est plus agréable là-bas donc ils préfèrent descendre. Par contre elle lui dit « Hors de question de descendre en train sans prendre un billet, j'ai déjà 1700€ d'amandes donc ça suffit ! »

Elle semble heureuse de parler d'elle : elle nous dit qu'elle a 17 ans, bientôt 18. Elle nous montre son tatouage sur le bras, nous dit qu'elle fume des joints.

Mais qu'elle « ne boit jamais pendant qu'elle fait la manche, parce que les passants quand ils voient une bouteille, ils ne donnent pas, parce qu'ils pensent que ça va servir à s'acheter de l'alcool, alors qu'en fait, on en a besoin pour d'autre choses ! »

Donc ils préfèrent attendre le soir, après la manche, pour prendre un verre, dans leur tente. Je leur demande où est-ce qu'ils campent : « sous le pont Winston Churchill, près du parc cote d'or... Non parc de la tête d'or » Tout le monde éclate de rire.

Mais elle nous raconte qu'elle tient pas l'alcool. La vodka, elle tient pas. Déjà trois bières et elle est bourrée. La dernière fois, elle avait pris de l'alcool plus des stupéfiants : elle avait alors vomi dans un sac poubelle au point de se retrouver son nez dans son vomi.

Pendant ce temps son copain parle avec le maraudeur malien (dont je ne connais pas le prénom). Ils semblent lier une belle amitié.

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 17 Juin 2018**

*7.3.3.3. Les négociations de l'espace*

Dans la rencontre entre bénévoles et personnes à la rue, j'avance qu'il y a une négociation de cet espace public, qui n'appartient à personne et qui est ouvert. Il s'agit de micro-pratiques qui sont à peine visibles. Les maraudeurs en effet marquent un respect, une frontière invisible d'au moins un mètre par rapport au lieu de couche de la personne à la rue. Cela marque tout de suite une distance quand on vient parler à une personne à la rue : celui de respecter une distance d'au moins un mètre.

Le vocabulaire employé au sujet des lieux de couche ou des lieux de manche, c'est-à-dire l'endroit où dort ou mendie un sans-abri, trahit une façon de percevoir l'espace et de le vivre. Souvent, les bénévoles emploient les mots de « chez eux » pour parler des lieux de couche des personnes à la rue dans l'espace public. Ou encore ils emploient le terme de « travailler » pour « faire la manche ».

Ce qui était frappant c'était à la fois Romain qui repartait en disant à Damien « je te laisse travailler » et Damien qui nous parlait des autres SDF comme ses « collègues » : il nous parlait de l'entraide qui pouvait exister entre certains SDF (« mais pas tonton ! »), se garder les affaires, etc..

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 27 Janvier 2019**

Aussi, il arrive que l'équipe de maraudeurs soit amenée à devoir « négocier » l'espace avec d'autres associations. Ce fut le cas lors d'une maraude avec **La Main Tendue** : nous croisâmes une équipe de bénévoles de la **Croix-Rouge**. La première équipe arrivée fut donc celle qui resta. Je relate ce moment dans le passage ci-dessous :

| | |
|---|---|
| On continue, on traverse la rue. De l'autre côté, une personne est assise par terre, on vient à sa rencontre, sauf… Qu'il y a également une équipe de la **Croix-Rouge**, avec leur camion garé devant ! On leur dit bonjour, on leur serre la main, mais c'est tout. On sent qu'on est trop nombreux. On veut quand même donner à la personne sans-abri un panier repas, puis on repart pendant que la **Croix-Rouge** reste sur place.<br><br>**La Main Tendue, maraude à pied, 12 Février 2019** |  <br>*Figure 47 - Photographie des équipes de la Croix-Rouge* |

**Conclusion de la partie 7.3.**

Le but de cette troisième partie de chapitre était de montrer la finalité des pratiques spatiales et ce qu'elles permettent de produire en terme d'activités. **Elle vise à montrer comment les pratiques spatiales permettent la production d'espaces de solidarité**. J'ai ainsi montré comment les pratiques de mouvement et de frontières produisent des espaces de solidarité lors des distributions ; et comment ces espaces incarnent les règles et logiques des associations. Puis, j'ai illustré que lors des maraudes véhiculées, le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces, entre bénévoles, ou avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. Enfin, nous avons analysé ce que produisent les pratiques spatiales lors des maraudes à pied : les pratiques corporelles des bénévoles, comme le fait de s'assoir à côté d'une personne sans-abri, sont des pratiques d'inclusion. Les bénévoles sont capables de créer des micro-espaces dans l'espace public tout en négociant cet espace avec les bénéficiaires et d'autres associations.

## Résumé du chapitre 7

Ce deuxième chapitre de résultats visait à montrer comment les pratiques spatiales produisent de la solidarité.

Nous avons vu qu'il existait trois grandes **stratégies spatiales** qui organisent la solidarité envers les personnes sans-abri dans l'espace public : les distributions, les maraudes à véhicule et les maraudes à pied. Chaque stratégie spatiale se compose d'une combinaison unique de pratiques spatiales. Si chaque stratégie spatiale a ses particularités, elles possèdent chacune une temporalité en trois temps : avant, pendant et après l'activité. Enfin, nous avons souligné que ces activités sont à risque et que les bénévoles peuvent être exposés à des situations difficiles et de violence.

Nous avons ensuite analysé **les pratiques spatiales** des bénévoles pour chaque stratégie spatiale. Celles-ci peuvent se décomposer en pratiques matérielles – l'agencement des tables et barrières lors des distributions, ou l'ouverture des portes du camion, par exemple – ou corporelles – la marche et les mouvements des bénévoles, par exemple. Ces pratiques également permettent de produire des frontières et des mouvements, et ainsi, structurent l'espace des distributions ou des maraudes, qui ont lieu dans un espace public et ouvert.

Enfin, nous avons analysé l'effet produit dans l'espace public de ces pratiques spatiales. Elles sont à l'origine de mécanismes d'inclusion et d'exclusion ainsi que des créations d'espaces organisationnels. Ainsi, par des pratiques de mouvement et de frontières, les bénévoles parviennent à créer des espaces inclusifs qui ancrent leur activité au sein de l'espace public. Enfin, nous avons présenté l'impact de ces pratiques spatiales et comment elles permettent aux acteurs de créer une activité solidaire. En créant des espaces pour l'activité de solidarité, et en produisant des pratiques d'inclusion, les bénévoles produisent de la solidarité par leurs pratiques spatiales. Or, et c'est tout le paradoxe de la solidarité, les bénévoles créent également de l'exclusion par l'agencement des tables ou de leurs corps.

# CHAPITRE 8 : LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE

Dans le chapitre six, nous avons présenté la solidarité comme un ensemble de valeurs, et montré que sa mise en pratique était difficile pour les acteurs ; à titre d'exemple, il peut y avoir des rapports de domination et des enjeux de pouvoir dans la solidarité. Dans le chapitre sept, après avoir présenté les stratégies spatiales, nous avons donc tenté de montrer **comment les pratiques spatiales des bénévoles leur permettent de créer des espaces de solidarité**. Nous avons vu comment, par les pratiques de mouvement et de frontières, associées à des matérialités, les bénévoles parvenaient à s'organiser dans l'espace public. Dans un espace ouvert, où des débordements et violences peuvent arriver à tout moment, nous avons montré que les bénévoles avaient certaines pratiques qui leur permettaient de s'organiser. Toutefois, si nous avons vu la mise en œuvre de ces stratégies spatiales par les pratiques spatiales, il s'agit maintenant de comprendre pourquoi et comment les acteurs choisissent leur stratégie spatiale.

Ce chapitre 8 cherche à répondre à la deuxième partie de la problématique (2) : **comment les actions de solidarité produisent-elles de l'espace ?** Nous avons vu dans le chapitre 6 que la solidarité était des valeurs *et* des pratiques. Cela revient donc à montrer comment les valeurs organisationnelles de solidarité produisent-elles de l'espace ; puis, comment les pratiques de solidarité produisent-elles de l'espace. Ainsi, dans une première partie du chapitre huit, j'analyse les **justifications des choix de ces stratégies spatiales** par les acteurs. Je montre notamment que c'est par le prisme des valeurs organisationnelles que nous pouvons comprendre les choix spatiaux des associations et ainsi leurs stratégies spatiales. Enfin, dans une deuxième partie je dévoile que les **actions de solidarité des associations ont une « production de l'espace »** (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, les bénéficiaires et les autres associations. Ainsi, nous opérons en deux temps : nous analysons tout d'abord les facteurs endogènes à la solidarité, puis les facteurs exogènes à la solidarité et comment ils produisent de l'espace.

Nous explorons, dans ce chapitre huit, les stratégies spatiales que nous avons présentées en début de chapitre sept. J'explique dans la partie **8.1** la raison pour laquelle j'ai choisi ces termes de « stratégie spatiale ». Puis, dans un second temps, j'analyse les justifications des choix de ces stratégies spatiales par les acteurs. Je montre notamment que c'est par le prisme des valeurs

organisationnelles que nous pouvons comprendre les choix spatiaux des associations. Par exemple, pourquoi certaines associations ont-elles décidé de passer d'un mode d'organisation en distribution à de la maraude ? Le choix du lien social, qui est synonyme de solidarité, est aussi **un moyen de justification d'un choix et d'un changement de stratégie spatiale.** Ainsi, je tente de montrer en quoi solidarité et espace sont liés : les valeurs et la volonté de développer une relation aux personnes de la rue sont au cœur de la prise de décision du mouvement vers l'autre (le fameux « aller vers »), et du choix de la maraude plutôt que de la distribution. On tentera de montrer que cela provient de conceptions différentes d'altérité ; en effet, tous les acteurs ne considèrent pas le rapport aux bénéficiaires de la même manière, et c'est en cela que l'on peut expliquer les divergences d'actions solidaires. (**8.1**)

Enfin, en partie **8.2**, je dévoile que les **actions de solidarité des associations ont une « production de l'espace »** (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, les bénéficiaires et les autres associations. Pour cela, j'analyse au départ les pratiques spatiales des personnes sans-abri, pour mieux comprendre ensuite les pratiques spatiales des associations. Je montre que les deux sont interconnectées. Enfin, j'étudie la coopération entre associations, à travers le réseau du collectif de rue, et ce que cela produit spatialement d'un point de vue macro sur la ville. Je montre que les relations inter-associatives autour de l'espace public sont complexes : elles sont à la fois le fruit de coopérations solidaires, et de compétitions autour d'une « lutte de territoires ».

## 8.1. Les stratégies spatiales des associations et leurs justifications

Dans cette partie, je m'intéresse aux discours explicatifs et de légitimation des acteurs au sujet de leurs choix de stratégie spatiale. Si j'ai décrit dans le chapitre sept les « stratégies spatiales », qui comprennent les maraudes à pied, les maraudes véhiculées et les distributions, j'explique dans la partie qui suit en quoi il s'agit de « stratégies ». Puis, dans un deuxième temps, je m'intéresse aux justifications de ces choix de stratégies spatiales par les acteurs.

### 8.1.1. Pourquoi ce sont des « stratégies spatiales » ?

J'affirme que ces manières de s'organiser dans l'espace sont des « stratégies », selon la définition de Nag, Hambrick et Chen (2007) du « management stratégique » qui fait consensus au sein de la communauté scientifique. Selon eux, le management stratégique correspond à :

*"(a) the major intended and emergent initiatives (b) taken by general managers on behalf of owners, (c) involving utilization of resources (d) to enhance the performance (e) of firms (f) in their external environments." (Nag, Hambrick, & Chen, 2007).*

Si leur définition mentionne explicitement les entreprises, le management stratégique est aussi applicable aux associations et aux entreprises publiques et celles du secteur non marchand (Moore, 2000). Il s'agit donc pour les managers d'une organisation de prendre des initiatives – intentionnées ou émergentes – qui impliquent l'utilisation de ressources pour améliorer la performance de l'organisation dans son environnement extérieur. Or, lors de mes entretiens avec les acteurs, je les ai interrogés sur les raisons pour lesquelles ils s'organisaient en distribution, en maraude à pied ou en maraude en véhicule. Pourquoi faire des maraudes et non pas des distributions ? Ou à l'inverse, pourquoi des distributions et non pas des maraudes ? Je réalisais que beaucoup d'entre eux avaient été amenés à changer de manière de s'organiser. L'association pouvait alors avancer des arguments liés à son expérience et aux difficultés qu'elle avait rencontrées. Parmi les arguments avancés, il y en a qui ont trait à leurs ressources et à leur environnement.

Dans la partie suivante, je présente tous les arguments invoqués par les acteurs, et je les analyse. Puis je montre que les acteurs font des choix spatiaux de manière consciente, en fonction de leurs ressources et de leur environnement, afin de répondre à un objectif social.

*8.1.1.1. Une première réponse liée à l'environnement : les autres associations*

Il est arrivé, et cela à titre plus exceptionnel, que les associations m'expliquent qu'elles avaient adapté leur stratégie spatiale par rapport aux autres associations déjà sur place. Souvent, il est possible que des associations fassent déjà des maraudes au même endroit qu'elles (pour **Si Moi j'ai Froid** par exemple) ce qui va justifier le fait qu'elles cessent cette activité. Pour **La Main Tendue**, Mounir va justifier doublement l'activité de l'association : l'arrêt des distributions pour laisser la place à d'autres associations qui souhaitent mener cette activité ; mais également la poursuite des maraudes, parce que c'est une activité nécessaire qui n'est pas poursuivie par beaucoup d'associations. On peut noter que pour l'association, ce n'est pas une compétition par rapport à d'autres associations qui est visée, mais bien une coopération autour d'un « bien commun » à atteindre. Il s'agit donc d'atteindre un objectif social par des activités non pourvues par d'autres associations.

> *« Et donc, ils ont arrêté parce que pour plusieurs raisons, parce qu'il y a des associations qui ont décidé de se lancer que sur les distributions, et qui se sont approchées d'Adama et de La Main Tendue pour apprendre de l'organisation, et savoir comment ça marchait pour se lancer eux-mêmes. Donc y a beaucoup d'associations qui font ça et qui aujourd'hui font des distributions. »* **Mounir, La Main Tendue**

*8.1.1.2. Une seconde réponse liée aux ressources : la logistique*

En ce qui concerne la logistique et la pratique, les arguments des associations qui font des maraudes convergent vers l'idée que les distributions sont plus simples à assurer en termes de logistique. Il en est de même pour les associations qui font elles-mêmes des distributions, comme l'affirme Leïla :

> *« Il suffit que moi, ou Farah, on prenne les tables, les caisses et puis on s'installe. Alors que faire des distributions mobiles, ça demande beaucoup, beaucoup plus de moyens et de recherche chaque semaine. Donc, on s'était dit que ce serait plus pratique pour nous. »* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

C'est également un argument mobilisé par Farouk, qui m'explique que la maraude demande plus de logistique et de bénévoles. Finalement, faire une maraude prend du temps, sans que l'on soit sûrs de retrouver les bénéficiaires :

*« Quand tu vas à la recherche des SDF, tu mets énormément de temps à les trouver et on ne peut pas forcément … On parle à chaque fois de 3 ou 4 minutes avec. »* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

Étonnamment et à l'inverse, pour les associations qui réalisent des maraudes, il semblerait que la logistique à assurer pour les distributions soit également difficile. C'est le cas d'USR, qui réalise des maraudes par camion. Au moment de la création de l'association, l'idée de faire des distributions a été directement écartée, pour des raisons de logistique. Pour Sophie, l'association ne pouvait pas assurer de distribution aux gares, où il y a beaucoup de monde :

*« Ce qui est sûr, dès le départ, nous on savait qu'on ne ferait pas Part-Dieu, on savait qu'on ne ferait ni Part-Dieu ni Perrache parce que les gares c'est quelque chose qu'on avait énormément fait avec la Croix-Rouge et on savait qu'on n'avait pas la logistique pour les assurer. Il y avait trop de monde. »* **Sophie, USR**

Pourtant, même si lors des entretiens cet argument n'est pas ressorti, il me semble que l'action la plus facile à assurer d'un point de vue logistique est la maraude à mains nues, où les bénévoles viennent simplement rencontrer les personnes à la rue. Cela se confirme par le Pélican Solidaire, ou l'association Raconte Nous la Rue, qui distribuent une boisson chaude, quelques sandwichs. Ces maraudes demandent un investissement différent, qui n'est pas d'ordre logistique, mais qui est tout autant difficile pour les bénévoles, et qui peut ainsi également constituer un frein.

La conclusion de ces deux premières réponses apportées est la suivante : cela confirme le fait que ces associations font des choix par rapport à leurs ressources, tout en répondant à un besoin d'ordre social, et en s'adaptant à leur environnement. Tout cela dans l'objectif de créer de la valeur sociale, en l'occurrence apporter une aide aux sans-abri. **Cela vient donc confirmer que les manières dont les associations s'organisent dans l'espace public sont bien des stratégies, et plus exactement des stratégies spatiales.**

### 8.1.2. Les justifications des choix de stratégie spatiale

C'est un point qui est au cœur du sujet de recherche. Pourquoi les associations s'organisent-elles de cette manière ? Pourquoi faire des maraudes et non pas des distributions ? Ou à l'inverse, pourquoi des distributions et non pas des maraudes ? Lors des entretiens, j'ai posé ces questions aux acteurs de manière à ce qu'ils m'expliquent leur choix vis-à-vis d'autres

stratégies qu'ils auraient pu sélectionner. Cela explique notamment pourquoi, dans les réponses formulées, les membres d'associations m'ont répondu par des arguments défavorables envers la stratégie « opposée » à celle choisie. Par stratégie opposée, j'entends maraude versus distribution, sans faire de distinction entre maraude à pied et maraude en véhicule. Cette formulation de question était pertinente non pas pour produire une liste d'avantages et d'inconvénients de chaque stratégie spatiale (qui est d'ailleurs présentée dans la Figure 44), mais pour **dégager la nature des arguments avancés**. Ainsi, l'objectif est de mobiliser les thèmes invoqués par les arguments contre ou en faveur d'une stratégie choisie.

Ce travail d'enquête était également pertinent quand l'association interrogée avait changé de stratégie spatiale. Elle pouvait alors avancer des arguments liés à son expérience et aux difficultés rencontrées. À titre d'illustration, les associations qui sont passées d'une stratégie de distribution à une stratégie de maraude sont les suivantes : La Main Tendue, Juste un Geste, le Vestibus. L'USR a modifié les longs arrêts qu'elle faisait lors de son circuit au niveau du LIDL de la rue de Marseille, et qui pouvaient s'apparenter à une distribution. À l'inverse, les associations qui ont commencé par de la maraude avant de choisir la distribution sont les suivantes : Si Moi j'ai Froid, et Les Fourmis Lyonnaises. Les autres associations n'ont pas changé de stratégie spatiale à ma connaissance.

| **Passage de la distribution à la maraude** | **Passage de la maraude à la distribution** |
|---|---|
| La Main Tendue | Fourmis Lyonnaises |
| Juste un Geste | Si Moi j'ai Froid |
| Vestibus | |
| USR | |

*Figure 48 - Tableau des associations qui ont changé de stratégie spatiale*

Les résultats présentés ci-dessous ont fait l'objet d'une double analyse. Dans un premier temps, j'ai codé de manière assez large les entretiens avec les associations ; il en est résulté le nœud « justification spatiale », qui décrit les raisons pour lesquelles les acteurs ont choisi une stratégie spatiale spécifique. Dans un second temps, j'ai analysé dans les longs verbatim du

code les avantages et les inconvénients invoqués par les acteurs. Il pouvait arriver, par exemple, que des acteurs reconnaissent des avantages à une stratégie qu'ils n'avaient pas choisie, ou de même, des inconvénients à leur stratégie choisie. J'ai ensuite catégorisé ces arguments selon deux groupes : les avantages et les inconvénients de chaque stratégie. Ces arguments sont catégorisés dans le tableau qui suit :

| | AVANTAGES | INCONVÉNIENTS |
|---|---|---|
| **MARAUDES** | • Permet d'éviter les abus rencontrés en distribution, c'est donc une alternative à la distribution<br>• Comme moins d'associations en font, il est nécessaire de poursuivre l'action<br>• Permet de vraiment développer un échange avec les sans-abri et de produire du « lien social »<br>• Cela permet de toucher un public plus précaire, qui ne vient pas aux distributions, et qui a besoin d'avoir du lien social<br>• Don de soi-même, qui vient donner du sens par la relation avec les bénéficiaires<br>• Permet de remplir l'objectif social "d'aller vers" les personnes exclues, ce qui se traduit par le mouvement de la maraude | • D'autres associations font des maraudes au même endroit et au même moment, ce qui a pu en refroidir certaines<br>• Les bénéficiaires ne peuvent pas retrouver l'association d'une semaine à une autre comme s'ils se rendaient à une distribution<br>• Il est difficile de faire des maraudes pour les bénévoles, d'un point de vue émotionnel et physique. C'est ce qui conduit certains à arrêter.<br>• La maraude est plus compliquée d'un point de vue logistique<br>• Les maraudes qui ne distribuent rien peuvent paraître inutiles et temporaires aux yeux des associations de distribution |
| **DISTRIBUTIONS** | • C'est plus pratique pour les bénéficiaires : ils n'ont qu'à se rendre à la distribution pour retrouver l'association<br>• La distribution vient remplir un besoin vital : celui de mander. Certains bénéficiaires ne se nourrissent que par elles<br>• Convient mieux aux bénévoles que les maraudes : plus facile dans le lien social avec des sans-abri et sentiment d'utilité plus rapide<br>• Les distributions créent aussi des liens<br>• Plus simples d'un point de vue logistique | • L'effet de foule des bénéficiaires peut produire des violences, des abus, qui repoussent certains<br>• Peu propices à l'échange entre bénéficiaires et bénévoles et au lien social<br>• Certains bénéficiaires abusent au point d'alimenter des trafics et des rapports de séduction avec les bénévoles<br>• Cela peut provoquer pour les bénévoles des distributions un sentiment de "balancer", de "distribuer à n'importe qui".<br>• Cela peut conduire à une perte de sens pour les bénévoles, qui auront le sentiment d'être dévalisés et de faire une action inutile<br>• La logistique est plus simple<br>• Difficultés quand plusieurs associations sont au même endroit : il faut alors qu'elles se mettent d'accord et qu'une d'elles se retire |

*Figure 49 - Tableau des avantages et inconvénients des maraudes et distributions selon les associations étudiées*

Puis, dans un troisième temps, j'ai regroupé les arguments par thèmes qui pourraient constituer des ordres de second niveau de la méthode Goia. Parmi ces thèmes, il était alors intéressant de confronter les arguments pour et contre des maraudes et des distributions. Cela permet de voir que, dans les discours des acteurs, certaines tendances reviennent.

Je présente maintenant les différents arguments mobilisés par les acteurs pour légitimer leur choix de stratégie spatiale. Dans les arguments que je présentais en 8.1, il s'agissait également de justifications de stratégies spatiales : une organisation par rapport à l'environnement et les ressources des associations. Dans le premier cas, les associations justifiaient leur choix par rapport à la présence d'autres associations sur le territoire ; dans le second, elles expliquaient leur choix en fonction de la logistique la plus simple. Ce sont, à mon sens, des résultats « prévisibles ».

Je présente dans la partie qui suit des résultats moins prévisibles : des arguments construits autour de la figure du bénéficiaire, de ses comportements et de ses besoins. Mais également autour des abus provoqués par les bénéficiaires et ce qu'ils produisent sur les bénévoles. Enfin, j'aborde les enjeux de lien social et de sens de l'action, des arguments décisifs dans le choix de stratégie spatiale. (*cf. en annexe le tableau des codes et justifications sociales*).

### 8.1.3. Les réponses imprévisibles des associations : le comportement des bénéficiaires et la perte de sens de leur action

#### *8.1.3.1. Une réponse liée aux comportements des bénéficiaires*

##### *8.1.3.1.1. Les bénéficiaires : de leurs pratiques à leurs besoins*

Un des résultats surprenants, dans les réponses apportées par les associations, est lorsque celles-ci légitiment leurs stratégies spatiales par les bénéficiaires. Mais après tout, peut-être est-ce normal, comme une entreprise légitimerait sa stratégie par rapport à ses clients et ses consommateurs ? Mais ce qui est ici surprenant, c'est la manière dont les associations parlent du bénéficiaire. Elles justifient leurs actions, non pas par rapport aux autres associations (uniquement), mais par leur public de bénéficiaires. C'est bien la figure de la personne précaire qui vient justifier les choix spatiaux des associations, et qui montre à quel point ces dernières considèrent l'importance de leurs pratiques et tentent d'apporter des solutions qui leur conviennent. Par exemple, les associations Si moi j'ai Froid et Les Fourmis Lyonnaises expliqueront que les distributions sont plus pratiques pour les bénéficiaires, parce qu'ils savent

où trouver l'association d'une semaine à l'autre, contrairement aux maraudes. Les bénévoles parlent des comportements et des pratiques des bénéficiaires :

> *« Je trouve ça un peu bête parce que les bénéficiaires sont perdus. Quand tu es dans le besoin, tu sais que tu peux aller tous les jeudi soirs, il y a une maraude sur Perrache. Le vendredi, il y a nous. Tandis que cette association-là, tu sais jamais où ils sont parce que c'est une mobile. Tu ne comprendras pas trop. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Parallèlement, comme le dit Léon, « les bénéficiaires sont frustrés de faire la queue » aux distributions.

De la même manière, le choix de l'action de solidarité, qui s'incarne donc spatialement, est légitimé par le besoin perçu du bénéficiaire. Par exemple, pour les Fourmis Lyonnaises, la distribution répond à un besoin vital, celui de manger :

> *« Pour moi le besoin vital, c'est manger et se laver. (…) Tu peux tenir trois jours sans nourriture mais pas quatre. Il te faut ça. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Pour Mounir d'ailleurs, les maraudes sont aujourd'hui incontournables, parce que certaines personnes ne se nourrissent que de ça. Comme cela est prouvé dans le verbatim, les bénévoles interrogés justifient leurs décisions au nom des bénéficiaires, en se mettant à leur place : c'est plus pratique pour eux pour retrouver l'association, ils savent où c'est.

> *« Et surtout, ils savent où nous trouver. C'est-à-dire que s'ils savent qu'on est là tous les dimanches, on sera là tous les dimanches. »* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

Ce besoin perçu vient directement s'opposer à une autre vision qu'en ont d'autres associations, qui considèrent elles que le besoin principal de la personne à la rue est de maintenir un lien social. Par exemple, Romain établit des hiérarchies entre les besoins des personnes à la rue, ce qui vient légitimer indirectement sa pratique de maraude, qui vient répondre à ce besoin de lien social. Cela va jusqu'à justifier que l'action vienne répondre précisément au besoin de la personne à la rue, comme manger, ou au contraire, être écouté et avoir du lien social.

Ainsi, pour légitimer leur choix de stratégie spatiale, les acteurs sont obligés d'expliquer leur conception (sans être forcément conscients qu'il s'agit là de leur conception et non de la réalité)

des pratiques et besoins des bénéficiaires, et ainsi, de l'action sociale pertinente appropriée. **Ils viennent donc dévoiler, par ce biais, leur conception de la solidarité.**

*8.1.4.1.2. Les abus des bénéficiaires*

Lors des distributions et des maraudes, des dommages collatéraux se produisent parfois : des abus, des violences, qui sont dus à la fois au don matériel, qui peut pousser à des tensions entre les personnes, et à l'espace qui peut produire des effets de foule. Si je l'ai davantage expliqué dans le chapitre sept, les abus sont finalement inhérents à l'action dans l'espace public, qui produit des effets indésirables. Il s'agit de relever que ces abus et violences sont plus fréquents lors des distributions ; même s'ils sont également présents en maraude, ils auront une ampleur plus importante en distribution. Ces conflits, qui naissent des afflux de personnes qui peuvent atteindre parfois jusqu'à 500 personnes, pour des produits distribués gratuitement (nourriture, vêtements), peuvent créer des tensions entre bénéficiaires et bénévoles, mais surtout entre bénéficiaires.

> *« Quand tu commences à être au même endroit tous les vendredis par exemple, à-peu-près à la même heure, les gens le savent. Et on s'est retrouvés, c'était il y a 3 ans je crois, rue de Marseille, au Lidl de la rue de Marseille, mais c'était genre trop chaud, mais vraiment chaud. On n'avait pas peur pour notre sécurité mais il y avait 30 personnes sur le camion qui étaient là que pour de la distrib., pas forcément sans-abri, pas forcément super exclus, mais en précarité d'une manière ou d'une autre, et toi tu es 3 ou 4, face à 30 personnes, et là aussi où c'était chaud c'est des fois les personnes elles s'engueulaient parce qu'elles voulaient être servies en premier. »* **Sophie, USR**

Les associations ont plusieurs manières de répondre aux abus des bénéficiaires. Certaines y répondent par un contrôle accru dans le cadre des distributions : augmentation de la sécurité, renforcement des règles ; c'est ce que j'ai pu observer sur le terrain. D'autres y répondent en changeant de stratégie spatiale, comme ce fut le cas pour le Vestibus :

> *« Donc voilà, donc l'association a évolué, elle faisait très peu de maraudes* (distributions, NDLA)*, une maraude par mois, et puis elle faisait descendre aux gares de Perrache et Part-Dieu, et puis ce qui s'est passé, c'est qu'avec l'ouverture des frontières en Europe de l'Est, on a eu beaucoup, beaucoup de gens qui sont arrivés, donc on a ouvert des points fixes avec 200, 300 personnes, c'est devenu ingérable, ça c'est dans les années*

*2006/2008-2009, et donc moi j'étais déjà dans cette association à ce moment-là, et en fait on a abandonné complètement les stands parce que en fait ça devenait très compliqué de gérer cette masse de personnes et ça créait du conflit auprès des bénéficiaires, et ces personnes qui arrivaient de l'Europe de l'Est mais vraiment en masse, Place Carnot, il y avait 500 personnes par exemple… »* **Baptiste, Vestibus**

Pour **La Main Tendue**, par exemple, n'importe qui peut venir, des personnes avec ou sans toit. Pour le Vestibus, qui distribuait des vêtements, cela générait de fortes tensions au point que la stratégie de distribution en devenait ingérable, en alimentant un trafic de vente et en instaurant un rapport de « séduction » entre les bénéficiaires et les bénévoles.

*« Ça, ça change complètement la donne* (de passer à la maraude, NDLA) *: ça change les rapports avec les bénéficiaires, ou les relations, qui étaient autrefois des relations un peu de séduction, c'est un copain, il va me donner, je le connais depuis longtemps, et à l'inverse parce qu'on avait décidé de pas donner parce qu'on a estimé que la personne n'avait pas besoin, ça crée des conflits, c'est très compliqué à gérer ça, après globalement on a des bonnes relations avec des bénéficiaires, à part un ou deux qui sont vraiment compliqués à gérer, et la plupart ça se passe bien… »* **Baptiste, Vestibus**

L'association le Vestibus, qui était sur le point d'exploser, vit en son changement de stratégie spatiale un avènement salutaire. Marie-Anick m'explique qu'au moment des distributions, l'association se faisait dévaliser :

*« À ce moment-là il y avait des soirs devant la cathédrale Saint-Jean où on était dévalisés, dans cet esprit-là, c'était des gens qui étaient dans le besoin, mais pas forcément qui étaient à la rue ou dans des couettes, des lieux plus ou moins fixes, mais ils avaient besoin d'avoir des choses. »* **Marie-Anick, Vestibus**

Ce qui est intéressant, c'est que ces effets inattendus de l'action conduisent certains acteurs à prendre du recul, et à remettre en question ladite action. Que ce soit dans le type d'action proposé, ou dans la manière dont elle est organisée spatialement. Cela vient donc interroger les acteurs sur le sens de leur action.

*8.1.3.2. Une réponse liée au sens de l'action*

Ce sentiment d'abus provoqué par les bénéficiaires peut donner aux bénévoles le sentiment de « distribuer à n'importe qui », à des personnes « qui ne sont pas dans le besoin » (Léon, de Juste un Geste) ou encore, d'être à l'usine ou à la cantine (Mounir, de La Main Tendue).

> *« Avec la maraude fixe, on s'est rendu compte que beaucoup de gens venaient mais on n'avait pas vraiment le temps d'échanger avec eux**, c'était vraiment la chaîne, l'usine, et du coup on n'était pas au contact des gens comme on avait envie de le faire, et à la fin du coup n'importe qui venait, on savait pas si tous ces gens étaient dans le besoin,** on avait vraiment du mal aussi à identifier les gens parce que ça va tellement vite qu'on n'avait pas le temps de discuter avec elles, ou d'échanger un peu. Et du coup on a arrêté la maraude fixe parce qu'on s'est dit il faut vraiment qu'on revienne aux bases, ce qu'on voulait faire c'était vraiment aller à la rencontre des gens, ne pas les laisser venir à nous. »* **Léon, Juste un Geste**

Léon m'explique ainsi que « la maraude fixe », qui est en réalité de la distribution, conduisait l'association à avoir le sentiment de donner à des personnes qui n'étaient pas dans le besoin. Ce sentiment de distribuer sans échanger, et sans discuter avec les personnes bénéficiaires de l'action sociale, les a conduits à « revenir aux bases » de leur action, c'est-à-dire « aller à la rencontre des gens, ne pas les laisser venir à nous » comme l'explique Léon. Le verbatim de « revenir aux bases » laisserait entendre qu'il y a eu à un moment une perte de sens de l'action sociale pour les bénévoles, ce qui les a conduits à un changement spatial : passer du fixe et du « laisser venir à nous » de la distribution, à du mobile et de « l'aller vers », caractéristiques de la maraude.

> *« Dans le sens où nous, quand on les rencontre lors des maraudes, ils nous disent souvent, non moi je vais pas aux distributions parce qu'il y a trop de monde et j'aime pas comment ça se passe là-bas. Et moi, j'ai fait des distributions avec d'autres assos, pendant les distributions, il y a des gens qui ne dorment pas dehors, mais qui sont dans le besoin, mais qui dorment pas dehors et qui ne sont pas dans les mêmes, dans les mêmes conditions que ceux qu'on rencontre dehors. C'est juste à ce niveau-là que je dis que ce n'est pas les mêmes bénéficiaires… Je pense qu'on peut avoir des gens beaucoup plus très touchés, dans des conditions beaucoup plus précaires. Et justement, ils se déplacent*

*pas pour des distributions, lors des maraudes, c'est indispensable les maraudes.* »
**Mounir, La Main Tendue**

Cette remise en question est capitale : c'est celle qui motive le choix de partir. Baptiste, du Vestibus, l'explique :

*« Ah bah c'est sûr, c'est sûr à 100 %, on va toujours croiser de temps en temps un gars qui va nous dire j'ai besoin de ci, j'ai besoin de ça, machin, et dont on sait, on se demande du vrai du faux, mais on a moins le sentiment de balancer (…) Parce que en fait on…* ***On donne pas, on balance pas quoi, c'est plus de la distribution de masse****, maintenant on va peut-être aider moins de personnes, mais on va avoir beaucoup plus de choix pour la personne. Parce qu'avant on faisait des points fixes et après on partait en maraude, parce que l'idée c'était quand même ça de faire un point fixe et ensuite de partir en maraude, mais après on pouvait pratiquement rentrer chez nous parce qu'on n'avait plus rien, et combien de fois ça nous est arrivé à la fin de la maraude de voir quelqu'un qui avait besoin de quelque chose et de se dire est-ce que je vais avoir quelque chose dans le kangoo, parce que j'ai donné à machin, un pantalon tous les soirs de la semaine depuis un mois, ou les chaussures en 42, et par rapport à quelqu'un qui dort vraiment sous un porche et dont on sait finalement, parce qu'on sait qu'on alimente, on va pas mentir, un trafic, finalement maintenant on est un trafic de revente de vêtements, ça c'est tout un monde qu'on a du mal à… Percevoir… On va savoir que machin lui… C'est des dénonciations aussi parfois entre bénéficiaires, donc c'est un peu compliqué… »*
**Baptiste, Vestibus**

Ceci est une parfaite transition pour amener un thème encore plus surprenant. Beaucoup d'acteurs, et notamment ceux qui effectuaient des distributions et qui ont évolué vers des maraudes, ont évoqué un besoin de retrouver du sens dans l'action. Je développe ce point dans la partie ci-dessous.

### 8.1.4. La question du sens de l'action

Ces arguments sont principalement motivés par des associations qui font des maraudes. Toutes viennent soient justifier que la maraude a plus d'avantages, soient souligner les inconvénients des distributions.

Les associations qui choisissent la maraude, c'est-à-dire l'action « d'aller vers », contribuent à donner plus de sens à leur pratique de solidarité. « L'aller vers » est en effet l'argument central motivant à faire des maraudes, et donc à aller à la rencontre de la personne exclue. Cela dépasse la notion de juste donner pour qu'elle mange ou s'habille ; c'est entrer en interaction avec elle.

Mais à l'inverse, et c'est tout autant surprenant, Samia des **Fourmis Lyonnaises** ne comprend pas le sens de la pratique des maraudes. Pour elle, ce sont des actions « qui ne servent à rien » ou « qui sont éphémères » - notons la contradiction : la distribution est également une action éphémère, mais c'est uniquement dans la maraude qu'elle perçoit cette caractéristique. Nous mettons un doigt ici sur un dilemme, ou un vrai débat au sein du réseau des associations, que j'ai pu apercevoir **au sujet du don et du lien social** (voir chapitre 6 sur la solidarité). En réalité, ce sont **différents systèmes de valeurs qui s'opposent**. La question de fond, c'est l'utilité des actions ou la valeur sociale créée.

Une des raisons évoquées est de pouvoir venir en aide à un public plus précaire et encore plus marginalisé, celui qui n'est pas capable de se rendre à des distributions. La maraude est, finalement, un moyen de sélectionner les personnes les plus vulnérables, et d'éviter ce sentiment creux de la distribution, de « balancer », en chaîne, à n'importe qui, et sans échange.

Baptiste, du Vestibus, m'explique que son association a changé son mode de fonctionnement. Avant, leur mode d'opérations était la distribution en masse, à des points fixes comme Saint-Jean, où les bénévoles distribuaient un grand nombre de vêtements. Mais pour pallier le sentiment de distribuer sans relation, l'association a préféré le fonctionnement de la maraude, en choisissant de donner moins mais mieux. Baptiste m'explique que leur nouveau mode de fonctionnement, qu'ils ont mis en place depuis plusieurs années déjà, leur convient beaucoup mieux :

> *« On donne du coup, on donne moins parce que la personne qui est vraiment dans la rue elle a besoin à la limite de deux slips, mais elle a pas besoin de trois pantalons parce qu'il faut qu'elle porte sur son lit, ça, ça, ça change complètement la donne :* ***ça change les rapports avec les bénéficiaires****. »* **Baptiste, Vestibus**

Ainsi, en donnant à des personnes exclues et plus précaires, et en distribuant moins (parce que la personne à la rue n'a pas la capacité de faire des stocks), le Vestibus peut donner mieux. Cela semble être un mode de fonctionnement qui convient mieux aux bénévoles et à l'association ;

la logique organisationnelle n'est désormais plus quantitative (le fait de distribuer beaucoup), mais qualitative (le fait de distribuer mieux).

Le sens de l'action apparaît ainsi comme un résultat important et décisif dans la prise de choix d'une stratégie spatiale. Mounir de l'association des maraudes à pied **La Main Tendue**, reconnaît aussi que la maraude, en allant vers les plus précaires, permet « un véritable don de soi, ce qui est plus beau ». Pour lui, la maraude permet de toucher un public beaucoup plus précaire, qui ne va pas se déplacer pour des distributions. Mais pour Mounir, il s'agit de se sacrifier, de faire une action plus difficile et pénible que la distribution, mais qui implique un véritable « don de soi », et qui en fait ainsi une action beaucoup plus belle :

> *« Je pense qu'on peut avoir des gens beaucoup plus très touchés, dans des conditions beaucoup plus précaires. Et justement, ils se déplacent pas pour des distributions lors des maraudes, c'est indispensable les maraudes. C'est vrai qu'il y a de moins en moins d'associations qui font des maraudes. C'est ce qui fait qu'on continue à faire ça, même si les distributions, ça serait beaucoup plus simple vis-à-vis de la logistique avec l'organisation ici pour les bénévoles, c'est plus simple pour des bénévoles de venir sur un lieu fixe et de distribuer pendant une heure. Que de prendre le temps de sacrifier sa soirée pour marcher… Et d'aller aider le bénéficiaire. Moi, je trouve que c'est encore plus beau. C'est un don de soi-même pour venir aider les gens. »* **Mounir, La Main Tendue**

Ainsi, le sens donné à l'action semble être une justification tout à fait structurante et importante dans le choix d'une stratégie spatiale.

La maraude permet de remplir l'objectif social « d'aller vers » les personnes exclues – ce qui se traduit par la notion de mouvement présente dans la maraude. L'objectif social et le fait « d'aller vers » sont des arguments souvent repris par les associations qui font des maraudes. La mobilité de la maraude est souvent reconnue par les acteurs comme un avantage, un moyen de réaliser une action sociale. Ainsi, la maraude permet d'aller vers les bénéficiaires exclus et précaires, d'aller à la rencontre des gens au lieu de les faire venir, et quand elle est véhiculée, c'est encore mieux : grâce au camion, elle peut distribuer du matériel qui est plus facilement transportable.

### 8.1.5. La question du lien social

Le lien social est un argument qui fait la quasi-unanimité auprès des associations de maraudes. C'est indéniablement un sujet évoqué par ces dernières, qui voient la mobilité de la maraude comme un moyen de produire davantage de lien social, et davantage de raison d'être de leur action de solidarité. Mais c'est également un moteur de l'action de la distribution. En effet, les associations comme **Si Moi j'ai Froid** ou **Les Fourmis Lyonnaises**, ou encore l'**ADSL**, qui font donc des distributions, m'ont affirmé que leur moteur était le lien social.

Par exemple, Farouk me dit qu'il aime les distributions parce que cela crée un « effet de vie », Samia m'indique que leur motivation principale au moment de créer l'association était de pouvoir faire perdurer le lien social avec les bénéficiaires ; enfin, Leïla m'explique qu'ils ont des bénéficiaires habituels avec qui ils ont créé des liens forts. Mais elle reconnaît ensuite que, lorsque l'association faisait des maraudes, elle aimait ce lien qu'il était possible de créer, et qu'elle a du mal à retrouver lors des distributions ; c'est un lien qui lui manque.

Pour les associations de maraude, bien évidemment le lien social et la rencontre avec le bénéficiaire constituent les avantages de ce type d'action, en comparaison avec la distribution. En effet, pour des bénévoles qui réalisent des maraudes, l'inconvénient de la distribution est qu'elle ne permet pas suffisamment de lien social ; la maraude permet plus de lien social que la distribution.

Par exemple, Mounir de **La Main Tendue** m'explique qu'en distribution on ne peut pas développer un « contact étroit » avec les bénéficiaires ; Léon de **Juste un Geste** m'indique qu'il n'y pas de temps d'échange et de lien qui se crée lors de la distribution. Au contraire, pour Léon, la maraude est synonyme de « chaleur humaine, parce qu'on prend le temps de parler aux gens ». Pour Mounir, comme il y a moins de monde en maraude (les bénévoles se déplacent en petit groupe à la rencontre de personnes à la rue qui sont généralement seules), cela lui permet de discuter plus longtemps et d'avoir de vrais échanges.

En revanche, ce qui est intéressant, c'est que les associations de distributions comme **Si Moi j'ai Froid** reconnaissent que la maraude est plus propice à la rencontre et au lien social : « le lien social me manque » me dit Leïla. La maraude permet de discuter véritablement : elle crée « de la chaleur humaine ». Ce lien social est également considéré par certaines associations comme un besoin, au même titre que se nourrir.

### 8.1.6. La gestion des bénévoles

J'ai choisi de traiter de ce thème à la fin, alors qu'il est en réalité une ressource pour les associations, et sûrement la ressource principale. Les associations reposent principalement sur leur capacité à mobiliser des bénévoles pour leurs activités ; sans eux, leur activité cesse.

En ce qui concerne les stratégies spatiales, celles-ci ont un impact sur les difficultés émotionnelles et physiques des bénévoles. Comme j'ai pu l'expliquer dans les chapitres précédents, **être au contact des personnes à la rue peut être difficile pour les bénévoles, mais c'est également précisément ce qui peut être recherché par ces derniers.** Le lien social et la rencontre d'une personne à la rue peuvent être les motivations principales, tout en étant difficiles.

#### *8.1.6.1. La gestion émotionnelle et physique des bénévoles de maraude*

Si la maraude semble plus propice à la rencontre et au lieu social, elle représente beaucoup d'inconvénients pour les associations, de distributions comme de maraudes. Ce thème a été reporté par des associations qui font des maraudes et des distributions, et ce pour décrire la pénibilité de l'activité, en comparaison à la distribution. Pour les associations qui font des distributions, c'est un moyen de légitimer leur pratique : la maraude est trop difficile pour les bénévoles (notamment **ADSL**, **Si Moi j'ai Froid**).

À titre d'exemple, Mounir et Léon des associations respectives **La Main Tendue** et **Juste un Geste**, reconnaissent que la maraude est une activité particulièrement difficile et pénible. Lors de la maraude, comme je l'ai décrit dans les chapitres précédents, il s'agit de se déplacer à pied, pendant plusieurs heures, de nuit, et lorsque c'est l'hiver dans le froid. Mais c'est également pénible psychologiquement : les rencontres avec les personnes à la rue peuvent être difficiles.

Mounir me parle par exemple de « sacrifice » quand il évoque la maraude ; « on sacrifie sa soirée à marcher », et rencontrer des personnes qui dorment dehors peut également pousser à des sentiments de culpabilité et d'empathie forts : « Moralement, c'est plus compliqué » me dit Mounir. « C'est compliqué de « faire face aux bénéficiaires », et de savoir comment leur parler et les aborder » m'explique-t-il également.

Cette difficulté morale et psychologique peut conduire certains bénévoles à arrêter l'activité de maraude. Mounir m'affirme à juste titre que, comme les maraudes sont plus pénibles que les

distributions, il est plus difficile d'avoir des bénévoles pour ce genre d'activités. Il est par exemple fréquent pour des associations de maraudes que les bénévoles ne reviennent pas. Ceci a alors un impact direct sur la gestion des bénévoles, et peut avoir des conséquences importantes sur la gestion interne de l'association. En effet, les bénévoles constituent la première « ressource » de l'association, et il est nécessaire de les fidéliser pour éviter que l'activité ne s'interrompe.

Leïla, de l'association **Si Moi j'ai Froid**, m'explique par exemple que la maraude est trop difficile pour ses bénévoles, et que cela conduirait à leur essoufflement, cela étant trop dur pour eux.

Il s'agit alors pour ces associations de trouver un juste milieu, un peu comme sur le « fil d'un rasoir », entre d'un côté une action sociale qui ait du sens et qui ait un impact d'utilité directe ; et de l'autre le fait de préserver leurs bénévoles et d'éviter qu'ils ne s'essoufflent et quittent leur activité.

*8.1.6.2. La gestion des bénévoles de distribution*

Cette gestion des bénévoles est compliquée, et est souvent un argument qui permet de justifier le choix de la distribution pour les associations. En effet, celles qui font des distributions usent du motif selon lequel la gestion des bénévoles est plus facile avec cette pratique, tandis que les associations de maraudes reconnaissent que la gestion des bénévoles est difficile pour elles.

Par exemple, dans le cas de l'association **Si Moi j'ai Froid** qui réalise des distributions, elle a fait le choix de passer de la maraude à la distribution par soucis de facilité et de gain de temps pour les bénévoles : la distribution est plus rapide et moins pénible.

Pour l'association de maraude **La Main Tendue**, Mounir reconnaît que la distribution a des avantages : les bénévoles sont ensemble et bougent moins, ce qui crée un sentiment de cohésion entre eux, et a l'avantage d'être « moins compliqué » d'un point de vue logistique. Cela « motive plus les bénévoles » également, et leur permet de s'investir, selon Mounir.

Léon de **Juste un Geste**, qui fait également des maraudes, trouve aussi en la distribution de nombreux avantages, et notamment parce qu'elle convient mieux aux bénévoles :

*« Finalement ça convenait à pas mal de bénévoles qui savaient pas trop comment s'y prendre avec les sans-abri, c'était une manière pour eux aussi, c'était un peu le piège qu'on a eu, c'est qu'eux ils se plaisaient avec ça, ils avaient juste à donner un repas et ils partaient, du coup ça leur convenait très bien parce que ce qu'ils étaient pas forcément très à l'aise avec les relations humaines, ça leur permettait justement de venir et de faire une bonne action (…) du coup ils faisaient une bonne action, ils étaient contents, ils se sentaient utiles. »* **Léon, Juste un Geste**

Léon reconnaît que c'était pratique et plus facile pour les bénévoles, tout en rappelant toutefois un peu plus tard que le but de l'association est d'aider les personnes dans le besoin (et non les bénévoles) ; ainsi, il me confie que l'association a opté pour la maraude, même si cela s'est fait à contrecœur et en décevant certains bénévoles :

*« Mais il fallait quand même avant tout rendre service aux personnes qui étaient dans le besoin, avant de rendre service aux bénévoles et du coup on s'est dit que même si c'était un peu à contrecœur et que ça décevrait certains bénévoles, le but quand même de l'association c'était d'aider les gens qui sont dans la rue, donc on a rééquilibré un peu les choses. »* **Léon, Juste un Geste**

En revanche, l'association **Vestibus** qui est passée d'un mode de fonctionnement de distribution à celui de la maraude, a, elle, failli éclater à cause de la perte de bénévoles ; les distributions étant trop difficiles et compliquées, l'association avait dû réadapter ses actions et était ainsi passée à la maraude.

**<u>Résumé de la partie</u>**

Au début de cette partie, j'ai présenté un tableau des arguments des acteurs légitimant leurs choix de stratégie spatiale. Il en ressort clairement un lien entre la conception de la solidarité (du lien social, du don matériel, des valeurs et du sens donné à l'activité) et du choix de stratégie spatiale qu'ont pris les associations pour s'organiser dans l'espace public.

Ainsi, on comprend que derrière une stratégie spatiale et leur mise en œuvre, il s'agit de faire des choix liés à l'environnement et les ressources. Mais ce qui peut être davantage surprenant, c'est que le sens donné à l'action et le « lien social » soient des moteurs décisifs dans le choix

de stratégies spatiales. Or, nous avons vu dans le chapitre 6 que le lien social était également synonyme de solidarité pour les acteurs. Nous avons ainsi montré que la solidarité, en tant qu'objectif social à atteindre, et en tant que lien social, produisait des stratégies spatiales, et donc des espaces différents selon les associations. Nous avons opéré ainsi « en sens inverse », c'est-à-dire que nous avons demandé aux acteurs des explications pour leurs choix spatiaux. Cette partie résumait ainsi une démonstration des facteurs « endogènes » de la production spatiale de la solidarité. Nous nous attardons, dans la partie suivante, aux facteurs exogènes de la production de la solidarité sur l'espace.

## 8.2. La production spatiale de la solidarité

Nous venons de développer dans la partie précédente la façon dont la solidarité produisait de l'espace, en utilisant une explication endogène, c'est-à-dire par les justifications des choix des associations. Dans la partie qui suit, nous nous attardons sur des facteurs exogènes, c'est-à-dire sur ce que produisent ces actions de solidarité dans un environnement plus large, comme la ville. Pour articuler cette partie avec la problématique du chapitre, il s'agit de montrer que les actions de solidarité ont une production spatiale. Comment ? Par quels mécanismes ? La partie précédente visait à montrer que ces mécanismes étaient internes à l'association : les valeurs, la conception de la solidarité et le sens donné à l'action, étaient notamment tributaires d'un choix de stratégie spatiale. Dans cette partie, il s'agit désormais de comprendre comment les pratiques solidaires produisent de l'espace, d'un point de vue exogène, c'est-à-dire extérieur à l'association. Je présente dans un premier temps les pratiques spatiales des bénéficiaires (**8.2.1**), qu'il est nécessaire de comprendre avant d'en venir aux pratiques spatiales des associations (**8.2.2**), et ce qu'elles produisent au niveau de la ville de Lyon (**8.2.3**).

### 8.2.1. Les pratiques spatiales des bénéficiaires

Dans cette partie, je m'intéresse à la « production de l'espace » au niveau de la ville par les associations et les sans-abri. L'expression est empruntée à Henri Lefebvre et son livre *La production de l'espace* (1974). À l'échelle de la ville, la production de l'espace est complexe. En menant mon enquête de terrain, je me suis rendu compte qu'il y avait une évolution constante des pratiques spatiales des associations, tout comme des personnes à la rue. Les deux évolutions sont liées ; les pratiques des sans-abri influencent les pratiques des associations, tout comme, inversement, les pratiques des associations influencent celles des sans-abri. C'est dans

cette partie que j'essaie de mettre en lumière l'évolution et l'implication de chacune, ainsi que leur co-dépendance.

Tout d'abord, force est de constater que le fait d'évaluer le comportement d'une personne à la rue est extrêmement difficile. Premièrement, contrairement à ce que je pensais initialement et à l'idée courante qui existe sur les sans-abri, les personnes à la rue ne changent pas régulièrement de lieu de couche[16]. Elles sont loin d'être mobiles ; au contraire, elles sont plutôt sédentaires. Maud B., la cheffe du Samu Social m'explique que la plupart des personnes sans-abri reste au même endroit :

> *« La plupart reste au même endroit ou grosso modo. Ils ont deux-trois endroits et nous savons à peu près leur parcours et les autres, si c'est quelqu'un qui est hyper en mouvement, cela veut dire que l'on essaye de repérer un peu quel type de déplacement il a, si vraiment nous n'arrivons pas à le repérer cela veut dire que toute l'équipe est en alerte, enfin si c'est quelqu'un qui a des habitudes dans un quartier et d'un coup il disparaît, toute l'équipe sait qu'il a disparu, donc on se passe l'info, nous avons aussi un cahier où l'on écrit tout ce qui a été fait dans la journée, etc. Toute l'équipe se passe l'info et tout le monde essaye de le retrouver. »* **Maud B., Samu Social**

Ainsi, j'ai découvert qu'au contraire, il y avait des personnes qui dormaient au même endroit depuis des années. Elles « habitent » dans le quartier, et leur lieu de couche est devenu leur lieu privé aux yeux des habitants du quartier. Les bénévoles, dans leurs discours, disent d'ailleurs qu'ils vont « chez eux » ; le vocabulaire domestique est fortement présent. Patrick ou Suzie dorment depuis des années au même endroit, au point que ce lieu est devenu « chez Patrick » ou « chez Suzie ». Ce n'est plus l'espace au sens physique qui est devenu représentatif du lieu, mais bien la personne sans-abri qui y dort. Au lieu de dire « au niveau des bancs de l'abris-bus, en face de la bibliothèque de la Part Dieu », les bénévoles diront « chez Suzie » ou « là où il y a Suzie ». C'est un glissement sémantique qui montre que l'espace, tel qu'il est représenté dans les discours et donc symbolisé, se fait non pas par ses attributs physiques et matériels, mais par sa personnification à travers la figure du sans-abri qui y dort.

[16] Lieu de couche (l'endroit où la personne dort) et lieu de manche (où elle « travaille ») sont des termes employés par des travailleurs sociaux et notamment le 115. J'ai décidé de les emprunter ici.

Je n'ai pas pu creuser dans cette thèse l'appropriation spatiale des sans-abri, malgré ma forte fascination pour ce sujet. Mais j'ai pu, par mon terrain, rencontrer des personnes à la rue et voir leur lieu de couche. Lors d'un tout premier terrain de recherche, celui des colocations partagées entre jeunes professionnels et personnes à la rue, j'ai ainsi mené un entretien avec Pierrot, qui a habité plusieurs années à la rue. Pierrot parle de l'endroit où il dormait avant – sur le perron du théâtre des Célestins à Lyon – comme de son appartement, au point même de faire beaucoup d'humour à ce sujet.

*L : Bref donc du coup tu me racontais… comment t'as atterri là… et ensuite, tu es allé à Saint-Nizier, c'est ça ?*

*J : Oui j'allais à l'église le dimanche, parce qu'en fin de compte, le matin pour les gens de la rue, tu as un petit déjeuner à Saint-Nizier tous les dimanches, tout le temps, les quatre saisons, tout le temps. J'ai commencé à aller à l'église, ouais, je sais pas moi, aussi parce que je dormais sur le perron du théâtre des Célestins.*

*L : D'accord.*

*J : Je dormais là quoi, nom d'une pipe, tu as vu l'appartement, super !…(rire)*

*L : C'est pas mal comme endroit !*

*J : T'as vu ça ils m'ont refait le plancher et tout…*

*L : (Rire)… et tu t'es fait dégager ou pas ?*

*J : Non. Non jamais.*

*L : Non ?*

*J : La municipalité a essayé… la police municipale… une fois, un jour comme ça… ils se foutaient de ma gueule et j'ai essayé un peu de me foutre de leur gueule…*

*L : Mais ils t'ont dégagé comment ?*

*J : Non non… ils m'ont dit de plus jamais venir mais moi je m'étais fait plein de relations. Les gens ils m'aiment bien là-bas, je connaissais tout le personnel du théâtre, je*

*connaissais les gens et tout. Moi quand je rentrais des fois le soir à minuit j'avais une assiette sous cellophane où il y avait à manger dedans. Des fois le matin tu te réveilles avec un petit billet qui a été glissé, tu sais pas qui c'est, tu dors. Non c'est bien. Et puis j'étais calme. Tu vois j'étais propre. On pouvait pas savoir que j'étais vraiment dehors, on pouvait pas savoir que j'étais là. J'étais pas sale, ... quoi j'ai aussi, voilà quoi, pris cette décision-là,* ***cette décision de redescendre dans la rue****, pour me mettre un bon coup de pied dans le cul. Et en même temps, en restant propre quoi je n'étais pas dans la rue pour montrer que j'étais dans la rue est dégueulasse quoi oui mais en même temps, je l'ai connue la rue, je l'ai connue à 21 ans. Je sais ce que c'est la rue. D'être dehors, mais j'ai toujours mis un point d'honneur à être le plus propre possible. J'ai jamais fait la manche non plus. Parce que je trouvais déjà que ces trucs-là d'être dehors comme ça… tu te dis que c'est ta faute aussi… et c'est pas toute ta faute, mais bon voilà… en partie.* **Pierrot, entretien, Avril 2017**

Le passage peut illustrer le processus de privatisation (ou de domestication) de l'espace public que les personnes sans-abri produisent. Cela est sûrement dû à la dimension anthropologique de l'espace domestique. La pratique de domestication, similaire à celle des travailleurs freelances dans les espaces de co-working, est encore plus forte pour une personne à la rue qui dort dans l'espace public. Une description, qui malheureusement ne vaut pas une photo, est celle du lieu de couche de Céline :

> Il est 19h30. On arrive au niveau du Passage de l'Argue, on va vers une femme qui s'appelle Céline. Elle a organisé ses affaires d'une manière très méthodique. Elle a un carton avec un tapis de sol dessus, un sac de couchage et des couvertures. Son parapluie est ouvert et posé à l'extrémité, avec ses affaires, des gobelets avec du café lyophilisé dedans et ses cigarettes, et puis elle a une pancarte qui est debout et qui tient sur des rouleaux de PQ. Je suis surprise qu'elle organise son chez-soi aussi bien, je pense qu'elle doit être très méticuleuse.
>
> **Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 3 Décembre 2018**

C'est la même chose qu'Henri, une autre personne à la rue, qui dort un peu plus loin dans le Passage de l'Argue. Il a disposé près de l'endroit où il dort une multitude de petites figurines, ce qui rend l'endroit tout de suite plus coloré.

Durant mon terrain, j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de photographier des espaces de couche de personnes à la rue, parce qu'elles n'étaient pas présentes, ce qui permettait de respecter leur intimité. Par exemple, autour de l'hôpital Saint Joseph-Saint Luc, il y a de nombreux lieux de couche en hiver, car les personnes à la rue peuvent utiliser les toilettes et les douches de l'hôpital :



*Figure 50 - Photographie d'un lieu de couche près de l'hôpital*

On part alors en direction de l'hôpital Saint-Luc Saint-Joseph où se trouvent de nombreuses personnes sans-abri. Je demande « Mais pourquoi il y a autant de sans-abri autour de l'hôpital ? » et Caroline me répond que c'est parce qu'ils peuvent aller aux toilettes pendant la nuit et prendre une douche également grâce aux urgences. On fait le tour de l'hôpital et il y a plusieurs lits qui sont faits mais personne n'est là. On décide de leur laisser un petit sandwich pour être sympas.

**Juste un Geste, maraude à pied, 7 Février 2019**

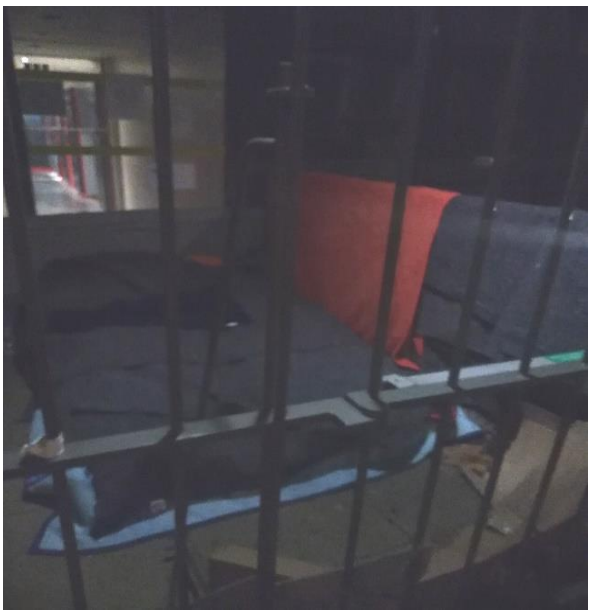


*Figure 51 - Photographie d'un lieu de couche autour de l'hôpital*




*Figure 52 - Photographie d'une pancarte de sans-abri*




*Figure 53 - Photographie d’un habitat de fortune, avec du polystyrène gris comme mur*



*Figure 54 - Photographie d’un matelas sans son propriétaire*



*Figure 55 - Photographie : le même habitat de fortune avec les faux murs, un lit et quelques meubles*



*Figure 56 - Photographie : Adama leur laisse un mot car ils sont absents*

Ces photos ont été prises lors d'une maraude avec l'association **La Main Tendue**. Les personnes qui dorment dans ces habitats de fortune n'étaient pas présentes sur leur lieu de couche au moment de notre passage. Certains lieux de couche sont très sommaires, comme de simples matelas avec des couvertures. D'autres sont plus élaborés : on remarque que pour celui avec les murs de polystyrène gris, la personne qui y habite a quasiment reproduit une chambre, avec des murs, un lit, des petits meubles. Je n'aurais pas pu retrouver l'endroit seule sans avoir été accompagnée par Adama, fondateur de l'association **La Main Tendue**, qui connaît chaque recoin caché.

Par ailleurs, il peut arriver qu'il y ait des dissonances d'espaces ou des « fractures » entre l'espace approprié de la personne à la rue et l'espace public. Ou l'appropriation de l'espace public par une enseigne. La présence du matériel anti-sdf en est une parfaite illustration : la façon dont, matériellement, les entreprises parviennent à chasser des personnes à la rue qui dorment devant leurs espaces. Lors de mes maraudes, je n'ai personnellement jamais assisté à une scène de violence entre une enseigne et des personnes sans-abri. Je pense, et je l'espère,

que cela reste anecdotique. Pourtant des bénévoles m'ont déjà raconté des scènes auxquelles ils avaient assisté :

> De manière similaire, Grégoire me raconte une anecdote qui s'était passée la dernière fois qu'il faisait une maraude. Elle fait écho à ce que m'avait raconté une fois Romain : ils avaient assisté à une scène où le videur du McDo avait été violent contre une femme qui faisait la manche devant le seuil du restaurant. Il voulait qu'elle parte, et il l'avait fait de manière violente (en l'insultant).
>
> **Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 17 Juin 2018**

Et de même, j'ai pu assister à des situations « cocasses » de décalage entre de la publicité d'une enseigne et les personnes sans-abri qui dormaient juste en dessous, au niveau du magasin du Printemps, rue de la République :

> On continue et on se retrouve devant le Printemps. Dans cette partie de la rue de la République, rue très commerçante avec de nombreux magasins, nous sommes devant les magasins les plus riches : un joaillier et le Printemps. Juste devant, sous la vitrine, il y a souvent un squat de sans-abri qui « s'étalent ». Parfois il y a des tentes. Mais, à chaque fois que je passe devant, je trouve souvent quelqu'un en train de faire la manche.
>
> Nous nous arrêtons avec le groupe, on avait envie de parler à « tonton » qui a une cage avec des poules, mais il est en train de dormir dans sa tente. Nous sommes tous attendris par ce SDF qui dort contre son chien, blottis l'un contre l'autre. On trouvait ça hyper mignon.
>
> À rester contempler cette scène, mon regard est attiré par la pub sur la vitrine du Printemps, en arrière-plan : « la rue nous inspire, street celebration ».




*Figure 57 – Photographie : décalage entre la publicité et la réalité de la personne sans-abri*

Quel décalage ! Quelle ironie ! Une enseigne de mode et de luxe qui prône « l'inspiration de la rue » ou « le street style ». La scène cristallise tellement un décalage entre la réalité de sans-abri et le monde de la consommation, qui joue et « s'inspire » du monde de la rue que je prends une photo. Tant pis pour leur intimité.

**Le Pélican Solidaire, maraude à pied, 17 Juin 2018**

Il arrive également que les personnes à la rue soient obligées de quitter les lieux pour une raison extérieure, comme le lancement de travaux dans un quartier, qui produit des chamboulements comme par exemple l'arrivée de rats. Ce fut le cas à la Part-Dieu, où le nombre de rats était tel que les personnes dormant dans le quartier durent quitter les lieux :

*« Léon : le quartier de la Part-Dieu a évolué, c'est vrai tu es là il y a beaucoup de travaux, c'est un secteur en construction, oui effectivement ça a engendré pas mal de déplacements de personnes parce qu'il y avait beaucoup de rats par exemple …*

*Lucie : ah l'horreur ! C'est-à-dire qu'il y avait des sans-abri qui te disaient là y'a trop de rats donc j'arrête de dormir là ?*

*Léon : ouais c'est-à-dire qu'il y en a qui arrêtaient de dormir à certains endroits parce que vu qu'ils remuent pas mal la terre là-bas dans le secteur il y a pas mal de rats qui sont sortis… »* **Léon, Juste un Geste**

D'autres situations dans lesquelles la police intervient, comme le délogement de squats, se produisent de manière récurrente. Les familles qui dormaient dans des tentes sont alors délogées et doivent trouver un autre espace à l'abri. Enfin, le mobilier urbain anti-sdf a explosé à Lyon, et partout en France. C'est un autre moyen, moins visible, pour faire partir des personnes qui dormaient jadis dans un espace public. La cérémonie des PICs d'or, orchestrée chaque année par la Fondation Abbé Pierre, qui consiste à dévoiler au grand jour les dispositifs de matériel urbain anti-sdf, est l'illustration d'une pratique déshumanisante auxquels les commerçants et entreprises ont de plus en plus recourt.

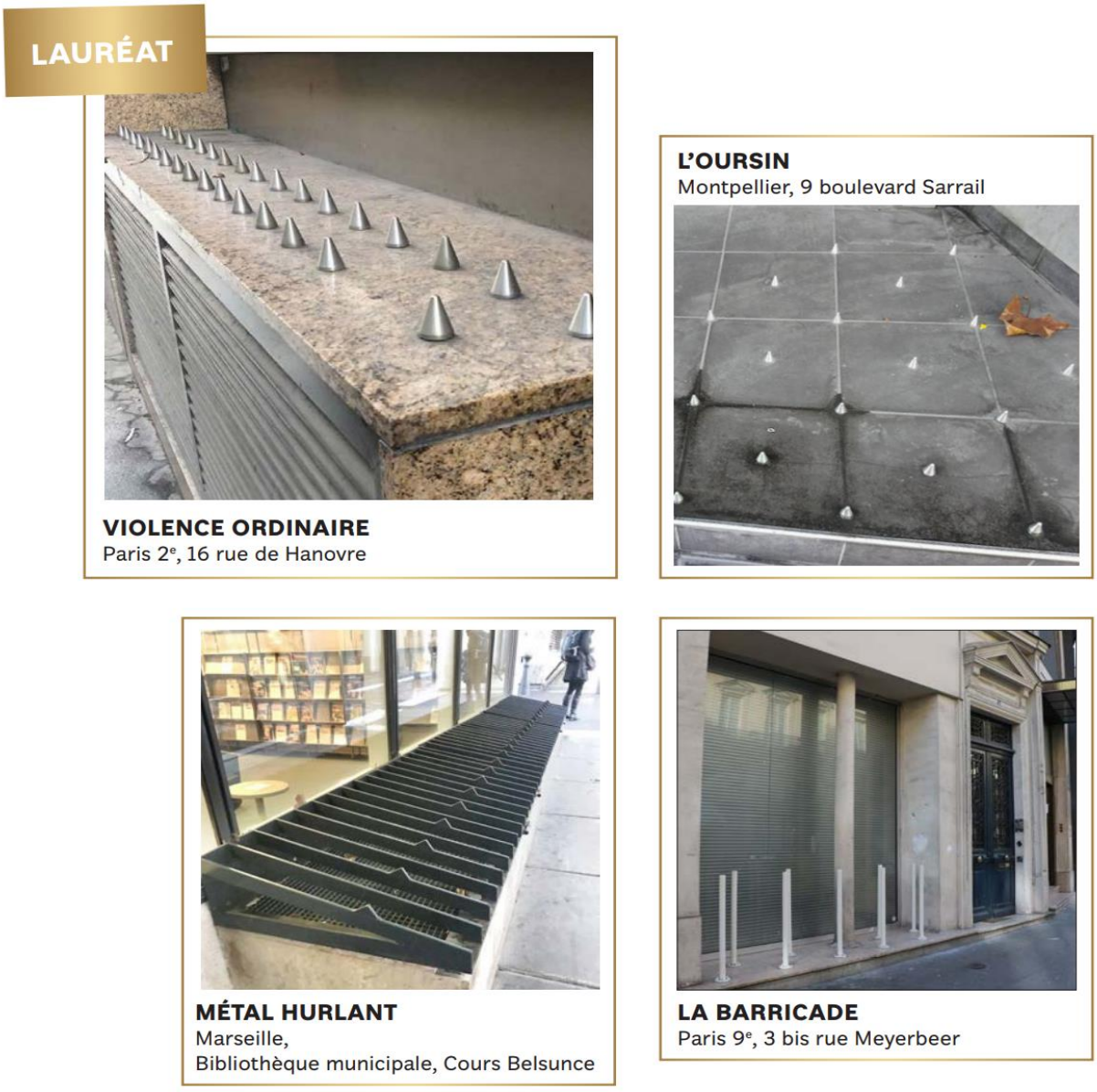



*Figure 58 – Extrait des Pics d'or 2019, catégorie « le clou », prix du dispositif le plus agressif, Fondation Abbé Pierre*

Enfin, il est difficile pour les associations de suivre ce que deviennent certains sans-abri quand ils disparaissent. Baptiste m'explique alors que les associations peuvent récupérer des informations, mais cela est toujours difficile pour elles :

> *« Baptiste : Des gens qui ont longtemps été à un endroit et qui disparaissent du jour au lendemain, bah y a des gens qui se font chagrin, c'est bête à dire mais il y a du territoire aussi, et c'est bête à dire mais nous on a longtemps vu un gars qui s'appelait JB, il était sous le pont Kitchener, c'était vraiment quelqu'un qui avait besoin de nous régulièrement*

*etc., et c'est vrai que quand il y a eu beaucoup de Roms qui se sont installés sous le pont Kitchener, et il a disparu complètement disparu de la circulation on sait pas ce qu'il est devenu, on sait pas s'il est parti dans une ville ou un autre endroit de Lyon, on se demande s'il est encore en vie parce qu'il y a des gens comme ça…*

*Annie : On le perd de vue.*

*Baptiste : On le perd de vue, on sait pas, alors peut-être qu'il a été… Parce que les relations aussi et avec les grosses associations de réinsertion alinéa etc., évidemment ils ne nous informent pas « il est là », ça fait partie aussi de leur « entre guillemets » secret professionnel ou alors parfois en discutant avec certaines personnes on apprend ça mais officieusement pas ce qu'il en est, donc voilà nos relations avec les bénéficiaires globalement. »* **Baptiste et Annie, le Vestibus**

C'est d'ailleurs ce que confirme Maud B., la cheffe du Samu Social. Selon elle, quand une personne à la rue disparaît, si les équipes du Samu Social n'arrivent pas à la retrouver, « c'est que la personne a changé de ville, ou qu'elle est hospitalisée, ou qu'elle est en prison, ou qu'elle est morte ».

Les sans-abri ont également une pratique différente du territoire de la ville. Il y a une concentration plus importante sur la presqu'île, parce que c'est sûrement plus facile d'avoir des ressources grâce à la mendicité, mais également parce que plus d'associations sont présentes :

*« Après on voit plus de monde, de gens qu'on ne connaissait pas, je trouve qu'on s'éloigne un peu du centre-ville, presqu'île, c'est parce que là il y a quand même beaucoup d'associations qui tournent, et donc c'est le centre donc ça attire beaucoup, mais pour la mendicité, c'est quand même le meilleur moyen d'avoir de l'argent plutôt que de se mettre dans une petite rue au fin fond de Bron, je pense pas que la journée soit efficace, donc ça attire à la fin beaucoup de bénéficiaires, mais ça attire aussi beaucoup d'associations qui se montent, donc en fait entre guillemets il y a beaucoup, beaucoup de… Bah beaucoup d'associations qui travaillent sur la presqu'île, par rapport à d'autres zones de Lyon… »* **Baptiste, le Vestibus**

Enfin, on pourrait dire que toutes les personnes sans-abri ne se situent pas au même endroit de la ville. Il y a en quelque sorte une marginalisation spatiale de la marginalisation sociale. Les personnes précaires en périphérie des villes sont encore plus précaires que celles sur la presqu'île, ou à la Part Dieu, au centre de la ville. Même si ce que j'affirme ici est de l'ordre d'une intuition, c'est ce que j'ai remarqué au cours des maraudes : il n'y a pas le même « public » selon les quartiers de la ville. Et c'est notamment ce qu'affirme Farid lors d'une réunion du collectif de rue : certains grands précaires vont à la périphérie, tandis que d'autres personnes gagnent certains points autour des gares :

> « *Mais la misère aussi a évolué, à propos d'historique, les grands précaires qu'on trouvait quand nous on a commencé l'action en 2005, on les retrouve plus aujourd'hui,* ***parce qu'une population en chasse toujours une autre*** *mais aujourd'hui avec les populations migrantes et autres, du coup les grands précaires qui avaient l'habitude de squatter aux alentours des deux gares, sont venus maintenant à s'éloigner… Maintenant on les retrouve plus sur le Grand Lyon… »* **Farid, collectif de rue**

Les pratiques spatiales des personnes à la rue semblent complexes et difficiles à caractériser. Elles peuvent varier à la fois en fonction d'autres populations qui sont à la rue, ou également en fonction des associations. En effet, les personnes bénéficiaires savent qu'une association va passer à une certaine heure et un certain jour de la semaine. Elles les attendent ainsi à un certain endroit. Léon m'explique comment cela se passe :

> *« C'est vrai qu'au début quand on était là, on allait plutôt à leur rencontre et puis au fil du temps ils s'attendaient à ce qu'on soit là, à des points précis, ils nous ont bien identifiés et maintenant on sait que nous on est attendus le jeudi soir, chose que au début c'était pas forcément le cas parce qu'ils ne nous connaissaient pas…(…) On va passer, donc du coup ils se mettent dans un endroit visible, ils savent qu'il y a des points stratégiques où on va passer chaque semaine, du coup ils nous attendent à ces points-là. »* **Léon, Juste un Geste**

**En conclusion de cette partie**, nous avons vu que les personnes sans-abri avaient tendance à s'approprier leur lieu de couche, à « habiter » dans l'espace public, en le rendant domestique. Cette domestication se fait généralement à un endroit fixe, en sécurité, où la personne va rester

si elle s'y sent bien. Il est fréquent que ces habitats de fortune soient dans des endroits cachés, en retraits, ou au contraire près de lieux sécurisants, comme un hôpital. Il existe malheureusement des « conflits spatiaux » entre ces lieux de couche et des magasins ou encore d'autres lieux. Il arrive alors que du mobilier anti-sdf soit mis en place, pour empêcher cette appropriation de l'espace public.

### 8.2.2. La production spatiale des associations

Nous avons vu dans la partie précédente les pratiques spatiales des personnes à la rue ; en effet, le comportement des personnes sans-abri influence fortement les pratiques spatiales des associations elles-mêmes. Par production spatiale, j'entends l'impact des actions des associations sur le reste de la ville ; le déplacement des bénéficiaires par exemple.

Les maraudes, qui consistent à aller vers les personnes à la rue, dépendent forcément de l'emplacement des sans-abri, que ce soient leur lieu de couche ou de manche. Par exemple, Mounir m'explique que les différents circuits que les bénévoles empruntent par quartier sont définis selon l'emplacement des personnes à la rue. D'ailleurs, le circuit varie selon les saisons : il y a plus de personnes à la rue, rue de la République, en été, ce qui implique que les bénévoles passeront plus de temps près de cette rue en été. Mounir m'explique où sont les lieux où il se rend avec les autres bénévoles de l'association, tout en dessinant précisément sur la carte les itinéraires qu'ils empruntent :

> *« Mounir : Alors en été, c'est vrai qu'il y a beaucoup de bénéficiaires qui sont dehors, après en hiver, après on continue vers Perrache… Là, là… Je sais qu'il y a des bénéficiaires là…on continue vers les impôts…on s'arrête là, vers l'hôtel Sofitel. Là c'est Perrache, on commence vers là…(dessine) (…)*
>
> *Lucie : Du coup tu disais, c'est pas fixe les itinéraires ?*
>
> *Mounir : Non c'est pas fixe…Parce que même des fois, il y a des bénéficiaires qu'on trouve pas, qu'on trouve ailleurs, qui bougent… »* **Mounir, La Main Tendue**

*Figure 59 - Circuit de la maraude entre Confluence et Bellecour*

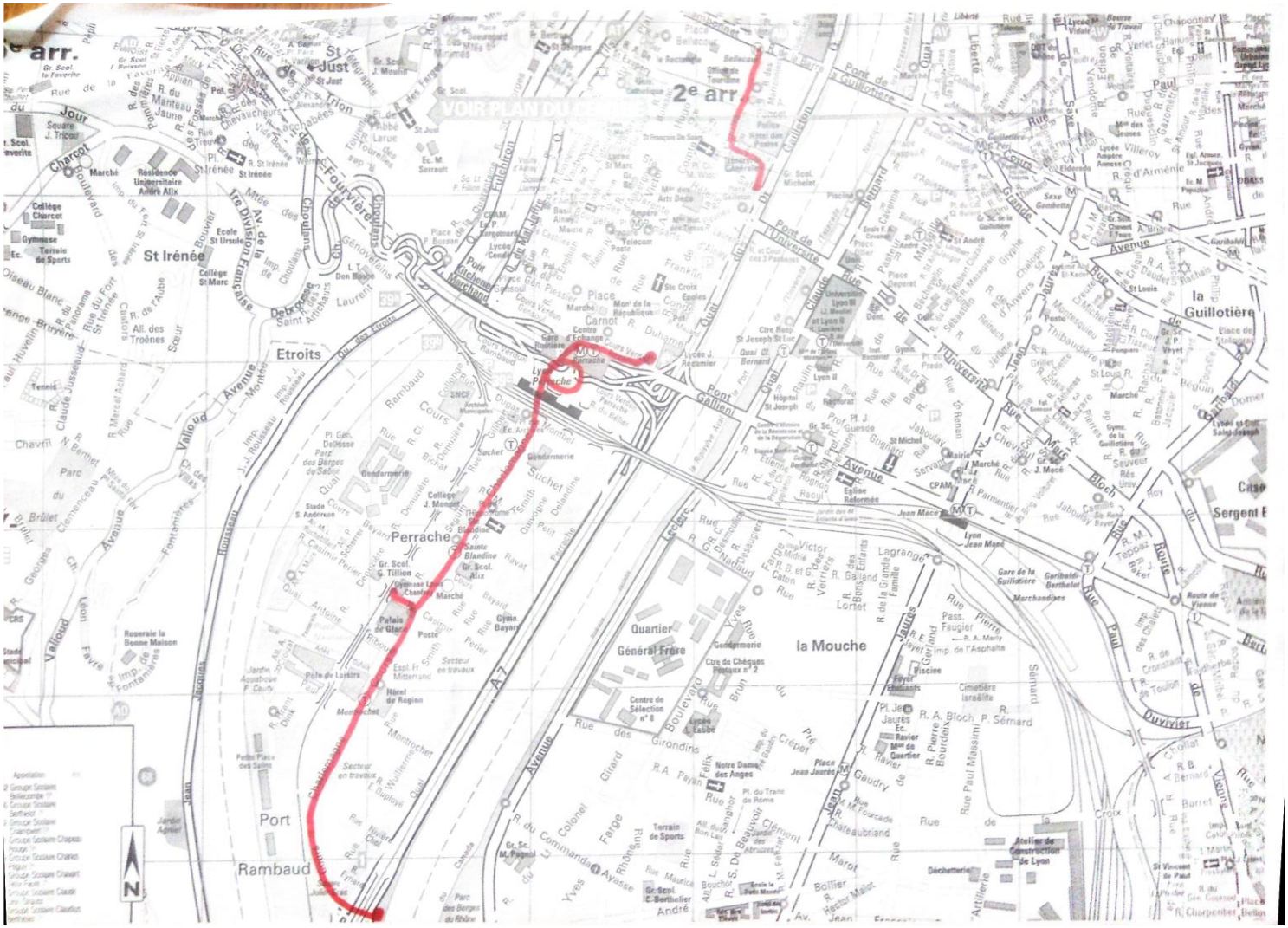
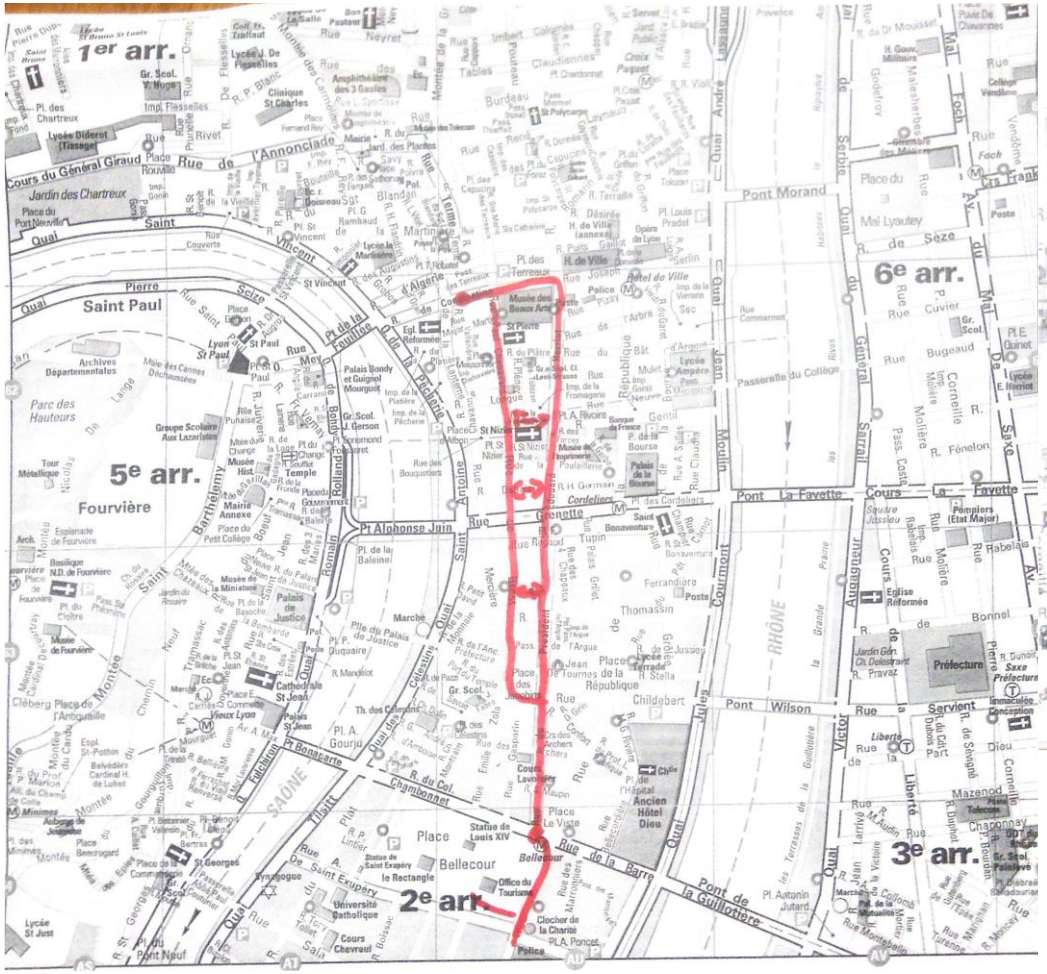

2e arr
St Irénée
Etroits
Perrache
Quartier
Général Frère
la Mouche
la
Guillotière
Port
Rambaud
Pont Gallieni
Pont de
Universités
Pont de
la Guillotière
Avenue
Jean Jaurès
Rue de la
République
Cours
Lafayette
Rue
Garibaldi
Rue
Paul
Bert
Rue
Duguesclin
Rue
Bossuet
Rue
Servient
Rue
Bonnel
Rue
Vendôme
Rue
Mazenod
Rue
Tronchet
Rue
Sainte
Hélène
Rue
Boileau
Rue
Chevreul
Rue
Sébastien
Gryphe
Rue
Pasteur
Rue
Raulin
Rue
Sainte
Blandine
Rue
Sainte
Marie
Rue
Sainte
Madeleine
Rue
Sainte
Hélène
Rue
Sainte
Geneviève
Rue
Sainte
Thérèse

*Figure 60 - Circuit de la maraude dans le 2ème à Lyon*


1er arr.
2e arr.
3e arr.
5e arr.
6e arr.
Saint Paul
Fourvière
Pont Morand
Pont La Fayette
Pont Wilson
Pt Alphonse Juin
Cours du Général Giraud
Rue de l'Annonciade
Quai Saint Vincent
Quai Pierre Scize
Rue Saint Jean
Rue de la Barre
Rue Servient
Cours La Fayette
Cours de la Liberté
Quai Jules Courmont
Quai Victor Augagneur
Quai Jean Moulin
Quai Général Sarrail
Quai Saint André
Quai Fulchiron
Quai Rambaud
Quai Gailleton
Quai Tilsitt
Quai Antoine Riboud
Quai Arloing
Quai Perrache
Quai Rambaud
Rue Childebert
Rue Thomassin
Rue Ferrandière
Rue Grenette
Rue Mercière
Rue Tupin
Rue Gadagne
Rue Saint Antoine
Rue Romarin
Rue Rolland
Rue Barthélemy
Rue Monte Montée
Rue Cléberg
Rue Saint Georges
Rue Saint Exupery
Rue Bellecour
Rue Le Viste
Rue Mazenod
Rue Chaponnay
Rue Bonnel
Rue Molière
Rue Rabelais
Rue Verlet
Rue Philippe Desaix
Rue Bert
Rue Maréchal Lyautey
Rue Maréchal de Saxe
Rue Maréchal Foch
Rue Maréchal Joffre
Rue Maréchal Franchet d'Esperey
Rue Maréchal Juin
Rue Maréchal Leclerc de Hauteclocque
Rue Maréchal Montgomery
Rue Maréchal Vaillant
Rue Maréchal Villars
Rue Maréchal Vuillemin
Rue Maréchal Weygand
Rue Maréchal Xavier Juin
Rue Maréchal Zay
Rue Maréchal Zeller
Rue Maréchal Zhukov
Rue Maréchal Zola
Rue Maréchal Zuckerman
Rue Maréchal Zweig
Rue Maréchal Zwingli
Rue Maréchal Zyklon
Rue Maréchal Zyklon B
Rue Maréchal Zyklon C
Rue Maréchal Zyklon D
Rue Maréchal Zyklon E
Rue Maréchal Zyklon F
Rue Maréchal Zyklon G
Rue Maréchal Zyklon H
Rue Maréchal Zyklon I
Rue Maréchal Zyklon J
Rue Maréchal Zyklon K
Rue Maréchal Zyklon L
Rue Maréchal Zyklon M
Rue Maréchal Zyklon N
Rue Maréchal Zyklon O
Rue Maréchal Zyklon P
Rue Maréchal Zyklon Q
Rue Maréchal Zyklon R
Rue Maréchal Zyklon S
Rue Maréchal Zyklon T
Rue Maréchal Zyklon U
Rue Maréchal Zyklon V
Rue Maréchal Zyklon W
Rue Maréchal Zyklon X
Rue Maréchal Zyklon Y
Rue Maréchal Zyklon Z
Rue Maréchal Zyklon AA
Rue Maréchal Zyklon AB
Rue Maréchal Zyklon AC
Rue Maréchal Zyklon AD
Rue Maréchal Zyklon AE
Rue Maréchal Zyklon AF
Rue Maréchal Zyklon AG
Rue Maréchal Zyklon AH
Rue Maréchal Zyklon AI
Rue Maréchal Zyklon AJ
Rue Maréchal Zyklon AK
Rue Maréchal Zyklon AL
Rue Maréchal Zyklon AM
Rue Maréchal Zyklon AN
Rue Maréchal Zyklon AO
Rue Maréchal Zyklon AP
Rue Maréchal Zyklon AQ
Rue Maréchal Zyklon AR
Rue Maréchal Zyklon AS
Rue Maréchal Zyklon AT
Rue Maréchal Zyklon AU
Rue Maréchal Zyklon AV
Rue Maréchal Zyklon AW
Rue Maréchal Zyklon AX
Rue Maréchal Zyklon AY
Rue Maréchal Zyklon AZ
Rue Maréchal Zyklon BA
Rue Maréchal Zyklon BB
Rue Maréchal Zyklon BC
Rue Maréchal Zyklon BD
Rue Maréchal Zyklon BE
Rue Maréchal Zyklon BF
Rue Maréchal Zyklon BG
Rue Maréchal Zyklon BH
Rue Maréchal Zyklon BI
Rue Maréchal Zyklon BJ
Rue Maréchal Zyklon BK
Rue Maréchal Zyklon BL
Rue Maréchal Zyklon BM
Rue Maréchal Zyklon BN
Rue Maréchal Zyklon BO
Rue Maréchal Zyklon BP
Rue Maréchal Zyklon BQ
Rue Maréchal Zyklon BR
Rue Maréchal Zyklon BS
Rue Maréchal Zyklon BT
Rue Maréchal Zyklon BU
Rue Maréchal Zyklon BV
Rue Maréchal Zyklon BW
Rue Maréchal Zyklon BX
Rue Maréchal Zyklon BY
Rue Maréchal Zyklon BZ
Rue Maréchal Zyklon CA
Rue Maréchal Zyklon CB
Rue Maréchal Zyklon CC
Rue Maréchal Zyklon CD
Rue Maréchal Zyklon CE
Rue Maréchal Zyklon CF
Rue Maréchal Zyklon CG
Rue Maréchal Zyklon CH
Rue Maréchal Zyklon CI
Rue Maréchal Zyklon CJ
Rue Maréchal Zyklon CK
Rue Maréchal Zyklon CL
Rue Maréchal Zyklon CM
Rue Maréchal Zyklon CN
Rue Maréchal Zyklon CO
Rue Maréchal Zyklon CP
Rue Maréchal Zyklon CQ
Rue Maréchal Zyklon CR
Rue Maréchal Zyklon CS
Rue Maréchal Zyklon CT
Rue Maréchal Zyklon CU
Rue Maréchal Zyklon CV
Rue Maréchal Zyklon CW
Rue Maréchal Zyklon CX
Rue Maréchal Zyklon CY
Rue Maréchal Zyklon CZ
Rue Maréchal Zyklon DA
Rue Maréchal Zyklon DB
Rue Maréchal Zyklon DC
Rue Maréchal Zyklon DD
Rue Maréchal Zyklon DE
Rue Maréchal Zyklon DF
Rue Maréchal Zyklon DG
Rue Maréchal Zyklon DH
Rue Maréchal Zyklon DI
Rue Maréchal Zyklon DJ
Rue Maréchal Zyklon DK
Rue Maréchal Zyklon DL
Rue Maréchal Zyklon DM
Rue Maréchal Zyklon DN
Rue Maréchal Zyklon DO
Rue Maréchal Zyklon DP
Rue Maréchal Zyklon DQ
Rue Maréchal Zyklon DR
Rue Maréchal Zyklon DS
Rue Maréchal Zyklon DT
Rue Maréchal Zyklon DU
Rue Maréchal Zyklon DV
Rue Maréchal Zyklon DW
Rue Maréchal Zyklon DX
Rue Maréchal Zyklon DY
Rue Maréchal Zyklon DZ
Rue Maréchal Zyklon EA
Rue Maréchal Zyklon EB
Rue Maréchal Zyklon EC
Rue Maréchal Zyklon ED
Rue Maréchal Zyklon EE
Rue Maréchal Zyklon EF
Rue Maréchal Zyklon EG
Rue Maréchal Zyklon EH
Rue Maréchal Zyklon EI
Rue Maréchal Zyklon EJ
Rue Maréchal Zyklon EK
Rue Maréchal Zyklon EL
Rue Maréchal Zyklon EM
Rue Maréchal Zyklon EN
Rue Maréchal Zyklon EO
Rue Maréchal Zyklon EP
Rue Maréchal Zyklon EQ
Rue Maréchal Zyklon ER
Rue Maréchal Zyklon ES
Rue Maréchal Zyklon ET
Rue Maréchal Zyklon EU
Rue Maréchal Zyklon EV
Rue Maréchal Zyklon EW
Rue Maréchal Zyklon EX
Rue Maréchal Zyklon EY
Rue Maréchal Zyklon EZ
Rue Maréchal Zyklon FA
Rue Maréchal Zyklon FB
Rue Maréchal Zyklon FC
Rue Maréchal Zyklon FD
Rue Maréchal Zyklon FE
Rue Maréchal Zyklon FF
Rue Maréchal Zyklon FG
Rue Maréchal Zyklon FH
Rue Maréchal Zyklon FI
Rue Maréchal Zyklon FJ
Rue Maréchal Zyklon FK
Rue Maréchal Zyklon FL
Rue Maréchal Zyklon FM
Rue Maréchal Zyklon FN
Rue Maréchal Zyklon FO
Rue Maréchal Zyklon FP
Rue Maréchal Zyklon FQ
Rue Maréchal Zyklon FR
Rue Maréchal Zyklon FS
Rue Maréchal Zyklon FT
Rue Maréchal Zyklon FU
Rue Maréchal Zyklon FV
Rue Maréchal Zyklon FW
Rue Maréchal Zyklon FX
Rue Maréchal Zyklon FY
Rue Maréchal Zyklon FZ
Rue Maréchal Zyklon GA
Rue Maréchal Zyklon GB
Rue Maréchal Zyklon GC
Rue Maréchal Zyklon GD
Rue Maréchal Zyklon GE
Rue Maréchal Zyklon GF
Rue Maréchal Zyklon GG
Rue Maréchal Zyklon GH
Rue Maréchal Zyklon GI
Rue Maréchal Zyklon GJ
Rue Maréchal Zyklon GK
Rue Maréchal Zyklon GL
Rue Maréchal Zyklon GM
Rue Maréchal Zyklon GN
Rue Maréchal Zyklon GO
Rue Maréchal Zyklon GP
Rue Maréchal Zyklon GQ
Rue Maréchal Zyklon GR
Rue Maréchal Zyklon GS
Rue Maréchal Zyklon GT
Rue Maréchal Zyklon GU
Rue Maréchal Zyklon GV
Rue Maréchal Zyklon GW
Rue Maréchal Zyklon GX
Rue Maréchal Zyklon GY
Rue Maréchal Zyklon GZ
Rue Maréchal Zyklon HA
Rue Maréchal Zyklon HB
Rue Maréchal Zyklon HC
Rue Maréchal Zyklon HD
Rue Maréchal Zyklon HE
Rue Maréchal Zyklon HF
Rue Maréchal Zyklon HG
Rue Maréchal Zyklon HH
Rue Maréchal Zyklon HI
Rue Maréchal Zyklon HJ
Rue Maréchal Zyklon HK
Rue Maréchal Zyklon HL
Rue Maréchal Zyklon HM
Rue Maréchal Zyklon HN
Rue Maréchal Zyklon HO
Rue Maréchal Zyklon HP
Rue Maréchal Zyklon HQ
Rue Maréchal Zyklon HR
Rue Maréchal Zyklon HS
Rue Maréchal Zyklon HT
Rue Maréchal Zyklon HU
Rue Maréchal Zyklon HV
Rue Maréchal Zyklon HW
Rue Maréchal Zyklon HX
Rue Maréchal Zyklon HY
Rue Maréchal Zyklon HZ
Rue Maréchal Zyklon IA
Rue Maréchal Zyklon IB
Rue Maréchal Zyklon IC
Rue Maréchal Zyklon ID
Rue Maréchal Zyklon IE
Rue Maréchal Zyklon IF
Rue Maréchal Zyklon IG
Rue Maréchal Zyklon IH
Rue Maréchal Zyklon II
Rue Maréchal Zyklon IJ
Rue Maréchal Zyklon IK
Rue Maréchal Zyklon IL
Rue Maréchal Zyklon IM
Rue Maréchal Zyklon IN
Rue Maréchal Zyklon IO
Rue Maréchal Zyklon IP
Rue Maréchal Zyklon IQ
Rue Maréchal Zyklon IR
Rue Maréchal Zyklon IS
Rue Maréchal Zyklon IT
Rue Maréchal Zyklon IU
Rue Maréchal Zyklon IV
Rue Maréchal Zyklon IW
Rue Maréchal Zyklon IX
Rue Maréchal Zyklon IY
Rue Maréchal Zyklon IZ
Rue Maréchal Zyklon JA
Rue Maréchal Zyklon JB
Rue Maréchal Zyklon JC
Rue Maréchal Zyklon JD
Rue Maréchal Zyklon JE
Rue Maréchal Zyklon JF
Rue Maréchal Zyklon JG
Rue Maréchal Zyklon JH
Rue Maréchal Zyklon JI
Rue Maréchal Zyklon JJ
Rue Maréchal Zyklon JK
Rue Maréchal Zyklon JL
Rue Maréchal Zyklon JM
Rue Maréchal Zyklon JN
Rue Maréchal Zyklon JO
Rue Maréchal Zyklon JP
Rue Maréchal Zyklon JQ
Rue Maréchal Zyklon JR
Rue Maréchal Zyklon JS
Rue Maréchal Zyklon JT
Rue Maréchal Zyklon JU
Rue Maréchal Zyklon JV
Rue Maréchal Zyklon JW
Rue Maréchal Zyklon JX
Rue Maréchal Zyklon JY
Rue Maréchal Zyklon JZ
Rue Maréchal Zyklon KA
Rue Maréchal Zyklon KB
Rue Maréchal Zyklon KC
Rue Maréchal Zyklon KD
Rue Maréchal Zyklon KE
Rue Maréchal Zyklon KF
Rue Maréchal Zyklon KG
Rue Maréchal Zyklon KH
Rue Maréchal Zyklon KI
Rue Maréchal Zyklon KJ
Rue Maréchal Zyklon KK
Rue Maréchal Zyklon KL
Rue Maréchal Zyklon KM
Rue Maréchal Zyklon KN
Rue Maréchal Zyklon KO
Rue Maréchal Zyklon KP
Rue Maréchal Zyklon KQ
Rue Maréchal Zyklon KR
Rue Maréchal Zyklon KS
Rue Maréchal Zyklon KT
Rue Maréchal Zyklon KU
Rue Maréchal Zyklon KV
Rue Maréchal Zyklon KW
Rue Maréchal Zyklon KX
Rue Maréchal Zyklon KY
Rue Maréchal Zyklon KZ
Rue Maréchal Zyklon LA
Rue Maréchal Zyklon LB
Rue Maréchal Zyklon LC
Rue Maréchal Zyklon LD
Rue Maréchal Zyklon LE
Rue Maréchal Zyklon LF
Rue Maréchal Zyklon LG
Rue Maréchal Zyklon LH
Rue Maréchal Zyklon LI
Rue Maréchal Zyklon LJ
Rue Maréchal Zyklon LK
Rue Maréchal Zyklon LL
Rue Maréchal Zyklon LM
Rue Maréchal Zyklon LN
Rue Maréchal Zyklon LO
Rue Maréchal Zyklon LP
Rue Maréchal Zyklon LQ
Rue Maréchal Zyklon LR
Rue Maréchal Zyklon LS
Rue Maréchal Zyklon LT
Rue Maréchal Zyklon LU
Rue Maréchal Zyklon LV
Rue Maréchal Zyklon LW
Rue Maréchal Zyklon LX
Rue Maréchal Zyklon LY
Rue Maréchal Zyklon LZ
Rue Maréchal Zyklon MA
Rue Maréchal Zyklon MB
Rue Maréchal Zyklon MC
Rue Maréchal Zyklon MD
Rue Maréchal Zyklon ME
Rue Maréchal Zyklon MF
Rue Maréchal Zyklon MG
Rue Maréchal Zyklon MH
Rue Maréchal Zyklon MI
Rue Maréchal Zyklon MJ
Rue Maréchal Zyklon MK
Rue Maréchal Zyklon ML
Rue Maréchal Zyklon MM
Rue Maréchal Zyklon MN
Rue Maréchal Zyklon MO
Rue Maréchal Zyklon MP
Rue Maréchal Zyklon MQ
Rue Maréchal Zyklon MR
Rue Maréchal Zyklon MS
Rue Maréchal Zyklon MT
Rue Maréchal Zyklon MU
Rue Maréchal Zyklon MV
Rue Maréchal Zyklon MW
Rue Maréchal Zyklon MX
Rue Maréchal Zyklon MY
Rue Maréchal Zyklon MZ
Rue Maréchal Zyklon NA
Rue Maréchal Zyklon NB
Rue Maréchal Zyklon NC
Rue Maréchal Zyklon ND
Rue Maréchal Zyklon NE
Rue Maréchal Zyklon NF
Rue Maréchal Zyklon NG
Rue Maréchal Zyklon NH
Rue Maréchal Zyklon NI
Rue Maréchal Zyklon NJ
Rue Maréchal Zyklon NK
Rue Maréchal Zyklon NL
Rue Maréchal Zyklon NM
Rue Maréchal Zyklon NN
Rue Maréchal Zyklon NO
Rue Maréchal Zyklon NP
Rue Maréchal Zyklon NQ
Rue Maréchal Zyklon NR
Rue Maréchal Zyklon NS
Rue Maréchal Zyklon NT
Rue Maréchal Zyklon NU
Rue Maréchal Zyklon NV
Rue Maréchal Zyklon NW
Rue Maréchal Zyklon NX
Rue Maréchal Zyklon NY
Rue Maréchal Zyklon NZ
Rue Maréchal Zyklon OA
Rue Maréchal Zyklon OB
Rue Maréchal Zyklon OC
Rue Maréchal Zyklon OD
Rue Maréchal Zyklon OE
Rue Maréchal Zyklon OF
Rue Maréchal Zyklon OG
Rue Maréchal Zyklon OH
Rue Maréchal Zyklon OI
Rue Maréchal Zyklon OJ
Rue Maréchal Zyklon OK
Rue Maréchal Zyklon OL
Rue Maréchal Zyklon OM
Rue Maréchal Zyklon ON
Rue Maréchal Zyklon OO
Rue Maréchal Zyklon OP
Rue Maréchal Zyklon OQ
Rue Maréchal Zyklon OR
Rue Maréchal Zyklon OS
Rue Maréchal Zyklon OT
Rue Maréchal Zyklon OU
Rue Maréchal Zyklon OV
Rue Maréchal Zyklon OW
Rue Maréchal Zyklon OX
Rue Maréchal Zyklon OY
Rue Maréchal Zyklon OZ
Rue Maréchal Zyklon PA
Rue Maréchal Zyklon PB
Rue Maréchal Zyklon PC
Rue Maréchal Zyklon PD
Rue Maréchal Zyklon PE
Rue Maréchal Zyklon PF
Rue Maréchal Zyklon PG
Rue Maréchal Zyklon PH
Rue Maréchal Zyklon PI
Rue Maréchal Zyklon PJ
Rue Maréchal Zyklon PK
Rue Maréchal Zyklon PL
Rue Maréchal Zyklon PM
Rue Maréchal Zyklon PN
Rue Maréchal Zyklon PO
Rue Maréchal Zyklon PP
Rue Maréchal Zyklon PQ
Rue Maréchal Zyklon PR
Rue Maréchal Zyklon PS
Rue Maréchal Zyklon PT
Rue Maréchal Zyklon PU
Rue Maréchal Zyklon PV
Rue Maréchal Zyklon PW
Rue Maréchal Zyklon PX
Rue Maréchal Zyklon PY
Rue Maréchal Zyklon PZ
Rue Maréchal Zyklon QA
Rue Maréchal Zyklon QB
Rue Maréchal Zyklon QC
Rue Maréchal Zyklon QD
Rue Maréchal Zyklon QE
Rue Maréchal Zyklon QF
Rue Maréchal Zyklon QG
Rue Maréchal Zyklon QH
Rue Maréchal Zyklon QI
Rue Maréchal Zyklon QJ
Rue Maréchal Zyklon QK
Rue Maréchal Zyklon QL
Rue Maréchal Zyklon QM
Rue Maréchal Zyklon QN
Rue Maréchal Zyklon QO
Rue Maréchal Zyklon QP
Rue Maréchal Zyklon QQ
Rue Maréchal Zyklon QR
Rue Maréchal Zyklon QS
Rue Maréchal Zyklon QT
Rue Maréchal Zyklon QU
Rue Maréchal Zyklon QV
Rue Maréchal Zyklon QW
Rue Maréchal Zyklon QX
Rue Maréchal Zyklon QY
Rue Maréchal Zyklon QZ
Rue Maréchal Zyklon RA
Rue Maréchal Zyklon RB
Rue Maréchal Zyklon RC
Rue Maréchal Zyklon RD
Rue Maréchal Zyklon RE
Rue Maréchal Zyklon RF
Rue Maréchal Zyklon RG
Rue Maréchal Zyklon RH
Rue Maréchal Zyklon RI
Rue Maréchal Zyklon RJ
Rue Maréchal Zyklon RK
Rue Maréchal Zyklon RL
Rue Maréchal Zyklon RM
Rue Maréchal Zyklon RN
Rue Maréchal Zyklon RO
Rue Maréchal Zyklon RP
Rue Maréchal Zyklon RQ
Rue Maréchal Zyklon RR
Rue Maréchal Zyklon RS
Rue Maréchal Zyklon RT
Rue Maréchal Zyklon RU
Rue Maréchal Zyklon RV
Rue Maréchal Zyklon RW
Rue Maréchal Zyklon RX
Rue Maréchal Zyklon RY
Rue Maréchal Zyklon RZ
Rue Maréchal Zyklon SA
Rue Maréchal Zyklon SB
Rue Maréchal Zyklon SC
Rue Maréchal Zyklon SD
Rue Maréchal Zyklon SE
Rue Maréchal Zyklon SF
Rue Maréchal Zyklon SG
Rue Maréchal Zyklon SH
Rue Maréchal Zyklon SI
Rue Maréchal Zyklon SJ
Rue Maréchal Zyklon SK
Rue Maréchal Zyklon SL
Rue Maréchal Zyklon SM
Rue Maréchal Zyklon SN
Rue Maréchal Zyklon SO
Rue Maréchal Zyklon SP
Rue Maréchal Zyklon SQ
Rue Maréchal Zyklon SR
Rue Maréchal Zyklon SS
Rue Maréchal Zyklon ST
Rue Maréchal Zyklon SU
Rue Maréchal Zyklon SV
Rue Maréchal Zyklon SW
Rue Maréchal Zyklon SX
Rue Maréchal Zyklon SY
Rue Maréchal Zyklon SZ
Rue Maréchal Zyklon TA
Rue Maréchal Zyklon TB
Rue Maréchal Zyklon TC
Rue Maréchal Zyklon TD
Rue Maréchal Zyklon TE
Rue Maréchal Zyklon TF
Rue Maréchal Zyklon TG
Rue Maréchal Zyklon TH
Rue Maréchal Zyklon TI
Rue Maréchal Zyklon TJ
Rue Maréchal Zyklon TK
Rue Maréchal Zyklon TL
Rue Maréchal Zyklon TM
Rue Maréchal Zyklon TN
Rue Maréchal Zyklon TO
Rue Maréchal Zyklon TP
Rue Maréchal Zyklon TQ
Rue Maréchal Zyklon TR
Rue Maréchal Zyklon TS
Rue Maréchal Zyklon TT
Rue Maréchal Zyklon TU
Rue Maréchal Zyklon TV
Rue Maréchal Zyklon TW
Rue Maréchal Zyklon TX
Rue Maréchal Zyklon TY
Rue Maréchal Zyklon TZ
Rue Maréchal Zyklon UA
Rue Maréchal Zyklon UB
Rue Maréchal Zyklon UC
Rue Maréchal Zyklon UD
Rue Maréchal Zyklon UE
Rue Maréchal Zyklon UF
Rue Maréchal Zyklon UG
Rue Maréchal Zyklon UH
Rue Maréchal Zyklon UI
Rue Maréchal Zyklon UJ
Rue Maréchal Zyklon UK
Rue Maréchal Zyklon UL
Rue Maréchal Zyklon UM
Rue Maréchal Zyklon UN
Rue Maréchal Zyklon UO
Rue Maréchal Zyklon UP
Rue Maréchal Zyklon UQ
Rue Maréchal Zyklon UR
Rue Maréchal Zyklon US
Rue Maréchal Zyklon UT
Rue Maréchal Zyklon UU
Rue Maréchal Zyklon UV
Rue Maréchal Zyklon UW
Rue Maréchal Zyklon UX
Rue Maréchal Zyklon UY
Rue Maréchal Zyklon UZ
Rue Maréchal Zyklon VA
Rue Maréchal Zyklon VB
Rue Maréchal Zyklon VC
Rue Maréchal Zyklon VD
Rue Maréchal Zyklon VE
Rue Maréchal Zyklon VF
Rue Maréchal Zyklon VG
Rue Maréchal Zyklon VH
Rue Maréchal Zyklon VI
Rue Maréchal Zyklon VJ
Rue Maréchal Zyklon VK
Rue Maréchal Zyklon VL
Rue Maréchal Zyklon VM
Rue Maréchal Zyklon VN
Rue Maréchal Zyklon VO
Rue Maréchal Zyklon VP
Rue Maréchal Zyklon VQ
Rue Maréchal Zyklon VR
Rue Maréchal Zyklon VS
Rue Maréchal Zyklon VT
Rue Maréchal Zyklon VU
Rue Maréchal Zyklon VV
Rue Maréchal Zyklon VW
Rue Maréchal Zyklon VX
Rue Maréchal Zyklon VY
Rue Maréchal Zyklon VZ
Rue Maréchal Zyklon WA
Rue Maréchal Zyklon WB
Rue Maréchal Zyklon WC
Rue Maréchal Zyklon WD
Rue Maréchal Zyklon WE
Rue Maréchal Zyklon WF
Rue Maréchal Zyklon WG
Rue Maréchal Zyklon WH
Rue Maréchal Zyklon WI
Rue Maréchal Zyklon WJ
Rue Maréchal Zyklon WK
Rue Maréchal Zyklon WL
Rue Maréchal Zyklon WM
Rue Maréchal Zyklon WN
Rue Maréchal Zyklon WO
Rue Maréchal Zyklon WP
Rue Maréchal Zyklon WQ
Rue Maréchal Zyklon WR
Rue Maréchal Zyklon WS
Rue Maréchal Zyklon WT
Rue Maréchal Zyklon WU
Rue Maréchal Zyklon WV
Rue Maréchal Zyklon WW
Rue Maréchal Zyklon WX
Rue Maréchal Zyklon WY
Rue Maréchal Zyklon WZ
Rue Maréchal Zyklon XA
Rue Maréchal Zyklon XB
Rue Maréchal Zyklon XC
Rue Maréchal Zyklon XD
Rue Maréchal Zyklon XE
Rue Maréchal Zyklon XF
Rue Maréchal Zyklon XG
Rue Maréchal Zyklon XH
Rue Maréchal Zyklon XI
Rue Maréchal Zyklon XJ
Rue Maréchal Zyklon XK
Rue Maréchal Zyklon XL
Rue Maréchal Zyklon XM
Rue Maréchal Zyklon XN
Rue Maréchal Zyklon XO
Rue Maréchal Zyklon XP
Rue Maréchal Zyklon XQ
Rue Maréchal Zyklon XR
Rue Maréchal Zyklon XS
Rue Maréchal Zyklon XT
Rue Maréchal Zyklon XU
Rue Maréchal Zyklon XV
Rue Maréchal Zyklon XW
Rue Maréchal Zyklon XX
Rue Maréchal Zyklon XY
Rue Maréchal Zyklon XZ
Rue Maréchal Zyklon YA
Rue Maréchal Zyklon YB
Rue Maréchal Zyklon YC
Rue Maréchal Zyklon YD
Rue Maréchal Zyklon YE
Rue Maréchal Zyklon YF
Rue Maréchal Zyklon YG
Rue Maréchal Zyklon YH
Rue Maréchal Zyklon YI
Rue Maréchal Zyklon YJ
Rue Maréchal Zyklon YK
Rue Maréchal Zyklon YL
Rue Maréchal Zyklon YM
Rue Maréchal Zyklon YN
Rue Maréchal Zyklon YO
Rue Maréchal Zyklon YP
Rue Maréchal Zyklon YQ
Rue Maréchal Zyklon YR
Rue Maréchal Zyklon YS
Rue Maréchal Zyklon YT
Rue Maréchal Zyklon YU
Rue Maréchal Zyklon YV
Rue Maréchal Zyklon YW
Rue Maréchal Zyklon YX
Rue Maréchal Zyklon YY
Rue Maréchal Zyklon YZ
Rue Maréchal Zyklon ZA
Rue Maréchal Zyklon ZB
Rue Maréchal Zyklon ZC
Rue Maréchal Zyklon ZD
Rue Maréchal Zyklon ZE
Rue Maréchal Zyklon ZF
Rue Maréchal Zyklon ZG
Rue Maréchal Zyklon ZH
Rue Maréchal Zyklon ZI
Rue Maréchal Zyklon ZJ
Rue Maréchal Zyklon ZK
Rue Maréchal Zyklon ZL
Rue Maréchal Zyklon ZM
Rue Maréchal Zyklon ZN
Rue Maréchal Zyklon ZO
Rue Maréchal Zyklon ZP
Rue Maréchal Zyklon ZQ
Rue Maréchal Zyklon ZR
Rue Maréchal Zyklon ZS
Rue Maréchal Zyklon ZT
Rue Maréchal Zyklon ZU
Rue Maréchal Zyklon ZV
Rue Maréchal Zyklon ZW
Rue Maréchal Zyklon ZX
Rue Maréchal Zyklon ZY
Rue Maréchal Zyklon ZZ
Rue Maréchal Zyklon AAA
Rue Maréchal Zyklon AAB
Rue Maréchal Zyklon AAC
Rue Maréchal Zyklon AAD
Rue Maréchal Zyklon AAE
Rue Maréchal Zyklon AAF
Rue Maréchal Zyklon AAG
Rue Maréchal Zyklon AAH
Rue Maréchal Zyklon AAI
Rue Maréchal Zyklon AAJ
Rue Maréchal Zyklon AAK
Rue Maréchal Zyklon AAL
Rue Maréchal Zyklon AAM
Rue Maréchal Zyklon AAN
Rue Maréchal Zyklon AAO
Rue Maréchal Zyklon AAP
Rue Maréchal Zyklon AAQ
Rue Maréchal Zyklon AAR
Rue Maréchal Zyklon AAS
Rue Maréchal Zyklon AAT
Rue Maréchal Zyklon AAU
Rue Maréchal Zyklon AAV
Rue Maréchal Zyklon AAW
Rue Maréchal Zyklon AAX
Rue Maréchal Zyklon AAY
Rue Maréchal Zyklon AAZ
Rue Maréchal Zyklon ABA
Rue Maréchal Zyklon ABB
Rue Maréchal Zyklon ABC
Rue Maréchal Zyklon ABD
Rue Maréchal Zyklon ABE
Rue Maréchal Zyklon ABF
Rue Maréchal Zyklon ABG
Rue Maréchal Zyklon ABH
Rue Maréchal Zyklon ABI
Rue Maréchal Zyklon ABJ
Rue Maréchal Zyklon ABK
Rue Maréchal Zyklon ABL
Rue Maréchal Zyklon ABM
Rue Maréchal Zyklon ABN
Rue Maréchal Zyklon ABO
Rue Maréchal Zyklon ABP
Rue Maréchal Zyklon ABQ
Rue Maréchal Zyklon ABR
Rue Maréchal Zyklon ABS
Rue Maréchal Zyklon ABT
Rue Maréchal Zyklon ABU
Rue Maréchal Zyklon ABV
Rue Maréchal Zyklon ABW
Rue Maréchal Zyklon ABX
Rue Maréchal Zyklon ABY
Rue Maréchal Zyklon ABZ
Rue Maréchal Zyklon ACA
Rue Maréchal Zyklon ACB
Rue Maréchal Zyklon ACC
Rue Maréchal Zyklon ACD
Rue Maréchal Zyklon ACE
Rue Maréchal Zyklon ACF
Rue Maréchal Zyklon ACG
Rue Maréchal Zyklon ACH
Rue Maréchal Zyklon ACI
Rue Maréchal Zyklon ACJ
Rue Maréchal Zyklon ACK
Rue Maréchal Zyklon ACL
Rue Maréchal Zyklon ACM
Rue Maréchal Zyklon ACN
Rue Maréchal Zyklon ACO
Rue Maréchal Zyklon ACP
Rue Maréchal Zyklon ACQ
Rue Maréchal Zyklon ACR
Rue Maréchal Zyklon ACS
Rue Maréchal Zyklon ACT
Rue Maréchal Zyklon ACU
Rue Maréchal Zyklon ACV
Rue Maréchal Zyklon ACW
Rue Maréchal Zyklon ACX
Rue Maréchal Zyklon ACY
Rue Maréchal Zyklon ACZ
Rue Maréchal Zyklon ADA
Rue Maréchal Zyklon ADB
Rue Maréchal Zyklon ADC
Rue Maréchal Zyklon ADD
Rue Maréchal Zyklon ADE
Rue Maréchal Zyklon ADF
Rue Maréchal Zyklon ADG
Rue Maréchal Zyklon ADH
Rue Maréchal Zyklon ADI
Rue Maréchal Zyklon ADJ
Rue Maréchal Zyklon ADK
Rue Maréchal Zyklon ADL
Rue Maréchal Zyklon ADM
Rue Maréchal Zyklon ADN
Rue Maréchal Zyklon ADO
Rue Maréchal Zyklon ADP
Rue Maréchal Zyklon ADQ
Rue Maréchal Zyklon ADR
Rue Maréchal Zyklon ADS
Rue Maréchal Zyklon ADT
Rue Maréchal Zyklon ADU
Rue Maréchal Zyklon ADV
Rue Maréchal Zyklon ADW
Rue Maréchal Zyklon ADX
Rue Maréchal Zyklon ADY
Rue Maréchal Zyklon ADZ
Rue Maréchal Zyklon AEA
Rue Maréchal Zyklon AEB
Rue Maréchal Zyklon AEC
Rue Maréchal Zyklon AED
Rue Maréchal Zyklon AEE
Rue Maréchal Zyklon AEF
Rue Maréchal Zyklon AEG
Rue Maréchal Zyklon AEH
Rue Maréchal Zyklon AEI
Rue Maréchal Zyklon AEJ
Rue Maréchal Zyklon AEK
Rue Maréchal Zyklon AEL
Rue Maréchal Zyklon AEM
Rue Maréchal Zyklon AEN
Rue Maréchal Zyklon AEO
Rue Maréchal Zyklon AEP
Rue Maréchal Zyklon AEQ
Rue Maréchal Zyklon AER
Rue Maréchal Zyklon AES
Rue Maréchal Zyklon AET
Rue Maréchal Zyklon AEU
Rue Maréchal Zyklon AEV
Rue Maréchal Zyklon AEW
Rue Maréchal Zyklon AEX
Rue Maréchal Zyklon AEY
Rue Maréchal Zyklon AEZ
Rue Maréchal Zyklon AFA
Rue Maréchal Zyklon AFB
Rue Maréchal Zyklon AFC
Rue Maréchal Zyklon AFD
Rue Maréchal Zyklon AFE
Rue Maréchal Zyklon AFF
Rue Maréchal Zyklon AFG
Rue Maréchal Zyklon AFH
Rue Maréchal Zyklon AFI
Rue Maréchal Zyklon AFJ
Rue Maréchal Zyklon AFK
Rue Maréchal Zyklon AFL
Rue Maréchal Zyklon AFM
Rue Maréchal Zyklon AFN
Rue Maréchal Zyklon AFO
Rue Maréchal Zyklon AFP
Rue Maréchal Zyklon AFQ
Rue Maréchal Zyklon AFR
Rue Maréchal Zyklon AFS
Rue Maréchal Zyklon AFT
Rue Maréchal Zyklon AFU
Rue Maréchal Zyklon AFV
Rue Maréchal Zyklon AFW
Rue Maréchal Zyklon AFX
Rue Maréchal Zyklon AFY
Rue Maréchal Zyklon AFZ
Rue Maréchal Zyklon AGA
Rue Maréchal Zyklon AGB
Rue Maréchal Zyklon AGC
Rue Maréchal Zyklon AGD
Rue Maréchal Zyklon AGE
Rue Maréchal Zyklon AGF
Rue Maréchal Zyklon AGG
Rue Maréchal Zyklon AGH
Rue Maréchal Zyklon AGI
Rue Maréchal Zyklon AGJ
Rue Maréchal Zyklon AGK
Rue Maréchal Zyklon AGL
Rue Maréchal Zyklon AGM
Rue Maréchal Zyklon AGN
Rue Maréchal Zyklon AGO
Rue Maréchal Zyklon AGP
Rue Maréchal Zyklon AGQ
Rue Maréchal Zyklon AGR
Rue Maréchal Zyklon AGS
Rue Maréchal Zyklon AGT
Rue Maréchal Zyklon AGU
Rue Maréchal Zyklon AGV
Rue Maréchal Zyklon AGW
Rue Maréchal Zyklon AGX
Rue Maréchal Zyklon AGY
Rue Maréchal Zyklon AGZ
Rue Maréchal Zyklon AHA
Rue Maréchal Zyklon AHB
Rue Maréchal Zyklon AHC
Rue Maréchal Zyklon AHD
Rue Maréchal Zyklon AHE
Rue Maréchal Zyklon AHF
Rue Maréchal Zyklon AHG
Rue Maréchal Zyklon AHH
Rue Maréchal Zyklon AHI
Rue Maréchal Zyklon AHJ
Rue Maréchal Zyklon AHK
Rue Maréchal Zyklon AHL
Rue Maréchal Zyklon AHM
Rue Maréchal Zyklon AHN
Rue Maréchal Zyklon AHO
Rue Maréchal Zyklon AHP
Rue Maréchal Zyklon AHQ
Rue Maréchal Zyklon AHR
Rue Maréchal Zyklon AHS
Rue Maréchal Zyklon AHT
Rue Maréchal Zyklon AHU
Rue Maréchal Zyklon AHV
Rue Maréchal Zyklon AHW
Rue Maréchal Zyklon AHX
Rue Maréchal Zyklon AHY
Rue Maréchal Zyklon AHZ
Rue Maréchal Zyklon AIA
Rue Maréchal Zyklon AIB
Rue Maréchal Zyklon AIC
Rue Maréchal Zyklon AID
Rue Maréchal Zyklon AIE
Rue Maréchal Zyklon AIF
Rue Maréchal Zyklon AIG
Rue Maréchal Zyklon AIH
Rue Maréchal Zyklon AII
Rue Maréchal Zyklon AIJ
Rue Maréchal Zyklon AIK
Rue Maréchal Zyklon AIL
Rue Maréchal Zyklon AIM
Rue Maréchal Zyklon AIN
Rue Ma

Or, comme nous l'avons montré dans la partie précédente, les personnes à la rue sont également amenées à se déplacer. Cela implique que les associations sont, elles, amenées à modifier leurs circuits, à se renseigner sur une personne qui est partie de son lieu de couche, à les chercher. Les pratiques spatiales des personnes à la rue influencent alors les pratiques des associations. Je demande à Mounir s'ils retrouvent facilement les personnes à la rue, dans leur lieu de couche habituel, quand la trêve hivernale est terminée :

> *« Ouais souvent c'est ça… ou sinon, c'était pas pendant toute la trêve hivernale, c'était plus temporaire que ça… Et voilà ils reviennent souvent, ils ont leurs petits lieux de prédilection, mais après ils se connaissent beaucoup entre eux, c'est vrai qu'on demande des nouvelles quand on les voit, donc quand on les trouve pas, on demande justement aux SDF qu'on trouve, tu sais pas où il est, parce qu'on a du mal à le trouver parce que là, on l'a pas trouvé. Il n'était pas là-bas et ils nous aident à les trouver aussi souvent… »* **Mounir, La Main Tendue**

À l'inverse, les actions de solidarité portées par ces associations ont aussi un profond impact sur l'espace. **Que ce soient les maraudes à pied ou en véhicule, ou encore les distributions, ces actions « produisent des espaces »** (au sens d'Henri Lefebvre) dans la ville, et donc pour ses habitants. Selon l'action de solidarité organisée, la production de l'espace par l'association diffère.

Pour la maraude à pied, Léon m'explique que le trajet réalisé provoque des lieux de rendez-vous entre bénévoles et personnes à la rue. Les sans-abri se déplacent souvent pour se rendre sur le circuit de l'association. Léon m'explique qu'ils se rendent à certains points fixes, connaissant par avance le parcours de l'association :

> *« C'est-à-dire qu'on va passer donc du coup ils se mettent dans un endroit visible où ils savent qu'il y a des points stratégiques où on va passer chaque semaine, du coup ils nous attendent à ces points-là (…) qui sont, ça peut être soit devant la Part-Dieu, c'est notre point de rendez-vous quand on commence, et soit pour la plupart ils se mettent bien de l'autre côté du parvis de la Part-Dieu quand on s'arrête, là où il y a Suzie par exemple. T'as vu là-bas très bien qu'on passe dans un créneau horaire entre 8h30, 9h00 et du coup ils nous attendent souvent à ce point de rendez-vous là-bas. »* **Léon, Juste un Geste**

Pour les maraudes véhiculées, Sophie m'explique qu'à certains endroits comme le LIDL, la maraude pourrait attirer beaucoup de personnes. Cela peut alors produire une forte affluence de personnes, tout d'un coup, au moment du passage du camion ; quelque chose de similaire à une distribution.

> *« Non mais il y a un truc qui a vraiment changé. C'est qu'il y a eu quand même des moments et je pense que c'est l'histoire des équipes mobiles,* ***quand tu commences à être au même endroit tous les vendredis par exemple, à-peu-près à la même heure, les gens le savent.*** *Et on s'est retrouvé, c'était il y a 3 ans je crois, rue de Marseille, au Lidl de la rue de Marseille mais c'était genre trop chaud, mais vraiment chaud. On n'avait pas peur pour notre sécurité mais il y avait 30 personnes sur le camion qui étaient là que pour de la distrib., pas forcément sans-abri, pas forcément super exclus mais en précarité d'une manière ou d'une autre et toi tu es 3 ou 4, face à 30 personnes et là aussi où c'était chaud, c'est des fois les personnes elles s'engueulaient parce qu'elles voulaient être servies en premier etc. etc. et du coup on n'est pas du tout armés pour ça et sur ce genre de site quand ça se reproduisait plusieurs semaines d'affilée, (…) ça pouvait quand même bien nous prendre beaucoup de temps et puis vraiment nous questionner sur à quoi ça sert. Et là-dessus après on se remettait en question et en général on* ***essayait de réévaluer un peu sans forcément supprimer le site mais de voir comment on pouvait réadapter le tour*** *(…) Alors je t'ai pris l'exemple du Lidl mais ça pouvait être plein d'autres sites. On a eu, à différents moments de notre histoire, un regroupement sur un site, parce qu'au fur et à mesure les gens se passaient le mot qu'on était toujours là le même jour de la semaine, à telle heure. Et du coup, au fur et à mesure les gens s'agrégeaient pour attendre un colis. C'est dans ces moment-là que la* ***question du sens de notre action elle se posait, et on discutait comment on pouvait faire parce qu'on ne pouvait pas faire face à 30 personnes qui sortent d'un coup sur un site.*** *Mais en termes de personnes globales qu'on voit, on n'a jamais vu autant de personnes, c'est en hausse depuis la création mais franchement tu te dis mais c'est quand que ça s'arrête. »* **Sophie, USR**

Sophie m'explique qu'il y a un phénomène de « bouche à oreille » très fort, où des personnes en situation de précarité affluent, au point de questionner les bénévoles sur le sens de leur action qui pouvait devenir alors uniquement distributive selon eux.

**Enfin, pour les distributions** qui attirent des centaines de personnes, cela est évident qu'elles ont un impact spatial. Les distributions de la place Carnot sont très visibles pour les passants, quand ils traversent la place pour se rendre à un métro. Samia me parle des réactions des passants, qui parfois se joignent à la distribution, notamment une distribution lors de laquelle ils avaient distribué plus de 600 repas :

> *« Il y avait énormément de repas. Mais les gens croyaient que c'était une représentation sur la place Carnot. Il y a des gens qui s'arrêtaient qui disaient, il y a un groupe, il y a quoi ? Il y a souvent des gens qui s'arrêtent, qui sortent de la gare, qui disent je veux un café. On sort le café, elle dit combien je dois ? Je dis, rien du tout parce qu'on est une association humanitaire. Les gens sont choqués. Ah je suis désolé… Je dis écoutez, on est plus à un café prêt malheureusement. Alors les gens font un geste. Ils disent je vous donne 5 euros, vous achetez des bouteilles d'eau, ce que vous voulez. Je leur dis non si vous repassez, achetez-nous des bouteilles d'eau. Je ne veux pas prendre de dons financiers, c'est hors de question pour moi. On a besoin de denrées alimentaires. Je vais te dire honnêtement, je joue en toute transparence. »* **Samia, les Fourmis Lyonnaises**

Mais cela va plus loin encore : les distributions ont une production spatiale sur le long terme. Comme Leïla me l'explique, ainsi que Farid et Farouk au collectif de rue, les acteurs se sont rendus compte de l'évolution du public au fil des années. Selon eux, il arrive que des communautés de migrants s'installent à certains endroits de la ville, ce qui peut alors bousculer d'autres personnes habituées et plus solitaires et les pousser à partir pour les périphéries de la ville :

> *« Donc, les migrants albanais et des migrants d'Afrique se sont mêlés aux SDF, aux SDF Français. Et je crois qu'aujourd'hui, on n'a plus beaucoup de SDF français qui viennent. C'est vraiment essentiellement que des migrants, que des personnes étrangères. Avant, on avait, on avait. On avait beaucoup, beaucoup de SDF Français qui venaient et du jour au lendemain, ils sont partis. Alors est-ce que c'est parce que, justement, des migrants ont pris une place trop importante, est-ce qu'il y a eu des entre guillemets, peut-être des disputes entre eux ? Je sais pas, mais c'est vrai qu'il y a eu une… Il y a eu un changement à ce niveau-là. Je te le confirme. »* **Leïla, Si Moi j'ai Froid**

**En conclusion de cette partie**, nous avons vu que les associations déterminaient leur pratique spatiale par rapport aux déplacements et localisations des bénéficiaires. Les pratiques spatiales des bénéficiaires produisent donc des effets sur les pratiques spatiales des associations. À l'inverse, les associations ont également un profond impact sur les pratiques spatiales des bénéficiaires et sur l'espace en général, au point de « produire des espaces » ; par exemple, en poussant les bénéficiaires à se déplacer à des points de rendez-vous lors des maraudes, ou à se rendre à des points de distributions.

### 8.2.3. La production spatiale des associations : entre coopération et compétition

Pour articuler cette partie avec la problématique du chapitre, il s'agit de montrer que les actions de solidarité ont une production spatiale. Comment ? Par quels mécanismes ? La partie précédente visait à montrer que ces mécanismes étaient internes à l'association : les valeurs, la conception de la solidarité et le sens donné à l'action, étaient notamment tributaires d'un choix de stratégie spatiale.

Il s'agit dans cette partie de montrer que les actions de solidarité des associations produisent un ou plusieurs espaces dans l'espace public ; cette production spatiale est alors le fruit de négociations, tensions, accords et coopérations. Elle est le sujet de lutte de pouvoirs, autour de la territorialisation ; ce partage de l'espace prend précisément place au sein du collectif de rue. Je décris dans les parties qui suivent en quoi consiste le collectif de rue, les fonctions et les missions de ce regroupement d'associations. Puis j'explique en quoi consistent les enjeux de pouvoir liés à l'espace, ainsi que la « lutte des places » autour de l'espace public. Je termine en montrant néanmoins que la coordination, si elle n'est pas nécessaire, est toutefois possible la majorité du temps ; et j'illustre mes propos par l'exemple de la mobilisation des associations lors de la crise du COVID-19.

#### *8.2.3.1. Les fonctions positives du collectif de rue*

Le « Collectif de rue » est un collectif regroupant une trentaine d'associations à Lyon, dont le but est d'aider les personnes vivant dans la rue. J'ai eu l'occasion d'assister à 5 réunions du collectif, à partir de mars 2018, et de suivre les échanges par mail sur la mailing liste du collectif, toujours pendant l'écriture de cette thèse.

Le collectif de rue a été créé entre 2010 et 2015 ; je n'ai pas réussi à obtenir une date précise parce que certains acteurs affirmaient qu'il avait été créé 2 ou 3 ans auparavant, alors que d'autres m'affirmaient plutôt entre 5 et 6 ans. Les réunions du collectif furent pour moi des moments privilégiés. D'une part, parce que ce fut un incroyable « vivier » d'associations, que je pouvais potentiellement ensuite observer sur le terrain ; d'autre part, parce que les échanges entre les différents membres d'associations étaient surprenants.

Les réunions du collectif se tiennent en moyenne tous les deux à trois mois, généralement dans le local d'une association, ou dans la salle d'une mairie d'un arrondissement de Lyon (le 8ème ou le 4ème par exemple). Chaque réunion commence par un tour de table, à l'occasion duquel chaque membre d'une association se présente, explique les actions entreprises par l'association, le lieu et le jour de ces actions. Cela permet à chaque personne de découvrir les associations qui existent, mais aussi à la bénévole de la Croix-Rouge, Sandrine, de noter scrupuleusement les fréquences d'action de chaque association, pour établir un planning de la semaine, qui répertorie toutes les actions de solidarité existantes sur Lyon.

Un des tous premiers objectifs du collectif est de permettre plus de coordination entre les différentes associations. En effet, si deux associations sont présentes au même endroit et au même moment, il y a de fortes chances qu'il n'y ait pas assez de bénéficiaires pour les deux actions combinées. Il en résultera un gâchis de denrées distribuées (par exemple des repas chauds à distribuer), et une perte de temps et d'énergie pour les bénévoles. Ce genre de situation, qui s'est déjà produite, peut donc potentiellement créer des tensions entre les deux associations. Afin de pallier ces situations malencontreuses, le collectif de rue a été créé, et vise à produire un « planning » qui répertorie toutes les actions des associations.

Le collectif est apprécié des associations. Quand j'ai interrogé les bénévoles de différentes associations lors de mes entretiens, leurs réponses ont généralement été très positives à ce sujet. Je présente ci-dessous les apports du collectif pour toutes ces associations : une coordination des différentes actions, un réseau pour diffuser des informations, et un moyen de plaidoyer collectif.

#### *8.2.3.2. Une coordination des différentes actions*

J'appelle « collectif de rue » ce rassemblement inter-associatif, qui permet de faire se rencontrer autour d'une table les différentes associations. Si je ne connais pas la date précise de la création

de la mailing liste et du début des rencontres, Maud B., responsable du Samu Social, me relate les débuts de ces réunions inter-associatives :

> *« On va dire que le noyau dur c'est cela, Vestibus,* ***et puis il y a quelques années nous nous étions dit que quand même, il n'arrêtait pas de se créer des micro-associations qui font des micro-distributions et que du coup****, ils se surajoutent à des trucs qui existent déjà, donc ce serait bien de faire une sorte de réunion pour rassembler tout le monde, se parler, là nous avons mis en place le* ***tableau de l'aide alimentaire pour que les choses soient noir sur blanc et moi là, j'ai fait partie de ce mouvement-là, mais ces réunions elles existent depuis longtemps.*** *Moi je vous parle…mais nous avons essayé de les structurer avec ce tableau d'aide alimentaire il y a 4-5 ans, surtout à l'initiative de la Croix-Rouge, qui a initié ce tableau, et moi j'avais la volonté de me positionner comme les autres. »* **Maud B., Samu Social**

Le tableau d'aide alimentaire, dont un extrait se situe en page 181 de ce manuscrit, matérialise l'organisation des activités de solidarité pour la semaine. Il est largement diffusé auprès d'associations qui sont au contact de personnes précaires, afin de les orienter en cas de besoin.

Farouk m'explique l'intérêt du collectif de rue : **se coordonner pour éviter les doublons, se partager le territoire de la ville pour rendre les actions de certaines associations plus utiles.** Certaines associations qui viennent de se créer peuvent s'inspirer, ou apprendre de l'expérience d'autres associations qui sont présentes depuis plus longtemps.

> *« Oui. Après, on essaye d'avoir cette interaction de rue. Autant qu'on se rejoigne tous, qu'on se concerte sur qui fait quoi. Qu'on soit au courant d'où vont certaines maraudes et qu'on ne fasse pas de doublon. Tu repasses à un même endroit alors qu'il y a peut-être un autre endroit à aller marauder. Que tu viennes au même endroit, c'est quoi le but ? Peut-être que tu seras plus utile ailleurs. Le fait de dire moi j'ai vu ça, j'avais plus rien à donner, passez par-là, qu'on échange. On est plus utiles d'une manière plus large sur Lyon et sa région que de dire, on va tous aller au même endroit. »* **Farouk, ADSL**

Le tableau qui répertorie les actions est finalement la véritable raison d'être du collectif, comme l'explique Sophie :

> *« Oui, c'était vraiment genre on va éviter d'être 5 acteurs dans le 7ème au même moment, ça n'a pas de sens****. Donc, qui fait quoi et à partir de là il y a le tableau, le fameux tableau***

***qui a été mis en route.*** *C'est la première fois qu'il y avait un tableau, ça permettait aussi, parce que nous qu'on puisse s'organiser entre nous, c'était cool* ***mais c'était surtout de pouvoir donner les clefs aux personnes qui souhaitaient rejoindre les distrib., les distrib. fixes notamment parce que nous, les maraudes, on a toujours été dans ce truc. »***
**Sophie, USR**

Cette coordination permet d'être, *in fine*, plus efficaces collectivement (même si Mathieu n'aime pas trop ce terme d'efficacité), pour aller à des endroits où personne ne va, comme à côté de l'église Saint-Michel où peu d'associations tournent, alors qu'il y a des personnes qui dorment à cet endroit-là :

*« Mathieu : Et puis sans être dans une optique de rentabilité, c'est un peu couillon de se dire on va passer trois fois le même groupe alors qu'il y a potentiellement plein de groupes qui sont ailleurs et qu'on pourrait aller voir de la même manière…* ***Du coup j'aime pas trop l'idée d'efficacité, mais il y a un peu de ça quand même quoi, si on peut toucher le maximum de groupes alors tant mieux.***

*Pauline :* ***En plus maintenant on voit qu'il y a des gens qui se mobilisent, qui sont pas forcément des assauts, t'as beaucoup de gens qui s'arrêtent, on en croise régulièrement quand on fait des maraudes… du coup tout ça combiné ça fait pas mal de monde… Nous on n'utilise pas assez l'Inter asso, on y est allés une ou deux fois…*** *»*

**Mathieu et Pauline, Raconte Nous la Rue**

*8.2.3.3. Un réseau associatif*

L'intérêt du collectif, c'est aussi d'avoir une connaissance partagée pour les acteurs associatifs. Cela leur permet de mieux orienter les personnes qu'ils rencontrent :

***« L'Inter-asso, l'intérêt pour nous qu'on pourrait avoir c'est la connaissance du réseau d'acteurs dans ce milieu-là, quand il y a une demande qui émane d'une personne. Comment je peux t'accompagner là-dessus ? Bah tiens tu peux être accompagné par telle personne.*** *Et putain tu sais qu'il y a l'école de veto qui fait les maraudes de temps en temps et qui distribue, qui dispense des soins gratuits aux animaux, l'école de dentaire qui dispose des soins gratuits, ce genre de choses-là, ça pourrait être l'intérêt pour nous de l'Inter asso, (…) (comme) des cartes à jouer en fonction de ce que la personne*

*exprime… »* **Mathieu, Raconte Nous la Rue**

C'est également un lieu où les bénévoles rencontrent des professionnels de l'action sociale de la ville, comme le responsable de la Maison de la Veille Sociale, le premier lieu de demande de logement d'urgence ; la responsable du Samu Social ; ou encore, le responsable du 115 du Rhône. Cela permet aux acteurs associatifs d'avoir accès à des informations difficiles à obtenir, comme l'ouverture prochaine d'un centre d'hébergement, la décision du préfet de mettre en place le plan froid, la remise à la rue et la fermeture du centre d'hébergement d'urgence, le nombre de personnes appelant le 115, etc.

La cheffe du Samu Social, Maud B., m'explique qu'elle tient à venir à toutes les réunions du collectif inter-associatif, parce que c'est important pour elle de rencontrer les acteurs associatifs, pour leur donner des actualités et des informations clefs :

*« Le tableau d'aide alimentaire il est hyper attendu maintenant du monde professionnel, donc cela marche bien et après moi là-dedans, c'est un peu comme les autres, mais peut-être la différence avec les autres c'est que* ***j'essaye d'apporter l'information que je peux avoir moi, sur les actualités du moment, qu'ils ne soient pas déconnectés un peu des choses, que s'il y a des sorties enfin des remises à la rue, qu'ils sachent ce qui se prévoit, ce qui va être fait, que les gens comprennent un peu les rouages des choses.*** *À chaque réunion, je prends la parole pour essayer d'expliquer un peu les actualités du moment. Je dirais que c'est la différence que j'ai par rapport aux autres, parce que j'ai accès à cette information et les autres ils n'ont pas accès, donc je le fais. Après des fois je suis interpellée sur des situations, je réponds, mais j'en dis le moins possible, plus par respect du secret professionnel, mais j'essaye de dire voilà, lui ne vous inquiétez pas on l'a repéré on s'en occupe. Ou si nous ne connaissons pas, je vais dire « bien voilà on ne connaît pas, mais on va aller voir », etc. Je dirais que je me positionne comme cela. »* **Maud B., Samu Social**

Le réseau associatif représente un acteur important du territoire social lyonnais, et de véritables compléments à l'activité du Samu Social de la ville. Maud B. voit également dans le collectif un moyen d'accueillir les nouvelles associations, ou celles qui ont pour projet de se monter, afin qu'elles puissent se coordonner avec les autres, et peut-être ainsi ne pas venir « empiéter » sur le terrain des autres :

*« Enfin je reçois plein de coups de fil de gens qui me disent « je veux monter mon association » donc j'essaye de leur dire que cela* (le collectif) *existe, qu'ils viennent renflouer un peu les équipes qui sont en difficulté, ou alors une nouvelle association une fois qu'elle est faite je dis « Bon bien venez », cela marche. »* **Maud B., Samu Social**

*8.2.3.4. Un potentiel de plaidoyer*

Enfin, un rôle important du collectif est son potentiel de plaidoyer politique. Si Pierre ne souhaite pas venir pour des questions de coordination (parce qu'il estime que le Secours Catholique, qui a une action très ponctuelle et peu matérielle, n'en a pas besoin), il voit toutefois dans le collectif un potentiel de plaidoyer politique :

*« La dimension coordination opérationnelle m'intéresse peu, parce que nous on n'est pas dans une logique matérielle. Mais il y a deux choses pour lesquelles moi j'aimerais aller, moi et/ ou un jeune, peu importe,* ***c'est quand même la connaissance du tissu. Je pense que c'est le lieu où tout converge et j'ai entendu dire qu'il y a un potentiel de plaidoyer, c'est à dire que collecter, collecter les besoins, mais en mode interpeller (…) un élu, l'administration… Est-ce que c'est par une expo, un article, une opération coup de poing****, je n'en ai pas la moindre idée. »* **Pierre, Secours Catholique**

Pour ma part, et concernant les cinq réunions du collectif inter-associatif auxquelles j'ai assisté, je pense que l'action de plaidoyer politique a été jusqu'à présent limitée. Si les acteurs, lors de la réunion, ont envie de mettre en place des actions, elles semblent toutefois n'être presque jamais mises en place. Mais ce potentiel existe toujours, et peut-être qu'il pourra un jour être exploité.

*8.2.3.5. Lieu de différentes conceptions de la solidarité*

Sophie me donne son avis sur la dernière réunion du collectif de rue ; une nouvelle association était venue se présenter. Ils avaient présenté leur philosophie, celle de ne rien distribuer mais juste de donner de « l'amitié » aux personnes prostituées et ça avait beaucoup choqué Sophie, qui ne concevait pas du tout l'action sociale comme ça. Mais cela vient rejoindre un autre débat, sur l'action sociale et sur les valeurs des associations. **En effet, le collectif de rue est aussi un lieu où ces différentes conceptions de l'action sociale, et de la solidarité, sont amenées à se confronter.** Nous avons vu dans le chapitre 6 les dilemmes qui pouvaient exister au sein du

secteur associatif, entre d'un côté une action gratuite et équilibrée, ou de l'autre au contraire une action matérielle mais qui peut également occulter la rencontre entre bénévole et bénéficiaire. Le collectif de rue est, à ce titre, le lieu où se confrontent ces différentes visions de la solidarité.

*8.2.3.6. Enjeux de pouvoir des anciennes associations sur les nouvelles*

Par ailleurs, c'est également un lieu où les associations plus anciennes essaient d'orienter les nouvelles associations qui se créent, par exemple en les dissuadant de se créer afin qu'elles remplissent plutôt les rangs d'associations déjà existantes. Sophie m'explique :

> *« Après du coup, en fait ce qui* ***est un petit peu, ce qui mitige un peu mon avis sur les nouvelles assos, c'est qu'on a très souvent des nouvelles assos. Et on en voit énormément qui ne tiennent pas 2-3 mois ou 6 mois et du coup je trouve ça un peu dommage de mettre autant d'énergie, là où en fait on pourrait se regrouper dans un certain nombre de valeurs.*** *Alors très clairement, l'asso dont je te parlais, je pense qu'on a très peu de valeurs en commun. Mais voilà, du coup les nouvelles asso, j'aurais plutôt tendance à dire* ***« greffez-vous à des trucs qui existent parce que je suis sûre que vous pourriez trouver votre bonheur dans tout ce qui existe*** *». Mais c'est notre responsabilité au sein du collectif, l'interaction aussi c'est peut-être visible parce qu'il y a un nombre d'associations que personne ne connaît. Nous personne nous connaît sauf que dans l'interaction on est super bien représentés, représentés non, mais super bien détectés, je veux dire que tout le monde sait parce qu'en fait depuis le début et qu'il y a des personnes qui se sont succédées, il y a eu Maxime, il y a eu Irène, il y a eu moi, on est là pendant longtemps et du coup on croise les gens sur le terrain, enfin on s'arrête, on discute machin. Je pense que ça joue énormément en fait ce genre de trucs. »* **Sophie, USR**

Maud B. du Samu Social pense comme Sophie : il vaudrait mieux que les nouvelles structures ne se créent pas et viennent compléter les rangs d'associations existantes.

> *« Des fois j'essaye de signifier* ***une nouvelle fois, mais à une nouvelle association que c'est quand même amplement dommage, mais après ce n'est pas moi qui peux leur dire, enfin je n'ai pas la possibilité de leur dire « faites le pas », etc. Après cet objectif de ne pas prévenir cette myriade d'associations qui ne marchent pas, parce que nous sommes toujours de plus en plus nombreux autour de la table.*** *Et puis avec des gens qui ont*

*l'impression qu'ils apportent un truc que les autres ne vont pas apporter parce qu'en fait ils ne connaissent pas et quand ils arrivent en fait, ils ont déjà monté leur association donc je pense que ça leur fait peut-être un choc de se retrouver avec 20 personnes, mais ils se disent bon maintenant que je l'ai fait, je vais le faire. Cela ne marche pas. »* **Maud B., Samu Social**

Maud B. me parle de la pérennité des associations, qui est le problème principal du secteur associatif de solidarité. Elle me dit qu'elle essaye de convaincre les nouvelles associations qui viennent de se créer de rejoindre d'autres associations existantes, qui ont du mal à recruter des bénévoles. Au sujet de la durée de vie des associations, voici ce qu'elle me dit :

*« Elle est hyper courte ! Parce que…en particulier celles qui distribuent en fait c'est une grosse logistique de distribuer. Donc déjà ils ne distribuent pas grand-chose parce que c'est hyper compliqué d'aller récupérer machin, etc. Pour les personnes ce n'est pas non plus un apport de fou on va dire, un petit peu, il ne faut pas non plus exagérer, mais ce n'est pas un apport de fou et du coup, cela a du mal à tenir sur la longueur. Après il y a des petites asso un peu plus structurées. (…) Oui voilà, donc c'est un peu dommage que l'on voie de grosses assos, enfin tout est relatif, c'est une petite asso, mais quand vous voyez l'USR qui galère, qui est là depuis 5 -6 ans et de se dire bien en fait ce sont 10 ou 20 personnes qui se sont mises ensemble pour créer cela, nous savons que dans un an, nous avons neuf chances sur dix que ce soit dans le fond. Des fois c'est vrai que moi je me demande, enfin je pense que les gens sont animés de bons sentiments, par contre quand nous leur disons que leurs bons sentiments ils pourraient les mettre dans quelque chose qui existe, c'est difficile à entendre ! »* **Maud B., Samu Social**

*8.2.3.7. Une concurrence autour de l'espace*

L'espace public peut être la source d'une concurrence entre des associations qui cherchent chacune à s'établir autour des deux centres névralgiques de la ville : Perrache et la Part-Dieu. Un moment intéressant au cours d'une de ces réunions a été lorsqu'une association d'étudiants s'est présentée au Collectif de rue, et a fait remarquer naïvement qu'ils utilisaient le territoire d'autres associations :

« En fait on a un peu testé les lieux… du coup en soirée on est à Part Dieu et on essaie un peu de cibler les … de savoir les jours où il y a des personnes, du coup ça nous intéresse

d'avoir le calendrier, **parce que là en deux semaines il y a eu trois soirs où on était avec d'autres assos**, donc je sais pas si tout le monde est là ce soir mais en tout cas à la Part-Dieu il y a déjà deux assos… **Après il y a des fois c'est vrai on se marche un peu dessus…** » (Étudiant pour l'Armée du Salut)

**Réunion inter-associative, 9 Mars 2018**

Dans le cadre d'un projet de cours, l'association des étudiants devait en effet créer une structure avec l'association l'"Armée du Salut", pour distribuer des repas. Le partenariat était bénéfique pour les deux acteurs : l'un fournissait les repas (ADS), tandis que l'autre se démenait pour recruter des bénévoles sur le campus. Mais ces étudiants ont du mal à trouver « leur place » au milieu des nombreuses associations lyonnaises qui distribuent des repas, notamment à la Part-Dieu, centre névralgique de passage des personnes précaires.

Lorsque j'ai entendu les réactions des autres associations, j'ai bien compris que leur intervention n'avait pas été bien accueillie. Un homme du Samu Social les a interpelés avec une remarque humoristique, qui en disait long sur la préoccupation générale : "Donc, cet été, vous ne serez plus là à la fin des cours ? ». La question pouvait ressembler davantage à une remise en question de leur légitimité, puisque leur initiative avait à peine commencé une semaine avant la réunion.

Je perçois la compétition entre les associations comme une lutte pour l'espace, et en particulier les deux lieux importants de la ville : Perrache et la Part Dieu, les gares de la ville et le passage important de personnes précaires. Farid, qui distribue des repas à la Part-Dieu depuis 2005, a rappelé l'urgence des associations à se coordonner, en demandant subtilement par la suite aux nouveaux venus de choisir les non-occupants des lieux.

Intervient alors Farid, de « Ensemble pour un repas », qui visiblement fait partie de cette association depuis une dizaine d'années :

*« Je pense que là vu le nombre qu'on est comme Associations, l'importance de la coordination devient juste indispensable, parce que là à s'entendre les uns les autres, on se rend compte* ***qu'on intervient sur les mêmes secteurs, les mêmes jours et forcément comme on est nombreux il n'y a que cinq jours dans la semaine*** *donc forcément on intervient sur les mêmes secteurs donc Part-Dieu, Perrache, pourquoi pas réfléchir ensemble pour*

*compléter d'autres lieux parfois plus excentrés ? Puis il y a ceux qui vont durer sur la durée et rester sur place et puis les personnes qui savent quelles vont être là que ponctuellement parce que c'est un projet, qu'on puisse s'organiser au mieux pour que* ***chacun puisse trouver sa place et qu'on soit pas les uns sur les autres parce que là la coordination est indispensable****… » (Farid, Ensemble pour un repas)*

**Réunion inter-associative, 9 Mars 2018**

*8.2.3.8. Les enjeux de pouvoir au sein du collectif*

À plusieurs reprises, et ensuite par mail, et il me semble qu'au départ la réunion s'était tenue pour cette raison, il y a un très grand besoin de ces associations à se coordonner entre elles, pour se partager « l'espace-temps » de la ville. Pour faciliter cette coordination, un tableau a été mis en place, que chaque association doit remplir afin d'informer les autres sur la date et le lieu de leurs actions.

Dans le compte-rendu de la réunion, qui a ensuite été diffusé par email, Farid a subtilement noté :

> *« Il est préconisé aux associations présentes en même temps sur les mêmes lieux, de prendre contact entre elles afin d'échanger et de s'organiser au mieux pour éviter les doublons, le gaspillage et agir dans l'intérêt des bénéficiaires. »*

Mais le collectif de rue peut être aussi le lieu de tensions, ou certaines associations émettent des avis. Au sujet des compétitions entre associations, il peut arriver que les associations installées soient réticentes à l'avis d'entrée d'autres associations, qui vont peut-être apporter une concurrence. Cela peut se traduire par une certaine réticence vis-à-vis d'initiatives citoyennes, qui n'ont pas de statut d'association et qui peuvent, à ce titre, paraître moins légitimes ou gênantes. Camille, d'Entourage, m'explique cela :

> *« Parfois, il y a des citoyens qui s'organisent sur l'application pour faire des collectes et distribuer. C'est des actions qui peuvent s'organiser, qu'on ne cherche pas à encourager, mais ça peut exister sur le réseau. Et on m'a déjà dit comment ça ? Non ? Encore une maraude citoyenne qui va se créer ? Ben c'est bien oui ! Oui, après, c'est le moyen d'action que ces personnes voient le plus facilement, faire une collecte, la distribuer, mais*

*au moins, c'est des gens qui se bougent. Peut-être qu'après, on pourra leur dire d'intégrer ce collectif. Au moins, c'est une première action, et puis après la réorienter vers des personnes ou besoins particuliers. »* **Camille, Entourage**

En échangeant en entretien avec les responsables d'associations, je me suis rendu compte qu'il y avait des affinités entre certaines personnes provenant d'associations différentes. En effet, il existe des associations qui se ressemblent plus que d'autres, et qui partagent plus de valeurs, qui travaillent ensemble. Parfois, il m'est arrivé en entretien de sentir les jugements de certains envers d'autres, ce qui reflète des conceptions différentes de ce que doivent être les actions solidaires.

À titre d'exemple, Samia des **Fourmis Lyonnaises** me dit que c'est « intéressant de voir les autres associations », mais je ne suis pas sûre qu'elle soit vraiment convaincue par sa réponse. J'ai plus l'impression que c'est l'occasion pour elle de dire qu'elle n'aime pas les autres associations. Elle a beaucoup de jugement sur l'USR, qui manque de bénévoles, et sur la Croix-Rouge ou le Samu Social « qui ne sert à rien » (elle le dit plus tard dans l'entretien) :

*« Oui, je vais aux réunions inter-associations. J'écoute un petit peu. Moi ça me fait chier quand je vois des associations, ils ont les moyens, ils ont tout ce qui faut mais ils n'ont pas de bénévoles. Putain mais comment vous n'arrivez pas à tenir les bénévoles ? Essayez de créer un lien, une relation. Ce n'est pas compliqué de créer un lien, de discuter. Des fois dans tes bénévoles, tu en as certains ils sont dans la merde. J'ai une de mes bénévoles, elle m'a appelée. Elle m'a dit « Samia excuse-moi de te déranger, est-ce qu'éventuellement tu peux me faire une attestation ? » C'est une dame qui est sans papiers avec quatre enfants. Je prends un rendez-vous à la Préfecture. Donc là, elle a rendez-vous pour se régulariser. J'ai réussi à faire scolariser les enfants. Je lui ai fait une attestation. (…)* ***Moi, ce qui m'énerve un peu c'est quand il y en a certains qui disent oui on est le Samu Social. Moi, il m'ulcère le Samu Social. Tu as entendu ce que j'ai dit la dernière fois ?*** *Vendredi dernier quand j'étais sur la maraude qu'il y avait des gens, il manquait encore deux couvertures. Je n'en avais pas dans mon camion. J'ai été vers le camion du Samu Social, enfin non c'était la Croix-Rouge. Je dis, vous avez des couvertures ? Ils m'ont dit non, là on a une autre intervention et on revient. Ils ne sont jamais revenus. »* **Samia, Les Fourmis Lyonnaises**

Le collectif, c'est un moyen de se coordonner et de partager l'espace, et cela permet aux associations de se remettre en question au niveau de leur utilité, surtout quand elles sont plusieurs au même endroit. Je sens un peu d'énervement de la part de Léon envers certaines initiatives spontanées, qui viennent empiéter sur le travail des autres : « On se demande parfois si elles agissent pour elles-mêmes ou pour les autres ». C'est une vraie question, que je me suis souvent posée en rencontrant des responsables d'associations et en me demandant qu'elle était leur réelle motivation pour avoir créé cette association. Léon, à ce titre, me fait part de son interrogation sur l'utilité de leur action, et des véritables motivations des bénévoles :

> *« Léon : Exactement c'est une vraie problématique.* ***C'est une vraie problématique parce qu'on s'est même posé la question à moment donné de savoir si c'était vraiment utile ce qu'on faisait,*** *et on était plusieurs à se faire ce retour parce que des fois le soir on comptait plusieurs associations à être présentes le soir même, honnêtement, on se dit qu'est-ce qu'on fait là quoi, c'est là où effectivement il y a un grand intérêt à se coordonner et à se poser les bonnes questions, voilà ce qu'on fait, est-ce que c'est bien, est-ce qu'il faudrait pas qu'on fasse d'autres choses, d'autres actions, s'organiser, changer de secteur. Et c'est toute la problématique des choses, c'est que aujourd'hui, il y a beaucoup d'initiatives personnelles, des personnes qui veulent aider, c'est très bien****, et par contre, parfois on se pose la question si elles agissent vraiment pour elles-mêmes ou pour les autres ...* *Y en a qui effectivement qui sont là et on a beau leur dire il faut qu'on se coordonne, elles n'ont pas envie d'entendre ce discours,* ***donc des fois effectivement on peut, on n'est pas en conflit parce qu'il y a pas de conflit, mais c'est vrai qu'on se dit c'est un peu dommage parce que c'est du travail de bénévoles, c'est de l'organisation, et du coup si on se retrouve avec plein de repas sur les bras et qu'on est deux associations voire trois, le résultat il est pas atteint parce qu'on a perdu du temps pour rien. »*** **Léon, Juste un Geste**

## Résumé du Chapitre 8

Le chapitre 8 visait à montrer comment la **solidarité produit de l'espace**. Nous avons opéré en deux temps : premièrement en montrant comment les facteurs endogènes de la solidarité produisaient de l'espace ; deuxièmement, en expliquant comment les facteurs exogènes à la solidarité en créaient également.

Nous avons illustré dans ce chapitre les justifications des choix de stratégies spatiales par les acteurs. Nous avons présenté un tableau des arguments des acteurs qui légitiment leurs choix de stratégie spatiale. Il en ressort clairement un lien entre d'un côté la conception du lien social, du don matériel, des valeurs et du sens donné à l'activité, et de l'autre les différentes manières qu'ont les associations pour s'organiser dans l'espace public. Or, nous avons vu dans le chapitre 6 que le lien social était également synonyme de solidarité pour les acteurs. Donc le choix du lien social, qui est synonyme de solidarité, est aussi **un moyen de justification d'un choix et d'un changement de stratégie spatiale.** Nous avons ainsi montré que la solidarité, en tant qu'objectif social à atteindre et de lien social, produisait des stratégies spatiales et donc des espaces différents selon les associations. Nous avons opéré ainsi « en sens inverse », c'est-à-dire que nous avons demandé aux acteurs des explications quant à leurs choix spatiaux. Cela constitue donc en la démonstration des facteurs « endogènes » de la production spatiale de la solidarité.

Dans la partie qui suit, nous avons exposé les facteurs exogènes, c'est-à-dire ce que produisent ces actions de solidarité dans un environnement plus large, comme la ville. J'ai expliqué que les **actions de solidarité des associations engendrent une « production de l'espace »** (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, sur les bénéficiaires, et sur les autres associations. Nous avons vu que les personnes sans-abri avaient tendance à s'approprier leur lieu de couche, à « habiter » dans l'espace public, en le rendant domestique. Cette domestication se fait généralement à un endroit fixe, en sécurité, où la personne va rester si elle s'y sent bien. Il est fréquent que ces habitats de fortune soient dans des endroits cachés, en retrait, ou au contraire près de lieux sécurisants comme un hôpital. Il existe malheureusement des « conflits spatiaux » entre ces lieux de couche et des magasins, ou encore d'autres lieux. Il arrive alors que du mobilier anti-sdf soit mis en place, pour empêcher cette appropriation de l'espace public.

Nous avons également vu que les associations déterminaient leur pratique spatiale par rapport aux déplacements et localisations des bénéficiaires. Les pratiques spatiales des bénéficiaires produisent donc des effets sur les pratiques spatiales des associations. À l'inverse également, les associations ont un profond impact sur les pratiques spatiales des bénéficiaires et sur l'espace en général, au point de « produire des espaces » ; par exemple, en poussant les bénéficiaires à se déplacer à des points de rendez-vous lors des maraudes, ou à se rendre à des points de distributions.

Enfin, j'ai illustré la façon dont les actions de solidarité des associations produisent un ou plusieurs espaces dans l'espace public ; cette production spatiale est alors le fruit de négociations, tensions, accords et coopérations, qui prennent place au sein du collectif de rue, un collectif inter-associatif. Puis, j'ai montré en quoi consistent les enjeux de pouvoir liés à l'espace, ainsi que la « lutte des places » autour de l'espace public. Ainsi, le collectif est un lieu où les associations viennent directement se remettre en question quant à leur utilité, notamment lorsqu'elles sont plusieurs à être présentes au même endroit.

# SYNTHESE DES RESULTATS

A ma question de recherche, comment les concepts de solidarité et d'espace interagissent-ils par le biais des pratiques organisationnelles, mes résultats démontrent plusieurs mécanismes et concepts clefs.

**Un premier résultat porte sur le concept de solidarité** ; j'ai tenté de confronter la conception des acteurs à leur réelle mise en pratique. J'ai apporté une perspective pratique et interactionnelle de la solidarité, qui était jusqu'alors conçue comme un objectif social ou un résultat. La solidarité s'incarne dans les discours des associations par des valeurs d'humanisme et d'universalité, où l'aide est apportée de manière inconditionnelle à toute personne avec ou sans toit. Elle est également synonyme de « lien social », la relation créée entre bénévole et bénéficiaire, et qui est sans doute la raison d'être des acteurs. Or en pratique, la solidarité est beaucoup plus difficile à vivre : elle comprend des enjeux de pouvoir, de la violence et des mécanismes de protection des bénévoles. J'ai montré que la solidarité se construit en réalité à double sens, par des pratiques d'inclusion de bénévoles et de bénéficiaires, dans l'interaction et l'ouverture à l'altérité.

**Un deuxième résultat porte sur les pratiques spatiales** des bénévoles des associations et **la création d'espaces inclusifs dans l'espace public**. J'ai montré l'importance des artefacts – comme les tables, barrières et camion - et du corps pour les acteurs dans leurs pratiques spatiales. Celles-ci peuvent se décomposer en pratiques matérielles – l'agencement des tables et barrières lors des distributions, ou l'ouverture des portes du camion, par exemple – ou corporelles – la marche et les mouvements des bénévoles, par exemple. Les acteurs ainsi produisent des frontières et des mouvements ; leur travail structure l'espace des distributions et des maraudes, qui ancre leur activité dans un espace public et ouvert. Ainsi, les bénévoles « composent » des espaces inclusifs dans l'espace public, où ils peuvent créer une activité de solidarité avec les sans-abri.

**Un troisième résultat porte sur le concept de « stratégie spatiale** ». Nous avons vu qu'il existait trois grandes manières d'organiser des activités de solidarité envers les personnes sans-abri dans l'espace public : les distributions, maraudes à véhicule et maraudes à pied. Ce sont

des stratégies spatiales, parce qu'elles relèvent de décisions des acteurs qui impliquent des ressources, pour s'adapter à leur environnement, et dans le but de répondre à un objectif social. La stratégie spatiale illustre la capacité de l'organisation à produire un espace à son image, dans l'espace public. J'ai démontré le lien entre conception du lien social, du don matériel, des valeurs et du sens donné à l'activité, et les différentes manières qu'ont les associations pour s'organiser dans l'espace public. Donc le choix du lien social, qui est synonyme de solidarité, est aussi **un moyen de justification d'un choix et d'un changement de stratégie spatiale.** Enfin j'ai dévoilé que les **actions de solidarité des associations ont une « production de l'espace »** (Lefebvre, 1974) ; les actions de solidarité produisent des effets sur la ville, les bénéficiaires et les autres associations. J'ai illustré pour cela comment les actions de solidarité des associations produisent un ou plusieurs espaces dans l'espace public ; cette production spatiale est alors le fruit de négociations, tensions, accords et coopérations qui prennent place au sein du collectif de rue, un collectif inter-associatif. Puis j'ai montré en quoi consistent les enjeux de pouvoir liés à l'espace, ainsi que la « lutte des places » (Lusseau, 2009) autour de l'espace public. Ainsi, le collectif est un lieu où les associations viennent directement se remettre en question au niveau de leur utilité, quand elles sont plusieurs d'entre elles présentes au même endroit.

En conclusion, pour répondre à la problématique, j'ai tenté de montrer comment solidarité et espace sont liés. Les activités de solidarité produisent des espaces organisationnels dans l'espace public, selon l'association qui entreprend l'activité solidaire. L'espace, en tant que processus de mouvements, frontières et distances, et comme produit de pratiques matério-corporelles, permet une rencontre entre bénéficiaires et bénévoles – une rencontre solidaire. Mais la solidarité, en tant que valeurs et volonté de développer une relation aux personnes de la rue, sont au cœur de la prise de décision du mouvement vers l'autre (le fameux « aller vers ») et du choix de la maraude plutôt que de la distribution. Je montre que cela provient de valeurs organisationnelles différentes et de conceptions différentes d'altérité ; en effet, tous les acteurs ne considèrent pas le rapport aux bénéficiaires de la même manière. C'est en cela que ces conceptions différentes viennent s'incarner différemment dans l'espace et expliquent les divergences d'actions solidaires.

# PARTIE IV

# DISCUSSION

# CHAPITRE 9 : CONTRIBUTIONS THEORIQUES

Dans ce chapitre je démontre les quatre résultats clefs de ma thèse : une nouvelle perspective de la solidarité, les stratégies spatiales, les pratiques spatiales dans l'espace public et la production spatiale de la solidarité.

## 9.1. Vers une perspective interactionnelle et horizontale de la solidarité dans l'altérité

La première contribution que j'essaie de développer dans cette partie porte sur la solidarité. Tout d'abord, je montre à partir de l'exemple des associations qu'il existe plusieurs conceptions de solidarités ; ainsi il s'agit davantage de « solidarités ». Ces solidarités organisées s'apparentent également à une solidarité humaniste (Rorty, 1989). Mais surtout, je tente d'apporter une perspective pratique de la solidarité, construite dans l'interaction et à double sens.

### 9.1.1. Des solidarités organisées et humanistes

#### *Une solidarité organisée à visée humaniste*

Une première partie du chapitre six consistait à présenter les discours des acteurs et leur perception de la solidarité. Ils ont exprimé des valeurs fortes : valeurs d'humanisme, d'universalité, d'inconditionnalité de l'action. La solidarité s'adresse à toute personne de manière inconditionnelle, mais peut également, comme l'a montré Pierre, toucher des passants qui aperçoivent des maraudes ou des distributions dans la rue. Pour faire un lien avec la revue de littérature, il s'agit d'une solidarité sociale de Laitinen et Pessi (2014) ou humaniste de Rorty (1989). D'une manière générale, la solidarité exprimée par les associations n'est pas le résultat d'une action au sein d'un groupe ; elle est organisée par l'association et constitue son projet associatif.

Enfin, pour les acteurs associatifs, la solidarité est l'affaire de tous : nous avons tous une part de responsabilité dans notre manière de participer à une société plus inclusive. Si dans les discours la solidarité s'apparente à des valeurs très fortes, elle risque toutefois d'être réduite à une idée platonicienne comme le « bien » ou le « beau », difficile à saisir. Elle est aussi

nécessaire et doit se produire dans l'action, même s'il s'agit d'un petit geste ; c'est la régularité des actions qui compte. **Or la solidarité nécessite que l'on se l'approprie et qu'on la vive en pratique ; elle ne peut être réduite à un ensemble de volontés ou de valeurs.**

D'autres thèmes émergent dans leurs discours sur l'action : d'une part, la figure de la personne à la rue et l'urgence d'agir pour elle, qui devient déclencheur de l'action collective ; et d'autre part, la difficulté d'être confronté à un sentiment d'impuissance permanent. Pour ce premier point, nous montrerons plus tard comment le lien à la personne à la rue et la conception de l'Autre permettent de produire une action collective. Pour le second point, le sentiment d'impuissance est un sentiment quasiment quotidien, auquel les bénévoles sont confrontés ; l'action collective et l'entraide inter-associative peuvent alors apporter une réponse.

***« Des solidarités » plutôt qu'une unique conception de la solidarité***

Les associations présentées dans la thèse nous informent également qu'il est possible d'avoir plusieurs conceptions de la solidarité avec des dilemmes sur la conception du don, de la relation aux bénéficiaires : cela vient donc contredire l'idée d'une seule solidarité, unique et immanente ; il s'agirait de parler plutôt de « solidarités » au pluriel.

Comme je l'ai montré dans la dernière partie du chapitre six, certaines associations font le choix de faire des maraudes « à mains nues », c'est-à-dire non distributives, pour privilégier la discussion avec la personne rencontrée. L'idée est d'éviter d'entrer dans cette relation de don sans échange, déséquilibrée, entre la personne qui donne et celle qui reçoit ; le déséquilibre étant engendré par un don matériel. Ces associations perçoivent dans le don matériel une certaine forme de domination.

Toutefois, d'autres associations, comme l'USR qui est à la fois distributive et tournée vers l'échange, considère la distribution nécessaire. Comme me l'a affirmé une des bénévoles de l'association, proposer « de l'amitié » peut également être violent symboliquement pour les bénéficiaires.

Ainsi, cette partie illustrait le fait qu'il existe différents points de vue concernant le don matériel et le lien social, ce dernier pouvant s'apparenter en l'occurrence à de l'amitié. Si certaines associations critiquent le don matériel parce qu'il peut amener un déséquilibre dans la relation, et privilégient pour cela le lien social, d'autres critiquent « le lien social pur » ou l'amitié, qui peut impliquer une violence symbolique décorrélée de la réalité des personnes sans-abri.

### 9.1.2. Une perspective pratique, interactionnelle et moins positive de la solidarité

***Une solidarité pratique et à double-sens***

Dans la thèse, j'ai attaché plus d'importance aux pratiques des acteurs, qu'à leurs discours. J'ai tenté d'analyser comment en pratique la solidarité se produisait. Je montre notamment dans le chapitre six qu'elle se construit par les pratiques inclusives des bénévoles : l'écoute empathique, l'humour, les pratiques d'équité et de respect. **La solidarité et les pratiques d'inclusion se construisent par l'espace et via les pratiques spatiales des acteurs**. Les pratiques corporelles (le fait de s'assoir à côté, de se déplacer, de serrer la main, etc…) et matérielles (la mise en place des tables et des barrières, l'importance du camion) dont font preuve les bénévoles sont importantes : elles permettent la mise en œuvre de cette solidarité.

De plus, j'ai montré dans le chapitre six que pour les acteurs, la solidarité est souvent synonyme de « lien social » ; la rencontre avec la personne à la rue est très souvent invoquée pour expliquer leur action. Le lien social est la raison d'être de l'action de solidarité, invoquée par pratiquement tous les acteurs, maraudes et distributions confondues ; c'est la rencontre avec la personne à la rue qui permet de donner du sens à leur action. Même dans la distribution, les acteurs invoquent le lien social comme motif de leur action. Cela vient donc appuyer l'idée d'une solidarité *interactionnelle*.

De nombreux bénévoles m'ont souvent répété lors des maraudes : « on reçoit plus qu'on ne donne », ou comme Mounir, « ils nous apportent plus que ce que nous pouvons leur apporter ». Toutefois, c'est une relation qui peut être difficile à construire, et qui s'établit souvent dans la durée, en gagnant la confiance de la personne à la rue ; les bénévoles font des efforts pour initier la relation, écouter, et combattre leur timidité.

A partir de ce résultat, j'aimerais développer une **perspective interactionnelle de la solidarité, qui se construit avec le bénéficiaire et à « double sens ».** Si la solidarité se produit dans la rencontre, c'est qu'elle se fait à deux, bénéficiaire et bénévole. A mon sens, les bénéficiaires participent pleinement à la solidarité, au point d'être « co-acteurs » de la solidarité. Même si les bénévoles font preuve de pratiques inclusives, la solidarité n'est possible que si le bénéficiaire accepte l'échange. Les bénéficiaires peuvent faire preuve de refus ou d'abus ; si cela paraît négatif, en réalité cela prouve qu'ils ont la liberté d'accepter ou de refuser l'échange. Ainsi, les bénéficiaires ne sont pas juste des « récepteurs » ou « réceptacles » de la solidarité, mais bien

des acteurs. Tout comme les bénévoles, ils font preuve de pratiques inclusives, d'accueil et donnent un peu d'eux-mêmes quand ils se confient sur leurs parcours de vie.

***Les effets pervers de la solidarité***

Si je souhaite développer une perspective interactionnelle de la solidarité, il s'agit également de rappeler que cette interaction n'est pas dépourvue de difficultés. D'une part, la maraude est une action difficile, physiquement et émotionnellement, à laquelle il est difficile de rester insensible. Comme avec Farouk, elle peut provoquer une mobilisation des acteurs, une volonté d'agir. Mais des émotions trop fortes pourraient également bloquer des bénévoles trop sensibles. Cela renforce une image de la solidarité ambivalente : difficile, fatigante physiquement et émotionnellement. Des bénévoles, par exemple, m'ont confié qu'il leur arrivait de pleurer de certaines situations ou de mal dormir.

D'autre part, si les bénéficiaires peuvent faire preuve d'inclusion, ils peuvent également exercer des pratiques de refus, d'abus et de violence. Cela explique des comportements de protection et de réticences des bénévoles lors des maraudes, comme la peur, le dégoût, ou encore le geste automatique de se nettoyer les mains à la solution hydro-alcoolique. J'ai appelé ces comportements des pratiques de « contre-solidarité », parce qu'elles semblent aller à l'encontre d'une idée de la solidarité comme ouverte et inclusive.

Enfin, nous avons montré que même dans la solidarité, il y a des enjeux de pouvoir et de domination. Malgré les meilleures intentions, les bénévoles peuvent vouloir imposer un don ou une certaine manière de vivre l'échange à la personne de la rue. Le don est également quelque chose de déséquilibré par nature : en donnant, nous marquons notre supériorité par rapport à la personne qui reçoit. Or les associations distribuent et donnent beaucoup, parce que ce sont des produits nécessaires et de première nécessité auxquels les personnes à la rue n'ont pas accès, ou avec un accès limité et difficile. La relation de domination peut naître de ce don, qui instaure de manière inhérente le déséquilibre entre le donneur et le receveur. Cette relation de domination peut prendre forme quand un bénévole insiste pour que le bénéficiaire accepte son aide, alors qu'il la refuse, le bénévole étant convaincu qu'il sait mieux que le bénéficiaire ce dont celui-ci a besoin. Les bénévoles font preuve de « discipline bienveillante » et de discipline pédagogique pour arriver à faire régner l'ordre. Cette relation entre bénévoles et bénéficiaires peut sembler complexe et toujours déséquilibrée.

***Contribution de la thèse***

La thèse apporte une approche pratique de la gestion solidaire. J'aurais pu analyser les projets associatifs via des entretiens des fondateurs et fondatrices des associations, ce qui est davantage courant dans les travaux de l'ESS. Or j'ai tenté d'analyser davantage la mise en pratique de la gestion de la solidarité en prenant comme porte d'entrée le travail des bénévoles sur le terrain avec les sans-abri.

Par ailleurs, l'exemple des associations de solidarité rejoint les travaux existants, en particulier des CMS, qui représentent la solidarité à partir d'une « égalité complexe » au sein d'une communauté alternative (Farias, 2017) ; elle s'incarne dans des actions, aussi modestes soient-elles, plutôt que dans de grands principes (Scott, 2014) ; et se produit avant tout via des rencontres physiques dans les lieux publics (Juris, 2012). Ce sont les petites actions du quotidien, ancrées dans une réalité locale, qui développent de la solidarité de proximité entre les habitants d'un même quartier (Fernandez et al., 2016). Elle est inscrite dans une rencontre sensible par la proximité spatiale et l'interaction sociale. L'espace et en particulier la proximité déclenche cette solidarité.

Toutefois, j'aimerais aller plus loin que ces travaux : je montre que la solidarité se crée effectivement dans l'interaction, mais qu'elle peut en plus relever d'enjeux de pouvoir. Ces travaux que j'ai présentés ne mettent pas en avant la participation des personnes que l'on qualifie de « bénéficiaires de la solidarité » ; et si elle s'incarne en pratique, grâce à une proximité spatiale et une égalité complexe, elle est rendue possible par une solidarité « à double sens ».

L'autre contribution est la notion de pouvoir, quasiment jamais abordée car la solidarité, dans une grande majorité des travaux, est perçue comme exclusivement positive. Il s'agit de montrer que dans la solidarité aussi, il est question de pouvoir et de domination. Ainsi, une autre contribution, et notamment à la littérature CMS, est d'apporter une image nuancée de la solidarité, et de la montrer moins « positive ».

Ainsi, je viens apporter une perspective pratique et interactionnelle à une littérature qui a tendance à la montrer comme injonctive, ou théorique. Si les travaux issus de l'ESS analysent la solidarité comme le projet d'une association ; ils considèrent très peu la perspective pratique de sa mise en œuvre. Par ailleurs, en considérant une perspective interactionnelle (et humaniste)

de la solidarité, il me semble que le terme de « solidarité avec la nature » (Eynaud et França Filho, 2019) ou « solidarité écologique » n'est pas non plus approprié.

Pour atteindre une solidarité équilibrée, il semblerait qu'un échange de « don contre don » (Mauss, 1923) puisse permettre une solidarité dans l'altérité : le bénéficiaire est acteur de la relation de solidarité, par exemple lorsqu'il se confie sur sa vie et pose des questions au bénévole. Je la présente dans la partie qui suit.

### 9.1.4. Une solidarité dans l'altérité : un « don contre don » nécessaire pour une solidarité horizontale

La perspective interactionnelle mentionnée précédemment permet de mettre au jour que la solidarité est un processus à double sens. Or si la solidarité prend place dans une relation entre humains, elle présente également des effets pervers. Pour éviter toute tentation de domination au sein d'une relation avec une personne vulnérable, il me semble qu'il s'agit de la vivre comme un « don contre don » (Mauss, 1923) où bénévoles et bénéficiaires échangent une partie d'eux-mêmes. Cela prend forme par un échange de son histoire de vie, un intérêt authentique pour la personne, un moment simplement partagé.

#### *La réciprocité du don*

Le don, qui est au cœur de la relation bénévole-bénéficiaire, est essentiel dans la structuration des relations sociales selon l'anthropologue Marcel Mauss (1923/2002). Ce dernier s'est intéressé aux rituels de don dans des sociétés tribales ; le don concernait des objets précieux et des services – comme une invitation à un événement, le partage d'une récolte ou d'une chasse. Mauss définit ces échanges de don comme un « phénomène social total » qui tisse un réseau complexe de relations au sein de la société. La base des relations de don repose dans la notion d'obligation, qui sous-tend l'attente de l'échange. L'échange est un processus qui nécessite plusieurs obligations successives qui doivent être remplies : donner, recevoir et redonner. Mauss voyait donc la notion de réciprocité dans tout transfert ; si donner sans rien attendre en retour peut paraître altruiste, les « dons gratuits » (Douglas, 2002) excluaient en réalité la personne d'une réelle solidarité dans le long terme. Sans cette obligation de « payer sa dette », l'opportunité d'entrer dans le réseau social disparaissait. La réciprocité définit donc

l'interaction. Mauss avance qu'il y a un constant « don et contre-don » au centre des relations sociales (2002 : 37) qui sont obligatoires et intéressées. La réciprocité attendue est sous-jacente à l'échange. Le don est décrit par Mauss comme un mécanisme universel de solidarité sociale.

Pour ce qui concerne le travail de maraudes, la réciprocité du don est également présente. Le bénéficiaire doit avoir la liberté d'accepter ou de refuser le don du bénévole. Il s'agit également de rappeler que la possibilité de pouvoir refuser l'offre, ou de l'instrumentaliser, est loin d'être quelque chose de négatif : elle montre que les bénéficiaires sont libres d'entrer dans cet échange de don-contre-don. Une fois le don accepté, le contre-don se fait non pas de manière égale, mais dans l'interaction : le sans-abri peut se confier, s'intéresser au bénévole, lui poser des questions, etc. Cela correspond au « don » du bénéficiaire, qui procure un sentiment de reconnaissance et d'utilité au bénévole. Ce don contre-don assure ainsi la pérennité de l'action sociale de ces associations, en permettant aux bénévoles de trouver un sens à leur action. La solidarité doit être donc comprise comme une *dialectique*, où bénéficiaire et bénévole participent dans cet échange de manière libre ; elle n'est ainsi ni imposée, ni un instrument de pouvoir.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la solidarité n'est pas uniquement rendue possible grâce à celles et ceux qui l'initient et qui l'organisent. Elle n'est possible que si la personne réceptrice de la solidarité est en mesure de l'accepter ou de la refuser en totale liberté. La solidarité est donc une interaction, un échange à double sens, où les deux personnes reçoivent et donnent. Cette solidarité est un processus : elle se crée dans la relation et dans le temps.

***La réciprocité de la vulnérabilité***

De plus, cette interaction naît dans la reconnaissance de vulnérabilités mutuelles (comme pour Romain, cf chapitre six) qui permet d'effacer la figure du bénévole tout puissant. Le fait que le bénévole reconnaisse sa vulnérabilité est un moyen d'initier la rencontre et de créer la solidarité.

Ce constat rejoint les travaux de Tyler (2019), qui avance que la solidarité dans la différence est possible, parce qu'elle nait d'une reconnaissance mutuelle de nos vulnérabilités. Elle s'appuie pour cela sur le concept « d'assemblée performative » de Butler (2015), qui vient bousculer l'inclusion en prenant la forme d'une solidarité radicale et affective, en opposition à la précarité. A partir du concept d'assemblée de Butler, et en tenant compte de la littérature critique sur la diversité, Tyler avance que la solidarité, dans la différence, naît d'une

identification mutuelle de notre multiplicité relationnelle et incarnée et de notre vulnérabilité inter-corporelle plutôt que d'une inclusion réifiée.

*"We might surmise that social solidarity emerges from mutual recognition of our embodied, relational multiplicity and shared intercorporeal vulnerability rather than from a reified inclusion, or organization, of difference as a privative form of dispossession, in Butler's terms"* (Tyler, 2019)

### 9.1.5. La solidarité comme gestion de l'Autre

Je montre dans la partie qui suit que les organisations présentées dans la thèse ont un rapport à l'Autre qui est structurant dans leur gestion. Leur conception de l'altérité peut venir expliquer les stratégies de ces associations. C'est en cela que j'aimerais contribuer au concept de « gestion de l'Autre » (Eynaud et França Filho, 2019).

#### *L'autre comme point départ de l'action*

J'ai montré dans le chapitre six que la personne sans-abri est le moteur, voire même le « déclencheur », de l'action individuelle puis collective des associations. Cet élément déclencheur se joue d'un point de vue émotionnel et sensible. C'est parce que les bénévoles ont été frappés par la précarité des personnes à la rue, au point d'en faire pleurer certains, que cela provoque en eux une volonté d'agir. Pour faire un parallèle avec la revue de littérature, cet exemple rejoint l'explication de Scott (2012) sur la création de la solidarité. Pour lui, elle ne naît pas d'injonctions, mais de la rencontre avec des personnes qui ont besoin d'être aidées, comme les juifs qu'il fallait cacher lors de la Seconde Guerre Mondiale. Cette rencontre avec l'autre peut être à la fois positive quand il motive l'action bénévole d'aide, tout comme négative lorsque la rencontre devient trop dure et lourde à porter pour les bénévoles. C'est l'Autre qui devient « le point départ de l'action » (Pierre, Secours Catholique, entretien), et qui motive principalement l'action collective.

#### *Les différentes perceptions de l'Autre et de son besoin*

La personne bénéficiaire est perçue différemment par les associations. Si tous les bénévoles que j'ai rencontrés ont une part de respect profond pour les personnes à la rue, certains les appellent « bénéficiaires », ou « SDF », d'autres « nos bénéficiaires ». Je remarque que selon l'association, les besoins des bénéficiaires sont perçus différemment, ce qui vient jusqu'à

influencer les choix d'action. Enfin, certaines associations veulent même effacer tout statut de bénéficiaire et de bénévole, en gommant la différence et en permettant des rencontres où tout le monde se mélange, avec ou sans toit.

Ce qui est intéressant, c'est que les stratégies spatiales sont en partie explicables par le rapport qu'entretient l'association à la personne sans-abri (cf chapitre huit). Certaines associations considèrent que manger est un besoin vital des personnes à la rue et ainsi, structurent leurs ressources pour mettre en place des distributions avec beaucoup de quantité de nourriture ; tandis que d'autres associations, perçoivent un autre besoin de la personne à la rue : celui du lien social, de discuter et d'être écouté.

De plus, j'ai montré que la perception du besoin du bénéficiaire comptait énormément pour les associations, au point de conditionner leur projet associatif et de participer à la production de leur stratégie. Par exemple, les associations de maraudes non-distributives considèrent que le besoin d'une personne à la rue est avant tout le lien social, alors que pour une association de distribution comme les Fourmi Lyonnaises qui distribue énormément de nourriture, manger est un besoin vital indispensable pour une personne à la rue.

***Sur la gestion de l'Autre***

Ces deux points – l'Autre comme déclencheur de l'action, et les différentes perceptions de l'Autre - démontrent que les organisations présentées dans la thèse ont un rapport à l'Autre qui est structurant dans leur gestion. Leur conception de l'altérité peut venir expliquer les stratégies de ces associations. C'est en cela que j'aimerais contribuer au concept de « gestion de l'Autre » (Eynaud et França Filho, 2019).

De manière très juste, les auteurs nous invitent à passer d'une « autre gestion à la gestion de l'Autre ». Ils définissent l'autre gestion comme une gestion « différente par ses méthodes, ses principes et sa rationalité » (2019 : 180). A partir d'une perspective anthropologique, la science de l'altérité, la question de la gestion de l'autre est une gestion de la différence, qui s'exprime dans l'altérité. Si je suis d'accord avec eux, j'aimerais nuancer leurs propos : comment mettre une gestion de l'autre en pratique ? N'est-elle pas utopique ? Ou au contraire, n'est-elle pas risquée au vu de son instrumentalisation possible ? Pour la comprendre, il s'agit peut-être d'observer et d'analyser des organisations solidaires. Or, et c'est une des critiques principales que je ferais du livre, Eynaud et França Filho (2019) ne définissent ni la solidarité, ni

l'organisation solidaire. Certes, ils dressent une liste de dix attributs de « l'autre gestion » (2019 : 205-207), mais comment la solidarité est-elle produite en actions ?

Il me semble que solidarité et altérité sont deux notions indissociables. Si je reviens à la perspective que je souhaite montrer, celle d'une solidarité qui se construit dans l'interaction, la solidarité se conçoit dans la rencontre et l'ouverture à l'Autre. La solidarité ne peut pas se concevoir hors d'une altérité et de l'acceptation de la différence de l'Autre. Elle est vécue sur le terrain comme une action inconditionnelle par tous les acteurs que j'ai rencontrés.

Dans mon terrain, on peut dire qu'il y a deux types de différences entre bénévoles et bénéficiaires. Le premier est structurel : le bénéficiaire est dans une situation de pauvreté, il ne possède pas de logement et vit dehors, tandis que les bénévoles ont un travail, un logement.

Le second est inhérent à la relation de solidarité : le bénévole vient « donner » des biens ou de son temps au bénéficiaire ; tandis que le bénéficiaire les reçoit. La relation « donneur-receveur » ou « aidant-aidé » est une relation a priori déséquilibrée, qu'il s'agit de rééquilibrer via une relation de « don contre don ». Pour pouvoir ainsi produire une solidarité non instrumentalisée, dans la rencontre de l'Autre, il s'agit alors de comprendre la relation via un don contre don, et un don de vulnérabilité.

***Conclusion***

Le réel motif de solidarité n'est pas la différence mais l'empathie que j'ai pour l'autre et la joie de l'interaction et du processus de don contre don. Parce que dans cette solidarité relationnelle, le donneur peut alors recevoir et celui qui reçoit peut donner. Dans cette solidarité dialectique, la différence passe alors au second plan. Dans une solidarité interactionnelle, le don-contre-don vient effacer non pas la différence structurelle, mais celle engendrée par le don matériel.

C'est le même risque avec ces associations au contact des sans-abri : que leur motivation de solidarité soit ancrée dans la différence de l'autre, qui est alors essentialisée (Ashcraft, 2009 ; Zanoni et Janensen, 2004). Il y a un côté très cool d'aider un sans-abri, parce qu'il est marginal, mais c'est grâce à l'interaction que l'image des sans-abri peut alors être déconstruite. Les bénévoles prennent conscience du parcours de vie de la personne en face, de son métier, de sa culture générale (…) et cela a pour effet de donner des « claques » aux bénévoles : finalement, ce sans-abri qui lui paraissait si différent est comme lui.

Ce qui est intéressant, c'est que l'humour permet de transformer une situation où il y a de l'agressivité liée à la différence. L'humour permet alors de gérer cette différence violente, comme l'ont fait les bénévoles de la Croix-Rouge ; il permet de mettre une distance en évitant une réalité trop brutale : c'est pour ça que le terme de « second degré » est capital. La réalité n'est pas perçue de manière sérieuse, au premier degré, mais transformée, on est dans un autre niveau de compréhension. Plus qu'un moyen d'initier la conversation, il permet de « gérer » ce que la différence peut engendrer : une situation trop désastreuse qui pourrait mener aux pleurs, une situation qui pourrait tourner à l'agressivité.

## 9.2. La création d'espaces de solidarité via des pratiques spatiales de frontières

**Un deuxième résultat principal de la thèse porte sur les pratiques spatiales** des bénévoles des associations et **la création d'espaces inclusifs dans l'espace public**. J'explique dans cette partie en quoi les résultats de la thèse contribuent à une meilleure compréhension de la gestion des organisations dans les espaces ouverts.

### 9.2.1. L'importance des pratiques spatiales dans les espaces publics.

#### *Les espaces publics*

Dans le chapitre deux de cette thèse, nous avons analysé l'évolution de ces quinze dernières années du champ des espaces organisationnels : la conception de l'espace comme contenant a laissé place à celle d'un espace processuel. La perspective processuelle (Beyes et Stayeart, 2012), qui reste encore peu mobilisée, annonce de futurs travaux prometteurs car elle remet en question le postulat selon lequel les structures physiques et la distance mesurable déterminent l'espace. La perspective processuelle permet également de mieux comprendre les processus spatiaux à l'œuvre dans des espaces ouverts, publics ou semi-publics. Les articles que nous avons présentés mettent en évidence plusieurs points liés au caractère ouvert de l'espace public ; les résultats de la thèse viennent confirmer ces points évoqués.

D'une part, à cause du caractère ouvert de l'espace public, il est fréquent que se produisent des imprévus et des débordements : les incivilités dans l'espace urbain (Raulet-Croset, 2013), les graffitis sur un mémorial dans un parc (Allen et Brown, 2016), ou encore les débordements

dans un centre-commercial (Yli-Kauhaluoma et Timonen, 2016). Ce fut en effet le cas pour ces associations, qui en plus, offrent des produits et services gratuits à des personnes en situation de précarité. Des mouvements de foule peuvent alors vite arriver ; tout comme des débordements, abus, voire mêmes violences entre bénéficiaires et envers des bénévoles.

Ainsi, les bénévoles sont exposés à des risques. Cela implique donc qu'ils sont conscients de ces potentiels dangers et explique leur comportement et les pratiques de contrôle qu'ils mettent en place : des pratiques matérielles et corporelles de frontières (gestes de sécurité, fermeture des portes du camion, par exemple). Nos résultats viennent donc dans la continuité des travaux qui mettent en avant la nécessité de contrôle dans l'espace public pour organiser des activités : c'est le cas des organisations présentes dans les espaces semi-publics, ou des artistes de rue (Munro et Jordan, 2013).

***Les pratiques spatiales***

Nous avons montré que les pratiques spatiales sont essentielles à l'organisation dans un espace public. Outre le cadre de qui définit l'espace comme un ensemble de distance, mouvement et frontière de Weintfurtner et Seidl (2018), que je mobilise, j'enrichis la perspective des pratiques spatiales comme un ensemble de pratiques matérielles et corporelles. Je propose d'offrir un autre angle de lecture des pratiques, peu présent dans la littérature : celui de la matérialité et du corps. Penser les pratiques comme matérielles et corporelles permet de comprendre plus finement la création de mouvement et de frontières.

Or de nombreux travaux soulignent l'importance du corps dans les pratiques spatiales (Grandazzi, 2018 ; Knox et al. 2008), mais l'aspect matériel des pratiques reste à mon sens sous-estimé. Ainsi, la thèse va dans le sens des travaux précédents : les pratiques spatiales sont des éléments importants qui permettent de créer des espaces. Ce sont les pratiques des bénévoles de l'organisation qui sont alors structurantes et essentielles, qui prennent différentes formes selon les travaux. Il s'agit de mettre en place des pratiques de contrôle et de négociation de l'espace avec d'autres acteurs (Munro et Jordan, 2013). On notera l'importance des pratiques pour s'organiser, qui permettent des « points de référence » créateurs d'espaces organisationnels (Raulet-Croset, 2013) ou des pratiques spatiales qui produisent des « espaces de travail » pour les artistes de rue (Munro et Jordan, 2013).

***Contribution de la thèse***

J'ai montré dans la thèse l'importance des artefacts – comme les tables, barrières et camion - et du corps pour les acteurs dans leurs pratiques spatiales. Celles-ci peuvent se décomposer en pratiques matérielles – l'agencement des tables et barrières lors des distributions, ou l'ouverture des portes du camion, par exemple – ou corporelles – la marche et les mouvements des bénévoles, par exemple. Les acteurs produisent ainsi des frontières et des mouvements ; leur travail structure l'espace des distributions et des maraudes, qui ancre leur activité dans un espace public et ouvert. Ainsi, les bénévoles « composent » des espaces inclusifs dans l'espace public, où ils peuvent créer une activité de solidarité avec les sans-abri.

L'exemple de bénévoles au contact des sans-abri permet de mettre au jour l'importance des matérialités, en plus des corps des bénévoles, dans la production d'activités solidaires dans l'espace public. Les pratiques de mouvement sont également importantes. Tout l'enjeu des associations est alors de réguler le mouvement des bénéficiaires qui peut à tout moment, déborder : les bénéficiaires peuvent perturber l'ordre de la distribution. Ce fut le cas pour Ensemble pour un Repas, où certains bénéficiaires venaient se resservir et créaient ainsi des bouchons dans le mouvement de la file.

Que ce soit lors des distributions ou des maraudes, les bénévoles recréent des espaces ou des micro-espaces dans l'espace public par leurs pratiques de frontières corporelles et matérielles.

### 9.2.2. La création d'espaces solidaires par les pratiques de frontières

***Les pratiques de frontières***

Nous avons vu au début de cette partie que la frontière était une définition possible de l'espace. La frontière spatiale est prépondérante à l'activité organisationnelle puisqu'elle permet de délimiter l'espace et l'activité de l'organisation (Kornberger et Clegg, 2004). Or, les associations s'organisent dans l'espace public : elles ne sont donc pas dans un espace aux frontières claires et tangibles. Les pratiques de frontières sont nécessaires pour créer des micro-espaces dans l'espace public et pour mettre en place une activité. Cela s'explique peut-être, par l'absence de la frontière que donne un bâtiment, qui fait que dans l'espace public les frontières semblent floues. En effet, il est également question de frontières qui ont tendance à s'effacer

dans l'espace ouvert (Cnossen et al., 2020) ou à devenir poreuses (Munro et Jordan, 2013), n'étant pas matérialisées par les frontières physiques d'un bâtiment.

Ainsi, dans le chapitre sept, j'ai montré comment les bénévoles produisent des frontières matérielle, individuelle et collective, nécessaires au bon fonctionnement de leurs actions. Lors des distributions, trois types de frontières sont à l'œuvre : des frontières matérielle (les tables et bancs délimitent l'espace de distribution, mais marquent également une séparation nette entre donneurs et receveurs), corporelle individuelle (gestes de sécurité, d'orientation, et veste de couleur qui marque l'appartenance à l'association) et corporelle collective (le fait de prier en cercle, de débriefer entre bénévoles et de séparer les hommes et les femmes). De même, le camion offre aux bénévoles une matérialité qui leur permet de créer différentes pratiques mobiles et de frontières. Le camion crée de la mobilité, par lui et en dehors de lui, ainsi que des pratiques de frontières, liées à l'ouverture et à la fermeture de ses portes. Enfin, en ce qui concerne les maraudes, trois types de frontières sont produites : des frontières physiques (les bénévoles marquent une distance pour respecter l'espace privé de la personne à la rue), corporelle (geste de sécurité) et symbolique (les vêtements des bénévoles peuvent traduire une frontière symbolique).

***Contribution de la thèse***

Dans cette partie de la discussion, je souhaiterais engager un dialogue autour de la notion de frontières organisationnelles. La notion de frontières est d'autant plus significative aujourd'hui, à l'heure des nouvelles méthodes de travail, du télétravail et du hot-desking, où tout porte à croire que les frontières organisationnelles sont de plus en plus « liquides » (Bauman, 2013).

Les résultats du chapitre sept démontrent comment, en l'absence d'une frontière organisationnelle physique solide - qui marque une privatisation évidente de l'espace organisationnel - l'organisation crée et renégocie constamment ses frontières. Le chapitre montre comment les membres de l'organisation, par le biais de pratiques matérielles et corporelles, reconstruisent les frontières tangibles et symboliques qui sont fondamentales pour l'organisation des bénévoles dans un espace public.

Ces frontières sont matérialisées lors de la distribution par des tables, des bancs, des chaises qui structurent et recréent un espace organisationnel dans l'espace public, dans le respect des règles de l'organisation (division de l'espace genré, etc.). Elles marquent les frontières extérieures qui

rendent visible l'action de l'association tout en structurant le mouvement de la foule et en orientant les flux. Pour les maraudes en véhicule, les frontières sont matérialisées par le camion, qui marque de nouveaux espaces lorsqu'il a des portes ouvertes ou permet un espace fermé lorsque la sécurité des bénévoles est en jeu.

Les frontières s'exercent également dans les pratiques et les corps des bénévoles lorsque leur sécurité est en jeu. Cependant, et c'est le paradoxe révélé par les associations, dans le cas d'actions de solidarité présentes dans l'espace public, les bénévoles doivent surmonter la fracture sociale, présente entre les sans-abri et les personnes ayant un logement dans la société, afin de permettre un véritable échange. Il s'agit d'une frontière extrêmement forte, très difficile à effacer, mais les bénévoles vont essayer de la réduire symboliquement, grâce à la position de leur corps, à leur parole et à l'interaction possible.

Les barrières dans les distributions créeront ces déséquilibres dans la relation de solidarité, qu'il sera possible d'éviter lorsque le bénévole changera de position dans l'espace : en se déplaçant par exemple de derrière la table ou la barrière, pour aller près des bénéficiaires, pour jouer et parler avec eux. Dans ce cas, l'échange et la rencontre entre les bénévoles et les bénéficiaires sont rendus possibles dans de nouveaux espaces de solidarité.

Pour permettre la solidarité dans l'espace public, les bénévoles font donc un travail de « boundary work » (Zietsma et Lawrence, 2010) : ils produisent les frontières physiques nécessaires à l'organisation, tout en réduisant les frontières symboliques afin de permettre la rencontre. C'est un travail permanent de négociation, possible dans le mouvement, les corps et les matérialités. Il est à noter que ces pratiques de frontières passent totalement inaperçues, tant elles sont évidentes ; les bénévoles ne les remarquent pas, et les pratiques concernent des "micro-pratiques", des micro-espaces dans l'espace public. Ainsi, créer des (micro-)espaces dans un espace public est avant tout un travail de frontières, corporelle, physique et symbolique.

### *La production d'espaces de solidarité lors des distributions*

Dans cette partie, nous nous attardons sur ce que produisent les pratiques spatiales lors des distributions. Les pratiques de frontières et de mobilité des bénévoles permettent de construire des espaces organisationnels au sein de l'espace public. Les bénévoles, par leurs pratiques d'inclusion envers les bénéficiaires produisent des espaces ; ils créent ainsi des espaces de solidarité. Il arrive toutefois qu'il y ait des pratiques d'exclusion dans ces espaces de solidarité.

Enfin, ces espaces sont à l'image des associations et incarnent des règles et logiques propres à l'association.

L'agencement des matérialités permet de produire des atmosphères et des espaces différents. Par exemple, sur la place Carnot, le mercredi soir, l'association ADSL distribue des repas gratuits et transforme pour cela le lieu en « restaurant éphémère » où les hommes font la queue pour être servis tandis que les femmes, les enfants et les personnes handicapées sont servis à table, sous une tonnelle. Le vendredi soir, sur la même place, l'association Les Fourmis Lyonnaises distribue également des repas gratuits, mais cette fois-ci, le matériel utilisé est beaucoup plus rudimentaire : quelques tables, alignées en rangées, qui constituent la chaîne de distribution alimentaire. L'association se concentre principalement sur la nourriture car pour elle, le premier besoin des personnes vivant dans la rue « est d'avoir assez à manger ». En revanche, pour l'ADSL, l'accent est mis sur le confort : « nous prenons soin d'eux, comme dans un restaurant ». Ce sont deux visions différentes des besoins des bénéficiaires qui s'incarnent différemment dans l'espace et dans les matérialités mises en œuvre. **In fine, quelle que soit l'association et l'endroit public investi, les matérialités ont une action ; elles produisent et performent des espaces différents.**

***Contribution de la thèse***

Une contribution de ce résultat est l'importance des pratiques matérielles et corporelles de production de frontières pour créer des espaces dans l'espace public. Les matérialités sont importantes parce qu'elles permettent plusieurs choses. Premièrement, l'agencement des matérialités permet de produire des espaces et des atmosphères différentes. Deuxièmement, les matérialités sont dépendantes des mouvements, puisqu'il s'agit pour les bénévoles de les mettre en place, mais elles déterminent en retour le mouvement des bénévoles et des bénéficiaires ; elles produisent et sont produites en retour par du mouvement. Troisièmement, les matérialités produisent des frontières, qui permettent, selon la frontière, de créer différents espaces (voir la partie 1.2.3 de la thèse).

Enfin, les matérialités mises en place cristallisent le projet associatif. Les matérialités mises en place par les associations dépendent de leurs ressources mais également de la volonté (ou objectif) d'action sociale qu'elles veulent atteindre. Ainsi, certaines essaient juste d'installer une file de distribution où elles pourront distribuer beaucoup de nourriture (comme pour Les

Fourmis Lyonnaises) ; d'autres essaient de recréer des espaces de convivialité, comme des « restaurants éphémères » (ADSL).

Ces dispositions dans l'espace de ces matérialités sont comparables à ce que Crevani (2019) développe : du « *place work* » en créant un espace à l'image de l'association (comme une séparation genrée, ou la création d'espaces de jeux et de cours de français). La contribution que je fais par rapport à l'article de Crevani est l'étude de plusieurs associations de solidarité ; ainsi, je démontre que le *place work* n'est pas uniquement dépendant des matérialités et ressources à disposition des associations, mais constitue bien aussi l'incarnation de leurs valeurs organisationnelles.

Un autre exemple de création d'espaces via des matérialités est l'utilisation du camion. En fonction de l'agencement des portes, les bénévoles pourront recréer différents types d'espaces avec les bénéficiaires. Ainsi, nous avons montré dans le chapitre sept que le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces : un espace entre bénévoles, un espace d'inclusion, de jeux ou d'intimité avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. Lorsque le camion est fermé et qu'il ne transporte que des bénévoles, il devient un espace de transition ; un espace affectif et de partage d'émotions collectives ; et enfin, un espace de protection. Lorsque le camion est à l'arrêt et selon l'ouverture des portes, il produit un espace d'inclusion avec les bénéficiaires, un espace d'intimité, un espace de distribution. Enfin, lors des maraudes à pied, les bénévoles créent également des micro-espaces, par leurs pratiques corporelles (la marche, le fait de s'asseoir) et matérielles (tirer le caddie, servir un café) qui leur permettent de rentrer en interaction avec la personne à la rue et de créer un lien, produisant des micro-espaces dans l'espace public. Ces micro-espaces sont rendus possibles par des négociations spatiales, dans le respect de l'espace de l'autre.

Le chapitre sept vise à montrer comment les pratiques spatiales permettent la production d'activités de solidarité. J'ai ainsi montré comment les pratiques de mouvement et de frontières produisent des espaces de solidarité lors des distributions ; et comment ces espaces incarnent les règles et logiques des associations. Puis, j'ai illustré que lors des maraudes véhiculées, le camion offre aux bénévoles différentes possibilités de pratiques matérielles, par l'ouverture et fermeture des portes. Il leur permet de créer différents espaces, entre bénévoles, ou avec les bénéficiaires, propices à une organisation de solidarité. Enfin, nous avons analysé ce que

produisent les pratiques spatiales lors des maraudes à pied : les pratiques corporelles des bénévoles, comme le fait de s'asseoir à côté d'une personne sans-abri, sont des pratiques d'inclusion. Les bénévoles sont capables de créer des micro-espaces dans l'espace public tout en négociant cet espace avec les bénéficiaires et d'autres associations.

Enfin, nous avons analysé l'effet produit dans l'espace public par ces pratiques spatiales. Elles sont à l'origine de mécanismes d'inclusion et d'exclusion ainsi que des créations d'espaces organisationnels. Ainsi, par des pratiques de mouvement et de frontières, les bénévoles parviennent à créer des espaces inclusifs qui ancrent leur activité au sein de l'espace public. Nous avons également présenté l'impact de ces pratiques spatiales et comment elles permettent aux acteurs de créer une activité solidaire. En créant des espaces pour l'activité de solidarité, et en produisant des pratiques d'inclusion, les bénévoles produisent de la solidarité par leurs pratiques spatiales.

### 9.2.3. Un paradoxe de l'espace public : des pratiques d'inclusion excluantes

En créant des espaces pour l'activité de solidarité, et en produisant des pratiques d'inclusion, les bénévoles produisent de la solidarité par leurs pratiques spatiales. Or, les bénévoles créent également de l'exclusion par leurs pratiques de frontières corporelles, matérielles et symboliques. C'est un paradoxe lié à l'espace public : les associations créent des espaces ouverts à tous, tout en étant forcées de pratiquer un contrôle pour éviter des débordements.

Enfin, il s'agira de noter le caractère paradoxal de la gestion de ces lieux ouverts ou semi-publics : il s'agit à la fois de chercher à attirer du public et l'inciter à rester pour qu'il consomme (comme dans le centre commercial) ; tout en gardant un contrôle sur les débordements éventuels qui peuvent se produire – ce qui implique parfois d'arbitrer entre les deux logiques quand elles rentrent en contradiction.

Or ces espaces organisationnels que les associations ont créés dans l'espace public ne sont pas neutres. Il s'agit de montrer dans cette partie qu'ils sont des espaces d'inclusion, propices à la solidarité, tout en prenant en compte des logiques de risques liées à l'espace public. Cela conduit alors les associations à produire, par leurs pratiques spatiales, des espaces d'inclusion tout en produisant de l'exclusion. C'est un des paradoxes de l'activité de solidarité : produire de l'inclusion excluante.

En conclusion, nous avons démontré que les pratiques spatiales sont essentielles à l'organisation dans un espace public. Nous enrichissons la perspective des pratiques spatiales comme des pratiques matérielle et corporelle. Ces pratiques sont également structurantes en termes de frontières et de mouvement. Puis, les pratiques de frontières sont nécessaires pour créer des micro-espaces dans l'espace public et pour mettre en place une activité. Ainsi, nous arrivons à des paradoxes liés à l'espace public : des espaces de solidarité à la fois incluant et excluant.

## 9.3. Les stratégies spatiales mises à l'œuvre par les pratiques spatiales : l'incarnation spatiale de valeurs organisationnelles

### 9.3.1. Une définition de la stratégie spatiale et sa contribution pour les sciences de gestion

Dans le chapitre huit, nous avons vu qu'il existait trois grandes manières d'organiser des activités de solidarité envers les personnes sans-abri dans l'espace public : les distributions, les maraudes à véhicule et les maraudes à pied. Au-delà de l'aspect organisationnel, ce sont également des stratégies spatiales, parce qu'elles relèvent de décisions impliquant des ressources, prises par des acteurs pour s'adapter à leur environnement, et dans le but de répondre à un objectif social. Dans le cas des distributions, les associations justifiaient leur choix par rapport à la présence d'autres associations sur le territoire ; dans le cas des maraudes, elles expliquaient que c'était la logistique la plus simple à mettre en œuvre. Tout cela dans l'objectif de créer de la valeur sociale, en l'occurrence apporter une aide aux sans-abri. Ce sont, à mon sens, des résultats « prévisibles ». **Cela vient donc confirmer que les manières dont les associations s'organisent dans l'espace public sont bien des stratégies, et plus exactement des stratégies spatiales.**

Ces stratégies spatiales mettent à l'œuvre des pratiques matérielles et corporelles, qui prennent forme via des pratiques de mouvement et de frontières. Plusieurs pratiques peuvent être communes à la même stratégie, comme l'écoute empathique ; mais chaque stratégie a un ensemble unique de pratiques spatiales. Par exemple, les maraudes à pied font preuve de « tactiques spatiales », les pratiques de « contrôle de flux » sont propres à la distribution, et les pratiques matérielles de création d'espaces par le camion sont propres aux maraudes véhiculées.

Or le constat que je faisais en fin de chapitre un, est que la littérature sur les organisations dans les espaces ouverts est majoritairement concentrée sur une perspective micro de l'espace, via une attention portée sur les pratiques spatiales. Les études portent le plus souvent sur une seule organisation, ce qui ne nous permet pas d'établir des comparaisons et d'acquérir une profondeur d'analyse. Et, malgré quelques travaux qui abordent une perspective macro de l'espace ouvert avec le rôle de l'Etat (Lacerda, 2018 ; Zhang, 2018), il n'existe pas à ma connaissance de travail sur les organisations dans l'espace ouvert avec une lecture englobante, qui implique à la fois une lecture micro, méso et macro du rapport de l'organisation à l'espace ouvert, et qui articule ces trois échelles entre elles.

Ainsi, le concept de stratégie spatiale permet de répondre à cette attente en articulant une échelle micro (les pratiques spatiales), à une méso (les stratégies spatiales) qui interagissent ensemble via leur environnement d'un point de vue macro (vis-à-vis de l'inter-associatif et des bénéficiaires). En cela, je fais une contribution qui articule plusieurs échelles et je viens répondre à l'appel de Taylor et Spicer (2007). Ce résultat met en évidence la complexité des manières de s'organiser dans un espace public.

### 9.3.2. Concevoir la stratégie spatiale : entre abstraction et humanisation de l'espace

En quoi le concept de stratégie spatiale nous informe-t-il du rapport de l'organisation à l'espace public ? L'exemple des associations de solidarité envers les sans-abri nous apprend qu'il n'existe pas une seule manière de s'organiser dans l'espace public, et qu'il s'agit de mettre à l'œuvre différentes pratiques spatiales capables de rendre possible l'*organizing* dans un espace ouvert et peu contrôlable. Un des résultats démontrés par la thèse est que ces mécanismes à l'œuvre dans la conception d'une stratégie relèvent d'une abstraction et une humanisation de l'espace.

L'un des thèmes clés de la *Production de l'espace* (Lefebvre, 1974) est le passage de « l'espace absolu » à « l'espace abstrait ». L'espace « absolu » est l'espace qui est issu de caractéristiques naturelles, transformées par l'activité religieuse et politique. L'espace « abstrait » est l'espace du capitalisme. Lefebvre s'est appuyé sur la théorie de l'accumulation du capital de Marx (1875) ; l'espace abstrait est un espace instrumental, un espace dominé par les relations d'échanges, et donc étroitement lié au concept d'aliénation marxiste. (Dale et Burrell, 2008 : 24)

Pour Lefebvre, il y une « violence inhérente à l'abstraction, à son usage pratique (social) » (1974 : 333). Il y a trois éléments qui, selon Lefebvre, en viennent à constituer l'espace abstrait (1974 : 328-330) : le format géométrique ; le format optique ou visuel ; et le format phallique. Le premier est l'espace euclidien (logico-mathématique) qui permet de réduire l'espace nature puis l'espace social en un espace homogène ; puis qui réduit un espace tridimensionnel en deux dimensions avec le plan, les cartes, les schémas sur papier blanc. Elle provient d'une projection mentale d'un espace imaginaire étendu, homogène et absolu, ces propriétés permettant de l'utiliser comme un espace d'opérations mathématiques et logiques. Le second élément constituant l'espace abstrait, le format optique ou visuel, est le processus de domination par la visualisation, d'écriture ou mise en spectacle de l'espace. C'est ce que Lefebvre appelle métaphorique ou métonymique, où l'œil et le regard ne sont plus des détails mais deviennent la totalité (1974 : 329). C'est cette dominance du visible sur le vécu qui entraine des substitutions et déductions, où le visuel dépasse le corps et où les discours priment sur la réalité. Le troisième élément, le phallique représente métaphoriquement la violence masculine. En termes de production sociale de l'espace abstrait, il s'agit de la forme de pouvoir politique, exercée par l'État et ses agences telles que la police, l'armée et la bureaucratie.

Ainsi, en m'appuyant sur le concept de Lefebvre, j'affirme que les associations font un travail « d'abstraction spatiale », dans la mise en œuvre de leur stratégie spatiale. Toutefois, notons qu'il ne s'agit pas, d'une part comme Lefebvre avance, de la production d'un espace « capitaliste », et qu'il n'est pas non plus le fruit de l'action de l'Etat (voir Lacerda, 2018 pour cela). Il s'agit davantage des actions nécessaires à l'*organizing* qui a lieu dans un espace ouvert. Pour s'organiser dans la ville, les associations doivent passer par une réduction de l'espace social à deux dimensions, afin de la réduire à une carte ; ainsi qu'un processus de métonymisation de l'espace de la ville. Les associations se représentent mentalement l'espace de la ville sous forme de quartier, de places, d'itinéraires, afin de permettre une gestion collective.

C'est ce que font les associations de maraudes, lorsqu'à chaque début, elles constituent des équipes par quartier : elles cartographient l'espace pour leur rendre « manipulable » à leur activité de solidarité. Mais c'est ce qu'elles font également quand elles s'adaptent entre elles via le collectif de rue : elles réduisent cet espace sous forme de tableau, divisé par les jours de la semaine entre elles.

La seconde observation que je ferais est que cette abstraction spatiale n'est pas neutre non plus : il ne s'agit pas de réduire le territoire à une carte pour entamer un travail technique, comme la mise en œuvre d'un projet de construction. Non, elles « humanisent » la carte également : elles personnifient certains lieux de la ville par une personne sans-abri qui y habite ou qui y travaille. Ce fut mon constat lors de mon entretien avec Mounir quand je lui avais demandé de me tracer l'itinéraire des équipes de maraudes sur la carte : il justifia leur passage par la présence de personnes qui habitaient à cet endroit précis dans la ville.

Ce n'est plus l'espace au sens physique qui est devenu représentatif du lieu, mais bien la personne sans-abri qui y dort. Au lieu de dire « au niveau des bancs de l'abris-bus, en face de la bibliothèque de la Part Dieu », les bénévoles diront « chez Suzie » ou « là où il y a Suzie ». C'est un glissement sémantique qui montre que l'espace, tel qu'il est représenté dans les discours et donc symbolisé, se fait non pas par ses attributs physiques et matériels, mais par sa personnification à travers la figure du sans-abri qui y dort.

En conclusion, c'est sans aucun doute une contribution pour d'autres organisations présentes dans l'espace public, comme la police, la poste, les festivals culturels, les coursiers à vélo ; et qui gagnerait à être développée.

### 9.3.3. Les valeurs organisationnelles et les conceptions de solidarité comme producteurs de stratégie spatiale

Un des résultats importants de ces stratégies spatiales est qu'elles incarnent bien plus que des choix spatiaux, **elles incarnent les valeurs des associations et des conceptions différentes de solidarité**. Nous avons vu dans le chapitre six qu'il existait des conceptions différentes de la solidarité, des dilemmes associatifs entre le don matériel et l'échange immatériel. Ces « conceptions de solidarité » englobent des valeurs organisationnelles, le rapport au bénéficiaire et sa perception de besoin (ou la conception de l'altérité), le sens donné à l'action, la définition de la solidarité. Cela se rapproche également du concept de « projet associatif » (Bernet et al, 2016 ; Laville et Sainsaulieu, 2013)

Dans le chapitre huit, j'ai présenté un tableau des arguments des acteurs légitimant leurs choix de stratégie spatiale. J'en ai déduit un lien entre la conception de la solidarité (du lien social, du don matériel, de la conception de l'altérité, des valeurs et du sens donné à l'activité) et le choix de stratégie spatiale qu'ont fait les associations pour s'organiser dans l'espace public.

Or, nous avons vu dans le chapitre six que le lien social était également synonyme de solidarité pour les acteurs. Nous avons ainsi montré que la solidarité, en tant qu'objectif social à atteindre, et en tant que lien social, produisait des stratégies spatiales, et donc des espaces différents selon les associations. Nous avons opéré ainsi « en sens inverse », c'est-à-dire que nous avons demandé aux acteurs des explications pour leurs choix spatiaux.

La stratégie spatiale incarne les valeurs organisationnelles des associations dans l'espace public. Les valeurs organisationnelles des associations s'articulent autour des éléments suivants : leur confession (musulmane, catholique, protestante, laïque), la conception du don matériel (en quantité, absence, ou un mix des deux), la conception de la relation avec les bénéficiaires (descendante ou horizontale), la conception des besoins des bénéficiaires (de lien social, de manger, de s'habiller, de nourrir leurs animaux, etc.)

J'ai démontré le lien entre conception du lien social, du don matériel, des valeurs et du sens donné à l'activité, et les différentes manières qu'ont les associations pour s'organiser dans l'espace public. Donc le choix du lien social, qui est synonyme de solidarité, est aussi **un moyen de justification d'un choix et d'un changement de stratégie spatiale.**

Mais la solidarité, en tant que valeur et volonté de développer une relation aux personnes de la rue, est au cœur de la prise de décision du mouvement vers l'autre (le fameux « aller vers ») et du choix de la maraude plutôt que de la distribution. Je montre que cela provient de valeurs organisationnelles différentes et de conceptions différentes de l'altérité ; en effet, tous les acteurs ne considèrent pas le rapport aux bénéficiaires de la même manière. C'est en cela que ces conceptions différentes viennent s'incarner différemment dans l'espace et expliquent les divergences d'actions solidaires. La maraude permet de remplir l'objectif social « d'aller vers » les personnes exclues – ce qui se traduit par la notion de mouvement, présente dans la maraude. L'objectif social et le fait « d'aller vers » sont des arguments souvent repris par les associations qui font des maraudes. La mobilité de la maraude est souvent reconnue par les acteurs comme un avantage, un moyen de réaliser une action sociale. Ainsi, la maraude permet d'aller vers les bénéficiaires exclus et précaires, d'aller à la rencontre des gens au lieu de les faire venir, et quand elle est véhiculée, de distribuer du matériel qui est plus facilement transportable.

***Le rapport au bénéficiaire, son comportement et son besoin ; le sens de l'action et le lien social***

Pour légitimer leur choix de stratégie spatiale, les acteurs sont obligés d'expliquer leur conception (sans être forcément conscients qu'il s'agit là de leur conception et non de la réalité) des pratiques et besoins des bénéficiaires, et ainsi, de l'action sociale pertinente appropriée. **Ils viennent donc dévoiler, par ce biais, leur conception de la solidarité.** Cela se traduit différemment selon que le besoin perçu est le lien social (maraudes à mains nues), le besoin de manger (distribution). C'est bien la figure de la personne précaire qui vient justifier les choix spatiaux des associations, et qui montre à quel point ces dernières considèrent l'importance de leurs pratiques et tentent d'apporter des solutions qui leur conviennent. Ainsi, et c'est un point structurant de nos résultats, cette conception de l'autre se traduit différemment spatialement et devient le moteur d'une incarnation des stratégies spatiales. **Nous développons ce point dans la partie « la gestion de l'autre ».**

De même, nous avons vu que des débordements ou violences pouvaient arriver, en particulier pour les distributions. Cela peut donner aux bénévoles le sentiment de « distribuer à n'importe qui », à des personnes « qui ne sont pas dans le besoin » (Léon, de Juste un Geste) ou encore, « d'être à l'usine ou à la cantine » (Mounir, de La Main Tendue). Les abus de certains bénéficiaires viennent remettre en question *le sens de l'action.*

Les associations ont plusieurs manières de répondre aux abus commis par des bénéficiaires. Certaines y répondent par un contrôle accru dans le cadre des distributions : augmentation de la sécurité, renforcement des règles ; c'est ce que j'ai pu observer sur le terrain. D'autres y répondent en changeant de stratégie spatiale, comme ce fut le cas pour le Vestibus. Ce qui est intéressant, c'est que ces effets inattendus de l'action conduisent certains acteurs à prendre du recul, et à remettre en question ladite action. Que ce soit dans le type d'action proposé, ou dans la manière dont elle est organisée spatialement. Cela montre le caractère dynamique de la stratégie spatiale ; mais également que le *sens de l'action* est un élément déterminant dans sa production.

Mais à l'inverse, et c'est tout autant surprenant, Samia des **Fourmis Lyonnaises** ne comprend pas le sens de la pratique des maraudes. Pour elle, ce sont des actions « qui ne servent à rien » : nous mettons un doigt ici sur un dilemme, ou un vrai débat au sein du réseau des associations, que j'ai pu apercevoir **au sujet du don et du lien social** (voir chapitre 6 sur la solidarité). En réalité, ce sont **différents systèmes de valeurs qui s'opposent**. La question de fond, c'est l'utilité des actions ou la valeur sociale créée. Une des raisons évoquées est de pouvoir venir en

aide à un public plus précaire et encore plus marginalisé, celui qui n'est pas capable de se rendre à des distributions. La maraude est, finalement, un moyen de sélectionner les personnes les plus vulnérables, et d'éviter ce sentiment creux de la distribution, de « balancer », en chaîne, à n'importe qui, et sans échange. Ainsi, le sens donné à l'action semble être une justification tout à fait structurante et importante dans le choix d'une stratégie spatiale.

Le lien social est un argument qui fait la quasi-unanimité auprès des associations de maraudes. C'est indéniablement un sujet évoqué par ces dernières, qui voient la mobilité de la maraude comme un moyen de produire davantage de lien social, et davantage de raison d'être de leur action de solidarité. Mais c'est également un moteur de l'action de la distribution. En effet, les associations comme **Si Moi j'ai Froid** ou **Les Fourmis Lyonnaises**, ou encore l'**ADSL**, qui font donc des distributions, m'ont affirmé que leur moteur était la création de lien social.

Enfin, un autre élément qui semble avoir un impact sur les choix de stratégie spatiale, mais qui n'est peut-être pas si important, est l'impact de l'activité de solidarité sur les bénévoles. Comme j'ai pu l'expliquer dans les chapitres précédents, **être au contact des personnes à la rue peut être difficile pour les bénévoles, mais c'est également précisément ce qui peut être recherché par ces derniers.** Le lien social et la rencontre d'une personne à la rue peuvent être les motivations principales, tout en étant difficiles.

À titre d'exemple, Mounir et Léon des associations respectives **La Main Tendue** et **Juste un Geste**, reconnaissent que la maraude est une activité particulièrement difficile et pénible. Lors de la maraude, comme je l'ai décrit dans les chapitres précédents, il s'agit de se déplacer à pied, pendant plusieurs heures, de nuit, et lorsque c'est l'hiver, dans le froid. Mais c'est également pénible psychologiquement : les rencontres avec les personnes à la rue peuvent être difficiles. Il s'agit alors pour ces associations de trouver un juste milieu, un peu comme sur le « fil d'un rasoir », entre d'un côté une action sociale qui ait du sens et qui ait un impact d'utilité directe ; et de l'autre le fait de préserver leurs bénévoles et d'éviter qu'ils ne s'essoufflent et quittent leur activité.

***Une contribution aux travaux sur les valeurs comme pratique***

Il existe une littérature sur les valeurs organisationnelles qui considère les valeurs comme des pratiques, développée à partir de l'article de Gehman, Treviño et Garud (2013). Ces derniers

définissent le travail des valeurs (*value work*) comme les pratiques par lesquelles les acteurs traduisent leurs valeurs en actes puis les performent.

Les auteurs considèrent que les pratiques sont soumises à un remaniement permanent au fil du temps ; qu'elles ne sont pas des propriétés statiques, mais plutôt des processus dynamiques et évolutifs produits et reproduits par leur performance collective dans la pratique quotidienne (2013 : 104). Gehman et ses collègues étudient la mise en œuvre des valeurs qui sont exprimées dans le code d'honneur d'une business school.

Les travaux de Daskalaki, Fotaki et Sotiropoulou (2018) et de Adla, Eyquem-Renault et Gallego-Roquelaure (2020) adoptent une approche similaire pour étudier les pratiques des valeurs organisationnelles. Les trois articles s'appuient sur une conception des valeurs comme un processus qui émerge de l'agencement des humains et de divers autres artefacts. Les valeurs sont des dispositifs sociaux et matériels spécifiques qui distribuent le travail des valeurs.

Daskalaki et ses collègues (2018), s'intéressent à la performance des valeurs dans des cadres organisationnels alternatifs. Elles élargissent la compréhension performative des valeurs telles qu'elles se situent dans les réseaux de pratiques, en considérant les intersections entre le matériel et le discursif, ainsi que les dynamiques émotionnelles et relationnelles.

Les auteures soutiennent que la valeur se situe sur un continuum entre la croyance et l'action/la non-action ("croyance" qu'une chose est la plus précieuse et « action » pour protéger ce qui est considéré comme le plus précieux) qui est formée et continuellement renégociée par les communautés elles-mêmes. Contrairement à Gehman et ses collègues qui considèrent les pratiques de valeurs comme des fins en soi et donc, analytiquement distinctes des pratiques organisationnelles (Gehman et al., 2013 : 84), Daskalaki et ses collègues (2018) affirment que les performances communes de valeur sont ce qui poussent les communautés à s'auto-organiser et constituent de nouvelles relations sociales et économiques. (2019 : 1757)

Elles proposent que ces formes représentent un ensemble diversifié de pratiques sociomatérielles qui reflètent des conceptions relationnelles, constamment négociées par le biais de processus démocratiques directs et d'arrangements organisationnels horizontaux et non hiérarchiques. Elles démontent ainsi que les valeurs sont reconfigurées, redéfinies et réaffirmées à travers un processus de performances relationnelles d'échanges se produisant à de multiples niveaux, impliquant des artefacts matériels, des discours et des affects. (2019 : 1758)

Tout comme Daskalaski et ses collègues, Adla, Eyquem-Renault et Gallego-Roquelaure (2020) considèrent les valeurs comme des objectifs désirables (en donnant comme exemple la solidarité, l'engagement et le respect) mais aussi comme des dispositifs socio-techniques, dont le pouvoir instrumental est mis en œuvre dès lors qu'elles sont déployées dans l'organisation.

Adla et ses collègues (2020) analysent le pacte social d'une organisation de la protection sociale et montrent que la mise en pratique des valeurs organisationnelles proviennent d'une part, des valeurs personnelles du fondateur de l'organisation traduites dans le pacte social ; mais d'autre part de l'appropriation des employés et de nouvelles relations engendrées par le pacte social, qui en retour participent du « *value work* ». Elles montrent ainsi que les valeurs organisationnelles du pacte social sont performatives et performées à travers la matérialisation du pacte social, le discours du fondateur et les pratiques des employés. C'est une perspective des valeurs comme pratique et en interaction avec le travail quotidien.

Je suis assez d'accord avec la conception des pratiques de valeurs des travaux précédents. Tout comme Daskalaski et ses collègues (2018), je considère que les valeurs des associations s'incarnent dans leur pratiques sociomatérielles, qui reflètent des conceptions relationnelles et qui sont constamment négociées. Toutefois, je rajouterais que les associations de solidarité analysées dans cette thèse **performent leurs valeurs organisationnelles dans leurs stratégies spatiales, qui sont mises à l'œuvre dans leurs pratiques spatiales**.

Cela se traduit d'une part dans leurs stratégies spatiales : nous avons vu qu'elles sont la traduction de valeurs organisationnelles, qui sont des valeurs confessionnelles, des conceptions différentes de la relation à l'autre, du don matériel ou immatériel, et du sens de l'action. Cette conception vient s'incarner jusque dans les pratiques spatiales. Par exemple, le fait que des associations fassent le choix de séparer les femmes et les hommes, bénévoles et bénéficiaires, tandis que d'autres non, pour une même place publique, traduit des différences de conceptions de la mixité des genres. Ou le fait que des associations décident librement de ne rien distribuer, pour privilégier une relation horizontale avec les bénéficiaires, tandis que d'autres mettent toutes leurs ressources en œuvre pour distribuer un maximum de repas (et démontrent une certaine logique de performance quantitative) traduit des conceptions différentes des bénéficiaires, de leurs besoins et *in fine*, de l'action sociale. Je démontre ainsi que ces valeurs fortes, qui sont souvent perçues comme évidentes aux yeux des acteurs, sont performées par

leurs stratégies spatiales et viennent jusqu'à être cristallisées dans les pratiques matérielle et corporelle de leurs bénévoles.

En m'appuyant sur les travaux des pratiques de valeurs, j'essaie de montrer deux choses. D'une part que la catégorie de valeurs organisationnelles reste englobante et un peu « fourre-tout ». On ne sait pas vraiment de quoi il s'agit. J'essaie d'apporter plus de profondeur au terme de « valeurs » : il s'agit, dans notre cas précis, de conceptions de la solidarité, de conceptions du rapport à l'altérité (comment ils perçoivent les bénéficiaires et leurs besoins), et du sens donné à l'action (*meaningfulness* ; cf Florian, Costas et Kärreman, 2019).

Or, dans le cas des trois articles mentionnés, les organisations ont toutes un lien avec un objectif social : une organisation de l'éducation supérieure, des réseaux d'échanges solidaires (des réseaux de monnaies alternatives, des réseaux d'échanges gratuits) et une PME de la protection sociale. Cela vient à l'appui de l'idée que les valeurs organisationnelles sont particulièrement stratégiques pour les organisations à vocation sociale.

D'autre part, les valeurs décrites par Adla et ses collègues (2020) sont matérialisées dans le pacte social, mais on ne sait pas comment elles sont vraiment mises en œuvre dans le quotidien de l'organisation. Ce que j'essaie de montrer, c'est qu'elles sont incarnées via les stratégies spatiales : les associations spatialisent leurs valeurs. Cela vient renforcer l'idée que les valeurs sont incarnées, matérialisées et spatialisées par les organisations et mises en œuvre par leurs pratiques spatiales. Et qu'elles sont à tout moment questionnées via des débordements possibles liés au caractère ouvert de l'espace public.

Ainsi, l'exemple des associations de solidarité nous dévoile que les organisations incarnent leur projet associatif et leurs valeurs organisationnelles *spatialement*. Pour redonner des exemples : la démarche de la maraude, de « l'aller vers » n'est pas qu'une simple démarche. Le mouvement incarne une ouverture à l'autre ; le fait de se déplacer pour aller à la rencontre de l'Autre, marginalisé, exclu, via le déplacement dans l'espace public. C'est une incarnation (via le corps des bénévoles qui marchent et se déplacent, s'assoient par terre) et une matérialisation (via un mobilier sommaire ou au contraire professionnel, le choix du camion, d'habits des bénévoles) du projet associatif.

***Une contribution pour la gestion des associations***

Si l'on reprend le schéma de Bernet et ses collègues (2016), qui conceptualise l'organisation, l'action et le projet de l'association par « pôles », il me semble que la notion de pôle peut être trop dichotomique. Il semble plutôt que le projet et l'organisation (ou l'action) soient bien plus liés : les valeurs s'incarnent dans l'organisation. Et c'est un processus dynamique : comme je l'ai montré dans le chapitre huit, il arrive que les associations perdent le sens de leur action, il s'agit alors pour elles de changer de stratégies pour réincarner différemment leur raison d'être.

Dans la littérature sur les associations, nous avons vu que celles-ci possédaient des dimensions structurantes comme le projet. Si l'on reprend le schéma de Bernet et ses collègues, on remarque que les pôles organisation et projet ne sont pas liés. L'exemple de la thèse montre qu'au contraire les valeurs sont plutôt la base de l'organisation et peuvent se comprendre comme une valeur explicative de la stratégie.

## 9.4. La production spatiale de la solidarité

Enfin, j'ai montré dans la deuxième partie du chapitre huit, d'une part, La co-influence des pratiques des bénéficiaires et de la production spatiale des associations ; et d'autre part, « la lutte des places » (Lussault, 2009) entre associations.

### 9.4.1. La co-influence entre bénéficiaires et associations

En menant mon enquête de terrain, je me suis rendu compte qu'il y avait une évolution constante les pratiques des associations et celles des personnes à la rue. Les deux évolutions sont liées ; les pratiques des sans-abri influencent les pratiques des associations, tout comme, inversement, les pratiques des associations influencent celles des sans-abri. J'ai mis en lumière dans le chapitre huit l'évolution et l'implication de chacune, ainsi que leur co-dépendance. Je montre dans le chapitre huit les différentes pratiques de l'espace des sans-abri, avec des pratiques de domestication de l'espace public, les problèmes avec les enseignes et le mobilier anti sdf. Les sans-abri ont également une pratique différente du territoire de la ville. De plus, on pourrait dire que toutes les personnes sans-abri ne se situent pas au même endroit de la ville. Il y a en quelque sorte une marginalisation spatiale de la marginalisation sociale. Les personnes précaires en périphérie des villes sont encore plus précaires que celles sur la presqu'île, ou à la Part Dieu, au centre de la ville. Même si ce que j'affirme ici est de l'ordre d'une intuition, c'est

ce que j'ai remarqué au cours des maraudes : il n'y a pas le même « public » selon les quartiers de la ville.

À l'inverse, les actions de solidarité portées par ces associations ont aussi un profond impact sur l'espace. **Que ce soient les maraudes à pied ou en véhicule, ou encore les distributions, ces actions « produisent des espaces »** (Lefebvre, 1974) dans la ville, et donc pour ses habitants. Selon l'action de solidarité organisée, la production de l'espace par l'association diffère. Toute production spatiale des associations peut provoquer une forte affluence des bénéficiaires. Il y a une relation dynamique : les deux se co-influencent. Par production spatiale, j'entends l'effet spatial que produit l'association sur la ville : par exemple, le déplacement de foule à une distribution, ce qui va entrainer le déplacement de la police, ou le déplacement de bénéficiaires à des points de rendez-vous lors des maraudes. Ces derniers points montrent que les associations ont une incidence sur la ville via les déplacements des personnes à la rue, qui elles même ont une incidence sur les associations. Au niveau de l'échelle de la ville, il semblerait que l'idée de flux caractérise bien l'idée d'un mouvement continuel de la solidarité.

***Contribution de la thèse***

Ainsi, ce résultat vient contribuer à l'idée de fluidité de l'espace public (Beyes et Stayaert, 2012). Ces différents mouvements de bénéficiaires et des associations qui font des maraudes, renforcent l'idée d'un espace ouvert constitué par des « flux » (Knox et al. 2008), des « trajectoires » (Crevani, 2019), et des maillages (Allen et Brown, 2016). Les résultats de la thèse viennent confirmer la dimension « gérontive » de l'espace (Beyes et Stayaert, 2012), ou du verbe et de l'action de « faire espace » qui se construit et se reconstruit indéfiniment entre associations, institutions, bénéficiaires, citoyens et passants.

### 9.4.2. La « lutte des places » (cordiale) entre associations

J'ai montré dans le chapitre huit que la production spatiale des associations est le fruit de négociations, tensions, accords et coopérations. Elle est le sujet de lutte de pouvoirs, autour de la territorialisation ; ce partage de l'espace prend précisément place au sein du collectif de rue. **Le collectif de rue est aussi un lieu où ces différentes conceptions de l'action sociale, et de la solidarité, sont amenées à se confronter.** Nous avons vu dans le chapitre six les dilemmes qui pouvaient exister au sein du secteur associatif, entre d'un côté une action gratuite et équilibrée, ou de l'autre au contraire une action matérielle mais qui peut également occulter la

rencontre entre bénévole et bénéficiaire. Le collectif de rue est, à ce titre, le lieu où se confrontent ces différentes visions de la solidarité.

C'est également le lieu où il y a des jeux de pouvoir des anciennes associations sur les nouvelles, où j'ai observé une concurrence autour de l'espace. L'espace public peut être la source d'une concurrence entre des associations qui cherchent chacune à s'établir autour des deux centres névralgiques de la ville : Perrache et la Part-Dieu. En échangeant en entretien avec les responsables d'associations, je me suis rendu compte qu'il y avait des affinités entre certaines personnes provenant d'associations différentes. En effet, il existe des associations qui se ressemblent plus que d'autres, et qui partagent plus de valeurs, qui travaillent ensemble. Parfois, il m'est arrivé en entretien de sentir les jugements de certains envers d'autres, ce qui reflète des conceptions différentes de ce que doivent être les actions solidaires. Puis, j'ai montré en quoi consistent les enjeux de pouvoir liés à l'espace, ainsi que la « lutte des places » (Lussault, 2009) autour de l'espace public. Ainsi, le collectif est un lieu où les associations viennent directement se remettre en question quant à leur utilité, notamment lorsqu'elles sont plusieurs à être présentes au même endroit.

***Contribution de la thèse***

Je viens donc montrer que l'espace est politique, qu'il est l'enjeu de luttes, même quand il s'agit de solidarité. Cela vient donc appuyer les travaux de Lussault (2009), et de la « lutte des places » des acteurs pour occuper un espace précis. Lussault montre que la « lutte des classes » s'est déplacée dans notre monde contemporain en une « lutte des places », ce qui redéfinit les rapports sociaux, mais aussi les groupes qui s'opposent.

Cela rejoint également Lefebvre (1974) : **l'espace n'est pas innocent, neutre ; il est politique, il relève d'une stratégie**. « S'il a un air neutre, indifférent par rapport au contenu, donc purement formel, cet espace, c'est précisément parce qu'il est déjà occupé, aménagé, déjà objet de stratégies anciennes, dont on ne retrouve pas toujours les traces. L'espace a été façonné, modelé à partir d'éléments historiques ou naturels, mais politiquement » (1972 : 53) **Il devient alors « l'enjeu principal des luttes et des actions visant un objectif » (1974 : 472)**

Ainsi je montre, qu'il **y a une lutte des places (cordiale) entre ces associations, qui luttent elles-mêmes pour donner une place à ceux qui n'en n'ont plus.**

# CONCLUSION : PLAIDOYER POUR UNE GESTION DANS L'ESPACE PUBLIC

L'idée que j'aimerais que l'on retienne de ma thèse est l'importance d'amener les sciences de gestion dans l'espace public.

A partir de la définition que donne Habermas de l'espace public, je comprends que c'est un lieu du débat public et donc de la démocratie. C'est un espace qui s'ouvre par la discussion, la pluralité et la diversité des points de vue (Habermas, 1988). Grâce à l'exemple de ces associations, j'ai montré comment ces différentes manières d'exister dans l'espace public via les stratégies spatiales incarnaient différentes valeurs et conceptions de solidarité. Si je suis partie au départ du constat et du questionnement de l'existence de cette pluralité – auquel il me semble avoir répondu – j'arrive à la conclusion que cette pluralité est une bonne chose. En effet, il ne s'agit non pas de définir quelle est l'association la plus performante, mais de reconnaitre que la co-existence de ces différentes solidarités vient montrer leur complémentarité. Elle vient en effet répondre à la complexité des besoins des personnes à la rue : leurs besoins vitaux (manger, se vêtir) sont tout autant importants que des besoins humains de rencontre. Ainsi, ces conceptions différentes de solidarité, qui s'incarnent spatialement différemment, produisent une diversité et une complémentarité des actions de la solidarité, qui constituent la richesse de l'espace public.

Par ailleurs, les associations participent également à la production du bien commun, en permettant le « droit à la ville » (Lefebvre, 1968) des personnes sans-abri, qui sont de plus en plus exclues de l'espace public via l'explosion du mobilier anti-SDF. En s'organisant *dans* l'espace public, les associations participent à la gestion d'un bien commun et à un projet d'utilité sociale. Ainsi, on peut dire que les associations analysées dans la thèse sont doublement liées à l'espace public : d'une part parce que leur activité est présente dans l'espace public et qu'elles présentent une pluralité de solidarités ; d'autre part parce que leur projet commun traite de la solidarité envers les plus vulnérables : elles possèdent ainsi une dimension d'utilité sociale. **On peut dire ainsi que les associations participent de cette « publicisation » de l'espace ou qu'elles « re-publicisent » l'espace de la ville, en faisant vivre une pluralité de solidarités.**

Je viens ainsi rejoindre les travaux de l'ESS, comme ceux de Bernet et ses collègues (2016) et ceux d'Eynaud et França Filho (2019), qui plaident pour une gestion qui prend place dans le débat public et qui a trait à la gestion du bien commun. « C'est aussi dans cet espace qu'une réflexion sur de nouvelles approches de la richesse peut être alimentée pour remettre en cause et redéfinir des concepts (comme l'efficience, l'efficacité et la performance) fortement ancrés dans la conscience des acteurs économiques » (Bernet et al., 2016 : 203).

En prenant pour exemple des organisations solidaires, j'illustre ainsi la gestion *dans* l'espace public d'une utilité « publique ». L'espace public est le lieu par excellence où peut être pensée une gestion qui implique l'Autre, et qui devient une gestion de l'Autre. La solidarité qui se vit dans l'altérité a donc pour lieu de prédilection l'espace public car c'est là que se vit l'altérité dans sa radicalité. Pour produire une solidarité « radicale », qui est envers les plus démunis et les plus exclus, il s'agirait d'aller dans l'espace public et d'y produire ses activités. Comme je l'ai montré, cette ouverture de l'espace public conduit à des tensions qui peuvent entrainer de la violence, mais également des effets positifs collatéraux, quand des passants assistent à une maraude ; l'association fait alors un « éveil à la solidarité » – comme me l'a affirmé un bénévole.

J'affirme ainsi qu'on ne peut pas créer de solidarité sans espace. La solidarité est un mouvement spatial incarné, qui consiste à aller vers l'Autre, ou à conduire l'Autre à se déplacer. Il s'agit alors de réduire l'espace entre des personnes pour créer une interaction dans l'altérité, une interaction solidaire, à double sens, en respectant un don-contre-don. Produire cette solidarité consiste donc à gérer cet espace dans l'espace public. Pour Lussault (2019)[17], l'espace n'est pas solidaire en tant que tel, mais la solidarité est une « forme de gestion de la distance qui accepte le partage de vie en commun » (Lussault, 2019). Cette séparation de la distance est gérée par les êtres humains par des pratiques de frontières, qui permettent de gérer des espaces de rencontres, des espaces de solidarité, tout en les contrôlant face à l'adversité de l'espace public. Lussault qualifie la solidarité d'un résultat politique de pratiques de « reconnaissance de l'interdépendance au sein de l'expérience spatiale partagée » (Lussault, 2019). C'est par le partage de l'espace public, que l'on produit un commun, et c'est par ce partage que se créée une interdépendance avec autrui, en reconnaissant la dette que nous avons vis-à-vis de chacun.

[17] D'après un entretien de Lussault réalisé pour le site solidarum, disponible sur le lien suivant : https://www.solidarum.org/sites/default/files/atoms/files/PDF_Michel_Lussault.pdf

En guise de conclusion, j'aimerais rappeler l'importance des organisations dans la construction d'une société plus inclusive. Á de nombreuses reprises, les bénévoles que j'ai rencontrés m'ont expliqué que leur engagement dans l'association était né d'une volonté d'agir alors qu'ils croisaient quotidiennement des personnes à la rue, sans savoir comment s'y prendre pour les aider. Ce que ces nombreux exemples illustrent, c'est que face à un problème social majeur, dont la réalité est sensiblement présente dans l'espace public et à laquelle nul ne saurait échapper, la place des organisations est capitale. Elle est le vecteur d'aspirations individuelles à un engagement collectif pour une société plus solidaire. Cela vient donc consolider les travaux existants sur le bénévolat et illustrer que les associations, pour une société plus juste et solidaire, sont essentielles.

# BIBLIOGRAPHIE


Adla, L., Eyquem-Renault, M., & Gallego-Roquelaure, V. (2020). From the Leader's Values to Organizational Values: Toward a Dynamic and Experimental View on Value Work in SMEs. *M@n@gement, 23*(1), 81-101.

Aktinson, P., & Hammersley, M. (1998). Ethnography and participant observation. *Strategies of Qualitative Inquiry. Thousand Oaks: Sage,* 248-261.

Allard-Poesi, F., & Perret, V. 2014. Fondements épistémologiques de la recherche. In R.- A. Thietard (Ed.), Méthodes de recherche en management (4ème): 14–46. Paris: Dunod.

Allen, M., & Brown, S. D. (2016). Memorial meshwork: The making of the commemorative space of the Hyde Park 7/7 Memorial. *Organization*, *23*(1), 10-28.

Alvesson, M., & Kärreman, D. (2000). Taking the linguistic turn in organizational research: Challenges, responses, consequences. *The journal of applied behavioral science*, *36*(2), 136-158.

Andrews, G. J., & Shaw, D. (2008). Clinical geography: Nursing practice and the (re) making of institutional space. Journal of Nursing Management, 16(4), 463–473.

Arendt, H. (1994). Condition de l'homme moderne [1958], Paris, Calmann-Lévy 1961, rééd.

Aristotle, & Rackham, H. (1982). The Nicomachean ethics. Loeb classical library. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Ashcraft K (2009) Gender and diversity: Other ways to 'make a difference'. In: Alvesson M, Bridgman T and Willmott H (eds) The Oxford Handbook of Critical Management Studies. Oxford: Oxford University Press, pp. 304–327.

Ashcraft, K. L., Kuhn, T. R., & Cooren, F. (2009). 1 Constitutional amendments: "Materializing" organizational communication. *Academy of Management annals*, *3*(1), 1-64.

Augé, M. (1992/2015). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Le Seuil.

Bauman, Z. (2013). Liquid modernity. John Wiley & Sons.

Bernet, J., Eynaud, P., Maurel, O., & Vercher-Chaptal, C. (2016). La gestion des associations. *Eres*.

Beyes, T., & Steyaert, C. (2012). Spacing organization: Non-representational theory and performing organizational space. *Organization*, *19*(1), 45-61.

Blais, M. C. (2008). La solidarité. *Le télémaque*, (1), 9-24.

Bohm, D., & Peat, F. D. (2000). *Science, order, and creativity*. Psychology Press.

Bourdieu, P. (1979). La distinction. Critique du jugement social. *Paris: Minuit*.

Brunsson, N. (2012) Les grands inspirateurs de la Théorie des organisations, d'Olivier Germain, Tome 1, Éditions ems, 2012. *Management international/International Management/Gestiòn Internacional*, *17*(4), 254-256.

Butler J (2015) Notes Toward a Performative Theory of Assembly. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Castells M (2012) *Networks of Outrage and Hope: Social Movements in the Internet Age*. Cambridge : Polity Press.

Cazenave, Garbe et Morales (2020),

Chanlat, J.-F. 1998. Sciences sociales et management : plaidoyer pour une anthropologie générale, Laval et Paris, Presses de l'université de Laval et Éditions Eska.

Cheikh Hamidou, K. A. N. E. (1971). L'aventure ambiguë. *Paris, UGE*.

Clegg, S. R., & Kornberger, M. (2006). Space, Organizations and Management Theory. Space, Organizations and Management Theory.

Cnossen, B., de Vaujany, F. X., & Haefliger, S. (2020). The Street and Organization Studies. Organization Studies, 0170840620918380.

Cornwall A (2007) Myths to live by? Female solidarity and female autonomy reconsidered.

Courpasson, D. (2013). On the erosion of 'passionate scholarship'.

Courpasson, D., & Monties, V. (2017). "I Am My Body". Physical Selves of Police Officers in a Changing Institution. Journal of Management Studies, 54(1), 32–57.

Crevani, L. (2019). Organizational presence and place: Sociomaterial place work in the Swedish outdoor industry. *Management Learning*, *50*(4), 389-408.

Cunliffe, A. L. (2011). Crafting Qualitative Research: Morgan and Smircich 30 Years On. Organizational Research Methods, 14(4), 647–673.

Czarniawska, B. (1999). Writing management: Organization theory as a literary genre. New York: Oxford University Press.

Czarniawska, B. (2004). Narratives in social science research. Thousand Oaks, CA: Sage.

Czarniawska, B. (2014). Observation on the move: shadowing. B. Czarniawska, Social Science Research: From Field to Desk. Los Angeles, Sage, 43-56.

Dale K and Burrell G (2008) The Spaces of Organization and the Organization of Space: Power, Identity and Materiality at Work. London: Palgrave.

Dale, K. (2005). Building a social materiality: Spatial and embodied politics in organizational control. Organization, 12(5), 649-678.

Dale, K., Kingma, S. F., & Wasserman, V. (Eds.). (2018). *Organisational space and beyond: the significance of Henri Lefebvre for organisation studies*. Routledge.

Daskalaki, M., & Kokkinidis, G. (2017). Organizing solidarity initiatives: A socio-spatial conceptualization of resistance. *Organization Studies*, *38*(9), 1303-1325.

Daskalaki, M., Fotaki, M., & Sotiropoulou, I. (2019). Performing values practices and grassroots organizing: The case of solidarity economy initiatives in Greece. *Organization Studies*, *40*(11), 1741-1765.

De Certeau, M. (1984). The practice of everyday life University of California Press. Berkeley, CA.

De Vaujany, F. X., & Vaast, E. (2014). If these walls could talk: The mutual construction of organizational space and legitimacy. *Organization Science*, *25*(3), 713-731.

De Vaujany, F. X., Hussenot, A., & Chanlat, J. F. (2016). *Théories des organisations: nouveaux tournants* (No. hal-01491392).

De Vaujany, F.-X., & Vaast, E. (2014). If These Walls Could Talk: The Mutual Construction of Organizational Space and Legitimacy. Organization Science, 25(3), 713–731.

Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux* (p. 9). Paris: éd. de Minuit.

Dewey, J. 2010. Le public et ses problèmes, Paris, Gallimard

Douglas M (2002 [1990]) No free gifts. Foreword to Mauss M (2002 [1923]), The Gift: The Form and Reason for Exchange in Archaic Societies. London: Routledge, pp. ix–xxiii.

Dumez, H. (2016). *Méthodologie de la recherche qualitative: Les questions clés de la démarche compréhensive*. Vuibert.

Durkheim, É. (1967). De la division du travail social (1893). *Puf, Paris*.

Elden, S. (2004). *Understanding Henri Lefebvre*. A&C Black.

Elsbach, K. D., & Pratt, M. G. (2007). 4 the physical environment in organizations. *Academy of Management Annals*, *1*(1), 181-224.

Émile Durkheim. *De la division du travail social (1893)*

Evans, S. (1979). Personal politics. New York: Vintage Books.

Eynaud, P., França Filho. G.C. (2019). *Solidarité et organisation: penser une autre gestion*. Eres.

Fabbri, J. (2016). Unplugged - “Place as spatio-temporal events ”: Empirical evidence from everyday life in a coworking space. 19(4), 353–361.

Fabbri, J., & Charue-Duboc, F. (2016). Les espaces de coworking -Nouveaux intermédiaires d’innovation ouverte ? Revue française de gestion, 42(254), 163-180.

Farias C (2017) That's what friends are for: Hospitality and affective bonds fostering collective empowerment in an intentional community. *Organization Studies* 38(5): 577–595.

Fayard, A. L., & Weeks, J. (2007). Photocopiers and water-coolers: The affordances of informal interaction. *Organization studies*, *28*(5), 605-634.

Feldman, M. S., & Orlikowski, W. J. (2011). Theorizing practice and practicing theory. *Organization science*, *22*(5), 1240-1253.

Fernandez PD, Marti I and Farchi T (2017) Mundane and everyday politics for and from the neighborhood. *Organization Studies* 38(2): 201–223.

Fleischmann, A., Holck, L., Murgia, A., Muhr, S. L., & Liu, H. CALL FOR PAPERS: SPECIAL ISSUE OF ORGANIZATION.

Fleming, P., & Spicer, A. (2004). 'You can checkout anytime, but you can never leave': spatial boundaries in a high commitment organization. Human Relations, 57(1), 75-94.

Florian, M., Costas, J., & Kärreman, D. (2019). Struggling with meaningfulness when context shifts: Volunteer work in a German refugee shelter. *Journal of Management Studies*, *56*(3), 589-616.

Foucault, M. (1980). Power/Knowledge. London: Harvester Wheatsheaf.

Foucault, M. (2004). Des espaces autres. *Empan*, (2), 12-19.

Fraser, N. 2005. Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution, Paris, La Découverte

Gagnon, S., & Collinson, D. (2017). Resistance through difference: The co-constitution of dissent and inclusion. *Organization Studies*, *38*(9), 1253-1276.

Geddes, R. (2005). Policy watch: Reform of the U.S. postal service. The Journal of Economic Perspectives, 19(3), 217–232.

Gehman, J., Trevino, L. K., & Garud, R. (2013). Values work: A process study of the emergence and performance of organizational values practices. *Academy of Management Journal*, *56*(1), 84-112.

Gephart, R. P. (1986). Deconstructing the defense for quantification in social science: A content analysis of journal articles on the parametric strategy. Qualitative Sociology, 9, 126–144.

Gherardi, S. (2019). Theorizing affective ethnography for organization studies. *Organization*, *26*(6), 741-760.

Gibson, J. (1986). The ecological approach to visual perception. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

Girin J., « Analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode », *Épistémologies et Sciences de gestion*, Martinet A.C. (coord.), Economica, 1990a.

Gladwell M (2011) Does Egypt need Twitter? *The New Yorker*, 2 February. Available at: www.newyorker.com/online/blogs/newsdesk/2011/02/does-egypt-need-twitter.html (accessed 2020).

Gong, N. (2020). Seeing like a state athletic commission: Multi-case ethnography and the making of 'underground'combat sports. *Ethnography*, *21*(2), 176-197.

Grandazzi, A. (2018). *Espaces, pratiques et transition dans l'organisation: une ethnographie en gares* (Doctoral dissertation).

Graumann, C. (1976). The concept of appropriation (aneignung) and modes of appropriation of space. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), Appropriation of space (pp. 113–125). Strasbourg, France: Louis Pasteur University.

Graumann, C. (1976). The concept of appropriation (aneignung) and modes of appropriation of space. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), Appropriation of space (pp. 113–125). Strasbourg, France: Louis Pasteur University

Greenwood, R., Hinings, C. R., & Whetten, D. 2014. Re- thinking institutions and organizations. Journal of Management Studies, 51: 1206–1220.

Gregory, D. (1994). *Geographical imaginations* (No. DEMO-BOOK-2018-004). Blackwell.

Grey, C., & O'Toole, M. (2020). The placing of identity and the identification of place:"Place-Identity" in community lifeboating. *Journal of Management Inquiry*, *29*(2), 206-219.

Habermas, J. 1988. L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Paris, Payot

Hafermalz, E. (2020). Out of the Panopticon and into Exile: Visibility and control in distributed new culture organizations. *Organization Studies*, 0170840620909962.

Hannerz, U. (2003). Being there... and there... and there! Reflections on multi-site ethnography. *Ethnography*, *4*(2), 201-216.

Harvey, D. (1989). *The condition of postmodernity* (Vol. 14). Oxford: Blackwell.

Hatch, M. J. & Cunliffe, A.L. (2013). Organization theory: Modern, symbolic, and postmodern perspectives (third edition). Oxford: Oxford University Press.

Hernes, T. (2004). *The spatial construction of organization* (Vol. 12). John Benjamins Publishing.

Herzfeld, M. (1993). The social production of indifference. Chicago: University of Chicago Press.

Herzfeld, M. (1993). *The social production of indifference*. University of Chicago Press.

Hirst, A., & Humphreys, M. (2013). Putting power in its place: The centrality of edgelands. *Organization Studies*, *34*(10), 1505-1527.

Holck L and Muhr SL (2017) Unequal solidarity? Towards a norm-critical approach to welfare logics. *Scandinavian Journal of Management* 33(1): 1–11.

Iedema, R., & Carroll, K. (2011). The "clinalyst" Institutionalizing reflexive space to realize safety and flexible systematization in health care. Journal of Organizational Change Management, 24(2), 175–190.

Ingold, T. (2013). *Making: Anthropology, archaeology, art and architecture*. Routledge.

Irwin, K. (2006). Into the dark heart of ethnography: The lived ethics and inequality of intimate field relationships. *Qualitative Sociology*, *29*(2), 155-175.

Islam, G., Zyphur, M. J., & Boje, D. (2008). Carnival and spectacle in Krewe de Vieux and the Mystic Krewe of Spermes: The mingling of organization and celebration. Organization Studies, 29(12), 1565–1589.

Jarzabkowski, P., Burke, G., & Spee, P. (2015). Constructing spaces for strategic work: A multimodal perspective. *British Journal of Management*, *26*, S26-S47.

Journé, B. (2005). Etudier filemanagement de l'imprévu: méthode dynamique d'observation in situ. *Finance Contrôle Stratégie*, *8*(4), 63-91.

Juris, J. S. (2008). Networking futures: The movements against corporate globalization. Durham, NC: Duke University Press.

Juris J (2012) Reflections on #Occupy Everywhere: Social media, public space, and emerging logics of aggregation. *American Ethnologist* 39(2): 259–279.

Kanter, R. M. (1972). Commitment and community: Communes and utopias in sociological perspective. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Kingma, S. F., Dale, K., & Wasserman, V. (2018). *Organizational Space and beyond*. Routledge: London.

Knox, H., O'Doherty, D., Vurdubakis, T., & Westrup, C. (2008). Enacting airports: Space, movement and modes of ordering. *Organization*, *15*(6), 869-888.

Knox, H., O'Doherty, D. P., Vurdubakis, T., & Westrup, C. (2015). Something happened: Spectres of organization/disorganization at the airport. *Human Relations*, *68*(6), 1001-1020.

Kornberger, M., & Clegg, S. R. (2004). Bringing space back in: Organizing the generative building. Organization Studies, 25(7), 1095–1114.

Lacerda, D. dans Kingma, S. F., Dale, K., & Wasserman, V. (2018). Organizational Space and Beyond: The Significance of Henri Lefebvre for Organization Studies. Studies in Management, Organizations and Society.

Laitinen A and Pessi AB (2015) Solidarity: Theory and Practice. An Introduction. In: Laitinen A and Pessi AB (eds) *Solidarity: Theory and Practice.* Lanham: Lexington Books, pp. 1–29.

Langley, A., & Tsoukas, H. (Eds.). (2016). *The SAGE handbook of process organization studies*.Sage.

Langley, A., Lindberg, K., Mørk, B. E., Nicolini, D., Raviola, E., & Walter, L. (2019). Boundary work among groups, occupations, and organizations: From cartography to process. *Academy of Management Annals*, *13*(2), 704-736.

Laville, J.-L. ; Glémain, P. (sous la direction de). 2009. L'économie sociale et solidaire aux prises avec la gestion, Paris, Desclée de Brouwer.

Laville, J. L. (2019). *L'économie solidaire*. CNRS Éditions via OpenEdition.

Laville, J. L., & Sainsaulieu, R. (2013). *L'association: sociologie et économie*. Fayard/Pluriel.

Laville, J.-L. 2010. Politique de L'association, Paris, Le Seuil.

LeBaron, C., Jarzabkowski, P., Pratt, M., & Fetzer, G. (2018). An introduction to video methods in organizational research. Organizational Research Methods, 21(2), 239–260.

Lefebvre, H. (1968). Le Droit à la ville, Anthropos.

Lefebvre, H. (1974). La production de l'espace. L'Homme et la société, 31(1)

Lefebvre, H. (1992). *Eléments de rythmanalyse: introduction à la connaissance des rythmes*. Éditions Syllepse.

Lefebvre, H. (2004). *Rhythmanalysis: Space, time and everyday life*. A&C Black.

Leslie, S. W. (2011). The Strategy of Structure: Architectural and Managerial Style at Alcoa and Owens-Corning. Enterprise & Society, 12(4), 863–902.

Lussault, M. (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places* (p. 27). Paris: Grasset.

Lussault, M. (2019). Cultiver notre interdépendance. Entretien de solidarum, septembre 2019. https://www.solidarum.org/sites/default/files/atoms/files/PDF_Michel_Lussault.pdf

Lyshaug, B. (2006). Solidarity without" Sisterhood"? Feminism and the Ethics of Coalition Building. *Politics & Gender*, *2*(1), 77.

Machin, S., & Marie, O. (2011). Crime and police resources: The street crime initiative. Journal of the European Economic Association, 9(4), 678-701.

Mair, J., Marti, I., & Ventresca, M. J. (2012). Building inclusive markets in rural Bangladesh: How intermediaries work institutional voids. *Academy of Management Journal*, *55*(4), 819-850.

March, J. G. (2007). The study of organizations and organizing since 1945. *Organization Studies*, *28*(1), 9-19.

Massey, D. (1995). *Spatial divisions of labour: social structures and the geography of production*. Macmillan International Higher Education.

Massey, D. (2005). *For space*. Sage.

Mauss, M. (1923). Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, *1*, 30-186.

Merleau-Ponty, M. (1945). Phénoménologie de la Perception (Gallimard). Paris: Bibliothèque des idées.

Michels, C., & Steyaert, C. (2017). By accident and by design: Composing affective atmospheres in an urban art intervention. *Organization*, *24*(1), 79-104.

Mitev, N., & De Vaujany, F. X. (Eds.). (2013). Materiality and space: Organizations, artefacts and practices. Springer.

Mohanty CT (2003) *Feminism Without Borders: Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*.

Mohanty, Lyshang, Vachhani & Pullen, 2019

Monroe, K. R. (2002). Explicating altruism. *Altruism and altruistic love: Science, philosophy, and religion in dialogue*, 106-122.

Monteiro, P., & Nicolini, D. (2015). Recovering Materiality in Institutional Work: Prizes as an Assemblage of Human and Material Entities. Journal of Management Inquiry, 24(1), 61–81.

Moriceau, J. L. (2019) dans Moriceau, J. L., & Soparnot, R. *Recherche qualitative en sciences sociales: s' exposer, cheminer, réfléchir ou l'art de composer sa méthode* (No. hal-02132370).

Moriceau, J. L., & Paes, I. (2019). Vers une recherche pauvre. *Revue française de gestion*, (8), 161-168.

Munro, I., & Jordan, S. (2013). 'Living Space'at the Edinburgh Festival Fringe: Spatial tactics and the politics of smooth space. Human Relations, 66(11), 1497-1525.

Nag, R., Hambrick, D. C., & Chen, M. J. (2007). What is strategic management, really? Inductive derivation of a consensus definition of the field. *Strategic management journal*, *28*(9), 935-955.

Nash, L. (2018). Gendered places: Place, performativity and flânerie in the City of London. *Gender, Work & Organization*, *25*(6), 601-620.

Nash, L. (2018). Performing Place: A Rhythmanalysis of the City of London. Organization Studies, 0170840618789161.

Nicolini, D., & Monteiro, P. (2017). The practice approach: For a praxeology of organisational and management studies. *The Sage handbook of process organization studies*, 110-126.

Ofer, I. in Kingma, S. F., Dale, K., & Wasserman, V. (2018). Organizational Space and Beyond: The Significance of Henri Lefebvre for Organization Studies. Studies in Management, Organizations and Society.

Ortiz Casillas, S. Caring as an Organizing Principle: Reflections on Ethnography of and as Care. *Journal of Management Studies*.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales-4e éd*. Armand Colin.

Raulet-Croset, N. (2013). When urban space becomes organizational space: a space-based coordination to deal with volatile and recurring problems of urban incivility. In *Materiality and Space* (pp. 157-178). Palgrave Macmillan, London.

Rorty RM (1989) *Contingency, Irony, and Solidarity*. Cambridge: Cambridge University Press.

Roussey, C. (2020) dans Perret, V. et Taskin, L. (2020). *Les Temporalités de la recherche critique en management. Enjeux et alternatives*. Presses de l'Université Laval.

Sakoyan, J. (2008). L'éthique multi-située et le chercheur comme acteur pluriel. Dilemmes relationnels d'une ethnographie des migrations sanitaires. *ethnographiques. org*, *17*(1-17).

Salmela, M. (2014). Collective emotions as "the glue" of group solidarity. *Solidarity: Theory and practice*, 55.

Sandberg, J., & Alvesson, M. (2011). Ways of constructing research questions: gap-spotting or problematization?. *Organization*, *18*(1), 23-44.

Saunders, C. (2008). Double-edged swords? Collective identity and solidarity in the environment movement 1. *The British journal of sociology*, *59*(2), 227-253.

Scholz SJ (2008) *Political Solidarity*. University Park: Pennsylvania State University Press.

Schulman, P. R. (1993). The negotiated order of organizational reliability. *Administration & Society*, *25*(3), 353-372.

Scott, J. C. (2014). *Two cheers for anarchism: Six easy pieces on autonomy, dignity, and meaningful work and play*. Princeton University Press.

Sergot, B., & Saives, A. L. (2016). Unplugged-Relating place to organization: A situated tribute to Doreen Massey. *M@ n@ gement*, *19*(4), 335-352.

Sewell, G., & Taskin, L. (2015). Out of sight, out of mind in a new world of work? Autonomy, control, and spatiotemporal scaling in telework. Organization Studies, 36(11), 1507-1529.

Shore, L. M., Randel, A. E., Chung, B. G., Dean, M. A., Holcombe Ehrhart, K., & Singh, G. (2011). Inclusion and diversity in work groups: A review and model for future research. *Journal of management*, *37*(4), 1262-1289.

Hughes, J., Simpson, R., Slutskaya, N., Simpson, A., & Hughes, K. (2017). Beyond the symbolic: a relational approach to dirty work through a study of refuse collectors and street cleaners. Work, employment and society, 31(1), 106-122.

Snow, D. A., & Anderson, L. (1993). *Down on their luck: A study of homeless street people*. Univ of California Press.

Soja, E. W. (1989). *Postmodern geographies: The reassertion of space in critical social theory*. Verso.

Solebello, N., Tschirhart, M., & Leiter, J. (2016). The paradox of inclusion and exclusion in membership associations. *human relations*, *69*(2), 439-460.

Spencer-Brown, G. (1997). Self-reference, distinctions and time. Teoria Sociologica, 1(2), 47–53.

Stephenson, K. A., Kuismin, A., Putnam, L. L., & Sivunen, A. (2020). PROCESS STUDIES OF ORGANIZATIONAL SPACE. Academy of Management Annals, (ja).

Stevens, S. (2017). Life and letting die: A story of the homeless, autonomy, and anti-social behaviour. *Organization Studies*, *38*(5), 669-690.

Strauss, A., & Corbin, J. (1994). Grounded theory methodology. *Handbook of qualitative research*, *17*(1), 273-285.

Strauss, A., & Corbin, J. (1994). Grounded theory methodology. *Handbook of qualitative research*, *17*(1), 273-285.

Taylor, S., & Spicer, A. (2007). Time for space : A narrative review of research on organizational spaces, 9(4), 325–346. https://doi.org/10.1111/j.1468-2370.2007.00214.x.

Tenório, F. G. (1998). Gestão social: uma perspectiva conceitual. *Revista de administração pública*, *32*(5), 7-23.

Thanem T (2012) All talk and no movement? Homeless coping and resistance to urban planning. *Organization*, 19(4): 441–460.

Thiétart, R. A. (2014). *Méthodes de recherche en management-4ème édition*. Dunod.

Turner, V. (1974). Liminal to liminoid, in play, flow, and ritual: An essay in comparative symbology. *Rice Institute Pamphlet-Rice University Studies*, *60*(3).

Tyler M (2019) Reassembling difference? Rethinking inclusion through/as embodied ethics. *Human Relations*, 72(1): 48–68.

Vachhani SJ and Pullen A (2019) Ethics, politics and feminist organizing: Writing feminist infrapolitics and affective solidarity into everyday sexism. *Human Relations*, 72(1): 23–47.

Valéau, P. (2003). Différentes manières de gérer les associations. *Revue française de gestion*, (5), 9-22.

Van Maanen, J. (1995). Representation in ethnography. Thousand Oaks, CA: Sage.

Van Maanen J (2011) *Tales of the Field: On Writing Ethnography*, 2nd ed. Chicago: University of Chicago Press.

Venegas, K. M., & Huerta, A. H. (2010). Urban ethnography: Approaches, perspectives and challenges. In *New approaches to qualitative research* (pp. 170-177). Routledge.

Wapshott, R., & Mallett, O. (2012). The spatial implications of homeworking: A Lefebvrian approach to the rewards and challenges of home-based work. *Organization*, *19*(1), 63-79.

Wernes, S. dans Kingma, S. F., Dale, K., & Wasserman, V. (2018). Organizational Space and Beyond: The Significance of Henri Lefebvre for Organization Studies. Studies in Management, Organizations and Society.

Whittington, R. (2006). Completing the practice turn in strategy research. *Organization studies*, *27*(5), 613-634.

Yaouancq F, Lebrère A, Marpsat M, et al. (2013) L'hébergement des sans-domicile en 2012: Des modes d'hébergement différents selon les situations familiales [Homeless accommodation in 2012:Different types of accommodation according to family makeup]. Rapport de l'INSEE, Paris, July. Available at: www.insee.fr/fr/statistiques/1281324#titre-bloc-1 (accessed 2020).

Yli-Kauhaluoma, S., & Timonen, P. (2016). Smooth flows, unhurried stays: everyday organizing in a downtown commercial centre. *Journal of urban Design*, *21*(6), 816-835.

Yli-Kauhaluoma, S., & Timonen, P. (2016). Smooth flows, unhurried stays: everyday organizing in a downtown commercial centre. *Journal of urban Design*, *21*(6), 816-835.

Zanoni P and Janssens M (2004) Deconstructing difference: The rhetoric of human resource managers' diversity discourses. Organization Studies 25(1): 55–74.

Zhang, Z. dans Kingma, S. F., Dale, K., & Wasserman, V. (2018). Organizational Space and Beyond: The Significance of Henri Lefebvre for Organization Studies. Studies in Management, Organizations and Society.

Zietsma, C., & Lawrence, T. B. (2010). Institutional work in the transformation of an organizational field: The interplay of boundary work and practice work. *Administrative science quarterly*, *55*(2), 189-221.

# LISTE DES RAPPORTS ET ETUDES


Fédération des acteurs de la solidarité (2019), Rapport du Baromètre du 115. Disponible :https://www.federationsolidarite.org/images/stories/PDF/Barom%C3%A8tre_115_F%C3%A9d%C3%A9ration_des_acteurs_de_la_solidarit%C3%A9_UNICEF.pdf

Fédération nationale des samu sociaux (2019). Référentiel de missions et d'évaluation. Disponible : https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/referentiel-missions-evaluation-2018-4.pdf

Fondation Abbé Pierre (2020). 25è rapport sur l'état du mal logement en France en 2020. Disponible : https://www.fondation-abbe-pierre.fr/actualites/25e-rapport-sur-letat-du-mal-logement-en-france-2020#telechargement%2025e%20rapport%202020

Fondation Abbé-Pierre–FEANTSA (2018) Third overview of housing exclusion in Europe 2018, pp.11-12. Available at: https://www.feantsa.org/download/full-report-en1029873431323901915.pdf (accessed 2020).

MRIE (2019) Logement d'abord, qualifier des besoins, Enquête auprès des personnes en situation de sans-abrisme. Disponible : http://www.mrie.org/images/MRIE/mrie/MRIE/DOCUMENTS/ETUDES/Rapport-LogementdAbord-RAPPORT-VersionSite.pdf

Pradel, B. (2019) Le rapport à l'espace urbain des personnes sans-abri. Retour sensible d'un sociologue embarqué dans une maraude, Octobre 2019

Rapport d'activité de la Cloche :https://lacloche.org/sites/default/files/2020-02/Etude%20d%27impact%20Carillon%20-%20r%C3%A9sum%C3%A9_1.pdf

Rapport d'activité de Lazare (2019) : http://lazare.eu/wpcontent/uploads/2020/06/LAZARE_RA2019-v12-valide%CC%81-BDpages-1.pdf

Rapport d'activité du Foyer Notre Dame des Sans-abri : https://www.fndsa.org/uploads/pdf/Projet_associatif-fndsa-b.pdf

Référentiel de missions et d'évaluation – Maraudes et Samu Sociaux, Octobre 2018. La fédération nationale des Samusociaux : https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/referentiel-missions-evaluation-2018-4.pdf

Yaouancq F, Lebrère A, Marpsat M, et al. (2013) : L'hébergement des sans-domicile en 2012: Des modes d'hébergement différents selon les situations familiales [Homeless accommodation in 2012: Different types of accommodation according to family makeup]. Report by INSEE, Paris, July. Available at: www.insee.fr/fr/statistiques/1281324#titre-bloc-1 (accessed 2020).

# LEXIQUE

**115** : numéro d'urgence associé au SAMU social en France, qui attribue des places de logement d'urgence et qui renvoie des équipes de maraudes véhiculées le soir.

**Bénéficiaire** : terme employé par le Samu Social et les associations pour qualifier une personne sans-abri, ou toute personne bénéficiant d'une aide des associations (avec ou sans logement).

**CHRS :** Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale. C'est une catégorie d'établissements sociaux intervenant dans le domaine de l'accueil, de l'hébergement et de la réinsertion sociale et professionnelle des personnes en situation d'exclusion.

**CHU** : Un centre d'hébergement d'urgence (CHU) est une catégorie d'établissements sociaux intervenant dans le domaine de l'accueil, de l'hébergement et de la réinsertion sociale et professionnelle de toute personne sans domicile fixe. C'est généralement un logement très court.

**Distributions** : dons gratuits d'associations à des personnes précaires, généralement sur une place publique. Des repas chauds, denrées alimentaires, vêtements, chaussures, couvertures, produits d'hygiène, bonnets et gants sont généralement distribués.

**Halte de nuit** : Hébergement d'urgence (CHU) à Lyon, géré par l'association FNDSA, pour une mise à l'abri d'une nuit. Les personnes sont envoyées par le 115.

**Maraudes** : il s'agit d'équipes qui se rendent à la rencontre de personnes vivant à la rue. Elles peuvent être professionnelles et/ou bénévoles. « Equipes de rue » en est un synonyme. Deux types de maraude existent : une à pied, une autre en camion. Les maraudes peuvent être distributives ou non.

**Plan canicule** : plan d'approvisionnement en eau décrété par le Préfet, généralement au-delà de certaines températures (autour de 40°).

**Plan froid** : plan d'hébergement d'urgence lors des périodes hivernales, décrété par le préfet quand les températures extérieures sont généralement négatives. L'hébergement d'urgence est souvent un gymnase.

**Politique du logement d'abord** : politique publique européenne qui consiste à fournir un logement pérenne le plus tôt possible à une personne sans-abri ou sans-domicile.

**Pratiques spatiales*** : pratiques dans l'espace public qui mettent en œuvre une stratégie spatiale. Les pratiques spatiales sont un ensemble de pratiques de frontière, distance et mouvement (Weinfurtner et Seidl, 2018), mais également des pratiques matérielle et corporelle. La pratique spatiale relève de l'individu.

**Production spatiale* :** produit d'une stratégie spatiale, dont les effets sont visibles sur la ville, comme le déplacement de bénéficiaires. Terme emprunté à Lefebvre (1974).

**Samu social** : un Samu social est une équipe de maraude, en général professionnelle. Elle tient son nom de l'initiative du Samu social de Paris, créé en 1993. Les Samu sociaux sont des maraudes ou équipes de rue.

**Sans-abri** : personne dormant dans la rue, dans une tente, un logement de fortune ou une voiture.

**Sans-domicile** : personne sans logement, hébergée chez un tiers ou dans un foyer, ou l'hôtel, ou encore non-hébergée.

**Stratégie spatiale*** : manière de s'organiser dans l'espace public pour une association, qui mobilise ses ressources en fonction de son environnement afin de répondre à un objectif. Pour les associations de solidarité, j'en compte trois principales : les distributions, les maraudes à pied et les maraudes véhiculées. La stratégie spatiale relève de l'organisation.

**Tactique spatiale*** : pratique spatiale qui se réfère à l'action de marcher en maraude, de faire des détours, de prendre des impasses ou de sauter des barrières pour aller à la rencontre de sans-abri. Terme emprunté à de Certeau (1984).

** les termes accompagnés d'un astérisque désignent des termes que j'ai développés pour la thèse, les autres se réfèrent au lexique de la solidarité*

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 La gestion des associations d'après Bernet et al. (2016) ..... 47
Figure 2 - Tableau qui provient de Weinfurtner et Seidl (2018) ..... 66
Figure 3 - Schématisation de la problématique ..... 99
Figure 4 - Tableau de présentation des chapitres de résultats ..... 102
Figure 5 - Carte de l'évolution du sans-abrisme en Europe ..... 106
Figure 6 - Extrait du rapport : les enfants sans-abri en Europe ..... 109
Figure 7 - Les personnes sans-domicile, INSEE 2012 ..... 110
Figure 8 - Composition des personnes ayant appelé le 115 au 4 novembre 2019 ..... 112
Figure 9 - Le nombre de personnes interrogées, p.11 ..... 114
Figure 10 - Les résultats de l'enquête ..... 114
Figure 11 - Graphique des besoins des personnes interrogées ..... 116
Figure 12 - Photographie extraite de Pradel (2019) ..... 118
Figure 13 - Photographie extraite de Pradel (2019) ..... 119
Figure 14 - Tableau de nature des données ..... 159
Figure 15 - Tableau des associations observées et interviewées ..... 160
Figure 16 - Tableau des données récoltées par association ..... 162
Figure 17 - Tableau d'heures d'observations effectuées ..... 163
Figure 18 - Tableau des entretiens réalisés ..... 164
Figure 19 - Tableau des trois échelles spatiales ..... 179
Figure 20 - Tableau de codes du thème Solidarité ..... 190
Figure 21 - Tableau des codes du thème Espace ..... 191
Figure 22 - Tableau de codes et thèmes des entretiens ..... 193
Figure 23 - Tableau des données mobilisées par chapitre de résultat ..... 194
Figure 24 - Photographie d'élaboration de la problématique ..... 197
Figure 25 - Schéma d'évolution de la théorisation ..... 199
Figure 26 - Un exemple de planning inter-associatif entre avril et juillet 2018 ..... 277
Figure 27 - Tableau des associations observées dans l'espace public ..... 278
Figure 28 - Tableau des 6 associations qui font des distributions : lieux, matériels, choses distribuées et nombre de bénéficiaires ..... 280
Figure 29 - Circuit de la maraude du 17 juillet 2019 ..... 283

Figure 30 - Tableau des intensités des pratiques de mouvements, frontières et distances des trois stratégies spatiales, pour bénévoles et bénéficiaires ..... 291
Figure 31 - Illustration de deux plans de distribution ..... 294
Figure 32 - Photo de l'association ADSL qui chercher à recréer un « restaurant éphémère » ..... 295
Figure 33 - Photo de l'association Les Fourmis Lyonnaises, qui cherche à distribuer en quantité ..... 295
Figure 34 - Photographie de bénévole faisant le service, Si moi j'ai froid ..... 297
Figure 35 – Photographie des barrières à la distribution de l'ADSL, marché des Etats-Unis 300
Figure 36 - Tableau des trois types de production de frontières lors des distributions ..... 301
Figure 37 – Photographie des bénévoles de l'association Si Moi j'ai Froid, facilement reconnaissables par leurs vestes bleues et fluorescentes ..... 303
Figure 38 – Photographie du camion bleu de l'association USR ..... 306
Figure 39 - Photographie de sacs et caddies remplis prêts à être distribués, au début de la maraude ..... 312
Figure 40 - Plan de la maraude du 17 juin 2018 ..... 314
Figure 41 – Photographie d'un habitat de fortune caché derrière les buissons et découvert lors de la maraude avec La Main Tendue ..... 316
Figure 42 – Photographie du bénévole, qui a sauté la barrière pour atteindre les tentes, cachées derrière le gymnase ..... 317
Figure 43 - Les pratiques de frontières dans les maraudes à pied ..... 317
Figure 44 - Photographie de bénévoles pendant une maraude ..... 320
Figure 45 – Photographie : un exemple de posture d'accueil inclusive, lors de la distribution de l'ADSL ..... 323
Figure 46 - Tableau des différents espaces produits par les bénévoles grâce au camion, selon l'ouverture et fermeture des portes ..... 329
Figure 47 - Photographie des équipes de la Croix-Rouge ..... 342
Figure 48 - Tableau des associations qui ont changé de stratégie spatiale ..... 350
Figure 49 - Tableau des avantages et inconvénients des maraudes et distributions selon les associations étudiées ..... 352
Figure 50 - Photographie d'un lieu de couche près de l'hôpital ..... 369
Figure 51 - Photographie d'un lieu de couche autour de l'hôpital ..... 370
*Figure 52 - Photographie d'une pancarte de sans-abri* ..... 370
Figure 53 - Photographie d'un habitat de fortune, avec du polystyrène gris comme mur ..... 370
Figure 54 - Photographie d'un matelas sans son propriétaire ..... 370

Figure 55 - Photographie : le même habitat de fortune avec les faux murs, un lit et quelques meubles ..... 371
Figure 56 - Photographie : Adama leur laisse un mot car ils sont absents ..... 371
Figure 57 – Photographie : décalage entre la publicité et la réalité de la personne sans-abri 373
Figure 58 – Extrait des Pics d'or 2019, catégorie « le clou », prix du dispositif le plus agressif, Fondation Abbé Pierre ..... 375
Figure 59 - Circuit de la maraude entre Confluence et Bellecour ..... 379
Figure 60 - Circuit de la maraude dans le 2ème à Lyon ..... 380
Figure 61 - Circuit de la maraude dans le 3ème, autour de la Part-Dieu ..... 380
Figure 62 - Tableau des codes des justifications spatiales ..... 464

# ANNEXES

| Thème de second ordre | Nœud | Argument employé par l'association | Association |
|---|---|---|---|
| des choix relatif aux autres associations | Autres associations | De moins en moins d'associations en font, d'où la nécessité de continuer à en faire | La main tendue |
| | | Autres associations qui font des maraudes au même endroit au même moment | SI moi j'ai froid |
| | | Présence d'autres associations => la main tendue leur a laissé la place | La main tendue |
| Des choix liés aux bénéficiaires, leurs comportements et leurs besoins | Bénéficiaires | Ne permet pas de retrouver les bénéficiaires d'une semaine à une autre | SI moi j'ai froid |
| | | Pour les bénéficiaires, ce n'est pas pratique parce qu'ils ne savent pas où se trouve l'asso | Fourmis lyonnaises |
| | | Et surtout, ils savent où nous trouver. C'est à dire que s'ils savent qu'on est là tous les dimanches, on sera là tous les dimanches, alors que une distribution … | Si moi j'ai froid |
| | | C'est vrai qu'on avait des demandes de personnes de SDF la semaine après, on les retrouvait pas forcément en mobile, alors que là-bas en fixe, on est à la Part-Dieu, venez nous retrouver à la Part-Dieu. | Si moi j'ai froid |
| | | C'est le bénéficiaire qui vient à nous ( sous-entendu : c'est plus facile) | La main tendue |
| | | Trop de monde => fait fuir certains bénéficiaires qui évitent les distributions | La main tendue |
| | abus des bénéficiaires | La maraude permet d'éviter les abus et les violences rencontrées en distribution, c'est l'alternative à la distribution | vestibus |
| | | Aux distributions, il y a des personnes qui ont un toit qui viennent | La main tendue |
| | | le problème d'être toujours au même endroit au même moment ( même pour les maraudes), c'est que cela peut créer des forts afflux de personnes => abus et personnes pas forcément beaucoup dans le besoin | Urgence Social Rue |
| | | beaucoup trop de personnes aux distributions (500 p) : ingérable pour l'association, et conflits entre bénéficiaires, trop compliqué à gérer d'un point de vue "sécurité" | vestibus |
| | | Les bénéficiaires ont "besoin de prendre" ce que le voisin possède | vestibus |
| | | rapport de séduction de la part du bénéficiaire ; création de conflits quand le bénévole ne donne pas car estime que le bénéficiaire n'en a pas besoin | vestibus |
| | | alimente un trafic de revente | vestibus |
| | bénéficiaires et sens de l'action | Impression de distribuer à n'importe qui et non pas des personnes qui en ont vraiment besoin | Juste un geste |
| | | Beaucoup de monde, donne à des personnes qui ne sont pas dans le besoin | Juste un geste |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | Impression de cantine : les bénéficiaires se servent et c'est tout | La main tendue |
| | Besoin des bénéficiaires | Les bénéficiaires sont frustrés de faire la queue | Juste un geste |
| | | La distribution répond à un besoin vital : celui de manger | Fourmis lyonnaises |
| | | Mais avec une distribution fixe, on peut distribuer les produits et pendant qu'ils mangent, on peut discuter avec eux. On peut voir s'ils ont d'autres besoins, etc. | Si moi j'ai froid |
| | | Est aujourd'hui incontournable : des personnes ne se nourrissent que grâce à ça | La main tendue |
| Des choix liés aux ressources humaines, les bénévoles | gestion des bénévoles | L'association a failli éclater après les l'ouverture des frontières (perte de bénévoles) et l'afflux de migrants | vestibus |
| | | convient mieux aux bénévoles que les maraudes : plus facile dans le lien social avec des sans-abri et sentiment d'utilité plus rapide | Juste un geste |
| | | Les bénévoles sont ensembles et bougent moins, c'est moins compliqué | La main tendue |
| | | Motive plus les bénévoles, et leur permet de s'investir | La main tendue |
| | | Se sont dit qu'ils en créeraient une parce que prendrait moins de temps pour les bénévoles (sous-entendu que la maraude) | Si moi j'ai froid |
| | | Bénévoles ont un sentiment d'utilité | Juste un geste |
| | Gestion des bénévoles : difficultés émotionnelle et physique | Plus difficile : on "sacrifie" sa soirée à marcher | La main tendue |
| | | maraude plus difficile à deux | SI moi j'ai froid |
| | | Moralement, plus compliqué | La main tendue |
| | | Décevrait certains bénévoles qui aiment les distributions | Juste un geste |
| | | Plus compliqué pour les bénévoles, donc manque de bénévoles. Plus dur que les distributions. | La main tendue |
| | | Certains bénévoles ne reviennent pas | La main tendue |
| | | C'est compliqué de "faire face aux bénéficiaires" et de savoir comment leur parler et les aborder | La main tendue |
| | | Essoufflement des bénévoles sur la maraude, trop dur | SI moi j'ai froid |
| | | La maraude c'est plus dispersé, pas d'effet de groupe | ADSL |
| Des choix liés aux ressources pratiques et logistiques | Logistique & pratique | pas de ressources en interne suffisantes pour "assurer" la logistique | Urgence Social Rue |
| | | La maraude est trop compliquée d'un point de vue logistique | ADSL |
| | | demande plus de logistique et de bénévoles | SI moi j'ai froid |
| | | Quand tu vas à la recherche des SDF, tu mets énormément de temps à les trouver et on ne peut pas forcément … On parle à chaque fois de 3 ou 4 minutes avec. | SI moi j'ai froid |
| | | Un maraude mobile, on n'était pas sûrs de retrouver … | SI moi j'ai froid |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | C'est plus simple au niveau logistique pour les bénévoles | La main tendue |
| | | et du coup on s'est dit qu'on resterait sur du fixe parce qu'on était que deux c'était plus facile à gérer | Si moi j'ai froid |
| | | plus pratique, juste des tables et des caisses à installer | Si moi j'ai froid |
| Des choix liés au lien social et au sens de l'action | Lien social | Moins de monde, donc possibilité de discuter plus longtemps => contact / lien social | La main tendue |
| | | le lien social lui manque à elle est aux bénévoles, qui sont contents de faire de la maraude "parce que ça change" | SI moi j'ai froid |
| | | Chaleur humaine car on prend le temps de parler aux gens | Juste un geste |
| | | c'est bien parce ça leur apporte une chaleur humaine et des produits. | SI moi j'ai froid |
| | | La distribution produit un effet de "vie", le lien social est plus important car il y a plus de personnes | ADSL |
| | | Pourquoi ils ont créé l'asso: lien social, pour éviter d'arrêter. | Fourmis lyonnaises |
| | | nos bénéficiaires habituels, tu vois, on avait créé des liens | Si moi j'ai froid |
| | | Pas de temps d'échange et de lien social | Juste un geste |
| | | Pas de contact "étroit" avec les bénéficiaires | La main tendue |
| | lien social et besoin des bénéficiaires | Le besoin de lien social est supérieur au besoin de manger | Pélican solidaire |
| | | on donne moins parce que la personne dans la rue a besoin de moins ( pas de quoi stocker), ce qui change complètement la relation au bénéficiaire | vestibus |
| | Objectif social et sens de l'action | La distribution est la meilleure prestation qu'ils peuvent offrir | ADSL |
| | | maraude mobile ça veut dire qu'on est dans la rue et qu'on va au contact des gens | Juste un geste |
| | | c'est nous qui allons vers le bénéficiaire | La main tendue |
| | | Ce que l'on veut un peu développer, c'est la **démarche « d'aller vers »**ou **« l'animation du changement social local »** | Secours catholique |
| | | Permet de revenir aux bases : aller à la rencontre des gens et non pas les faire venir | Juste un geste |
| | | le fondement c'est l'aller vers pour maintenir le lien social, et l'aide matérielle (possible qu'en camion) | Urgence Social Rue |
| | | maraude en véhicule permet de transporter les vêtements et partenariat avec la Croix-Rouge | vestibus |
| | Sens de l'action | Permet de toucher des personnes beaucoup plus précaires, qui ne peuvent pas se déplacer aux distributions | La main tendue |
| | | Don de soi et plus beau | La main tendue |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | permet de toucher un public qui ne va pas aux distributions, "tu vas vraiment au contact de la personne du SDF" | SI moi j'ai froid |
| | | aide moins de personnes, mais ont plus de choix pour elles : service plus qualitatif ( peut donner ce dont la personne a vraiment besoin ) et plus utile | vestibus |
| | | Sentiment d'aider des personnes plus dans le besoin, moins le sentiment de balancer | vestibus |
| | | en parlant de la Croix-Rouge, elle me donne un avis très négatif de leur action, car pour elle, "ça ne sert à rien" | Fourmis lyonnaises |
| | | Activité temporaire | Fourmis lyonnaises |
| | | Impression d'être à la chaîne ou à l'usine | Juste un geste |
| | | Ce n'est plus utile car les gens ne prennent ça que comme une distribution, il n'y a plus d'aide et d'accompagnement | Juste un geste |
| | | sentiment d'être dévalisé, bénéficiaires "avaient besoin d'avoir des choses" | vestibus |
| | | Sentiment de frustration de donner un repas sans échange | Juste un geste |
| | | Prend du temps et questionne sur le sens : à quoi ça sert ? | Urgence Social Rue |
| | | donner = balancer, distribution "de masse" | vestibus |
| | | Ne veut rien distribuer car ne veut pas déséquilibrer la relation qu'il a avec les personnes à la rue ( don=domination) | Pélican solidaire |
| | | Mais la distribution n'est pas vraiment utile | Juste un geste |

*Figure 62 - Tableau des codes  des justifications spatiales*

# SOMMAIRE GENERAL DE LA THESE

**REMERCIEMENTS** ..... **5**

**SOMMAIRE GENERAL DE LA THESE** ..... **9**

**PROLOGUE** ..... **15**

**INTRODUCTION GENERALE** ..... **21**

**PARTIE I : REVUE DE LA LITTERATURE**

**CHAPITRE 1 : LA PRODUCTION DE LA SOLIDARITE PAR LES ORGANISATIONS** ..... **31**

**1.1. DIFFERENTES DEFINITIONS DE LA SOLIDARITE** ..... **31**

1.1.1. L'EVOLUTION DE LA NOTION DE SOLIDARITE ..... 31

1.1.2. DIFFERENTES DEFINITIONS DE LA SOLIDARITE ..... 33

**1.2. LE MANAGEMENT DES ASSOCIATIONS : VERS UNE PERSPECTIVE GESTIONNAIRE DE LA SOLIDARITE** ..... **39**

1.2.1. LA GESTION DES ASSOCIATIONS ET DES ONG ..... 40

1.2.2. LA SOLIDARITE COMME PROJET ASSOCIATIF ..... 44

1.2.3. LES DEFIS ET ENJEUX DE LA GESTION DES ASSOCIATIONS ET DES ONG ..... 47

1.2.4. PLAIDOYER POUR UNE AUTRE GESTION ..... 48

**1.3. LA SOLIDARITE COMME LIEN SOCIAL DANS LES ORGANISATIONS ALTERNATIVES** ..... **50**

1.3.1. LA SOLIDARITE DANS LES ORGANISATIONS ALTERNATIVES, FEMINISTES ET LES MOUVEMENTS SOCIAUX ..... 50

1.3.2. LA SOLIDARITE COMME CONSTRUCTION A PARTIR DE DIFFERENCES ..... 53

1.3.3. LES PRATIQUES DE SOLIDARITE ..... 55

**CHAPITRE 2 : L'ESPACE ET LES ORGANISATIONS** ..... **61**

**2.1. L'ESPACE DES ORGANISATIONS** ..... **61**

2.1.1. UN RECAPITULATIF HISTORIQUE DU CHAMP DES ESPACES ORGANISATIONNELS ..... 61

2.1.2. UNE DEFINITION DE L'ESPACE QUI EVOLUE AU FIL DES TRAVAUX ..... 64

2.1.3. L'IMPORTANCE DE LA PENSEE D'HENRI LEFEBVRE ..... 66

2.1.4. L'APPROCHE SPATIALE D'AUTRES AUTEURS IMPORTANTS ..... 72

**2.2. VERS UNE CONCEPTION DE L'ESPACE INCARNE ET PROCESSUEL** ..... **77**

2.3.1. UNE EVOLUTION DU CHAMP VERS UNE PERSPECTIVE PRATIQUE ET PROCESSUELLE DE L'ESPACE ..... 77

2.3.2. CONSTRUIRE UNE MATERIALITE SOCIALE : LES POLITIQUES SPATIALES ET INCARNEES DANS L'ORGANISATION ..... 80

**2.3. L'ORGANISATION DE L'ESPACE** ..... **82**

2.3.1. LE BATIMENT COMME FRONTIERE FIXE ..... 82

2.3.2. LES TRAVAUX QUI PORTENT SUR LES ORGANISATIONS DANS L'ESPACE PUBLIC ..... 83

2.3.3. DES ARTICLES QUI TRAITENT DES ESPACES SEMI-PUBLICS ..... 88

2.34. DES TRAVAUX PLUS MACRO SUR « L'ECONOMIE POLITIQUE DE L'ESPACE ..... 91

**PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE** ..... **97**

**PARTIE I I : METHODOLOGIE**

**CHAPITRE 3 : SANS-ABRIME ET SOLIDARITE ASSOCIATIVE ..... 105**
**3.1. PRESENTATION DU CONTEXTE DU SANS-ABRISME EN FRANCE ..... 105**
3.1.1. LA TRISTE REALITE DES SANS-DOMICILE EN EUROPE, EN FRANCE ET A LYON ..... 105
3.1.2. LE CONTEXTE URBAIN DES PERSONNES SANS-DOMICILE ..... 117
**3.2. PRESENTATION DU MILIEU ASSOCIATIF DE LA SOLIDARITE ..... 120**
3.2.1. LES ASSOCIATIONS QUI LUTTENT CONTRE LA PRECARITE : LA FEDERATION DES ACTEURS DE LA SOLIDARITE ..... 120
3.2.2. LES MARAUDES ..... 121
**3.3. LE TISSU ASSOCIATIF LYONNAIS DE SOLIDARITE ..... 122**
3.3.1. LA GEOGRAPHIE DE LYON : UN CARREFOUR MIGRATOIRE ..... 123
3.3.2. LE COLLECTIF DE RUE ..... 123
3.3.3. L'EXTRAORDINAIRE « MARCHE » DE LA SOLIDARITE ..... 124
3.3.4. LES ASSOCIATIONS ETUDIEES ..... 125
**CHAPITRE 4 : VIVRE ET ECRIRE L'AVENTURE DU TERRAIN ..... 145**
**4.1. VIVRE L'AVENTURE DU TERRAIN ..... 145**
4.1.1. LA GENESE : QUAND UN TERRAIN EN CACHE UN AUTRE ..... 146
4.1.2. MENER UNE RECHERCHE AVEC DES PERSONNES VULNERABLES : QUELLE ETHIQUE ? ..... 148
4.1.3. MON RAPPORT AU TERRAIN : UNE AVENTURE AMBIGÜE ..... 150
4.1.4. L'IMPORTANCE DES EMOTIONS ..... 152
4.1.5. MENER UNE ETHNOGRAPHIE SPATIALE ET AFFECTIVE ..... 155
4.1.6. EN CONCLUSION : VERS UNE RECHERCHE BIENVEILLANTE AVEC LES PERSONNES VULNERABLES ..... 157
**4.2. ÉCRIRE L'EXPERIENCE DU TERRAIN ..... 158**
4.2.1. DETAIL DU MATERIAU EMPIRIQUE ..... 159
4.2.2. UNE ETHNOGRAPHIE NI MULTI-CAS, NI MULTI-SITE ..... 164
4.2.3. LA PRODUCTION DES DONNEES D'ENTRETIEN ET D'OBSERVATION ..... 168
**CHAPITRE 5 : ANALYSE DES DONNÉES ET FABRICATION DU SUJET DE RECHERCHE ..... 177**
**5.1. PENDANT LE TERRAIN : CONSTRUCTION D'OBJET, INTUITIONS THEORIQUES ET ANALYSE THEMATIQUE ..... 177**
5.1.1. UNITE ET ECHELLES D'ANALYSE ..... 177
5.1.2. LE DEBUT DU SUJET DE RECHERCHE : UN QUESTIONNEMENT EMPIRIQUE ..... 180
5.1.3. PARALLELEMENT : UNE INTUITION THEORIQUE ..... 181
5.1.5. UNE PREMIERE ANALYSE DES DONNEES : ANALYSE THEMATIQUE DE L'ESPACE ..... 182
5.1.4. UN DEUXIEME BOUCLAGE ABDUCTIF A LA FIN DU TERRAIN ..... 184
**5.2. APRES LE TERRAIN : REECRITURE, CODAGES ET THEORISATION ..... 185**
5.2.1. UNE AUTRE ETAPE D'ANALYSE : TRAVAIL DE REECRITURE PERFORMATIVE ..... 185
5.2.2. UN PREMIER CODAGE THEMATIQUE : LES PRATIQUES DE SOLIDARITE ..... 188
5.2.3. UN DEUXIEME CODAGE THEMATIQUE : LES PRATIQUES SPATIALES ..... 190
5.2.4. UN TROISIEME CODAGE MULTI-THEMATIQUE DES ENTRETIENS ..... 191

5.2.5. UN DERNIER MICRO-CODAGE SUR LES JUSTIFICATIONS DE STRATEGIES SPATIALES ....194
5.2.6. CONSTRUIRE LA PROBLEMATIQUE : LE LIEN ENTRE ESPACE ET SOLIDARITE....195
**PARTIE III : RESULTATS**
**CHAPITRE 6 : ORGANISER LA SOLIDARITE....205**
**6.1. LA SOLIDARITE COMME VALEUR UNIVERSELLE A SA NECESSAIRE MISE EN PRATIQUE ....207**
6.1.1. LA SOLIDARITE COMME DISCOURS : DES VALEURS D'HUMANISME ET D'UNIVERSALITE ....207
6.1.2. LA SOLIDARITE COMME PRATIQUE : IL EST NECESSAIRE ALORS D'AGIR ....211
6.1.3. LA SOLIDARITE COMME RENCONTRE OU LIEN ENTRE BENEVOLES ET BENEFICIAIRES : L'IMPORTANCE ET LES DIFFICULTES DE « FAIRE » DU LIEN SOCIAL ....215
6.1.4. L'AUTRE COMME POINT DE DEPART DE L'ACTION....221
**6.2. LA DIFFICILE MISE EN PRATIQUE DE LA SOLIDARITE : INCLUSION ET DOMINATION.227**
6.2.1. LES PRATIQUES INCLUSIVES DES BENEVOLES : ECOUTE EMPATHIQUE, HUMOUR, PRATIQUE D'EQUITE ET DE RESPECT ....227
6.2.2. LA SOLIDARITE A DOUBLE SENS : LES PRATIQUES INCLUSIVES DES PERSONNES A LA RUE....231
6.2.3. UNE DIFFICILE RELATION A L'AUTRE : REFUS, ABUS ET VIOLENCE DES BENEFICIAIRES....234
6.2.4. LES MECANISMES DE PROTECTION ET DE RETICENCE ....239
6.2.5. LA RELATION DE DOMINATION DES BENEVOLES ....243
6.2.6. LES PRATIQUES DES BENEFICIAIRES POUR UN REEQUILIBRAGE DE LA RELATION ....254
**6.3. CONCEPTION DE L'ALTERITE ET DILEMME ASSOCIATIF ....257**
6.3.1. LA PERCEPTION DE L'AUTRE ET DE SON BESOIN ....257
6.3.2. LE DILEMME DU DON OU DU LIEN SOCIAL ....266
**CHAPITRE 7 : S'ORGANISER DANS L'ESPACE PUBLIC ....275**
**7.1. S'ORGANISER DANS L'ESPACE PUBLIC : LA MISE EN PLACE DE STRATEGIES SPATIALES ....276**
7.1.1. LES TROIS DIFFERENTES STRATEGIES SPATIALES ET LEURS TEMPORALITES : DISTRIBUTIONS, MARAUDES EN VEHICULE ET MARAUDE A PIED....279
7.1.2. LES VIOLENCES DANS L'ESPACE PUBLIC ....287
**7.2. LES PRATIQUES DE CREATION DE FRONTIERES POUR CONTROLER L'ESPACE PAR LES MATERIALITES ET LES MOUVEMENTS....290**
7.2.1. PENSER LES PRATIQUES GRACE A DIFFERENTS CADRES D'ANALYSE ....291
7.2.2. MATERIALITES, MOUVEMENTS ET CREATIONS DE FRONTIERES LORS DES DISTRIBUTIONS ....293
7.2.3. MATERIALITES, MOUVEMENTS ET CREATIONS DE FRONTIERES LORS DES MARAUDES VEHICULEES ....305
7.2.4. MATERIALITES, MOUVEMENT ET FRONTIERES LORS DES MARAUDES A PIED ....312
**7.3. LA PRODUCTION D'ESPACES DE SOLIDARITE AU SEIN DE L'ESPACE PUBLIC ....321**
7.3.1. LA PRODUCTION D'ESPACES LORS DES DISTRIBUTIONS....321
7.3.2. LA CREATION D'ESPACES GRACE AU CAMION LORS DES MARAUDES VEHICULEES ....328
7.3.3. LA PRODUCTION D'ESPACES LORS DES MARAUDES A PIED ....338
**CHAPITRE 8 : LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE....345**
**8.1. LES STRATEGIES SPATIALES DES ASSOCIATIONS ET LEURS JUSTIFICATIONS....347**

8.1.1. POURQUOI CE SONT DES « STRATEGIES SPATIALES » ?....347
8.1.2. LES JUSTIFICATIONS DES CHOIX DE STRATEGIE SPATIALE....349
8.1.3. LES REPONSES IMPREVISIBLES DES ASSOCIATIONS : LE COMPORTEMENT DES BENEFICIAIRES ET LA PERTE DE SENS DE LEUR ACTION....353
8.1.4. LA QUESTION DU SENS DE L'ACTION....358
8.1.5. LA QUESTION DU LIEN SOCIAL....361
8.1.6. LA GESTION DES BENEVOLES....362
**8.2. LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE....365**
8.2.1. LES PRATIQUES SPATIALES DES BENEFICIAIRES....365
8.2.2. LA PRODUCTION SPATIALE DES ASSOCIATIONS....378
8.2.3. LA PRODUCTION SPATIALE DES ASSOCIATIONS : ENTRE COOPERATION ET COMPETITION....384
**SYNTHESE DES RESULTATS....401**
**PARTIE IV : DISCUSSION**
**CHAPITRE 9 : CONTRIBUTIONS THEORIQUES....405**
**9.1. VERS UNE PERSPECTIVE INTERACTIONNELLE ET HORIZONTALE DE LA SOLIDARITE DANS L'ALTERITE....405**
9.1.1. DES SOLIDARITES ORGANISEES ET HUMANISTES....405
9.1.2. UNE PERSPECTIVE PRATIQUE, INTERACTIONNELLE ET MOINS POSITIVE DE LA SOLIDARITE....407
9.1.4. UNE SOLIDARITE DANS L'ALTERITE : UN « DON CONTRE DON » NECESSAIRE POUR UNE SOLIDARITE HORIZONTALE....410
9.1.5. LA SOLIDARITE COMME GESTION DE L'AUTRE....412
**9.2. LA CREATION D'ESPACES DE SOLIDARITE VIA DES PRATIQUES SPATIALES DE FRONTIERES....415**
9.2.1. L'IMPORTANCE DES PRATIQUES SPATIALES DANS LES ESPACES PUBLICS. ....415
9.2.2. LA CREATION D'ESPACES SOLIDAIRES PAR LES PRATIQUES DE FRONTIERES....417
9.2.3. UN PARADOXE DE L'ESPACE PUBLIC : DES PRATIQUES D'INCLUSION EXCLUANTES....422
**9.3. LES STRATEGIES SPATIALES MISES A L'ŒUVRE PAR LES PRATIQUES SPATIALES : L'INCARNATION SPATIALE DE VALEURS ORGANISATIONNELLES....423**
9.3.1. UNE DEFINITION DE LA STRATEGIE SPATIALE ET SA CONTRIBUTION POUR LES SCIENCES DE GESTION ....423
9.3.2. CONCEVOIR LA STRATEGIE SPATIALE : ENTRE ABSTRACTION ET HUMANISATION DE L'ESPACE....424
9.3.3. LES VALEURS ORGANISATIONNELLES ET LES CONCEPTIONS DE SOLIDARITE COMME PRODUCTEURS DE STRATEGIE SPATIALE....426
**9.4. LA PRODUCTION SPATIALE DE LA SOLIDARITE....433**
9.4.1. LA CO-INFLUENCE ENTRE BENEFICIAIRES ET ASSOCIATIONS....433
9.4.2. LA « LUTTE DES PLACES » (CORDIALE) ENTRE ASSOCIATIONS....434
**CONCLUSION : PLAIDOYER POUR UNE GESTION DANS L'ESPACE PUBLIC....437**
**BIBLIOGRAPHIE....441**
**LISTE DES RAPPORTS ET ETUDES....453**
**LEXIQUE....455**
**TABLE DES ILLUSTRATIONS....457**

**ANNEXES .....461**

## RÉSUMÉ

Le nombre de sans-abris est en constante évolution en France où il a cru de 50% entre 2001 et 2012 d'après l'INSEE. Face à ce problème, il existe une diversité de manières d'organiser la solidarité dans l'espace public : distributions, maraudes en camion ou maraudes à pied. Cette thèse vise à comprendre pourquoi les associations s'organisent différemment dans l'espace public alors qu'elles répondent au même problème. A partir d'une analyse qualitative de style ethnographique de 25 associations au contact des sans-abri dans la ville de Lyon, la thèse apporte comme premier résultat une perspective pratique, interactionnelle et critique de la solidarité. Le deuxième résultat de la thèse porte sur la notion de « stratégie spatiale » : les associations font des choix spatiaux, en fonction de leurs ressources et environnement, afin de répondre à un objectif social. Ces stratégies spatiales sont mises en œuvre par des pratiques spatiales, qui se décomposent en pratiques matérielles – l'agencement des tables et barrières lors des distributions, ou l'ouverture des portes du camion – ou corporelles – la marche et les mouvements des bénévoles. La thèse montre que les stratégies spatiales sont des incarnations de valeurs organisationnelles complexes et qu'elles reflètent les différentes conceptions de la solidarité et d'altérité des associations. Enfin, la thèse vise à développer un plaidoyer pour une gestion dans l'espace public.

## MOTS CLÉS

Solidarité, espaces organisationnels, pratiques spatiales, associations, valeurs, sans-abri

## ABSTRACT

The number of homeless people is in constant increase in France where it has grown by 50% between 2001 and 2012 according to INSEE. In response to this problem, there are numerous ways to organize solidarity in the public space: distributions, truck outreach or walking outreach. This thesis aims to understand why non-profit organizations (NPOs) organize themselves differently in the public space when they are responding to the same problem. Based on a qualitative ethnographic style analysis of 25 NPOs in contact with the homeless in the city of Lyon, the thesis aims to provide a practical, interactional and critical perspective of solidarity. The second result of the thesis deals with the notion of "spatial strategy": NPOs make spatial choices, according to their resources and environment, in order to meet a social objective. These spatial strategies are implemented by spatial practices, which can be divided into material practices - the set-up of tables and barriers during distributions, or the opening of truck doors - or bodily practices - the walking and movements of volunteers. The thesis shows that spatial strategies are performing complex organizational values and that they reflect different conceptions of solidarity and alterity of NPOs. Finally, the thesis intends to develop a defense for a management in public space.

## KEYWORDS

Solidarity, organizational spaces, spatial practices, non-profit, values, homeless